TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES,

ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES;

Enseignant la bonne & veritable methode pour bien aider les Femmes en leurs accouchemens naturels, & les moyens de remedier à tous ceux qui sont contre nature, & aux indispositions des enfans nouveau-nés :

Avec une description tres-exacte de toutes les parties de la Femme qui servent à la generation; Le tout accompagné de plusieurs Figures convenables au sujet.

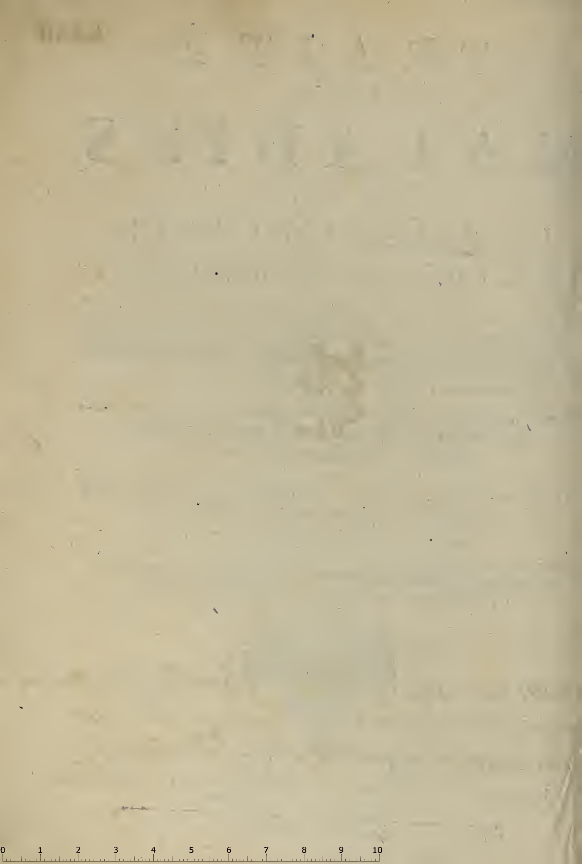
Par FRANÇOIS MAURICEAU, *Maistre és Arts, ancien Prevost des Maistres Chirurgiens Jurez de la ville de Paris.*

QUATRIÉME ÉDITION corrigée par l'Auteur, & augmentée de plusieurs nouvelles Figures, & de beaucoup d'Observations tres-considerables; avec des Aphorismes qui contiennent tous les principaux preceptes de l'Art.

Les notes en marge sont de Guillaume Mauquest Delamotte auteur du traité des accouchements, et écrites de sa main. /r

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë Saint Jacques, devant la Fontaine Saint Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

COMME vous sçavez que la quatriéme Edition d'un Livre & la traduction que les Estrangers en font en leur langue vulgaire, font des marques ordinaires de l'estime qu'on en fait; je crois qu'il ne me sera pas difficile de vous persuader que celuy-cy que je fis imprimer la premiere fois en l'année 1668. la seconde fois en l'année 1675. & la troisiéme en l'année 1681. a esté assez bien reçû du Public; puisque le grand nombre des exemplaires que j'en avois fait tirer dans ces trois précedentes Editions, a esté entierement distribué il y a déja du temps, & que Monsieur *Chamberlen*, Medecin du Roy d'Angleterre, le plus renommé qu'il y ait en la ville de Londres dans l'Art des accouchemens, l'a jugé digne de la peine qu'il a prise luy mesme de le traduire en Anglois, & de le faire imprimer dés l'année 1672. comme ont encore fait la pluspart des autres étrangers qui l'ont aussi fait imprimer en leur langue. C'est ce qui m'a obligé de travailler à vous donner cette quatriéme Edition, qui estant plus ample & incomparablement plus achevée que les trois premieres, doit assurément vous satisfaire, si vous la lisez entierement dans le seul dessein de vous instruire. Vous pourrez vous fier au chemin que je vous montre; puisque pour vous y conduire, je vous fais un fidel recit de tout ce que j'ay remarqué de plus particulier avec un assez heureux succez, depuis plus de trente-cinq ans, dans la pratique des accouchemens; avant quoy je vous donne pour guide, une exacte description & representation de toutes les parties de la femme qui servent à la génération; afin que vous puissiez mieux rechercher la cause des maladies des femmes grosses & accouchées, jusques dans leur source, pour en obtenir ensuite plus facilement la guerison: & quoi-que selon le dire d'Hypocrate

au Livre *des Articles*, il ſoit tres-difficile d'écrire parfaitement la curation qu'on fait par la main ; mais qu'il la faut imaginer de ce qui eſt écrit ; je crois neanmoins avoir ſi exactement enſeigné par écrit tout ce qui concerne la bonne pratique de ces operations, que vous pourrez avec aſſez de facilité mettre en uſage les preceptes que je vous donne pour les bien faire. C'eſt pour ce ſujet que je vous communique gratuitement, ſans aucune reſerve, en cette quatriéme Edition, tous les ſecrets les plus cachez de l'Art. * Et j'oſe meſme vous aſſurer ſans trop de préſomption, que ſi tous ceux qui ont exercé depuis le temps d'Hypocrate quelque partie de la Medecine, comme j'ay pratiqué celle des accouchemens & de la curation des Maladies des femmes, avoient pris autant de peine que moy à ſe rendre capables en leur Art, & à le bien enſeigner aux autres, il eſt certain qu'il y auroit long-temps que l'on pourroit dire que tout l'Art de Medecine ne ſeroit pas ſi long qu'Hypocrate l'a dit dans le premier de ſes Aphoriſmes. Le preſent Livre & celuy de mes Obſervations marqueront aſſez, ce me ſemble, à la poſterité, que je n'ay pas peu contribué à perfectionner cette partie de la Medecine, dont je fais depuis un ſi long-temps une profeſſion particuliere, avec une reputation qui pourroit me tenir lieu de recompenſe, ſi la ſeule conſideration de l'utilité qu'on a déja receuë de mon travail, & de celle que je préjuge qu'on en doit recevoir à l'avenir, ne me donnoit encore une plus grande ſatisfaction interieure, qui me fait croire, que s'il me reſte quelque penſée des choſes humaines en quittant ce monde paſſager, quand il plaira à Dieu m'en retirer ; celle d'avoir fait mon devoir en ma profeſſion, me ſervira pour lors d'une eſpece de conſolation. Lecteurs, je vous invite chacun dans la voſtre, à imiter la bonne intention que j'ay eûë de rendre ſervice au public.

* *Ego vero cupio in te omnia quæ ſcio transfundere, & in hoc gaudeo aliquid diſcere, ut doceam.* Senec. ad Lucil. ep. *6.*

Mortali juvare mortalem, hæc eſt ad æternam gloriam via.
Plinius hiſt. nat. lib. 2. cap. 7.

Privilege du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement à Paris, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs Sénéchaux & autres nos Juges & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé FRANÇOIS MAURICEAU Maistre Chirurgien Juré en nostre bonne ville de Paris, nous a tres-humblement fait remontrer qu'en l'année 1668. il auroit obtenu nostre permission de faire imprimer un Livre qu'il a composé touchant *l'Art des accouchemens & maladies des femmes grosses & accouchées, avec la véritable méthode de les aider & soulager en leurs travaux & accouchemens naturels, & les moyens de remedier à tous ceux qui sont contre nature, & aux indispositions des enfans nouveau-nés; ensemble une exacte description de toutes les parties de la femme qui sont destinées à la génération, le tout accompagné de figures tres-convenables au sujet*, en conséquence de laquelle permission il auroit fait imprimer ledit Livre, & iceluy donné au Public, lequel ayant paru tres-utile, nous luy aurions permis de donner une seconde édition avec son augmentation, par nos Lettres du 3. May 1674. pendant l'espace de dix années, pendant le cours desquelles tous les exemplaires ayant esté debitez, & l'exposant ayant encore travaillé avec beaucoup de soin & d'application à l'augmentation de son ouvrage, dans le dessein d'en donner une troisiéme édition ainsi augmentée, avec une traduction Latine qu'il auroit faite du mesme Livre, ce que nous luy aurions aussi permis par nos Lettres du 4. Juillet 1681. pendant l'espace de vingt années, & bien que le temps ne soit pas encore expiré, attendu que tous les exemplaires ont esté debitez, & qu'une pratique continuelle de son Art depuis trente-six années luy a donné le moyen de mettre la derniére main à son ouvrage, & de luy donner toute la perfection dont il est capable, par l'augmentation de beaucoup d'Observations tres-particuliéres, & de plusieurs figures tres-utiles, ledit exposant souhaitant d'en donner au Public une quatriéme & derniére édition, & une seconde traduction Latine sur la copie de cette quatriéme édition corrigée & augmentée, Nous a encore tres-humblement fait remontrer qu'il a composé un nouveau Livre qui est une suite du premier intitulé, *Observations sur la grossesse & l'accouchement des femmes, & sur leurs maladies & celles des enfans nouveau-nés*, qu'il desireroit pareillement faire imprimer, si nous avons la bonté de luy en octroyer le Privilege par nos Lettres sur ce necessaires, qu'il nous a tres-humblement fait supplier de luy accorder. A CES CAUSES, desirant favorablement traiter ledit exposant, nous luy avons permis & permettons par ces presentes, de réimprimer ou faire imprimer ledit Livre de *l'accouchement & maladies des femmes* avec lesdites augmentations de discours & de nouvelles figures, ensemble la traduction Latine qu'il en a faite sur cette derniére augmentation, comme aussi le nouveau Livre intitulé *Observations sur la grossesse & l'accouchement des femmes, & sur leurs maladies, & celles des enfans nouveau-nés*, en tel ou tels volumes, marges & caractéres, autant de fois, & par tels de nos Imprimeurs reservez que bon luy semblera, pendant le temps de douze années consécutives, à commencer du jour que la quatriéme édition & traduction Latine sera achevée d'estre réimprimée, & que le Livre des *Observations sur la grossesse & l'accouchement des femmes, & sur leurs maladies & celles des enfans nouveau-nés* sera imprimé pour la premiére fois, iceux Livres vendre & débiter par tout nostre Royaume, Païs Terres & Seigneuries de nostre obéïssance. Pendant lequel temps faisons deffenses à toutes personnes, d'imprimer ou faire imprimer ou contrefaire lesdits Livres, sous quelque pretexte que ce soit, les vendre & distribuer sans le consentement de l'exposant, à peine de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à nous, un tiers à l'Hospital Général, & l'autre tiers à l'exposant, payable sans déport par chacun des contrevenans, confiscations des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intérests, & à la charge de faire imprimer lesdits Livres en nostre Royaume, & non ailleurs, sur de beau papier, & en beaux caractéres, conformément à nos Réglemens faits pour l'imprimerie és années 1678. & 1686. & de mettre deux exemplaires d'iceux dans nostre Bibliotheque, un en celle de nostre Chasteau du Louvre, & un en celle de nostre tres-cher & féal Chevalier Cancelier de France le sieur BOUCHERAT, avant que de l'exposer en vente; le tout à peine de nullité des presentes, qui seront registrées és Registres de la Communauté des Libraires de nostre bonne ville de Paris, du contenu desquelles vous mandons que vous fassiez joüir l'exposant plainement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait ni donné aucun empeschement, & qu'en mettant à la fin ou au commencement du-

dit Livre un extrait des presentes, voulons qu'elles soient tenuës pour signifiées, & qu'aux copies collationnées d'icelles par un de nos amez & féaux Conseillers Secretaires, foy y soit ajoûtée comme à l'Original, & pour l'éxécution d'icelle, commandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire toutes significations, exploits & autres actes requis & necessaires, par tout nostre Royaume, Païs Terres & Seigneuries de nostre obéïssance, sans demander autre permission: Car tel est nostre plaisir. DONNE' à Paris le douziéme jour de Juillet, l'an de grace mil six cens quatre-vingt-treize, & de nostre Regne le cinquante & uniéme. Signé, Par le Roy en son Conseil, DE LA RIVIERE, & scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 14. Juillet 1693.
Signé P. AUBOUIN. Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu du present Privilege, le trentiéme jour de Juin 1694.

Les Exemplaires portez par le Privilege ont esté fournis.

APPROBATION

de Monsieur BOURDELOT, *Conseiller Medecin ordinaire du Roy, & de Monseigneur le Chancelier, & Docteur de la faculté de Medecine de Paris.*

JAY vû & lû le *traité des Maladies des femmes grosses & accouchées*, composé par Monsieur MAURICEAU, Maistre Chirurgien Juré à Paris, qu'il a augmenté de beaucoup d'Observations considerables, d'Aphorismes, & de plusieurs figures pour une quatriéme édition, qui sera tres-utile au Public. A Paris le 10. Juillet 1693.

BOURDELOT.

APPROBATION

de Monsieur FELIX, *premier Chirurgien du Roy.*

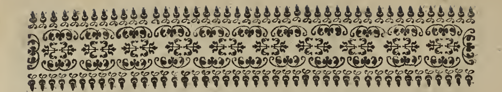
NOUS premier Chirurgien du Roy, certifions avoir lû le *traité des Maladies des femmes grosses & accouchées*, composé par Monsieur MAURICEAU, Maistre Chirurgien Juré à Paris, que nous croyons tres-utile & tres-digne d'estre donné au Public. Fait à Versailles le 18. Aoust 1693.

FELIX.

In laudem FRANCISCI MAURICEAU, *utilissimum de Mulierum partu Librum scribentis.*

LUCINAM auxiliis inopem jam absistite, Matres,
Partubus ut præsit, voce vocare DEAM:
Nam vos, ô Gravidæ, meliùs Liber iste juvabit;
Et proli, & vobis, hoc duce parta salus.

FRANC. DULAURENS.



TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES.

DESCRIPTION ANATOMIQUE

des parties de la femme qui servent à la generation, *pag.* 1

LIVRE PREMIER.

Des Maladies, & des differentes dispositions des femmes grosses, depuis le moment de la conception jusqu'au terme de l'accouchement, 51

LIVRE SECOND.

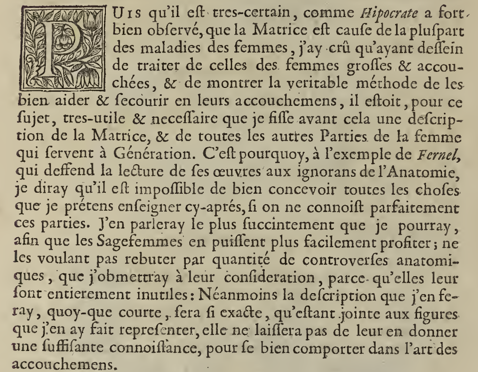
LIVRE TROISIE'ME.



DESCRIPTION



DESCRIPTION ANATOMIQUE DES PARTIES DE LA FEMME, qui servent à la Génération.



PUis qu'il est tres-certain, comme *Hipocrate* a fort bien observé, que la Matrice est cause de la pluspart des maladies des femmes, j'ay crû qu'ayant dessein de traiter de celles des femmes grosses & accouchées, & de montrer la veritable méthode de les bien aider & secourir en leurs accouchemens, il estoit, pour ce sujet, tres-utile & necessaire que je fisse avant cela une description de la Matrice, & de toutes les autres Parties de la femme qui servent à Génération. C'est pourquoy, à l'exemple de *Fernel*, qui deffend la lecture de ses œuvres aux ignorans de l'Anatomie, je diray qu'il est impossible de bien concevoir toutes les choses que je prétens enseigner cy-aprés, si on ne connoist parfaitement ces parties. J'en parleray le plus succintement que je pourray, afin que les Sagefemmes en puissent plus facilement profiter; ne les voulant pas rebuter par quantité de controverses anatomiques, que j'obmettray à leur consideration, parce qu'elles leur sont entierement inutiles: Néanmoins la description que j'en feray, quoy-que courte, sera si exacte, qu'estant jointe aux figures que j'en ay fait representer, elle ne laissera pas de leur en donner une suffisante connoissance, pour se bien comporter dans l'art des accouchemens.

On appelle ordinairement les Parties de la femme, aussi-bien que celles de l'homme, *Parties honteuses*: Mais disons avec *Tertullien*, que nous ne devons pas avoir honte de l'explication necessaire de ces Parties naturelles, qui meritent nostre admiration,

ni de l'expoſition de leurs figures; & meſme que les perſonnes les plus chaſtes & les plus ſcrupuleuſes, les peuvent conſiderer auſſi-bien que nous, ſans rougir, pourveû que ce ſoit à deſſein d'en faire un bon uſage, puiſque ſans connoiſtre ces Parties, nous ne pouvons pas remedier aux maladies qui leur arrivent. *Ne itaque pudeat neceſſariæ interpretationis. Natura veneranda eſt, non erubeſcenda. Concubitum libido, non conditio fædavit, &c. Tertull. lib. de Anim. cap. 13.*

Ces Parties ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, tant les préparans, que les déferans ou éjaculatoires; les teſticules, & la Matrice, avec pluſieurs autres parties qui en dépendent. Examinons-les chacune en particulier, & parlons premierement des vaiſſeaux ſpermatiques, appellez *préparans*.

EXPLICATION DE LA PREMIERE FIGURE, qui montre l'origine & la diſtribution des vaiſſeaux ſpermatiques.

A. A. A. A. montrent les muſcles du ventre, & le peritoine, qui ſont renverſez en dehors, pour faire voir les parties qui ſuivent.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Le ligament ſuſpenſoire du foye.*

D. *La veſſie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La groſſe artere.*

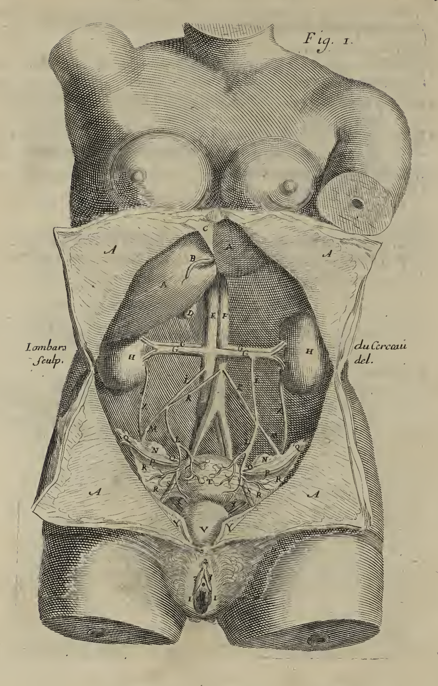
G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins.*

I. I. *Les veines ſpermatiques, dont la droite naiſt du tronc de la veine cave; & la gauche vient de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres ſpermatiques, qui prennent origine de la groſſe artere, & ſe vont joindre avec les veines de chaque coſté.*

L. L. *Deux branches des vaiſſeaux ſpermatiques, qui deſcendent vers les coſtez de la Matrice; où eſtant, chacune ſe diviſe en trois rameaux, dont le premier ſe va rendre au fonds de la Matrice, le ſecond ſe diſtribuë par tout le ligament large, & le troiſiéme eſt conduit le long du coſté de la Matrice, & vient ſe terminer vers ſon col, proche de l'orifice interne.*


Fig. 1.
Lombars sculp.
du Cercoau del.

M. M. *Les veines & les arteres ſpermatiques, qui eſtant jointes enſemble, vont aux teſticules.*

N. N. *Les teſticules.*

O. O. *Les vaiſſeaux éjaculatoires, qui vont des teſticules à la Matrice.*

P. P. *Les vaiſſeaux qu'on croit ordinairement eſtre les véritables éjaculatoires, auſquels* Fallope *a donné le nom de* Trompes.

Q. Q. *Le morceau déchiré qui n'eſt autre choſe qu'une production du ligament large, qui paroiſt déchiquetée en ſon extremité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. *Les ligamens ronds.*

T. *La Matrice.*

V. *La veſſie.*

X. X. X. X. *Les ureteres, qui viennent s'inſerer derriere la veſſie.*

Y. Y. *Les os pubis qui ſont ſeparez & écartez l'un de l'autre, pour mieux faire voir la ſituation de la veſſie qui eſt posée ſur la Matrice.*

---

1. 1. *Les deux grandes lévres de la partie honteuſe, qui ſont un peu écartées l'une de l'autre.*

2. *Le clitoris.*

3. 3. *Les deux nymphes, entre leſquelles paroiſt le conduit de l'urine, & plus bas on voit quelques formes de caruncules, qui ſont autour de l'entrée du* vagina; *toutes leſquelles parties ſont tres-bien repreſentées cy-aprés en la cinquiéme figure & dans la ſuivante.*



EXPLICATION DE LA SECONDE FIGURE, qui represente les mesmes parties que la premiere; mais en cette seconde, ces parties sont plus grosses, & entiérement separées du corps, afin d'estre mieux considerées: elles sont aussi accompagnées de toute la Matrice, & de ses ligamens, afin qu'on y remarque plus exactement la distribution des vaisseaux.

A. A. montrent les muscles du ventre, & le peritoine qui sont renversez en haut.

A. A. *Le foye.*

B. *La veine umbilicale.*

C. *Une petite portion du ligament suspensoire du foye.*

D. *La vessie du fiel.*

E. *La veine cave.*

F. *La grosse artere.*

G. G. G. G. *Les veines & les arteres émulgentes.*

H. H. *Les reins d'où l'on voit sortir & descendre les ureteres qui sont coupez.*

I. I. *Les veines spermatiques, dont la droite vient du tronc de la veine cave, & la gauche naist de l'émulgente.*

K. K. *Les deux arteres spermatiques, qui toutes deux prennent origine du tronc de la grosse artere, & se vont joindre au milieu de leur progrez, avec les veines de chaque costé.*

L. L. *Deux branches des vaisseaux spermatiques, qui descendent vers les costez de la Matrice, où estant, chacune se divise en trois rameaux, dont le premier se va rendre au fond de la Matrice, le second se distribuë par tout le ligament large, & le troisiéme est conduit le long des costez de la Matrice, jusques vers son col, où il vient se terminer proche de l'orifice interne.*

M. M. *Les veines & les arteres spermatiques, qui estant jointes ensemble vont aux testicules.*

N. N. *Les testicules.*

O. O. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la Matrice.*

P. P. *Les vaisseaux qu'on croit ordinairement estre les véritables éja-*

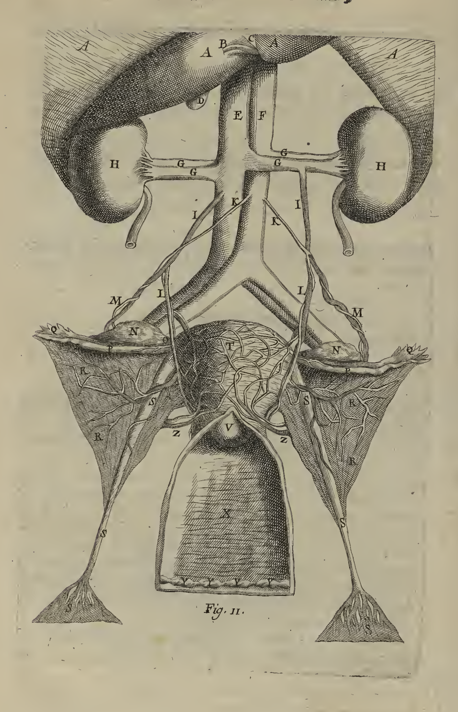

A
B
C
A
A
A
D
E
F
H
G
G
G
G
G
H
I
K
I
K
L
L
M
M
N
N
O
O
P
P
Q
Q
T
R
R
R
R
S
S
S
S
S
S
V
Z
Z
X
Y
Y
Y
Y

Fig. II.

culatoires, qui se vont rendre aux cornes de la Matrice. Fallope *a donné à ces vaisseaux le nom de* Trompes.

Q. Q. *Le morceau déchiré, qui n'est seulement qu'une production du ligament large, qui paroist ainsi déchiquetée en son extremité.*

R. R. R. R. *Les ligamens larges.*

S. S. S. S. S. S. *Les ligamens ronds, qui se continuënt depuis les cornes de la Matrice jusques aux aisnes, & à la partie superieure des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.*

T. *Le propre corps de la Matrice.*

V. *L'orifice interne de la Matrice.*

X. *Le* vagina, *ou col de la Matrice ouvert en toute sa longueur.*

Y. Y. Y. Y. *Les quatre caruncules myrtiformes, situées à l'entrée du* vagina *prés de l'extérieur.*

Z. Z. *Deux rameaux de veines & d'arteres, qui naissent des hypogastriques, & vont montant de bas en haut, se terminer à la rencontre des rameaux des spermatiques qui descendent, avec lesquels ils ont communication.*

Chapitre Premier.

Des Vaisseaux spermatiques appellez Préparans.

Les Vaisseaux spermatiques, qui sont appellez *préparans*, parce qu'ils apportent & preparent aux testicules le sang dont la semence est engendrée, ne sont point differens aux femmes, en nombre, en origine, & en office de ceux des hommes; mais bien en insertion, & en la maniére de leur distribution; car elles ont, comme eux, deux veines & deux arteres, qui naissent des mesmes endroits & font les mesmes fonctions.

Ces vaisseaux sont deux de chaque costé; sçavoir une veine, & une artere. La veine du costé droit sort du tronc de la veine cave; & celle du costé gauche vient toûjours de l'émulgente; mais les deux artéres naissent de la grosse artére, au dessous des émulgentes. La veine & l'artére estant assez distantes l'une de l'autre dans leur commencement, viennent se joindre vers le milieu de leur progrés, pour se porter ensemble au testicule; mais avant que d'y arriver, elles produisent un rameau assez considerable, qui descend du costé de la Matrice; où estant, il se separe en trois branches;

dont la premiére est conduite vers son fond, pour l'évacuation des menstruës lors que la femme n'est pas grosse, & pour la nourriture de l'enfant pendant qu'il est dans la Matrice; la seconde se distribuë par toutes les membranes du ligament large, donnant aussi quelques petits sions au ligament rond; & la troisiéme branche se glisse le long du costé de la Matrice, & vient se terminer vers son col, pour servir à la décharge des mois quand la femme est grosse, s'il arrive qu'elle en ait besoin, par une trop grande réplétion de sang. L'autre portion des vaisseaux spermatiques va toute entiere aux testicules; & s'approchant d'eux, la veine & l'artére sont tellement jointes, qu'il semble que ce ne soit plus qu'un seul vaisseau, & paroissent pour lors si confuses entr'elles, qu'on ne peut presque les separer l'une de l'autre sans les rompre; ce qui a esté fait (si nous en croyons l'opinion commune) afin que le sang receust plus facilement dans ce passage labyrintique, quelque disposition à estre converti en semence par le testicule, avant que d'y arriver. Mais si nous examinons de bien prés cette union pretenduë de la veine & de l'artere spermatique, nous trouverons que ce n'est seulement qu'une jonction par proximité, laquelle se fait par le moyen de quelques petites membranes qui les lient ensemble; & nous reconnoistrons qu'il ne se fait point de mélange, ni aucune confusion du sang qu'elles contiennent. C'est ce qui se peut aisément remarquer par l'ouverture du corps d'une femme recemment morte; car pour lors, ces vaisseaux qui ne sont pas dessechez (comme il arrive quelque temps ensuite) sont beaucoup plus évidens : mais ils paroissent encore bien plus distinctement, si on les fait enfler, soufflant dedans avec un petit canal propre à cela; ce qui se fait aprés avoir introduit une des extremitez du canal dans les veines spermatiques, ou bien dans les hypograstiques, lesquelles ne sont pas plûtost pleines d'air, ou de quelque liqueur poussée dans leur capacité, qu'elles font en mesme temps enfler les veines spermatiques, avec lesquelles elles font plusieurs anastomoses, & ont une communication reciproque, semblable à celle que les artéres spermatiques ont pareillement avec les artéres hypogastriques, & font paroistre par ce moyen plusieurs rameaux, & tous ces détours labyrintiques, qui se remarquent aux veines spermatiques, & non pas aux artéres, qui se conduisent jusques au testicule par un simple canal, qui seul y porte le sang destiné à la generation de la semence; le superflu duquel est ensuite reporté par les veines spermatiques, pour circuler & retourner au cœur, de

la

la mesme maniere qu'il se fait par toutes les autres veines du corps.

On doit observer que non-seulement ces vaisseaux spermatiques, mais aussi tous ceux de la matrice, qui viennent tant de ceux-cy que des hypogastriques, sont beaucoup plus gros lors que les femmes ont leurs menstruës, ou qu'elles sont sur le point de les avoir; mais principalement durant la grossesse, auquel temps tous ces vaisseaux grossissent à proportion que la grossesse s'avance; en sorte que vers les derniers mois ils sont trois ou quatre fois plus amples qu'à l'ordinaire, à cause de l'abondance du sang dont ils sont remplis.

CHAPITRE II.

Des Testicules.

TOUTES les femmes ont aussi-bien que les hommes deux testicules, qui ont pareillement le mesme usage, qui est de convertir en semence le sang qui leur est apporté par les vaisseaux préparans (nous entendons les artéres) dont nous venons de parler; mais ils différent de ceux des hommes, en situation, en figure, en grosseur, en substance, en temperature, & en composition.

Les Testicules des femmes sont situez au dedans du ventre, vers chaque costé de la Matrice, distans de ses cornes de la largeur d'un pouce ou environ. Ils ont eû cette situation intérieure, afin que leur chaleur en fust augmentée; & ils y sont tenus sujets par le moyen des ligamens larges de la matrice, aux membranes desquels ils sont fortement attachez du costé qu'ils reçoivent les vaisseaux préparans. Leur figure nous montre qu'ils ne sont pas si ronds que ceux des hommes, ni si gros; car ils paroissent assez petits, & plats en quelque façon, par devant & par derriere; & la superficie des testicules des femmes est plus inégale que celle des testicules des hommes. Leur substance ne paroist pas si molle; mais c'est seulement à cause de la dureté de leur membrane; & comme le temperament des femmes est plus froid & plus humide que celuy des hommes, aussi la chaleur de leurs testicules est plus debile. Leur composition est encore bien differente; car ils n'ont aucun epididyme, & ne sont revestus que d'une seule membrane: leur corps est composé de plusieurs petites glandes, & de petites vessies join-

tes les unes aux autres, lesquelles paroissent pleines d'une semence qui est bien plus aqueuse que celle des hommes. Ces petites vessies, dont la substance des testicules des femmes est presque entiérement composée, ont donné lieu à quelques modernes d'avancer depuis peu une opinion tout-à-fait extraordinaire ; qui est que les femmes ont des œufs aussi-bien que les animaux volatils, & que l'enfant en est engendré, de la mesme maniére que l'est un poulet de l'œuf dont il est formé / soutenans avec opiniastreté, par de pretenduës expériences, & par des autoritez, que ces petites vessies ne sont autre chose que des œufs sans coquille, couverts d'une simple membrane, lesquels se détachans de la propre substance des testicules, quelques jours ensuite du coït (par lequel ils ont esté rendus féconds) viennent à se glisser, & à tomber dans la Matrice, par les vaisseaux appellez *déferans éjaculatoires,* dont nous parlerons au chapitre suivant. *Van-Horne, Kerkring, Graaf, Suummerdam,* & quelques autres sont de ce sentiment, qui ne doit pas (si je ne me trompe) estre aucunement suivi par les gens connoissans, pour plusieurs raisons qu'ils sçavent aussi-bien que moy, & que je n'allegueray pas en ce lieu, afin de ne point passer les bornes que je me suis proposées : Mais je diray seulement en passant, que si on demandoit à ces Messieurs le sujet pour lequel ils ont tasché d'appuyer une opinion si extraordinaire ; je croy que s'ils vouloient avoüër la verité d'aussi bonne foy que fit *Pythagore,* métamorphosé en ce Coq que *Lucien* fait parler dans ses Dialogues, chacun d'eux feroit la mesme réponse que le coq fit à son Maistre *Mycille,* qui luy demandoit estant en conference familiere avec luy, la raison pour laquelle il avoit inventé sa *Metempsycose* extravagante : *Je n'en eus jamais aucune bonne ni valable*, luy dit-il ingenument ; *mais comme je sçavois bien, que si je n'eusse enseigné que ce que les autres hommes avoient accoustumé d'enseigner, on ne feroit pas grand cas de moy ; & qu'au contraire, plus mes propositions seroient étranges & inconnuës, leur nouveauté me rendroit d'autant plus admirable. Ce fut pour ce sujet que je formay le dessein d'inventer quelque chose d'extraordinaire, qui pust étonner tout le monde par sa nouveauté.*

Les testicules sont donc naturellement disposez comme nous avons dit : mais il arrive quelquefois qu'ils se grossissent si extraordinairement par plusieurs indispositions ausquelles les femmes sont sujettes ; telles que sont les suppressions des menstruës, les suffocations de Matrice, & autres passions hysteriques, qu'on en voit ex-

ceder la grosseur du poing, & estre schyrreux, & pleins de plusieurs matieres étranges, semblables à du pus, à du plastre, & à du suif, avec des especes *d'hydatides* de differente grosseur, lesquelles sont quelquefois pendantes, & d'autres fois jointes & attachées à la substance des testicules. *Schenkius* en rapporte plusieurs exemples, au quatriéme livre de ses Observations; & *Vesale* parle d'un autre exemple encore bien plus remarquable, qui est d'une femme morte ensuite d'une prodigieuse hydropisie de matrice, dont les glandes du testicule droit estoient si grosses, qu'elles ressembloient à neuf ou dix œufs d'oye, qui auroient esté enfermez en une membrane, & estoient pleines d'une humeur semblable en quelque façon à du blanc d'œuf, mais qui estoit un peu plus épaisse: & j'ay moy-mesme trouvé, en faisant l'ouverture du corps d'une femme âgée de vingt ans, aprés sa mort, ses deux testicules d'une si prodigieuse grosseur, que le gauche excedoit la grosseur de la teste d'une homme, & pesoit plus de quinze livres, estant d'une substance toute compacte, semblable à celle d'un scyrrhe graisseux; & le droit estoit de pareille substance; mais il n'excedoit pas la grosseur des deux poings, & contenoit en son milieu gros comme une noix de glaires semblables au blanc d'un œuf; la Matrice paroissant au reste assez saine, mais petite & toute émaciée.

Ces vices de conformation des testicules sont si communs aux femmes, à cause de l'abondance des humeurs qui regorgent vers ces parties dans le déreglement & la suppression de leurs menstruës, que souvent on trouve par l'ouverture de leurs corps aprés leur mort, quelque disposition extraordinaire de quelqu'un de leurs testicules, & quelquefois mesme de tous deux, d'où procedoient plusieurs incommoditez qu'elles ressentoient durant leur vie. Or la semence des femmes ayant esté élaborée & perfectionnée dans leurs testicules, & y ayant receû sa vertu prolifique, elle est portée dans les vaisseaux éjaculatoires de la façon que nous allons décrire.

Chapitre III.

Des Vaisseaux déferans, autrement dits éjaculatoires.

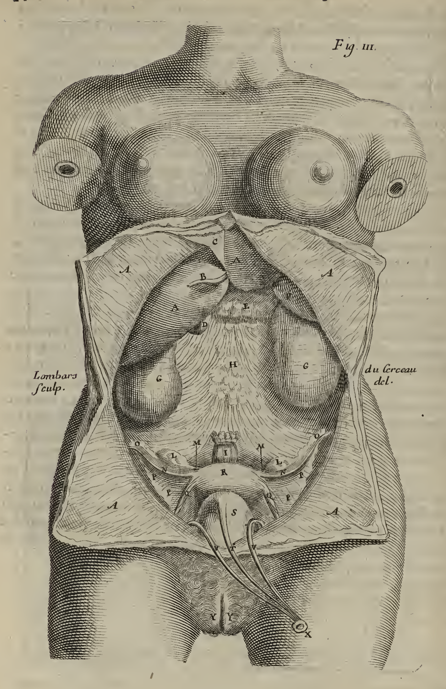
Ces Vaisseaux sont deux, qui sont attachez dans toute leur étenduë par une appendice membraneuse au ligament large

de la Matrice. Ils ne naissent pas des testicules comme font ceux des hommes; mais ils en sont éloignez de la largeur d'un bon travers de doigt; ce qui fait qu'ils n'en succent & n'en reçoivent la semence que par de petits conduits presque imperceptibles, qui estant disposez en maniére de veines mesaraïques lactées, se traisnent le long de cette distance membraneuse, qui est entre ces vaisseaux déferans & les testicules. Leur substance est comme nerveuse & médiocrement dure: ils sont ronds, caves, & un peu plus larges en leur extremité qui aboutit à la corne de la Matrice. *Fallope* veut toutefois qu'ils soient plus larges vers leur extremité qui regarde le testicule, & qu'ils soient gresles, & s'étrecissent à mesure qu'ils approchent de la Matrice. C'est ainsi que quelques modernes nous les ont décrits & representez par des figures, comme ont fait depuis peu *Graaf* & *Suummerdam*: mais dans les dispositions naturelles cela ne se rencontre pas de la sorte; parce qu'ils ressemblent en quelque façon à une trompette droite, avec laquelle on dépeint ordinairement la Renommé; car d'une extremité étroite, ils vont peu à peu en s'élargissant, jusques à ce qu'ils s'inserent au costé de la Matrice; où estant, *Dulaurens* nous asseure avoir remarqué par plusieurs fois, qu'ils se séparent en deux conduits, dont l'un plus gros & plus court, vient s'ouvrir dans le costé du fond de la Matrice, & l'autre (que quelques-uns contraires à son opinion veulent estre seulement quelque artére) estant plus étroit & plus long, va se terminer au commencement de son col, prés de son orifice interne. Il dit que les femmes déchargent leur semence par le premier au fond de la Matrice, lors qu'elles ne sont pas grosses; ce qu'elles ne peuvent faire que par le second, quand elles sont enceintes; d'autant qu'aprés la conception, l'orifice interne est étroitement fermé; à quoy on peut ajouster que ce passage est exactement bouché dans la suite par le *placenta* de l'enfant; de là vient que, selon son sentiment, les femmes grosses reçoivent plus de plaisir dans l'action du coït que les autres; à cause que la semence fait pour lors un plus long chemin pour estre déchargée; mais plusieurs ne sont pas de ce sentiment: c'est pourquoy chacun peut (si bon luy semble) consulter les femmes sur ce sujet, pour en connoistre la verité par leur bouche.

L'autre extrémité de ces Vaisseaux déferans n'est pas visiblement cave, & ressemblant presque à l'appendice de l'intestin *cæcum*, elle n'est attachée à aucune partie; mais elle est vague & flotante de costé & d'autre: Elle est plus ondoyante & plus tortueuse

que l'autre; afin que par ces petits contours, la brieveté du chemin soit recompensée. On voit en ce lieu quatre ou cinq petites appendices membraneuses, flotantes pareillement deça & delà, qui paroissent déchiquetées, comme si elles avoient esté rongées de vers, lesquelles servent en se repliant & se joignant l'une à l'autre (à ce que pretendent ces Modernes dont nous avons parlé au precedent Chapitre) à faciliter le passage, & à conduire les petits œufs des testicules de la femme dans l'extremité de ces vaisseaux éjaculatoires; mais cét usage n'est fondé que sur une imagination chimerique (au moins à ce que je croy) laissant à un chacun la liberté d'en juger comme il luy plaira.

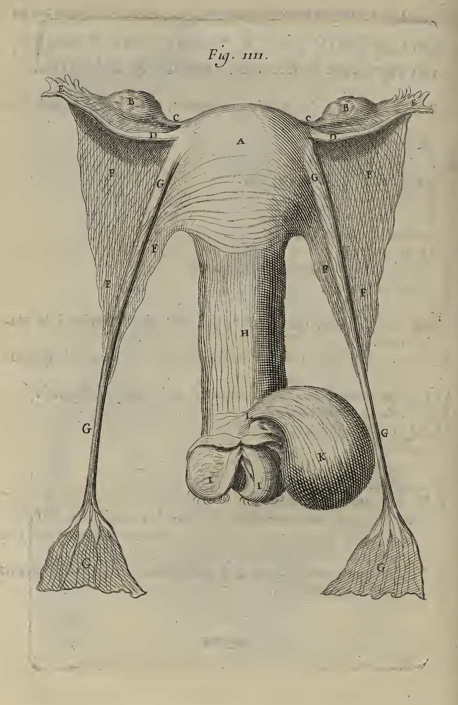
Voilà ce qu'on peut dire de ces vaisseaux déferans, que quelques Auteurs asseûrent estre destinez à un usage tout particulier; qui est de servir comme d'une espece de cheminée, pour l'expiration, & pour le passage de quelques vapeurs de la Matrice, qui s'élevent (si je ne me trompe) tant par la fermentation des semences de l'homme & de la femme en la conception, que durant les premiers mois de la grossesse; auquel temps son orifice interne doit estre exactement fermé: mais ils servent seulement (selon l'opinion commune) de reservoirs à la semence de la femme, & de conduits pour la décharger au temps du coït dans la Matrice. Néanmoins leur origine me fait un peu douter de cét usage; d'autant qu'ils ne la prennent point du testicule, auquel ils ne touchent en aucune maniere. C'est ce qui fait que je croy bien plus volontiers, que les femmes déchargent par un autre vaisseau, qui du testicule va directement aboutir au costé de la Matrice prés de sa corne, lequel plusieurs soutiennent estre seulement un ligament, d'autant qu'il ne paroist pas manifestement cave, quoy-qu'il soit assez gros; mais il n'est pas necessaire qu'il ait une cavité sensible; car la semence, qui est toute pleine d'esprits trés-subtils, peut fort facilement passer à travers sa substance poreuse. Venons maintenant à la description de la matrice, & de toutes les parties qui en dépendent.


Fig. III.
Lombars
sculp.
du Cerceau
del.
A
B
C
D
E
F
G
H
I
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
V
X
Y

EXPLICATION DE LA TROISIEME FIGURE, qui represente la situation naturelle de la Matrice.

A. A. A. A. montrent les muscles du ventre, & le péritoine qui sont renversez en dehors.
A. A. *Le foye.*
B. *La veine umbilicale.*
C. *Le ligament suspensoire du foye.*
D. *La vessie du fiel.*
E. *Le pancreas.*
F. *Une portion de la rate.*
G. G. *Les reins.*
H. *Le lieu où le mésentere estoit attaché.*
I. *L'intestin* rectum.
L. L. *Les testicules.*
M. M. *Les vaisseaux éjaculatoires, qui vont des testicules à la Matrice.*
N. N. *Les vaisseaux qu'on croit ordinairement estre les vrais éjaculatoires.*
O. O. *Une production du ligament large, qui paroist déchiquetée.*
P. P. P. P. *Les ligamens larges.*
Q. Q. *Les ligamens ronds.*
R. *La Matrice.*
S. *La vessie.*
T. *L'ouraque.*
V. V. *Les arteres umbilicales.*
X. *L'umbilic, où sont attachées les deux artéres umbilicales & l'ouraque, qui avec la veine umbilicale servent seulement aprés la naissance, de suspensoires de la vessie & du foye.*
Y. Y. *Les deux grandes lévres de la partie honteuse, entre lesquelles on voit la grande fente.*

Fig. IIII.



EXPLI-

EXPLICATION DE LA QUATRIE'ME FIGURE, qui represente les mesmes parties que la troisiéme ; mais en cette quatriéme, la Matrice est montrée toute entiére & separée du corps, avec ses quatre ligamens, & la vessie.

A. *Montre le corps de la Matrice.*

B. B. *Les testicules.*

C. C. *Les vaisseaux éjaclatoires, qui vont des testicules à la Matrice.*

D. D. *Les vaisseaux que plusieurs estiment estre les seuls & véritables éjaculatoires, décrits par* Fallope *sous le nom de* Trompes.

E. E. *Le morceau déchiré, qui n'est autre chose qu'une production du ligament large, qui paroist déchiquetée en son extremité, comme si elle estoit rongée de vers.*

F. F. F. F. F. F. *Les ligamens larges.*

G. G. G. G. G. G. *Les ligamens ronds, qui se continuënt depuis les cornes de la Matrice, jusques aux aisnes, & à la partie superieure des cuisses, où ils viennent s'attacher par une production membraneuse.*

H. *Le* Vagina, *ou col de la Matrice.*

I I. *Les deux lévres de la partie honteuse.*

K. *La vessie, qui estant vuide paroist petite & ridée, comme elle est dépeinte en cette figure.*

L. *Le col de la vessie, qui estant fort court aux femmes, vient s'attacher & aboutir au dessus de l'entrée du col de la Matrice.*

CHAPITRE IV.

De la Matrice.

Les vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes, dont nous avons parlé, n'ont esté faits que pour la Matrice, qui est le lieu propre, & comme la terre destinée à recevoir la semence qu'ils luy préparent & perfectionnent, laquelle y estant receûë avec celle de l'homme, sert à la génération de l'enfant. Nous comparons avec juste raison la Matrice à une terre fertile ; car comme

nous voyons que les ſemences des plantes ne produiſent aucun fruit, & meſme qu'elles ne peuvent germer, ſi elles ne ſont miſes en une terre propre à exciter & réveiller leur vertu vegetative, qui eſt aſſoupie & comme enſevelie dans la matiere ; de meſme les ſemences de l'homme & de la femme, qui contiennent par puiſſance en elles la forme & l'idée de toutes les parties de l'enfant qui en doit eſtre engendré, ne produiroient jamais un ſi admirable effet, ſi elles n'eſtoient verſées dans ce champ fertile de la nature, c'eſt-à-dire dans la Matrice ; laquelle les ayant receuës toutes deux, les embraſſe étroitement, & par ſa chaleur, qui a une proprieté particuliere (ſe ſervant des eſprits, dont ces ſemences ſont remplies, leſquels recevant dans ce meſme inſtant un mouvement divin, deviennent les veritables ouvriers de la generation) elle en débroüille auſſi-toſt le chaos ; aprés quoy elle en ébauche en meſme temps, & trace toutes les parties du corps de l'enfant, qu'elle perfectionne enſuite, nourrit, & conſerve juſques au temps de l'accouchement.

C'eſt pour ce ſujet que l'Auteur de la nature a ſitué la Matrice dans le ventre de la femme, afin que ſa chaleur fuſt continuellement entretenuë par celle de toutes les parties dont elle eſt entourée. Elle a eſté placée au milieu de *l'hypogaſtre*, entre la veſſie & le *rectum*, qui luy ſervent comme de couſſinets, ſur leſquels elle eſt mollement appuyée, afin qu'elle ne fuſt point bleſſée par la dureté des os qui forment la cavité de *l'hypogaſtre*. Ces os, outre cela, luy ſervent de fermes ramparts pour la deffendre des injures exterieures. Elle eſt ainſi ſituée dans la partie inferieure du ventre, pour la commodité du coït, & afin que le *fœtus* puſt plus facilement eſtre mis dehors au temps de l'accouchement. Dans cette ſituation elle a une entiere liberté de s'étendre durant toute la groſſeſſe ; & elle n'en eſt aucunement empeſchée par le ventre, qui eſtant tout charnu, preſte & obeït autant qu'il eſt neceſſaire à la diſtention de la Matrice.

Elle eſt d'une figure ronde un peu oblongue, ſemblable en quelque façon à celle d'une groſſe poire ; car d'une baze large, qui eſt ſon fond, elle vient peu à peu ſe terminer en pointe à ſon orifice interne, qui eſt étroit. Sa rondeur eſt neanmoins un peu applatie par devant & par derriere ; ce qui a eſté fait, afin qu'elle ne vacillaſt pas ſi facilement de coſté & d'autre, & qu'elle fuſt plus ſtable dans ſa ſituation. Quand nous diſons que la Matrice eſt d'une telle figure, cela ſe doit entendre de ſa principale partie, qui eſt ſon

propre corps seul, sans y comprendre son col, autrement dit le *vagina.* On y remarque aussi aux parties laterales de ce fond deux petites éminences, appellées *les cornes de la Matrice*; à cause qu'elles ressemblent en quelque maniere aux petites cornes qui commencent à pousser aux veaux; auquel lieu les vaisseaux éjaculatoires viennent se teminer.

La longueur, la largeur, & l'épaisseur de la Matrice sont differentes selon l'âge, & selon la disposition du corps; car les filles qui n'ont pas atteint l'âge de maturité, l'ont fort petite en toutes ses dimensions; & les femmes qui ont leurs menstruës en abondance, & celles qui usent ordinairement du coït, l'ont bien plus grosse que celles qui en ont moderément, & que celles qui sont vierges: Celles qui ont eû des enfans l'ont encore plus grosse que les autres, & principalement lorsqu'elles sont nouvellement accouchées; car en ce temps elle est abreuvée de quantité d'humeurs: mais aux femmes de bonne taille, & qui sont bien formées, sa longueur depuis l'entrée de la Partie honteuse jusques à son fond, est ordinairement de huit pouces ou environ, & non de onze (comme la pluspart des Anatomistes l'ont écrit aprés *Galien*) & celle de son propre corps est de trois pouces, & à peu prés de pareille largeur vers son fonds, & d'un petit travers de doigt d'épaisseur, quand la femme n'est pas grosse. Ce fond pour lors ne monte pas plus haut que l'os *sacrum*; mais quand la femme est enceinte, la Matrice s'étend, & devient d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle remplit dans les derniers mois de la grossesse, la plus grande partie du bas ventre.

Presque tous les fameux Anatomistes, & une infinité d'autres Auteurs, nous asseûrent que la Matrice (par un miracle de la nature, qui est admirable par dessus tous les autres) devient d'autant plus épaisse qu'elle s'étend & se dilate, depuis le jour de la conception jusques au temps de l'accouchement: Mais je m'étonne que *Dulaurens, Riolan, & Bartholin*, ces precieux flambeaux de l'Anatomie, ayent eux-mesmes eû si peu de lumiere en cette occasion, que de n'avoir pas reconnu une si grande fausseté, qu'ils nous ont debitée à l'exemple de plusieurs autres qui les ont précedé. Tous ceux qui prendront la peine d'examiner la chose comme j'ay fait, quand l'occasion s'en presentera, remarqueront aisément le contraire; car il est tres-certain, que plus la Matrice se dilate dans la grossesse, plus elle devient mince & déliée; parce que (comme dit fort bien *Galien* en termes exprés, au huitiéme

chapitre du livre de la diſſection de la Matrice) ſon épaiſſeur en ce temps eſt conſumée par ſa grande extenſion; ce qui fait qu'elle eſt tres-foible pour lors. Voicy ſes paroles: *Jam verò vulva in principio conceptus, craſſa: quum propè tempus pariendi accedit, major quidem, ſed tenuis evadit; craſſitudo enim in longitudinem extenſa abſumitur: in reliquo intercedente tempore pro ratione magnitudinis craſſitudinem habet.* & au 14. chap. du 14. livre de l'uſage des Parties, il repete encore la meſme choſe en ces termes: *tenuiſſimæ enim omninò Matrices ſunt, quo tempore gerunt; nempe quòd profunditas in longitudinem ſit abſumpta, eoque imbecillimæ.* La Matrice, dit-il, eſt épaiſſe dans le commencement de la conception, mais lors que le temps de l'accouchement approche, elle eſt à la verité plus grande, mais elle eſt bien plus mince, & beaucoup plus foible; car ſon épaiſſeur eſt conſumée par ſon extenſion; & entre ces deux temps cette épaiſſeur diminuë à proportion qu'elle s'étend, & qu'elle devient plus grande. Avicenne *lib. 3. fol. 21. tract. 2. cap. 1.* dit encore la meſme choſe. *Matrix attenuatur cum magnitudine embrionis; & ejus dilatatio eſt ſecundùm dilatationem corporis embrionis.* Aëtius *tetr. 4. ſerm. 4. c. 1.* eſt du meſme ſentiment, & compare la diſtenſion de la Matrice en la groſſeſſe, à celle de la veſſie. *Ubi verò fœtus adolevit, ac jam pariendi tempus adeſt, tenuiſſimus evadit uterus: attenuatur autem velut veſicæ flatu repletæ ſolent, craſſitudine in longitudinem abeunte.* Veſale, & Charles Eſtienne, ont auſſi eſté avec juſte raiſon de cette opinion, puiſqu'elle eſt veritable: Car il arive ainſi que nous le voyons à la veſſie de l'urine, qui bien qu'elle nous paroiſſe avoir l'épaiſſeur d'un demy travers de doigt lors qu'elle eſt tout-à-fait vuide, devient moins épaiſſe à meſure qu'elle s'étend pour contenir l'urine qui y afflüe, ou l'air qu'on peut ſouffler dedans; en telle ſorte qu'eſtant entierement pleine & étenduë, elle eſt ſi mince, qu'elle eſt preſque tranſparente; puis en ſuite venant à ſe vuider, elle devient derechef plus épaiſſe à proportion en ſe contractant & ſe ramaſſant en ſoy. De meſme, la Matrice qui eſt fort épaiſſe eſtant vuide, perd peu à peu cette épaiſſeur à meſure qu'elle s'emplit, & qu'elle s'étend dans la groſſeſſe; & elle devient ſi mince dans toute ſa circonference, & principalement dans ſa partie anterieure, que vers les derniers mois, elle l'eſt preſque autant que la veſſie étenduë, excepté ſeulement le lieu où l'arriere-faix luy eſt attaché; auquel endroit elle eſt à la verité un peu plus épaiſſe & plus ſpongieuſe; mais incontinent aprés l'accouchement elle reprend ſa pre-

miere épaisseur; en contractant & ramassant en elle ses membranes, qui estoient grandement étenduës dans la grossesse; & elle paroist mesme plus épaisse en ce temps qu'en d'autres; d'autant que pour lors elle est abreuvée (comme j'ay dit) de quantité d'humiditez, qui s'écoulent peu à peu par les vuidanges, aprés quoy elle demeure dans son épaisseur ordinaire.

Ce sentiment que je viens d'avancer, touchant la disposition de la substance de la Matrice durant la grossesse (comme j'ay déja fait dés l'année 1668. en la premiere impression de ce present Livre) a fait connoistre à plusieurs personnes depuis ce temps-là, l'erreur dans laquelle ils estoient, aprés avoir eux-mesmes examiné la chose, & en avoir veû des experiences qu'ils ont trouvées conformes, à ce que je viens de dire, ainsi que m'ont témoigné M. *Rassicod*, M. *Passerat*, & plusieurs autres de mes Confreres. Mais comme quelques autres demeurent encore dans leur opiniastreté, je veux bien pour les desabuser, leur apporter quelques raisons, afin de les convaincre de cette verité, en attendant qu'ils ayent les occasions de la connoistre par experience.

Deux choses ont à mon avis trompé tous les Auteurs qui nous ont dit que plus la Matrice se dilatoit dans la grossesse, plus sa substance devenoit épaisse. La premiere est, qu'ils se sont fiez à ce que tous les autres en disoient, sans examiner eux-mesmes la chose. La seconde est, qu'ils se sont fondez sur ce que par l'ouverture des femmes mortes incontinent aprés leur accouchement, ils ont toûjours effectivement veû sa substance épaisse d'un ou de deux travers de doigt, ou environ; & que par l'ouverture de quelques autres femmes, qui avoient encore leur enfant enfermé dans la Matrice, ils ont reconnu qu'elle estoit fort épaisse, sans s'informer ni considerer quelle en pouvoit estre la cause. Mais quoyque la Matrice soit épaisse de la sorte incontinent aprés l'accouchement, il ne faut pas inferer de là, qu'elle avoit la mesme épaisseur lors que l'enfant & ses eaux qui estoient contenuës en elle avec le *placenta*, en faisoient une grande distention: car elle n'acquiert cette épaisseur que par la contraction de la vaste étenduë de sa substance, qui vient à s'épaissir aussi-tost, & à proportion qu'elle se réünit en soy-mesme; ce qui arrive immediatement aprés l'accouchement.

Mais afin de conjecturer plus facilement quelle pouvoit estre son épaisseur avant l'accouchement, nous n'avons qu'à prendre une masse de cire, ou d'autre matiere capable d'extension, qui

soit proportionnée en grosseur & en figure à celle dont la Matrice nous paroist incontinent aprés l'accouchement (qui est environ égale à la grosseur du poing, ou un peu davantage) & étendre cette matiere en telle sorte, que nous la rendions suffisante pour environner & contenir l'enfant, le *placenta*, & les eaux qui estoient en la Matrice; aprés quoy nous jugerons bien facilement par l'épaisseur de cette matiere ainsi étenduë en une grande circonference, quelle pouvoit estre celle de la Matrice avant l'accouchement.

On ne doit pas aussi conclure que la substance de la Matrice soit tres-épaisse en toutes les femmes durant la grossesse, à cause qu'on l'a quelquefois trouvée de la sorte, en faisant l'ouverture de quelques-unes aprés leur mort, qui avoient encore leur enfant dans le ventre; parce que *rara nòn sunt artis;* pour lors cette disposition n'est pas naturelle; car ainsi que nous enseigne tres-bien *Aristote* au premier livre de la génération des animaux. *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè secundùm naturam sunt.* Ce qui est naturel arrive le plus souvent; & non pas rarement, comme cette disposition, qui ne se rencontre jamais telle que par maladie, comme par inflammation & fluxion d'humeurs sur cette partie; procedant aussi tres-souvent du détachement de quelque partie de l'arriere-faix, ou des douleurs de l'agitation d'un mauvais travail durant plusieurs jours; toutes lesquelles choses font grossir la substance de la Matrice si extraordinairement, que je l'ay quelquefois veûë exceder l'épaisseur de quatre travers de doigt, & principalement vers son fond; à cause de l'abondance des vaisseaux qui sont en cét endroit. Mais pour bien examiner la chose, il est necessaire que ce soit par l'ouverture d'une femme grosse à terme, & morte sans avoir souffert aucune alteration en cette partie, & que les eaux de l'enfant ne soient point écoulées de la Matrice: Car si elles estoient évacuées, pour lors on trouveroit sa substance un peu plus épaisse; à cause qu'elle se seroit contractée aprés leur évacuation: & comme on trouve rarement des occasions de femmes mortes de la sorte, on peut en attendant, faire d'autres experiences par l'ouverture du corps des animaux vivans; comme par exemple d'une brebis, ou de tel autre animal qu'on voudra choisir: Car si on ouvre le ventre d'une brebis qui soit pleine, & dans le temps qu'elle est bien tost preste à faire son petit, on reconnoistra d'abord que la Matrice est si mince, qu'on voit en quelque façon le petit qu'elle contient à travers sa substance; ce qui est à peu prés de mesme

en la femme, dont la substance de la Matrice est ordinairement si mince & si foible vers les derniers mois de la grossesse, qu'il s'en est veû ausquelles on a trouvé aprés la mort, leur enfant estre tombé dans la capacité du ventre, au milieu des intestins, & estre entierement sorti de la Matrice, qui s'estoit crevée tout d'un coup, à cause de sa trop grande distension. Guillemeau *en son 2. livre de l'accouchement;* Schenkius *au 4. livre de ses Observat.* & Fabricius Hildanus *en la 64. & 65. Observat. de sa 1. Cent.* rapportent des exemples tres-considerables de cette nature : J'en ay veû aussi moy-mesme quelques-uns à Paris de la sorte, dont j'en ay rapporté un semblable en l'obs. CCLI. de mon livre d'Observations.

Je prévois bien qu'on me peut objecter qu'il n'est pas de mesme de la femme que des autres animaux, ausquels la chose peut se rencontrer comme je le dis: Mais que ceux qui en doutent, se donnent la peine de consulter toutes les femmes grosses sur ce sujet; lesquelles voyant la maniere dont elles sentent mouvoir manifestement leur enfant dans leur ventre, en mettant la main dessus durant les derniers mois de leur grossesse, les asseûreront que la Matrice est certainement tres-mince en ce temps; puisque nonobstant l'interposition de tous les tegumens & des muscles du ventre, elles sentent fort prés, & distinguent mesme souvent les membres de leur enfant, dans les mouvemens differens qu'il fait; ce qu'elles ne pourroient pas faire, si elle avoit pour lors deux ou trois travers de doigt d'épaisseur, comme plusieurs se le sont imaginé contre la verité. Qu'on se desabuse donc de cette vieille erreur, dont presque tout le monde est infatué; & qu'on ne croye pas que la Matrice soit épaisse de deux grands travers de doigt, dans les derniers mois de la grossesse; puisqu'il est tres-veritable qu'elle n'est jamais si mince qu'en ce temps, & principalement en toute sa partie anterieure, où elle l'est extrémement, ainsi que j'ay expliqué pour appuyer le sentiment de *Galien*, qui a bien connu cette verité.

Or la Matrice a esté faite d'une substance membraneuse, afin qu'elle peust plus facilement s'ouvrir dans le temps, & se fermer incontinent aprés pour la conception, s'étendre & se dilater pour l'accroissement du *fœtus*, & se contracter & resserrer pour le faire sortir & l'arriere-faix, dans le temps de l'accouchement, & pour se retirer & se remettre aprés cela en son premier état; comme aussi pour expulser les corps étrangers, qui peuvent quelquefois estre contenus en elle.

Sa composition est de plusieurs parties similaires; qui sont ses

membranes, ses veines, ses artéres, & ses nerfs. Ses membranes sont deux, qui composent la principale partie de son corps, l'extérieure desquelles est la commune, qui naist du péritoine; elle est tres-mince, & fort polie par dehors, & inégale par dedans, pour mieux adhérer à l'autre, qu'on appelle la membrane propre de la Matrice, qui est comme charnuë, & la plus épaisse de toutes celles qui se rencontrent au reste du corps, lors que la femme n'est pas grosse, ainsi que j'ay dit cy-dessus. Elle est entretissuë de toute sorte de fibres; afin qu'elle puisse (sans estre en danger de se crever) souffrir l'extension que l'enfant & ses eaux luy causent pendant la grossesse; & afin qu'elle puisse aussi se resserrer plus facilement de tous costez aprés l'accouchement.

Ses veines & ses artéres viennent en partie des vaisseaux spermatiques, & en partie des hypogastriques. Ces vaisseaux vont tous s'insérer & aboutir dans la propre membrane de la Matrice. Les artéres y portent le sang pour sa nourriture, lequel y estant en trop grande abondance, transsude au travers de sa substance, & distille en maniére de rosée dans la vacuité de son fond, d'où procedent les menstruës dans le temps que la femme n'est pas grosse, & le sang qui sert de nourriture au *fétus* durant toute la grossesse. Je dis que les artéres y portent ce sang, d'autant que le mouvement circulaire qu'il fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous montre qu'elles seules sont capables de le faire; ce que ne peuvent pas les veines, qui servent seulement à reconduire au cœur celuy qui n'a pas esté évacué de la sorte par la Matrice, ni consumé, tant pour sa propre nourriture, que pour celle du *fétus*, quand la femme est grosse. Les rameaux qui naissent des spermatiques, s'inserent de chaque costé au fond de la Matrice, & sont bien plus petits que ceux qui viennent des hypogastriques, lesquels vont arroser toute sa substance. Il s'y rencontre encore de petits vaisseaux, qui naissans des uns & des autres, se conduisent jusques à l'orifice interne; par lesquels les femmes grosses se purgent quelquefois de la superfluité de leurs menstrues, quand il arrive qu'elles ont plus de sang que leur enfant n'en peut consumer pour sa nourriture; ce que la nature sage & prudente a fait, afin que la Matrice ne fust pas obligée de s'ouvrir pendant la grossesse, pour laisser passer ces excrétions, qui autrement causeroient fort souvent l'avortement.

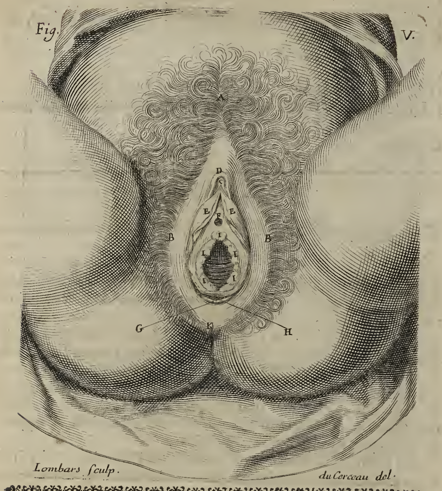
Ses nerfs viennent de la sixiéme paire du cerveau, laquelle en fournit à toutes les parties internes du bas ventre; c'est d'où vient qu'elle

qu'elle a une si grande sympathie avec l'estomac (qui en reçoit aussi de tres-considerables de cette mesme sixiéme paire) qu'elle ne peut estre affligée d'aucune douleur, qu'il ne s'en ressente aussi-tost ; ce qui se remarque par les nausées & par les frequens vomissemens qui luy arrivent pour lors. Elle en a encore quelques autres qui naissent de la medulle spinale, vers les lombes & l'os *sacrum* ; ce qui fait que la Matrice est doüée d'un sentiment tres-exquis, qui incitant la femme au desir du coït, luy cause dans son action un tressaillement voluptueux de tout son corps : C'est ce qui a fait dire à *Platon* en son *Timée*, que la Matrice estoit si furieusement avide de ce desir, qu'elle estoit comme un animal sans raison, qui ne cesse jamais de tourmenter la femme par toutes sortes de maladies, jusques à ce que ce champ de la nature ait esté cultivé par l'homme, & que les semences y ayent esté répanduës pour la génération de l'enfant. *Hipocrate* estoit aussi de ce sentiment ; car au livre intitulé *De genitura*, il dit que les femmes qui usent du coït, sont beaucoup plus saines que celles qui n'en usent pas, dont il allegue plusieurs raisons. *Mulieres si cum viris coëant, magis sanæ sunt ; si non, minus.*

Outre toutes ces parties qui entrent en la composition de la Matrice, elle a encore quatre ligamens, qui servent à la tenir en état dans sa situation, & qui empeschent qu'elle ne soit perpetuellement agitée par le mouvement continuel des intestins dont elle est entourée. Deux de ces ligamens sont superieurs ; & les deux autres sont inferieurs. Les superieurs sont appellez *ligamens larges*, à cause de leur structure large & membraneuse : ce n'est autre chose que des productions du péritoine, qui naissant à costé des lombes vers les reins, vont s'inserer aux parties laterales de la Matrice ; afin d'empescher que son corps ne s'affaisse sur son col, & qu'il ne s'en fasse une descente, ou une précipitation, comme il arrive lors que ces ligamens sont trop relaschez ; lesquels servent encore à contenir les testicules, & à conduire seûrement, tant les vaisseaux spermatiques préparans, que les éjaculatoires, qui se vont rendre à la Matrice. Les deux inférieurs, qu'on appelle *ligamens ronds*, prennent leur origine du costé de la Matrice, prés de ses cornes, depuis lequel lieu ils montent jusques aux aisnes, en passant avec la production du péritoine qui les accompagne, au travers des anneaux, ou trous des muscles obliques & transverses du ventre ; où estant, ils s'élargissent en forme de patte d'oye, & se divisent en plusieurs petites branches, dont quelques-unes s'inserent aux os *pubis*, & au *clitoris*, & les autres vont se perdre & se confondre avec les

membranes, qui reveſtent la partie ſuperieure & antèrieure de la cuiſſe. C'eſt de là que procedent quelquefois les ſtupeurs & les douleurs que les femmes reſſentent aux cuiſſes durant la groſſeſſe. Ces deux ligamens ſont longs, ronds, nerveux, & aſſez gros dans leur commencement proche de la Matrice. *Columbus* & *Riolan* diſent meſme avoir remarqué, qu'ils ſont caves en leur ſortie, & par tout le chemin qu'ils font juſques aux os *pubis*; auquel endroit ils ſont un peu plus petits, & s'applatiſſent pour s'inſerer, comme nous venons de dire: Ce ſont eux qui empeſchent la Matrice de monter trop haut. Or quoy-qu'elle ſoit tenuë en état dans ſa ſituation naturelle, par le moyen de ces quatre ligamens, elle a néanmoins la liberté de s'étendre ſuffiſamment dans la groſſeſſe, à cauſe qu'ils ſont tres-laſches; pour lequel ſujet ils preſtent & obéïſſent facilement à ſa diſtenſion. Outre ces ligamens, qui tiennent la Matrice ainſi bridée en haut & en bas, elle eſt encore attachée pour plus grande ſeûreté par ſon col à la veſſie & au *rectum*, entre leſquels elle eſt ſituée; c'eſt d'où vient que quand il luy ſurvient quelque inflammation, elle la communique auſſitoſt à ces parties voiſines.

Son action propre conſiſte à recevoir & à retenir les ſemences de l'homme & de la femme, & à les réduire de puiſſance en acte par ſa chaleur, pour la génération de l'enfant: C'eſt pourquoy elle eſt abſolument neceſſaire pour la conſervation de l'eſpece. Elle ſert encore outre cela par accident, pour recevoir & pour expulſer enſuite les impuretez de tout le corps, comme il arrive aux femmes qui vuident quantité de fleurs blanches, & pour purger de temps en temps la ſuperfluité du ſang, ainſi qu'il ſe fait ordinairement tous les mois, par l'évacuation des menſtruës, quand la femme n'eſt pas groſſe. Or comme par le nom de *Matrice* en general, nous entendons tout ce qui eſt compris depuis la partie honteuſe juſques à ſon fond, qui eſt le lieu où ſe fait la conception, ce n'eſt pas aſſez que nous ayons fait connoiſtre toutes les parties ſimilaires de la Matrice, & que nous l'ayons examinée au dehors; car il eſt neceſſaire pour en donner une parfaite connoiſſance, de faire la deſcription de ſes parties diſſimiliares, qui ſont quatre; ſçavoir ſon fond, ſon orifice interne, ſon col, & ſon orifice externe, vulgairement dit la *partie honteuſe*. C'eſt ce qu'il faut à preſent examiner, commençant par cette partie honteuſe, à cauſe que c'eſt l'entrée qui nous doit conduire au dedans de ces autres parties, afin d'en bien conſiderer l'admirable ſtructure.



EXPLICATION DE LA CINQUIEME FIGURE, qui represente la Partie honteuse.

Cette figure paroistra peut-estre aux yeux chastes en une posture indécente ; mais ils la doivent souffrir, puis qu'elle est aussi necessaire qu'elle est commode, pour faire voir plusieurs particules qui sont cachées sous cette Partie honteuse. *Ne itaque pudeat necessaria demonstrationis.*

A. *montre le pubis, qui est tout garni de poils.*

B. B. *Les deux grandes lévres écartées l'une de l'autre, lesquelles sont pareillement revestuës de poils en dehors, mais en leur partie interne elles sont sans aucun poil.*

C. *Le clitoris.*
D. *La couverture du clitoris, qui ressemble à une espece de prépuce.*
E. E. *Les deux nymphes.*
F. *Le conduit de l'urine.*
G. *La fourchette.*
H. *La fosse naviculaire.*
I. I. I. I. *Les caruncules myrthiformes, entre lesquelles on voit l'entrée du* vagina.
K. *L'*anus.

CHAPITRE V.

De l'entrée extérieure de la Matrice appellée ordinairement la Partie honteuse.

POUR bien connoistre cette partie, il faut que nous en considerions plusieurs autres qui s'y rencontrent; dont les unes paroissent d'elles-mesmes à l'extérieur, & les autres sont cachées sous ces premieres, & ne se peuvent voir qu'en écartant les deux grandes lévres l'une de l'autre, & en ouvrant un peu l'entrée de la Partie honteuse. Celles qui se montrent d'elles-mesmes sont le pénil, la motte, les deux grandes lévres, & la grande fente qui est au milieu. Celles qui sont cachées dessous, & qui sont entre celles-là, sont le *clitoris,* le conduit de l'urine, les deux nymphes, & les quatre caruncules myrthiformes.

Le pénil est la partie superieure de la Partie honteuse, situé en la partie anterieure des os *pubis.* Et la motte est cette partie charnuë qui paroist élevée comme une petite colline audessus des grandes lévres; qui pour cela est appellée le Mont de *Venus.* Ce pénil & la motte sont tout revestus de poils frisez, qui commencent ordinairement à naistre aux femmes, aussi-bien qu'aux hommes, dés l'âge de quatorze ans.

Les deux grandes lévres ne sont autre chose que deux portions de la peau redoublée, qui de chaque costé s'approchant & se joignant l'une contre l'autre; forment la grande fente. Ces lévres sont pareillement revestuës de poils, & garnies de beaucoup de graisse, qui les rend fort épaisses & spongieuses. Elles sont assez fermes aux jeunes filles & aux vierges; mais elles sont molasses & pendantes à celles qui usent tres-souvent du coït, & encore plus à

celles qui ont eû des enfans ; à cause de la grande distension qu'elles reçoivent en l'accouchement. Elles servent à garantir des injures externes toutes les autres parties du dedans.

La jonction de ces deux lévres (comme on peut voir cy-devant en la troisiéme figure) fait ce qu'on appelle la grande fente, parce qu'elle est beaucoup plus étenduë que l'entrée du col de la matrice qui reçoit le membre viril, qu'on nomme la *petite fente*, la comparant à celle-cy. Or faisant un peu éloigner les cuisses de la femme l'une de l'autre, en écartant les deux lévres de la vulve, on voit les autres parties qui en estoient cachées. On remarque en sa partie la plus élevée, justement au dessus du conduit de l'urine, une petite partie rondelette, appellée par Fallope, *clitoris*; laquelle est couverte d'une petite portion de la peau redoublée, semblable à une espece de prépuce. *Columbus* nomme ce *clitoris* (dont il s'attribuë la premiére découverte) *amor, vel dulcedo Veneris*, l'amour, ou la douceur de *Venus*; parce que c'est-là (comme il dit fort bien) le principal siege du plaisir & de l'appetit Vénerien aux femmes; car elles y sentent une si grande volupté, que si on leur chatoüille doucement cette petite partie, lors qu'elles ont esté long-temps sans user du coït, elles en sont aisément excitées à décharger leur semence ; ce que les plus luxurieuses se font souvent elles-mesmes, ou réciproquement l'une à l'autre, pour se soulager un peu de la rage d'amour. Avicenne *lib. 3. fen. 21. tract. 4.* Paul Æginet *lib. 6. cap. 70.* & plusieurs autres ont parlé de cette partie avant *Columbus*, qui se glorifie mal à propos de l'avoir découverte le premier, & nous ont aussi enseigné les moyens de la retrancher, quand il arrive quelquefois que par sa longueur excessive elle est difforme, & incommode la femme en l'usage du coït. *Hipocrate* mesme, au livre des maladies des femmes, en a parlé avant tous, sous le nom de *Columella*.

Ce *clitoris* ne paroist presque point aux femmes mortes ; parce qu'il est fort petit; mais il est plus gros à celles qui sont vivantes ; & il s'enfle & devient dur à mesure qu'elles entrent en appetit du coït; ce qui se fait par le moyen du sang & des esprits, dont il se remplit dans cette action, comme il arrive à la verge de l'homme dans l'érection. C'est pour cela que quelques-uns l'ont appellé *la verge feminine*, voulans qu'il luy ressemble en quelque façon, tant par sa figure, que par sa composition. Il y a des femmes qui ont ce clitoris extrémement long ; & jusques-là mesme qu'on dit, qu'il s'en trouve qui en abusent avec d'autres femmes, ainsi que

faisoit cette *Bassa Tribade*, dont parle *Martial au* 1. *livre de ses Epig.* à laquelle il dit,

Esse videbaris, fateor, Lucretia nobis:
At tu, prô facinus! Bassa, fututor eras.
Inter se geminos audes committere cunnos,
Mentiturque virum prodigiosa Venus.

Au dessous du *clitoris*, on voit paroistre le trou du conduit de l'urine, qui est beaucoup plus large aux femmes que celuy des hommes; ce qui fait qu'elles pissent fort gros. On voit aussi en mesme temps aux costez de ce conduit de l'urine, deux petites appendices membraneuses, appellées *les nymphes*, un peu plus larges en haut qu'en bas, & assez longuettes, qui naissent de la *partie* interne des grandes lévres, immediatement audessous du *clitoris*, & qui ressemblent en quelque façon à ces crestes que les poules ont sous la gorge. Elles servent à couvrir le trou de l'urine, pour preserver la vessie de l'air froid; & lors que la femme pisse, elles se contractent de telle sorte, en s'approchant l'une de l'autre, qu'elles conduisent l'urine, sans qu'elle se répande le long de la Partie honteuse, & souvent mesme sans qu'elle en mouille seulement les lévres: C'est pour ce sujet qu'on appelle ces petites aisles membraneuses *les nymphes*; à cause qu'elles président aux eaux de la femme, c'est-à-dire, à l'urine. Il y en a qui les ont si grandes & allongées qu'elles sont obligées de s'en faire retrancher la partie qui excede hors des grandes lévres. Je fis il y a quelques années cette opération à une Demoiselle qui m'en requit fortement, tant parce qu'estant obligée, à ce qu'elle me dit, d'aller souvent à cheval, l'allongement de ces nymphes, qu'elle avoit tres-grandes, luy causoit par leur froissement une douloureuse cuisson, que parce que cette indécence luy déplaisoit extrémement aussi-bien qu'à son mary. J'en ay rapporté l'histoire en l'Obs. CLXXIV. du livre de mes Observations. Ces nymphes sont fort rouges aux vierges, & elles se soûtiennent assez aisément; mais elles sont livides & beaucoup plus molasses & pendantes en celles qui usent du coït, & aux femmes qui ont eû des enfans.

Aprés avoir consideré toutes ces parties, il faut regarder à la partie inferieure de la grande fente, où on voit paroistre (en écartant les grandes lévres) une fosse, appelée *la fosse naviculaire*, qui est formée par la jonction de ces lévres, qui fait comme une espece de fourchette, surquoy s'appuye la verge de l'homme, quand elle est introduite dans le col de la Matrice, lequel commence en ce lieu.

Ensuite de cela, on voit à l'entrée de ce col quatre petites éminences charnuës disposées en rond, qu'on appelle ordinairement *caruncules myrthiformes*; outre lesquelles on en remarque une autre petite en la partie superieure, justement au dessous du conduit de l'urine. Elles sont rougeastres & relevées aux vierges, & se joignent l'une à l'autre en leurs parties laterales, par le moyen de quelques petites membranes, qui les tenant ainsi sujettes, les font ressembler en quelque façon à un bouton de rose à demy épanoüy. Une telle disposition de ces caruncules est la plus veritable marque de la virginité (car ce seroit inutilement qu'on la voudroit chercher plus loin, ou s'en informer d'autre maniere) & c'est de là que venant à estre froissées, & ces petites membranes qui les joignent l'une à l'autre estant forcées & rompuës dans le premier coït, il se fait quelquefois effusion de sang (ce qui n'arrive pas aussi toûjours) aprés quoy elles restent separées, sans pouvoir plus jamais reprendre leur premiere figure, qui se perd ensuite, d'autant plus que les femmes usent souvent du coït, & s'applatit & s'efface presque tout-à-fait en celles qui ont eû des enfans; à cause de la grande distension que ces parties reçoivent en l'accouchement. Elles servent à rendre l'entrée du col de la Matrice plus étroite, pour empescher que l'air froid ne la puisse incommoder; comme aussi pour augmenter le plaisir mutuel dans l'action du coït; car ces caruncules estant dans ce temps fort grossies, & remplies de sang & d'esprits, serrent agréablement la verge de l'homme, de laquelle la femme est aussi bien mieux chatoüillée par ce moyen.

J'ay dit qu'il n'arrivoit pas toûjours, que dans le premier coït il se fit un épanchement de sang, qui procede ordinairement de l'effort que souffrent ces caruncules par l'introduction de la verge; dautant que cela dépend entierement de la disposition & de la proportion des parties de l'homme & de celles de la femme; comme fait aussi la facilité ou la difficulté de cette premiere introduction: Car il y a des gens si sots, qu'ils ne croyroient pas avoir eû le pucelage de leur femme sans cette marque, qu'ils estiment estre certaine, fondez peut-estre sur ce passage de l'Ecriture au *Deuter. chap. 22.* qui fait mention d'une coûtume que le pere & la mere de la mariée devoient avoir; qui estoit de montrer aux Anciens de la ville les vestemens de leur fille, où estoient (à ce qu'ils s'imaginoient) imprimées les marques de sa virginité, pour la justifier contre la fausse accusation que son mary luy pouvoit im-

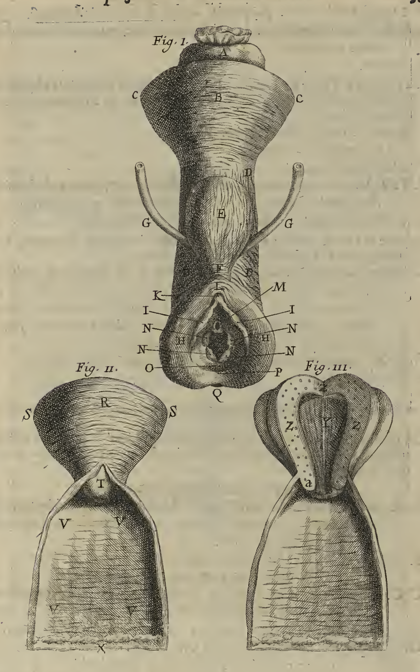
poser; prétextant, pour avoir lieu de la repudier, qu'elle n'estoit pas vierge quand il l'avoit épousée. Cette coûtume s'observe encore presentement parmy quelques Nations, qui le lendemain des nopces, montrent à tous les conviez la chemise de la mariée, tachée du sang de son pucelage : Mais ceux qui sont de ce sentiment meritent bien d'estre trompez par les femmes, de la maniere qu'on sçait assez qu'elles peuvent faire. C'est à peu prés tout ce qu'on peut dire touchant cette Partie honteuse, & les autres qui s'y rencontrent : Mais si on desire en avoir une plus particuliere connoissance, les plus curieux pourront (si bon leur semble) conferer la copie que je leur en ay donné sur l'original vivant; puis que ce sont des parties qui se peuvent facilement voir sans dissection. Montrons maintenant ce que c'est que le col de la Matrice, appellé ordinairement le *Vagina.*

EXPLICATION DES TROIS FIGURES suivantes.

La PREMIERE FIGURE montre toute la Partie honteuse, & la Matrice entiere, située entre l'intestin *rectum* & la vessie.

A. *montre l'intestin* rectum, *sur lequel le corps de la Matrice est situé.*
B. *Le propre corps de la Matrice.*
C. C. *Deux petites éminences, qui sont à chaque costé du fond de la Matrice, appellées les* cornes. *C'est où les vaisseaux éjaculatoires vont aboutir, & où les ligamens ronds viennent s'attacher.*
D. D. D. D. *Toute l'étenduë exterieure du* vagina, *ou col de la Matrice.*
E. *La vessie, située sur le* vagina, *laquelle paroist ainsi contractée en petit volume, lors qu'elle est vuide.*
F. *Le col de la vessie, qui est fort court aux femmes.*
G. G. *Les deux ureteres, qui s'inserent en la vessie, prés son col.*
H. H. *Les deux grandes lévres de la Partie honteuse.*
I. I. *Les deux nymphes.*
K. *Le* clitoris.
L. *Une espece de prépuce, qui couvre le* clitoris.
M. *Le conduit de l'urine, au dessous duquel on voit une petite caruncule, qui sert à le boucher aprés que la femme a uriné.*
N. N. N. N. *Les quatre caruncules myrthiformes, qui bordent toute l'entrée du* vagina, *que l'on voit entre ces caruncules.*

O.


Fig. I.
A
B
C
C
D
E
G
G
F
L
K
M
I
I
N
N
H
H
N
N
O
P
Q
Fig. II.
R
S
S
T
V
V
V
V
X
Fig. III.
Z
Y
Z
a

O. *La fosse naviculaire, qui paroist au bas de la Partie honteuse.*

P. *La fourchette, formée par la jonction des deux grandes lévres en leur partie inferieure.*

Q. *L*'anus.

La SECONDE FIGURE represente encore le propre corps de la Matrice en sa partie exterieure, & le *vagina* ouvert en toute la longueur jusques à l'orifice interne.

R. *montre le corps de la Matrice.*

S. S. *Les cornes de la Matrice.*

T. *L'orifice interne.*

V. V. V. V. *Le* vagina *ouvert en toute sa longueur, pour voir les rides de sa partie interne, & les quatre caroncules myrthiformes.*

X. *Une chair graisseuse coupée tout proche le* vagina.

La TROISIE'ME FIGURE montre la mesme chose pour le *vagina*, mais elle represente la Matrice entierement ouverte.

Y. *montre la cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voit une simple petite ligne selon sa longueur, & quelques petits pores, à travers lesquels transudent & distillent les menstruës dans le temps, comme aussi le sang qui affluë dans le* placenta *pour la nourriture de l'enfant durant la grossesse.*

Z. Z. Z. *La propre substance de la Matrice qui est fort épaisse.*

a. *L'orifice interne.*

Les quatre figures suivantes representent des Matrices de plusieurs différens animaux, pour faire voir comme leur structure est bien différente de celle de la femme.

La PREMIERE est celle d'une chienne.

A. A. *montrent les deux costez de la Matrice, qui ressemblent presque à un intestin. Ces deux parties vont s'attacher par leur extrémité au dessous des reins.*

B. *Une portion du* vagina *fendu vers le bas.*

La SECONDE est celle d'une lapine.

C. C. *montrent les deux costez de la Matrice, qui vont pareillement s'attacher par leur extremité vers les reins. On voit à chacun de ces costez quelque trace des cellules où se logent les petits.*

D. *Une portion du* vagina *ouvert vers le bas.*

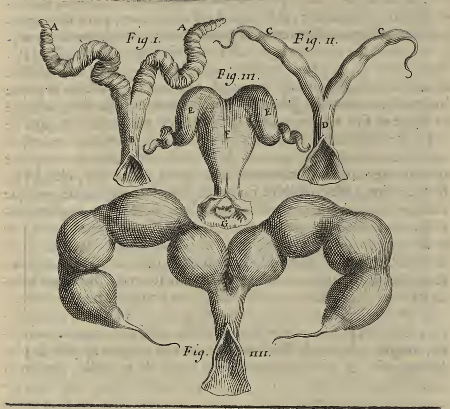
La TROISIE'ME figure est celle d'une brebis.

E. E. *Les deux costez, qui representent fort bien la figure des cornes d'un belier.*

F. *Le corps de la Matrice.*

G. *Une petite portion du* vagina *ouvert, où aboutit l'orifice interne qui paroist.*

La QUATRIE'ME figure represente la Matrice d'une lapine pleine de huit petits, chacun desquels a sa cellule particuliere, dans laquelle il est logé. J'ay remarqué une chose particuliere dans la Matrice de ces lapines, qui est qu'elles y ont deux orifices internes bien figurez, qui aboutissent tous deux l'un proche de l'autre dans le *vagina*.



CHAPITRE VI.

Du Vagina, *ou col de la Matrice.*

SOus le col de la Matrice, nous comprenons tout ce long & large espace membraneux, qui est couché au devant d'elle, depuis les quatre caruncules que nous avons décrites, jusques à l'orifice interne, & qui dans l'action du coït luy sert à loger la

verge de l'homme, comme dans un fourreau, qui la conduit jusques à cet orifice interne, afin qu'elle y puisse éjaculer la semence; c'est pourquoy on l'appelle communément du nom de *vagina*, qui veut dire une guaîne.

Ce col est d'une substance membraneuse; afin qu'il se puisse étendre suffisamment pour donner passage à l'enfant dans l'accouchement. Il est composé de deux membranes, dont l'interne est blanche, nerveuse, & ridée en travers, comme un palais de bœuf; ce qui a esté fait, afin qu'il pust se dilater ou se resserrer, & s'allonger ou s'accourcir, selon qu'il est necessaire, pour se proportionner toûjours justement à la grosseur & à la longueur de la verge de l'homme; & afin que par la collision qui s'en fait dans l'action du coït, le plaisir en fust mutuellement augmenté: Mais sa membrane exterieure est rouge, & charnuë du costé de la partie honteuse, comme un *sphincter*, qui entoure la premiere, afin que la verge en soit encore mieux serrée: C'est par ce moyen, que ce col adhere fortement au col de la vessie, & au *rectum*, avec lesquels, & principalement avec le *rectum*, il semble ne composer qu'une membrane commune à tous deux; ce qui fait, que si l'un d'eux vient à estre déchiré ou percé dans l'operation de quelque violent accouchement, ou corrodé dans la suite par quelque ulcere, les excrémens passent facilement de l'un à l'autre, sans que la femme les puisse retenir. Sa membrane interne est assez molle & doüillette aux jeunes filles; mais elle devient plus ferme aux femmes qui usent souvent du coït; & elle se rend si dure, qu'à force de servir à ce métier, les vieilles l'ont presque cartilagineuse.

Il est à remarquer qu'il y a en tout ce col plusieurs petits pores, dont les plus considerables sont du costé de la partie honteuse, auquel endroit la substance de ce col est plus épaisse & plus spongieuse, & principalement vers le col de la vessie, aux environs du conduit de l'urine, par lesquels une espece de pituite sereuse suinte continuellement, qui sert à humecter toute la partie interieure de ce col, afin d'entretenir toûjours son passage libre, & qui est exprimée, & s'écoule en si grande abondance dans l'action du coït, par la contraction de cette partie, qu'on la prend ordinairement pour la semence de la femme, quoique ce n'en soit pas effectivement. C'est l'abondance de cette humidité (qui s'écoule toûjours au dehors dans le temps du coït, ou du moins incontinent aprés) qui a fait qu'*Aristote* a crû que la femme ne fournissoit aucune semence pour la génération; mais seulement le sang

menstruel, qui estoit vivifié par la propre vertu de la semence de l'homme; & c'est aussi, sans doute, cette mesme humidité qui a fait croire à *Herophile*, & à plusieurs autres, que les vaisseaux spermatiques de la femme alloient s'inserer au col de la vessie, aussi-bien que ceux de l'homme, & qu'elle déchargeoit sa semence par cet endroit, laquelle estoit ensuite succée par la Matrice avec celle de l'homme : mais *Galien* fait bien voir l'erreur de cette opinion, au *2. livre de la semence.* Neanmoins ce qui est de particulier est, que je croy que cette humidité que nous voyons continuellement couler en abondance aux femmes dans les gonorrhées, tant simples que veneriennes (ausquelles elles sont sujettes aussi-bien que les hommes) procede certainement, non pas du propre corps de la Matrice, comme on croit ordinairement; mais des parties voisines du col de la vessie, & de cette substance spongieuse du *vagina*, laquelle sert aux femmes en quelque façon, comme les glandes prostates font aux hommes. C'est ce qui fait que les femmes ressentent pour lors une plus grande incommodité en ce lieu, qu'au propre corps de la Matrice, d'où procedent bien les fleurs blanches, & non point ces especes de gonorrhées; ce qui se peut facilement prouver par le signe qui fait precisément distinguer ces deux maladies l'une d'avec l'autre; qui est, que la matiere des gonorrhées ne laisse pas de couler dans le temps que la femme a ses menstruës; ce que ne font point les fleurs blanches, qui ne paroissent pas pour lors; à cause qu'elles procedent seulement du suintement des humiditez qui s'écoulent des mesmes vaisseaux qui dégorgent les menstruës, & qui resudent de la propre substance de la Matrice; ce qui fait bien connoistre que ces deux maladies différentes ont leur siege en différentes parties.

Aux femmes qui n'ont pas encore eû d'enfans, ce col de la Matrice n'a pas ordinairement plus de quatre travers de pouce de longueur (puis qu'au travers de luy, on peut presque toûjours toucher du doigt l'orifice interne de la Matrice, où il va finir) & un pouce & demi de largeur ou environ; mais en celles qui ont une fois accouché, il est beaucoup plus large, comme aussi plus court; c'est ce qui fait qu'on leur touche bien plus aisément avec le doigt l'orifice interne. Neanmoins il est composé d'une substance si commode aux usages ausquels il est destiné, qu'il se proportionne de soy-mesme, & s'accommode facilement à toutes les especes de verges, de quelque petitesse ou grosseur, & de quelque longueur & figure qu'elles puissent estre; en telle sorte qu'il attire & fait ap-

procher le corps de la Matrice au devant de la petite; il s'étend pour ceder à la longue; il se dilate pour recevoir la grosse, & se contracte pour embrasser étroitement la petite, servant par ce moyen, s'il faut ainsi dire, de chaussure à tous pieds.

Sa largeur est presque égale depuis un bout jusques à l'autre, à l'exception de son entrée exterieure, qui est un peu plus resserrée à l'endroit des caruncules myrthiformes; & on ne trouve aucun *hymen* en son milieu, comme ont voulu plusieurs Auteurs, qui disent qu'il s'y rencontre une membrane située en travers, & percée seulement d'un petit trou, pour laisser écouler les mois, & les autres superfluitez, laquelle reste ainsi tenduë jusques à ce que par le coït, ou autrement, elle vienne à estre forcée & déchirée; à quoy on peut reconnoistre que la femme est vierge, ou qu'elle ne l'est pas: Mais c'est un pur abus; & si (comme dit fort bien *Dulaurens*) cette membrane se trouve en quelques femmes, il est tres-certain que c'est contre le dessein de nature, puis qu'elle ne se rencontre pas mesme aux *fœtus* feminins (ce que je puis bien asseûrer pour en avoir dissequé un grand nombre) ni à toutes les filles ou femmes de quelque âge qu'elles soient; lesquelles n'ont aucune marque, par laquelle on puisse conjecturer de leur virginité, que la disposition de ces caruncules myrthiformes, que nous avons fait connoistre cy-devant, qui estant situées à l'entrée du col de la Matrice, rendent le passage de ce col plus étroit. Je dis seulement conjecturer, & non pas connoistre; car souvent la trace & la voye du membre viril est aussi difficile à reconnoistre en la femme, que celle de ces trois choses dont il est parlé dans l'Ecriture, au *30. chap. du livre des Proverbes*, qui sont; *Via aquilæ in cælo, via colubri super petram, via navis in medio mari*, la voye d'un Aigle en l'air, la voye d'une couleuvre sur une pierre, la voye d'un navire au milieu de la mer. C'est pourquoy il est dit ensuite, *talis est & via mulieris adulteræ*: telle est aussi la voye de la femme adultere. J'ay pourtant veû il y a quelques années deux filles, dont l'une qui estoit âgée de dix-sept ans, n'estoit aucunement perforée en la partie exterieure de la vulve; & l'autre âgée de quatre ans seulement, n'y avoit qu'un petit trou, de la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon. J'en ay rapporté les histoires cy-aprés, au premier chapitre du premier livre en parlant de la sterilité des femmes; mais ces dispositions procedoient d'un defaut de nature qui arrive tres-rarement. Voyons à present quelle est la structure de l'orifice interne.

CHAPITRE VII.

De l'orifice interne de la Matrice.

L'Orifice interne n'est autre chose que l'aboutissement du corps de la Matrice au fond du *vagina*, ressemblant au museau d'un petit chien nouveau né, au milieu dequoy on voit un conduit fort étroit, qui s'ouvrant, sert à donner entrée à ce qui doit estre receu dans la Matrice, ou à laisser sortir ce qui en doit estre expulsé. Il est appelé *orifice interne*, pour le distinguer de l'entrée exterieure du col de la Matrice, qu'on nomme *l'orifice externe*. Les Sagefemmes l'appellent *le couronnement*; parce que dans le temps de l'accouchement, il ceint la teste de l'enfant, & l'entoure comme une couronne, quand il se presente pour sortir naturellement.

Cet orifice est ordinairement fendu en travers en sa partie exterieure; il est assez petit aux femmes qui n'ont pas encore eû d'enfans; mais celles qui en ont eû, l'ont plus gros, & d'une figure ronde un peu inégale : il est presque toûjours fermé; car il ne s'ouvre que dans le temps du coït, pour donner passage à la semence de l'homme, qui par ce moyen est dardée jusques au fond de la Matrice, & pour donner issuë aux menstruës, dont elle se purge tous les mois, comme aussi pour l'expulsion des faux germes, & des corps étranges qui peuvent s'y engendrer: Mais quoy qu'il soit tres-exactement fermé aprés la conception, & durant la grossesse, il s'ouvre neanmoins si extraordinairement à l'heure de l'accouchement, que l'enfant passe à travers pour sortir de la Matrice; auquel temps cet orifice disparoist, & la Matrice semble alors n'avoir qu'une grande cavité, également large, comme celle d'un sac, depuis son fond jusques à l'entrée de son col. C'est ce qui a fait dire à *Galien au 15. liv. de l'usage des parties*; que nous pouvons bien admirer cette merveilleuse operation de la nature, mais non pas concevoir comment elle se fait.

Quand la femme n'est pas grosse, il est un peu plus longuet, & d'une substance un peu dure, & resserrée; mais dans le temps de la grossesse il s'amolit & grossit peu à peu jusques au sixiéme mois, ou environ. Aprés cela il s'accourcit ordinairement, & son épaisseur commence à diminuër à proportion de la distension de la Matrice; de sorte que dans le dernier mois de la grossesse cét orifice

paroist presque tout applani, & comme confus avec le globe de la Matrice, & non pas allongé, ainsi qu'il estoit quand la femme n'estoit pas grosse, & dans les premiers mois de la conception.

Vers le dernier mois de la grossesse, il est enduit d'une humeur glaireuse & visqueuse, semblable à de la morve; laquelle provient des humiditez, qui transudant au travers des membranes de l'enfant, acquierent cette consistance visqueuse par la chaleur du lieu, & par le sejour qu'elles y font; & suintent ensuite, & découlent de cét orifice, qui pour lors commence peu à peu à s'entrouvrir, & à s'amolir par ces glaires; ce qui est un signe asseûré que l'enfantement arrivera bien-tost.

L'action par laquelle l'orifice interne s'ouvre & se ferme, suivant les différentes necessitez, est entierement naturelle, & nullement volontaire; ce qui a esté fait fort à propos; car si le mouvement de cét orifice dépendoit de la volonté des femmes, il y en a beaucoup, qui par ce moyen s'empescheroient de concevoir, en usant du coït; & plusieurs seroient assez méchantes pour expulser & rejetter, quand elles voudroient, la semence qu'elles auroient conceûë, afin de s'exempter des incommoditez de la grossesse, & d'estre toûjours en estat de satisfaire avec volupté au desir insatiable de cette partie, dont il est parlé en l'Ecriture au 30. chap. du Livre des Proverbes. *Tria sunt insaturabilia... infernus, & os vulvæ, & terra.*

CHAPITRE VIII.

Du propre corps, & du fond de la Matrice.

APrés avoir cy-devant fait connoistre toutes les parties qui dépendent de la Matrice, il ne nous reste plus rien à considerer particulierement, que ce que nous appellons son *propre corps*, qui est cette partie principale, la plus large & la plus élevée, dans laquelle se fait la conception. Ce corps s'étend en s'élargissant toûjours, depuis l'orifice interne jusques au fond de la Matrice: Il est couché sous le fond de la vessie, & appuyé sur le *rectum*, sans estre attaché à l'un ni à l'autre; mais il est libre par devant & par derriere; afin de pouvoir s'étendre & se resserrer quand il est necessaire. Il est neanmoins tenu sujet en quelque façon, par le moyen des ligamens de la Matrice, qui viennent s'y attacher de chaque costé.

Le corps de la Matrice ressemble, comme nous avons déja dit cy-devant,

devant, à une grosse poire. Il est rond, mais un peu applati par devant & par derriere; afin qu'il soit plus stable dans sa situation. Toute la partie exterieure de son fond est fort unie & polie, si ce n'est aux deux costez, où l'on remarque deux petites éminences, qu'on appelle *les cornes de la Matrice*, où les vaisseaux éjaculatoires viennent aboutir de chaque costé, auquel lieu les ligamens ronds vont aussi s'attacher. Il est d'une substance membraneuse, épaisse d'un bon travers de doigt; ce qui fait que sa capacité interieure est assez petite; afin qu'elle puisse embrasser étroitement, & toucher de toutes parts la semence aprés la conception. Ce corps de la Matrice est composé de deux membranes; l'une exterieure, appelée *la membrane commune*, qui vient du *peritoine*. Elle est tres-mince, & paroist lice & polie par dehors; mais elle est inégale du costé qu'elle adhere à l'autre membrane de la Matrice, nommée *la propre*: Celle-cy est tres-épaisse, & d'une substance spongieuse, entretissuë de toutes sortes de fibres, laquelle selon *Aëtius* se peut encore separer en deux, à cause de son épaisseur fongueuse. C'est elle qui compose proprement ce que nous appellons *le corps de la Matrice*.

La pluspart des autres animaux (comme on peut voir dans les différentes figures que j'en ay fait representer cy-devant en la page 35.) ont leur matrice partagée en deux parties; l'une droite & l'autre gauche; dans chacune desquelles ils ont encore autant de cellules qu'ils peuvent porter de petits d'une mesme ventrée; chacun desquels y a aussi ses eaux & ses vaisseaux separément, & y est envelopé de ses membranes particulieres: Mais celle de la femme, bien qu'elle porte quelquefois plusieurs enfans ensemble, n'est pas ainsi disposée; car il ne s'y rencontre jamais qu'une seule & mesme cavité, au milieu de laquelle on voit aux femmes qui n'ont pas encore eû d'enfans une petite ligne tres-legere, semblable à celle qu'on remarque au dessous du *scrotum* de l'homme; ce qui fait qu'*Hipocrate* divise ordinairement cette cavité en partie droite & en partie gauche, voulant outre cela, que les masles soient plûtost engendrez en cette partie droite, & les femelles au contraire en la gauche; c'est ce qu'il nous veut faire croire par l'aphorisme 48. du 5. Livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur*. Mais à vray dire, la cause de la différence du sexe ne procede pas de la Matrice, mais bien de la semence, qui tant en l'homme qu'en la femme, est ou masculine, ou feminine, comme a remarqué le mesme *Hipocrate* au livre intitulé *de Ge-*

nitura. Voicy ses paroles: *Et est tum in viro fœmineum itemque masculum semen, tum itidem in muliere.* Il repete encore la mesme chose au Livre *de la Diette;* c'est ce que fait aussi *Galien au Livre de la semence.* Ne croyons donc pas que cela dépende aucunement de la Matrice, qui ne peut pas changer l'essence des semences qu'elle reçoit, & qui n'a qu'une seule cavité dans le milieu de laquelle, tant les masles que les femelles, sont toûjours naturellement situez. On n'y voit pas aussi ces petites éminences qu'il appelle *cotiledons;* lesquels ne se trouvent ordinairement que dans la Matrice des bestes à corne; car celle de la femme est assez unie interieurement, ou au moins fort peu inégale; dans la cavité de laquelle on ne remarque autre chose que cette petite ligne que nous venons de dire, & quelques petits pores, qui paroissent estre les extremitez des orifices des vaisseaux qui viennent y aboutir, pour l'écoulement des menstruës, quand la femme n'est pas grosse, & contre lesquels l'arriere-faix est attaché pendant la grossesse, afin qu'il en puisse recevoir le sang de la mere; lequel (par une admirable providence de la nature) y affluë continuellement, pour servir ensuite à la nourriture & à l'accroissement de l'enfant, durant tout le temps qu'il sejourne dans la Matrice.

Or ayant jusques icy suffisamment fait remarquer tout ce qu'on peut considerer aux parties de la femme qui servent à la generation, pour en avoir une parfaite connoissance, laquelle nous doit servir de guide & de flambeau, pour nous conduire & nous éclairer aux difficultez qui se rencontrent dans la connoissance & dans la curation des maladies des femmes grosses & accouchées, il seroit temps d'entrer en matiere pour examiner quelles sont ces maladies, & de montrer les moyens de se bien comporter dans leur curation; mais avant que de le faire, ajoûtons encore deux Chapitres à ce petit Traité, pour parler des deux principes materiels de la génération, qui sont la semence, & le sang menstruel.

CHAPITRE IX.

De la Semence.

LA semence & le sang menstruel sont reconnus de tout le monde pour les deux principes de la génération de l'homme; mais bien differemment; car *Aristote* soutient, qu'il n'y a que l'homme qui fournisse de la semence pour la génération; & outre cela,

qu'elle ne sert que de principe agissant; asseûtant que la femme n'y contribuë autre chose que le sang menstruel, qui en est (à ce qu'il croit) le seul principe materiel. Mais cette opinion n'est pas suivie des plus éclairez, qui sçavent bien que la femme a effectivement de la semence aussi bien que l'homme, & que sans elle la génération ne se pourroit jamais faire. *Galien au 2. livre de la Semence*, refute assez amplement cette opinion d'*Aristote*, & prouve tres-bien que la femme doit avoir de la semence; puis qu'elle a des vaisseaux spermatiques, & des testicules, qui sans doute sont destinez aux mesmes usages que ceux des hommes; à quoy il ajoûte encore plusieurs autres raisons tres-convainquantes.

La semence n'est autre chose qu'une matiere humide, qui procede d'une portion du plus pur sang arteriel de tout le corps, converti dans la substance des testicules par leur chaleur, en une humeur blanche & visqueuse, écumeuse, & pleine de quantité d'esprits, pour servir à la génération: ou bien, pour mieux parler à la façon des modernes, nous dirons que la semence est un assemblage confus de quantité de petits atomes, qui ont une idée naturelle de toutes les parties du corps dont ils ont esté extraits, lesquels sont separez du reste de la masse du sang arteriel en passant dans la substance des testicules, pour servir ensuite à la génération; qui n'est proprement qu'un parfait arrangement de tous ces petits différens atomes, au lieu où ils doivent estre.

Il suffira d'expliquer cette premiere définition pour rendre la seconde encore plus intelligible, & pour donner une suffisante connoissance de la semence. Je dis donc que la cause materielle de la semence est un extrait du plus pur sang arteriel; car le mouvement circulaire que le sang fait continuellement dans tous les animaux vivans, nous fait assez connoistre qu'il n'y a que les arteres qui soient capables de conduire ce sang aux testicules; & il paroist bien qu'il est une portion du plus pur de tout le corps, par l'usage auquel il est destiné, qui est la génération; laquelle ne pourroit pas se faire naturellement, s'il ne portoit avec luy la vertu, & (s'il faut ainsi dire) une espece de quintessence de toutes les parties du corps, dans lesquelles il a circulé plusieurs fois, avant que d'estre separé pour estre envoyé aux testicules.

Cette explication que je fais ainsi, peut servir à nous faire concevoir facilement la pensée d'*Hipocrate*, qui dit, *lib. de aër. aq. & loc. Semen genitale ab omnibus corporis membris procedit, à sanis quidem sanum, à morbidis morbosum, fitque ut ex calvis calvi gignantur,*

&c. La ſemence procede de tous les membres du corps; c'eſt d'où vient que les ſains engendrent des ſains; les malades, des malades; & les chauves des chauves, &c. Ce que nous devons entendre de ce ſang plein d'eſprits, qui en eſt la matiere future, & non pas de la ſemence déja faite, qui ne procede que des teſticules; dont la propre chaleur, qui a une vertu toute particuliere pour la converſion de ce ſang en ſemence, luy ſert de cauſe efficiente. Sa cauſe formelle dépend de quantité d'eſprits prolifiques dont elle eſt animée; & ſon uſage eſt de ſervir (comme nous avons dit) à la parfaite génération de l'animal.

Il n'eſt pas bien difficile, ce me ſemble, aprés l'explication que je viens de faire de ce paſſage d'*Hipócrate*, de trouver la raiſon pour laquelle les boiteux engendrent aſſez ſouvent des enfans boiteux, ainſi qu'avoit fait entre autres un certain Maiſtre d'Ecole, nommé Monſieur *Dufays*, chez qui j'eſtois en penſion en la ville d'*Orleans* dans le temps de ma jeuneſſe; lequel eſtoit tres-connu de toutes les perſonnes de la ville, à cauſe que trois grands fils qu'il avoit ſeulement, eſtoient tous trois boiteux de naiſſance auſſi-bien que luy, & qu'une ſeule fille qu'il avoit auſſi, qui eſtoit tres-bien faite pour lors, reſſembloit à ſa femme, qui n'eſtoit point boiteuſe non plus que cette fille; parce que la ſemence de ſa mere avoit apparemment dominé celle de ſon pere, dans le temps qu'elle en avoit eſté engendrée: Mais la difficulté conſiſte à ſçavoir comment un homme & une femme qui ſeroient tous deux boiteux d'une meſme jambe, comme par éxemple de la droite, pourroient engendrer des enfans parfaits, & bien formez de cette partie, ainſi qu'il s'eſt ſouvent veû; auquel cas il ſembleroit que la matiére de la ſemence, qui eſt ce ſang arteriel, ne contiendroit pas en ſoy, comme nous avons dit, la forme & l'idée de toutes les parties du corps; puis qu'eſtant ainſi, les boiteux devroient toûjours engendrer des boiteux, & les aveugles des aveugles. Néanmoins je répondray à cela avec diſtinction; car ſi l'homme & la femme eſtoient tous deux boiteux naturellement, & dés leur premiére formation dans la Matrice, je croy qu'ils ne pourroient engendrer que des boiteux, comme avoit fait ce Monſieur *Dufays*, dont je viens de parler; mais s'ils ne l'eſtoient que par accident, ils pourroient facilement faire des enfans, qui ne participeroient aucunement à leur defaut; à cauſe que tout leur ſang ne laiſſe pas de renfermer en puiſſance dans la moindre de ſes gouttes cette vertu formelle, & une entiere idée de toutes les parties du corps, qui ne s'efface pas toû-

jours aussitost par le defaut accidentel de quelques-unes, ni mesme par leur total retranchement, quand elle y a esté une fois bien imprimée ; laquelle se peut aussi perpétuer durant tous le cours de la vie, en se communiquant au nouveau sang qui s'engendre tous les jours, de la mesme maniére que fait la lumiére d'un flambeau, qui se peut communiquer à une infinité d'autres, sans se diminuer. Mais n'entrons pas plus avant dans cette matiére, de crainte que nous ne fassions, comme on dit ordinairement, de la glose *d'Orleans* ; qui seroit plus obscure que nostre texte.

Aristote au l. 3. ch. 22. de l'hist. des anim. dit, que l'homme, à proportion de son corps, jette plus de semence que les autres animaux ; & que celle de ceux qui ont du poil est plus visqueuse que celle des autres (aussi la femme qui a moins de poil que l'homme, a-t-elle sa semence plus aqueuse) Il dit outre cela, que sa couleur naturelle est blanche en tous ; pour raison dequoy il refute la ridicule opinion d'*Herodote*, qui croyoit que la semence des *Ethiopiens* estoit noire.

Plusieurs qui suivent le sentiment du mesme *Aristote au 19. ch. du 1. l. de la gener. des anim.* veulent que la semence ne soit qu'un excrement, procedant du reste du sang qui a esté apporté aux testicules pour leur nourriture ; & disent pour adoucir cette pensée, qui semble estre contre le bon sens, que c'est une espece d'excrement utile : Mais c'est une absurdité de croire que cette noble humeur, qui est absolument necessaire pour la propagation de l'espece (qui doit prevaloir la conservation de l'individu) doive estre plûtost qualifiée du nom d'*excrement*, que le sang, qu'on pourroit dire par la mesme raison, estre un excrément procedant aussi du reste de la nourriture du cœur. C'est pourquoy *Pythagore*, au rapport de *Diogene Laërce*, répondit fort bien à celuy qui luy demandoit, en quels temps on devoit user du coït avec la femme. *Cùm tu voles, inquit, te ipso fieri deterior.* C'est, dit-il, dans le temps que tu voudras devenir plus foible, & pire que tu n'és pas ; faisant bien voir par cette belle réponse, que c'estoit une partie de la plus noble substance du corps qui s'écouloit en cette action. Mais ne nous arrestons pas davantage à ces sortes de controverses, & ne disputons pas des mots, pourveû que la chose soit bien comprise. Pour ce sujet demeurons seulement d'accord, que la semence ne doit estre qualifiée du nom d'*excrement*, que lors qu'elle est décheûë de sa disposition naturelle, & que la mesme chose peut estre dite du sang & de toutes les autres humeurs du corps. Passons maintenant à

l'explication du second principe de la génération, qui est le sang menstruel.

CHAPITRE X.

Du Sang menstruel.

LE sang menstruel est ainsi appellé, à cause qu'il s'évacuë periodiquement tous les mois, si la femme n'est pas grosse, ou nourrice, & qu'elle soit d'âge convenable & en bonne santé. Les menstruës sont encore appellées les purgations de la femme, parce que toute l'habitude de son corps est purgée par leur moyen, de la superfluité du sang. Elles se nomment aussi *les fleurs des femmes ;* à cause qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits, s'ils ne sont precedez de fleurs, la femme ordinairement ne devient pas grosse d'enfant devant que d'avoir eû ses fleurs. Ne nous arrestons point davantage à leur nom, qui est assez connu de tout le monde ; mais taschons seulement de faire connoistre la chose. *Aristote au liv. 7. de l'hist. des anim.* dit, que la femme entre tous les animaux a cette sorte de purgation en plus grande abondance : & *Pline au liv. 7. ch. 15. de son histoire nat.* asseûre que de tous les animaux il n'y a que la femme qui ait des menstruës ; mais il en faut excepter certaines Guenons. L'évacuation periodiques du sang menstruel est une chose si commune & si ordinaire aux femmes, qu'il n'y a personne qui l'ignore ; mais tout le monde ne demeure pas d'accord touchant la nature de ce sang, & touchant les voyes par lesquelles il se purge, & les causes de son évacuation périodique : C'est ce que nous allons examiner.

Pour la nature de ce sang, plusieurs Auteurs qui ont suivi le sentiment de *Pline*, disent aprés luy, qu'il n'y a rien de plus monstreux que ce sang ; puis que par sa vapeur, ou par son seul attouchement, *les vins nouveaux s'aigrissent, les semences deviennent steriles, les greffes des arbres meurent, & les fruits en tombent tout dessechez, les jeunes plantes en sont bruslées, la glace des miroirs se ternit à leur seul aspect, le tranchant du fer en est émoussé, la beauté de l'yvoire effacée, les abeilles en meurent, le cuivre & le fer s'enrouillent aussitost, l'air en est infecté, & les chiens qui en goustent, enragent, &c.* Si tout cela estoit vray, les hommes fuiroient asseûrément plus qu'ils ne font la compagnie des femmes ; & à considerer ce recit, je me

figure voir les excretions de la matrice d'une impudique verolée au dernier degré. Mais on peut facilement refuter cette opinion de *Pline* par une simple distinction ; qui est que le sang menstruel de la femme peut bien avoir quelques-unes de ces mauvaises qualitez, quand il est décheu de son état naturel ; mais non pas autrement ; car il ne differe ordinairement en aucune maniére de celuy qui est au reste du corps de la femme, hors duquel il n'est rejetté que parce qu'il est simplement superflu ; & si on remarque quelque altération en sa substance, & en sa couleur, cela ne procede que du mélange de quelques excrétions de la matrice, lesquelles il entraisne avec soy, & de quelque sejour qu'il peut faire dans la cavité de cette partie, à cause de la situation du corps de la femme, qui l'empesche quelquefois de s'écouler aussitost qu'il est sorti de ses vaisseaux. C'est pourquoy suivons plûtost en cela le sentiment d'*Hipocrate,* qui au Livre premier des maladies des femmes, nous a tres-bien declaré les conditions que doit avoir naturellement le sang menstruel aux femmes saines. *Procedit autem sanguis velut à victimâ , & citò congelatur , si sana fuerit mulier.* Ce sang, dit-il, est semblable à celuy d'une victime, & se caille promptement, si la femme est saine. Or on sçait que c'est la marque d'un bon sang, de se cailler promptement, & que celuy des victimes estoit tres-beau; parce qu'on ne choisissoit que les animaux les plus sains, pour servir aux sacrifices que les Anciens faisoient.

Les voyes par lesquelles ce sang se purge, sont encore contestées : Car les uns veulent, comme *Columbus* & *Primerose,* que ce soit toûjours par les vaisseaux qui se terminent au col de la Matrice ; ce que *Columbus* dit avoir remarqué devant plusieurs personnes, en l'anatomie d'une femme nommée *Sainte*, qui avoit ses menstruës dans le temps qu'elle fut penduë, pour avoir défait son enfant ; ayant trouvé les vaisseaux qui se terminent en cét endroit, tout remplis de sang, & beaucoup plus gros que ceux qui aboutissent au fond de la Matrice. Et les autres soutiennent au contraire avec bien plus de raison, que ce sang vient ordinairement, quand la femme n'est pas grosse, des vaisseaux qui se distribuënt au fond de la Matrice ; & seulement de ceux qui sont à son col, quand la femme est grosse, s'il arrive qu'elle ait ses menstruës. C'est ce que j'ay remarqué plusieurs fois, & fait observer devant plusieurs de mes Confreres, le 12. Janvier 1672. ayant l'honneur pour lors d'estre Prevost de la celebre Compagnie des Maistres Chirurgiens Jurez de cette ville de Paris. Ce fut en la dissection d'une femme

qui avoit aussi esté penduë pour un pareil crime, dans le temps qu'elle avoit actuellement ses menstruës, sur le cadavre de laquelle M. *Devaux* le fils faisoit son chef-d'œuvre anatomique. On voyoit manifestement en cette femme le contraire de ce que disent *Primerose au 1. livre des maladies des femmes*, & *Columbus au 6. liv. de son Anat.* car toute la cavité du fond de sa Matrice estoit enduite de petits grumeaux de sang caillé; & ses vaisseaux estoient beaucoup plus gros que ceux du col, & mesme tout pleins de sang caillé, vers les orifices qui se dégorgent dans le fond de la Matrice. Je ne veux pourtant pas nier que les menstruës ne s'écoulent aussi quelquefois par ce col en mesme temps que par le fond de la Matrice, quand la femme n'est pas grosse; mais je soutiens seulement que l'opinion de *Columbus*, fondée sur une simple experience, n'est pas veritable ordinairement. Car, comme dit *Aristote*, *Quæ magna ex parte fiunt, ea maximè secundùm naturam sunt:* les choses qui sont naturelles se font le plus souvent. Or est-il qu'il est naturel pour cette raison, que les menstruës procedent du fond de la Matrice.

La dispute n'est pas moindre touchant la cause de l'évacuation periodique des menstruës, que touchant la nature de ce sang & les voyes par lesquelles il s'écoule, que nous avons expliquées. Les uns avec *Aristote* l'attribuënt à la Lune, qui a grande domination sur tous les corps humides, comme est celuy de la femme, que l'on dit en raillant estre Lunatique à cause de cela. C'est ce qui a fait donner credit à ce vers.

Luna vetus vetulas, juvenes nova Luna repurgat.

D'autres qui sont du sentiment de *Galien, au 2. liv. de la Semence*, & *au 14. de l'usage des parties*, rapportent cela au temperamment froid, & à la vie sedentaire de la femme, laquelle ne pouvant consumer pour sa nourriture tout le sang qu'elle engendre, il arrive qu'estant en trop grande abondance, la nature s'en décharge de temps en temps sur les parties genitales de la femme, qui sont les parties les plus foibles de son corps: Et d'autres (avec assez de raison, ce me semble) veulent que la principale cause de cette évacuation soit une certaine fermentation qui se fait dans toute la masse du sang, laquelle jointe à son abondance, le fait sortir par les voyes les plus disposées à le laisser écouler, comme sont celles de la Matrice; ainsi que nous voyons que fait le vin nouveau, qui dans le temps de sa fermentation, vient à se faire passage & à sortir par les plus foibles endroits du tonneau qui le contient.

Les femmes n'ont pas pour l'ordinaire ce flux menstruel devant l'âge

l'âge de treize ans, non plus qu'aprés celuy de quarante cinq ans: Toutefois quelques-unes l'ont devant & aprés ces deux âges; mais cela est rare. *Schenckius au 4. liv. de ses Observ.* rapporte plusieurs exemples de l'une & de l'autre sorte, & entr'autres d'une femme qui avoit ses menstruës à l'âge de 103. ans; mais ces sortes d'évacuations ne doivent pas estre qualifiées du nom de menstruës aux femmes qui ont passé l'âge de 55. ans: Car pour l'ordinaire, ce sont plûtost des pertes de sang qui leur viennent par maladie sans aucune regle, & qui sont pour lors presque toûjours symptomatiques, aussi-bien que sont celles qui continuënt durant plusieurs mois, & mesme durant plusieurs années sans aucune interruption, comme estoit le flux de sang de cette femme, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, laquelle aprés douze années de cette fâcheuse maladie, fut guerie miraculeusement par JÉSUS-CHRIST. Cette évacuation, pour estre naturelle, doit durer au moins trois ou quatre jours, ou tout au plus cinq ou six, & s'augmenter depuis l'heure qu'elle commence jusques à la moitié de ce temps, & diminuer à proportion jusques à ce qu'elle cesse entierement. Les femmes qui l'ont moins de trois jours, ou plus de six, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres. La quantité de cette évacuation, si nous en croyons *Hipocrate au liv. des maladies des femmes*, doit estre en tout de deux *hémines*, ou environ, quand la femme se porte bien: *L'hémine* estoit une mesure des Anciens, qui tenoit environ neuf ou dix onces: Mais la quantité, ni le temps auquel les menstruës arrivent, ne peuvent pas estre justement déterminez; car cela dépend entierement de l'âge, du temperament, de l'habitude du corps, de region, de la saison, du regime de vivre, de l'exercice, & de plusieurs autres choses qui contribuënt beaucoup plus que ne fait pas la Lune, à la quantité plus ou moins grande de leur évacuation, laquelle est souvent retardée, ou avancée, selon ces différentes dispositions. Pour ce qui est de l'intervalle du temps d'une évacuation jusques à l'autre; il est, comme chacun sçait, d'un mois pour l'ordinaire, ou de quelques jours de moins, y comprenant ceux de l'évacuation. Ces menstruës sont principalement destinées de la nature pour servir de matiere à la generation de l'enfant, & à sa nourriture, durant qu'il est au ventre de la mere; & par accident, à repurger toute l'habitude du corps de la femme de la superfluité du sang en d'autres temps; car les femmes ne sont ordinairement en parfaite santé durant leur jeunesse, que lors qu'elles sont bien reglées en cette évacuation naturelle; & j'ay mesme remarqué que

quand elles sont parvenuës à l'âge de quarante-cinq ans, ou environ, qui est le temps le plus ordinaire auquel elles commencent à estre privées pour toûjours de leurs menstrüës, elles sont presque toutes fort valétudinaires durant plusieurs années, jusques à ce que la nature, qui auparavant avoit coûtume d'estre soulagée par cette évacuation menstruelle, soit enfin tout-à-fait habituée à ce changement de disposition, qui est cause qu'on voit beaucoup plus de femmes mourir depuis quarante-cinq ans jusques à cinquante-cinq ans, ou environ, & donner en ce temps plus de pratique & d'occupation aux Medecins, qu'en aucun autre âge de leur vie: Neanmoins celles qui passent ce terme, aprés avoir resisté par leur forte complexion à toutes les incommoditez qui ont coûtume de leur arriver ensuite de l'entiere privation de cette purgation menstruelle, parviennent ordinairement jusques à l'extréme vieillesse. Mais sans nous arrester davantage sur une chose qui est si commune, que toutes les femmes en peuvent faire des leçons aux Philosophes, finissons nostre Description des Parties de la Femme, qui servent à la generation, pour examiner les Maladies des femmes grosses & accouchées, & pour enseigner les moyens d'y remedier.





TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

LIVRE PREMIER.

DES MALADIES ET DES DIFFERENTES DISPOSITIONS des Femmes grosses, depuis le moment de la Conception, jusqu'au terme de l'Accouchement.



IL peut arriver aux femmes beaucoup d'indispositions depuis le moment de la conception jusqu'au terme de l'accouchement; à cause que pour lors elles sont sujettes, non seulement à celles qui sont causées par la grossesse, mais aussi à celles qui leur viennent en d'autres temps. C'est de là que nous pouvons bien connoistre que la condition des femmes est tres-malheureuse, puis qu'elles ne sont pas seulement sujettes à toutes les indispositions des hommes; mais encore à une infinité d'autres, dont les hommes sont exempts. Mon dessein n'estant pas de m'étendre assez amplement pour les examiner toutes, je ne m'arresteray qu'aux principales & aux plus ordinaires maladies qui accompagnent sou-

vent la grossesse, & qui ont durant son cours, quelques indications particulieres pour leur curation. Car pour ce qui est de celles qui n'ont que les indications generales, & qui peuvent arriver à la femme indifferemmnt en tout temps, on peut facilement les connoistre, & y remedier par les voyes communes ; pourveû que cependant on ait toûjours égard à la disposition de la grossesse ; parce que comme *Hipocrate* a tres-bien observé *au 1. liv. des maladies des femmes*, la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes ; c'est ce qui fait que les Medecins qui traitent les unes comme les autres, sans s'informer exactement de leur cause, font une grande faute, dont il dit avoir veû plusieurs exemples ; c'est pourquoy nous devons à plus forte raison user d'une bien plus grande précaution en traitant les maladies des femmes grosses.

Il seroit assez à propos, pour bien considerer, suivant nostre intention, toutes les circonstances de la grossesse, de commencer par l'explication de la conception dont elle doit estre precedée ; mais comme elle ne se peut faire que par la femme feconde, je veux avant que d'en parler, afin de connoistre la chose dés son origine, faire quelques observations des plus considerables sur la fécondité, & sur la sterilité des femmes ; car la sterilité procede tres-souvent de leur part, plûtost que du costé des hommes ; parce qu'il se remarque en elles beaucoup de conditions, dont n'ont pas besoin les hommes, qui ne doivent fournir que quelque peu de leur semence, & une seule fois pour la génération ; mais les femmes, outre la leur, doivent avoir un lieu propre pour les recevoir & les conserver toutes deux, tel qu'est la Matrice bien disposée ; de plus, une matiére destinée à la nourriture de l'enfant, durant tout le temps qu'il y sejourne, comme est le sang menstruel : C'est ce qui fait que pour un homme impuissant, il se rencontre ordinairement plus de trente femmes steriles. Voyons donc avant toutes choses quelles sont les marques de la fecondité & de la sterilité des femmes.

CHAPITRE PREMIER.

Des signes de la fecondité & de la sterilité des Femmes.

PAR la fecondité de la femme, j'entens une disposition naturelle de son corps, & principalement de la Matrice, au moyen

de laquelle, avec l'aide de l'homme, elle peut engendrer son semblable; & par la sterilité qui en est le contraire, j'en conçois l'impuissance, qui provient des defauts & des vices qui se rencontrent en tout son corps, ou en quelques-unes de ses parties. Faisons quelque recherche des signes les plus notables de l'une & de l'autre, & principalement de ceux qui nous paroissent à la veuë, & au toucher; par lesquels nous en jugerons beaucoup mieux que par quantité d'autres, qui le plus souvent ne sont pas trop certains: Car ceux qui se tirent des differens temperamens, nous peuvent facilement tromper; d'autant qu'il se rencontre quelquefois des femmes tres-mal habituées & cacochymes, qui ne laissent pas d'engendrer; & d'autres qui bien qu'elles ayent une santé tres-parfaite, sont néanmoins steriles, & tiennent en cela quelque chose de la nature des mules, qui le sont toutes pour l'ordinaire. Je dis pour l'ordinaire, car on a veû quelquefois des mules qui ont engendré, comme *Aristote* nous le témoigne au *22. ch. du 6. liv. de l'hist. des animaux*, où il fait mention d'une, qui fit mesme deux petits en une seule fois, & au 24. chapitre du mesme Livre, il dit qu'en Syrie elles engendrent toutes. *Pline* nous certifie aussi la mesme chose au *44. ch. du 8. liv. de l'hist. nat.* mais cela est tres-rare en ce païs-cy.

Nous dirons donc premiérement que la Matrice est absolument necessaire pour la fecondité, & qu'elle est la principale partie qu'on doit examiner pour en bien juger : Mais comme nous voyons que toute sorte de terre n'est pas propre à rapporter, & qu'il y en a de tres-ingrates qui ne produisent rien, aussi n'est-ce pas assez que la femme ait une Matrice pour estre capable de concevoir; car il s'en rencontre beaucoup qui sont steriles. Nous avons cy-devant montré fort exactement quelle doit estre sa composition & sa structure naturelle, pour pouvoir servir à une si admirable fin qu'est la génération; c'est pourquoy nous n'ajousterons rien à ce que nous en avons dit au Traité des parties de la femme qui servent à la génération, auquel on aura recours pour en avoir connoissance.

On doit donc sçavoir en general, que les signes de la fecondité de la femme sont, qu'elle ait sa matrice bien disposée; qu'elle soit d'âge au moins de treize à quatorze ans, & au plus de quarante-cinq à cinquante pour l'ordinaire, quoy-qu'aucunes (toutefois rarement) conçoivent plûtost ou plus tard, selon leur differente nature & disposition; qu'elle soit de bon temperament, &

mediocrement sanguin; qu'elle ait pendant ce temps ses purgations d'un sang bon & loüable en couleur, quantité, qualité & consistance, & reglément de mois en mois, à une seule fois sans interruption, depuis qu'elles commencent à couler, jusques à ce que l'évacuation soit parfaite. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver, ainsi qu'*Aristote* a tres-bien remarqué *au 2. ch. du 7. liv. de l'hist. des anim.* que des femmes conçoivent sans avoir jamais eû leurs menstruës, comme font celles qui bien qu'elles n'ayent pas une si grande abondance de sang que la nature en fasse une évacuation sensible au dehors, elles en ont toutefois autant qu'il en reste ordinairement aprés l'évacuation des menstruës à celles qui les ont. *Schenckius au 4. liv. de ses Observ.* rapporte beaucoup d'exemples de la sorte, & j'en ay aussi veû quelques-unes de cette nature. J'en ay rapporté un exemple en l'Obs. CCCXCIII. du Livre de mes Observations.

Nous disons que ces purgations doivent estre d'un sang bon & loûable, parce qu'aux femmes qui ne sont pas grosses, & qui sont d'âge à le pouvoir devenir, ce n'est qu'un regorgement & une évacuation naturelle de celuy qui est seulement superflu, lequel n'a en soy aucune malignité, comme plusieurs s'imaginent faussement; car aux femmes bien saines, il ne doit presque pas differer en couleur, en consistance, & en qualité, de celuy qui reste dans les vaisseaux, sinon par le peu d'altération que luy cause la chaleur des lieux d'où il sort, & par le mélange de quelques humiditez dont la matrice est toûjours abreuvée. Cette évacuation se doit faire, pour le mieux, tous les mois une seule fois, quoy-que quelques femmes l'ayent tous les quinze jours, ou au bout des trois semaines, selon qu'elles sont plus ou moins sanguines, ou bilieuses, & qu'elles ont le sang échauffé: Elle se doit faire pendant deux ou trois jours consecutifs au moins, ou pendant cinq ou six au plus, & peu à peu sans interruption; & encore plus ou moins, selon la difference des temperamens particuliers. Si la femme en a moins, comme quand elle vient sur l'âge avancé, elle devient sterile; d'autant que ce sang doit servir de nourriture à l'enfant, quand il est au ventre de la mere; & pareillement si elle en a plus; parce que la femme en reste trop debile, & sa Matrice en est refroidie. Il y a néanmoins quelques femmes qui en vuident plus en deux ou trois jours, que d'autres ne font en huit. Il doit couler peu à peu, sans interruption, & non tout à coup; car les grandes & subites évacuations font grande dissipation des esprits, qui sont necessaires en quantité pour la génération; & l'interruption de cette

évacuation nous signifie quelque empeschement à la nature, ou quelque vice & mauvaise disposition de la Matrice.

Si tous ces signes se rencontrent, nous pourrons vraysemblablement dire que la femme est féconde. Je dis vraysemblablement; car il y a beaucoup de femmes ausquelles ils se trouvent, qui n'engendrent pas, quoy qu'elles fassent leur possible, & qu'elles usent du coït avec des hommes tres-feconds, & observent pour cela toutes les conditions requises & necessaires, comme nous dirons cy-aprés: On en voit aussi quelques-unes, qui bien qu'elles n'ayent pas toutes ces conditions, ne laissent pas pourtant d'estre fecondes. Mais si toutes les choses susdites se remarquent en une femme, sans qu'elle puisse concevoir, & qu'on desire estre éclairei plus à fond, & reconnoistre plus certainement si elle en est capable, *Hipocrate* nous enseigne un moyen de le sçavoir, auquel je n'ajoûte pas grande foy; parce que les raisons en sont fort obscures. C'est dans l'aphorisme 59. du 5. Livre, où il dit: *Si mulier non concipiat, & scire placet an sit conceptura, vestibus undique obvolutam subter suffito; ac si odor corpus pervadere videatur ad nares & os usque, non suâ culpâ sterilem esse scito.* Si la femme ne conçoit pas, & que vous desiriez sçavoir si elle doit concevoir ou non, il la faut enveloper de tous costez des linges ou couvertures, & mettre sous elle un parfum; & si vous voyez que son odeur penetrant le corps se communique jusques au nez & à la bouche, soyez certain, (dit-il) qu'elle n'est pas sterile d'elle-mesme. *Aristote au ch. 5. du liv. 2. de la gener. des anim.* nous donne, outre l'épreuve du parfum de la sorte, un moyen de reconnoistre la fecondité & la sterilité de la semence. Il dit que celle qui est feconde est épaisse, à cause qu'elle est bien cuite; & que la versant dans l'eau, elle descend au fond; mais que celle qui est sterile, est aqueuse, & se disperse aussi-tost, & nage au dessus. Mais cette experience ne se pouvant pas faire en la semence de la femme, comme en celle de l'homme, nous ne nous y arresterons point.

La fecondité estoit anciennement si estimée de nos premiers peres, qu'ils croyoient que la sterilité estoit une marque de reprobation; pour raison dequoy la servante feconde méprisoit sa maistresse sterile, ainsi que nous lisons au ch. 16. de la *Genese*, où il est fait mention de *Sara* femme d'*Abraham*, laquelle n'ayant point d'enfans, & voyant qu'elle estoit hors d'âge d'en pouvoir esperer, & que son mary en estoit tout déplaisant, elle luy dit de prendre sa servante Egyptienne, nommée *Agar*, pour coucher avec luy; afin que par son moyen elle pust luy donner lignée; ce que le bon pere

Abraham fit aussi-tost, & eût d'elle ensuite un fils, qui fut nommé *Ismaël:* Mais dés que cette servante eût conceû, elle n'eût plus que du mépris pour sa maistresse *Sara*, qui estoit sterile pour lors. Les femmes de nostre temps ne font pas neanmoins tant de cas d'avoir lignée de cette façon, & il s'en voit tres-peu qui vueillent souffrir que leur mary caresse la servante, bien loin de l'y exciter charitablement a cét exemple, dont la coûtume est abolie parmi nous. C'est ce qu'*Ouvenne* a tres-bien exprimé par ces deux Vers :

Quæ velit ancillam concedere nupta marito,
Res est hoc nostro tempore rara, Sara.

J'admire aussi à ce sujet la forte passion qui se remarque en plusieurs personnes, qui n'ont point de plus grand regret que de se voir mourir sans enfans, & sans masles principalement. Pour moy je croy que ceux qui sont de la lignée des Cesars, ou de celle des Bourbons, peuvent bien avec quelque raison, se laisser aller à cette superstitieuse & commune inclination pour la conservation de leur espece, & estre travaillez de ces sortes d'inquietudes, qui ne sont point convenables aux gens du commun, mais qui sont excusables & permises aux grands Monarques, & aux Hommes illustres.

Lorsque nous avons une parfaite connoissance des dispositions naturelles, il nous est aisé de discerner celles qui sont contre nature : C'est pourquoy les signes de la fecondité que nous avons dits, nous font facilement connoistre ceux de la sterilité. Les causes de la sterilité procedent ou de l'âge, ou de la mauvaise temperature, & de la vicieuse conformation de la Matrice, & des parties qui en sont dépendantes, ou de l'indisposition & de l'intemperie de toute l'habitude du corps de la femme. La mauvaise conformation de la Matrice rend les femmes steriles ; comme quand son col appelé *vagina*, est si étroit, qu'il ne peut pas donner entrée au membre viril, & lorsqu'il est tout-à-fait bouché, ou en partie, par quelque membrane externe, ou interne (au cas qu'il s'y en trouve, ce qui est tres-rare) ou par quelque tumeur, ou par une callosité, ou par quelque cicatrice qui empesche que la femme ne puisse user librement du coït.

Mais ce n'est pas assez que la verge de l'homme soit logée dans le *vagina*, qui est comme l'antichambre de la Matrice ; car venant en l'action du coït à fraper à sa porte, qui est l'orifice interne, si elle ne luy est ouverte, c'est peine perduë, ou un plaisir inutile. Cét orifice est pareillement empesché de s'ouvrir par quelque callosité, provenant de l'abondance des mauvaises humeurs, qui s'écoulent ordinairement

nairement de la Matrice, ou par quelque tumeur qui luy ſurvient, ou bien par quelque partie qui le comprime de telle façon, qu'il ne ſe peut dilater pour recevoir la ſemence, comme fait l'épiploon; ce qui arrive aux femmes graſſes, au ſentiment d'*Hipocrate,* au Livre intitulé *De ſterilibus,* & en l'Aphoriſme 46. du 5. Livre, où il dit, *Quæ præter naturam craſſæ non concipiunt, iis os uteri ab omento comprimitur, & priuſquàm extenuentur, non concipiunt:* Les femmes graſſes outre nature ne peuvent concevoir, à cauſe que l'épiploon comprime l'orifice de leur Matrice, & elles ne conçoivent pas avant qu'elles ſoient devenuës maigres. Mais je n'admets pas bien volontiers entre les cauſes de la ſterilité cette compreſſion de l'orifice interne par l'épiploon; dautant que le fameux *Aretin* y pourroit bien remedier par quelqu'une des poſtures du coït qu'il a inventées, en telle ſorte que cét orifice ne ſeroit pas ainſi comprimé dans l'action.

Le ſujet le plus frequent pour lequel cet orifice ne s'ouvre pas en cette action, pour recevoir la ſemence de l'homme, eſt l'inſenſibilité de quelques femmes, qui ne prennent aucun plaiſir au coït; mais lors qu'elles y trouvent du gouſt, la Matrice deſireuſe & avide de cette ſemence s'entrouvre, & ſe rend comme béante pour la recevoir, & s'en delecter dans cét inſtant. Neanmoins quoyque la femme reçoive le membre viril dans le *vagina,* ou le col de la Matrice, & que ſon orifice interne s'ouvre pour donner paſſage à la ſemence, elle ne laiſſe pas aſſez ſouvent d'eſtre ſterile, à cauſe de la mauvaiſe ſituation de cét orifice, qui n'eſtant pas quelquefois placé directement, regarde en deſſous vers l'inteſtin *rectum,* ou vers les parties laterales; ce qui empeſche l'homme d'y pouvoir bien jetter ſa ſemence, & par conſequent la femme de concevoir; à cauſe que la ſemence s'écoule auſſi-toſt au dehors, ou eſt entierement refroidie, n'eſtant pas receuë au meſme moment dans la Matrice.

Hipocrate ſemble nous avoir marqué toutes les cauſes de la ſterilité qui procede de la mauvaiſe temperature de la Matrice, en l'Aphoriſme 62. du 5. Livre, où il dit, *Quæ frigidos & denſos habent uteros, & quæ præhumidos uteros habent, non concipiunt; extinguitur enim in ipſis genitura: & quæ plus æquoſiccos & adurentes; nam alimenti defectu ſemen corrumpitur: Quæ verò ex utriſque moderatam nactæ ſunt temperiem, eæ fœcundæ evadunt:* Les femmes qui ont la Matrice froide & épaiſſe, & celles qui l'ont trop humide, ne conçoivent point, car la ſemence s'éteint en elles: comme auſſi celles qui l'ont trop ſeche & trop chaude; car par défaut d'aliment la ſemence ſe corrompt: mais celles qui ſont de mediocre temperature ſont fe-

H

condes. De toutes ces choses que recite *Hipocrate* en cét Aphorisme, la plus commune, à mon avis, qui rend les femmes steriles, est cette continuelle humidité de Matrice entretenuë par une grande quantité de fleurs blanches, dont plusieurs femmes sont fort incommodées, provenant de la superfluité des humeurs de tout le corps, qui s'accoûtume à prendre leur cours par cette partie, lequel on ne peut que tres-difficilement détourner, quand il est inveteté; & la Matrice estant abreuvée de ces humiditez vicieuses, se trouve interieurement si onctueuse & si glissante, que la semence (quoyque de consistance visqueuse) n'y peut adherer, & y estre retenuë; ce qui fait qu'elle s'écoule aussitost, ou peu aprés qu'elle y a esté receûë; ou bien y demeurant, elle en est entierement corrompuë & mortifiée. *Galien* au Commentaire de cét Aphorisme, dit que la semence est éteinte par ces humiditez dans la Matrice, comme est le bled dans les terres marécageuses; lequel ne produit aussi aucune chose au défaut d'aliment, s'il est jetté en des terres sablonneuses & pierreuses; non plus que s'il est semé durant les grandes chaleurs de l'Esté, dans le temps de la Canicule.

La sterilité vient aussi de toute l'habitude du corps, comme quand la femme est trop vieille, ou trop jeune; car la semence des jeunes n'est pas encore prolifique, & elles n'ont point de sang menstruel, qui sont deux choses requises à la fécondité; & celle des vieilles est en petite quantité, & trop refroidie; & le sang menstruel leur manque aussi: Mais quoyque la femme soit d'un âge convenable, l'intemperature universelle de son corps la rend neanmoins sterile, comme il arrive quand elle est étique, hydropique, febricitante, & valétudinaire, & principalement d'autant plus que les parties nobles sont décheûës de leur temperature & constitution naturelle; car pour l'ordinaire les femmes steriles sont bien plus valétudinaires que les autres. On voit toutefois plusieurs femmes qui nous paroissent steriles pendant un long-temps pour quelqu'une des causes susdites, & jusques à l'âge de trente-cinq & quarante ans, mesme quelquefois plus long-temps, qui ne laissent pas à la fin d'engendrer, estant gueries des indispositions qui les en empeschoient, ou ayant changé par l'âge de temperament, dont nous avons veû un exemple bien remarquable en la personne de nostre illustre Reine Anne d'Autriche, laquelle a esté plus de vingt-deux ans aprés son Mariage sans avoir aucun enfant, ensuite de quoy elle eut au grand desir & contentement de toute la France, nostre invincible Monarque Loüis XIV. à present regnant, à qui Dieu veüille don-

ner une longue & heureuse vie, pour l'entier accomplissement de toutes ses grandes & glorieuses entreprises.

On peut quelquefois remedier à quelques-unes de ces sterilitez en ostant leurs causes, & procurant les dispositions que nous avons dit estre necessaires à la fécondité; & mesme à celle qui provient de l'intemperature universelle, en reduisant par un regime convenable le corps à un bon temperament, suivant ses différentes indispositions. C'est pourquoy si la femme a naturellement le *vagina* trop étroit, sans que ce soit pour quelques-unes des causes que nous avons dites, elle doit estre associée avec un homme qui ait le membre viril proportionné, si faire se peut, & si elle l'a si étroit que les plus petits n'y puissent entrer (ce qui se rencontre rarement) elle doit tascher de le relascher, & dilater avec axonges & huiles émolientes. Si le col de sa Matrice est comprimé par quelque tumeur, il faudra la resoudre ou faire suppurer, selon sa nature, & selon sa situation, ayant toûjours égard à empescher la corruption de ces parties, lesquelles estant chaudes & humides y sont fort sujettes; ce qui arrive assez facilement, parce que la Matrice sert comme d'égoût, par lequel toutes les mauvaises humeurs du corps se purgent; de sorte qu'il faut bien prendre garde que ces tumeurs ne se convertissent en *cancer*, qui est une maladie tres-fascheuse, qui fait languir miserablement les pauvres femmes qui en sont affligées, & qui aprés beaucoup d'insuportables douleurs, les conduit toûjours à une mort inévitable.

Lors que le *vagina* n'est pas libre en sa capacité, à cause de quelque cicatrice survenuë aprés quelque déchirement, provenant de ce que la femme auroit esté forcée & violée, ou d'un fascheux accouchement, ou bien ensuite de quelque ulcere, qui en auroit fait aglutiner les deux costez, soit interieurement ou exterieurement, on les separera le plus adroitement que faire se pourra, avec le bistory ou autre instrument, selon que le cas le requiert, empeschant par des linges interposez qu'ils ne puissent se rejoindre. Avenzoar, *2. Theisir. tract. 5. c. 1.* dit, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remedier à la sterilité naturelle, & que l'homme ne le peut pas naturellement. Neanmoins il est tres-certain que si le défaut naturel est petit, & qu'il ne soit pas bien considerable, on y peut assez souvent remedier.

C'est pourquoy s'il se trouve (ce qui est tres-rare) des femmes qui n'ayent pas naturellement la vulve, ou l'entrée exterieure de la Matrice percée, il leur faudra ouvrir d'une incision longitudi-

nale. *Fabrice* dit qu'il a veû ce défaut à une jeune fille de treize ans, qui en pensa mourir, ses menstruës ne pouvant flüer, à cause qu'elle n'estoit pas perforée; pour lequel sujet il luy fit une pareille operation, qui luy réüssit fort bien, & la rendit par ce moyen capable de génération. J'ay aussi fait moy-mesme cette operation le 24. Septembre 1678. en presence de Monsieur *Aubert*, mon confrere, à une fille âgée de dix-sept ans, qui m'avoit esté addressée par des personnes qui croyoient qu'elle eust une descente de Matrice, à cause d'une tumeur plus grosse que le poing, qui luy sortoit hors de l'endroit où devoit estre l'entrée de la vulve; laquelle tumeur grossissoit de temps en temps, lors que la nature faisoit ses efforts pour se décharger du sang menstruël; qui remplissant avec grande abondance tout le col de la Matrice, & n'en pouvant avoir aucune issuë, poussoit ainsi en dehors depuis deux ans entiers, une membrane charnuë assez épaisse, dont la vulve de ce cette fille estoit entierement recouverte, & nullement perforée que du seul conduit de l'urine, qui estoit dans la situation ordinaire. Ayant fait une simple ouverture longitudinale au milieu de cette tumeur, à l'endroit où la nature avoit manqué d'ouvrir la partie exterieure du col de la Matrice, il en sortit aussi-tost prés de trois livres de sang grossier, noirastre & verdastre. Aprés quoy je mis dans cette ouverture une tente de plomb, cannulée, de la grosseur du doigt, laquelle j'y laissay durant huit ou dix jours; au bout duquel temps, cette fille fut entierement guerie, & delivrée de beaucoup d'accidens fascheux, que ce sang retenu depuis un si long-temps luy causoit; & par cette operation, qui la rétablit en parfaite santé, luy faisant un passage capable de donner une libre issuë à ses menstruës, je la rendis en mesme temps propre au mariage & à la génération. J'ay encore fait une semblable operation à une femme mariée, dont j'ay rapporté l'histoire en l'obs. CDXCV. du livre des mes Observations: Et il y a quelques années, qu'une honneste femme me fit voir chez elle, une sienne petite fille, âgée seulement de quatre ans, qui n'avoit l'exterieur de la vulve perforé que d'un simple petit trou, égal à la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon: Mais comme l'âge peu avancé de la fille ne rendoit point encore necessaire l'operation qui convenoit à ce vice de conformation, je conseillay à la mere de la différer jusques à ce que sa fille eust huit ou dix ans; afin qu'estant dans un âge plus raisonnable, & ayant le corps plus formé, on pust pour lors plus facilement faire l'incision qui seroit convenable, & la proportionner plus justement aux

parties de l'enfant, pour luy faciliter par ce moyen une libre évacuation de ses menstruës, & pour la rendre capable du mariage lors qu'il en seroit temps.

Si l'orifice interne de la Matrice est situé & regarde en dessous, ou à costé, on y pourra en quelque façon remedier, en faisant observer à la femme dans l'action du coït, une situation par laquelle la semence de l'homme puisse estre éjaculée vers cét orifice; & si les fleurs blanches, & autres impuretez de la Matrice rendent la femme sterile, comme elles viennent presque toûjours d'une décharge de toute l'habitude sur cette partie, on y remediera par évacuations, par purgations, par usage des eaux minerales, & par un regime de vivre, selon leurs differentes causes, & selon la qualité de ces mauvaises humeurs, qui ne cessent jamais de fluër sur la Matrice jusques à ce que leur source soit entierement tarie. C'est pourquoy il faut toûjours user de remedes generaux avant que de venir à l'application des particuliers en cette partie, qui pourroit mesme causer quelque plus grande maladie, si on ne se servoit de cette précaution. Mais si nous ne reconnoissons en la femme (comme il arrive quelquefois) aucune de toutes les causes de sterilité que nous avons marquées cy-dessus, & que néanmoins elle ne puisse pas concevoir, *Aëtius* conseille en ce cas de la purger avec du lait d'ânesse, & de luy fomenter & parfumer les parties genitales de drogues aromatiques, propres à faire ouvrir la matrice, & de la faire abstenir du coït durant deux ou trois mois. *Hipocrate* recommande aussi la mesme chose au Livre de la Nature de la femme, où il dit, qu'il faut purger la femme & sa Matrice, si on veut qu'elle devienne grosse. *Si prægnantem facere voles mulierem, ipsam & uteros purgato.*

Aprés avoir parlé des moyens de remedier à la sterilité de la femme, suivant les differentes causes, il ne reste plus qu'à faire connoistre le temps le plus propre à l'usage du coït pour la conception. Quelques-uns veulent que ce soit lors que les menstruës commencent à fluër, non en si grande abondance que la semence en soit éteinte, & qu'elle soit contrainte de s'écouler avec le sang; ou bien quand elles cessent, fluant toutefois encore un peu; à cause qu'elle est plus facilement receûë dans la Matrice, qui est ouverte en ce temps pour l'écoulement des menstruës, & fermée (à ce qu'is disent) en tout autre temps. Mais il est tres-certain, que le temps le plus propre est celuy qui suit immediatement aprés l'entiére évacuation des mois, ou à tout le moins quand elle finit; car pour

lors la Matrice eſtant parfaitement purgée de ces excrétions, retient bien plus facilement les ſemences. C'eſt pour cela que nous liſons dans l'Ecriture Sainte, au *15. Chap. du Levit.* qu'il eſtoit ordonné que la femme fuſt ſeparée de l'homme durant ſept jours dans le temps de ſes menſtruës, & qu'il eſtoit pour lors défendu à l'homme d'uſer du coït avec elle. Il eſt auſſi tres-à-propos d'obſerver que ce ſoit plûtoſt le matin que le ſoir ; à cauſe que dans ce temps la digeſtion des alimens eſtant faite, la ſemence eſt mieux cuite, & bien plus parfaite, & pour pluſieurs autres raiſons qu'on peut voir au 5. Ch. du 2. liv. des erreurs populaires de *Joubert.* Ayant fait connoiſtre les plus certains ſignes de la fecondité, & les marques de la ſterilité, il faut maintenant, afin de ſuivre l'ordre que je me ſuis propoſé, parler de la conception.

CHAPITRE II.

De la Conception & des conditions qui y ſont neceſſaires.

LA Conception n'eſt autre choſe qu'une action propre & particuliere de la Matrice, par laquelle les ſemences prolifiques de l'homme & de la femme y ſont receûës & retenuës, afin que l'enfant en ſoit engendré & formé. Il y a deux ſortes de conception ; l'une vraye, qui eſt ſelon la nature, à laquelle ſuccede la génération de l'enfant dans la Matrice ; & l'autre fauſſe, que nous pouvons dire eſtre tout-à-fait contre nature, enſuite de quoy les ſemences ſe convertiſſent en eau, faux germes, moles, ou autres matieres étranges.

Pluſieurs ſont en conteſtation pour déterminer preciſément le temps de la conception : Car les uns veulent qu'elle ne ſont faite qu'au ſeptiéme jour aprés la réception & la retention de la ſemence dans la matrice, ſe fondans ſur une pretenduë autorité d'*Ariſtote* au 3. Chap. du 7. liv. de l'hiſt. des anim. qui dit, *Si ſemen in ſeptimum diem intus permanſerit, conceptum jam eſſe certum eſt.* Si la ſemence demeure dans la Matrice juſques au ſeptiéme jour, la conception eſt pour lors certaine. *Rodericus à Caſtro, cap. 14. l.3. de nat. mul.* abrege beaucoup plus ce temps, diſant qu'on doit croire que la femme a conceû, quand la ſemence aprés avoir eſté receûë, eſt conſervée par la chaleur de la Matrice, & qu'elle ne s'en écoule pas dans l'eſpace de ſept heures, enſuite de quoy la formation du *fœtus* eſt commencée. Et d'autres ſoutiennent avec bien

plus de raison, que la conception se fait dans le mesme moment de la retention des semences prolifiques en la Matrice. Mais ceux qui prolongent ainsi le temps de la conception jusques au septiéme jour, expliquent mal ce passage d'*Aristote*, qui n'a pas esté de ce sentiment; car quoy-qu'il ait dit que la conception estoit certaine quand la semence a demeuré sept jours dans la Matrice, il ne faut pas conclure de là qu'elle ne soit faite qu'en ce temps; mais seulement que la conception de la semence qui s'est conservée jusqu'au septiéme jour est bien plus certaine; à cause que cette semence commençant pour lors à estre envelopée de membranes, qui sont déja formées en ce temps, n'est pas tant en danger de s'écouler, comme elle estoit durant les premiers jours de la conception: C'est ce qu'il nous signifie bien par ces paroles qu'il ajoûte ensuite, *Nam quæ effluxiones vocantur, intra tot numero dies fieri solent.* C'est ce qui se peut encore plus facilement prouver par le commencement de ce mesme Chapitre d'*Aristote*: Voicy ce qu'il dit: *Indicium mulierem jam concepisse, cum statim à coïtu locus siccessit:* Une marque que la femme a déja conceû, est, quand incontinent aprés le coït, le lieu devient sec (c'est-à-dire la matrice) Mais il parle encore plus precisément de la conception au 20. Ch. du 1. Liv. de la générat. des anim. *Conceptum appello primam ex mare ac fœminâ mixturam.* J'appelle (dit-il) conception le premier mélange de la matiére de l'homme avec celle de la femme.

La mauvaise explication de ce premier passage d'*Aristote*, est ce qui a fait que *Federic Bonaventure* au 51. Chap. de son 9. Liv. de l'Accouch. à huit mois, & *Alphonse à Caranza* au 1. Ch. de la concept. (étendans la conception jusqu'au septiéme jour) nous ont asseûré qu'une femme pouvoit concevoir aprés la mort de son mary, quand il arrivoit qu'il mouroit incontinent aprés le coït, ou peu de jours ensuite, soit qu'il fust tué, ou qu'il mourust naturellement, comme il se voit quelquefois. Mais cette opinion me semble entiérement ridicule; parce que la conception se fait toûjours dans le mesme moment de la reception & retention des semences, comme le mot nous le signifie suffisamment. C'est pourquoy sans disputer davantage sur cette matiére, arrestons-nous à la définition de la conception que j'ay décrite cy-dessus, laquelle est à peu prés conforme à celle qu'en donne le docte *Fernel* au 8. Chap. du 7. Liv. de sa Phisiologie.

Les conditions requises à la femme pour la conception qui est selon nature, sont qu'elle reçoive & retienne en sa Matrice la se-

mence prolifique de l'homme, & la sienne, sans quoy elle ne se peut faire : Car il n'est pas vray, comme dit *Aristote*, au 1. Liv. de la gener. des anim. & quelques autres qui l'ont voulu suivre, que les femmes n'ont, ni ne jettent aucune semence ; & c'est une grande absurdité que de le croire ainsi. On reconnoistra facilement le contraire, en voyant les vaisseaux spermatiques, & les testicules des femmes fecondes, qui sont destinez à cét usage, lesquels sont tout remplis de cette semence, qu'elles rendent, aussi-bien que les hommes dans l'action du coït. Ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux pour reconnoistre une verité si claire, doivent faire reflexion sur la grande ressemblance des enfans à leur mere ; laquelle ne vient, que de ce que sa semence avoit dominé celle de leur pere, quand il les fit ; ce qui arrive de mesme maniére, lors que celle du pere a plus de force & de vertu. Or cela fait bien voir, que la semence de la femme contribuë aussi-bien que celle de l'homme à la formation de l'enfant. S'ils ne veulent pas demeurer d'accord d'une chose si commune, qu'ils considerent encore la génération de certains animaux, qui participent de la nature du masle & de la femelle dont ils ont esté engendrez (quoy-que de differente espece) ainsi que nous voyons tous les jours les asnes & les cavales faire par leur accouplement des mulets, qui sont des animaux qui tiennent un milieu de nature & de ressemblance à l'un & à l'autre qui les ont produits. Nous connoissons donc par là, que les deux semences sont necessaires pour la véritable conception ; mais il faut encore qu'elles soient prolifiques, c'est-à-dire, qu'elles contiennent en elles l'idée & la forme de toutes les parties du corps. Cela estant ainsi, la Matrice qui en est desireuse s'en delecte, & les retient facilement quand elle les a receuës, autrement elle les laisse écouler bientost aprés.

Beaucoup de personnes s'imaginent qu'une femme ne peut pas concevoir sans souffrir l'introduction du membre viril ; mais j'ay vcû plusieurs filles qui abusées de cette fausse opinion, croyant seulement badiner avec des garçons dont elles estoient amoureuses, en ont esté engrossées, à leur grand étonnement, quoy-qu'elles ne leur eussent permis aucune introduction effective de leur membre viril : Car dans le temps de la passion amoureuse, la Matrice s'approchant de l'entrée extérieure de la vulve, & l'homme dans ces larcins d'amour, dardant sa semence avec plus d'impetuosité qu'à l'ordinaire, elle peut bien estre receuë par la Matrice, pourveû que la décharge s'en fasse au droit de son entrée extérieure, à laquelle corres-

corresponde justement l'orifice interne qui s'en est approché. J'en ay rapporté trois histoires tres-considerables dans les Obs. CCLXXXVI. CDLXXXIX. DLXXXIII. du Livre de mes Observations.

Ce n'est pas une necessité absoluë que les deux semences soient receuës & retenuës toutes entiéres sans qu'il s'en échape aucune chose; car il suffit qu'il y en ait médiocrement: C'est pourquoy il ne faut pas s'imaginer qu'une portion des semences n'estant pas receuë dans la Matrice, soit cause que l'enfant qui en sera formé, manque de quelque partie, comme d'un bras, d'une jambe, ou d'un autre membre, pour n'avoir pas eû assez de matiére; d'autant que la faculté formatrice est toute en toutes les parties de la semence, dont la plus petite goute contient en soy, par puissance, l'idée & la forme de toutes les parties, comme nous venons de dire; ce qui nous est manifestement prouvé par les jumeaux, qui sont engendrez d'un mesme coït par l'abondance de la semence, dont chaque partie, quoy-que divisée, forme un corps aussi parfait, que s'il ne s'en estoit engendré qu'un seul enfant. Mais à la verité, si ces semences ne sont retenuës qu'en petite quantité, l'enfant pourra bien estre plus petit & plus foible; & si l'une seulement, ou toutes les deux, n'ont pas les qualitez requises, ou quoy-qu'assez bien conditionnées, s'il arrive que la Matrice soit abreuvée de mauvaises humeurs, comme de menstruës, fleurs blanches, & autres immondices, ou qu'il y ait quelque vice en elle; pour lors s'il se fait quelque conception, elle sera contre nature, & il s'engendrera des faux germes & des Moles, ou des hydropisies de Matrice meslées de quelques autres corps étranges, qui incommoderont la femme, jusques à ce qu'elle les ait vuidez.

C'est aussi bien à tort qu'on blasme quantité de femmes, de ce que leurs enfans viennent au monde marquez de taches rouges & livides, qui défigurent extrémement le visage de quelques-uns. On dit ordinairement (toutefois sans raison) que cela vient de l'envie qu'ont eû leurs meres de boire du vin: Mais bien que par cas fortuit quelques-unes asseûrent avoir esté en effet travaillées de ces desirs passionnez durant leur grossesse; néanmoins il ne faut pas croire superstitieusement, comme on fait, que ces taches viennent de là; mais bien d'une autre cause, qu'il nous faut chercher ailleurs. Ce qui fait bien voir qu'elles n'en peuvent pas proceder, est, que presque par toute l'Italie, où on ne boit que des vins blancs, comme aussi dans l'Anjou en France, j'y ay veû quantité de

personnes marquées de ces taches rouges: Or si cela venoit de l'envie que leurs meres auroient eûë de boire du vin, elles devroient estre de couleur blanche, ou de couleur d'ambre, qui sont les couleurs des vins de ces païs: C'est pourquoy il me semble qu'il y a plûtost lieu de croire que cela se fait par quelque peu de sang sorti de son lieu ordinaire, dans le temps que l'enfant est formé; lequel demeurant ensuite fortement insinué dans la propre substance de la partie où il s'arreste, & faisant par ce moyen une confusion de la substance du cuir encore fort tendre, avec celle de la chair qui est située dessous, le tache ainsi, & le colore en quelque partie qu'il se rencontre de la sorte, ne plus ne moins que nous le voyons marquer par la poudre à canon, ou par quelques eaux qui produisent un semblable effet, lors qu'il en est imbu & abreuvé. Je ne veux pas pourtant nier que l'imagination n'ait quelque force d'imprimer au corps de l'enfant des marques de cette nature; mais cela ne peut arriver que dans les commencemens de la grossesse seulement, & principalement dans le moment de la conception; car lors que l'enfant est tout-à-fait formé, l'imagination ne luy peut aucunement changer sa premiere figure, & les femmes se doivent défaire de ces vaines apprehensions, qu'elles témoignent avoir de telle chose à chaque moment, qui servent à quelques-unes de pretexte pour favoriser leurs appetits étranges, & pour couvrir leur friandise.

Puis que mon discours est tombé sur le sujet des marques, dont le corps des enfans est quelquefois taché en naissant, & qui viennent, à ce qu'on croit le plus souvent, de l'imagination de leur mere, il me semble qu'il ne sera pas tout-à-fait hors de propos, que je fasse le recit d'une circonstance bien particuliere, qui se rencontra en moy lors que je vins au monde, comme mon pere & ma mere me l'ont plusieurs fois racontée; qui est que ma mere estant grosse de moy, & sur le terme d'en accoucher bientost, comme elle fit, l'aisné de trois fils qu'elle avoit pour lors, qui estoit son premier enfant, âgé de six ans, qu'elle aimoit avec une tendresse & une passion toute extraordinaire, mourut en sept jours de la petite verole; pendant lesquels elle demeura continuellement jour & nuit auprés de son lit, à le solliciter en toutes ses necessitez, ne le voulant pas pas permettre à aucun autre, pour quelque priére qu'on luy pust faire, de ne point tant se fatiguer & affliger comme elle faisoit de la maladie de son enfant; luy remontrant que dans l'état present de sa grossesse, elle devoit un peu songer à elle, & prendre

garde à ne pas causer la mort à celuy qu'elle portoit en son ventre: Enfin son fils estant decedez au bout de sept jours de cette maladie, elle accoucha le lendemain de moy, qui apportay en naissant cinq ou six grains effectifs de petite verole. Or il est certain, que ce seroit fort mal raisonner, si on disoit que j'eusse pour lors contracté au ventre de ma mere cette petite vérole, par sa forte imagination. Et si on me demande d'où cela pouvoit provenir? Je répondray que l'air contagieux qu'elle avoit respiré sans discontinuation, pendant toute la maladie de son fils decedé, avoit tellement infecté la masse de son sang, duquel j'estois nourri en ce temps, que j'en receûs facilement, à cause de la tendresse de mon corps, & bien plûtost qu'elle, l'impression de cette contagion. Disons donc, que l'imagination ne peut produire aucun des effets cy-dessus, que dans le moment de la conception, ou tres peu de jours aprés, & qu'il faut souvent (si on la veut veritablement connoistre) rechercher autre part la cause de plusieurs taches, marques, & seings avec lesquels plusieurs enfans naissent.

CHAPITRE III.

Des signes de la Conception.

COMME il est bien difficile, & qu'il n'appartient qu'aux Jardiniers experts, de connoistre les plantes lors qu'elles commencent à sortir de la terre, il n'y a aussi que les Chirurgiens experts, qui puissent donner des asseûrances bien certaines de la conception de la femme dés son commencement: Néanmoins quelques-uns de ses signes ayant ressemblance avec ceux de la suppression des menstruës, & de quelques autres maladies des femmes, font que plusieurs y sont souvent trompez.

Je ne m'arresteray pas à faire le recit d'un grand nombre de signes de la conception, qui sont entiérement incertains, tels que sont ceux qui se tirent des differences du poux & des urines, & de quelques autres qui tendent plûtost à la superstition, qu'à une verité effective; mais je rapporteray seulement ceux qui sont les plus essentiels & les plus ordinaires, par lesquels le Chirurgien la pourra connoistre, dont les unes se montrent d'abord, & les autres ne paroissent qu'ensuite. Il examinera premiérement, & s'informera si la femme a tous les signes de fecondité, que nous avons dits en parlant d'elle, ou la plus grande partie; sinon il les faudroit rapporter

à quelqu'autre cause; & supposant qu'elle soit féconde, on connoistra qu'elle a conceû, si les deux semences ont esté receûës dans sa Matrice, & toutes deux déchargées ensemble, ou tres-peu de temps l'une aprés l'autre, & si l'homme & la femme ont ressenti pour lors un plaisir plus grand qu'à l'ordinaire; ce qui arrive à l'homme, parce que dans ce temps le *vagina* serre davantage sa verge, & à cause que la Matrice qui s'ouvre pour recevoir la semence, succe (pour ainsi dire) se resserrant ensuite, le bout du membre viril, qui pour estre doüé d'un sentiment tres-exquis, en est fort agréablement chatoüillé; & venant elle-mesme à recevoir les deux semences, dont elle est friande, & principalement de celle de l'homme, elle cause à la femme un tressaillement voluptueux & extraordinaire de toutes les parties de son corps, la resolution mutuelle augmentant le plaisir de l'un & de l'autre, ainsi qu'*Ovide* nous exprime tres-bien par ces deux Vers,

Ad metam properate simul, tunc plena voluptas;
Cùm pariter victi fœmina virque jacent

C'est ce qui luy a encore fait dire, *Odi concubitus qui non utrinque resolvunt.* Je haï le coït (qui estoit tout son plus grand plaisir) où l'un & l'autre ne déchargent pas leur semence. Néanmoins j'ay veû beaucoup de femmes grosses, qui m'ont asseûré avoir conceû, sans s'en estre apperceûës par les sentimens de volupté qui arrivent ordinairement dans l'émission de la semence.

La femme n'a pas une entiere certitude d'avoir conceû, quoyqu'elle ait receû dans sa Matrice la semence de l'homme avec la sienne; il faut encore qu'elle se ferme à l'instant, & qu'elle les retienne. Elle connoistra avoir retenu les semences, si aprés le coït elle ne sent rien s'écouler de sa Matrice, laquelle se resserre aussitost; & si la verge de l'homme en est retirée moins baveuse & plus seche qu'à l'ordinaire. La femme ressent aussi quelques momens aprés, une petite douleur autour du nombril, & quelque broüillement du bas-ventre, provenant de ce que la Matrice se reserrant pour retenir les semences, se contracte en soy-mesme, afin de n'y laisser aucun vuide, & de les mieux contenir & embrasser plus exactement. Cette legere douleur du nombril, vient de ce que la vessie de l'urine (du fond de laquelle naist *l'ouraque*, qui va s'attacher au nombril) est un peu agitée par la contraction, & par cette espece de mouvement qui arrive à la Matrice, quand elle se resserre pour retenir les semences; & ce petit brouïllement du ventre procede aussi de cette mesme agitation; à cause que la Matrice est située en-

tre la vessie & l'intestim *rectum*, ausquels elle est fermement adherente en toute la longueur de son col, autrement dit le *vagina*.

Ce sont-là les signes de conception qui se reconnoissent au moment qu'elle arrive; & on le sçait encore plus certainement, si quelque temps aprés mettant le doigt dans le col da la Matrice, on sent que l'orifice interne est exactement fermé sans aucune dureté, & dans une bonne situation; observant neanmoins que les femmes grosses qui ont déja eû des enfans n'ont pas ordinairement la partie exterieure de l'orifice interne si exactement fermée, que celles qui sont grosses de leur premier enfant, & qu'elles ont aussi cét orifice bien plus gros & plus inégal que les autres.

Outre ces signes de conception il y en a d'autres qui ne se reconnoissent qu'avec le temps; comme si la femme ensuite de cela devient dégoûtée, sans avoir autre maladie; si elle perd l'appetit des viandes qu'elle aimoit; & s'il luy vient envie de manger des choses étranges, & qu'elle n'avoit pas accoûtumées; ce qui arrive selon la qualité des humeurs qui dominent en elle, & dont son estomac est abreuvé. Elle a aussi souvent des nausées & des vomissemens, qui continuënt long-temps; elle devient plus paresseuse, plus assoupie, plus chagrine, & de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire; le coït ne luy plaist plus tant; elle sent quelquefois des douleurs de dents, à quoy elle n'estoit point sujette, & crache beaucoup plus qu'à l'ordinaire; ses mois s'arrestent sans qu'il en paroisse autre cause, leur évacuation ayant esté toûjours bien reglée jusques alors; ses mammelles s'enflent, se durcissent, & luy font douleur, parce que le sang & les humeurs y affluënt, ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire; les bouts en deviennent plus gros, plus fermes, & plus relevez; il s'y éleve plusieurs petits boutons qui les font paroistre fraisez, & leur cercle d'autour devient plus grand, & plus brun qu'à l'ordinaire; son nombril paroist élevé, ses paupieres sont molasses, & ont de la peine à se soûtenir, elles sont fort obscures, & il se voit tout autour un cercle d'un jaune livide; elle a les yeux battus, enfoncez, leur blanc est trouble, & leur regard est languissant; & le sang de la femme qui a conceû il y a déja quelque temps, est toûjours mauvais; d'autant que n'estant pas pour lors repurgé de ses superfluitez, comme il avoit accoûtumé, il est alteré & corrompu par leur mélange. De plus, il y a un signe que toutes les femmes tiennent dans ce doute pour veritable, qui est *qu'en ventre plat enfant y a* (disent-elles.) A la verité il y a de la rime en ce proverbe, & aussi quelque sorte de raison; non pas comme elles

s'imaginent, que la Matrice se resserrant ensuite de la conception, retire en quelque façon le ventre & l'applatit; ce qui ne se peut faire, parce que son fond est libre & vague, sans estre attaché au devant du ventre pour le pouvoir ainsi retirer; mais bien à cause que les femmes par les indispositions de la grossesse maigrissent & deviennent plus gresles & menuës, non seulement du ventre, mais aussi de tout le corps, comme il se reconnoist pendant les deux premiers mois de grossesse; auquel temps ce qui est contenu dans la Matrice est encore fort petit; mais quand le sang de la femme commence d'y affluer en quantité, alors le ventre luy grossit toûjours de-là ensuite, jusques au terme de l'accouchement.

Tous ces accidens se rencontrans en la femme qui aura usé du coït, ou la pluspart ensemble, & successivement selon les temps, nous feront préjuger qu'elle aura conceû, quoy que beaucoup arrivent à cause de la suppression des menstruës, qui en produit presque de semblables : Car chacun sçait qu'elle cause pareillement aux vierges des dégoûts, des nausées, & des vomissemens (mais non pas si freques) des enflures, des duretez, & des douleurs aux mammelles & au ventre, comme aussi des appetits de choses étranges, lividité des yeux, & autres, à quoy il faut bien prendre garde. La Matrice peut encore estre exactement fermée, sans que la femme ait conceû. Il s'en rencontre mesme, à qui elle ne s'ouvre presque jamais, sinon tres-peu pour laisser couler les menstruës; ce qui arrive à quelques-unes naturellement, & à d'autres par accident; comme par quelque callosité qui aura esté précedée de quelque ulcere, ou de quelque autre maladie; car comme *Galien* remarque tres-bien au commentaire sur les Aphorismes 51. & 54. du 5. Liv. la closture de l'orifice interne de la Matrice est un signe commun au tumeurs contre nature qui arrivent en cette partie, & à la conception de la femme; ce qu'il faut distinguer par sa dureté; parce qu'aux femmes grosses il est mollet, & dans une disposition naturelle; mais il est dur à celles qui ont quelque tumeur en cette partie, telle que peut estre un phlegmon, ou une tumeur schyrreuse. *Os uteri gravidis enim molle est, & secundùm naturam : durum autem, in quibus est tumor præter naturam, sive sit inflammatio, sive tumor durus.*

Si tous ces signes de conception, qui ne laissent pas quelquefois de nous tromper (quoy que rarement, s'ils se rencontrent tous ensemble) ne nous en donnent une certitude assez grande, & si nous

la voulons avoit toute entiere; *Hipocrate* nous enseigne un moyen de la reconnoistre, que je ne croy pas plus asseûré que les autres: C'est en l'Aphorisme 41. du 5. Livre, où il parle ainsi: *Si velis noscere an conceperit mulier, dormituræ aquam mulsam bibendam dato; & si ventris tormina patiatur, concepit; sin minus, non concepit.* Quand vous voudrés connoistre si une femme a conceû, ou non, lors qu'elle ira dormir, donnez-luy à boire de l'hydromel; & si ce breuvage luy fait ressentir des douleurs de ventre, causées par ventositéz, c'est un signe qu'elle a conceû, sinon elle n'a (dit-il) pas conceû. Il se fonde (à ce que je croy) sur ce que ce breuvage d'Hydromel engendre des vents, qui ne peuvent pas facilement sortir par bas; dautant que la Matrice estant pleine, comprime par sa grosseur, ou par sa contraction en la conception, l'intestin *rectum*, sur lequel elle est située; ce qui fait bruire ces vents, qui sont contraints de retourner dans les autres intestins.

S'il y a occasion où les Medecins & les Chirurgiens doivent estre plus prudens, & faire plus de reflexion à leur prognostic, c'est en ce qui concerne leur jugement touchant la conception & la grossesse des femmes, pour éviter les grands accidens, & les malheurs que causent ceux qui s'y precipitent sans avoir une connoissance asseûrée. Les fautes que la crainte nous y fait pour lors commettre, sont en quelque façon excusables & pardonnables; mais non pas celles qui sont causées par la temerité, lesquelles sont incomparablement plus grandes. Il ne s'est que trop veû de pauvres femmes qu'on a fait avorter en les medecinant & saignant, ne les ayant pas creûës grosses d'enfant: ce sont autant d'homicides que font ceux qui en sont cause par leur ignorance, ou par leur temerité. Outre la mort qu'ils donnent souvent à ces petites créatures innocentes, ils les privent de la felicité éternelle, en les faisant mourir au ventre de leur mere sans recevoir le Baptesme, qui leur auroit procuré un si grand bien; sans y comprendre encore le danger où ils mettent les meres qui sont en cét état. Riolan *au 2. Ch. du 6. Liv. de son Anthropog.* rapporte l'histoire d'une femme, nommée *Geneviéve Supplice*, qui aprés avoir esté penduë pour ses insignes larcins, fut publiquement dissequée par luy dans les Ecoles de Medecine, & fut trouvée grosse d'un enfant de cinq mois, contre le sentiment des Chirurgiens & des Sagefemmes, qui l'ayant visitée avant sa mort ne l'avoient pas jugée grosse, à cause qu'elle estoit d'une habitude fort grasse & replete. Nous avons veû à Paris en l'année 1666. un miserable exemple de cette nature en une femme qui fut

aussi penduë & dissequée ensuite publiquement vers la court des cuisines du Louvre ; laquelle on trouva grosse d'un enfant de quatre mois, nonobstant le rapport des personnes qui l'avoient visitée par l'ordonnance du Juge, avant qu'elle fust executée à mort, qui asseûrerent contre la verité, qu'elle ne l'estoit pas. Ce qui les trompa fut, que cette femme avoit effectivement (quoy que grosse) quelques menstruës. C'est à quoy on doit bien prendre garde ; d'autant qu'il y en a beaucoup qui ne laissent pas d'avoir leurs menstruës, encore qu'elles soient enceintes ; & j'en connois plusieurs qui les ont euës dans toutes leurs grossesses jusques au cinquiéme mois ; ce qui arrive selon que quelques femmes sont plus ou moins sanguines, quoyque la pluspart ne les ayent pas ordinairement ; mais comme chacun sçait, il y a tres-peu de regles generales qui n'ayent quelquefois des exceptions. Cette affaire fit tant de bruit dans Paris, qu'elle fut aussitost à la connoissance du Roy & de toute sa Cour ; de quoy furent grandement blasmées les personnes qui par leur ignorance avoient esté cause de l'execution precipitée de cette pauvre malheureuse, avec laquelle avoit peri son enfant, qui estoit innocent des crimes de sa mere.

Il ne faut pas neanmoins que le Chirurgien se fie tant à ce que luy peuvent dire ces sortes de femmes, qui ont peur d'estre condamnées pour quelque délit qu'elles ont commis ; d'autant que pour avoir quelque delay de leur punition, elles disent presque toutes qu'elles sont grosses ; c'est le sujet pourquoy il est tres-à-propos que ceux qu'on commet pour cette visite, y soient bien entendus. Il se trouve encore d'autres femmes, qui aprés avoir esté maltraitées en leur personne, envoyent querir le Chirurgien à dessein qu'il leur donne un rapport ; & pour se vanger mieux de leur partie adverse, & obtenir des provisions d'autant plus facilement, elles se disent pareillement estre grosses, & avoir receû des coups sur le ventre, feignant y sentir de grandes douleurs ; & si par cas fortuit il arrive que ce soit au temps de leurs mois, elles taschent de faire croire que c'est une perte de sang, qu'elles simulent encore d'autre maniere ; en quoy il ne faut pas se laisser tromper. Mais pour ne pas se faire estimer ignorant, & de peur de tomber dans de pareilles fautes, quand il y a quelque doute, il vaut mieux patienter un peu, que de precipiter son prognostic à la volée ; car comme il y a des femmes qui veulent supposer estre grosses, quoy qu'elles ne le soient pas, aussi en voit-on qui nient le fait jusques à ce qu'elles soient accouchées, comme fit celle dont je vais faire le

pour ce que le chirurgien qui sera commis a telle chose puisse douter s'il ne doibt jamais decider mais se remettre au temps qui en asseurera la verité. Il n'y a rien a risque d'en user de la sorte & tout est a craindre de l'autre maniere car quelques signes de grossesse que on puisse rapporter il n'y en a aucun de juste ce que je dis est si vray que j'ay esté apelé a des femmes non seulement pour les accoucher mais meme qui estoient en travail & dont la sage femme m'assuroit toucher l'enfant qui neantmoins n'estoit pas grosse ce que je prouve par plusieurs histoires ou observations a ce sujet que je raporte dans mon traité des accouchements —

si Messieurs les Medecins vouloient bien apeler un chirurgien qui se conneut aux femmes grosses par la pratique qu'il auroit aux accouchements ils s'en tireroient sans doute ces surprises mais comme ils croyroient se deshonorer en le faisant qu'ils aprennent au moins qu'il

le recit. Environ l'an 1654. estant en la ville de *Saumur*, il y eût proche du logis où je demeurois, la fille d'un Bourgeois, jeune & & tres-belle, qui fut traitée pendant cinq mois entiers, par un Medecin & un Apoticaire, comme hydropique qu'elle se disoit estre; à la fin duquel temps, aprés avoir pris beaucoup de remedes violens qu'ils luy ordonnerent, elle guerit tout d'un coup en accouchant d'un enfant à terme, nonobstant tout ce qu'ils luy avoient donné; ce qui étonna grandement le Medecin & l'Apotiquaire, qui s'estoient ainsi lourdement trompez, en se fiant au dire de cette fille, qui contrefit si bien l'hydropique, qu'ils ne reconnurent jamais la verité que lors qu'elle fut accouchée. Quelques femmes aussi ne s'apperçoivent pas elles-mesmes de leur grossesse, comme il est arrivé à la femme d'un Conseiller de la Cour, laquelle aprés avoir encore esté traitée & medecinée six ou sept mois entiers comme hydropique par un celebre Medecin, est enfin accouchée d'un enfant, aussi-bien que plusieurs autres femmes que je connois, qui ont esté traitées de la mesme maniere. J'en ay rapporté beaucoup d'histoires tres-veritables, qu'on peut voir dans le livre de mes Observations. Mais qui ne pourra pas estre quelquefois trompé (me peut-on dire) puis qu'*Avenzoar*, tout fameux Medecin qu'il estoit, nous dit l'avoir esté luy-mesme en sa propre femme, laquelle il purgea par plusieurs fois tres-fortement, ne la croyant pas grosse, quoy qu'elle le fust de plus de quatre mois?

On voit outre cela des femmes, qui bien qu'elles soient effectivement hydropiques, ne laissent pas d'avoir des enfans; pour témoignage de quoy j'allegueray l'exemple de la femme de M. *Duvieux* mon Confrere, laquelle estant devenuë hydropique ensuite d'une couche, fut traitée durant plusieurs mois, avec tous les remedes convenables à cette maladie, dont elle ne receût aucun soulagement: aprés quoy, sans en avoir eû aucun soupçon auparavant, elle s'apperceût enfin qu'elle estoit grosse d'enfant, nonobstant l'extrême hydropisie de son ventre, qui bien loin de diminuer aprés qu'elle fut accouchée, comme on esperoit, s'augmenta davantage & demeura ainsi durant neuf ans entiers: Et ce qui est plus admirable, est qu'elle a encore fait depuis ce temps-là trois autres enfans, l'un desquels est une fille qui à l'âge de cinq ans & demy, estoit si forte & si robuste pour son âge, qu'elle paroissoit avoir plus de sept ans, & un autre de ces enfans est un garçon, qui se porte aussi tres-bien, dont je l'ay accouchée il y a environ vingt-deux ans. On a beau feüilleter tous les Livres de Medecine, on n'y trouvera ja-

K

est facile de conoistre si c'est hydropisie ou grossesse lorsqu'ils metteront la main a plat sur un costé du ventre et qu'ils toucheront de petits coups de l'autre opposé si c'est hydropisie ils sentiront un petit tremoussement qui se fera au moyen de l'agitation que l'eau souffrira par ce petit coup ce qui n'arrivera seurement pas a une grossesse a moins quelle ne soit accompagnée d'hydropisie comme il arrive quelque fois. mais n'estant que grosse d'enfant cette grossesse se trouve infiniment moins au dessous du nombril qu'au dessus a la difference de l'hydropisie qui se repand dans toute la capacité de l'abdomen sans dureté particulière comme il arrive dans la grossesse en la partie hypogastrique seulement

ces petites differences examinées de la sorte ne m'ont jamais laissé surprendre apres quelque temps de grossesse mais non dans les premiers mois ou il n'y a rien de certain et ou le plus experimenté praticien ne peut parler que par conjecture sans assurance ce qui le doibt retenir aussi bien dans l'execution des remedes que dans un jugement decisif jusqu'au temps que le mistere se develope de luy meme

mais un exemple si rare que celuy de cette femme, dont le ventre estoit d'une grosseur si prodigieuse, que je croy qu'elle y avoit plus de trente pintes d'eau dedans; ce qui luy a enfin causé la mort, aprés une cheûte de tres-grande hauteur qu'elle fit malheureusement trois semaines auparavant, dans l'escalier d'un logis où elle estoit, laquelle luy ayant fait une grande commotion de tout le corps, à cause de l'excessive grosseur & pesanteur de son ventre, contribua beaucoup à avancer la fin de ses jours. La rareté du fait n'est pas de voir une femme hydropique, car c'est une chose assez commune; mais c'est de voir une femme l'estre jusques à un tel excez durant neuf ans entiers, & nonobstant cette maladie, accoucher heureusement de quatre enfans vivans. Lors que je l'eûs accouchée de ce dernier enfant, son ventre ne me parut pas plus diminué en grosseur, que s'il n'en fust sorti qu'un œuf de poulle. *Schenckius* au 4. Liv. de ses Observ. rapporte l'histoire d'une femme, qui ayant esté hydropique durant sept ans, ne laissa pas de faire aussi un enfant dans le temps de cette maladie; mais celle-cy est incomparablement plus extraordinaire, comme est encore une autre bien plus admirable que j'ay rapportée dans l'observ. CCXLIX. du susdit livre de mes Observations.

Il y a encore d'autres femmes, qui croyant estre effectivement grosses d'enfant, n'ont que des hydropisies de Matrice, comme il est arrivé à une Marchande de bois quarré à Paris, que j'ay bien connuë; laquelle n'a jamais eû d'enfans, quoy qu'elle en ait eû des passions étranges, jusques au point d'en esperer à l'âge de cinquante-cinq ans, à cause qu'elle avoit encore pour lors quelque peu de menstruës. On persuada une fois à cette femme, sur le recit des signes qu'elle disoit avoir, durant l'espace de dix mois entiers, qu'elle estoit grosse, de quoy sa Sagefemme, & plusieurs autres l'asseûroient, (aussi le croyoit-elle bien elle-mesme; car il n'est pas difficile d'estre persuadé de ce qu'une forte passion nous fait esperer) à cause qu'elle avoit effectivement le ventre enflé, & disoit mesme sentir mouvoir son enfant, & le croyoit si bien, qu'un jour se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, aprés avoir fait preparer une tres-belle cassette pour l'enfant qu'elle s'imaginoit avoir, elle envoya querir sa Sagefemme, qui estant venuë, luy dit, que c'estoit effectivement pour accoucher; mais un jour ou deux aprés, ayant toûjours esperé un enfant jusques alors, elle vuida seulement des eaux, & quelques vents qu'elle rendit par la Matrice, sans autre chose; aprés quoy il fallut replier la belle toilette qu'on avoit apprestée.

Ces exemples nous font donc voir, qu'il ne faut pas si facilement ajoûter foy aux choses que la femme nous dit, s'il n'y a de la raison; ce que nous pourrons reconnoistre, en examinant les signes de la conception que nous avons declarez cy-dessus.

Mais aprés tout ce que je viens de rapporter touchant la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoistre non seulement la conception, mais mesme la grossesse des femmes, qui n'admirera l'incomparable science de *Démocrite*, qui au rapport de *Diogene Laërce*, sçeût si bien connoistre la conception d'une fille qui estoit en la compagnie d'*Hipocrate*, lorsqu'il le vint voir, salüant cette fille le premier jour comme vierge, & le lendemain comme femme, qui avoit esté effectivement corrompuë en cette mesme nuit? Neanmoins je croy qu'il est bien plus vraysemblable que c'estoit plûtost par quelque conjecture qu'il avoit dit la verité, que par une science tout-à-fait certaine. Or comme immediatement aprés la conception, dont nous venons de parler, la génération se fait, il faut examiner ce que c'est, & de quelle façon elle se fait.

CHAPITRE IV.

De la Génération, & des conditions qui y sont requises.

C'Est une verité tres-grande & reconnuë de chacun de nous, que tout ce qui est en ce bas monde est sujet à la corruption, & enfin contraint de souffrir la mort. C'est ce qui a obligé la nature providente & soigneuse de sa conservation, de donner à toutes choses un certain desir de s'éterniser; ce que ne pouvant faire en l'individu, d'autant qu'il est mortel, par une necessité indispensable, elle le fait par la propagation des especes. Elle vient à bout de son intention, à l'égard des animaux, par le moyen de la génération successivement reïterée: C'est ainsi qu'ils semblent tous se rendre aucunement éternels en engendrant leurs semblables; & que les hommes, comme dit *Platon*, au 4. dial. de son liv. des Loix, se rendent en quelque façon immortels, en laissant des enfans de leurs enfans aprés eux. C'est pour cela qu'il dit, que celuy qui neglige de prendre femme en mariage, & d'avoir des enfans, commet un crime; parce qu'ainsi faisant, il se prive volontairement du bien de l'immortalité, qui est préferable à tout autre.

Par *Génération* nous entendons en général avec *Aristote* un acheminement ou mouvement de ce qui n'est pas à ce qui est: Mais cet-

te définition est un peu trop ample & trop obscure, pour venir à la connoissance que nous desirons avoir de la génération des animaux parfaits, & principalement de celle de l'homme; c'est pourquoy, afin de faire plus facilement concevoir la chose, il en faut donner quelqu'autre, ou plûtost une description, qui nous la represente plus precisément. Pour ce sujet nous dirons que par la génération de l'homme nous entendons une action propre & particuliere de la Matrice, qui par sa chaleur mettant en mouvement toutes les particules des deux semences qui y sont retenuës, elle en forme & figure un corps, composé de quantité de parties, qu'elle dispose avec ordre, pour estre avec le temps l'organe de l'ame qui y doit estre infuse. Il y a plusieurs conditions requises à la génération parfaite, sans lesquelles elle seroit entierement impossible: On les met pour l'ordinaire au nombre de trois principales; sçavoir, la diversité des sexes, leur attouchement, & le mélange des deux semences: C'est ce qu'il faut un peu examiner en particulier.

Bien que la femme soit definie par *Aristote*, un animal qui engendre en soy, & que cela soit vray, toutefois il est tres-certain qu'elle ne le peut faire qu'avec l'aide de l'homme, qui luy aura déchargé sa semence dans la Matrice; & si nous voyons journellement les poules & les autres volailles faire des œufs sans avoir aucun masle avec elles, neanmoins ces œufs ne produisent jamais des poulets; d'autant que le masle ne leur a pas imprimé & donné cette vertu prolifique, ou ce premier mobile, qui est absolument necessaire pour ce sujet; ce qui nous prouve que la diversité des sexes est necessairement requise, aussi-bien en ces animaux qu'aux autres qui sont plus parfaits, comme est l'homme.

La diversité des sexes seroit inutile, s'ils ne venoient immediatement à l'attouchement; quoyque quelques rusées pour couvrir leur impudicité, ayent voulu faire croire qu'elles n'avoient jamais esté touchées par aucun homme qui les eust peû engrosser, comme celle dont parle *Averroës*, qui conceût dans un bain où un homme s'estoit lavé auparavant, lequel y avoit éjaculé sa semence, qui avoit esté attirée (à ce qu'il dit) & succée par la Matrice de cette femme; mais c'est un conte qu'il faut faire à de petits enfans pour les amuser.

Or afin que ces differens sexes fussent obligez de venir à cet attouchement que nous appellons *coït*, outre le desir de produire son semblable; qui les y attire naturellement, les parties de l'homme & de la femme qui servent à la génération, ont esté doüées d'une

chatoüileuse, delectable, & mutuelle demangeaison, pour les exciter à cette action; sans laquelle il auroit esté impossible à l'homme, cet animal divin, né pour la contemplation des choses celestes, de se joindre à la femme. Car en verité n'en auroit-il pas esté détourné par la saleté, & par la mauvaise odeur de cette partie, qui est le receptacle de toutes les immondices du corps de la femme? Pourroit-il s'y resoudre, s'il consideroit qu'il luy faut loger ce membre qu'il cherit tant, à un doigt prés d'un si puant retrait qu'est l'*anus*? Pour ce qui est de l'homme, il faut avouër qu'il a l'avantage de n'avoir rien de dégoutant en toutes ses parties: Et de l'autre costé, si la femme songeoit bien aussi à mille peines & incommoditez que luy cause la grossesse, aux douleurs qu'elle ressent, & au danger de la vie où elle est en l'accouchement; à quoy on peut ajoûter la perte de sa beauté, qui est le don le plus précieux qu'elle ait, & qui la fait toûjours cherir d'un chacun, quand elle le possede; certainement elle en seroit bien détournée: Mais l'un & l'autre ne font toutes ces reflexions qu'aprés l'action faite, & ne considerent rien devant, que le plaisir mutuel qu'ils y reçoivent. C'est d'où vient que *post coïtum omne animal triste*, tout animal paroist triste ensuite du coït. C'est donc par ce chatoüillement voluptueux, & par le desir d'engendrer leur semblable, que la nature a obligé les deux sexes à cet attouchement.

Pour ce qui est du mélange des deux semences, il est certain que la diversité des sexes & leur attouchement, ne sont requis que pour ce sujet, sans quoy la génération ne se pourroit faire, encore bien que quelques-uns veulent que celle de la femme ne serve de rien, & mesme qu'elle n'en ait point, comme a dit *Aristote* au 1. Liv. de la génér. des anim. Mais nous avons montré la preuve du contraire dans le chapitre de la Conception, par l'exemple des experiences journalieres.

Toutes ces trois conditions, sçavoir la diversité des sexes, leur attouchement, & le mélange de leurs semences, doivent donc, comme nous avons dit, preceder la conception, à laquelle succede la génération, qui se fait de cette façon. Aussitost que la femme a conceû, c'est-à-dire, receû & retenu en sa Matrice les deux semences prolifiques, dont la matiere & la vertu s'unissent en ce mesme moment, de telle sorte que des deux il ne se fait plus qu'un seul & mesme corps, & qu'une mesme vertu, la Matrice se comprime de toutes parts pour les embrasser étroitement, & se ferme si exactement, que la pointe d'une éguille n'y pourroit pas estre in-

choisy de figures de Rhetorique Employees bien mal apropos & qui seroient mieux teües que d'estre dites [illegible] ne scauroit lire telles choses d'un homme sage & Raisonnable sans Rougir de honte pour la pudeur se trouve blessée & ce d'autant plus que ce discours est aussi inutile que mal propre fait a [illegible]

troduite sans violence; aprés quoy elle reduit de puissance en acte par sa chaleur les diverses facultez qui sont dans les semences qu'elle contient; dont elle débroüille peu à peu le chaos, se servant des esprits dont ces semences écumeuses & boüillantes sont toutes remplies; lesquels ayant receû un mouvement divin dans le premier moment de la conception, sont comme les instrumens avec quoy elle commence à tracer les premiers lineamens de toutes les parties, ausquelles ensuite (se servant du sang menstruel qui y afflüe) elle donne avec le temps l'accroissement & la derniere perfection; non pas en agissant seulement au dehors de la matiere, comme fait un Sculpteur qui travaille sur une statuë; mais en formant divinement, tant au dedans qu'au dehors, & figurant tres-exactement toutes les parties du corps. Et pour expliquer encore mieux la chose, disons qu'il arrive de mesme (s'il faut ainsi parler) à la semence dans la Matrice aprés la conception, qu'il arriva en la création du monde; car la lumiere qui estoit pour lors universellement répanduë, & confuse avec la matiere du chaos, fut separée pour en former le Soleil & les autres Astres qui regissent par leurs influences tous les autres corps: Ainsi la vertu qui agit dans toute la semence, qu'on peut comparer à une espece de chaos, est toute ramassée pour en former le cœur, qui, comme *Aristote* a tres-bien remarqué, est l'unique principe & l'astre de la vie qu'il distribuë à toutes les autres parties, qui se forment aussi par l'union des differentes parties de cette semence, chacune desquelles estant separée l'une de l'autre, se vient joindre par la mesme operation à celle qui luy est semblable, & par l'assemblage bien ordonné de toutes, le corps de l'enfant est entierement formé.

La génération se peut diviser en trois differens temps, qui sont, son commencement, son milieu, & sa fin. Pour le commencement, c'est celuy auquel il n'y a aucune autre matiere dans la Matrice que les seules semences, qui dure jusques au sixiéme jour, selon ce qu'*Hipocrate* dit avoir remarqué: Il appelle pour lors ces semences *geniture*, c'est à dire la matiére dont la génération se doit faire. Il en parle au Livre de la nature de l'enfant, où il dit, que par l'expérience qu'il en apporte, on peut juger des autres temps. Il recite l'histoire d'une femme, qui au bout de six jours, jetta tout d'un coup avec bruit par la Matrice, les semences qu'elle avoit conceûës, qui ressembloient à un œuf, auquel on auroit osté la coquille, & laissé la pellicule qui est audessous, ou à ces œufs avortifs qui n'en ont point; laquelle pellicule estoit à l'extérieur quelque peu

colorée de sang, & envelopoit cette semence, qui estoit de figure ronde : On voyoit en la partie interne, des fibres blancs & rougeastres, avec une humeur épaisse, dans le milieu dequoy il y avoit quelque chose qui paroissoit semblable à l'umbilic. Durant ce premier temps de la génération, on ne peut presque rien remarquer de figuré ni de distinct dans cette *geniture ;* mais on y voit seulement quelque commencement de disposition à recevoir la forme des parties ; ensuite dequoy vient le second temps, qui dure jusques au trentiéme jour, qui est le temps auquel le mesme *Hipocrate* asseûre que les masles sont tout-à-fait formez, & au quarante-deuxiéme les femelles tout au plus tard. Aprés que ces six premiers jours sont passez, & que la Matrice a preparé, de la façon que nous avons expliqué, les semences qui y sont pour lors sans aucun mélange de sang (parce que ne se faisant pas encore d'évaporation ni de dissipation considerable de leur substance, elles n'ont pas besoin en ce temps d'aliment pour la restaurer) elle les dispose à le recevoir, & il y est porté aux unes plûtost, & aux autres plus tard, selon que les femmes estoient plus ou moins éloignées du terme auquel elles devoient avoir leurs menstruës quand elles ont conceû ; ce qui produit des effets suivant ces differentes dispositions : Car s'il y affluë trop tost, & en trop grande abondance, comme il arrive à celles qui conçoivent sur le point qu'elles doivent avoir leurs purgations, les semences en sont noyées & corrompuës ; ce qui en cause souvent l'effluxion, ou bien la génération d'un faux germe ; mais si elles en sont éloignées, la conception en est d'autant plus stable. Or ce sang abordant peu à peu à la Matrice de la femme qui a conceû il y a quelques jours, elle s'en sert comme de matiére propre à former & figurer toutes les parties de l'enfant, qu'elle avoit seulement tracées avec la semence, de mesme que fait un Peintre, qui aprés avoir fait quelques simples traits avec un crayon sur une toile d'attente, vient ensuite, y appliquant couleurs sur couleurs, à figurer petit à petit toutes les parties de la personne qu'il veut representer. C'est quelque peu aprés le commencement du second temps de la génération, qu'on vient à reconnoistre comme la figure de trois ampoules, ou plûtost de trois petites masses de cette matiére, qui representent grossiérement les trois parties qu'on nomme *principales ;* la premiere desquelles compose la teste, celle du milieu le cœur, & l'autre le foye : On y voit aussi le *Placenta,* & les vaisseaux umbilicaux qui y sont attachez, & les membranes qui envelopent le tout ; aprés quoy de jour à autre toutes les autres parties du corps sont figu-

rées, en telle sorte, que selon *Hipocrate*, les masles sont tout-à-fait formez au trentiéme jour, & les femelles au quarante-deuxiéme, qui est environ le temps auquel on croit ordinairement que le *fætus* commence à estre animé, quoy-que pour lors il n'ait pas encore un mouvement bien sensible.

Hipocrate veut que le masle ait plûtost vie que la femelle; à cause, dit-il, de sa chaleur qui est plus grande. Mais pour moy, je ne pense pas que le masle soit plûtost formé que la femelle : Car si cela estoit ainsi, il devroit pareillement estre à terme plûtost qu'elle, par la mesme proportion du temps que l'un & l'autre auroient esté animez; mais nous voyons le contraire, en ce que les femmes accouchent au terme ordinaire de neuf mois, de filles ou de garçons indifferemment. Disons donc, que vers le trentiéme jour, & encore mesme bien plûtost, tant aux masles qu'aux femelles, toutes les parties du corps de l'enfant, (quoyque petites & tres-moles) sont entiérement formées & figurées; auquel temps il n'est pas plus grand, ni plus gros que la moitié du petit doigt, & de là ensuite, le sang affluant toûjours de plus en plus à la Matrice (non par intervales, comme quand les mois coulent, mais continuellement) il acquiert accroissement de jour en jour, & se fortifie jusques à la fin du neuviéme mois, qui est le terme de l'accouchement le plus ordinaire. J'ay néanmoins remarqué dans les fausses couches de beaucoup de femmes, que le petit *fætus* dont elles avortoient n'estoit pas quelquefois plus gros qu'une mouche à miel, bien qu'elles crussent pour lors estre déja grosses de prés de trois mois; auquel temps l'enfant auroit deû estre plus grand que le plus long doigt de la main : Mais ayant examiné quelles pouvoient estre les causes de cette extraordinaire petitesse du *fætus*, j'ay trouvé que, ou les femmes avoient pû s'estre trompées au compte qu'elles faisoient du temps de leur grossesse, ou que les indispositions qu'elles avoient senti durant un long-temps avant leur fausse couche, ayant extrémement affoibli, ou bien fait périr le petit *fætus*, avoient ensuite fait flestrir son corps, comme on voit que le défaut de nourriture & de vie fait flétrir un fruit mort à l'arbre où il est attaché; ce qui faisoit qu'il paroissoit beaucoup plus petit qu'il ne devoit pas estre en ce temps.

Quoy-qu'il semble que j'aye suffisamment expliqué la maniére en laquelle la conception & la génération sont faites, pour en donner une idée grossiére qui puisse representer passablement la chose; néanmoins je sçay bien que tout ce que j'en ay dit ne satisfait pas

les

les curieux, qui desirent sçavoir precisément quelles parties du corps s'engendrent les premieres, & en quel temps le *fœtus* est entiérement formé, comme aussi en quel temps, & comment l'ame y est introduite.

Aristote au 4. Chap. du 2. Livre de la gener. des anim. veut que le cœur soit engendré devant toutes les autres parties du corps; c'est pour cela qu'il dit qu'il est le premier vivant & le dernier mourant. *Galien* au Livre de la formation du *fœtus*, dit que ce sont les vaisseaux & le foye. Mais *Hipocrate* veut avec plus de raison, ce me semble, que toutes les parties soient engendrées en mesme temps, sans que l'une le soit plûtost que l'autre; mais que les plus grandes nous apparoissent les premieres, quoy-que toutefois elles ne soient pas engendrées devant les autres; c'est ce qu'il nous enseigne au Livre premier de la diete, où il dit; *Discriminantur autem partes, & augescunt simul omnes, & neque prius alteræ alteris, neque posterius: Verum majores natura priores apparent minoribus, quum non priores existant.* Il declare encore assez precisément la mesme chose par ces paroles au commencement du Livre des lieux en l'homme. *Mihi quidem videtur principium corporis nullum esse, sed omnia similiter principium, & omnia finis: Circulo enim scripto principium non reperitur.* Il n'y a, dit *Hipocrate*, aucun commencement au corps, mais tout est commencement, & tout est fin, de la mesme maniére qu'en un cercle où l'on ne trouve aucun commencement.

La difficulté est encore plus grande pour sçavoir en quel temps le corps de l'enfant est tout-à-fait formé. *Hipocrate* au Livre de la nature de l'enfant, dit que le masle n'est pas entiérement formé devant le trentiéme jour, & la femelle devant le quarante-deuxiéme. *Galien* est aussi de ce sentiment; mais le mesme *Hipocrate* se contredit manifestement au commencement du Livre *de l'âge*, nous asseûrant que la semence qui a demeuré sept jours dans la Matrice, a tout ce que le corps doit avoir; ce qu'il dit avoir veû plusieurs fois par le moyen des Courtisanes publiques qui se font avorter; nous faisant observer que si on met dans l'eau la caruncule qu'elles vuident, on y peut remarquer manifestement toutes les parties du corps, jusques aux doigts des mains & des pieds, & mesmes jusques aux parties honteuses. *Aristote*, au 3. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. dit, que le masle n'est formé qu'au quarantiéme jour, auquel temps il n'est pas plus grand qu'une grosse fourmi, & qu'on ne le peut bien voir qu'en le mettant dans l'eau; parce qu'autrement il se dissout & disparoist aussitost: Il dit aussi que la femelle n'est pas

Je nay Rien peu comprendre a ce que dit harvée quand il assure navoir rien trouvé dans la matrice durant les quinze premiers jours de la conception Il dit plus que cecy il ne raporte qu'a lieu quand Il traitte de la generation au moyen de l'oeuf quand Il assure quil n'a jamais

encore tout-à-fait formée au troisiéme mois, mais bien au quatriéme seulement. *Pline* au 4. Chap. du 7. Liv. de son hist. nat. asseûre le contraire; car il soûtient que la femelle est plûtost formée que le masle. Mais qui est celuy qui ne s'étonnera pas aprés avoir suivi le sentiment d'*Aristote* touchant la longueur du temps qu'il prescrit pour la formation du *fœtus*, & aprés avoir esté preoccupé de l'opinion d'*Harveus*, qui en son Traité de la génération, nous asseûre qu'il ne se rencontre pas mesme aucune semence en la Matrice des animaux, durant tous les quinze premiers jours qui suivent la conception, comme il dit avoir remarqué par l'ouverture de plusieurs biches, quand il entendra parler d'un autre costé *Kerckring*, qui dans un petit Traité de la génération du *fœtus*, qu'il a mis au jour depuis peu, nous asseûre avoir trouvé en la Matrice d'une femme morte subitement, trois ou quatre jours aprés ses purgations menstruelles, un petit *fœtus*, duquel la teste avec toutes ses parties paroissoit distinctement formée & separée du reste du corps, qui n'estoit encore que grossiérement tracé, dont il a fait graver la figure, comme aussi celle d'un autre *fœtus* de quatorze jours, qui estoit entiérement formé. *Severin Pineau*, nous a pareillement fait representer la figure d'un *fœtus* de vingt jours, qui estoit encore plus parfaitement accompli en toutes ses parties; c'est ce qui fait que je croy, que le sentiment le plus veritable touchant le temps auquel le *fœtus* est formé, est celuy que j'ay rapporté d'*Hipocrate*, au commencement du Livre de l'*âge*, qui est que toutes les parties du corps de l'enfant sont entiérement formées & figurées au septiéme jour, & mesme encore plûtost; & ce qui fait que j'y ajoûte plus de foy, est un petit *fœtus* masle, + de vingt-cinq ou trente jours, qui n'est pas plus grand que l'ongle du pouce, lequel je conserve par rareté en mon cabinet dans une petite phiole pleine d'esprit de vin, à cause que toutes les parties de son corps sont si parfaitement formées & figurées, qu'on les voit aussi distinctement que si c'estoit un *fœtus* de six mois. J'en ay encore un autre de sexe feminin environ de mesme terme, qui quoy-que plus petit, est aussi-bien figuré que ce premier. Mais l'on peut tres-facilement voir au Chapitre suivant, toutes les proportions du corps de l'enfant selon les differens temps de la grossesse, jusques à la fin du troisiéme mois, lesquelles j'ay fait representer comme je les ay souvent veûës de mes propres yeux.

Ce que nous avons dit, doit suffire pour sçavoir, ou plûtost pour conjecturer quelles parties du corps sont engendrées les premie-

[...] trouvé dans la matrice durant le pr. mois de la grossesse mais qu'apres un mois Il y a trouvé un gros comme un oeuf de faisan, Il s'y estoit donc formé tout a coup.

de mesme que Kerckring avec son histoire d'un fœtus de quatre jours purement fabuleuse sans quil y ait Estre de Raison, Est ce qu'une femme ne peut pas Estre grosse et avoir ses purgations menstruelles telle quil Est arrivé a celles qui devoient Estre au moins grosses de cinq semaines Et quelles assurance nous peut donner seuerin pineau de que ce fœtus n'avoit que vingt jours quil trouva si bien formé lorsque Jay accouché des femmes qui se disoient estre grosses [...] cinq dont les oeufs que je tiray de dans un petit Espece d'oeuf sans coquille qui contenoit une petite portion d'eaue et un petit fetus de la grosseur d'une petite mouche a miel comme je le raporte tout au long dans mon traité des accouchemens avec les circonstances qui conviennent pour En persuader la verite. toutes ces nouveautez tiranisent l'imagination sans la satisfaire

je n'ay trouvé aucune difficulté à trouver ce qui est dit dans la genese chap. ii. verset vii. que le seigneur forma l'homme du limon de la terre et qu'ensuitte il luy souffla sur le visage ce qui fut animé et vivant dou je conclus que par rapport au limon de la terre la conception se

res, & en quel temps il est tout-à-fait formé : Mais c'est un nœud Gordien des plus difficiles à déveloper, que de connoistre en quel temps & comment l'ame est introduite au corps de l'enfant. Plusieurs croyent que c'est dés le commencement de la génération, & qu'elle est mesme dans les semences conceûës ; toutefois avec cette distinction, qui est qu'elle n'est encore qu'en puissance dans les semences, & seulement en effet quand le corps de l'enfant est entierement formé. Quelques-uns ont dit qu'elle estoit réellement & actuellement dans les semences, & qu'elle estoit elle-mesme l'architecte de son domicile qu'elle formoit dans la génération. *Hipocrate* a esté de ce dernier sentiment, ainsi qu'il le declare au Livre de la diette, par ces paroles, *Si quis non credat animam animæ misceri, demens est.* Tertullien *au 13. ch. de l'ame*, est aussi de l'opinion d'*Hipocrate* ; car il dit que la semence vient de toutes les parties du corps, & que dés le commencement elle contient en soy une humeur qui procede tres-certainement de la substance corporelle, & une chaleur qui vient de celle de l'ame, qui bien qu'elle soit immortelle, est néanmoins engendrée aussi-bien que le corps dans le mesme moment. Et d'autres ont bien osé passer plus avant, & dire que l'ame estoit mesme dans la semence lors qu'elle estoit encore dans les testicules : Mais toutes ces opinions sont condamnées comme contraires à la Foy ; parce qu'on ne les pourroit pas admettre, sans croire que l'ame de l'homme fust corporelle aussi-bien que celle des brutes. Néanmoins je croy que dés le premier jour de la conception des semences, l'ame est introduite au corps du petit *fœtus*, qui, suivant mon opinion, est entiérement formé dés ce temps, immediatement aprés que toutes les particules des deux semences conceûës ayant esté agitées par un mouvement divin, les plus nobles se sont assemblées & concentrées au milieu de leur masse liquide, pour en former, comme dans un point, le petit *embrion*, qui pour lors n'estant pas plus gros qu'un grain de millet, est presque imperceptible pour sa petitesse : Et je suis tres-persuadé que ma croyance ne répugne point aux mystéres de nostre foy, & que bien loin qu'elle soit d'une dangereuse conséquence, au contraire il seroit tres-utile au public, que tout le monde en fut aussi persuadé que moy. Si cela estoit, beaucoup de femmes auroient horreur de se faire avorter, comme elles font sans scrupule, dés le premier mois de leur grossesse, dans la pensée qu'elles ont de ne pas faire pour lors un grand mal, s'imaginant se procurer seulement un écoulement des simples semences conceûës, & non pas l'avor-

fait par l'assemblage ou l'union des deux semences et qu'au moment que cette union s'est faite et que l'enfant est formé ne fût-il non plus gros qu'un grain de millet (figure dont se sert M. [illegible] en plusieurs de ses observations pour exprimer la grosseur de plusieurs petits fœtus avortons) je suis persuadé que dès ce moment l'ame y est infuse et l'ame introduite ce que je regarde comme une chose de foy puisqu'il n'est pas possible de se persuader un enfant formé sans âme puisqu'il sans être vivant à moins que d'anéantir sa Raison voila ce que j'ose bien dire contre les sentiments des œufs de M.rs harvée Kerkring le pineau ainsy que contre le sentiment nouveau d'autres du M.r Landry qui s'introduit si

industrieusement dans cet œuf pour être le premier principe de notre formation qui devoit mettre la vie dans la semence dont ces vers doivent selon cet auteur faire portion puisqu'ainsi qu'il dit dans le livre qu'il a donné au public et approuvé par mons. [illegible] cette liqueur ou humeur [illegible] ne consiste qu'en une quantité prodigieuse de ces pretendus vers vivants et mouvants qui font son corps et sa consistence Invention aussi ingenieuse qu'elle est condamnable.

tement d'un enfant, qu'elles font ainsi miserablement périr par des artifices damnables, & par certains breuvages, & par autres mauvais remedes qu'on ne doit pas enseigner pour en éviter le dangereux abus.

Galien au Livre de la formation du *fœtus*, avoûë franchement, qu'il ne connoist aucunement la cause efficiente du *fœtus* non plus que l'ame, & que tous les plus grands Philosophes qu'il a consultez sur cette matiére, ne luy en ont jamais pû donner la moindre raison demonstrative; mais que tout ce qu'il en peut asseûrer est, qu'il y a en cette cause efficiente une souveraine sagesse, & qu'aprés que le corps de l'enfant est entierement formé, il est gouverné durant tout le cours de la vie par les mouvemens de trois principes, qui sont le cerveau, le cœur & le foye. *Fernel* au 6. & au 7. Chap. du 1. Liv. *de abdit. rer. caus.* discourt amplement pour sçavoir si l'ame est en effet dés le commencement dans les semences, ou si elle n'y est pour lors qu'en puissance seulement; mais aprés avoir bien agité la question, il paroist assez par la conclusion du 7. Chap. qu'il estoit peut-estre du premier sentiment, qu'il n'a pas voulu soutenir ouvertement, s'estant contenté d'en faire alleguer les raisons en la conference de *Brutus*, qui bien que vaincu, ce semble, par celles de son adversaire *Eudoxus*, dit à la fin de sa dispute, qu'il n'y a que Dieu seul qui sçache quelle des deux opinions est la veritable, & que les hommes connoissent seulement ce qui leur paroist plus vray-semblable. Il ne faut pas neanmoins juger de cela par ce qui peut paroistre plus vray-semblable à nos sens; mais il s'en faut raporter entierement à ce que l'Eglise nous oblige de croire; qui est que l'ame de l'homme est une substance entierement spirituelle & toute divine, qui ne procede aucunement du pere ni de la mere, comme veut *Tertullien*; mais qui vient de dehors, & est infuse au corps de l'enfant, au moment qu'il est entierement formé, de la maniere que j'ay cydevant expliquée, qui, comme j'ay dit, ne repugne point aux mysteres de nostre foy. Mais sans faire une plus grande digression, laissons cette matiere aux gens plus éclairez que nous, & retournons à la nostre, pour parler de la grossesse & de ses différences; avant quoy neanmoins je trouve assez à propos de faire voir toutes les différentes proportions du corps de l'enfant selon les différens temps de la grossesse, qui sont bien representées dans la planche suivante, & de faire ensuite le recit d'une Histoire tres-considerable touchant un enfant que quelques-uns ont prétendu avoir esté engendré dans le vaisseau éjaculatoire appellé *tuba uteri*,

CHAPITRE V.

Des différentes proportions du corps de l'enfant selon les différens temps de la grossesse.

JE peux facilement prouver par démonstration, que les différentes proportions des enfans que l'on voit en cette planche, touchant les différens temps de la grossesse, sont tres-justes, comme les experiences journalieres nous le font tres-bien connoistre. Car si l'on considere toutes les proportions du corps d'un fort enfant du terme de neuf mois complets, par rapport à la proportion d'un *fœtus* qui n'est que de trois mois, on trouvera que celuy de neuf mois pese ordinairement environ douze livres de seize onces chacune; j'en ay mesme veû peser jusques à quatorze livres. Mais le *fœtus* de trois mois ne pesera pas au plus trois onces. C'est-à-dire qu'il pesera soixante-quatre fois moins qu'un enfant de neuf mois qui pese douze livres. Or comme le terme de trois mois n'est que le tiers de celuy de neuf mois, & que celuy d'un mois est aussi le tiers de celuy de trois mois, nous trouverons pareillement que la proportion du corps des *fœtus* de ces deux termes prématurez, répondant à cette premiere demonstration, le *fœtus* d'un mois ne pesera pas une demi drachme. C'est-à-dire qu'il pesera en-

Fetus de trois mois

d'un mois

de 10 Jours

de 3 Jours 1/3

d'un Jour

Comme il est absolument impossible de parler juste sur le temps de la formation du fœtus [redacted] on ne peut par consequent pas donner des signes d'un de mois ny de dix jours mais bien de trois mois ou environ.

Rien n'est de plus constant qu'un enfant d'un mois ne doibt pas estre plus gros qu'une mouche a miel mais qu'aussi tost qu'il a atteint cette grosseur qu'il augmente considerablement dans le second mois et beaucoup plus le troisieme et continuellement jusques a la fin du neuf estant persuadé qu'il augmente plus en quinze jours dans la suite qu'il n'a fait pendant le mois precedent parceque les vaisseaux se dilatent a mesure et que la nourriture y est portée a proportion ce qui me persuade sans difficulté ce que je dis touchant la grosseur qu'il peut acquerir dans les premiers mois qui doibt estre tout au plus et qui se trouvera estre beaucoup si l'on veut faire attention au temps qu'il faut pour debrouiller la forme de la matiere ou plustot du cahos pour establir cette admirable structure et cette surprenante harmonie par la disposition de si differens organes qui toutes consistent dans ce premier principe ou establissement

qui par consequent doibt estre encor bien considerable estant de la grosseur d'une mouche a miel comme je le dis et que je lay trouvé tres constamment a vingt cinq jours quoy qu'en dise tous ces illustres scavans auxquels je n'ay que des experiences a proposer pour les convaincre d'une verité qui ne peut estre que en doute laissant au surplus la liberté a un chacun d'en croire ce qu'il voudra mais il faut pour me faire changer des raisons plus plausibles que celles dess. harvée Kerkering et autres./.

core soixante-quatre fois mois que ne pese un *fœtus* de trois mois. Et comme le terme de dix jours n'est aussi que le tiers de celuy d'un mois, un *fœtus* de dix jours ne doit pas peser qu'un demi-grain, ou environ. Ce sont des faits que l'experience m'a montrez une infinité de fois, dans les différens avortemens des femmes où j'ay esté appellé pour les secourir. C'est ce qui m'a fait connoistre manifestement, en continuant cette égale division des temps de la grossesse, que tout le corps du *fœtus* dans le premier jour de sa conception, n'est pas plus gros qu'un tres-petit grain de millet.

Histoire d'une femme, dans le ventre de laquelle on trouva aprés sa mort un petit fœtus *de trois mois ou environ, avec une grande abondance de sang caillé; laquelle merite bien d'estre examinée, pour sçavoir si cét enfant avoit esté engendré dans le vaisseau éjaculatoire; appellé* Tuba uteri, *comme plusieurs personnes le croyent.*

LE sixiéme jour de Janvier de l'année 1669. j'ay veû au milieu de la ruë de la Tannerie, chez un Chirurgien nommé *Benoist Vassal*, une Matrice dont la figure est representée à la fin de ce Chapitre, laquelle il avoit recemment tirée du corps d'une femme âgée de 32. ans, qui estoit morte aprés avoir senti de cruelles douleurs dans le ventre durant trois jours entiers, qui luy avoient causé de frequentes syncopes, & des convulsions tres-violentes. Cette femme, qui estoit de sa profession, Garde d'accouchée, paroissoit durant sa vie d'une santé tres-parfaite, & avoit déja eû en differentes grossesses onze enfans; sçavoir sept garçons & quatre filles, dont elle estoit toûjours accouchée fort heureusement au terme de neuf mois: Mais estant devenuë grosse pour la douziéme fois, & sa Matrice ne s'estant dilatée que vers sa corne droite, cette partie devint enfin si mince & si foible, que ne pouvant souffrir seule une extension suffisante pour contenir plus long-temps l'enfant, elle se creva entierement au troisiéme mois de sa grossesse ou environ; ce qui en fit sortir l'enfant, qui fut trouvé mort entre les intestins de sa mere, avec une grande abondance de sang caillé, qui s'estoit épanché dans tout le bas ventre. Une infinité de personnes, qui furent aussi-bien que moy chez ce Chirurgien pour voir cette Matrice, qu'il montroit à tout le monde comme un prodige, leur persuadant que la génération de cét enfant s'estoit

faite dans le vaisseau éjaculatoire, que *Fallope* appelle *tuba uteri*, crûrent d'abord, sans examiner davantage la chose, qu'elle estoit ainsi que le Chirurgien la leur disoit, & que cét exemple confirmoit plusieurs histoires de semblable nature que *Riolan* rapporte au 35. Chap. du 2. Liv. de son Anthropographie. Mais lors que j'eûs bien examiné & consideré toutes les parties de cette Matrice, je reconnus que ceux qui estoient de ce sentiment se trompoient aussi bien que ce Chirurgien. C'est ce qui m'obligea d'en dessiner à l'heure mesme la figure dans la veritable disposition où je la vis pour lors; laquelle est incomparablement plus fidelle & plus correcte, que celle que ce Chirurgien fit graver un mois aprés, dans le temps qu'elle n'avoit presque plus rien de sa premiere figure, qui avoit esté toute corrompuë par le maniment de plus de mille personnes, qui l'avoient veûë, touchée, remuée, & retournée de tous les costez, pour la considerer à leur mode.

Je sçay que je pourrois paroistre bien opiniastre, en ne voulant pas demeurer d'accord que cét enfant ait esté engendré dans le *tuba uteri*, aprés l'aveû de tant de Medecins & de Chirurgiens, qui le croyent comme une verité tres-constante, si je ne faisois connoistre les raisons qui m'obligent à n'estre pas de ce sentiment. C'est ce que je pretens faire, pour desabuser tous ceux qui ont cette opinion, en faisant voir manifestement par la simple démonstration de la veritable figure de cette Matrice, que j'ay dessignée exprés de ma propre main sur l'original mesme, que cét enfant n'avoit pas esté engendré dans le *tuba*; mais dans une partie du propre corps de la Matrice, qui s'estoit étenduë & poussée vers sa corne, en maniere de hergne, dans laquelle l'enfant estoit contenu, qui venant à croistre, avoit causé la ruption de cette partie.

J'ay, ce me semble, assez de raison de comparer le vice de conformation de cette Matrice à une espece de hergne, & de dire que cét enfant avoit esté engendré en une partie de la Matrice, qui s'estoit ainsi allongée peu à peu dans la suite; car les intestins ne laissent pas d'estre contenus dans la membrane de peritoine, quoy qu'ils soient quelquefois poussez par le moyen de sa production ou de son allongement, jusques dans le *scrotum*, ainsi qu'il arrive aux hergnes de cette partie. Et voicy comme je prouve tres-bien que cette mesme partie, en laquelle estoit contenu l'enfant, avant qu'il en fust sorti par la rupture qui s'y fit, estoit une portion du propre corps de la Matrice, & non pas le *tuba uteri*: C'est, qu'il

est constant que le ligament rond s'attache immediatement à la partie laterale du propre corps de la Matrice, appellée *la corne*, ce ligament confondant en ce lieu sa substance avec celle de la Matrice. Or cela estant de la sorte, il est certain que la partie où le ligament rond aboutissoit, & à laquelle il estoit fortement attaché du costé droit, où estoit le vice de conformation de cette Matrice, estoit une portion de la substance mesme de la Matrice, aussi-bien que l'endroit où l'autre ligament rond s'attachoit du costé gauche qui estoit sain, & d'une disposition naturelle, & que par consequent cét enfant avoit esté engendré dans une partie de la Matrice qui s'estoit ainsi allongée. C'est ce qui se peut manifestement connoistre par la seule inspection de la figure que j'en ay fait representer; en laquelle le propre corps de la Matrice paroist beaucoup diminué de ce mesme costé droit; à cause que cette extension particuliere avoit consumé, & emporté par cet allongement une partie de sa substance, qui s'estoit trouvée seulement en cette derniere grossesse plus debile à cét endroit qu'aux autres; à quoy toutes les autres frequentes grossesses que cette femme avoit eües auparavant, avoient peut-estre beaucoup contribué; ou bien quelqu'autre accident qui luy pouvoit estre survenu en cette derniere, qui avoit empesché que tout le propre corps de la Matrice ne se dilatast également, comme il avoit fait dans toutes les autres grossesses.

Plusieurs personnes se sont servi depuis peu de cét exemple, pour nous prouver que les testicules des femmes sont pleins de petits œufs, qui se détachans du propre corps des testicules, dans le temps du coït, sont conduits par le *tuba* dans la Matrice, pour servir ensuite à la génération de l'enfant; & qu'un de ces prétendus œufs estant resté fortuitement dans le *tuba* de cette femme, sans tomber dans sa Matrice, avoit esté cause de sa mort. *Graaf* entr'autres est de ce sentiment, & a donné au public, pour l'autoriser, la figure de cette Matrice, qu'il a copiée sur celle que ce Chirurgien dont j'ay parlé avoit fait graver, comme on peut voir en son Livre intitulé *De mulierum organis generationi inservientibus.* Mais ceux qui se donneront la peine d'examiner sans aucune préoccupation celle qui suit, qui est tres-fidelle & correcte, aussi-bien que mes raisons, connoistront bien qu'il faut nous donner d'autres demonstrations, pour nous faire croire cette opinion veritable.

EXPLI-

EXPLICATION DE LA FIGURE SUIVANTE, en laquelle la Matrice & toutes les autres parties qui en dépendent, sont representées plus petites d'un grand tiers qu'elles n'estoient.

A. A. *montrent le propre corps de la Matrice, ouvert dans toute sa longueur, & l'épaisseur de sa substance spongieuse, parsemée de plusieurs vaisseaux tres-considerables, qui paroissent dans toute cette substance.*

B. *La cavité de la Matrice, au milieu de laquelle on voyoit plusieurs petits grumeaux, de substance fongueuse, semblable à celle de l'arriere-faix.*

C. *L'orifice interne de la Matrice, qui estoit d'une figure inégale, comme il est ordinairement à la pluspart des femmes qui ont eû plusieurs enfans.*

D. *Le* vagina, *ou col de la Matrice, ouvert en sa longueur.*

E.E. *Le ligament rond du costé gauche.*

F. *Le testicule gauche.*

G. *Le vaisseau éjaculatoire gauche, qui va du testicule à la corne de la Matrice.*

H. *Le vaisseau éjaculatoire gauche appellé par Fallope,* tuba uteri.

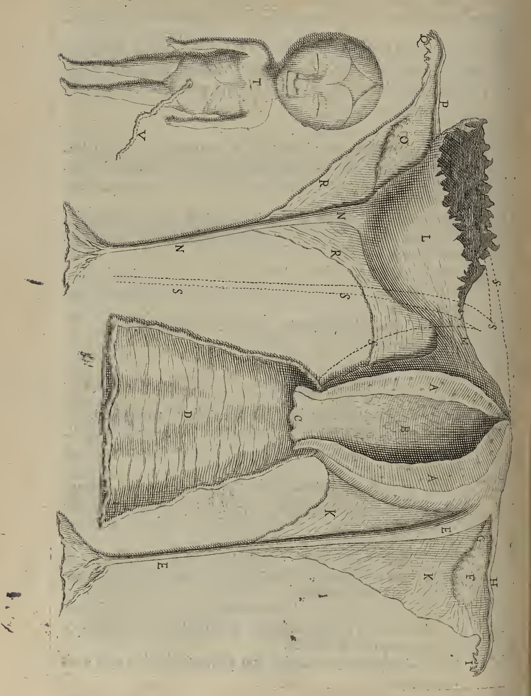
I. *Le morceau déchiré du costé gauche, qui n'est qu'une production du ligament large, qui paroist ainsi déchiquetée vers l'extrémité du vaisseau éjaculatoire.*

L. *Une espece de poche membraneuse, dans quoy l'enfant estoit contenu, avant qu'elle se fust rompuë & crevée de la maniere qu'elle paroist; & comme cette poche n'estoit qu'une portion de la propre substance de la Matrice, allongée à ce costé en maniere de hergne, elle s'estoit contractée de mesme que fait la Matrice, aussi-tost que l'enfant en fut sorti par cette grande rupture qui s'y fit, ne restant rien de contenu en sa capacité que plusieurs caillots de sang, & quelques parties de l'arriere-faix, qui s'y trouverent aprés la mort de la femme.*

M. *Un étrecissement de mesme substance, qui estoit entre cette poche & le propre corps de la Matrice.*

N.N. *Le ligament rond de la Matrice, qui estoit attaché de ce costé droit à cette poche.*

O. *Le testicule droit.*


Q
P
T
V
O
R
N
L
S
M
A
B
C
D
K
E
G
F
H
I

P. *Le* tuba uteri, *ou vaisseau éjaculatoire droit.*

Q. *Le morceau déchiré du costé droit.*

R. R. *Le ligament large du costé droit.*

S. S. S. S. S. *Tous ces endroits marquez de points au costé droit, montrent l'étenduë que la Matrice devoit avoir en ce costé, & la situation en laquelle devoient aussi estre le ligament rond & le* tuba uteri, *pour estre proportionné au costé gauche, où les parties paroissent dans une disposition naturelle.*

T. *L'enfant, qui est plus petit d'un tiers qu'il n'estoit, la grandeur & la grosseur en ayant esté diminüées dans la presente figure, à proportion de la Matrice, & de toutes les autres parties qui en dépendent.*

V. *Une partie du cordon de l'umbilic de l'enfant.*

CHAPITRE VI.

De la grossesse, & de ses differences, avec les signes de la veritable, & ceux de la fausse.

LA grossesse de la femme proprement prise, est une tumeur du ventre, causée par l'enfant situé dans la Matrice. Il y a une grossesse selon nature, qui est celle où il se rencontre un enfant vivant, que nous appellons *veritable*; & une autre contre nature, en laquelle au lieu d'un enfant, il n'y a que des corps étranges, qui se sont engendrez dans la Matrice, comme des ventositez meslées de quelques eaux, qu'on nomme *hydropisies de Matrice*; ou bien des faux germes, des moles, ou quelques membranes pleines de sang & de semences corrompuës; & pour cette raison elle est appellée *fausse grossesse.* Nous avons déja parlé en traitant de la Conception & de la génération, des causes & des signes de la grossesse dans son commencement; neanmoins nous en repeterons encore les plus certains & les plus ordinaires; qui sont, nausées, vomissemens, dégoust pour les choses que la femme avoit accoûtumé de manger & de trouver bonnes, desir des étranges & mauvaises, suppression des menstruës sans fiévre ni frisson, ou autre cause, douleur & enflure des mammelles, toutes lesquelles choses arrivent aussi aux vierges, par la retention des mois; mais le plus asseûré est, que si on met le doit dans le *vagina*, on sent l'orifice interne exactement fermé, sans aucune dureté, & dans une bonne situation, comme aussi la distention du corps de la Matrice considerable, selon que la femme

est plus ou moins grosse; & l'enfant remuant dans la Matrice nous en donne des preuves indubitables.

Il faut toutefois bien prendre garde à n'estre pas trompé à ce que l'on sent remuer dans la Matrice; d'autant que l'enfant a de soy un mouvement de totalité & de partialité; de totalité, quand il remuë tout son corps, & de partialité quand il ne remuë qu'une partie à la fois, comme la teste, un bras, ou une jambe, le reste de son corps demeurant stable; mais la Matrice gonflée en la suffocation, & mesme quelques Moles, ont par accident quelque espece de mouvement de totalité, & non point celuy de partialité. Celuy de la suffocation est convulsif, & celuy de la Mole n'est qu'un simple mouvement de décidence: Car la femme qui a une Mole de grosseur considerable dans la Matrice, de quelque costé qu'elle se puisse mettre ou tourner, son ventre suit incontinent la mesme voye, & y tombe comme une boule pesante. Vers le temps que l'enfant se meut manifestement, si la femme est effectivement grosse, les humeurs qui se sont portées aux mammelles, par la retention des mois, se convertissent en lait; & alors ce signe nous est ordinairement un témoignage asseûré de grossesse, quoy qu'il se soit veû des femmes avoir du lait (toutefois bien rarement) sans estre grosses, ou sans avoir jamais eû d'enfans: ce qui nous est confirmé par *Hipocrate*, en l'Aph. 39. du 5. Liv. qui dit, *Si mulier quæ nec prægnans, nec puerpera est, lac habet, ei menstrua defecerunt.* Si une femme a du lait aux mammelles, sans estre grosse, ou sans estre accouchée, cela vient de ce que ses menstruës sont retenuës. Mais ce sont plûtost des serositez que du lait; lequel, en ce cas, n'a pas de consistence, ni une couleur blanche, comme celuy de celle qui est accouchée: & mesme celuy de la femme grosse est encore tout aqueux, & ne s'épaissit & blanchit que lors qu'aprés estre accouchée elle vient à nourrir son enfant.

L'enfant se remuë manifestement vers le quatriéme mois, & plûtost ou plus tard, selon qu'il est plus ou moins fort: Quelques femmes le sentent dés le deuxiéme mois, & mesme encore plûtost, & d'autres vers le troisiéme seulement, ou plus tard. Au commencement ces premiers mouvemens sont fort petits, & assez semblables à ceux que fait un petit moineau lors qu'il vient d'éclorre; aprés quoy ils deviennent plus grands, à proportion que l'enfant grandit & se fortifie; & ils sont à la fin si violens, qu'ils obligent la Matrice à se décharger de son fardeau, comme elle fait par l'accouchement. L'opinion commune est, que les masles ont plûtost mouvement

que les femelles, à cause de leur chaleur qui est plus grande; mais cela est à peu prés bien égal; car il y a des femmes qui sentent plûtost leurs filles, & d'autres leurs garçons; ce qui arrive indifferemment, tant aux mâles qu'aux femelles, selon qu'il y a eu une disposition plus ou moins vigoureuse en leur génération.

Les femmes qui usent journellement du coït sont assez souvent sujettes à se tromper; car elles croyent ordinairement estre grosses, si leurs mois sont retenus, & qu'elles ayent avec cela quelque mal de cœur qui les provoque à vomir; ce qui n'est pas toûjours vray; parce que la fausse grossesse cause presque les mesmes accidens que la veritable; ce qu'on ne reconnoît le plus souvent que par la suite. Les femmes qui ont une fausse grossesse ont ordinairement le ventre également tendu de tous costez; & celles qui sont grosses d'enfant l'ont toûjours beaucoup plus éminent vers le devant, & le nombril bien plus élevé que les autres; de sorte que dans les soupçons douteux de grossesse avancée de quatre ou cinq mois, ou plus, si l'on trouve que le nombril de la femme soit enfoncé, & l'orifice interne de sa Matrice petit & duret; l'on peut-estre assuré par ces deux signes, qui sont des plus remarquables en cette occasion, que la femme n'est pas ordinairement grosse d'enfant: Car dans la veritable grossesse avancée au terme que je viens de dire, le nombril paroist toûjours plus élevé, & l'orifice interne plus tumefié, & d'une substance plus souple & molasse, que dans la fausse grossesse, qui est, comme nous avons dit, quelquefois causée par des vents, qui enflent & font distension de la Matrice; par laquelle certaines femmes les rendent avec aussi grand bruit que si c'estoit du fondement, comme faisoit cette *Galla,* dont parle *Martial* au 7. Liv. de ses Epigr. à laquelle il dit, *Offendor cunni garrulitate tui, &c.* J'en ay rapporté des exemples dans les Obs. c v. & cx. du Livre de mes Observations. D'autres fois ce ne sont que des eaux, qui s'y amassent en telle quantité, qu'il s'est vû des femmes en jetter plein un sceau, sans aucun enfant, quoy qu'elles crussent en avoir effectivement, comme fit un jour cette Marchande de bois, dont j'ay cy-devant rapporté l'histoire à la fin du troisiéme Chapitre de ce premier Livre; laquelle ne vuida des eaux de la sorte qu'à la fin du dixiéme mois; jusques auquel temps elle avoit toûjours eû opinion d'estre grosse. Il y en a d'autres qui n'engendrent que des faux germes & des Moles; ce qu'on connoît, en ce que l'enfant a ses mouvemens differens, comme j'ay dit, & que la Mole reste quelquefois dans la Matrice, aprés le terme

ordinaire de l'accouchement; ce qui est neanmoins tres-rare.

Les Moles procedent toûjours de quelques faux germes, qui restans en la Matrice, s'y accroissent à cause du sang qui y affluë, par l'accumulation duquel ils sont peu à peu augmentez. Si la Matrice s'en décharge avant le deuxiéme, ou le troisiéme mois au plus, on leur donne le nom de *faux germes*; & les uns ne sont quasi que les semences envelopées d'une membrane, comme estoit cette geniture, que vuida au bout de six jours, cette femme dont parle *Hipocrate* au Livre *de la nature de l'enfant*; les autres sont un peu plus solides, & comme charnus, ressemblans en quelque façon au gésier d'une volaille, & sont gros plus ou moins, selon le temps qu'ils ont demeuré dans la Matrice, & aussi selon la quantité du sang dont ils y ont esté abreuvez. Les femmes vuident ces faux germes plûtost ou plus tard, selon qu'ils sont adherens à la Matrice; ce qu'elles font presque toûjours avec grande perte de sang, avant la fin du troisiéme mois.

Il est de tres-grande importance de bien connoistre distinctement la veritable grossesse d'entre la fausse; car les fautes qui se commettent au mauvais jugement qu'on en fait, sont toûjours tres-considerables; d'autant qu'en la veritable grossesse l'enfant doit demeurer dans la Matrice, jusques à ce que la nature l'en fasse sortir elle-mesme par un accouchement naturel; mais au contraire, la fausse grossesse nous indique de procurer, le plûtost que faire se peut, l'expulsion de ce qu'elle contient. C'est pourquoy aux occasions ou les signes équivoques rendent la chose douteuse, il ne faut pas en faire avec precipitation un prognostic entierement decisif, comme font ordinairement les ignorans & les charlatans; car les plus fins peuvent quelquefois estre trompez en cette matiere, s'ils n'usent d'une tres-grande précaution: Pour témoignage de quoy, je pourrois citer plus de deux cens exemples de differentes femmes qui m'ont consulté plusieurs fois pour des soupçons de grossesse qu'elles avoient, à cause de l'extréme grosseur de leur ventre, & d'autres signes qui leur faisoient croire durant des années entieres qu'elles estoient grosses d'enfant, quoiqu'elles ne le fussent pas effectivement. Mais pour ne pas faire un si long discours, contentons-nous seulement de rapporter un exemple connu de tout Paris, qui est celuy de Madame la Presidente de Nesmond, qui en l'année 1668. fut jugée estre grosse d'enfant durant plus d'un an, par plusieurs Medecins, Chirurgiens, & Sagefemmes, qui estoient tous de ce sentiment contre

la verité, s'estant fondez sur la grosseur de son ventre, & sur quelques autres signes équivoques de grossesse qu'elle avoit; mais enfin aprés avoir esté l'espace d'une année & demie en cet estat, la montagne des fausses esperances qu'on luy avoit données, n'enfanta qu'une souris; c'est-à-dire, que la tumeur de son ventre disparut, sans vuider autre chose que quelques eaux, & autres corps estranges, dont la nature ne se déchargea qu'au bout de tout ce temps. On peut encore voir beaucoup d'autres exemples de fausse grossesses que j'ay rapportées dans le Livre de mes Observations.

Ces fausses grossesses arrivent ordinairement aux femmes qui ne sont pas tout-à-fait bien reglées en l'évacuation de leurs menstruës, soit pour leur quantité, soit pour leur qualité, ou pour le temps auquel elles doivent fluer; mais principalement aux femmes de 35. à 40. ans, à cause que cette évacuation commence en cet âge à n'estre plus si bien ordonnée qu'elle estoit auparavant: C'est pourquoy dans tous ces soupçons de grossesse, il faut avant toutes choses s'informer particulierement de la maniere que les femmes avoient coustume d'avoir leurs menstruës, aussi-bien que de toutes les dispositions qui ont précedé l'enflure du ventre, & de celles qui l'accompagnent; observant sur toutes choses les deux plus notables circonstances que j'ay marquées cy-dessus touchant la disposition du nombril, & celle de l'orifice interne de la Matrice.

Il arrive quelquefois que ces fausses grossesses sont bonnes comme cause; car aprés qu'elles sont terminées, il se fait un changement de la disposition de la Matrice, qui est cause que dans la suite les femmes deviennent effectivement grosses d'enfant, pourvû qu'il n'y ait pas d'autre empêchement. C'est ce qu'*Hipocrate* nous enseigne tres-bien par ces paroles du 2. Liv. des Predictions. *Postquam ventris tumiditas exsoluta fuerit, ac molles factæ fuerint, in utero concipient, si non aliud quoddam impedimentum ipsis fiat: nam hæc affectio bona est ad mutationem in utero faciendam, ut post hoc tempus in utero concipiant.*

CHAPITRE VII.

Le moyen de connoistre les differens temps de la grossesse.

Si les Medecins, les Chirurgiens, & les Sagefemmes ont besoin d'une grande prudence, pour assurer qu'une femme est grosse ou qu'elle ne l'est pas, & d'une veritable ou d'une fausse grossesse,

elle ne leur est pas moins requise, pour juger de combien elle la peut estre; afin qu'ils puissent estre assurez si l'enfant a vie, ou s'il ne l'a pas encore, ce qui est de tres-grande consideration : Car si la femme grosse avorte pour avoir esté blessée, celuy qui l'a frapée merite la mort, si son enfant estoit certainement vivant, sinon il doit estre seulement condamné à une amande pecuniaire. Il faut aussi que les Sagefemmes prennent bien garde à n'estre pas elles-mesmes cause de la mort des enfans, & quelquefois aussi de celle de leurs meres, en les mettant en travail devant qu'il soit temps, comme font celles qui ne se connoissant aucunement en leur art, s'imaginent toûjours, quand la femme grosse se plaint de grandes douleurs de ventre & de reins, que ce sont celles de l'enfantement; ce qui fait qu'au lieu de tascher à les faire cesser, au contraire, elles les excitent, & la font ainsi accoucher tres-malheureusement avant terme. Je connois une femme, qui estant grosse de six mois ou environ, fut surprise de grandes douleurs qu'elle sentoit dans le ventre, à peu prés comme si elles eussent esté celles de l'accouchement; ce qui l'obligea de mander sa Sagefemme, qui estant venuë, & connoissant la chose à sa mode, fit tout son possible pour la faire accoucher, en luy excitant un redoublement de ses douleurs par lavemens acres, & la faisant promener par la chambre, ainsi que si elle eust esté à terme : Mais cette femme voyant que nonobstant ces continuelles douleurs qu'elle eût durant deux jours, elle n'accouchoit point, elle m'envoya querir, pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre. Je fus incontinant chez elle, où l'ayant trouvée en cét estat, je sentis en la touchant par bas, l'orifice interne de sa Matrice dilaté à y mettre l'extremité du petit doigt en sa partie interne, & encore plus ouvert vers l'exterieure : Mais considerant qu'elle n'avoit aucun autre accident que ces douleurs, je la fis aussitost mettre au lit, où elle demeura huit ou neuf jours; pendant lesquels toutes ses douleurs cesserent, & sa Matrice se referma exactement, ainsi que je le connus, l'ayant touchée quelques jours ensuite; & elle ne laissa pas de porter encore son enfant trois mois entiers, & accoucha à terme d'une fille forte & robuste, que j'ay veûë vivante jusques à l'âge de cinq ans. Or si j'eusse fait continuer, comme on avoit commencé, cette femme seroit indubitablement accouchée à six mois; ce qui auroit causé la mort à son enfant en son ventre, ou peu de temps aprés son avortement. Il se faut gouverner de la maniere en pareille occasion, pourveû que ces douleurs ne soient pas accompagnées d'accidens, qui mettroient

la

la mere en danger de la vie, si on ne la faisoit accoucher promptement, comme de frequentes convulsions, ou de quelque perte de sang considerable, ainsi que nous dirons en son lieu.

Pour bien connoistre les differens temps de la grossesse, on se peut servir du propre témoignage de la femme, à quoy néanmoins il ne faut pas toûjours se fier: Car il ne nous doit servir que de conjecture; d'autant que plusieurs se trompent elles-mesmes, s'imaginant estre grosses depuis le temps qu'elles ont retention de leurs mois; ou elles se reglent par celuy auquel elles ont senti mouvoir leur enfant; ce qui n'est pas toûjours une chose certaine. Nous en jugeons le plus ordinairement par la grosseur du ventre; mais bien plus asseûrément, en touchant l'orifice interne de la Matrice. Au commencement de la grossesse, nous ne la reconnoissons que par les signes de la conception; d'autant que ce qui est pour lors dans la Matrice, n'est pas de grosseur assez considerable pour tuméfier le ventre; qui bien au contraire, devient plus plat en ce temps, pour les raisons que nous en avons dites en un autre lieu cy-devant; mais aprés le deuxiéme mois, le ventre vient à s'élever peu à peu, & de là ensuite jusques au neuviéme./Au commencement en touchant avec le doigt l'orifice interne, on le sent exactement fermé & un peu allongé, ressemblant au museau d'un petit chien nouveau né; mais de là ensuite, il grossit & s'amolit peu à peu, jusques au sixiéme mois, ou environ; aprés quoy il commence ordinairement à diminuer en toutes ses dimensions, à proportion que la Matrice s'étend; tellement que quand la femme approche de son terme, il est tout applani, & presque confus avec le globe de la Matrice, ne faisant pour lors qu'un petit bourlet, ou cercle un peu épais à son entrée, dont le couronnement est fait au temps de l'accouchement. Néanmoins il se trouve quelquefois des femmes qui ont encore cét orifice plus gros qu'à l'ordinaire vers les derniers mois de la grossesse, à cause des humiditez glaireuses dont il commence d'estre abreuvé en ce temps; mais alors il est beaucoup plus laxe & plus molasse, & non pas si compacte & si fermé, qu'il a coûtume d'estre dans les premiers mois.

Il ne faut pas aussi juger toûjours du temps de la grossesse par la grande tumeur du ventre; d'autant qu'il y a des femmes qui sont plus grosses à demi terme, que d'autres ne le sont estant prestes d'accoucher; car cela dépend de la grosseur de leurs enfans, comme aussi de leur nombre, & encore de la quantité des eaux qui sont contenuës avec eux dans la Matrice: Mais il en faut plûtost

juger par cét orifice interne, qui devient ordinairement moins épais, & d'autant plus racourcy & applani, que les femmes sont proches de leur terme; ce qui arrive ainsi que nous voyons diminuer l'épaisseur d'un cuir molasse à mesure que nous l'étendons; de mesme cét orifice devient moins épais, par l'extension qu'en fait la teste de l'enfant, qui donne & pese ordinairement contre luy dans les derniers mois. On se sert fort de cette remarque pour la reception des femmes grosses, qui viennent faire leurs couches à l'Hostel-Dieu de Paris, laquelle j'ay tres-souvent observée, y pratiquant les accouchemens en l'année 1660. par la permission que m'en fit donner pour lors Monseigneur le premier President, n'y ayant point de lieu plus propre à se perfectionner en peu de temps, dans la pratique d'une opération si necessaire; à cause du grand nombre qu'on y en fait journellement, & de toutes sortes. La regle est, que toutes les femmes grosses y sont receûës charitablement, quinze jours ou environ, avant leur terme; & pour ce sujet on les visite devant que de les y admettre; à cause qu'on en voit quantité, qui estant bien aises d'estre nourries à ne rien faire, s'y presentent deux ou trois mois plûtost qu'elles ne doivent, se disant & asseûrant estre prestes d'accoucher: Mais par les considerations que j'ay dites cy-dessus, on peut facilement juger, & sçavoir à fort peu prés, celles qui y sont recevables, & celles qui ne le sont pas; c'est-à-dire, quand elles sont sur le point de leur temps, & par ce moyen, connoistre aussi quand il est besoin de procurer l'accouchement, ou au contraire le retarder autant qu'il est necessaire & possible, lors que la femme n'est pas encore à terme.

CHAPITRE VIII.

Sçavoir, si on peut connoistre que la femme est grosse d'un masle ou d'une femelle; & les signes qui dénotent qu'elle est grosse de plusieurs enfans.

ON peut bien contenter la curiosité des femmes qui desirent sçavoir si elles sont grosses ou non; mais il s'en trouve beaucoup qui veulent qu'on passe outre, & qu'on leur dise, si c'est d'un garçon ou d'une fille; ce qui est absolument impossible; quoy-qu'il n'y ait presque point de Sagefemme qui ne se vante de le deviner; (en effet c'est bien deviner que d'y rencontrer) car quand cela ar-

rive, c'est asseûrément plûtost par hasard, que par aucune science, ou raison qu'elles ayent eûë pour le pouvoir prédire. Mais on est quelquefois si fort pressé & importuné d'en dire son sentiment, principalement par les femmes qui n'ont jamais eû d'enfans, & mesme par leurs maris qui n'en sont pas moins curieux, qu'on est obligé de les satisfaire au mieux qu'il est possible sur ce sujet, par l'examen de quelques signes tres-incertains.

Il y a beaucoup de signes, sur lesquels cette connoissance est fondée (si tant est qu'on la puisse avoir, ce que je ne crois pas) dont les deux principaux sont tirez d'*Hipocrate.* Le premier est en l'Aphor. 42. du 5. Liv. où il dit, *Mulier gravida si marem gerit, benè colorata est; si vero fœminam, malè colorata.* La femme grosse d'enfant masle a bonne couleur; mais si c'est d'une fille, elle a mauvaise couleur. Et l'autre en est l'Aphor. 48. du mesme Liv. *Fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ magis gestantur.* Le plus souvent les enfans masles sont situez au costé droit, & les femelles au costé gauche. De plus, on dit que la femme grosse d'un fils, est plus gaillarde & plus réjoûïe, qu'elle se porte beaucoup mieux, qu'elle n'est pas si dégoustée, qu'elle le sent remuër plûtost, qu'elle a le poulx de la main droite plus élevé, plus fort, & plus frequent que celuy de la main gauche, que sa mammelle droite grossit devant la gauche, & est aussi plus ferme, que le bout de toutes deux est relevé, & regarde vers le haut, que le lait en est plus épais, & enfin que toutes les parties droites de son corps sont plus robustes & plus promptes à tous mouvemens; comme par exemple, si elle est assise, ou à genoux, ou debout, qu'elle commencera sa premiere démarche avec le pied droit; mais si c'est une fille, elle a des signes tout contraires à ceux que je viens de dire. Il y a des personnes qui pretendent le connoistre par les urines en les voyant; mais ce dernier signe n'est pas plus asseûré; car il se rencontre tous les jours des femmes bien colorés, & qui ont tous ces signes d'estre grosses d'enfant masle, qui accouchent d'une fille, contre toute l'esperance qu'on leur avoit donnée du contraire; & d'autres, qui bien qu'elles ayent des signes tout-à-fait opposez, font des garçons.

Quelques-uns croyent s'y mieux connoistre que tous les autres, par la consideration du temps de la conception; car ils disent, que si la femme a conceû pendant que la Lune estoit en son croissant, elle doit avoir un garçon, & au contraire que ce doit estre une fille si elle estoit en son declin: Mais ils n'y rencontrent pas mieux, comme il est aisé de le connoistre par la remarque que j'en ay faite

à l'Hoſtel-Dieu de Paris, & qu'on y peut faire tous les jours auſſi-bien que moy ; qui eſt que j'y accouchay une fois en un ſeul & meſme jour de l'année 1660. onze femmes qui eſtoient toutes à terme, dont cinq eurent des garçons, & les ſix autres firent des filles. Or il eſt à préjuger qu'elles avoient toutes conceû à peu prés en meſme temps, puis qu'elles accoucherent toutes à terme en meſme jour: C'eſt pourquoy elles auroient dû, ſi cela y faiſoit quelque choſe, avoir eſté regies par la domination de cet Aſtre, & avoir fait toutes des garçons, ou toutes des filles ; & non les unes des garçons, & les autres des filles ; ainſi qu'il arriva, & qu'il arrive encore tous les jours au meſme lieu, où on voit naiſtre, comme par tout ailleurs, des maſles & des femelles indifferemment: C'eſt ce que prouvent bien auſſi les Regiſtres de tous les enfans nouveau-nez qu'on porte journellement baptiſer dans toutes les Paroiſſes de cette ville de Paris, leſquels on peut aiſément conſulter pour la confirmation de cette verité ; mais particulierement ceux des Paroiſſes de ſaint Euſtache, & de ſaint Sulpice ; en chacune deſquelles on baptiſe ordinairement plus de 160. enfans par mois. Mais ce qui doit encore mieux confirmer que l'influence de la Lune ne contribuë en rien à déterminer le ſexe de l'enfant, c'eſt que nous voyons ſouvent des femmes accoucher d'enfans jumeaux qui ſont de différent ſexe, quoy qu'ils ayent eſté engendrez dans le meſme temps: De ſorte que l'on peut bien connoiſtre par là, que les femmes qui ſont lunatiques, ne le ſont ordinairement que par la teſte, & non point par la partie qui ſert à la conception.

Il y en a d'autres qui croyent que les maſles ſont plûtoſt engendrez de la ſemence qui vient du teſticule droit, que de celle qui procede du gauche, l'eſtimant eſtre plus chaude & moins ſereuſe, à cauſe que la veine ſpermatique droite vient du tronc de la veine cave, & que celle du coſté gauche prend ſon origine de l'émulgente ; mais s'ils connoiſſoient de quelle maniére ſe fait la circulation du ſang, ils ſçauroient que le ſang de la veine émulgente n'eſt pas plus ſereux que celuy qui eſt dans la veine cave ; d'autant qu'il a eſté purgé par le rein de ſa ſeroſité ſuperfluë, avant que d'entrer dans cette émulgente, & que la ſemence des deux teſticules eſt toute ſemblable ; parce qu'elle eſt faite d'un meſme ſang, qui leur eſt apporté, non point par les veines, mais ſeulement par les deux arteres, qui naiſſent du tronc de l'*Aorte*, autrement dite *la groſſe artere;* pour lequel ſujet le gauche eſt auſſi diſpoſé à produire des maſles que des femelles. C'eſt pourquoy ces Paſtres s'abuſent en liant l'un

ou l'autre testicule de leurs taureaux, selon qu'ils souhaitent avoir des masles ou des femelles. *Hipocrate* au Livre de la Superfétation, recommande à l'homme de faire la mesme chose dans l'action du coït; mais cette ligature luy seroit fort incommode & tres-douloureuse; outre qu'elle luy seroit entierement inutile, pour la raison que j'ay dite, comme les deux exemples qui suivent le peuvent assez justifier.

J'ay connu autrefois à Rome un Italien qui n'avoit que le testicule gauche (ayant perdu le droit en quelque bonne occasion) lequel depuis cét accident; ne laissa pas aprés s'estre marié, de faire deux enfans, que j'ay veû vivans & fort sains, l'un desquels estoit un garçon, & l'autre une fille, sans tous ceux qu'il peut avoir eûs depuis ce temps-là, auquel il n'avoit aucun soupçon que sa femme eust esté aidée en sa besogne par quelqu'autre, comme il arrive assez souvent en ce païs. Je connois encore presentement un autre homme, qui est un Maistre Armurier de cette ville de Paris, qui n'a aussi que le testicule gauche, le droit luy ayant esté amputé dans sa jeunesse pour le guerir d'une hergne qu'il avoit, duquel la femme est accouchée d'un garçon pour la premiere fois, & de deux filles ensuite. Mais ce qui prouve manifestement que tous les signes sur lesquels on pretend fonder la préconnoissance qu'on peut avoir du sexe de l'enfant qui est au ventre de sa mere, sont tout-à-fait incertains; c'est que les enfans Jumeaux, qui ont esté engendrez d'un seul & mesme coït, sont assez souvent, comme j'ay dit, tout deux de different sexe. On voit donc bien par tout ce que nous venons d'alleguer, que l'on ne peut pas avoir aucune connoissance certaine du sexe de l'enfant qui est dans le ventre de sa mere, ni sçavoir les veritables moyens d'engendrer plûtost un garçon qu'une fille; Dieu ayant exprés caché cette préconnoissance à l'homme pour éviter qu'il n'en abusast, au préjudice de la propagation de l'espece; parce que la pluspart desirant des garçons, il arriveroit qu'il y auroit manque de filles.

Les personnes qui se vantent de pouvoir prédire quel doit estre l'enfant qui n'est pas encore né, adherent pour l'ordinaire, par complaisance, au souhait que les femmes grosses & leurs maris font touchant ce sujet; car si la Sagefemme sçait qu'on desire un garçon, elle asseûrera que ce doit estre un garçon, & qu'elle en jureroit; & si c'est une fille qu'on demande (comme cela arrive aussi à des femmes qui aiment mieux les filles) elle dira de mesme, & qu'elle gageroit que ce doit estre une fille. Si cela reüssit à la bon-

ne heure suivant son prognostic, elle ne manquera pas de dire qu'elle le sçavoit bien; mais quand la chance tourne au contraire de la prédiction, elle se fait reputer pour ignorante & presomptueuse.

Pour moy je voudrois agir tout autrement, & reconnoistre avant que d'en rien dire, l'inclination des personnes, & donner toûjours en une chose si douteuse, mon avis contraire au souhait qu'on fait; car s'il arrive que par cette voye la Sagefemme rencontre bien (quoique ce soit par hazard) on dira que c'est une habile femme, & qu'elle l'avoit bien dit; & s'il vient d'autre façon (ce qui de deux fois arrive une) la femme & son mari ayant ce qu'ils ont souhaité, n'y prendront pas de si prés garde; dautant qu'on reçoit toûjours de bon cœur le bien qui arrive, quoy qu'on ne l'ait pas esperé. Je diray neanmoins ce que l'experience m'a fait connoistre de plus vraisemblable dans cette incertitude, qui est, que les femmes qui ont déja eû plusieurs enfans, peuvent mieux que tout autre deviner de quel sexe est l'enfant dont elles sont grosses, en conférant les dispositions où elles se trouvent, avec celles de leurs precedentes grossesses; car souvent ces dispositions sont presque semblables toutes les fois qu'elles sont grosses de garçons, & changent ordinairement & se trouvent differentes lors qu'elles sont grosses de filles.

Ayant montré qu'il n'est pas possible de sçavoir precisément de quel enfant la femme grosse doit accoucher, à cause de l'incertitude des signes sur lesquels on se fonde pour en juger, nous dirons qu'il n'en est pas de mesme de la connoissance qu'on peut avoir si la femme est grosse de plusieurs enfans. Beaucoup d'Auteurs ont crû, que la femme ne doit porter que deux enfans à la fois, à cause qu'elle n'a que deux mammelles; comme aussi parce qu'elle n'a que deux cavitez dans la Matrice, à la différence de beaucoup d'autres animaux, qui y ont plusieurs cellules, le nombre desquelles correspond ordinairement à celuy de leurs mammelles; ce qui fait qu'ils portent un plus grand nombre de petits, lequel est souvent égal à celuy des cellules de leur Matrice. Cela est bien vray à l'égard de ces autres animaux; mais la Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, dans laquelle il y a seulement une simple petite ligne longitudinale, qui s'y trouve sans autre separation.

Nous voyons tous les jours des femmes accoucher de deux enfans d'une mesme portée, & quelquefois de trois, mais tres-rarement de quatre. J'ay connu neanmoins autrefois un nommé M. *Hebert*, Couvreur des bâtimens du Roy, qui estoit si bon Cou-

yreur, que sa femme accoucha, il y a environ quarante-trois ans, de quatre enfans tous vivans en une seule fois; ce que sçachant Monseigneur le Duc d'Orleans défunt, auprés duquel il estoit assez bien venu pour son humeur joviale, il luy demanda en presence de quantité de personnes de qualité, s'il estoit vray qu'il fust si bon compagnon, que d'avoir fait à sa femme ces quatre enfans tout d'un coup; il répondit tout froidement qu'ouy, & qu'assurément il luy en eust fait une demi-douzaine, si le pied ne luy eust point glissé, ce qui fit rire un chacun de la bonne façon. *Aristote* au 4. Ch. du 7. Liv. de l'hist. des anim. parle d'une femme qui en quatre fois accoucha de 20. enfans, en ayant fait cinq à chaque fois, dont la plus part ont pû estre nourris jusques à l'âge d'adolescence. *Pline* au 3. Ch. du 7. Liv. de l'hist. nat. rapporte encore cette même histoire, ou une autre toute semblable, qu'il ajoûte à l'exemple qu'il donne des trois *Horaces*, & des trois *Curiaces*, & à celle d'une femme nommée *Fausta*, qui du temps d'*Auguste*, en la ville d'*Ostie*, fit quatre enfans en une fois, sçavoir deux masles & deux femelles; disant outre cela, qu'au rapport de *Trogus*, il y a des femmes en Egypte qui en font jusques à sept, & au 11. Ch. il parle d'une autre femme qui avorta de douze en une seule fois; & *Albucasis* au 75. Ch. du 2. Liv. de sa meth. dit qu'il se forme quelquefois quatre, cinq, six, sept, & mesme plus de dix enfans ensemble dans la Matrice; & qu'il a connu une certaine femme qui avorta de sept, & une autre de quinze, qui estoient tous bien formez. Mais j'estime pour miracle, ou pour fable, l'histoire ou le conte de cette Dame Marguerite, Comtesse d'Hollande, qui en l'an 1276. accoucha de trois cens soixante & cinq enfans, en une seule & mesme fois, qui reçurent tous le baptême, & moururent le mesme jour aussi-bien que leur mere; ce qui luy arriva (dit-on) par l'imprécation que luy fit une pauvre femme, qui souhaita qu'elle en pût faire autant qu'il y a de jours en l'an; à cause que luy demandant l'aumosne, en luy representant sa misere, & celle de deux enfans jumeaux qu'elle portoit entre ses bras, cette Dame luy répondit, que si elle en souffroit de l'incommodité, elle avoit eû du plaisir à les faire, luy reprochant aussi, qu'elle ne pouvoit pas avoir conçû ces deux enfans d'un seul homme. *Schinkius* au 4. Liv. de ses Observat. a transcrit tout au long l'Epitaphe qui contient l'histoire de cette Comtesse; laquelle il dit estre gravée sur un marbre dans un Bourg appellé *Lausdun*, qui n'est pas éloigné de la ville de *Leide* en Hollande.

Il ne m'est pas encore arrivé, depuis trente-six ans que je pratique les accouchemens, d'exemple plus remarquable pour le nombre des enfans, que celuy de la femme d'un Peintre, nommé *M. Pierret*, demeurant en la ruë S. Martin; laquelle j'ay accouchée le 6. Novembre 1675. de trois enfans assez gros, au terme de huit mois de sa grossesse, sçavoir deux garçons & une fille: Mais ce qui est le plus extraordinaire, est que le mary de cette femme estoit paralytique de la moitié du corps depuis deux ans entiers; nonobstant quoy il n'avoit pas laissé de faire tout d'un coup ces trois enfans à sa femme, qu'il croyoit exempte de tout soupçon d'avoir commis en leur génération aucune infidelité envers luy. Cet exemple confirme assez, ce me semble, le dire de nos bonnes gens, qui soutiennent qu'un homme est capable de génération, tant qu'il a la force de soulever un boisseau de son. Mais comme le plus souvent le nombre de deux, est celuy qu'ont les femmes, qui font plusieurs enfans à la fois, nous en dirons les signes, qui ne paroissent pas neanmoins toûjours dans les premiers mois, & qui mesme se remarquent fort peu jusques à ce que les enfans ayent un mouvement manifeste. Il y en aura quelque apparence, si la femme est extraordinairement grosse, sans qu'il y ait en elle aucun soupçon d'hydropisie; & bien plus, si on voit une éminence à chaque costé de son ventre, & qu'il ait en sa longueur comme une ligne un peu déprimée, ou moins relevée vers le milieu; & la chose sera presque certaine, si en un même instant on sent plusieurs & differens mouvemens aux deux côtez, & si ces mouvemens sont beaucoup plus frequens qu'à l'ordinaire; ce qui se fait à cause que les enfans estant pressez, s'incommodent l'un l'autre, & s'excitent à se mouvoir de la façon, quoy qu'ils soient separez par des membranes, & contenus dans des eaux differentes. Outre cela, j'ay souvent observé, que les femmes qui ont plusieurs enfans, sont beaucoup plus incommodées durant tout le cours de leur grossesse, qu'elles ont aussi le ventre de tous costez bien plus tendu en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que les autres qui n'en ont qu'un; & que vers les derniers mois elles ont toûjours les jambes & les cuisses fort enflées, & mesme quelquefois les deux levres de la vulve, & tout le pubis. Si tout cela est ainsi, pour lors on peut estre assuré que la femme est tres-certainement grosse de plusieurs enfans.

Plusieurs Auteurs sont de l'opinion d'*Aristote* & de *Pline*, qui disent que les jumeaux de tous les autres animaux vivent facilement, quoy qu'ils soient de different sexe; mais qu'au contraire, tres-peu

de

de ceux de la femme peuvent estre élevez, estant tres-difficile que la nature se puisse bien regler à conserver ces enfans de different sexe, dans la Matrice, durant tout le temps qui seroit necessaire; à cause que le masle & la femelle recevant (à ce qu'on pretend) leur perfection plus promptement l'un que l'autre, il arrive presque toûjours que l'un vient à en sortir devant le temps; mais nous voyons tous les jours le contraire; car les jumeaux tant d'un même, que de differens sexes, vivent indifferemment aussi-bien d'une façon que de l'autre. *Rodericus à Castro* au 13. Ch. du 3. Liv. *de la nat. des femmes*, confirme tres-bien cette verité par l'exemple qu'il apporte de son propre frere & de sa sœur, tous deux jumeaux, âgez de prés de 40. ans, qui estoient en tres-parfaite santé, & tous deux remarquables, non seulement pour les forces du corps, mais aussi pour toutes les perfections de l'esprit. Mais à quoy bon citer des autoritez, pour prouver une chose que l'experience nous fait connoistre journellement? C'est pourquoy finissons ce discours pour parler de la superfétation.

CHAPITRE IX.

De la superfétation.

LA superfetation est une conception reïterée, qui se fait lorsque la femme qui est déja grosse vient à concevoir pour une seconde fois: Mais il y a beaucoup de contestation, pour sçavoir si la femme qui accouche de deux enfans, ou d'un plus grand nombre, les a tous conçus d'un mesme coït, ou de plusieurs. *Seneque* au 1. Ch. du 7. Liv. *des bien-faits*, met cette chose au rang de celles qui sont les plus difficiles à connoistre, aussi-bien que la cause du flux & reflux de la Mer Océane. Nous voyons à la verité tous les jours les chiennes, les chattes, les truyes, & les lapines faire plusieurs petits, pour avoir esté couvertes une seule fois; ce qui peut bien faire préjuger que cela arrive à la femme de la mesme maniere, comme il est bien justifié *au 38. ch. de la Genese*, par l'exemple des deux enfans que *Thamar* conçût tout d'un coup de son beau-pere *Juda*, qui ne l'avoit connuë qu'une seule fois. Il y en a d'autres qui veulent que cela se fasse par superfetation; mais il y a des signes qui nous en font connoistre la difference, par le moyen desquels on sçaura si les deux enfans ont esté engendrez ensemble d'un seul coup, ou bien successivement l'un aprés l'autre.

Ce qui fait croire à plusieurs que la superfetation ne peut arriver, c'est à cause qu'aussi-tost que la femme a conçu, sa Matrice se comprime, & se ferme tres-exactement; aprés quoy la semence de l'homme, qui est absolument necessaire à la conception, n'y trouvant pas de place ni d'entrée, ne peut (à ce qu'ils disent) y estre reçuë ni contenuë, pour faire cette seconde conception; joint à cela, que la femme grosse décharge sa semence, qui n'y est pas moins requise que celle de l'homme, par un vaisseau qui aboutit à l'extremité de l'orifice interne, laquelle se répand par ce moyen dans le *vagina*, & non dans la Matrice, ainsi qu'il seroit necessaire pour la superfetation. Néanmoins on répond à ces objections qui sont tres-fortes, qu'il est bien vray que la Matrice est pour l'ordinaire exactement fermée & resserrée quand la femme a conçu; & outre cela que la femme jette pour lors sa semence par un autre conduit; mais que cette regle generale a quelques exceptions; & que la Matrice ainsi fermée s'entrouvre quelquefois, pour laisser passer quelques excremens sereux & glaireux, qui par leur séjour l'incommodent; ou principalement lorsque la femme est animée d'un extraordinaire desir du coït, & que venant aux prises amoureuses, dans la chaleur de cette action, elle décharge quelquefois par le conduit qui aboutit au fond de sa Matrice, lequel est dilaté & ouvert derechef, par l'impetueux effort de sa semence agitée & échauffée plus que de coûtume; & cet orifice s'ouvrant ainsi quelque peu dans ce temps, si la semence de l'homme y est dardée en ce moment, on croit que la femme peut concevoir une deuxiéme fois, qu'on appelle *superfetation*: ce qui est confirmé par l'histoire que *Pline* rapporte au 11. Ch. du 7. Liv. de l'hist. nat. d'une servante, laquelle ayant exercé le coït en un mesme jour avec deux differentes personnes, fit deux enfans, l'un ressemblant à son Maistre, & l'autre à son Procureur; comme aussi de cette autre femme qui en eût encore deux, l'un semblable à son mari, & l'autre à son adultere; faisant encore mention en ce mesme lieu d'une autre histoire fabuleuse, d'une femme qui ayant vuidé au septiéme mois un enfant mort, accoucha outre cela de deux jumeaux, deux mois ensuite de ce premier; tous lesquels exemples il a tiré mot à mot d'*Aristote* au 4. Ch. du 7. Liv. *de l'hist. des anim.*

Cette seconde conception est effectivement une chose aussi rare, que nous en voyons la decision incertaine; c'est pourquoy il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois que les femmes ont plusieurs enfans d'une mesme portée, il y ait eu superfetation; car ils sont

presque toûjours faits d'un mesme coït, par l'abondance des deux semences, lesquelles sont quelquefois partagées en la Matrice ; à cause que l'éjaculation ne s'en fait pas tout d'un coup, mais en differentes reprises. Il ne faut pas croire aussi que la superfetation se puisse faire en tous les temps de la grossesse ; car si elle se fait, elle ne peut avoir lieu dans le premier, ni dans le second jour de la conception ; d'autant que d'autre semence venant à estre reçuë dans la Matrice, il s'en feroit un mélange & une confusion avec la premiere, qui pour lors n'est pas encore revêtuë de cette pellicule qui l'en pourroit separer ; laquelle n'est entierement formée qu'au sixiéme ou au septiéme jour, comme *Hipocrate* vit à cette femme, dont il parle au Livre *de la nature de l'enfant*, qui jetta cette geniture vers ce temps-là ; outre que la Matrice se rouvrant de nouveau, il se feroit un écoulement de la premiere semence, qui ne seroit pas envelopée de cette petite membrane qui la pourroit conserver. C'est ce qui fait que je ne crois pas que cette servante dont parle *Pline*, eust accouché de deux enfans, qui ressembloient à leurs differens peres, pour la raison qu'il en allegue ; qui est qu'elle avoit exercé en un mesme jour le coït avec ces deux differentes personnes ; parceque le dernier auroit certainement causé cette confusion de semence, comme j'ay dit, & auroit ainsi détruit l'ouvrage commencé : Mais je crois, que si cette superfetation se fait quelquefois, elle ne se peut faire seulement, que depuis le sixiéme jour de la conception, ou environ, jusqu'au trentiéme tout au plus ; parce que pour lors les semences sont revêtuës de membranes, & le *fœtus* qui est contenu dans la Matrice est encore tres-petit ; mais aprés ce temps, cela est impossible, ou tout au moins tres-difficile ; à cause que la Matrice s'emplissant de plus en plus par l'accroissement de l'enfant, auroit d'autant plus de peine à recevoir une nouvelle semence, & ne pourroit pas aussi la retenir, & empêcher qu'elle ne regorgeast dehors par sa plenitude, l'ayant reçuë en cet estat ; & ce qui me fait croire d'autant plus volontiers qu'il est tres-difficile que la superfetation se puisse mesme jamais faire, est que la Matrice embrasse toûjours si étroitement tout ce qu'elle contient, qu'elle ne laisse aucun vuide en sa capacité, quand mesme ce seroit un corps étrange qui y seroit retenu.

Hypocrate au Livre de la superfetation, nous donne (à ce qu'il croit) un moyen de reconnoistre si deux enfans sont jumeaux ; c'est-à-dire, s'ils ont esté tous deux faits d'un mesme coït, ou s'ils sont engendrez l'un aprés l'autre par superfetation ; disant que

comme la femme conçoit les jumeaux en un mesme jour, elle en accouche aussi en un mesme jour : *Quæ gemellos gestat, eadem die parit, velut concipit.* Mais cela n'est pas toûjours vray ; néanmoins on connoist les jumeaux, en ce qu'ils sont tous deux à peu prés d'égale grosseur & grandeur, & qu'ils n'ont assez ordinairement qu'un seul & commun arriérefaix, & ne sont separez l'un de l'autre que par leurs membranes, qui les envelopent chacun en particulier avec leurs eaux ; car ils ne sont pas tous deux dans une mesme membrane & en mesmes eaux, comme quelques-uns croyent contre la verité. Mais s'il y a plusieurs enfans, & qu'il y ait eû superfetation, ils seront pareillement separez par leurs membranes, néanmoins ils n'auront pas leur delivre commun ; mais chaque enfant aura le sien particulier, & ils ne seront pas aussi d'égale grandeur ; d'autant que celuy qui aura esté fait par superfetation, sera beaucoup plus petit & plus foible que celuy qui aura esté engendré le premier ; qui à cause de sa force & vigueur, aura pris pour luy la plus grande & la meilleure portion de la nourriture, ainsi que nous le reconnoissons aux fruits fort gros & beaux, qui en ont quelquefois proche d'eux de tres-petits, qui sont comme des avortons ; ce qui vient de ce que celuy qui est premierement noûé & affermi à l'arbre, emporte toute la nourriture de son voisin provenu de la fleur qui s'est épanoûie ; lors que le premier avoit déja aquis quelque grosseur. Il se voit aussi quelquefois que les jumeaux ne sont pas toûjours de pareille grandeur ; ce qui arrive selon qu'ils ont plus ou moins de vigueur l'un que l'autre, pour attirer à eux en plus grande abondance la meilleure partie de la nourriture commune.

Il y a environ douze ans que j'accouchay une femme qui estoit à terme, à laquelle je tiray par les pieds une fort grosse fille vivante, qui s'estoit presentée en cette mauvaise posture, aprés quoy la voulant delivrer, j'amenay avec l'arrierefaix un autre enfant, qui estoit un garçon mort, & deux fois plus petit que cette premiére fille ; lequel ne paroissoit pas à sa grandeur & à sa grosseur avoir plus de quatre à cinq mois, quoy-que ces deux enfans eussent esté engendrez ensemble en un seul & mesme coït, comme il se reconnoissoit, en ce qu'ils n'avoient pour tous deux qu'un seul & mesme délivre ; ce qui en est la véritable marque, ainsi que nous avons dit ; & ce deuxiéme enfant estoit si petit, que je le tiray tout d'un coup avec l'arriérefaix, & encore envelopé de ses membranes, que j'ouvris aussitost, pour voir s'il estoit vivant ; mais il estoit

mort il y avoit bien long-temps, ainsi qu'il me parut par sa corruption.

Ne voulant pas tout-à-fait soutenir que la superfetation ne se fasse quelquefois, je diray seulement qu'elle arrive tres-rarement; & qu'aux femmes qui accouchent de deux enfans, qui n'ont qu'un seul délivre commun à tous deux, c'est un signe tres-certain qu'il n'y a point eû de superfetation, & qui est beaucoup plus seur que les indices qui se tirent de la grandeur & de la force des enfans, qui ne nous doivent servir que des conjecture; joint à cela que les jumeaux peuvent encore avoir chacun leur délivre entiérement separé l'un de l'autre, aussi-bien que leurs corps le sont; c'est pourquoy ce signe, qui est équivoque, ne nous peut pas bien prouver la chose. Pour conclure cette dispute, je diray qu'il est toûjours au pouvoir de la femme d'éviter la superfetation, si elle s'abstient du coït durant les premiers mois aprés qu'elle aura conceû; mais il n'en est pas de mesme de la génération des jumeaux; car elle ne dépend point d'elle en aucune façon.

CHAPITRE X.

De la Mole & du Faux-germe.

DE toutes les especes de grossesse de la femme, il nous reste à examiner celle qui est causée par la Mole, de laquelle il faut toûjours procurer l'expulsion aussitost qu'elle est reconnuë; parce qu'elle est tout-à-fait contre nature. La Mole n'est autre chose qu'une masse charnuë, sans os, sans articulation, & sans distinction des membres, qui n'a aucune veritable forme ni figure reguliere & determinée, engendrée contre nature dans la Matrice ensuite du coït, des semences corrompuës de l'homme & de la femme.

Il est tres-certain que les femmes n'engendrent pas de Moles, ni de faux germes, si elles n'ont usé du coït; parce que les deux semences y sont aussi bien requises que pour la vraye génération. On en voit, à la verité, quelques-unes qui n'ayant eû aucune habitation avec l'homme, vuident aprés des pertes de sang, quelques corps étranges, qui semblent estre charnus en apparence; mais si on y prend garde de bien prés, on trouvera que ce ne sont que des grumeaux de sang caillé, qui n'ont aucune consistance ni tissure charnuë ou membraneuse, comme ont toûjours les Moles

& les faux germes. Il y a mesme quelques femmes qui vuident aussi tous les mois dans le temps de leurs menstruës des petits corps, qui paroissent comme membraneux, & en quelque façon charnus: Mais ce n'est qu'un sang glacé & une pituite visqueuse, qui se condense par la chaleur du lieu tout autour des parties internes de la Matrice, d'où venant ensuite à se détacher par l'affluence du sang, elle est expulsée avec les menstruës.

Quelques Auteurs font plusieurs differences de Moles; & disent que les unes sont aqueuses & venteuses, & les autres membraneuses & charnuës; dont quelques-unes sont sans forme ni figure determinée, & d'autres ont quelque espece de figure humaine grossiere, & mesme quelque sentiment & mouvement: Mais suivant la definition que nous en avons donnée, nous n'admettons pour veritables Moles, que ces corps étranges charnus, contenus en la capacité de la Matrice, qui sont entiérement separez de sa propre substance, à laquelle ils adherent seulement par quelques endroits, d'où ils tirent leur nourriture. C'est pour cela que nous ne suivons pas la definition qu'*Aëtius* au 80. ch. du 16. liv. & *Paul Æginete* au 69. ch. du 3. liv. nous donnent de la Mole: Car ils disent, que ce n'est autre chose qu'une tumeur endurcie de la Matrice, causée, selon *Aëtius*, ou par quelque inflammation qui a precedé, ou par quelque ulcere, auquel une excroissance de chair est survenuë, laquelle tumeur on appelle *Mole*, à cause de sa grande pesanteur: Mais cette définition convient plûtost au schyrre de la Matrice, & à l'ulcere avec chair superfluë, qu'à la veritable Mole; & les eaux & les vents se doivent rapporter aux hydropisies de Matrice; & si ce qui est contenu en sa capacité, a de soy quelque sentiment & mouvement animal, en ce cas, c'est un monstre, & non une Mole.

Les Moles s'engendrent ordinairement lors que la semence de l'homme, ou celle de la femme, ou toutes les deux ensemble sont debiles ou corrompuës originairement, ou par accident (car la Matrice ne travaille à la véritable génération, que par le moyen des esprits, dont les semences doivent estre toutes remplies) mais d'autant plus facilement, que le peu qui s'y en trouve est éteint, & comme estouffé, ou noyé par la quantité de sang menstruel grossier & corrompu, qui quelquefois y affluë peu de temps aprés la conception; lequel ne donne pas le loisir à la nature d'achever ce qu'elle commençoit à grand' peine; & troublant ainsi son ouvrage, en y mettant la confusion & le desordre, il se fait des se-

mences, & de ce sang une espece de *chaos*, que nous appelons *Mole*; laquelle ne s'engendre que dans la Matrice de la femme, & ne se rencontre jamais, ou tres-rarement, dans celle de tous les autres animaux; parce qu'ils n'ont pas de sang menstruel comme elle; joint à cela que souvent les deux semences, tant celle de l'homme, que celle de la femme, ne sont pas fecondes; à cause qu'ils exercent trop frequemment le coït; ce que ne font pas la plusspart des autres animaux, qui n'en usent que tres-rarement, & seulement en certain temps, lors que leurs testicules & leurs vaisseaux spermatiques en regorgent de plénitude: car comme *Galien* dit tres-bien à la fin du 10. Ch. du 11. Liv. de l'usage des parties, & *Charron* au 14. Ch. du 3. Liv. de sa sagesse, les hommes ne songent ordinairement qu'à la volupté en usant du coït, & à rien moins qu'à faire des enfans beaux & parfaits; ce qui fait que souvent ils y réüssissent mal.

La Mole n'a point d'arriérefaix ni de cordon qui luy soit attaché, comme l'enfant a toûjours; d'autant qu'elle mesme est adhérente à la Matrice, au moyen dequoy elle reçoit sa nourriture de ses vaisseaux; elle est aussi quelquefois enduite d'une espece de membrane, au dedans de laquelle il se trouve une chair confusément entrelassée de quantité de vaisseaux; & elle grossit & durcit plus ou moins, selon l'abondance du sang qu'elle reçoit, & selon sa disposition, comme aussi selon la temperature de la Matrice & le temps qu'elle y sejourne: Car plus elle y demeure, plus elle durcit & devient scyrrheuse, & difficile à estre rejettée, à cause de sa grosseur. La Mole est pour l'ordinaire seule; néanmoins il s'en rencontre quelquefois plusieurs, & les unes sont fort adhérentes à la Matrice, & d'autres le sont tres-peu; elles y sejournent ordinairement plus ou moins de temps qu'elles y sont plus ou moins adhérentes. Quand les femmes les vuident avant le deuxiéme ou le troisiéme mois, on les nomme *faux germes*; lors qu'elles les gardent plus long-temps, & que ces corps étranges viennent à grossir, on les appelle *Moles*. Les faux germes sont plus membraneux, & sont ordinairement remplis d'eaux ou de semences corrompuës; mais les Moles sont tout-à-fait charnuës.

Ayant souvent examiné des faux-germes que des femmes avoient vuidé, j'ay presque toûjours trouvé leur surface exterieure, par laquelle ils avoient esté adherens à la Matrice, un peu plus rouge, & plus charnuë que leur partie interne, qui paroist ordinairement noirastre & livide, à cause du sang, qui ne pouvant plus li-

brement circuler, quand les faux-germes ont commencé à se détacher d'avec la Matrice, se coagule dans leurs vaisseaux, & qui s'insinuant peu-à-peu dans les espaces vuides de la propre substance des faux-germes, augmente de beaucoup la grosseur de ces corps étranges, qui dans leur état naturel estoient bien plus étendus, & plus membraneux, qu'ils ne paroissent ordinairement quand les femmes les vuident; car la Matrice contribuë beaucoup par sa contraction, à leur donner la figure d'une matiere compacte & rassemblée, semblable au gésier d'une volaille, aprés que les eaux & les semences corrompuës, qui estoient contenuës dans les faux-germes, sont entierement écoulées: Et je puis mesme asseûrer que l'experience m'a tres-souvent fait connoistre, que tous ces prétendus faux-germes ont esté des vrais germes dans les premiers jours de la conception; & que ce sont effectivement de petits arrierefaix, dont les membranes sont farcies de sang caillé, qui en augmente la grosseur, & qui, aprés que les eaux qu'elles contenoient en sont écoulées, estant, comme je viens de dire, ramassées toutes en un globe par la contraction de la Matrice, & estant comme moulées dans sa cavité, avec la substance charnuë de ces petits arrierefaix, & avec les caillots du sang qui est extravasé, en prennent pour lors la figure; ce qui fait ressembler toute cette masse confuse au gésier de quelque volaille: Et comme assez souvent dans ces sortes de fausses couches des femmes on ne s'apperçoit pas d'aucun *fœtus*, tant à cause de leur extréme petitesse (s'estant fletris de mesme que font les fleurs & les fruits avortons d'un arbre, dés le moment que le principe de vie a esté détruit en eux, ce qui arrive quelquefois dés les premiers jours aprés la conception) que à cause de l'extréme molesse de leur petit corps, dont la figure se corrompt & s'efface, & la matiere se confond avec la substance des caillots de sang que les femmes vuident dans ces accidens; & aussi parce qu'on ne leur voit vuider ensuite que ces sortes de corps étranges, on les prend ordinairement pour de simples faux germes, quoy qu'en effet ce soient de vrais arrierefaix. Plusieurs femmes vuident d'elles-mesmes ces sortes de faux germes sans beaucoup de peine, & sans aucun accident considerable; mais il s'en rencontre quelques autres qui coureroient risque de la vie, si elles n'estoient aidées de l'art, comme j'enseigneray cy-aprés en son lieu.

On remarque en la femme qui a une Mole, presque tous les signes de conception & de grossesse d'enfant; mais elle en a aussi quelques-uns qui sont differens des autres: Car son ventre est bien plus

plus dur & plus douloureux, & paroist plus également tendu de tous costez, & non pas si en pointe vers le devant; & il se tumefie aussi plus promptement dans le commencement, que si elle estoit grosse d'un enfant; & comme la Mole est tout-à-fait contre nature, & qu'elle n'a point de veritable vie, ni de mouvement animal, & qu'elle n'est point environnée d'eaux, comme est l'enfant, la femme en est extrémement incommodée, & a beaucoup plus de peine à la porter qu'un enfant; parce que de quelque costé qu'elle se tourne, la Mole y tombe, quand elle est un peu grosse, comme si c'estoit une boule pesante: elle a une grande lassitude aux cuisses & aux jambes, des difficultez d'uriner, & elle ressent une grande pesanteur au bas du ventre, d'autant que cette masse de chair par son poids, entraisne la Matrice en bas, laquelle comprime la vessie de l'urine; la femme outre cela, n'a pas ordinairement les mammelles si enflées, & elle n'y a point de lait; (nous entendons de veritable lait) car on voit quelquefois des femmes qui sont grosses de Moles, ou d'autres fausses grossesses, faire sortir du bout de leurs mammelles certaines serositez, qu'on ne doit pas qualifier du nom de lait. On le connoist encore plus facilement, quand avec tous ces signes on ne sent rien mouvoir dans la Matrice, aprés les quatre ou cinq premiers mois de la grossesse; & certainement, quand le terme de l'accouchement est passé, & que tous les signes susdits restent & continuënt de la façon. Ce n'est pas que la femme qui a une Mole dans la Matrice, ne sente quelquefois une espece de mouvement, comme je l'ay veû arriver à plusieurs femmes; mais ces sortes de mouvemens sont bien différens de ceux d'un enfant, ainsi que j'ay déja expliqué cy-devant au 6. Chap. car l'enfant a de soy un mouvement volontaire de totalité & de partialité: mais la Mole n'en a aucun, si ce n'est par accident; & si la femme qui a une Mole sent remuer quelque chose d'extraordinaire dans son ventre, ce sont des tressaillemens ou especes de mouvemens convulsifs de la Matrice, qui sont causez par l'irritation du corps étrange qu'elle contient. J'ay veû des femmes en avoir de si violens, qu'on eust dit qu'elles auroient eû effectivement plusieurs animaux enfermez dans leur ventre. *Fabricius Hildanus* en l'Obs. 55. de sa 2. cent. fait recit de l'histoire d'une femme qui avoit porté une Mole beaucoup plus grosse que la teste durant plus de deux années, qui la fit enfin mourir; durant tout lequel temps elle avoit plusieurs fois conjuré les Medecins & les Chirurgiens de luy vouloir ouvrir le ventre, pour luy tirer de tres-horribles & cruelles bestes, qu'elle croyoit y

avoir. On voit mesme quelquefois des femmes, qui sans avoir aucune Mole dans la Matrice, ont aussi de ces especes de mouvemens convulsifs, qui sont excitez par quelques humeurs étranges, qui se fermentant dans sa cavité, ou dans sa propre substance, aussi-bien que dans celle du mésentere, causent de violens tressaillemens de ces parties, par l'irritation qu'elles y font. Monsieur *Rodier* mon Confrere amena en l'année 1666. en nostre Chambre d'assemblée de saint Cosme, une femme âgée pour lors de quarante ans, laquelle il me fit voir, & à plus de trente autres de nos Confreres, pour sçavoir quelle pouvoit estre la cause des grands & tres-frequens mouvemens douloureux qu'elle sentoit dans le ventre depuis plus d'un an & demi, lesquels estoient si manifestes, qu'on voyoit souvent son ventre estre aussi fortement agité en plusieurs différens endroits, que si elle eust eû deux ou trois enfans dedans, & elle l'avoit mesme aussi gros, & le sein, que si elle eust esté preste d'accoucher; ce qui luy a toûjours duré de la sorte depuis ce temps-là jusques au mois de Juin de l'année 1674. que je vis encore cette femme dans toutes les mesmes dispositions ausquelles je l'avois veûë il y avoit prés de huit ans, faisant au reste assez passablement bien toutes ses fonctions, & n'ayant aucune autre notable incommodité que la douleur que luy causoient ces violens, & frequens mouvemens qu'elle sentoit ou plûtost qu'elle feignoit sentir dans son ventre, qui estoit toûjours tres-gros: Mais je découvris pour lors, qu'elle faisoit volontairement tous ces mouvemens, par une pure affectation de faire admirer en elle une chose qui paroissoit si extraordinaire aux yeux de tous ceux qui la voyoient.

Les Moles sont nourries, comme il est dit, dans la Matrice, à laquelle elles adherent presque toûjours par quelque endroit, & sont entretenuës du sang dont elles sont abreuvées, ainsi que les plantes le sont par l'humidité de la terre. Il se rencontre quelquefois un enfant avec la Mole, duquel elle est quelquefois separée, si nous en croyons *Hipocrate*, comme estoit cette caruncule que la femme de *Gorgias* vuida quarante jours aprés estre accouchée au neuviéme mois, d'une fille vivante, dont il fait mention au 5. Livre *des Malad. pop.* & d'autres fois aussi elle se trouve adherente à son corps; ce qui le fait devenir contrefait & monstreux, comme estoient ceux dont je vais parler.

En l'année 1665. estant chez M. *Bourdelot*, tres-renommé Docteur en Medecine, de la Faculté de Paris, chez qui on faisoit publiquement tous les Lundis des Conférences Academiques, com-

me on fut tombé sur le discours de la circulation du sang, que j'expliquois pour lors selon mon sentiment, on y apporta l'enfant d'une femme nouvellement accouchée à terme, auquel manquoit toute la partie superieure de la teste, n'ayant aucun crane ni cerveau, ni mesme aucun cuir chevelu; mais il avoit seulement, au lieu de toutes ces parties, une Mole ou masse charnuë plate & fort rouge de l'épaisseur & de la largeur d'un arriere-faix, recouverte d'une simple membrane assez forte: Cét enfant avoit, nonobstant cela, toutes les autres parties du corps bien saines, & bien composées, & figurées. Cette disposition monstreuse luy causa la mort aussi-tost qu'il fut né; & encore estoit-il bien admirable & étonnant tout ensemble, de voir comment il avoit pû vivre ainsi sans cerveau, comme aussi bien difficile de connoistre si cette masse charnuë en avoit pû faire la fonction pendant qu'il estoit au ventre de sa mere. Elle estoit entretissuë de quantité de vaisseaux, comme une espece de *placenta*, toutefois de substance bien plus ferme. M. *le Clerc*, & M. *Juillet*, mes Confreres & bons amis, estoient au mesme lieu pour lors, où ils virent tous deux ce prodige aussi bien que moy.

J'ay encore veû depuis ce temps-là deux autres enfans qui estoient presque semblables en figure à ce premier. L'un estoit un enfant qu'un Ministre de santé avoit fait à une fille, lequel estoit aussi monstreux que ce premier. Ce fut le 11. Decembre 1671. que je fus requis de me transporter conjointement avec Monsieur *Lamy* mon Confrere, au logis d'une Sagefemme du Fauxbourg saint Germain, chez laquelle cette fille estoit accouchée le jour precedent, pour faire nostre rapport de ce qui pouvoit avoir causé la mort à cét enfant; la mere voulant éviter qu'on la pust accuser de l'avoir elle-mesme défait; à cause qu'elle estoit en grand procez contre celuy qui luy avoit fait l'enfant, qu'elle poursuivoit en Justice pour l'obliger à l'épouser. Aprés avoir bien examiné cét enfant mort, qui estoit de sexe feminin, nous reconnûmes par la grandeur de son corps, qu'il estoit vraysemblablement venu au terme de sept mois, & que la mort luy estoit tres-asseûrément arrivée par la disposition monstreuse de sa teste, qui n'estoit recouverte en toute sa partie superieure que d'une simple substance fongueuse, rouge comme du sang, tant interieurement qu'exterieurement, épaisse d'un demy travers de doigt, & large de quatre doigts, n'ayant point de cerveau, ni aucun cuir chevelu pardessus, ni mesme aucun de tous les os du crasne, sinon la seule partie anterieure & inferieure du coro-

nal, & quelque petite portion de l'occipital, qui estoit recourbée en dedans, & de figure tout-à-fait irreguliere, aussi-bien que de substance extraordinaire. Toute cette partie superieure & principale de la teste de cét enfant estoit entierement applatie sur sa face, qui estoit jointe immediatement & fermement attachée sur le haut de la poitrine & sur les épaules, sans aucun col qui en fist la separation; mais toutes les autres parties de son corps estoient assez bien conformées. Or aprés avoir interrogé la mere sur tout ce qui nous pouvoit faire connoistre la cause de la disposition monstreuse de son enfant, & qu'elle nous eût declaré que lors qu'elle n'estoit grosse que d'un mois ou environ, elle avoit eû une extrême & subite frayeur, en voyant tomber son Amant du haut de la fenestre d'un second étage du logis où elle estoit avec luy, sur le pavé de la ruë, croyant effectivement qu'il se fust brisé toute la teste; nous certifiasmes par nostre rapport, que cette disposition monstreuse de son enfant procedoit indubitablement de cette extrême frayeur, qui ayant en cét instant fait une subite & violente agitation de tout son corps, aussi bien que de son imagination, qui luy figuroit un homme ayant la teste cassée & tout en sang, avoit causé par analogie de semblable substance, la mesme impression à la teste de l'enfant dont elle estoit grosse; qui pour n'avoir alors qu'un mois tout au plus, en avoit esté facilement offensé en cette partie, qui est en ce temps d'une substance tres-molle.

Le 29. May 1672. Monsieur *Anguy* mon Confrere, me mena chez une femme vers le Cloistre de Nostre-Dame, pour me faire voir un enfant mort, dont elle estoit recemment accouchée à sept mois, lequel avoit encore la teste d'une figure monstreuse, semblable aux deux exemples dont je viens de parler, ayant outre cela les bras & les jambes tout contrefaits; ce qui estoit aussi arrivé à cette femme par une grande fascherie, accompagnée de frayeur subite, qu'elle nous dit avoir eûë dans le commencement de sa grossesse.

La femme qui porte une Mole est bien plus incommodée en toutes manieres, que celle qui est grosse d'enfant; & si elle la garde long-temps, elle ne vit pas cependant sans danger de la vie. Il y en a qui les portent (à ce que disent quelques Auteurs) durant trois ou quatre années entiéres, & quelquefois mesme durant tout le reste de leur vie, comme *Aristote* a remarqué au 7. *Ch. de la gener. des anim.* & comme il arriva à la femme de ce Potier d'étain, de laquelle *Ambroise Paré* fait mention en son Livre de la Génération, qui en porta une 17. ans, dont à la fin elle mourut. Mais ce qui est

tres-digne d'obſervation, c'eſt que ſi la ſubſtance de la Mole eſt confuſe avec celle de la Matrice, en telle ſorte qu'il ne s'en faſſe que comme un meſme corps (ce qui eſt plûtoſt une excroiſſance de chair carcinomateuſe, qui ſuccede à quelque ulcere, qu'une veritable Mole) pour lors il eſt impoſſible que la femme en réchappe: Car elle ne peut eſtre en aucune façon expulſée ni tirée; ce qui fait qu'elle augmente toûjours, juſques à ce qu'elle faſſe enfin mourir la femme. C'eſt ce que nous enſeigne *Hipocrate* au 1. Liv. des maladies des femmes. *Siquidem una caro fiat, mulier perit: neque enim fieri poteſt ut ſuperſtes maneat.* Nous declarerons les remedes qui ſont convenables à la veritable Mole, en parlant de ſon extraction au 31. Ch. du 2. Livre. Cependant il eſt bon d'eſtre averti que nous n'admettons pas pour veritables Moles ces groſſes tumeurs ſchirreuſes & carcinomateuſes de la Matrice, qui aprés avoir fait languir, durant pluſieurs années, les pauvres femmes qui les portent, les font enfin mourir; & que les Moles que nous croyons ſeulement vrayes, procedent toûjours originairement d'un faux-germe, qui reſtant plus long-temps qu'à l'ordinaire dans la Matrice, ſans en eſtre expulſé, y groſſit de telle ſorte, qu'il paſſe alors pour Mole. Je n'ay jamais veû de ces ſortes de veritables Moles reſter plus de ſept ou huit mois dans la Matrice ſans en eſtre expulſées.

CHAPITRE XI.

De quelle façon la femme ſe doit gouverner durant tout le cours de ſa groſſeſſe, lors qu'elle n'eſt accompagnée d'aucuns accidens conſiderables, pour taſcher d'éviter ceux qui luy pourroient arriver.

QUOY-QUE la femme groſſe ſe porte bien, néanmoins elle doit en quelque façon eſtre conſiderée comme malade, à cauſe de l'eſtat neutre où elle eſt (auſſi appelle-t-on vulgairement la groſſeſſe, *une maladie de neuf mois*) parce que pour lors elle eſt ſujette à pluſieurs incommoditez, que la groſſeſſe cauſe ordinairement à celles qui ne ſe gouvernent pas bien. *Ariſtote* au 6. Ch. du 4. Livre *de la gener. des anim.* dit, que les femmes different beaucoup en cela des autres animaux; car les animaux ſe portent preſque toûjours bien durant qu'ils ont leurs petits dans le ventre: mais au contraire les femmes ſont le plus ſouvent malades quand

elles sont grosses; tant à cause de leur vie oisive & sedentaire, qu'à cause de la suppression de leurs menstruës. C'est pourquoy comme le bon Pilote qui est embarqué sur une mer orageuse & pleine d'écueils, en évite le peril, s'il s'y conduit avec prudence; mais autrement ce n'est que par hasard s'il n'y fait pas naufrage; de mesme la femme grosse se met souvent en danger de la vie, si elle ne fait son possible, pour éviter & prevoir quantité d'accidens ausquels elle est sujette en ce temps; pendant quoy il faut toûjours avoir égard à deux, c'est-à-dire à elle & à l'enfant qu'elle porte en son ventre; car d'une seule faute, il en resulte un double mal; d'autant que la mere ne peut pas estre incommodée, sans que son enfant ne s'en ressente. C'est ce qu'*Hipocrate* nous enseigne au Livre de la nature de l'enfant. *Puer vivit de matre in utero, & quali mater sanitate prædita est, talem etiam puer habet.* Or afin qu'elle se puisse maintenir en bonne santé, autant qu'il est possible en cét estat neutre, il faut sur toutes choses, qu'elle observe un bon regime de vivre, qui soit convenable à son temperament, à sa coustume, & à sa condition & qualité; ce qu'elle fera par un bon usage de toutes les choses suivantes.

L'air auquel elle fera sa residence ordinaire, sera bien temperé en toutes ses qualitez; s'il n'est pas ainsi naturellement, on le corrigera autant que faire se pourra, en le rectifiant par differens moyens; elle évitera celuy qui est trop chaud; d'autant que faisant grande dissipation des humeurs & des esprits, il cause souvent des foiblesses aux femmes grosses; & particulierement aussi celuy qui est trop froid & plein de brouïllards; parce que causant de grands rhumes & des distilations sur la poitrine, il excite la toux, qui par son subit & impetueux mouvement, faisant de puissans efforts qui poussent en bas, peut causer l'avortement à la femme. Elle doit aussi éviter de faire sa demeure dans ces ruës estroites, pleines d'immondices, comme encore de se tenir proche des égouts de la ville, ou des retraits de la maison; car il y a des femmes si delicates, que l'odeur d'une chandelle mal éteinte, est capable de les faire accoucher avant terme, ainsi que *Pline* nous enseigne au 7. ch. du 7. Livre de l'hist. natur. & que *Liebaut* nous asseûre avoir veû luy-mesme. C'est ce que peut bien pareillement, & encore plûtost, causer la fumée du charbon, comme j'ay veû une fois en une Blanchisseuse, qui avorta au quatriéme mois, pour en avoir esté entesté; laquelle par trop grande haste qu'elle avoit de rendre du linge dont on la pressoit, n'ayant pas la patience de faire allumer

son charbon dans la cheminée, le mit tout noir sous sa platine, la vapeur duquel se portant à son cerveau, luy causa cét avortement la nuit du mesme jour, dont elle pensa mourir. Mais comme nous disons que la femme grosse doit fuir le mauvais air, & toutes sortes de mauvaises senteurs, aussi doit-elle éviter les parfums, & toutes les odeurs trop suaves, principalement si elle est sujette à des suffocations de Matrice : C'est pourquoy elle taschera de resider en un air exempt de toutes ces choses, autant que sa commodité le pourra permettre.

La plus grande partie des femmes sont tellement dégoustées, & ont tant de differentes envies, & de si fortes passions pour plusieurs choses étranges quand elles sont grosses, qu'il est bien difficile de leur prescrire précisement les alimens dont elles doivent user: Mais je leur conseille de suivre en cette occasion le sentiment d'*Hipocrate* en l'Aphorisme 38. du 2. Livre, où il dit, *Paulo deterior & potus & cibus, suavior tamen, melioribus quidem, sed insuavioribus, præferendus.* Le boire & le manger est preferable & plus convenable, si on le trouve bon & agréable au goust & à l'appetit, encore qu'il soit un peu plus mauvais, que celuy qui (quoy-que meilleur) n'est pas si agréable. C'est à mon avis la regle & la mesure qu'elles y doivent garder, pourveû que les choses dont elles ont envie, soient viande de commun usage à la nourriture, & non tout-à-fait étranges & extraordinaires, évitant toutefois leur excez.

Si la femme grosse n'est pas travaillée de ces dégoûts ordinaires, elle usera de viandes qui soient d'un bon suc, en telle quantité qu'elles suffisent pour sa nourriture & celle de son enfant; & son appetit luy servira de regle pour la quantité. Elle doit en ce temps se dispenser d'abstinences & de jeûnes; parce qu'échauffant le sang de la mere, ils l'empeschent d'estre propre pour la nourriture de l'enfant, laquelle doit estre douce & benigne, & le rendent par ce moyen tres fluet & debile, ou le contraignent de sortir avant le temps, pour en chercher autre part; elle ne s'emplira point aussi de trop de viandes à la fois; & principalement le soir; d'autant que la Matrice occupant par son étenduë une grande partie du ventre vers les derniers mois de sa grossesse, empesche que l'estomac n'en puisse contenir beaucoup; ce qui luy cause souvent des rapports aigres à la bouche, à cause de la mauvaise digestion des alimens, & une grande difficulté de respirer, à cause de la compression qu'en reçoit le diaphragme, qui n'a pas pour lors une entiere liberté de se

mouvoir. C'est pourquoy elle mangera plûtost peu & souvent; son pain sera de pur froment, bien cuit & blanc, comme est à *Paris* celuy de *Gonesse*, ou autre semblable, & non de ces gros pains bis, ou de ces pains chalans, qui se gonflent dans l'estomac, ou d'autres de pareille nature, qui sont fort estouffans. Elle mangera aussi de bonnes viandes bien nourrissantes, comme sont celles des plus tendres endroits de bœuf, & celles de veau, de mouton, d'agneau, & de volailles, telles que sont bonnes poules grasses, chapons, pigeons & perdrix, & cela rôti, ou boüilli, selon qu'elle desirera. Les œufs frais luy sont encore fort bons; & comme les femmes grosses n'ont jamais de bon sang, elle usera dans ses potages d'herbes qui le purifient, telles que sont l'ozeille, la laituë, la chicorée & la bourroche. Elle ne doit point manger de toutes ces pâtisseries de haut goût, & principalement de leur croûte; d'autant qu'étant fort indigeste, elle charge beaucoup l'estomac; si elle desire manger du poisson, qu'il soit frais & non salé, & de celuy qui se nourrit aux rivieres & aux eaux courantes; d'autant que celuy des étangs sent la bourbe, & est d'un mauvais suc.

Mais si les femmes grosses ne peuvent absolument refrener leurs envies estranges, il vaut mieux, comme nous avons dit, leur permettre de biaiser un peu dans leur regime de vivre (pourveu que ce soit moderément) que de s'obstiner à tant contrarier leurs appetits. Elles pourront boire à leurs repas un peu de bon vin vieux, bien temperé d'eau, plûtost rouge que blanc, lequel leur servira à faire bonne digestion, & à conforter leur estomac, qui est toûjours debile pendant la grossesse; & si elles n'en buvoient point auparavant, elles tâcheront de s'y accoûtumer petit à petit; elles doivent aussi prendre garde à ne pas boire à la glace, ni trop frais; de peur qu'il ne leur arrive le mesme accident, qu'on nous a dit estre arrivé au mois de Juillet 1677. à l'Imperatrice, qui avorta au troisiéme mois & demie de sa grossesse par une grande colique, dont elle fut surprise tout d'un coup, pour avoir mangé des fraises & bû à la glace; & tant au boire qu'au manger, elles doivent éviter toutes choses échauffantes, salées, acres, ameres, aperitives & diuretiques; d'autant que provoquant les menstruës, elles peuvent facilement causer l'effluxion des semences dans le commencement, ou l'avortement dans la suite: Et comme beaucoup de femmes sont assez souvent sujettes aux aigreurs de l'estomac, celles qui s'en voudront preserver, doivent s'abstenir de manger des fruits, de la salade, du sucre, & mesme de boire du vin: car

le

le vin contribuë fort à faire aigrir ces sortes d'alimens dans leur estomac, lesquels y font aussi reciproquement aigrir le vin qu'elles boivent; & elles doivent toûjours tenir leur ventre assez libre.

C'est par le moyen du dormir moderé, que toutes les fonctions naturelles de la femme seront fortifiées, & particulierement la coction des alimens dans l'estomac, qui est pour lors tres-sujet aux dégoûts, aux nausées, & aux vomissemens; c'est aussi par son moyen que l'enfant s'affermit dans la Matrice. Nous disons qu'il doit estre moderé; car comme les veilles excessives dissipent les esprits, le trop dormir les étouffe. La regle sera aux femmes grosses, que de vingt-quatre heures, elles en dorment huit au moins, & dix au plus, & que ce soit pendant la nuit, comme plus propre au repos, plûtost que durant le jour, ainsi qu'ont accoûtumé les personnes de qualité qui frequentent la Cour, où du jour on fait ordinairement la nuit. Neanmoins celles qui auront pris cette mauvaise habitude, la continueront plûtost que de la changer tout d'un coup; d'autant que cette coûtume leur est comme naturelle.

Pour ce qui est de l'exercice & du repos, il faut garder des mesures selon les differens temps de la grossesse; car dans les premiers jours de la conception, si la femme s'en appercevoit, elle devroit (si faire le pouvoit) se tenir au lit, au moins jusques au cinquiéme ou sixiéme jour, & mesme sans user aucunement du coït. C'est un precepte qu'*Hipocrate* nous donne au Livre intitulé *De Sterilibus*, où il dit : *Si mulier genituram se concepisse cognoverit, primo tempore non ampliùs ad virum accedat, sed quiescat* : à cause que les semences n'estant pas encore revêtuës de cette membrane qui s'y forme en ce temps, comme nous avons dit autre part, sont du commencement, par l'agitation du corps, tres-faciles à s'écouler en quelques personnes, à qui le simple eternuëment peut aussi produire le mesme effet. Elle ne doit point aller en charette, ni en coche ou carosse, ni à cheval pendant toute sa grossesse, & d'autant moins, qu'elle est plus avancée, & qu'elle approche de son terme; parce que ces sortes d'exercices redoublent la pesanteur de ce qui est contenu dans la Matrice par les secousses qu'elle en reçoit, & causent souvent des avortemens; mais elle peut bien aller doucement à pied, ou se faire porter en chaise ou en litiere. Elle ne doit point porter ni lever de pesans fardeaux, ni mesme hausser trop les bras. Pour ce sujet la femme ne se coëffera point elle-mesme comme de coûtume; d'autant que pour ce faire elle est obligée de les

étendre fort pardessus la teste ; ce qui en a fait accoucher plusieurs avant terme ; à cause que les ligamens de la Matrice se relâchent tout d'un coup par ces extensions violentes ; elle doit s'exercer en se promenant doucement à pied, & estre chaussée de souliers à talons bas ; d'autant que les femmes ne voyant pas bien leurs pieds, à cause de l'éminence de leur ventre, sont fort sujettes à tomber ; & si aprés avoir fait quelque faux pas, ou pour quelque autre accident, ou mesme sans cause manifeste, la femme grosse s'apperçoit qu'elle vuide par la Matrice quelque sang, ou serosité sanglante, ou mesme de simples eaux, elle se reposera au lit durant quelques jours, sans user du coït, jusques à ce que l'évacuation de ces excretions soit entierement cessée, & qu'elle ne sente plus aucune douleur de reins, ni dans le ventre. Enfin elle se doit gouverner en ses exercices, en telle sorte qu'elle péche plûtost au trop de repos qu'au trop d'agitation ; car le danger est bien plus grand dans le mouvement immoderé, que non pas dans le repos. Je sçay bien neanmoins, qu'*Aristote* dit au *6. ch. du 4. liv. de la gener. des anim.* que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse, & accouche plus facilement que celle qui mene une vie sedentaire ; mais il faut sousentendre que ce travail soit moderé, & qu'il ne soit pas perilleux en son espece à la mere & à l'enfant. C'est pourquoy il m'est impossible d'estre sur ce sujet du sentiment de tous les Auteurs, quoique tout le monde suive en cela leur mauvais & dangereux conseil ; qui est qu'ils veulent que la femme grosse s'exerce beaucoup plus qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de sa grossesse ; afin, disent-ils, de faire descendre l'enfant en bas. Mais s'ils consideroient bien la chose, ils reconnoistroient que c'est là sans doute, la seule cause de plus de la moitié des mauvais travaux, & que tout au contraire, le repos luy seroit plus propre en ce temps, comme je le vais prouver par l'explication suivante.

Premierement on doit sçavoir & poser en fait, que la sortie de l'enfant doit estre laissée à l'œuvre de nature bien reglée, & qu'on ne doit pas l'exciter en le secoüant par cet exercice à déloger avant qu'il en soit tout-à-fait temps ; ce qui arrivant (quoique ce ne soit trop tost que de sept ou huit jours) ne laisse pas d'estre quelquefois aussi préjudiciable à l'enfant, que nous le voyons estre au raisin, qui quelquefois à quatre ou cinq jours prés du temps qu'il luy faudroit pour son entiere maturité, est encore presque demi-verjus. Mais pour faire voir plus clairement que par cette compa-

raison, que ces sortes d'exercices causent souvent de mauvais travaux, ainsi que nous avons dit, il faut considerer que l'enfant est naturellement situé dans la Matrice, la teste en haut & les pieds en bas, regardant le ventre de sa mere, jusques à ce qu'il ait atteint environ le huitiéme mois. Pour lors, & quelquefois plûtost, quelquefois aussi plus tard, sa teste estant fort grosse & pesante, il vient à faire la culbute, en la portant en bas & les pieds en haut, qui est la seule & veritable situation en laquelle il doit venir au monde, toute autre estant contre nature. Or justement dans le temps que l'enfant a coûtume de se tourner ainsi à chef, au lieu de se tenir de repos, on se met à sauter, marcher, monter, descendre, & à s'exercer de toutes façons plus qu'à l'ordinaire; ce qui est assez souvent cause qu'il se tourne de travers, & non pas directement comme il devroit faire; & d'autres fois la Matrice s'affaisse & s'engage tellement vers ces derniers mois dans la cavité de l'hypogastre par ces secouëmens, qu'elle ne laisse plus la liberté à l'enfant de faire cette culbute naturelle; pour raison dequoy il est contraint de venir en sa premiere situation, sçavoir est, par les pieds, ou en autre posture encore plus mauvaise. On voit souvent aussi que ces exercices extraordinaires, que les femmes font dans les derniers mois de leur grossesse, faisant détacher l'arrierefaix d'avec la Matrice avant le temps de l'accouchement, leur causent des pertes de sang qui sont fort dangereuses en ce temps, & tres-souvent mortelles à la mere & à l'enfant.

Il seroit outre cela fort à propos que la femme s'abstint du coït pour ce sujet, pendant les deux derniers mois de sa grossesse; d'autant que par son moyen le corps est extrémement agité, & même le ventre comprimé dans l'action; ce qui fait encore que l'enfant prend une mauvaise situation. C'est pourquoy je ne suis pas de l'opinion d'*Aristote*, qui dit au *4. chapitre du 7. livre de l'histoire des animaux*, que les femmes qui usent du coït un peu devant que d'accoucher, en accouchent plus facilement; ce qui est entierement contraire au sentiment d'*Hipocrate*, qui dit *au Livre de la superfetation: Mulier prægnans si coïtu non utatur, facilius à partu liberatur.* Je croy que ceux qui feront bien reflexion à ces choses, n'auront pas de peine à quitter ces vieilles erreurs, qui certainement ont causé la mort à quantité de femmes & d'enfans, & beaucoup de peines à plusieurs autres, pour les raisons que j'ay dites.

On a vû des femmes avorter par le seul bruit des fortes artilleries, comme aussi par celuy des grosses cloches; mais principa-

lement par de grands éclats de tonnerre, quand ils viennent tout d'un coup à fraper leurs oreilles, sans qu'elles s'y attendent ; à quoy contribuë beaucoup la frayeur subite qu'elles en ont.

Les femmes grosses sont souvent sujettes à estre constipées ; d'autant que la Matrice par sa pesanteur pressant le boyau *rectum*, empêche le ventre de se décharger facilement de ses excrémens, à quoy contribuë aussi beaucoup une certaine chaleur d'entrailles, dont la grossesse des femmes est tres-souvent accompagnée, laquelle chaleur deseiche extraordinairement en ce temps les excrémens du ventre. Celle qui sera travaillée de cette incommodité, usera de pommes & de pruneaux cuits, de figues recentes, de meures, de pain miellé, ou de pain de ségle, de boüillon au veau, & de potage aux herbes, & prendra de temps en temps des lavemens de simple eau tiede, avec quoy on luy pourra doucement humecter & lâcher le ventre ; & pour le mesme sujet on luy fera prendre aussi quelquefois une demi-once de casse mondée, ou bien un boüillon au veau, ou aux herbes, dans lequel on fera fondre une once de bon miel de Narbonne. Si ces choses ne sont pas suffisantes, on luy donnera quelque clystere doux d'une décoction de mauves, guimauves, parietaire, & anis, dans laquelle on dissoudra deux onces de sucre rouge, y ajoûtant un peu d'huile, ou bien fait avec le boüillon d'une poignée de son, deux onces de miel, & un morceau de beurre frais ; ou on luy en fera d'autres, selon l'exigence des cas ; mais il faut bien prendre garde à ne luy pas donner pour ce sujet aucuns lavemens acres, ni drogues qui puissent luy exciter le flux de ventre, & faire une trop grande évacuation ; car cela la mettroit en danger d'avorter, ainsi que nous enseigne fort bien *Hipocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. Livre, où il dit, *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimùm fluat, periculum est ne abortiat.* Si la femme grosse a grand flux de ventre, il y a danger qu'elle n'avorte.

Si elle se doit bien conduire dans l'observation des choses que nous avons dites cy-dessus, elle ne doit pas moins prendre garde à bien dompter & moderer ses passions ; comme à ne pas se laisser aller à la colere par excés, ni seduire par la jalousie, ainsi que plusieurs ont coustume de faire ; & on doit éviter sur tout, de faire peur à la femme grosse, comme aussi de luy dire subitement quelques nouvelles qui la puissent attrister ; car ces passions quand elles sont violentes, sont capables de mettre la confusion & le desordre dans la génération, comme le prouvent assez les histoi-

res dont j'ay fait le recit au precedent Chapitre en parlant de la Mole; & mesme de faire accoucher la femme sur l'heure, à quelque terme qu'elle puisse estre, ainsi qu'il arriva à la mere de mon cousin, nommé Monsieur *Dionis*, Marchand ; le pere duquel ayant esté tué subitement par un de ses domestiques, d'un coup d'épée qu'il luy donna en trahison au travers du corps, le rencontrant par la ville, pour le dépit & la rage qu'il avoit, que son Maistre quelques jours avant, l'avoit chassé de son logis ; & la mauvaise nouvelle en ayant esté aussitost annoncée à cette femme, qui estoit pour lors grosse de huit mois, à laquelle on apporta incontinent aprés, son mari mort, elle fut d'abord surprise d'un si grand tremblement pour ce subit effroy, qu'elle en accoucha tout sur l'heure du mesme *Dionis* ; auquel (ce qui est bien remarquable) il est demeuré un perpetuel tremblement des deux mains, comme avoit sa mere quand elle le mit au monde; n'ayant toutefois aucune autre incommodité, quoy qu'il soit venu à huit mois par un accident si extraordinaire,& paroissant mesme presentement avoir dix ans moins que son âge, qui est de plus de 78. ans. Quand il signa son contrat de Mariage, où mon pere, qui me l'a plusieurs fois raconté, estoit present, ceux qui ne sçavoient pas la chose, crurent, luy voyant ainsi trembler les mains, que c'estoit de la peur qu'il avoit de faire un mauvais marché, dont ils furent desabusez, lorsqu'ils eûrent appris la cause funeste qui avoit avancé sa naissance. C'est pourquoy, si on a des nouvelles à dire à la femme grosse, que ce soit plûtost de celles qui luy peuvent donner une joye moderée ; car l'excessive peut aussi luy porter préjudice en cét état; & si c'estoit une necessité absoluë qu'elle en sçust quelque mauvaise ; pour lors on doit chercher des moyens les plus seurs pour la luy faire connoistre peu à peu, non pas tout d'un coup.

D'abord que les femmes se sentent grosses, ou qu'elles s'en doutent, elles ne doivent point se serrer, comme elles font ordinairement, avec ces corps-de-robes garnis de fortes branches de Baleine, dont elles se servent pour paroistre de belle taille ; ce qui leur blesse assez souvent le sein; & enfermant ainsi leur ventre dans un moule si étroit; elles empeschent que leurs enfans ne puissent prendre leur libre accroissement dans la Matrice; & souvent elles les font venir avant terme, & quelquefois mesme contrefaits. Ces femmes sont si folles, qu'elles ne prennent pas garde, que voulant ainsi paroistre de belle taille nonobstant leur grossesse, elles se gastent tout le ventre; qui pour ce sujet leur reste ensuite de leur couche

ridé, & pendant comme une besace; & encore aprés, disent-elles, que c'est la pauvre Sagefemme, ou la Garde, qui leur a gasté de la sorte, pour ne l'avoir pas oint d'une bonne pomade, ni bien pensé & bandé comme il falloit; & ne considerent pas que c'est d'avoir esté trop serrées durant leur grossesse par le haut; ce qui fait que tout le ventre ne trouvant pas lieu de s'étendre également de tous costez, il est obligé de se dilater seulement vers le bas, où tout le fardeau est ainsi poussé & porté. Il leur arrive quelquefois aussi pour le mesme sujet des hergnes, qui leur sont tres-incommodes dans la suite. C'est pourquoy elles se serviront d'habits, dans lesquels elles soient fort au large, & ne porteront point pareillement de ces buscs, dont elles pressent leur ventre pour le redresser. Les femmes observeront aussi de ne point se baigner en quelque façon que ce soit, depuis qu'elles se reconnoissent grosses, de peur que la Matrice ne soit excitée à s'ouvrir avant qu'il soit necessaire. C'est le conseil d'*Avicenne, liv. 3. fen. 21. trait. 2. ch. 2.* qui dit que le bain leur est execrable en ce temps.

Presque toutes les femmes grosses ont encore la coûtume par un ancien usage de se faire saigner à demi-terme, & à sept mois; & elles sont si infatuées de cette coûtume, que si elles y avoient manqué (quoy qu'elles se portassent bien d'ailleurs) elles ne croiroient pas pouvoir bien accoucher. Je ne veux pas cependant asseûrer & faire croire par là, ce que dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 31. du 5. Livre. *Mulier in utero ferens, sectâ venâ abortit, eoque magis si sit fætus grandior.* Si, dit-il, on saigne la femme grosse, elle avorte, & d'autant plûtost, si l'enfant est grand. Cét Aphorisme ne nous doit pas deffendre l'usage de la saignée, quand le cas le requiert; mais il nous fait seulement connoistre, qu'il s'en faut servir avec une grande prudence; dautant qu'il y a telle femme qui a besoin d'estre saignée trois & quatre fois, & mesme quelquefois davantage durant sa grossesse, & à une autre, deux seulement suffisent: Car comme il s'en trouve qui dans les maladies qui leur surviennent pendant qu'elles sont grosses, sont saignées jusqu'à neuf & dix fois en peu de temps, & ne laissent pas aprés de porter leur enfant à terme, aussi en voit-on qu'une seule saignée un peu copieuse feroit avorter, comme l'a dit *Hipocrate* en cét Aphorisme.

C'est encore un grand abus que de croire que pour une saignée d'élection, il faille toûjours attendre que la femme soit grosse à demi terme; car souvent elle seroit bien plus utile si on la pratiquoit dés les premiers mois; à cause que l'enfant qui est contenu en ce

temps dans la Matrice, estant tres-petit, ne peut pas consumer pour sa nourriture tout le sang qui est retenu ; ce qui fait qu'il en reste souvent du superflu, qui vient ensuite à causer plusieurs accidens, dont les femmes grosses sont ordinairement travaillées, & principalement celles qui avoient leurs menstruës en abondance, avant qu'elles devinssent grosses : C'est ce qui fait que nous voyons tous les jours de ces sortes de femmes avoir des fausses couches, avant mesme le troisiéme mois de leur grossesse ; duquel funeste accident elles seroient souvent garanties par une simple saignée du bras faite d'assez bonneheure. Mais peut-on jamais rien voir de plus remarquable touchant la saignée des femmes grosses, que les deux exemples qui suivent : Le premier est de la femme de Monsieur *Jamot* mon Confrere, qu'il m'a dit avoir saignée quarante-huit fois, durant tout le cours d'une seule grossesse ? Sçavoir, quarante-cinq fois du bras, deux fois du pied, & une fois de la gorge, ne l'ayant pas pû soulager d'une continuelle oppression qu'elle avoit, par d'autres remedes que par la saignée si souvent reïterée ; nonobstant quoy elle ne laissa pas d'accoucher heureusement à terme d'un enfant qui se portoit bien.

Le second exemple est d'une jeune femme de dix-huit ans, que je vis le 31. Mars 1688. qui estoit heureusement accouchée à terme depuis trois mois de son premier enfant, qui estoit un garçon, qui se portoit assez bien & elle aussi, quoy qu'elle eust esté saignée quatre-vingt-dix fois dans tout le temps de sa grossesse, & notamment vingt-deux fois du bras par l'ordonnance d'un celebre Medecin, estant dans le huitiéme mois de sa grossesse ; & mesme deux fois du pied : Mais, selon mon sens, ces frequentes saignées, nonobstant l'évenement qui en fut heureux par fortune, avoient esté fort peu judicieusement conseillées à cette femme, par plusieurs Medecins, pour remedier, à ce qu'ils prétendoient, à une grande oppression accompagnée de foiblesse, dont elle estoit presque journellement travaillée, qui n'estoit en effet, à ce que je croy, qu'une suffocation de Matrice ; à quoy on auroit bien pû remedier plus seûrement par d'autres voyes, que par ces saignées si frequentes, qui contribuoient plûtost par la grande inanition qu'elles faisoient, à luy causer quelquefois des mouvemens convulsifs, & de frequentes recidives de cette maladie, qu'à l'en guerir veritablement : Parce que le sang nouvellement engendré à la place de celuy qu'on luy tiroit journellement par toutes ces saignées, estant plus sujet à se fermenter par l'infection de quelque vapeur hysterique, reïte-

roit par son boüillonnement les grandes suffocations dont cette femme estoit fort souvent incommodée. Je n'allegue pas ces deux prodigieux exemples pour en approuver la pratique qui est fort blasmable, mais seulement pour faire connoistre jusques à quel point certaines femmes grosses peuvent supporter la saignée.

Mais comme toutes les natures sont différentes, on ne doit pas se gouverner en toutes de la mesme maniere, ni croire aussi qu'il soit necessaire de saigner toutes les femmes grosses, & d'attendre toûjours qu'elles soient à demi terme pour le faire. On en connoîtra la necessité, selon qu'elles seront plus ou moins sanguines, & selon les accidens qui leur surviendront. Il en est de mesme de la purgation, laquelle doit estre administrée prudemment aussi bien que la saignée, selon l'exigence des cas, se servant toûjours de remedes doux & benins quand elle est necessaire; comme sont la casse, la rhubarbe, la manne, & les tamarins, avec l'infusion d'une dragme, ou de deux tout au plus, de bon sené. Ces purgatifs pouvant servir à la femme grosse, on ne doit point mettre en un usage tous les autres plus violens, & principalement ceux qui ont une acrimonie & une amertume considerable, comme la scamonée, l'hellebore, l'absinthe, l'aloës, & la colochynte, qui seroient capables de provoquer l'avortement. Si elle observe bien toutes les choses que nous avons dites cy-dessus, elle aura pour lors tout sujet d'esperer une bonne issuë de sa grossesse. Ayant declaré assez amplement de quelle maniere la femme grosse se doit gouverner, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens, & fait mention du regime qu'elle doit tenir pour les prévenir, il nous faut maintenant examiner plusieurs indispositions, ausquelles elle est principalement sujette pendant sa grossesse.

CHAPITRE XII.

Du Vomissement de la femme grosse.

LE vomissement & la suppression des menstruës sont souvent les premiers signes, par lesquels les femmes s'apperçoivent elles-mesmes de leur grossesse. Ce vomissement n'est pas toûjours pour lors excité, ainsi qu'on croit, par des mauvaises humeurs amassées dans l'estomac par la suppression des mois. Ces humeurs corrompuës sont bien cause ordinairement de l'appetit dépravé des femmes grosses, quand elles y affluent, ou s'y engendrent; mais

non

non pas de ce vomissement qui leur arrive dans les premiers jours de la grossesse ; ce n'est pas que par succession de temps, il ne puisse estre entretenu par celles qui s'y corrompent ensuite ; mais ces premiers vomissemens viennent par la sympathie qui est entre l'estomac & la Matrice, à cause de la similitude de leur substance ; & de ce que les nerfs qui viennent s'inserer à l'orifice superieur de l'estomac, ont communication par une mesme continuité, avec ceux qui vont à la Matrice, lesquels sont portions de la sixiéme paire de ceux du cerveau. De sorte que la Matrice qui a un sentiment tres-exquis, à cause de sa composition membraneuse, venant à se dilater en la grossesse, en reçoit quelque douleur, qui se communiquant en mesme temps par cette continuité de nerfs à cét orifice superieur de l'estomac, luy cause ces nausées & ces vomissemens qui luy arrivent ordinairement : Mais pour faire voir que cela se fait ainsi dans les commencemens, & non pas pour lors par ces pretenduës mauvaises humeurs, c'est que beaucoup de femmes vomissent dés les premiers jours de leur grossesse, lesquelles estoient en parfaite santé avant leur conception si recente ; auquel temps aussi la suppression des menstruës ne peut pas encore causer cét accident qui arrive par cette sympathie; de mesme que nous voyons ceux qui sont blessez à la teste, ou aux intestins, & ceux qui ont des coliques nephretiques, avoir des nausées & des vomissemens, sans pour cela qu'ils ayent aucune humeur corrompuë dans leur estomac. Les nausées & les vomissemens qui sont des mouvemens contre nature du ventricule, viennent donc ordinairement aux femmes grosses dans les premiers jours, pour le sujet que nous venons de dire.

La nausée n'est autre chose qu'une vaine envie de vomir, & un mouvement par lequel l'estomac se souleve vers son orifice superieurieur, sans rien rejetter ; & le vomissement est un autre effort plus violent, par lequel il rejette dehors par la bouche ce qui estoit contenu en sa capacité. Dans ces premiers temps le vomissement n'est qu'un simple symptome, qui n'est pas bien à craindre; mais s'il continuë long-temps, il debilite extrémement l'estomac ; qui pour ce sujet, corrompt les alimens au lieu de les bien digerer, d'où il s'engendre ensuite des mauvaises humeurs qui ont besoin de purgation. Ces vomissemens continuent souvent jusques au troisiéme ou quatriéme mois de la grossesse, qui est le temps auquel l'enfant se remuë ordinairement, aprés quoy ils commencent à cesser, & les femmes recouvrent l'appetit qu'elles avoient perdu pendant les premiers mois ; dautant que l'enfant qui vient à estre

fort, & grand, ayant besoin de beaucoup plus de nourriture que dans le commencement, consume pour lors quantité d'humeurs; ce qui empesche qu'il ne refluë plus tant de superfluitez dans l'estomac; outre qu'en ce temps la Matrice s'est accoûtumée peu à peu à recevoir extension. Ils continuent en d'autres jusques à ce qu'elles soient accouchées; ce qui les met souvent en danger d'avorter, & d'autant plus facilement que la femme est avancée sur son terme; à cause de la pesanteur du fardeau qui est alors poussé en bas avec bien plus de violence. Il y en a qui en sont aussi quelquefois plus tourmentées vers les derniers mois de leur grossesse, que dans son commencement; car pour lors l'estomac ne peut pas s'étendre assez pour contenir à son aise les alimens, à cause qu'il est comprimé par la grande extension de la Matrice. Ce vomissement venant ainsi sur la fin de la grossesse aux femmes qui portent leur enfant fort haut, ne cesse point pour l'ordinaire devant qu'elles soient accouchées.

On ne se doit pas beaucoup étonner, ni mettre en peine de ces vomissemens dans le commencement, pourveû qu'ils se fassent doucement, & sans trop grands efforts; mais s'ils continuent aprés le quatriéme mois de la grosse, on y doit remedier; dautant que les alimens estant journellement rejettez, la mere & l'enfant (lequel a besoin de beaucoup de sang, dont il est nourri pour lors) en seroient tous deux extrémement affoiblis; joint à cela, que ces subversions continuelles de l'estomac, causant grande agitation, & compression du ventre de la mere, obligeroient l'enfant à sortir avant terme, ainsi qu'il a esté dit, ou bien pourroient estre cause de quelque relaxation de Matrice, ou de quelque hergne du ventre, ou des aînes.

Pour empescher que le vomissement ne travaille pas si fort ni si long-temps la femme grosse (car il est bien difficile de l'arrester tout-à-fait) elle usera de bons alimens, tels que nous les avons specifiez en parlant de son regime de vivre; elle n'en prendra que peu à la fois, afin que son estomac les puisse contenir sans peine, & qu'ils ne soient contraints de regorger, comme ils feroient, si elle en prenoit quantité (d'autant que la grossesse luy empesche sa libre étenduë) & pour le réjouïr, & le fortifier (parce qu'elle l'a toûjours débile (elle assaisonnera ses viandes avec du jus d'orange, de citron, de grenade, ou avec un peu de verjus, ou de vinaigre, selon son appetit. Elle pourra manger de la bouïllie faite de farine d'orge mondé, ou de bon froment, ayant auparavant fait cuire un peu la farine

p. 168.

au four, meslant aussi à cette boüillie quelque jaune d'œuf: estant ainsi faite elle est bien nourrissante & de facile digestion. Elle pourra aussi manger ensuite de ses repas un peu de cotignac, ou de groseilles confites. Son breuvage sera de vin vieux, & plûtost clairet que blanc, lequel doit estre bien trempé de bonne eau de fontaine, & non de celle qui croupit long-temps dans ces réservoirs de plomb, comme fait celle de la plus grande partie de nos fontaines de Paris, qui acquiert par ce sejour une mauvaise qualité. En cas qu'elle ne puisse pas avoir de cette eau vive, elle usera plûtost de celle de la riviere, puisée en un lieu exempt de toute sorte d'immondices; laquelle on luy fera aussi quelquefois ferrer, y faisant éteindre un fer rouge; & sur tout, elle doit éviter les viandes & les sauces trop grasses; car elles humectent, & amolissent extrémement les membranes de l'estomac, qui est déja débilité & relasché par les vomissemens; comme aussi toutes ces sauces douces & sucrées, qui ne luy sont point pareillement propres; mais elle pourra user de toutes celles qui sont un peu aigrettes, lesquelles sont bonnes pour le réjouïr & le fortifier. J'ay souvent experimenté avec bon succés qu'une demi cuïllerée d'eau-de-vie, ou un peu de vin d'Espagne, fait passer les grandes nausées, & arreste les vomissemens.

Mais si nonobstant toutes ces précautions & un pareil regime les vomissemens continuënt toûjours, quoique la femme soit plus qu'à demi terme, cela nous signifie qu'il y a des humeurs corrompuës attachées aux parois interieures de l'estomac, lesquelles n'ayant pû estre vuidées par tant de vomissemens precedens pour y estre trop adherentes, doivent estre évacuées par bas avec un dissolvant; ce qui se fera par le moyen de quelque legere purgation faite avec l'infusion d'une demie dragme de rhubarbe, d'une dragme, ou deux tout au plus, de bon sené, & une once de syrop de chicorée; laquelle purgation dissoudra ces humeurs, & les évacuant confortera les parties: ou bien on le fera avec manne, casse & tamarins, ou avec d'autres purgatifs doux, selon que le cas le requierra, y meslant toûjours un peu de rhubarbe, ou du syrop de chicorée composé, s'abstenant entierement de toutes sortes de remedes violens, comme sont l'antimoine, l'hellebore, la scamonée, la colochynthe, & autres de cette nature, de crainte de causer l'avortement à la femme, en la croyant seulement purger, ou mesme la mort, comme il arriva à la femme d'*Antimachus*, dont *Hipocrate* fait mention au 5. Liv. *des maladies populaires*; laquelle mourut estant grosse, pour avoir pris un purgatif trop

violent, qui luy fit vomir jusques aux matieres fécales. Il faut aussi observer quelles sont les humeurs qu'on doit purger ; car comme dit le mesme *Hipocrate* en l'Aphorisme deuxiéme de la premiere Section, *In perturbationibus ventris, & vomitibus sponte evenientibus, si quidem qualia oportet purgari, purgentur, confert, & facile ferunt : sin minus, contra.* Aux perturbations & déjections du ventre, & aux vomissemens qui viennent d'eux-mesmes, si les choses qu'il est necessaire de purger sont purgées, cela est profitable, & les malades s'en trouvent soulagez : sinon, au contraire. C'est pour ce sujet que nous devons considerer que ce n'est pas tout de purger, mais que le principal est d'évacuer les humeurs qui causent la maladie ; car autrement la purgation débiliteroit encore davantage l'estomac ; ce qu'elle ne fera pas si elle est prise à propos, & si elle est convenable à l'évacuation de l'humeur vicieuse. Si une seule fois ne suffit, on la reïterera, ayant laissé reposer la femme quelques jours entre-deux. Quand le vomissement continuë toûjours, sans aucun relâche, quoique la femme use d'un bon regime, tel que nous avons dit, aprés qu'elle aura esté purgée raisonnablement, il en faut demeurer là, de crainte qu'il n'arrive pis, dont nous pourrions encourir le blâme ; car pour lors elle est en grand danger d'avorter ; & quand le hoquet luy vient d'inanition, provenant de la trop grande évacuation qui se fait par ces continuels vomissemens, cela est tres-mauvais, comme nous apprend l'Aphorisme treiziéme du septiéme Livre, qui dit, *à vomitu singultus, malum.*

Il faut observer qu'il est souvent tres à propos de saigner la femme grosse avant que de la purger pour ces vomissemens, laissant quelque jour d'intervalle entre ces deux remedes, pour éviter que l'agitation des humeurs ne soit pas si grande, & afin que l'évacuation s'en fasse plus aisément. C'est un tres-bon conseil que je donnay en l'année 1670. à la femme d'un Conseiller de la Cour, qui m'avoit mandé chez luy pour prendre mon avis, touchant les continuels vomissemens que sa femme, qui estoit grosse de deux mois seulement, avoit depuis six semaines, lesquels luy faisoient faire des efforts si violens, qu'elle en ressentoit quelquefois une espece de convulsion, apprehendant avec juste raison qu'ils ne la fissent avorter, comme ils avoient déja fait de son premier enfant au mesme terme de deux mois, ou qu'elle ne fist qu'un faux germe au lieu d'enfant, ainsi qu'il luy estoit aussi arrivé une autre fois par le même accident. Mais luy ayant conseillé de se faire ti-

rer deux palettes de sang du bras, pour la preparer à quelque douce purgation qu'elle pourroit prendre ensuite, une Dame de qualité de ses parentes qui estoit dans sa chambre, rebuta aussi-tost mon avis, comme s'il eust esté tout-à-fait ridicule ; me soûtenant qu'on n'avoit jamais vû ordonner la saignée à une femme grosse de deux mois seulement, & que c'estoit-là un veritable moyen pour la faire avorter encore plûtost. En un mot, elle ne voulut aucunement se laisser persuader par les raisons que je luy alleguay ; qui estoient que la malade, dont l'habitude estoit assez replete, & qui avoit les forces tres-bonnes, pouvoit bien facilement supporter la saignée, & qu'il estoit pour ce sujet plus à propos de la disposer ainsi à la purgation par la saignée, que de la purger tout d'un coup sans cette preparation ; luy faisant entendre que ce vomissement ne procedoit, comme j'ay dit cy-devant, que de ce que l'enfant qui est tres-petit dans le commencement, ne pouvant consumer pour sa nourriture tout le sang qui est retenu, il en restoit beaucoup de superflu, qui n'estant pas évacué à l'ordinaire, refluoit en toute l'habitude du corps, & causoit des accidens selon les parties où il se portoit en plus grande abondance, dans lesquelles il se convertissoit souvent en humeurs vicieuses & corrompuës ; luy representant outre cela que les continuels & violens vomissemens de la malade la mettoient en bien plus grand danger d'avorter, comme elle avoit déja fait par deux fois, que l'émotion qu'elle disoit que la saignée luy pourroit causer ; qui bien au contraire estoit un veritable remede pour la garantir de ce fâcheux accident. Mais tout ce que je luy pûs dire, ne la pût pas dissuader de l'opinion dont elle estoit entierement préoccupée ; qui estoit qu'on ne devoit jamais (à ce qu'elle s'imaginoit) saigner une femme grosse devant qu'elle fut à demi terme. Ce qui fut cause (si je ne me trompe) que cette Dame eut de la peine à se rendre à mes raisons, est qu'ayant oüy parler de moy en quelque occasion, comme d'un homme expert en mon Art, elle fut étonnée d'abord en me voyant pour lors bien plus jeune qu'elle n'avoit cru, s'estant auparavant figuré de voir en ma personne quelqu'un de ces venerables vieillards à grande barbe, qui semblent porter la science dépeinte sur leur vieille physionomie ; ce que plusieurs qui ont exercé l'Art dont je fais une particuliere profession, ont affecté dans leur temps pour paroistre plus habiles gens ; à cause qu'il se rencontre souvent des personnes qui veulent, ce semble, qu'on les trompe par de telles apparences exterieures, ausquels on peut dire avec justice, *qui vult decipi, decipiatur.*

Quelques-uns veulent qu'aprés avoir essayé en vain toutes les choses que nous avons dites pour remedier au vomissement, on applique à la femme ensuite du repas, une grande ventouse sur la region de son estomac, afin de le tenir sujet en son lieu; mais je crois que ce remede est inutile; d'autant que l'estomac est vague & non adherent à cette partie superieure du ventre. Et comme ces vomissemens le refroidissent & le debilitent toûjours, je conseillerois aux femmes grosses de porter en hyver sur sa region, une bonne piece de ratine bien chaude, ou une peau d'agneau, ou de cygne, qui leur réchauffast un peu cette partie, afin d'aider à la digestion qui est toûjours affoiblie. Les Italiens ont cette coûtume qui n'est pas mauvaise. Ils portent tous à ce dessein sur l'estomac une belle piece d'étoffe par dessous leur vêtement, dequoy ils sont si soigneux, que s'ils avoient passé deux jours sans la mettre durant l'Hyver, & mesme en Esté, ils croiroient estre malades; & ils en sont si amateurs & si curieux, que ce poitrail fait souvent leur plus grande braverie, l'enrichissans de broderie d'or & d'argent, & de rubans de belles couleurs: Mais la peau d'un vautour appliquée sur la region de l'estomac, surpasse encore toute autre chose en vertu, ayant une proprieté particuliere de fortifier cette partie, & d'aider à la digestion des alimens. Nous avons assez parlé du vomissement causé par la grossesse; c'est pourquoy sans nous y arrêter davantage, passons à quelques autres accidens.

CHAPITRE XIII.

Des douleurs des Lombes, des Reins, & des Aînes.

TOus ces accidens ne sont que des effets de la dilatation de la Matrice, & de la compression qu'elle fait par sa grosseur & pesanteur aux parties qui luy sont voisines, lesquels sont ordinairement plus grands dans les premieres grossesses, que dans celles qui suivent, où la Matrice ne fait que reprendre les mesmes dimensions qu'elle avoit déja euës: Car lorsqu'elle n'a pas encore esté dilatée, cette extension luy est bien plus sensible, & les ligamens qui la tenoient en sa situation naturelle, souffrent un bien plus grand effort par la premiere grossesse, n'ayant pas encore esté obligez de s'allonger pour suivre l'étenduë de la Matrice, que non point par les suivantes, ausquelles ils prêtent une seconde fois plus facilement.

Ces ligamens, tant les ronds que les larges, causent ces douleurs, lorsqu'ils sont fortement bandez & tiraillez par la grosseur & pesanteur de la Matrice qui contient un enfant; sçavoir, les larges celles des lombes, lesquelles répondent aux reins, d'autant que ces deux ligamens sont fortement attachez vers ces lieux; & les ronds sont celles des aînes, du pubis, & des cuisses où ils vont aboutir. Ils sont quelquefois si violemment étendus par cette extréme grosseur, & par le grand poids de la Matrice, mais principalement à la premiere grossesse, comme j'ay déja dit, qu'ils se détachent & se rompent, ne pouvant pas prêter ni s'allonger davantage; & particulierement si la femme en cet état vient à faire quelque faux pas; ce qui luy cause des douleurs presque insupportables, & d'autres plus fâcheux accidens, comme il arriva un jour à la femme d'un de mes parens, laquelle estant grosse de six mois, ou environ, de son premier enfant, sentit aprés avoir fait un faux pas de la sorte, & entendit dans le mesme moment quelque chose craquer dans son ventre, vers la region des reins & des lombes, qui estoit un de ces ligamens larges qui s'estoit ainsi détaché, avec quelque espece de bruit, par cette secousse subite qu'elle s'estoit donnée. Au même instant elle ressentit des douleurs extrémes dans les reins, aux lombes, & par tout un costé du ventre, qui la firent incontinent vomir par plusieurs fois avec de grands efforts; & le lendemain elle fut surprise d'une grosse fiévre continuë qui luy dura sept ou huit jours, sans pouvoir dormir ni reposer une seule heure; pendant lesquels elle continua toûjours à vomir tout ce qu'elle prenoit, avec un hoquet fort frequent, ayant aussi de grandes douleurs qui paroissoient la devoir faire promptement accoucher, dont j'eûs grande apprehension pour elle, & mesme qu'elle n'en perdist la vie: Mais avec l'aide de Dieu, aprés l'avoir fait mettre incontinent au lit, où elle demeura douze jours entiers durant lesquels je la saignay trois fois des bras en differens jours, & luy fis prendre par deux diverses fois un grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf, pour luy appaiser un peu ces violentes douleurs, luy donnant toûjours cependant de temps en temps de bons confortatifs, tous ces symptomes, qui sembloient d'abord funestes, cesserent peu à peu, & elle ne laissa pas outre cela de porter son enfant à terme, dont elle accoucha assez heureusement, qui fut un garçon qui a vécu quinze mois, nonobstant tous les fascheux accidens qu'elle avoit eûs, qui auroient esté suffisans pour en faire mourir beaucoup d'autres & leur enfans: Mais Dieu veut bien qu'il se fasse quelquefois des mi-

racles par la nature aidée des remedes faits à propos, aussi-bien que par la grace.

Cét éxemple nous fait (ce me semble) assez bien connoistre comment se font ces douleurs des lombes, & des reins : & la Matrice qui est pleine de l'enfant, cause aussi celles des hanches par sa grosseur & pesanteur, en les comprimant & en s'affaissant trop sur elles. Il n'y a rien de meilleur pour appaiser toutes ces sortes de douleurs, que le repos au lit, & la saignée du bras, s'il y avoit eû quelque sorte extension on ruption de quelque ligament de la Matrice, pareille à celle de l'exemple que nous venons de rapporter ; & quand la Matrice s'affaise & pese trop sur les parties inferieures du ventre, si la femme ne peut pas garder le lit, il faut qu'elle supporte & soulage son ventre avec une large bande bien ajustée à ce sujet, & qu'elle patiente ainsi le mieux qu'elle pourra jusques à l'accouchement, qui la delivrera de tous ces accidens. Mais il faut observer que si avec ces fortes douleurs de reins, on voit sortir quelques excrétions de la Matrice qui n'avoient pas accoustumé de paroistre, la femme pour lors est en tres-grand danger d'avorter, & principalement si ces excrétions sont meslées de sang ; car c'est un témoignage certain que la Matrice commence à s'ouvrir.

On voit encore des femmes avoir des douleurs de reins qui ne procedent pas de la mesme cause que nous avons dite, ni de la trop grande r epletion des vaisseaux de la Matrice, qui estant trop gonflez de sang, en regorgent sur toutes les parties voisines dans le dans le temps de la grossesse, à cause que pour lors les menstrës sont supprimées ; mais qui viennent de quelque colique nephretique, lesquelles ne laissent pas de mettre la femme en aussi grand danger d'avorter, que celles dont nous avons parlé ; à cause que celles-cy provoquent souvent des vomissemens, qui par leur violence causent une telle commotion à la Matrice, & une telle agitation de tout le corps, qu'elles font venir les douleurs de l'accouchement, comme je l'ay veû arriver le 27. Fevrier 1673. à la femme d'un Avocat, laquelle j'accouchay au terme de sept mois, d'un enfant tout corrompu, qu'une tres-forte colique nephretique de cette nature avoit fait mourir depuis trois ou quatre jours en son ventre. C'est pourquoy en ces occasions on s'informera toûjours de la femme, comme je fis, pour sçavoir si elle, ou ses peres & meres, n'estoient points sujets à cette maladie, comme avoit esté autrefois la mere de cette femme, qu'elle me dit en avoir esté tres-incommodée durant sa vie, & estre morte d'une pierre dans le rein ;

&

& on ne manquera pas aussi d'examiner ses urines, pour voir si ces douleurs de reins ne procedent pas d'une semblable indisposition, afin qu'en connoissant la veritable cause, on puisse y apporter les remedes convenables.

CHAPITRE XIV.

De la douleur des Mammelles.

AUSSITOST que la femme a conceû, les menstruës ne pouvant s'évacuer à l'ordinaire, d'autant que les voyes en sont bouchées, & la femme faisant encore tous les jours de nouveau sang, il est de necessité que ne s'en consumant presque point pendant les premiers mois de la grossesse, à cause que l'enfant est pour lors tres petit, les vaisseaux qui sont trop pleins, en regorgent sur les parties plus disposées à le recevoir, comme sont les glandes, & les corps glanduleux, & principalement les Mammelles, qui s'en abreuvent & en reçoivent une grande abondance, qui les remplissant & gonflant extrémement, leur cause cette douleur que les femmes y ressentent quand elles sont grosses, laquelle arrive aussi à celles qui ont seulement une suppression de leurs mois.

Il faut dans ces commencemens laisser tout à l'œuvre de nature ; & la femme doit seulement prendre garde à ne se point heurter en ces parties, qui sont fort sensibles en ce temps ; comme aussi à ne pas se serrer trop avec aucun corps-de-robe, ou autres vestemens durs, qui luy pourroient faire des contusions & meurtrissures, ausquelles il surviendroit des inflammations & des abscés ensuite : Mais lors qu'aprés le troisiéme mois de la grossesse, le sang s'y porte avec trop d'abondance, on le doit plûtost évacuer par la saignée du bras, que de le détourner ou repousser en d'autres endroits du corps par médicamens repercussifs, ou astringens ; d'autant qu'il ne sçauroit refluer en aucun lieu, où il puisse faire moins de mal qu'en ces parties. C'est pourquoy je prefererois l'évacuation faite par la saignée du bras, à tout autre remede, quand la femme est plethorique ; afin d'éviter par son moyen qu'il ne se fasse inflammation aux Mammelles, par la distension douloureuse que leur cause l'abondance du sang dont elles sont remplies, & qu'ensuite il ne luy survienne l'accident, dont parle *Hipocrate* en l'Aphorisme 40. du 5. livre. *Quibus mulieribus ad mammas sanguis colligitur, furorem significat.* Si le sang se porte & s'amasse en abondance aux

mammelles, cela signifie que ces femmes sont en danger de tomber en phrénésie; à cause du transport qui s'en pourra faire au cerveau; lequel accident on évitera par la saignée du bras moderément faite, comme aussi par le regime de vivre rafraischissant & médiocrement nourrissant, afin de diminuër la quantité, & de temperer la chaleur des humeurs de toute l'habitude; observant encore pour ce sujet, que le ventre de la femme soit tenu assez libre.

CHAPITRE XV.

De l'incontinence, & de la difficulté d'uriner.

LA situation de la vessie qui est posée justement sur la Matrice, nous fait assez connoistre pourquoy les femmes grosses ont quelquefois difficulté d'uriner, & le sujet pour lequel elles ne peuvent le plus souvent bien retenir leur eau; ce qui arrive d'une façon & d'autre, à cause que la Matrice pleine d'enfant comprimant par sa grosseur & pesanteur la vessie, empesche qu'elle ne puisse avoir son extension ordinaire, pour estre capable de contenir une raisonnable quantité d'urine; c'est ce qui fait que plus les femmes sont grosses, & plus elles approchent de leur terme, d'autant plus souvent aussi sont-elles obligées de lascher leur eau, qu'elles ne peuvent retenir long-temps pour ce sujet.

Si le pesant fardeau de la Matrice vient à comprimer fort le fond de la vessie, il oblige la femme de pisser presque à chaque moment; mais si au contraire son col est pressé par l'abbaissement du propre corps de la Matrice, comme il peut arriver dans les premiers mois de la grossesse aux femmes qui sont sujettes aux descentes de Matrice; pour lors la vessie se remplit entiérement d'urine, laquelle y demeure avec grande douleur, n'en pouvant pas estre expulsée; d'autant que le muscle *sphincter*, à cause de cette compression, ne peut pas s'ouvrir si facilement qu'à l'ordinaire pour la laisser écouler. Quelquefois aussi l'urine par son acrimonie excite la vessie en la piquotant à s'en décharger tres-souvent; & d'autres fois elle cause par sa chaleur, inflammation à son col, ce qui en fait la suppression. Il peut encore arriver que cét accident soit causé par quelque pierre contenuë en la vessie: alors les douleurs en sont presque insupportables, & bien plus dangereuses à la femme grosse, qu'à celle qui ne l'est point; parce que la Matri-

ce comprime perpetuellement par son enflure la pierre contre la vessie ; & pour lors ces douleurs sont d'autant plus extrémes, que cette pierre est grosse, & de figure inégale & raboteuse.

Il arrive aussi quelquefois que la Matrice vers les derniers mois de la grossesse s'estant élevée par la grande distension qu'elle a en ce temps, jusqu'au dessus du fond de la vessie, à laquelle elle ne permet pas de s'étendre librement, la pousse alors de telle sorte en bas, qu'elle en fait rider tout le col par de gros plis en travers ; ce qui fait que quelques goutes de l'urine qui ne peuvent estre entiérement expulsées, y restant aprés que la femme a pissé, elle en ressent une cuisson considerable, qui l'oblige d'uriner tres-frequemment avec de grandes épreintes ; parce que ce reste d'urine piquote cette partie par l'acrimonie qu'elle acquiert, à raison du sejour qu'elle fait dans quelqu'un de ces replis, & cause des douleurs à la femme presque aussi grandes que si elle avoit un ulcére au col de la vessie. C'est ce que j'ay veû arriver une fois à la femme d'un Officier dn Roy, laquelle eût une envie frequente d'uriner, & presque continuelle durant les trois derniers mois de sa grossesse, avec une aussi grande douleur que si elle eust eû quelque pierre dans la vessie, ou quelque ulcére en son col ; lequel accident ne procedant que de la cause que je viens de dire, ne cessa qu'incontinent aprés qu'elle fut accouchée.

Il est de tres-grande conséquence d'empescher ces violens & frequens efforts que la femme grosse fait pour uriner, & de remedier si on peut à ces indispositions ; d'autant que continuant long-temps à s'efforcer de pousser toûjours en bas, pour pouvoir vuider son urine, la Matrice se relasche, & s'affaisse tout-à-fait, & quelquefois est obligée (l'incommodité ne cessant pas) de se décharger de son fardeau avant le temps ordinaire. C'est ce qu'on taschera d'éviter, ayant égard aux differentes causes de la maladie ; comme si c'est par la grosseur & pesanteur de la Matrice qui presse la vessie, ainsi qu'il arrive le plus souvent, la femme y remediera, & se soulagera elle-mesme, si lors qu'elle veut rendre son urine, elle souleve avec ses deux mains le bas de son ventre ; elle portera une bande fort large accommodée à cét usage, qui le luy soutiendra, s'il en est besoin, & empeschera qu'il ne pese tant sur la vessie ; ou pour mieux faire elle se tiendra au lit. Si c'est l'acrimonie de l'urine qui cause inflammation à son col, on l'appaisera par un regime de vivre rafraischissant, la femme ne buvant que de la tisane, & s'abstenant entiérement de l'usage du vin, & de toutes

ſortes de purgations ; d'autant qu'elles meneroient à la partie affligée des immondices de toute l'habitude, & par leur chaleur augmenteroient encore l'acrimonie & l'inflammation ; mais elle pourra bien uſer, le ſoir & le matin, d'emulſions faites avec les ſemences froides & l'eau d'orge, ou du petit lait, dans lequel on mettra quelque cueillerée de ſyrop violat, ou de *nymphea*. Ce remede eſt propre pour nettoyer doucement en rafraiſchiſſant les voyes de l'urine, ſans faire aucun prejudice à la mere ni à l'enfant. Si l'inflammation & l'acrimonie de l'urine ne ceſſent point par ce regime, on la ſeignera du bras, afin d'éviter quelque accident pire qui en pourroit arriver ; on luy baſſinera auſſi toute la partie exterieure du col de la veſſie avec du lait tiede, ou avec une décoction d'herbes émollientes & rafraiſchiſſantes, comme ſont les feüilles de mauves, guimauves, parietaire, & violiers, avec un peu de graine de lin : on pourra encore faire quelque injection au dedans, avec cette décoction, à laquelle on ajoûtera un peu d'huile violat ; ou bien avec du lait tiede ; & ſur tout, la femme s'abſtiendra de l'uſage du coït.

Mais ſi ſe gouvernant de cette maniére, elle ne peut encore uriner, pour lors on aura recours au dernier remede qui eſt de faire ſortir l'urine avec une ſonde percée, telle qu'eſt celle qui eſt repreſentée & marquée par M. dans la table des inſtrumens, qui eſt miſe vers la fin du ſecond Livre, laquelle eſtant ointe d'huile d'olives ou d'amandes douces, aprés avoir un peu ſoulevé & repouſſé ſon ventre en haut, ſera doucement introduite par le conduit de l'urine juſques dans le vuide de la veſſie ; où eſtant, l'urine en ſortira auſſitoſt ; enſuite de quoy on retirera la ſonde : & ſi la ſuppreſſion revient encore, on fera derechef uriner la femme de la meſme façon, juſques à ce que les accidens ſoient appaiſez, aprés quoy on la laiſſera uriner naturellement, ſi elle le peut faire. On pourroit auſſi à toute extrémité luy faire uſer d'un demy bain tiede, prenant bien garde à ne la pas trop émouvoir par ce remede, s'abſtenant auſſi de toutes ſortes de diuretiques chauds ; car ils ſont tres-pernicieux à la femme groſſe, d'autant qu'ils provoquent l'avortement. Si d'un autre coſté le mal procede de quelque pierre, qui ſe preſentant au col de la veſſie, bouche le paſſage de l'urine, on ſe contentera de la repouſſer en dedans avec la ſonde, ſi elle eſt groſſe ; mais ſi elle eſt petite, on taſchera de la tirer dehors, avec une petite curetette propre à cét uſage, en mettant le doigt indice dans le *vagina*, pour la tenir ſujette, & empeſcher qu'elle ne recule vers

la vessie; ce qu'on fera à la petite seulement; car pour tirer la grosse, il faut attendre que la femme soit accouchée; parce qu'il vaut mieux la laisser en cét estat, que de se mettre en danger de luy faire perdre la vie & à son enfant, en luy faisant l'opération de la taille.

CHAPITRE XVI.

De la Toux, & de la difficulté de respirer.

LES femmes qui portent leurs enfans fort bas, ont plus souvent les difficultez d'uriner, dont nous avons parlé au Chapitre precedent, que celles qui les portent plus haut; lesquelles sont à la verité plus exemptes de ces sortes d'incommoditez; mais aussi sont-elles plus sujettes à la toux, & à la difficulté de respirer que les autres.

Si la toux est violente, comme elle est quelquefois jusques à faire vomir, c'est un des plus dangereux accidens qui contribuent à l'avortement; d'autant que par son effort les poulmons taschant à rejetter hors de la poitrine ce qui leur nuit, il se fait une contraction de tous les muscles de la respiration, qui pressant fortement par cette action l'air enfermé au dedans, dont les poulmons sont tout gonflez, poussent aussi par mesme moyen avec violence subite le diaphragme en bas, & par conséquent toutes le parties du bas ventre, mais particulierement la Matrice de la femme grosse, qui en reçoit une telle commotion quand cét accident continuë longtemps & fortement, que quelquefois l'arriérefaix de l'enfant vient à s'en détacher; aprés quoy ne le pouvant plus retenir, elle est contrainte de s'ouvrir pour le mettre dehors avant le temps; ce qu'elle fait souvent avec grande perte de sang, comme je l'ay veû arriver beaucoup de fois, & recemment à la femme d'un Secretaire du Roy, & à celle d'un Chirurgien.

Cette toux arrive quelquefois par des serositez acres, qui distillent du cerveau sur la trachée artere, & sur les poulmons; d'autres fois elle est causée par un sang de pareille nature, qui vient à refluer de toute l'habitude vers la poitrine ensuite de la suppression des mois; comme aussi pour avoir respiré un air trop foid, qui irrite ces parties, & les excire à se mouvoir ainsi. Mais outre ces choses, elle est encore souvent augmentée par la compression que la Matrice de la femme grosse cause au diaphragme, qui ne peut pas avoir son mouvement libre en celles qui portent leur enfant

bien haut; d'autant que par sa grande extension elle fait remonter presque toutes les parties du bas ventre vers la poitrine, & principalement l'estomac & le foye qu'elle repousse vers le diaphragme, qui en est comprimé comme nous disons.

On remediera à cét accident en faisant observer à la femme un bon regime de vivre tendant à rafraischissement, si ce sont des humeurs âcres qui en sont cause, évitant toutes choses salées, épicées, & de haut goust: Elle n'usera point pareillement de choses aigres ni acides, comme oranges, citrons, grenades, vinaigre, verjus, & autres de cette nature; dautant que par leurs piquotemens elles excitent encore la toux de plus en plus; mais elle pourra bien se servir de celles qui lénissent & adoucissent les passages, comme boüillons au lait, jus de reglisse, sucre candy & syrop violat, où de meures, dont on pourra mesler quelque cueillerée parmi sa tisane faite avec les jujubes, sebestes, raisins de damas & orge mondé, y ajoûtant toûjours un peu de reglisse. Il ne sera pas mauvais aussi de détourner l'abondance des humeurs, & de les attirer en bas par quelques petits clysteres. Si par ce regime la toux ne cesse point, & qu'il y ait au corps des signes de plenitude, en quelque temps de la grossesse que ce soit, il sera necessaire de luy tirer du sang du bras; & quoy-qu'on ne pratique pas ordinairement ce remede dans son commencement, il faut neanmoins s'en servir pour lors; car la continuelle toux est bien plus dangereuse que la saignée moderée.

Si la toux est excitée par le froid, elle se tiendra dans une chambre bien close, & mettra sur son col une bonne serviette pliée en deux ou trois doubles, ou quelque peau d'agneau ou de cygne qui le puissent tenir chaudement. Elle pourra user en s'allant coucher d'une cueillerée ou deux de syrop de vin bruslé, lequel est fort propre à faire bonne digestion, s'il est fait de la maniere suivante. Prenez demi-septier de bon vin, deux dragmes de bonne canelle rompuë en petits morceaux, demi-douzaine de cloux de girofle, avec quatre onces de sucre: mettez-le tout ensemble dans une écuelle d'argent, & le faites boüillir à grand feu sur un réchaud, y faisant prendre le feu, & cuisant le tout jusques à consistance de syrop, duquel la femme usera les soirs, une heure & demie aprés avoir legerement soupé; ou bien elle prendra quelque cueillerée de bon rossolis de Turin. On observera toûjours en la toux, de quelque cause qu'elle procede, que la femme ait la liberté du ventre, la luy procurant avec simples clysteres, qu'elle boive tiede, qu'elle parle peu, & qu'elle soit bien au large dans ses habits; parce

qu'estant serrée, la Matrice seroit encore plus fortement poussée en bas, par les efforts que cette toux luy fait souvent faire, & qu'elle s'abstienne du coït autant qu'il luy sera possible, jusques à ce que cét accident soit passé; d'autant que son action est entierement contraire aux personnes qui ont la poitrine foible & malade, lesquelles doivent aussi éviter toute sorte de purgatifs, & principalement si elles sont sujettes à quelque crachement de sang; Et comme le dormir est fort propre pour arrester les défluxions, on luy procurera par quelque petit julep, si besoin est, sans user aucunement de forts narcotiques qui sont tres-dangereux à la femme grosse, si ce n'est en extrême necessité, comme je fis à la femme de ce mien parent, laquelle avoit de furieux accidens pour s'estre blessée en faisant un faux pas. J'en ay rapporté l'histoire au chapitre treiziéme de ce premier livre.

Il y a des femmes qui portent leur enfant si haut & principalement dans la premiere grossesse (parce que le ventre & les ligamens larges qui soûtiennent la Matrice n'ont pas encore esté relaschez) qu'elles croyent presque l'avoir dans la poitrine; à cause dequoy elles ont une si grande oppression & difficulté de respirer, qu'il leur semble qu'elles aillent étouffer aussitost qu'elles ont un peu mangé, cheminé, ou monté seulement à un premier étage; ce qui provient de ce que leur Matrice extrémement étenduë, presse fortement l'estomac & le foye, qui repoussent le diaphragme en haut, comme j'ay dit, & ne luy laissent pas une entiere liberté de se mouvoir, dont cette difficulté de respirer est causée: souvent aussi leurs poulmons sont tellement abbreuvez & pleins de sang, qui y regorge de tout le corps dans la grossesse, qu'ils ne donnent que difficilement passage à l'air. Si cela est ainsi, elles respireront bien plus à leur aise, lors qu'on leur aura tiré un peu de sang du bras; car les poulmons estant desemplis par ce moyen, ils auront plus de facilité à se mouvoir; mais si cette difficulté de respirer procede de la compression que fait la Matrice au diaphragme, en repoussant les parties du bas ventre contre luy; en ce cas, le meilleur remede est, que la femme ne soit point serrée dans ses habits, & qu'elle mange plûtost peu & souvent, que de remplir son estomac beaucoup à la fois; parce qu'il presseroit encore pour ce sujet d'autant plus le diaphragme, & augmenteroit ainsi l'accident; & qu'elle n'use d'aucune viande visqueuse & venteuse, comme sont la plus-part des legumes; mais seulement de celles qui sont de facile digestion, & qui tiennent le ventre libre: Elle doit aussi pour lors évi-

ter sur tout la peur & la tristesse; d'autant que ces deux passions faisant retourner le sang au cœur & aux poulmons en trop grande quantité, la femme qui a déja difficulté de respirer, & la poitrine engagée, coureroit risque d'en estre suffoquée; car l'abondance de ce sang remplissant tout à coup & outre mesure les deux ventricules du cœur, empesche son mouvement, sans lequel on ne peut vivre.

CHAPITRE XVII.

De l'Enflure variqueuse, & de la douleur des cuisses & des jambes.

IL est tres-aisé à ceux qui ont connoissance du mouvement circulaire du sang, de concevoir la raison pourquoy plusieurs femmes grosses ont les cuisses & les jambes enflées & douloureuses, & quelquefois pleines de varices tout le long de leur partie interne; ce qui les incommode grandement à marcher. Plusieurs croyent que la femme ayant plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture, dont l'abondance n'est repurgée comme elle avoit accoûtumé, la nature par la vertu expultrice des parties superieures, qui sont toûjours plus fortes, en chasse le superflu sur les inferieures, qui sont les jambes, comme sur les plus foibles, & plus disposées à le recevoir, à cause de leur situation basse; mais il me semble que la circulation du sang nous fait bien plus facilement connoistre comment cela se fait, sans estre obligez de recourir à cette faculté expultrice.

La chose arrive ainsi, à mon avis, qui est, que suivant le mouvement circulaire du sang, les veines saphênes & les crurales reçoivent en elles celuy qui avoit esté apporté aux extrêmitez inferieures par les arteres, & le conduisent aprés, le long de la jambe & de la cuisse, en montant vers le cœur, dans les iliaques, qui se dégorgent dans la veine cave, pour remonter aussi par elle au cœur, & ainsi toûjours continuellement. Cela posé en fait (comme on n'en doit pas douter, puisque c'est une verité fondée sur l'experience) quand la femme est grosse, & principalement vers les derniers mois, auquel temps la Matrice est si étenduë, qu'elle occupe la plus grande partie du bas ventre, pour lors elle vient à presser les veines iliaques par sa grosseur & pesanteur, empeschant par ce moyen,

moyen, que le ſang ne puiſſe avoir ſon cours & ſon mouvement ſi libre qu'il eſtoit avant la groſſeſſe; ce qui fait que les parties inferieures, qui ſont les crurales & les ſaphénes en ſont gonflées, ne plus ne moins que nous voyons les veines du bras s'enfler vers la partie inferieure par la ligature de la ſaignée, ou par quelque forte compreſſion faite vers ſa partie ſuperieure; à cauſe que ces veines eſtant comprimées, le ſang s'y arreſte, ne trouvant pas ſon paſſage tout-à-fait ſi facile. Les veines iliaques eſtant donc ainſi preſſées par la groſſeur & peſanteur de la Matrice, toutes celles des cuiſſes & des jambes s'enflent de telle maniere, qu'elles regorgent dans la ſubſtance des parties, & dans tous les cinq tégumens qui en deviennent tout bouffis; & meſme ces veines, & entr'autres les ſaphénes ſe dilatent, & en ſont faites variqueuſes, quelquefois depuis la partie interne & ſuperieure de la cuiſſe, juſques à l'extrémité du pied, dans leſquelles le ſang ſéjournant ſans avoir ſon mouvement circulaire libre, s'altere & ſe corrompt; ce qui cauſe de grandes douleurs, & des enflures par toutes ces parties. Cela arrive encore plus volontiers aux femmes extrémement ſanguines, qui marchent beaucoup, & font un grand exercice, lequel aidé de la repletion des veines, fait ruption des valvules, qui ſervoient à faciliter le mouvement du ſang, comme font les ſoûpapes d'une pompe, qui retiennent l'eau qu'on y fait monter; aprés quoy le ſang venant à retomber, n'eſtant plus ainſi ſoutenu, cauſe par ſon abondance & par ſon ſéjour, ces dilatations de veines que nous appellons varices: & ce qui confirme d'autant plus que ces ſortes d'enflures de jambes aux femmes groſſes procedent de la cauſe que je viens d'expliquer; c'eſt que toutes celles qui ſont groſſes de deux enfans ont toûjours les jambes fort enflées vers les derniers mois de leur groſſeſſe.

Pour remedier à cela, ſi la femme à ſes veines dilatées, on ſe ſervira ſeulement lorſqu'elle eſt groſſe, de la cure palliative, mettant ſur ces veines variqueuſes quelque compreſſe de linge, & bandant la partie d'une bande large de trois ou quatre doigts, ſelon la groſſeur du membre, commençant le bandage à ſa partie inferieure, & le conduiſant en montant juſques où commencent les varices; afin que ſerrant mediocrement par ſon moyen ces veines variqueuſes, qui ſont toûjours exterieures, elles ſoient empeſchées par cette compreſſion de ſe dilater davantage, & que le ſang n'y puiſſe eſtre corrompu par le ſéjour qu'il y feroit; ce qu'eſtant ainſi fait, il ne laiſſe pas d'avoir ſon mouvement circulaire; parce que ſa plus gran-

de partie passe pour lors par les vaisseaux qui sont situez plus profondement.La femme en eét état gardera aussi le lit,si faire le peut;d'autant que par cette situation, son corps estant également couché, cette circulation s'en fait beaucoup plus facilement, & le sang n'a pas tant de peine à retourner par ces veines au cœur, que quand il faut qu'il y remonte, lorsque la femme est debout ; c'est ce qui fait qu'elle a toûjours les jambes bien plus enflées le soir que le matin; & si on voit au reste du corps des signes de plénitude & d'abondance de sang, on la pourra saigner du bras sans danger : Mais il ne faut pas faire ouverture des varices, comme on pourroit bien faire si la femme n'estoit pas grosse ; car cette évacuarion tiendroit lieu d'une saignée du pied qui ne doit estre aucunement pratiquée durant le temps de la grossesse.

Il y a d'autres femmes, à qui les jambes enflent seulement à cause de leur debilité, & non pour le sujet que nous venons de dire, & qui les ont si œdemateuses, qu'y posant le doigt, & l'ayant relevé, le vestige y demeure enfoncé. Ce qui se fait parce qu'elles sont destituées de chaleur naturelle assez forte, pour cuire & digerer toutes les humeurs qui leur sont envoyées pour leur nourriture, & pour en expulser les superfluitez, qui par ce moyen restant en grande quantité, les rendent ainsi œdemateuses. A ces sortes d'enflures, on se servira de vin aromatique, dans quoy on trempera des compresses qu'on mettra dessus, les renouvellant deux ou trois fois par jour pour les fortifier. Ce vin sera fait avec romarin, laurier, rhym, marjolaine, sauge & lavande, de chacun une poignée;roses de Provins demi-poignée ; balaustes & alun, de chacun une once : faisant boüillir le tout dans trois pintes de vin rouge, jusques à la diminution du tiers ; aprés quoy on le passera au travers d'un linge pour s'en servir au besoin, ainsi qu'il est dit. Mais comme la grossesse cause le plus souvent ces enflures, aussi cessent-elles ordinairement lorsque la femme est accouchée ; d'autant qu'en ce temps elle se purge des superfluitez de toute l'habitude par le moyen de ses vuidanges, pourveû qu'il s'en fasse une bonne évacuation ; car si elles estoient supprimées, comme il arrive quelquefois, il se feroit aussitost un reflux de toutes ces humeurs sur la Matrice, qui n'estant pas évacuées luy causeroient une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie.

CHAPITRE XVIII.

Des Hemorrhoïdes.

LE sang nenstruel qui avoit coûtume d'estre purgé tous les mois, s'amassant en grande abondance vers la Matrice, qui ne luy peut pas permettre le passage ordinaire à l'évacuation, parce qu'elle est exactement fermée dans la grossesse, est obligé de refluer par toute l'habitude, & principalement sur les parties voisines de la Matrice, ce qui cause à beaucoup de femmes des hémorrhoïdes tant internes, qu'externes. Il leur en peut arriver en ce temps, aussi-bien qu'en d'autres, de toutes les différentes especes, dont nous ne parlerons pas icy ; mais nous traiterons seulement de celles qui sont causées par la grossesse, d'autant que nostre intention n'est que de faire connoistre quelques particularitez des maladies des femmes lors qu'elles sont en cét état.

Les hemorroïdes sont des tumeurs douloureuses, engendrées d'un flux d'humeurs, aux extrémitez des veines hemorrhoïdales, lesquelles sont causées en la femme grosse, de l'abondance du sang qui se jette sur ces parties, provenant, ainsi que j'ay dit, de ce que le corps en ce temps n'est pas purgé de ses superfluitez, comme il avoit accoûtumé auparavant. Elles viennent aussi tres-souvent par de grands efforts que font les femmes grosses pour aller à la selle, quand elles sont constipées du ventre; comme cela leur arrive ordinairement; à cause que la Matrice estant située sur le *rectum*, empesche en le pressant, que les excremens qui y sont contenus ne sortent si facilement, & par ces efforts, le sang qui est dans les vaisseaux prochains estánt poussé avec violence, en fait enfler & boursoüffler leurs extrémitez, ausquelles par son sejour surviennent ces tumeurs douloureuses que nous appellons *hemorrhoïdes;* dont les unes sont internes, & les autres sont externes; les unes petites & sans douleur ou fort peu, & les autres sont extrêmement grosses & douloureuses. C'est ce qu'il suffit de sçavoir pour leurs différences générales, sans nous arrester aux autres plus particulieres, qui demanderoient une explication plus ample.

Si elles sont petites & sans douleur, tant les internes que les externes, il suffira d'éviter qu'elles n'augmentent davantage; ce qui se fera par les remedes qui empeschent & détournent la flu-

xion de ces parties : Mais on remediera au plûtost à celles qui sont grosses & douloureuses, en appaisant avant toutes choses la grande douleur ; d'autant que pendant qu'elle dure, la fluxion est toûjours augmentée. Pour ce sujet, si la femme grosse a en tout le corps les autres signes de réplction, on luy tirera seûrement une fois du sang du bras, & mesme jusques à deux fois, en cas de necessité, pour détourner les humeurs, & en évacuer l'abondance. Son regime de vivre sera humectant & rafraischissant ; & elle n'usera d'aucuns alimens de haut goust, s'abstenant aussi du coït, à cause que par l'agitation de son action, le sang estant extrémement échauffé, il est pour lors bien plus disposé à fluër sur la partie malade, qui est voisine de la Matrice. Mais si les gros excremens retenus dans l'intestin *rectum* estoient cause des hemorrhoïdes, & que la femme eust le ventre reserré, comme il arrive à plusieurs qui sont quelquefois une semaine entiere sans aller à la garderobe, on luy donnera un clystere de simple eau tiede, ou composé de la décoction de mauves, guimauves, parietaire, violiers, & graine de lin, avec miel nenuphar, dans lequel on meslera un peu d'huile d'amandes douces, ou du beurre frais; observant de n'y rien mettre qui puisse piquoter, d'autant que le mal en seroit augmenté, principalement quand les hemorrhoïdes sont internes ; & pour lors, afin que la femme puisse recevoir plus facilement le clystere, on doit mettre à l'extremité du canon de la seringue un petit bout de boyau de poulet, qui le reveste par dehors, afin de l'introduire avec moins de douleur dans le siege ; aprés quoy elle usera aussi d'un regime de vivre médiocre & rafraischissant, en observant le repos dans le lit, jusques à ce que le fort de la fluxion soit passé ; & on bassinera pendant ce temps les hémorrhoïdes avec du lait de vache, ou avec fomentations faites de la décoction de guimauves, boüillon blanc, & graine de lin. L'huile d'œuf seule, ou les huiles d'amandes douces, de pavot, & de nenuphar, battuës long-temps ensemble avec un jaune d'œuf crû, dans le mortier de plomb, sont fort anodines, & propres à en appaiser la douleur ; & si l'inflammation est grande, on y mettra un peu de *cerat de Galien* & de *populeum* meslez en égales portions.

Aprés ce regime de vivre, la saignée, & l'application de ces remedes rafraischissans & anodins seulement (d'autant qu'on ne doit pour lors user d'aucuns repercussifs, de peur de repousser au dedans ce sang impur, ou de faire endurcir les hémorrhoïdes) si elles ne se desenflent pas, il y faudra appliquer quelques sangsuës,

qui pourront par leur ſuccement vuider le ſang qui s'y eſt arreſté ; ou bien on les ouvrira avec la lancette, obſervant de preferer l'ouverture faite par la lancette en celles où on ſent quelque moleſſe, & une eſpece d'inondation ; Mais les ſangſuës ſont plus propres à celles qui ſont dures & comme charnuës, d'autant qu'elles ne cauſent pas tant de douleur que la lancette.

Quoy-que par le moyen des hemorrhoïdes il ſe faſſe en quelques hommes une évacuation qui approche des conditions de la naturelle, d'autant qu'ils en ſont ſoulagez quand elles fluent mediocrement, la nature s'y eſtant accouſtumée ; néanmoins aux femmes il n'en eſt pas de meſme ; parce que l'évacuation qui ſe fait quelquefois par les hemorrhoïdes aux hommes, doit eſtre faite par la Matrice aux femmes, lors qu'elles ne ſont pas groſſes : toutefois dans le temps de la groſſeſſe, elle peut en quelque façon, ſi la femme eſt plethorique, ſuppléer auſſi au defaut de la naturelle ; car pourveû que les hémorrhoïdes fluënt moderément & ſans douleur, elle en pourra pareillement eſtre ſoulagée ; mais ſi elles couloient en trop grande abondance, il y auroit danger que la mere & l'enfant n'en fuſſent bien affoiblis ; & pour éviter cét accident on ſeroit obligé de faire des fomentations aſtringentes, avec décoction de balauſtes, écorce de grenade, & roſes de Provins, faite en eau de forge, y mettant un peu d'alun ; ou bien on y appliquera un cataplaſme fait avec bol d'Armenie, ſang de dragon, & terre ſigilée, avec blanc d'œuf. Il faudroit auſſi détourner le ſang de ces parties par la ſaignée du bras, & par des ventouſes ſéches, appliquées ſur la region des reins, & faire d'autres remedes convenables à la choſe, & tels que les accidens le requereroient.

CHAPITRE XIX.

Du flux de ventre de la femme groſſe.

LE flux de ventre eſt une frequente déjection par l'*anus* de ce qui eſt contenu dans les inteſtins. On en fait ordinairement de trois ſortes, dont le premier, qu'on nomme *lienterique*, eſt celuy dans lequel l'eſtomac n'ayant pas digeré les viandes qu'il avoit receûës, les laiſſe écouler preſque toutes cruës : Le ſecond, que l'on appelle *diarrhéïque*, eſt quand les inteſtins ſe déchargent ſimplement des humeurs & des excrémens qu'ils contiennent ſans douleur conſiderable ; & le troiſiéme qui eſt le plus faſcheux, eſt le *dy-*

senterique, par lequel avec les humeurs & les excrémens la personne malade vuide du sang, avec de grandes douleurs causées par l'ulceration des intestins.

De quelque nature que soit le flux de ventre, s'il est grand, & s'il continuë long-temps, il met la femme grosse en grand danger d'avorter; c'est ce que nous dit *Hipocrate* en l'Aphorisme 34. du 5. livre. *Mulieri in utero gerenti si alvus plurimùm profluat, periculum est ne abortiat.* Car si le flux est lientherique, l'estomac ne cuisant pas les alimens qu'il a reçeûs, & les laissant incontinent écouler sans les convertir en chyle, dont il se devroit faire du sang pour nourrir la mere & son enfant, il est impossible qu'ils n'en soient tous deux extrémement affoiblis faute de nourriture. S'il est diarrhéique, & qu'il continuë long-temps, il causera le mesme accident; parce qu'il se fait une grande dissipation d'esprits avec l'évacuation des humeurs. Mais le danger est bien plus grand quand le flux est dysenterique; d'autant que pour lors la femme a de grandes douleurs & tranchées des intestins, causées par leur ulcération, lesquelles les excitent à tous momens par de continuelles épreintes, à se décharger des humeurs acres & bilieuses, dont ils sont extrémement abbreuvées; ce qui fait un grand ébranlement, & une commotion violente à la Matrice, qui est située sur l'intestin *rectum*, & à l'enfant qu'elle contient: Car par la compression que les muscles du ventre font de tous costez à la Matrice, & celle que luy fait aussi le diaphragme, qui est poussé en bas, dans les efforts que la femme fait si souvent pour aller à la selle avec peine, l'enfant est contraint, à cause de cette violence, de sortir avant terme; ce qui arrive d'autant plûtost, que ces épreintes & ces tenesmes sont grands, comme remarque le mesme *Hipocrate* dans l'Aphorisme 27. du 7. livre: *Mulieri utero gerenti si tenesmus supervenerit, facit abortum.* S'il survient, dit-il, tenesme à la femme grosse, cela la fait avorter. Ce tenesme est une maladie de l'intestin droit, qui luy fait faire de violens efforts pour se décharger, sans pouvoir rien vuider que quelques humeurs bilieuses meslées de sang, desquelles il est continuellement irrité. Quand ces sortes de flux de ventre arrivent aux femmes grosses, c'est ordinairement à cause qu'elles ont toûjours la digestion de l'estomac affoiblie à raison des alimens de mauvais suc, que ces appetits étranges qu'elles ont, leur font souvent manger, par l'usage continuel desquels estant à la fin debilité, il les laisse écouler aussitost sans les avoir digerez; ou bien y demeurant plus long-temps, ils se convertissent en un chylecor-

rompu, lequel estant descendu dans les intestins, les irrite & les contraint par son acrimonie à se décharger ainsi fort souvent.

Quoy-que le flux de ventre, de quelque nature qu'il soit, mette toûjours la femme en danger d'avorter, comme l'a dit *Hipocrate*, néanmoins j'ay veû des femmes grosses l'avoir continuellement durant deux ou trois mois sans avorter, & en guerir aussitost qu'elles estoient accouchées, ainsi que le mesme *Hipocrate* dit qu'il arriva à la femme d'*Epicharmus*, dont il fait mention au 5. & au 7. liv. des maladies pop. *Schenckius* au 4. liv. de ses Observat. rapporte l'histoire d'une femme qui eût une dysenterie avec des raclures de boyau durant quatre mois, qui n'ayant jamais pû estre arrestée par aucun remede, cessa de soy-mesme aussitost qu'elle fut accouchée d'un enfant qui se portoit bien ; & j'ay moy-mesme accouché, il y a quelques années, une femme d'un enfant à terme qui se portoit assez bien, quoy-que sa mere eust eû un continuel flux de ventre durant tout le temps de sa grossesse. Mais ces exemples particuliers n'empeschent pas, que cette maladie ne mette ordinairement, comme nous avons dit, la femme grosse en danger d'avorter, & souvent mesme en tres-grand peril de la vie, si le flux de ventre ne cesse incontinent aprés l'accouchement ; comme je l'ay veû arriver à la femme d'un Avocat, laquelle avorta au sixiéme mois par un flux dysenterique qu'elle eût durant deux mois & demy, & qui continuant encore aprés son avortement la fit mourir au dixiéme jour : Car comme dit *Hipocrate, au 2. Liv. des Predictions,* si la femme qui avoit dysenterie avant que d'accoucher en doit échaper, la maladie doit cesser le mesme jour de son accouchement, ou tres-peu de temps aprés, comme elle fit à la femme de cét *Epycharmus* ; ce qui n'estant pas arrivé à celle de cét Avocat, luy causa la mort, de la maniére que je l'ay décrite en l'Obs. XIII. du Livre de mes Observations.

Pour proceder seûrement à la guerison de ces differens flux de ventre (à quoy il est necessaire de prendre garde de bonne heure, de peur que la femme n'en avorte) on examinera quelle en est la nature, afin de remedier à la cause qui l'entretient. Si c'est un flux lienterique, survenu, comme il arrive d'ordinaire, aprés les continuels vomissemens, qui ont tant debilité l'estomac, & relasché ses membranes, que n'ayant plus la force de rejetter les alimens par haut, il les laisse écouler sans coction par bas ; la femme en ce cas, s'abstiendra de tous ces appetits étranges, & usera de bons alimens de facile digestion, & en petite quantité à la fois ;

afin que son estomac les puisse plus facilement cuire & digerer; elle boira un peu de bon vin vermeil, trempé d'eau ferrée, au lieu de tisane commune, qui ne luy est pas propre en cette rencontre, si ce n'estoit qu'elle eust la fievre bien fort; car si elle ne l'avoit que legerement, l'usage du vin trempé de la maniere doit estre préférable ; d'autant que cette fiévre lente qu'elle peut avoir pour lors, n'est que symptomatique, estant entretenuë par cette debilité d'estomac; laquelle cessera aussitost qu'il aura esté fortifié; à quoy aidera encore beaucoup, si la femme devant & aprés ses repas use de quelques confortatifs; comme si elle prend une cuillerée ou deux de ce syrop de vin bruslé, dont nous avons fait mention en parlant de la toux, au Chapitre seiziéme de ce premier Livre, ou un peu de bon hypocras, ou de vin d'Alican, & de l'un ou de l'autre selon son appetit. Il ne sera pas aussi mauvais qu'elle mange un peu de conserve de roses ou un peu de bon cotignac avant son repas : elle portera une peau d'agneau ou de cygne ou de vautour sur la region de son estomac, pour luy conserver & augmenter sa chaleur naturelle, qui est tres-necessaire à la digestion des alimens; observant de ne luy donner aucun medicament purgatif, quand le flux de ventre ne vient que par cette debilité; d'autant qu'elle en seroit encore augmentée.

Lors que le flux de ventre est diarrheïque, & qu'il n'y a seulement que les excrémens qui sont contenus aux intestins qui se vuident, avec quelques humeurs superfluës que la nature y envoye pour en faire expulsion ; s'il ne continuë pas long-temps, & qu'il aille doucement, la femme n'en sera pas incommodée, ni en danger, que quand il aura passé ces bornes; & on doit laisser faire cette opération à la nature, sans l'en empescher du commencement, se contentant pour lors de moderer seulement l'évacuation, sans l'arrester. Mais si cette évacuation dure plus de quatre ou cinq jours, alors c'est un témoignage qu'il y a de mauvaises humeurs collées & attachées aux parois interieures des intestins, qui les obligent en les piquotant à se décharger souvent, lesquelles il faut dissoudre avec quelque médicament purgatif, qui les puisse détacher, & évacuer; aprés quoy le flux de ventre ne manquera pas de cesser; ce qu'on fera par quelque legere infusion de rhubarbe, avec le syrop de chicorée, ou en prenant une once de catholicon double de rhubarbe.

Mais si nonobstant la purgation donnée à propos, & jointe au bon regime de vivre, le flux de ventre continuë, & se convertit

en

en dysenterie, la malade faisant à chaque moment des selles sanglantes, avec de grandes douleurs & tenesmes, c'est pour lors qu'elle est en tres-grand danger d'avorter; ce qu'on taschera d'éviter, si faire se peut, aprés avoir purgé avec les remedes que nous venons de dire, les mauvaises humeurs qui estoient dans les intestins, en empeschant par le bon regime qu'il ne s'en engendre d'autres; pour lequel sujet elle usera de bons bouïllons de veau & de volaille, dans lesquels on fera cuire des herbes rafraischissantes, avec une pomme de coin, afin de temperer l'acrimonie de ces humeurs échauffées: elle mangera du ris cuit dans ses bouïllons, ou de la bouïllie, dans laquelle on delayera quelques jaunes d'œufs frais, observant toûjours de la faire bien cuire : Ces alimens lénissent & adoucissent les intestins par dedans.

Son breuvage sera d'eau ferrée, avec un peu de vin, si elle n'a point de fiévre ; & au cas qu'elle en eust, elle mettroit plûtost de fois à autres une cuilleree de syrop de coins ou de grenades dans un verre plein de cette eau : Elle pourra aussi manger quelque peu de cotignac & de conserve de roses, ou d'autres choses astringentes & confortatives, pourveû que le corps ait esté purgé auparavant; & parce que dans ce flux il y a toûjours de grandes douleurs & tranchées par tout le ventre & aux intestins, & principalement au *rectum*, à cause que toutes les humeurs se déchargeant sur luy, l'irritent extrémement, & luy causent des épreintes continuelles, il faudra tascher de les appaiser, afin d'empescher que l'avortement n'arrive; ce qu'on fera par clysteres faits avec le bouïllon d'une teste de veau, ou de mouton bien cuite, y meslant deux onces d'huile violat; ou bien avec lait tout recemment trait, dans lequel on aura delayé deux jaunes d'œufs frais, faisant prendre aussi à la malade un peu de *laudanum* dans un jaune d'œuf, pour la faire reposer: & aprés qu'on aura usé de ces lavemens anodins & nourrissans, selon qu'on jugera estre necessaire, lesquels la malade gardera le plus long-temps qu'elle pourra, afin de mieux appaiser ces douleurs, on luy en donnera de détersifs, faits de la décoction d'orge, mauves, guimauves, & miel rosat; ensuite dequoy on se servira de ceux qui sont astringens, parmi lesquels on ne doit mesler aucune huile ni miel, d'autant que ces choses relaschent au lieu de reserrer, & on commencera par les plus foibles, faits d'eau de laituë & de plantain; aprés quoy on viendra aux plus forts, composez de la décoction de feuïlles & racines de plantain, bouïllon blanc, & queuë de cheval, avec roses de Provins & l'écorce de grenade,

qu'on fera boüillir en eau de forge, à laquelle on ajoûtera terre sigilée, & sang de dragon, de chacun deux dragmes. On en pourra mesme aussi fomenter le siege ; mais il faut bien prendre garde à ne pas venir à ces forts astringens, avant que d'avoir premierement purgé la femme, avec les remedes declarez cy-dessus, de peur que (comme on dit) le loup ne soit enfermé dans la bergerie, & que voulant empescher l'avortement, on ne causast par un plus grand malheur, la mort à la mere & à son enfant par consequent, en retenant au dedans quantité de mauvaises humeurs, dont la nature se vouloit décharger. C'est ce qu'on évitera si on observe bien les choses que nous avons dites.

Mais comme les douleurs du flux dysenterique procedent assez ordinairement d'une humeur acre, & d'un mauvais chyle qui s'écoule de l'estomac & des intestins superieurs, dans lesquels une bile corrosive se dégorge aussi, & que les clysteres ne peuvent parvenir jusques en ces parties, pour adoucir l'acrimonie de ces humeurs, j'ay souvent conseillé avec un tres-bon succés à des femmes grosses, & à d'autres personnes travaillées de cette fascheuse maladie, de prendre par la bouche aussi-bien qu'en lavemenr, deux ou trois fois par jour, une demy écuellée de lait de vache à chaque fois tout chaud & recemment trait, par le seul usage duquel elles ont esté parfaitement guéries en peu de jours de leur dangereux flux dysenterique, dont elles n'avoient pas pû estre soulagées par tout autre remede. Mais il faut avoir soin que ce soit du lait d'une vache bien saine, qui ne soit pas pleine, ni en chaleur, & qu'elle n'ait pas trop recemment véellé, & qu'elle soit nourrie de bonne pasture, & abreuvée de bonne eau. Je donnay un jour le mesme conseil à une femme grosse de six mois passez, qui, comme elle estoit d'une tres-forte & vigoureuse complexion, luy auroit esté certainement salutaire, si, pour son malheur, elle n'eust pas esté empeschée de le suivre, par un Medecin, qui estant venu la voir aprés moy, & sçachant que je luy avois ordonné l'usage du lait pour le flux dysenterique dont elle estoit fort travaillée depuis plus de trois semaines, luy fit entendre & à son mary, que le lait ne luy convenoit aucunement, & qu'*Hipocrate* en ses aphorismes en deffendoit expressément l'usage aux personnes qui avoient la fiévre comme elle avoit. Mais ce Medecin avoit bien peu de raison en cette occasion, ne prenant pas garde que la petite fiévre qu'avoit la malade n'estoit qu'un simple accident de la douleur du flux dysenterique, auquel il falloit remedier de la maniere que je luy avois

conseillé, & non pas par des purgatifs réïterez, & autres inutiles remedes, dont il continua de luy faire user durant huit jours, qui, au lieu de la guérir, comme il avoit promis, augmenterent encore, comme je l'avois predit, son flux dysenterique, & la firent avorter d'un enfant de six mois & demy, & mourir six jours ensuite.

CHAPITRE XX.

Du flux menstruel qui arrive quelquefois à la femme grosse.

HIPOCRATE en l'Aphorisme 60. du 5. livre dit, *Si mulieri utero gerenti purgationes eant, impossibile est fœtum esse sanum.* Si les menstruës fluent à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain. Mais cét Aphorisme ne se doit pas expliquer au pied de la lettre: il se doit entendre de celles à qui elles fluent en grande abondance; car quoyque selon la regle la plus generale & la plus naturelle, les menstruës ne doivent fluer quand la femme est grosse, d'autant que leur passage ordinaire est bouché, & aussi parce que ce sang doit pour lors estre employé à la nourriture de l'enfant, de laquelle il seroit frustré s'il venoit à s'écouler dehors, & pour ce sujet extrémement debilité; néanmoins il se voit des femmes, qui encore qu'elles soient grosses, ne laissent pas d'avoir leurs ordinaires jusques au quatriéme mois, qui est le temps auquel l'enfant venant à estre déja grand, attire à luy quantité de sang pour sa nourriture, au moyen dequoy il n'y en peut rester de superflu si facilement que dans les commencemens de la grossesse. Je connois une femme qui a cinq enfans vivans, laquelle en toutes ses grossesses a eû ses menstruës reglément de mois en mois, comme elle avoit coûtume (sinon quelque peu moins) jusques au sixiéme mois, auquel temps elles luy cessoient seulement; nonobstant quoy elle est toûjours accouchée à terme de tous ses enfans. J'en ay veû une autre qui ne croyant pas estre grosse à cause qu'elle avoit ses ordinaires, & ressentant quelque incommodité de la grossesse, s'imaginant que ce fust une autre maladie, obligea son Medecin de la faire saigner & purger par plusieurs fois; ce qu'il fit tant faire, qu'elle en guerit à la verité, mais ce fut aprés avoir avorté d'un enfant de trois mois.

Cette évacuation arrive pour l'ordinaire aux femmes qui sont fort sanguines & aux pituiteuses, lesquelles faisant beaucoup plus de sang que l'enfant n'en a besoin pour sa nourriture dans les com-

mencemens de la grossesse, se déchargent encore en ce temps de sa quantité superfluë; ce qu'elles font plus ou moins, selon leurs dispositions, non point par le fond de la Matrice, commes elles avoient accoustumé quand elles n'estoient pas grosses, d'autant que ce passage est effectivement bouché par l'arrièrefaix qui y est adhérent, & que la Matrice est pour lors exactement fermée; mais par deux rameaux que la nature providente & soigneuse de la conservation de l'individu, aussi-bien que de l'espece, a destinez à cét usage, lesquels viennent des vaisseaux spermatiques, qui outre ceux qu'ils donnent aux testicules & aux autres parties, avant que d'arriver à la Matrice, se divisent de chaque costé en deux rameaux assez considerables; dont l'un aboutit à son fond, par où coulent les mois quand la femme n'est pas grosse; & l'autre n'y entrant pas, vient le long de son corps se terminer au costé de l'orifice interne de la Matrice, par le moyen duquel les mois se déchargent pendant la grossesse, s'il arrive que la femme soit pletorique; ce qui se fait encore par quelques autres rameaux qui naissant des vaisseaux hypogastriques, viennent aussi se terminer au mesme endroit.

Lors que la femme grosse vuide du sang par bas, il faut bien prendre garde de quel lieu il sort, & de quelle maniere; si ce sont des menstruës ordinaires, ou si ce n'est pas une véritable perte de sang. Si ce sont des menstruës ordinaires, le sang viendra périodiquement au temps accoustumé, & fluëra peu à peu du col de la Matrice en ce temps, & non pas de son fond; ce qui se connoistra, si en touchant avec le doigt, on trouve son orifice interne exactement clos, lequel ne le seroit pas, si le sang venoit du fond; comme aussi s'il fluë sans douleur & en petite quantité, toutes lesquelles circonstances ne se rencontrent pas à la perte de sang, mais bien d'autres contraires, ainsi que nous ferons voir au Chapitre suivant. Il faut encore examiner si ce flux vient par la seule superfluité, ou si ce n'est point par l'acrimonie du sang, ou par la debilité des vaisseaux qui le contiennent, afin d'y pouvoir apporter les remedes necessaires. S'il provient de la seule abondance dont la femme se purge quelquefois nonobstant sa grossesse, à cause qu'elle en fait plus que son enfant n'en peut consumer pour sa nourriture durant les premiers mois; bien loin que ce flux nuise pour lors à la mere & à l'enfant, il leur est profitable, quand il est moderé; car si la Matrice n'estoit point déchargée de ce sang superflu, l'enfant qui est encore petit, en seroit suffoqué & noyé, si on n'usoit

de la ſaignée, pour ſuppléer au defaut de l'évacuation naturelle qui s'en devroit faire. Il eſt neanmoins toûjours bien plus ſeur de vuider en ces ſortes de femmes la plénitude du ſang par la ſaignée du bras, que d'en commettre ainſi l'expulſion à la ſeule nature, par la voye de la Matrice, dans le temps de la groſſeſſe. Mais s'il n'y a aucun ſigne d'abondance & de plénitude au corps de la femme, qui n'avoit auſſi avant ſa groſſeſſe ſes menſtruës qu'en petite quantité, qui ne laiſſent pas de couler aprés qu'elle eſt groſſe, c'eſt un témoignage que ce flux vient de la chaleur & de l'acrimonie du ſang, ou de la debilité des vaiſſeaux deſtinez pour le contenir. C'eſt de ces ſortes de femmes dont *Hipocrate* a pretendu parler dans le 60. Aphoriſme que j'ay rapporté cy-deſſus, deſquelles l'enfant ne peut pas eſtre ſain, ſi leurs menſtruës fluent durant leur groſſeſſe; d'autant qu'il ne leur reſte pas aſſez de ſang pour la nourriture de leur enfant; ce qui les met en tres-grand danger d'avorter; car comme on dit en commun proverbe, que la faim chaſſe le loup hors du bois, de meſme le defaut de nourriture contraint ce petit priſonnier de ſortir de ſon cachot, avant qu'il en ſoit temps.

Pour empeſcher que ce flux ne produiſe un ſi faſcheux accident, la femme ſe tiendra en tres-grand repos couchée dans ſon lit; s'abſtenant de toutes choſes qui luy peuvent échauffer le ſang, évitant la colere entre toutes les paſſions de l'ame, uſant d'un regime de vivre confortatif & rafraiſchiſſant, mangeant des viandes qui engendrent de bon ſang & qui l'épaiſſiſſent; à quoy ſont propres les bons conſommez faits avec volaille, collet de mouton, manche d'éclanche, & jaret de veau, dans quoy on fera cuire des herbes potageres qui ſoient rafraiſchiſſantes, comme pourpier, laituë, & autres. Les œufs frais, la gelée, & les potages de ris & d'orge mondé faits avec ces conſommez luy ſont propres; & pour ſon boire elle uſera d'eau ferrée, dans laquelle on meſlera un peu de ſyrop de coins. Elle doit s'abſtenir entierement du coït; parce qu'échauffant le ſang, il l'excite encore à couler davantage, à quoy contribuë auſſi beaucoup l'agitation de la partie dans ſon action. Il ſera tres-bon auſſi de faire une ceinture de l'herbe appellée vulgairement *renouée*, & de l'appliquer fraiſchement au tour des reins de la femme. Mais ſi nonobſtant tout cela ce flux ne laiſſoit pas de continuer; quelques-uns veulent qu'on applique une grande ventouſe ſous les mammelles pour faire revulſion de ce ſang & le détourner; c'eſt ce qu'a dit *Hipocrate* en l'Aphoriſme 50. du 5. livre, *Mulieri ſi*

velis menstrua sistere, cucurbitulam quàm maximam ad mammas appone. Mais cela n'a pas grand effet. J'aimerois encore mieux faire cette révulsion par la saignée du bras, si ses forces le permettoient; & comme en cette rencontre l'enfant est extrémement debilité par cette évacuation, on le fortifiera en mettant sur le ventre de la femme au droit de la Matrice, des compresses tremprées dans du gros vin, dans lequel on aura fait boüillir une grenade avec son écorce, des roses de Provins, & un peu de canelle: Mais le meilleur moyen de luy faire reprendre vigueur, est de temperer le sang de sa mere, & d'en empescher l'évacuation.

CHAPITRE XXI.

De la perte de sang qui arrive à la femme grosse.

IL y a bien de la différence entre le flux menstruel, dont j'ay parlé au precedent chapitre, qui arrive quelquefois à la femme, quoy-qu'elle soit grosse, & la perte de sang dont il est maintenant question: Car, comme j'ay déja dit, le flux menstruel vient periodiquement au temps accoutumé, sans douleur, coulant peu à peu du col de la Matrice, aux environs de son orifice interne durant la grossesse, aprés quoy il cesse entierement: Mais au contraire, cette perte de sang vient du fond de la Matrice avec douleur, & arrive presque subitement, & le sang sort en grande abondance, & continuë toûjours à couler sans interruption, si ce n'est que quelques grumeaux & caillots qui s'en forment, semblent quelquefois diminuer l'accident, en bouchant pour un peu de temps le lieu d'où il fluë; mais bien-tost aprés ces caillots venant à estre expulsez, ou à tomber d'eux-mesmes de la Matrice, il recommence encore plus fort, ensuite dequoy la mort arrive tres-certainement à la mere & à l'enfant, si on n'y remedie au plûtost, en accouchant la femme de la maniere que je diray cy-aprés.

Quand cette perte de sang vient vers les premiers mois de la grossesse, elle est ordinairement causée par quelque faux-germe, dont la Matrice tasche de se décharger; parce que dans l'effort qu'elle fait pour cela, il s'ouvre quelques vaisseaux de son fond, desquels le sang ne cesse de couler, jusques à ce qu'elle ait expulsé les corps étranges qui sont contenus en sa capacité; & d'autant plus que ce sang se trouve subtil & échauffé pour lors, d'autant plus aussi fluë-t-il abondamment. Mais quand cette perte de sang

arrive à la femme grosse d'enfant, en quelque temps que ce soit, cela vient pareillement de l'ouverture des vaisseaux du fond de la Matrice, causée de quelque coup, cheûte, ou autre blessure, & principalement de ce que l'arrierefaix en ces occasions, quelquefois en d'autres, venant à se separer en partie ou tout-à-fait du fond de la Matrice (auquel il doit estre adherent pour recevoir le sang de la mere destiné à la nourriture de l'enfant) tous les orifices des vaisseaux contre lesquels il estoit joint, demeurent ouverts par ce détachement; aprés quoy il se fait incontinent un grand flux de sang, qui est ordinairement d'autant plus abondant & dangereux, que le terme de la grossesse est plus avancé; parce que les vaisseaux de la Matrice grossissent toûjours à proportion que l'enfant devient grand; & cette perte de sang ne cesse point (si elle est ainsi causée) que la femme ne soit accouchée; parce que l'arrierefaix estant une fois détaché, quand ce ne seroit mesme qu'en partie, ne se rejoint jamais avec la Matrice; laquelle au contraire venant à se comprimer & à se reserrer, & comme rentrer en soy-mesme (ce qui arrive incontinent aprés l'accouchement) étoupe & bouche par la contraction de sa propre substance les ouvertures de ces vaisseaux; moyennant quoy cette perte de sang cesse, qui autrement continuë tant que la Matrice est dans la distension qu'en font l'enfant & les autres choses qu'elle renferme; à cause que pour lors ces vaisseaux demeurent toûjours ouverts, jusqu'à ce qu'ayant esté déchargée de son fardeau, & vuidée de tout ce qu'elle contient, elle vienne à se reserrer, comme nous venons de dire; ce qui arrive ainsi que nous le voyons en une éponge, dont les pores ou trous qui sont fort larges quand elle est enflée, viennent à disparoistre & à estre bouchez de sa propre substance, si nous la reserrons & comprimons avec la main.

J'ay souvent remarqué, que la longueur du cordon de l'umbilic, estant beaucoup accourcie par plusieurs contours, qui environnent quelquefois le col de l'enfant, fait pour lors, que l'enfant, qui est ainsi bridé par ce cordon ne peut presque se remuer, qu'il ne tiraille l'arrierefaix où il est attaché, & n'en fasse en mesme temps, un détachement d'avec la Matrice, qui cause aussitost une perte de sang d'autant plus grande & dangereuse, que ce détachement est grand.

Quoy que j'aye dit, qu'il faut par necessité, pour les raisons alleguées, accoucher la femme en cette occasion, afin de faire cesser la perte de sang, je ne pretens pas qu'aussitost qu'on s'en apper-

çoit, on y procede de la maniere ; car il se voit des pertes de sang, quand elles sont petites, durer pendant des mois entiers, & d'autres s'arrester quelquefois en se tenant seulement de repos au lit, & par la saignée du bras, avec l'usage des remedes specifiez au chapitre precedent. Ce pourroit estre aussi un flux menstruel & ordinaire. J'ay veû quelques femmes grosses vuider du sang de la Matrice avec assez d'abondance, & mesme quelquefois en caillots, & neanmoins porter leur enfant jusques à terme, & en accoucher heureusement. Ce sang procede pour lors de quelque vaisseau qui s'ouvre vers l'exterieur de l'orifice interne, qui ne laisse pas de demeurer clos & fermé en ces sortes de femmes : Car quoyque le sang sortant abondamment & par caillots, soit pour l'ordinaire un témoignage qu'il vient des vaisseaux du fond de la Matrice, & le signe d'un prochain avortement, il se rencontre neanmoins quelquefois (bien que rarement) que ces caillots de sang procedent seulement de celuy qui sort de quelque vaisseau qui aboutit à l'exterieur de cét orifice interne ; lequel sang ainsi extravasé, ne sortant pas aussitost du col de la Matrice, qu'il est hors de son vaisseau, se caille de la maniere dans le *vagina*, en y sejournant un peu, à cause de la situation en laquelle la femme peut-estre dans le temps que ce sang s'extravase. C'est pourquoy afin de juger tres-certainement si une femme grosse qui vuide du sang de la Matrice par caillots, en grande ou petite ou mediocre quantité, doit avorter ; il la faut toucher : car pour peu qu'on trouve l'orifice interne ouvert jusques dans sa partie interieure, & qu'on sente avec le doigt au travers de cette ouverture l'enfant ou ses membranes se presenter, c'est alors un signe tres-assuré que ce sang vient du fond de la Matrice, & que la femme avortera dans peu.

Si le sang ne fluë donc qu'en petite quantité, & que l'évacuation soit de peu de durée, il faut pour lors laisser l'accouchement à l'œuvre de nature, pourveû que la femme ait des forces suffisantes, & qu'elle ne soit accompagnée d'aucun autre accident fascheux : Mais quand il coule subitement en si grande abondance qu'elle en tombe en frequentes syncopes, ou bien en convulsion ; c'est en ce cas qu'il ne faut plus differer l'operation, & qu'il est absolument necessaire d'accoucher la femme : qu'elle soit à terme, ou non ; qu'elle ait les douleurs de l'accouchement, ou qu'elle n'en ait aucunes ; d'autant qu'il n'y a que ce seul moyen pour luy sauver la vie, & à son enfant ; & si on ne le fait promptement, *Extremam fundet cum sanguine vocem*, elle jettera avec le sang les derniers soupirs.

pirs. *Hipocrate* en a bien remarqué le danger dans l'Aphorisme 56. du 5. livre, où il dit, *In fluxu muliebri si convulsio & animi defectus advenerit, malum.* Si au flux de sang de la femme il survient convulsion & défaillance de cœur, c'est un mauvais signe.

Il ne faut pas en cette occasion dangereuse attendre toûjours pour accoucher les femmes, qu'elles ayent des douleurs qui répondent & poussent en bas ; car quoy qu'il leur en soit venu au commencement, elles n'en ont plus pour l'ordinaire qui soient de la sorte, d'abord que la perte de sang a esté jusques à la syncope & à la convulsion ; & on ne doit pas aussi differer jusques à ce que la Matrice soit beaucoup ouverte ; d'autant que cette effusion de sang l'humectant grandement, & les foiblesses la relaschant, font qu'elle se peut pour lors aussi facilement dilater, que si elles avoient eû quantité de fortes douleurs ; ce qu'on fera ayant fait mettre la femme en la situation que nous dirons en parlant de l'accouchement ; aprés quoy le Chirurgien ayant sa main ointe d'huile ou de beurre frais, introduira peu à peu ses doigts joints ensemble dans la Matrice, & les écartera les uns des autres lors qu'ils seront à son entrée, pour la dilater suffisamment petit à petit, & sans aucune violence, si faire se peut ; ce qu'estant fait, & ayant la main entierement dedans, s'il reconnoist que les membranes des eaux ne soient pas percées, il ne fera aucune difficulté de les rompre, pour glisser en mesme temps sa main au dedans d'elles ; ensuite de quoy, quelque partie que l'enfant puisse presenter la premiere, quand mesme ce seroit la teste (à moins qu'elle ne fust trop avancée dans le passage) il doit toûjours en cette occasion aller chercher les pieds de l'enfant pour le tirer ; observant toutes les circonstances que nous dirons au chapitre treiziéme du second livre, en parlant de l'accouchement auquel l'enfant vient les pieds devant ; d'autant qu'il y a bien plus de prise & de facilité par les pieds que par la teste, ou par les autres parties. C'est pourquoy s'ils ne se presentent d'abord, le Chirurgien les ira chercher ; ce qu'il fera plus facilement en ce temps qu'en d'autres ; parce que le sang qui s'est écoulé en grande abondance dans la Matrice, la rend si glissante par son humidité, qu'il ne luy sera pas difficile de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, comme nous venons de dire ; aprés quoy il delivrera la femme de son arrierefaix, qui est toûjours fort peu adherent en ces rencontres ; prenant bien garde à ne laisser aucuns grumeaux de sang dans la Matrice (car ils feroient encore continuer le flux) ce qu'estant fait, on le verra cesser peu aprés

avec tous les accidens, si on n'a pas attendu trop tard à faire l'operation.

Beaucoup de femmes ont peri avec leurs enfans, pour n'avoir pas esté assistées de la maniere en ce fascheux accident ; & quantité d'autres ont évité la mort, qui leur eût esté autrement certaine, pour avoir esté secouruës assez à temps ; comme aussi plusieurs enfans ont receû le Sacrement de Baptesme, dont ils auroient esté frustrez sans cela. *Guillemeau* dans le 13. chap. du 2. livre *de l'accouchement*, fait mention de six ou sept histoires qui font foy de cette verité, dans la pluspart desquelles on voit que les femmes avec leurs enfans en furent les sanglantes victimes, pour n'avoir pas esté accouchées en pareille rencontre; ce que les autres éviterent l'ayant esté d'assez bonne heure. Mais pour confirmer d'autant plus la chose par mes propres experiences, je feray recit d'une entr'autres, qui est tres-remaquable, & dont le souvenir m'est si sensible, que l'encre avec laquelle je l'écris maintenant, pour la faire connoistre au public, afin qu'il en puisse profiter, me semble estre du sang; d'autant qu'en cette pitoyable & fatale occasion, j'en vis à mon grand regret épancher devant moy une partie du mien, ou pour mieux dire, tout celuy qui estoit semblable au mien.

Ce fut il y a prés de vingt-neuf ans, que ma sœur, qui n'avoit pas encore vingt & un an, estant grosse de huit mois & demi, de son cinquiéme enfant, se portant extrémement bien pour lors, fut si malheureuse que de se blesser (quoyque legerement en apparence dans ce moment) estant tombée sur les genoux, son ventre ayant aussi porté un peu à terre par la cheûte ; aprés quoy elle demeura un jour ou deux sans s'en trouver beaucoup incommodée; ce qui fit qu'elle negligea de garder le repos qui luy estoit bien necessaire ; mais le troisiéme jour de sa blessure sur les onze heures du matin, elle fut subitement surprise de fortes & frequentes douleurs dans le ventre, lesquelles furent aussitost accompagnées d'une grande perte de sang; ce qui l'obligea d'envoyer querir incontinent sa Sagefemme, qui n'entendoit pas des mieux son métier; laquelle estant arrivée, luy dit qu'il falloit pour l'accoucher, se donner patience que sa Matrice se dilatast d'elle-mesme par les douleurs; l'assurant au reste qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'elle seroit bientost délivrée de cét accident, d'autant que son enfant venoit bien. Elle la fit ainsi vainement esperer durant trois ou quatre heures, jusques à ce que le flux de sang continuant toûjours fortement les douleurs commencerent à cesser, & que la pauvre

Il paroist par cette histoire que ~~ott~~ M. ne devoit pas encor avoir acquis beaucoup de reputation puisque M.e sa seur de luy confier ~~est~~ pas le soin de ses couches Elle ne luy demandoit seulement pas qu'il eust a luy choisir une sage femme capable de la secourir apropos. car si la chose eut esté autrement ~~ne~~ l'auroit elle pas aumoins envoyé chercher lorsquelle se sentit attaquée de cet accident au lieu de cette sagefemme qui au reste ne paroist pas si peu entandue que M. le veut persuader puisquelle fist tout ce quelle pouvoit pour lors et qui sans s'entester de sa capacité ny se decouvrir pas l'accident

le plus funeste qui se puisse voir dans un accouchement avancé où l'enfant se presente bien. Elle demande neantmoins du secours sans y estre solicitée que par la deffiance de son scavoir faire que

 peut-il en exiger

femme fust tombée par plusieurs fois en foiblesse ; aprés quoy cette Sagefemme demanda un Chirurgien pour la secourir en cette occasion. On vint incontinent chez moy pour m'en avertir ; mais malheureusement ne m'y estant pas trouvé pour lors, on fut querir celuy qu'on croyoit estre le plus habile de tous les Chirurgiens, qui pratiquoient à Paris les accouchemens, lequel fut aussitost conduit au logis de ma sœur, où il arriva sur les quatre heures aprés midy ; mais l'ayant veuë en cét état, il se contenta seulement de dire, que c'estoit une femme morte, à laquelle il n'y avoit rien à faire que de luy faire recevoir tous ses Sacremens, & qu'on ne pouvoit pas absolument l'accoucher ; à quoy concluoit pareillement la Sagefemme, qui croyoit que le sentiment d'un homme si authentiquement estimé d'un chacun estoit indubitable. Lors qu'il eût fait ce prognostic, il s'en retourna aussitost chez luy, sans vouloir demeurer là davantage, & laissa en ce déporoble état, & sans aucun secours cette femme, à qui il eust indubitablement sauvé la vie & à son enfant, s'il l'eust accouchée en ce temps ; ce qui estoit assez facile, comme on le peut bien connoistre par la suite de cette Histoire.

de plus et comme c'estoit le cinquième enfant dont cette sagefemme l'avoit accoucher il est à croyre qu'elle s'en estoit bien trouvée les quatre precedentes ; soit toute la faute tombe sur ce Mr chirurgien qui sans temporiser devoit l'accoucher sur le champ —

Aprés l'avis d'un homme de si grande reputation, joint à celuy de cette Sagefemme, tout le monde qui estoit là present, crut que puisque Monsieur *** n'y pouvoit rien faire, il n'y avoit point d'autre remede à un si grand mal, que d'esperer en Dieu seul qui peut tout. On tascha pour lors, de consoler le mieux qu'il fut possible ma pauvre sœur, laquelle aspiroit avec grande passion de me voir, pour sçavoir si je luy prononcerois le mesme arrest, & si son mal, qui augmentoit toûjours de plus en plus, estoit sans aucun remede (car son sang couloit continuellement en grande abondance.) Enfin, je revins chez moy, où on estoit venu pour me dire cette mauvaise nouvelle, il y avoit fort long-temps & où par malheur je ne m'estois pas rencontré, comme j'ay dit ; ce que sçachant je courus incontinent chez elle ; où estant arrivé, je vis un si pitoyable spectable, que toutes les passions de mon ame furent agitées dans cét abord, de plusieurs & différens mouvemens. Aprés quoy ayant un peu repris mes sens, j'approchay du lit de ma sœur, à laquelle on venoit de donner les derniers Sacremens ; où estant, elle me conjura par plusieurs fois de luy donner le secours, qu'elle me dit n'esperer plus que de moy. Aprés que j'eûs appris de la Sagefemme tout ce qui s'estoit passé, & qu'elle m'eût dit le sentiment du Chirurgien qui l'avoit veuë il y avoit plus de deux heures (car

La malade avoit raison et ce digne frere en manquant de la rendre l'accoucher estoit inexcusable et coupable de la mort [illegible] passant des [illegible]

en effet de quoy sert cet energique discours par lequel [illegible] fait si bien voir les terribles craintes dont il se sentoit agité et laisser perir sous ses yeux par une trop sensible reflection une sœur qu'il dit tant aymer ou il ne faloit point doubter [illegible] de l'accoucher sur l'heure et à l'instant pour la rendre à sa famille et de la conserver à luy mesme au lieu de l'abandonner à la douleur dans un tel court temps [illegible]

pour lors il en estoit bien six) j'apperceûs que le sang couloit abondamment & sans discontinuer, dont elle avoit déja perdu plus des trois parts, & ce qui est de remarquable, plus de douze palettes, depuis les deux heures qu'il y avoit que ce Chirurgien s'en estoit retourné, comme il me parut par la quantité de serviettes & d'autres linges qui en estoient tout trempez; lequel sang restant en son corps si elle eust esté accouchée en ce temps, luy auroit sans doute sauvé la vie. Je vis aussi qu'il luy prenoit presque de moment en moment des foiblesses, qui s'augmentoit de plus en plus; ce qui me fit bien connoistre qu'elle estoit encore en bien plus grand peril qu'elle n'auroit esté, si on n'eust pas laissé passer l'occasion de l'accoucher, deux ou trois heures auparavant, comme il estoit possible & facile; d'autant que pour lors elle avoit encore presque toutes ses forces, qu'elle perdit ensuite avec le reste de son sang, qui avoit toûjours continué de couler; & voulant connoistre s'il estoit vray qu'on ne la pût accoucher, je sentis en la touchant, l'orifice interne de la Matrice dilaté, en telle sorte que j'y pouvois facilement introduire deux ou trois doigts; ce qu'ayant remarqué, je la fis retoucher à la Sagefemme, pour sçavoir si cét orifice estoit ainsi disposé lors que ce Chirurgien avoit dit qu'on ne la pouvoit accoucher, & si elle estoit de son opinion; elle me dit qu'ouy, & qu'il avoit toûjours esté en ce mesme état depuis qu'il estoit sorti. Aussitost qu'elle m'eût fait cette declaration, je connus fort bien son ignorance, & la mauvaise politique du Chirurgien; touchant quoy, je luy dis que je m'étonnois fort de ce qu'ils avoient esté tous deux de ce sentiment, vû que la chose me paroissoit tout au contraire; pour lequel sujet il luy estoit assurément facile de l'accoucher en ce temps-là s'il eût voulu, aussi bien qu'il estoit encore pour lors; ce que j'eusse à la verité fait en ce moment, s'il m'eust esté possible d'avoir assez de force sur mon esprit, qui vacilla long-temps sur la resolution que je fus contraint d'en prendre, aprés avoir perdu l'esperance de toute autre assistance.

Ce qui m'empeschoit, ne fut pas tant le prognostic qu'avoit fait ce Chirurgien si fameux, qui avoit persuadé à tous les assistans qu'on ne la pouvoit accoucher (car c'est paroistre temeraire que de resister au dire de ceux qu'on estime pour des Oracles) comme aussi le peu de force qu'avoit pour lors la malade; mais ce fut principalement la qualité de la personne, qui estoit ma sœur, que j'aimois fort tendrement, qui agita mon esprit de si differentes passions dont il fut préoccupé en la voyant preste d'expi-

apres toute reflection faite je n'ay pu comprendre comment M. M. a osé se déterminer a raporter cette histoire a moins que ce ne soit pour faire conoitre a la posterité que les grands hommes sont capables des plus grandes fautes. Car sans que je pretende excuser le celebre accoucheur dont il entend parler, quelle faute ne luy peut on pas imputer a luy meme et quelle necessité y avoit il qu'il envoyat chercher cet accoucheur puis qu'il avoit une si parfaite conoissance de l'extreme peril ou cette chere seur estoit exposée et que le seul remède pour luy sauver la vie estoit de l'accoucher incessemment que ne le faisoit il sans autre réflection que celle de la necessité (le doute de la suffisance de ce chirurgien ou plutost le mepris qu'il en fait non seulement en cet endroit mais en quantité d'autres ne le conoist que trop. sans l'accuser d'une damnable politique dont il ne peut s'excuser luy meme des qu'il ne fit pas en arrivant ce qu'il ne fit qu'une heure et demie ensuitte puis qu'il prouve par son raisonnement que cette dure et longue inaction fut la

rer devant moy, pour la prodigieuse perte de ce sang qui estoit sorti de la mesme source que le mien, qu'il ne me fut pas possible de m'y resoudre sur l'heure; c'est ce qui m'obligea de renvoyer incontinent chez ce Chirurgien, qui s'en estoit retourné il y avoit fort long-temps, pour le prier de revenir au logis, afin que luy témoignant moy-mesme la facilité que je trouvois à l'opération, & que luy faisant entendre & avoûër qu'il n'y a jamais d'esperance en ces occasions, si on ne l'entreprend au plûtost, je pusse le resoudre à l'accoucher, au lieu d'abandonner ainsi la mere au desespoir de la vie, comme il avoit fait, en laissant perir son enfant avec elle, auquel il eust pû procurer le Baptesme, s'il eust fait ce que l'art requiert, qui est que ne les pouvant sauver tous deux, on tasche à tout le moins de sauver l'enfant s'il est possible, sans prejudicier à la mere. Mais il ne voulut jamais revenir, pour quelque priere & sollicitation qu'on luy en pust faire, s'excusant toûjours sur ce qu'il n'estoit pas possible de rien faire en cette rencontre. Quand on me l'eût dit, je renvoyay encore chez un autre Chirurgien de mes Confreres, avec lequel (s'il fust venu assez à temps) j'aurois conclu à la necessité de l'opération, comme aussi l'aurois-je fait demeurer d'accord de sa possibilité: Mais le malheur voulut qu'on ne le trouva pas chez luy.

Pendant toutes ces allées & venuës, il se passa bien encore une heure & demie, durant lequel temps le sang couloit toûjours sans discontinuation, comme aussi les foiblesses s'augmentoient de plus en plus. Ce fut pour lors que me voyant hors d'esperance d'avoir les personnes que j'avois envoyé querir, je pris résolution de l'accoucher sur l'heure, n'ayant pas esté en mon pouvoir de m'y résoudre que dans cette extremité, pour les raisons que j'ay dites; ce qui fut à la verité un peu trop tard pour la mere; car si j'eusse eû assez de force sur mon esprit, pour le pouvoir faire dans l'abord que j'arrivay, il y avoit encore en ce temps grande esperance de la sauver, aussi-bien que je fis son enfant, aprés m'y estre comporté de cette maniere; qui est qu'ayant mis deux de mes doigts dans l'orifice interne de la Matrice, lequel estoit assez ouvert pour leur donner entrée, j'en introduisis un peu ensuite un troisiéme, & petit à petit l'extremité de tous les cinq de la main droite, avec lesquels je dilatay cét orifice suffisamment pour luy donner entier passage; ce qui se fait fort facilement en semblables occasions, à cause que, comme il a esté dit, l'abondance du sang humecte & relasche extrémement toute la Matrice; dans laquelle ayant ainsi fait entrer

voyage cause de la mort de [illegible] la seur lorsqu'il dit qu'a en juger par les serviettes et autres linges qu'il trouva pleins de sang depuis que ce chirurgien s'en estoit retourné il paroisson qu'il en estoit coulé

doucement ma main, je reconnus que l'enfant presentoit la teste, & que ses eaux n'estoient pas encore écoulées ; ce qui m'obligea d'en rompre les membranes avec le bout de mes doigts, m'aidant un peu pour ce faire de l'extremité des ongles. Cela estant fait, je retournay aussitost l'enfant pour luy prendre les pieds, par lesquels je le tiray tres-facilement de la maniere que j'enseigneray au mesme Chapitre treiziéme du second Livre ; ce que je fis en moins de temps qu'il n'en faudroit pour nombrer depuis un jusques à cent ; & je proteste en ma conscience, n'avoir jamais en ma vie fait aucun accouchement (quant à ce qui est de ceux qui sont contre nature) plus promptement, plus facilement, & avec moins de douleur pour la mere, qui pendant l'opération ne se plaignit pas le moins du monde, quoyqu'elle eust pour lors fort bon jugement, & une entiere connoissance de ce que je luy faisois : elle se sentit mesme tout-à-fait soulagée aussitost que je l'eus ainsi accouchée & delivrée ; aprés quoy la perte de sang commença de cesser. Pour ce qui est de l'enfant, je le tiray vivant, & il fut à l'instant baptisé par un Prestre qui estoit dans la chambre. La malade & toutes les personnes qui se trouverent-là presentes (dont le nombre estoit assez grand) connurent tres-manifestement pour lors, que le Chirurgien & la Sagefemme qui avoient dit qu'on ne la pouvoit accoucher, n'avoient eû aucune raison de l'asseûrer.

L'opération fut faite encore assez à temps pour procurer le Baptesme à l'enfant, qui le receût, graces à Dieu, comme je viens de dire, mais trop tard pour sauver la vie à sa mere, qui pour avoir auparavant perdu tout son sang, mourut une heure aprés avoir esté ainsi accouchée, estant tombée dans une grande foiblesse telle que celles qui luy venoient souvent devant qu'elle l'eust esté. Ce flux de sang cessa bien à la verité, mais il ne luy en estoit pas resté assez pour pouvoir resister à ces syncopes si frequentes ; ce qu'elle auroit certainement fait, comme on le peut tres-vray-semblablement conjecturer, si ce Chirurgien qui l'avoit veûë premierement, l'eust accouchée trois grandes heures auparavant, comme il auroit pû faire sans doute aussi facilement que je le fis ; depuis lequel temps elle avoit perdu sans exagerer, plus de vingt palettes de sang, dont quatre ou cinq auroient esté peut-estre suffisantes pour la faire échaper ; d'autant que c'estoit une jeune femme de tres-bonne constitution, qui n'avoit aucune maladie ni incommodité lors qu'elle fut surprise de ce fatal accident.

Je veux au sujet de cette lamentable histoire (afin qu'on s'en

plus de douze palettes et que luy l'estant enfin determinné a finir l'accouchement n'ayant pu faire revenir ce chirurgien apres une heure et demie d'allées et de venues qui faisoit en tout trois grosses heures pendant lequel temps il s'estoit perdu plus de vingt quatre palettes de sang dont quatre ou cinq auroient pu estre suffisantes pour la faire echaper. Donc l'on peut luy imputer la faute de cette mort puisque de son propre aveu cette malade avoit perdu douze palettes de sang depuis qu'il estoit arrivé qu'il en estoit selon luy [illegible] plus qu'il n'en faloit pour la sauver si [illegible] sans politique et en faisant les choses en frere ou amy interessé ou seulement en chirurgien il eust accouché cette chere seur sans autre reflection que le pressant besoin et le peril evident ou cette malade estoit exposée

C'est un leurre que tout ce preambule et vouloir par une pauvre raison et sous le specieux pretexte d'une tendresse

Mal fondée Rejetter sur autruy une faute dont m. m. estoit coupable pour n'avoir pas comme je lay dit accouché m.e sa seur en arrivant au lieu de perdre le temps dans l'inaction comme il fist

donne de garde en pareille rencontre) examiner par maniere de digression, quel pouvoit estre le motif du procedé de ce Chirurgien. Il faut de necessité qu'on demeure d'accord avec moy, que ce fut pour une, ou pour plusieurs de ces trois causes, qu'il ne voulut, ou ne put pas accoucher cette femme, lors qu'il la vit plus de deux heures avant moy. On peut dire que ce fut par ignorance; ou par malice; ou par politique. De soutenir que ce fust par ignorance, je ne le pourrois pas persuader; d'autant qu'il avoit trop grande réputation; quoyque plusieurs personnes qui se connoissent bien en l'Art, tomberoient peut-estre d'accord avec moy, qu'il estoit du nombre de ceux dont on peut dire avec juste raison, *minuit præsentia famam.* Que ce fust par malice, qui est celuy qui se voudroit imaginer, qu'il se pust trouver une homme d'une si detestable volonté? Mais si ce ne fut ni par ignorance, ni par malice, il est tres-facile à connoistre que ce fut par une damnable politique, que quelques gens qualifient de prudence. Ceux qui sont en grande réputation ont coûtume d'user de cette fausse prudence, faisant toûjours leur possible pour éviter les dangereuses cures; de peur que ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, ne viennent à perdre la bonne opinion qu'ils avoient conceüë d'eux, quand il arrive que les malades meurent entre leurs mains, quoy-qu'ils les ayent bien & deüëment traitez. Ce fut là justement nostre malheur; car ce Chirurgien qui avoit grand renom parmi beaucoup de femmes de qualité qu'il accouchoit, fuyoit tant qu'il pouvoit les accouchemens perilleux, & sujets à une issuë mauvaise ou douteuse, comme estoit celuy-là; ce qu'il fit pour lors d'autant plus volontiers, qu'il se rencontra dans la chambre de ma sœur une Dame de consideration, femme d'un des premiers Capitaines aux Gardes, qui demeuroit dans le mesme logis, laquelle il accouchoit ordinairement; ce qui fut cause que prévoyant que l'issuë de l'opération seroit tres-douteuse, il aima mieux se conserver l'estime de cette Dame, qui ne se connoissoit pas à la chose, pour pouvoir juger de son procedé, que de faire chrétiennement son devoir en cette occasion; auquel néanmoins on doit toûjours avoir plus d'égard qu'à tous ces interests de vaines réputation, qui corrompent pour l'ordinaire la conscience. Ceux qui usent de cette politique, sont souvent cause de la mort des pauvres femmes qui les envoyent querir pour leur donner soulagement, & de celle de leurs enfans qu'ils empeschent outre celà, en les privant du Baptesme, de joüir pour jamais de la felicité éternelle, dont ils répondront un jour devant Dieu.

heureux succès de ce qu'il se determina a la fin ce qui procura la grace du st baptesme a l'enfant et par consequent la vie pour l'eternite comme il avoit fait celle pour le temps a m. sa seur de meme si il eut fait a quantité d'autres comme il le dit de maniere que ce qui devoit faire le bonheur de celles par la proximité du sang et l'ordre de la nature fist la perte et son malheur

J'ay bien voulu faire le recit de toutes les circonſtances de cette ſanglante mort, afin qu'on connoiſſe plus facilement la neceſſité de faire promptement l'opération en pareille occaſion ; & quoyque cette hiſtoire ſoit un peu longue , elle paroiſtra néanmoins courte, ſi on la compare avec l'utilité que l'on en peut tirer. Je me ſuis trouvé depuis ce temps-là en plus de deux cens autres occaſions de ſemblable nature, auſquelles avec l'aide de Dieu, j'ay garanti la pluſpart des femmes, de la mort, & fait recevoir le Bapteſme à leurs enfans ; dequoy j'ay eû plus de ſatisfaction en moy-meſme, que je n'en recevrois de tout l'honneur du monde que me pourroit procurer une ſi pernicieuſe politique, dont ne ſe ſerviront jamais tous Chirurgiens & Sagesfemmes qui auront leur conſcience bien reglée.

Je pourrois bien nommer, s'il eſtoit beſoin, la plus grande partie de toutes ces femmes qui ſont encore vivantes, pour rendre témoignage de cette verité ; mais je me contenteray de citer deux propres ſœurs, qui ſont toutes deux femmes de Marchands de vin, l'une nommée Madame *Moran*, qui demeuroit cy-devant au haut de la Montagne de Sainte Genevieve, à l'enſeigne du Tambour, à laquelle j'ay ſauvé la vie par quatre fois de la ſorte, en differentes groſſeſſes, eſtant preſte d'expirer à chaque fois par de grandes pertes de ſang ; & l'autre s'appelloit Madame *Gourdin*, qui demeuroit aux Faux-bourg Saint Jacques, à laquelle j'ay auſſi donné le meſme ſecours par deux autres fois en pareil beſoin : j'adjouteray néanmoins à ces deux notables exemples un autre qui eſt celuy de la femme de Monſieur *Dionis* mon Couſin, premier Chirurgien de Madame la Dauphine, qui ſeroit indubitablement morte dans peu d'heures avec ſon enfant en ſon ventre, au mois de Juin de l'année 1681, pour la grande perte de ſang dont elle fut ſurpriſe, enſuite d'une chute qu'elle fit ſur les genoux au huitiéme mois de ſa groſſeſſe, ſi je ne l'euſſe tres-promptement accouchée, pour luy ſauver la vie, ainſi que je fis, auſſi-bien qu'à ſon enfant, par le moyen de ce ſecours ſalutaire, que j'ay pareillement donné à un tres-grand nombre d'autres, dont on peut voir beaucoup d'exemples tres-remarquables, dans le Livre de mes Obſervations. C'eſt ce qui me fait croire que ſi la Ducheſſe d'Oſſone, femme du Gouverneur de Milan pour le Roy d'Eſpagne, euſt eſté aſſiſtée de la ſorte par quelque perſonne bien entenduë en ces opérations, elle ne ſeroit pas morte avec ſon enfant en ſon ventre, par une perte de ſang en quatre heures de temps, ainſi qu'il luy arriva

le

le vingtiéme Octobre mil six cent soixante & douze; non plus que Madame de Seignelay, si recommandable par son éminente qualité, & par toutes ses rares vertus, qui mourut à Paris le seiziéme Mars mil six cent soixante & dix-huit, à l'âge de dix-neuf ans, en sept heures de temps, aussi avec son enfant dans le ventre, au huitiéme mois de sa grossesse, par une semblable perte de sang, sans estre aucunement secouruë par ce Chirurgien si fameux, qu'on avoit inutilement mandé pour ce sujet, puis qu'il ne voulut, ou ne put pas l'accoucher, comme il estoit absolument necessaire de faire, pour sauver la vie de la mere & de son enfant : mais si je ne me trompe, ce qui contribua beaucoup à leur mort, est que, comme dit tres-bien *Celse* au commencement de son premier Livre : *Nemo in splendida persona periclitari conjecturâ suâ voluerit; ne occidisse, nisi servasset, videretur.* Nul ne veut hasarder d'éprouver un remede sur une personne de grande consideration, quand il n'est pas tout-à-fait certain d'en avoir une bonne issuë; de peur que si le malade venoit à mourir ensuite, on ne crût que ce seroit le remede qui l'auroit tué. C'est ce qui fait que les personnes de grande qualité meurent assez souvent plûtost que les autres; parce qu'on n'ose pas leur donner les secours necessaires, comme on fait sans crainte aux gens du vulgaire. En effet, ne fut-ce pas la raison pour laquelle *Hali Rodoham* n'osa pas entreprendre de traiter cette femme qui le prioit de luy oster une hemorrhoïde grosse & longue comme le doigt, qu'elle avoit en la vulve (qui estoit à ce que je crois le *clitoris*) & qui empeschoit que son mary ne pust user du coït avec elle : Car, comme il dit, *Non fuit mihi conveniens facere illud, quoniam ipsa habebat principatum in mundo, & censum multum, & vir ejus est unus Rex hodie. Com. ad lib. Gal. art. med. text. 177.* Je ne trouvay pas à propos de le faire, à cause que c'estoit une grande Princesse qui avoit beaucoup de biens, & qu'elle estoit la femme d'un Roy.

Mais quoyque j'aye dit qu'il est absolument necessaire d'accoucher les femmes qui ont ces grandes pertes de sang, pour tascher de leur sauver la vie, & à leur enfant par ce remede, il ne faut pas pourtant croire qu'elles en doivent toutes échapper; car si on attend trop tard à les secourir, plusieurs ne laissent pas de mourir peu de temps aprés l'opération, comme fit ma sœur; & si la perte de sang procedoit d'une fente, ou laceration de la propre substance de la Matrice, causée par sa trop grande distension, ou par quelque blessure, comme il arrive quelquefois, (ce qui ne se

peut connoistre que par l'ouverture du corps de la femme aprés sa mort) pour lors la maladie est incurable; & toutes ces sortes de femmes ne laissent pas de mourir, soit qu'elles accouchent d'elles-mesmes par la seule operation de nature, ou qu'elles soient promptement secouruës par un expert Chirurgien. Parce que la Matrice qui a souffert violence par quelque blesseûre, ou par quelque considerable contusion, ne peut pas se resserrer & se contracter si exactement aprés l'accouchement, ni si bien réünir ses fibres & sa substance pour boucher les orifices des vaisseaux qui estoient ouverts par rupture & par déchirement, qu'elle le feroit si elle n'avoit point receû de lésion, & que les vaisseaux n'eussent esté ouverts que par simple *anastomose*; outre que si la femme survit quelques jours aprés son accouchement, il arrive tres-facilement inflammation à la Matrice qui a esté blessée; laquelle ne manque pas dans la suite de faire mourir la malade. Mais quoyque les frequentes foiblesses avec perte de toute connoissance, le tintement des oreilles, la veûë éblouïe, égarée, & troublée, & les mouvemens convulsifs, soient presque toûjours des signes certains de mort, lors qu'ils procedent d'une grande perte de sang à la femme grosse; néanmoins il ne faut pas pour cela en toutes ces occasions, & mesme dans les plus desesperées, negliger l'accouchement qui en est l'unique remede, quoy qu'il ne soit pas toûjours certain. C'est le precepte, que *Celse* nous donne en parlant de l'extirpation qu'on doit faire du membre gangrené, laquelle cause quelquefois la mort au malade dans le temps mesme de l'opération, aussi-bien que l'accouchement. Voicy ses paroles: *Nihil interest an satis tutum præsidium sit, quod unicum est.* Car en effet, ne vaut-il pas mieux, comme il dit encore en un autre lieu, *Anceps auxilium experiri, quam nullum*, experimenter un remede douteux, que d'abandonner entierement la malade? Mais il est bon, devant que d'entreprendre cette opération, d'observer ce que l'experience m'a souvent fait connoistre en ces perilleuses occasions; qui est que les femmes dont l'orifice interne de la Matrice paroist mince & d'une substance molette, souple, & égale, réchapent d'autant plus facilement aprés l'opération, que ces bonnes conditions s'y rencontrent; & qu'au contraire celles qui ont cét orifice interne epais, dur, & inégal, meurent d'autant plûtost que ces mauvaises dispositions s'y trouvent.

Or comme dans ces grandes pertes de sang, il arrive toûjours de grandes foiblesses, on fera son possible pour conserver ce qui

et n. connoissant si bien par un nombre infini d'experiences les accidens que cause la perte de sang qui pour y remedier je conseille de donner a la malade qui la souffre, de bons consommés de la gelée avec du bon vin qui est tout ce que la raison peut indiquer de meilleur et de plus convenable

sinon pour retablir les forces Epuisées a la malade au moins pour soutenir le peu qui luy en reste de crainte de succomber dont l'operation luy seroit merveilleux si cet excelent accoucheur en

reste de forces à la malade, & les luy augmenter, si faire se peut, afin qu'elle en ait assez pour endurer l'opération, & en réchaper ensuite ; pour lequel sujet, en attendant qu'il y ait lieu de l'entreprendre on luy donnera de temps en temps quelque bon consommé, & de la gelée, avec un peu de bon vin. Ces alimens liquides produiront bien plûtost cét effet, que les solides : Car, comme dit *Hipocrate*, en l'Aphorisme 11. du second Livre, *Facilius est potu refici, quam cibo.* On se refait & nourrit bien plus promptement par le boire que par le manger ; d'autant que les alimens liquides sont bien plus promptement distribuez que les solides. On luy fera aussi flairer du vinaigre, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, luy mettant encore sur la region du cœur une rôtie chaude, trempée en vin avec canelle ; & afin d'empescher que le sang ne coule en si grande abondance, on la seignera du bras, pour le détourner, si les forces le permettent, & que la perte de sang ne soit pas trop excessive ; observant durant la saignée de fermer l'ouverture de la veine par intervalles, afin que la diversion s'en fasse, sans beaucoup diminuer les forces de la malade.

Il est bon aussi de luy mettre tout le long des reins, des serviettes trempées en oxicrat, fait avec l'eau de plantain, & de la faire coucher tout à plat sur une simple paillasse, sans aucun lit de plume, ni matelas sous elle ; comme encore de luy faire prendre par la bouche trois ou quatre onces de suc de pourpier meslé dans un boüillon, afin que la chaleur des reins & du sang en soit temperée. *Galien* au 5. ch. du 5. liv. de la Meth. dit avoir arresté avec l'injection de la seule eau de plantain le flux de sang de la Matrice, qu'on n'avoit pas pû faire cesser par aucun autre remede durant quatre jours. Mais quand ce flux de sang vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, ainsi que celuy de ma sœur estoit causé toutes ces choses servent de peu, & le meilleur expedient est d'accoucher la femme le plûtost que faire se pourra, quand mesme elle ne seroit grosse que de trois mois, ou encore de moins ; d'autant qu'il faudroit aussi-bien que tout vint ; & il est necessaire pour lors de tirer tout ce qui est contenu dans la Matrice, soit faux germe, mole, ou enfant, sans y rien laisser ; car aprés avoir esté entierement vuidé, venant à s'affaisser & se contracter, la perte de sang & tous les accidens qui en estoient causez, cessent pour les raisons que j'ay alguées cy-devant, en suite dequoy la femme en pourra facilement réchaper, s'il luy reste encore aprés l'opération des forces suffisantes ; ce qui arrivera si on n'attend point trop tard à la secourir.

vouloit demeurer dans ces termes mais non il faut qu'il fasse intervenir la saignée qui est autant oposée a cet accident que ce qui precede y est utile, puisque ce seroit donner d'une main et reprendre de l'autre cette saignée auroit elle la faculté de fermer la bouche des vaisseaux qui se sont ouverts lorsque l'arrierefaix s'est detaché et lorsqu'elle ne peut remplir cette intention a quelle autre [illegible] la peut il employer qu'a augmenter l'epuisement ou la malade se trouve en tirant par la saignée ce qui ne s'est venu par le bas je me suis bien gardé de tomber dans une telle faute que de saigner une malade qui souffre une perte de sang causée par tout ou partie de l'arrierefaix detaché mais seulement dans un suintement ou ecoulement des vaisseaux qui aboutissent a l'extremité de l'orifice interne bien differente de l'autre par la quantité par les caillots et par la dilatation de l'orifice interne qui se trouve a l'autre au contraire de celuy cy

Il faut observer que les pertes de sang qui surviennent aux femmes, lors que la nature fait ses efforts pour expulser un faux-germe, sont souvent si abondantes, qu'on ne croiroit pas qu'une femme pust vuider tant de sang en si peu de temps sans mourir, à moins que de l'avoir veû de ses propres yeux. Néanmoins il s'en faut beaucoup que ces sortes de pertes de sang soient aussi dangereuses que celles qui arrivent aux femmes qui sont effectivement grosses d'enfant; parce que dans la perte de sang qui survient à une grossesse de faux-germe, la Matrice n'est pas dans une si grande distension, que lors que la femme est grosse d'enfant; outre cela les vaisseaux d'un faux germe ne sont pas d'une grosseur si considerable, que ceux de l'arrierefaix de l'enfant d'un terme avancé; c'est ce qui fait que ces pertes de sang cessent souvent aprés que leur premier torrent est passé; aprés quoy la nature ne laisse pas d'expulser dans la suite ces faux germes tout entiers; ou bien elle les convertit en suppuration, si elle ne peut pas les expulser de la sorte. Il est toutefois mieux de tirer ces corps étranges avec la main, le plûtost qu'on le peut faire sans violence : Mais s'il n'y a pas lieu de le faire, à cause que la Matrice n'est pas assez ouverte, il faut en commettre l'opération à la nature. J'ay veû mourir plusieurs femmes de perte de sang qui estoient grosses d'enfant, & d'autant plûtost qu'elles estoient plus avancées dans le terme de leur grossesse; parce que les vaisseaux de la Matrice grossissent toûjours, comme j'ay dit, à proportion que l'enfant devient grand; ce qui fait que la perte de sang en est d'autant plus abondante & dangereuse; mais on ne voit presque jamais mourir aucune femme de la perte de sang causée par un simple faux germe; quoy-que dans l'abord cette perte de sang paroisse également dangereuse à celle qui arrive à la femme qui est grosse d'enfant.

CHAPITRE XXII.

De la pesanteur, & de la descente, ou relaxation de Matrice de la femme grosse.

BEAUCOUP de femmes grosses ressentent au bas du ventre une pesanteur extraordinaire, tant à cause de la suppression des menstruës, qu'à cause que la Matrice par le poids de ce qui est contenu en sa capacité, s'affaisse & descend sur son col, & quel-

quefois si bas, qu'elles ne peuvent marcher qu'avec peine, & en écartant les jambes; auquel temps il ne leur est pareillement pas possible d'user du coït, sinon avec grande incommodité; d'autant que la Matrice occupant pour lors par sa descente une partie de la place de son col, sur lequel elle est affaissée, ne laisse pas lieu d'y pouvoir loger le membril viril, qui venant à la rencontrer à son entrée, luy cause de la douleur.

Nous appellons descente ou relaxation de Matrice, quand elle descend seulement dans le *vagina*, sans toutefois sortir tout-à-fait hors de la partie honteuse; car en ce cas, ce seroit une chûte, ou précipitation qui est une maladie bien plus incommode & plus dangereuse; laquelle n'arrive pas ordinairement aux femmes grosses; à cause que l'étenduë de la Matrice empesche qu'elle ne puisse ainsi se précipiter entierement; mais elle peut bien seulement descendre & se relâcher, en telle sorte neanmoins qu'elle n'a pas coûtume de paroître au dehors en ce temps. La précipitation se connoist à la veuë, & la descente se sent facilement au doigt, en le mettant dans le *vagina*, car on y rencontre aussi-tost la Matrice, & son orifice interne qui est fort proche de la partie honteuse, principalement lors que la femme est debout.

Cette descente est souvent causée de la relaxation des ligamens de la Matrice, & particulierement de celle des larges, qui la doivent tenir attachée de chaque costé vers les lombes, pour empescher qu'elle ne tombe en bas; laquelle relaxation vient, ou de la pesanteur du fardeau qu'elle porte, & contient en elle, qui oblige ces ligamens de s'étendre plus que de coustume, ou de quelque chûte, qui luy donnant de grandes secousses produisent le même effet, & d'autant plus que le fardeau est pesant; comme aussi de quelque rude travail, ou d'une mauvaise couche qui a precedé la presente grossesse; mais bien des fois elle est causée, ou à tout le moins facilitée par une abondance d'humiditez, lesquelles abreuvant ces ligamens les relâchent ainsi; à quoy sont tres-sujettes les femmes pituiteuses, qui vuident ordinairement beaucoup de fleurs blanches.

Outre que la descente de Matrice empêche, comme nous avons dit, la femme grosse de marcher, & d'user librement du coït, elle luy cause encore par sa pesanteur, une stupeur aux hanches, des douleurs aux aînes, & des engourdissemens aux cuisses; comme aussi des difficultez d'uriner, & de décharger son ventre des gros excrémens; d'autant que venant ainsi à s'affaisser, elle comprime

la vessie & le *rectum*, entre lesquels elle est située. La femme pourra bien plus facilement guerir de la descente de Matrice, quand elle sera accouchée, que pendant sa grossesse ; d'autant qu'ayant esté vuidée & déchargée de son fardeau, ses ligamens seront bien plus aisément fortifiez ; joint qu'en ce temps on peut encore mieux se servir de pessaires pour la tenir en état ; ce qui n'est pas si facile, pendant la grossesse, à cause que pour lors ils sont souvent repoussez au dehors par la pesanteur de la Matrice.

Bien que j'aye dit que la Matrice de la femme grosse ne tombe pas ordinairement, en telle sorte qu'elle paroisse à la veuë au dehors, à cause que son étenduë & sa grosseur l'en empeschent, cela se doit entendre durant les derniers mois de la grossesse ; car j'ay vû plusieurs femmes à qui elle ne laissoit pas de tomber quelquefois pendant les premiers mois ; & deux entr'autres, qui même estoient grosses de cinq mois entiers, ausquelles la partie de la Matrice qui aboutit à l'orifice interne sortoit de la partie honteuse de la grosseur du poing ; ce qui leur causoit une tres-grande douleur, & une difficulté d'uriner, qui les mettoit en un continuel danger d'avorter, comme elles avoient déja fait en plusieurs autres precedentes grossesses pour le même accident, & auroient encore indubitablement fait, veu la disposition qu'elles y avoient, si je ne leur eusse donné un pessaire, par le moyen duquel leur Matrice fut reduite & bien retenuë jusques au temps de leur accouchement, leur recommandant de ne l'oster que quand elles seroient en travail d'enfant.

De quelque maniere que soit causée la descente de Matrice à la femme grosse, le meilleur remede dont elle se puisse servir, est de se tenir au lit couchée; parce que sa pesanteur feroit toûjours relâcher de plus en plus ses ligamens quand elle seroit debout ; & si elle n'a pas le moyen ni la commodité de garder ainsi le repos, elle portera un pessaire pour aider, autant que faire se peut en ce temps, à tenir la Matrice en état ; & si son ventre est assez élevé, comme il est vers les derniers mois, elle le supportera avec une bande fort large bien adaptée à ce sujet ; afin que par ce moyen le fardeau estant un peu soûtenu, ces ligamens ne soient pas tant tiraillez & allongez ; & si elle a difficulté d'uriner, quand elle voudra lâcher son eau, elle relevera elle-mesme son ventre par devant avec ses deux mains, pour le pouvoir faire plus aisément ; empêchant de cette façon que le col de la vessie ne soit tant comprimé. Mais si ce sont des humiditez superfluës qui ont relâché les ligamens de la Matrice, elle se purgera mediocrement de temps en temps, & use-

ra d'un regime de vivre propre pour les dessecher, & son manger sera plûtost de viandes rosties que boüillies. Elle s'abstiendra aussi en ce cas du coït; d'autant que dans son action la verge de l'homme venant à frapper souvent à la porte, & à toucher avec effort contre l'orifice interne de la Matrice, qui est fort bas pour lors, il y auroit danger que par cét attouchement douloureux, il ne vint à s'ouvrir avant le terme necessaire. La femme ne doit point aussi estre serrée dans ses habits; car cela pousse encore, & fait descendre la Matrice; & sur tout lorsqu'elle sera en travail, il faut bien prendre garde que par le moyen des douleurs de l'accouchement, qui poussent encore fortement la Matrice en bas, & par la sortie de l'enfant, ou par l'extraction violente de l'arrierefaix, il ne se fasse de la descente de Matrice une precipitation, ou mesme un entier renversement; ce qui arriveroit facilement, comme il s'est veû bien des fois, si on n'observoit pas la methode que j'enseigneray au chapitre quinziéme du second livre, en parlant de cét accouchement.

CHAPITRE XXIII.

De l'Hydropisie de Matrice.

NOus voyons certaines femmes pituiteuses, qui s'imaginant estre effectivement grosses d'enfant, ne vuident que des eaux qui s'estoient amassées dans leur Matrice; c'est ce que nous appellons *hydropisie de Matrice.* Il est arrivé plusieurs fois, que cette maladie a trompé les Medecins, les Chirurgiens, & les Sagefemmes, aussi-bien que les femmes malades; lesquelles ayant long-temps esperé & fait esperer un enfant, n'ont fait enfin au lieu de cela, que de l'eau toute claire, comme il arriva un jour à cette Marchande de bois, dont j'ay parlé au chapitre troisiéme de ce premier livre, laquelle au bout de dix mois d'une fausse grossesse pareille, ne vuida que quantité de ces eaux, qui avoient esté enfermées & retenuës durant tout ce temps dans sa Matrice. *Guillemeau* dans le premier chapitre de son premier livre de l'accouchement, fait mention d'une histoire de la sorte qui arriva en la personne d'une nommée Madame *Dupescher*, laquelle en vuida plein un seau, croyant certainement estre grosse d'enfant; & *Fernel* au chap. 15. du 6. livre de sa *Pathologie*, nous recite une chose encore bien plus admirable touchant ces hydropisies. Il dit avoir vû une certaine femme, qui

au temps de ses purgations, jettoit par le col de sa Matrice une si grande quantité d'eau citrine tres-chaude, qu'elle en remplissoit six ou sept bassins, & en vuidoit tant, que son ventre devenoit tout plat, aprés quoy ses menstruës venoient aussitost à couler selon l'ordre de la nature; & que les mois suivans il s'en amassoit derechef une pareille quantité, qui s'écouloit ensuite de la mesme façon; & que cette femme (ce qui est de plus notable) ayant esté guerie de cette indisposition, devint grosse, & accoucha d'un enfant plein de vie.

Ces eaux sont engendrées en la Matrice, ou bien elles y sont portées d'ailleurs, comme quand dans l'hydropisie du ventre elles viennent à passer par une transudation à travers la substance poreuse des membranes de la Matrice. Elles sont engendrées dans la Matrice, quand elle est trop refroidie, ou debilitée par quelque fascheux & violent accouchement qui aura precedé; ou parce que les immondices, comme les fleurs blanches, ou les autres superfluitez dont elle avoit coûtume de se décharger, ont esté long-temps supprimées, ainsi qu'il estoit arrivé à la femme de *Boëtus*, dont *Galien* fait mention au 8. chapitre du livre *de præcognit.* laquelle eût une hydropisie de Matrice de cette nature. *Hipocrate lib. de aër. aq. & loc.* dit, que la boisson des mauvaises eaux, telles que sont celles qui procedent des neiges fonduës dans les montagnes, contribuë beaucoup à la génération de ces sortes d'hydropisies.

Quand les eaux qui sont contenuës en la capacité de la Matrice, luy ont esté envoyées d'ailleurs, pour lors elles ne sont jamais envelopées de membranes particulieres, & ne sont seulement retenuës que par la closture de son orifice interne exactement fermé; & elles s'écoulent aussitost qu'il vient à s'entrouvrir; mais quand elles sont engendrées dans la Matrice (ce qui se fait principalement aprés le coït, si les semences sont trop froides & aqueuses, ou corrompuës) alors elles sont quelquefois contenuës dans des membranes; auquel cas la femme ne s'en décharge pas sitost, & les porte mesme quelquefois presque aussi long-temps que si c'estoit un enfant. C'est cette hydropisie qui fait qu'elle croit parfois dans le commencement estre veritablement grosse; mais l'indisposition venant à continuer plus long-temps que le terme ordinaire de la grossesse, elle perd l'esperance qu'elle avoit eûë; & plus cette maladie dure, plus elle met la femme en peril de la vie, augmentant quelquefois jusques à un tel excés, qu'on a veû des femmes avoir plus de trente pintes d'eau contenuës dans leur Matrice.

le 13. juillet 1697. Jallay pour accoucher une jeune femme qui nestoit grosse que dune quantité deaux contenue dans des membranes qui sortirent de la sorte dans le temps que jestois embarassé de ne trouver aucune partie de l'enfant cestoit a une lieue audela de cherbourg, et le 13. novembre 17[illegible]3. jay accouché une marchande de cette ville dun gros garcon et ensuitte dune espece de vessie pleine deaux tresclert dans lesquelles il nyavoit chose nulle que ces eaux qui suivirent lenfant sans souvrir et ou je ne pu remarquer aucun lieu particulier par ou cette espece de vessie avoit pris sa nouriture

quoy quelle fust de la grosseur de la teste d'un Enfant j'ay bien veu qu'une & l'autre de ces Espece de vessie pleine d'eaux estoient des fausses generations ou des generations vitiées & imparfaites mais comme la chose ne me paroît d'aucune consequence ny d'aucune utilité je n'en ay rien dit davantage

trice. *Vesale* dit avoir fait l'ouverture du corps d'une femme, dans la Matrice de laquelle il trouva plus de soixante mesures d'eau, aprés sa mort, dont chacune pesoit trois livres. *Schenkius* au 4. liv. *de ses Observat.* fait mention de plusieurs histoires de cette nature, & entr'autres de celle d'une femme, dont la Matrice fut encore trouvée si excessivement pleine d'eau, & d'une grandeur si prodigieusement étenduë, qu'elle estoit capable de contenir un enfant de dix ans. Il parle aussi au mesme endroit de certaines hydropisies de Matrice, causées par quantité de petites vessies pleines d'eau, contenuës toutes separément l'une de l'autre en sa capacité. J'en ay rapportay un exemple tres-considerable en l'Observat. CCCLXXVII. du livre de mes Observations.

On pourra facilement connoistre & distinguer l'hydropisie de Matrice d'avec la grossesse d'enfant, si on fait bien reflexion sur tous les signes, dont nous avons fait mention, en parlant de la veritable grossesse, lesquels ne se rencontrent pas ordinairement en cette maladie. La femme aura bien à la verité le ventre enflé, & suppression de ses mois en ce temps, aussi-bien qu'en la grossesse; mais il y aura beaucoup de choses qui nous en feront connoistre la difference: Car en l'hydropisie, elle aura les mammelles flasques, mollasses & abbatuës: elle n'y aura point de lait, elle ne sentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais seulement un flotement d'eau agitée; elle aura une plus grande douleur & pesanteur au ventre, qui sera aussi tendu de tous costez plus également en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant; & elle aura aussi pour l'ordinaire une bien plus mauvaise couleur de la face, que si c'estoit une bonne grossesse. Les femmes steriles sont plus sujettes à cette maladie que celles qui ont eû des enfans; & elles ont presque toûjours l'orifice interne de leur Matrice bien plus petit & plus grêle que les autres.

Mais comme cette hydropisie peut venir seule, aussi survient-elle quelquefois à la femme qui est veritablement grosse, ces eaux estant contenuës hors des membranes de l'enfant dans la capacité de la Matrice; car quoy qu'il y en ait beaucoup dans ces membranes, ce n'est pas proprement une hydropisie de Matrice; d'autant qu'il y en a toûjours naturellement, au milieu desquelles l'enfant est contenu: Neanmoins elles y sont quelquefois en telle abondance, & enflent si prodigieusement le ventre de la femme, qu'on la croiroit grosse de deux ou trois enfans, quoy qu'elle ne le soit que d'un seulement, lequel en est extrémement affoibli; d'autant que

la plus grande portion de sa nourriture se resout en ces eaux, qui éteignent presque & suffoquent le peu de chaleur naturelle qu'il peut avoir. J'ay veû plusieurs femmes qui en ont jetté plus de deux ou trois pintes deux mois avant que d'accoucher. Quand cela arrive ainsi, elles sont pour lors dans la Matrice hors des membranes de l'enfant ; car autrement il faudroit de necessité qu'il sortist peu de temps aprés ces vuidanges, si les eaux qui doivent estre naturellement contenuës dans ses membranes venoient à s'écouler ; ce qui ne peut arriver devant qu'elles soient percées.

Il y a quatre ans que j'accouchay la femme d'un Marchand, d'un enfant mort en son ventre, depuis trois jours ou environ, laquelle avoit vuidé tout d'un coup, un mois auparavant, plus de trois chopines d'eau de la Matrice, qui procedoit certainement d'une telle hydropisie. Ce qui me le confirma est, que pour l'accoucher je fus obligé de rompre les membranes, qui contenoient encore toutes les veritables eaux de son enfant, pour le tirer promptement, aprés l'avoir retourné par les pieds, afin de sauver la vie à cette femme, qu'elle couroit risque de perdre, par une grande perte de sang qu'elle avoit, si je ne l'eusse secouruë de la sorte. Mais j'ay veû un exemple encore bien plus extraordinaire touchant ces hydropisies de Matrice avec enfant, en la femme de Monsieur *Boileau* mon Confrere, laquelle estant grosse de trois mois & demi seulement, vuida tout d'un coup par la Matrice plus d'un demi-septier d'eau, avec des douleurs de ventre durant quatre jours, qui la mirent en grand danger d'avorter, nonobstant quoy je l'ay accouchée au terme de neuf mois de ce mesme enfant vivant, qui estoit un garçon tres-fort & robuste, dont les membranes des eaux estoient aussi tres-saines & entieres. Ces exemples n'empeschent pourtant pas que je ne croye que l'écoulement des eaux de la Matrice dans le temps de la grossesse ne puisse proceder aussi-bien d'une partie de celles de l'enfant, qui sortent par quelque legere rupture, qui se fait interieurement à leurs membranes, que d'une veritable hydropisie de Matrice. Je dis seulement d'une partie; car si elles s'écouloient toutes, le travail succederoit indubitablement peu de temps ensuite de leur sortie. Il faut encore observer que l'hydropisie de la Matrice succede bien quelquefois à la génération de l'enfant, & qu'au contraire la génération de l'enfant ne se peut jamais faire en la Matrice hydropique ; parce qu'il faudroit qu'elle s'ouvrist pour recevoir la semence ; auquel cas les eaux contenuës en la Matrice s'écouleroient aussitost, ou cor-

romproient entierement la semence quand elle y seroit receûë.

Le meilleur remede pour ces sortes d'hydropisies, s'il y a grossesse d'enfant, est d'attendre avec patience l'heure de l'accouchement, observant cependant un regime de vivre dessicatif. Mais s'il n'y a que des eaux contenuës en la Matrice, le demy bain est tres-propre à la faire ouvrir, comme font pareillement tous les remedes qui provoquent les menstruës. On pourra aussi saigner la femme du pied, ayant toûjours égard à détruire par purgations convenables, la cause de la génération de telles superfluitez. Mais si les remedes ordinaires ne produisent pas l'effet qu'on en esperoit, il n'y a rien de meilleur que de faire user à la femme des eaux minerales, comme sont celles de *Bourbon*, dont la boisson & les bains sont tres-convenables à cette maladie.

CHAPITRE XXIV.

De l'enflure œdemateuse des lévres de la partie honteuse.

LA Matrice est souvent si pleine d'humiditez, qu'elle en regorge jusques sur les parties exterieures, & principalement sur celles qui luy sont voisines, comme sur les lévres de la partie honteuse, qui en deviennent quelquefois si grosses & si tumefiées à certaines femmes, qu'elles ne peuvent pour ce sujet approcher leurs cuisses l'une de l'autre; ce qui les empesche de pouvoir marcher, si ce n'est avec peine & tres-grande incommodité. J'ay souvent remarqué que les femmes qui sont grosses de plusieurs enfans, sont tres-sujettes à cette indisposition vers les derniers mois de leur grossesse, & qu'elles ont aussi toûjours les jambes fort enflées en ce temps. Cette enflure des lévres de la Matrice est pour lors lucide, & presque transparente, ainsi que seroit une hydrocelle, à cause de la quantité d'eau claire dont elle est pleine; & comme elle pourroit estre bien douloureuse, & incommode à la femme pendant son accouchement; d'autant que par ce boursoufflement les passages en sont rendus plus étroits, il sera besoin d'y remedier auparavant; ce qui se fera en ouvrant les voyes de l'urine avec une tisane faite avec les racines de chiendent & de chicorée sauvage, dans trois pintes de laquelle on mettra une drachme de crystal mineral, ou quelque peu d'esprit de sel dulcifié; car souvent ces sortes d'enflures viennent de quelque obstruction de reins; ou bien en faisant, s'il est necessaire, plusieurs legeres scarifications avec la lan-

Comme le Regime de vivre ainsy que les tisanes qu'on [...] proposé dans ce chap. n'est pas une chose facille a prendre a une femme grosse qui souvent ne l'accommode pas des meilleures qui tout au plus ne seroient propres que pour empescher l'augmentation de ces serositez mais qui ne seroit pas capable de dissiper le considerable amas qui est desja fait pourquoy on conseille les scarifications aux grandes levres. ce que j'ay fait a quelques unes qui estoient tombées dans cette indisposition et qui reussissoit assez bien en cet endroit mais qui estoit fort inutile pour le reste des parties inferieures. Et que la reflection me fait abandonner et changer le lieu des grandes levres aux parties

cette tout le long de ces lévres, par le moyen desquelles les humiditez suinteront & distilleront peu à peu; aprés quoy on mettra dessus un peu d'onguent rosat, & des compresses trempées en vin aromatique pour empescher la récidive, en fortifiant ces parties; faisant toûjours cependant observer à la femme un regime de vivre convenable à empescher la génération de nouvelles superfluitez de cette nature. Quelques-uns veulent y appliquer des sangsuës, afin d'éviter la douleur de la lancette; mais elles n'y sont pas si propres, d'autant que la petite ouverture qu'elles font se referme incontinent aprés qu'elles en sont détachées; ce qui n'arrive pas si-tost aux scarifications qu'on fait tant & si peu profondes qu'on veut; lesquelles on peut aussi tenir ouvertes par medicamens onctueux appliquez dessus, autant de temps qu'on le juge necessaire.

Lors que ces tumeurs ne sont simplement qu'œdemateuses, & sans fiévre, quelques grosses qu'elles soient, elles ne sont pas pour l'ordinaire bien dangereuses, si on y remedie de la façon que je viens de dire; mais quand elles procedent d'une inflammation de ces parties, laquelle est toûjours accompagnée de fiévre, pour lors la femme en meurt le plus souvent, tres-peu de jours aprés estre accouchée: Car l'inflammation qui paroist à ces lévres exterieures n'est qu'un effet, & une communication de celle qui est déja au dedans de la Matrice, comme je l'ay veû arriver plusieurs fois. C'est aussi ce qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 43. du 5. liv. où il dit: *Si mulieri prægnanti fiat in utero erysipelas, lethale est.* Si l'erysipele (c'est-à-dire l'inflammation) arrive à la Matrice de la femme grosse, cela est mortel.

J'ay veû quelques femmes grosses avoir les lévres de la vulve grandement tumefiées par quantité de varices, qui en rendoient la tumeur fort inégale, & y causoient un prurit douloureux. Cét accident arrive à certaines femmes qui sont trop sanguines, & qui ont ordinairement le ventre fort resserré. Pour y remedier elles doivent estre saignées du bras, se tenir le ventre libre, s'abstenir du coït, & user d'un regime de vivre rafraischissant.

J'ay encore veû des femmes grosses, & d'autres qui ne l'estoient pas, avoir des tumeurs à quelqu'une des lévres exterieures de la vulve, qui procedoient seulement d'une humeur particuliere renfermée dans une espece de chyste, laquelle venoit à s'enflammer, & à suppurer sans grand danger, à cause que cette inflammation ne procedoit pas du dedans de la Matrice, comme celle des autres tumeurs dont j'ay parlé. Ces sortes de tumeurs sont quelquefois ap-

prehender à la femme que ce ne soit quelque hergne : mais il est facile de les distinguer ; car ces tumeurs ne sont simplement qu'à la lévre exterieure de la vulve, & n'ont aucune continuité jusques à l'aîne de la femme, comme les hergnes ont toûjours.

Le 1. Fevrier 1671. Messieurs *Morel*, & *Leclerc*, mes Confreres, me firent voir, dans la basse cour du Palais d'Orleans, une Dame Loraine âgée de plus de soixante ans, qui avoit depuis vingt-cinq ans une de ces tumeurs, de la grosseur des deux poings, à la lévre gauche de la vulve, à laquelle il s'estoit fait depuis peu une fluxion tres-considerable, qui estoit entierement disposée à suppurer ; pour raison dequoy nous conclusmes à faire ovverture de cette tumeur, afin de donner une entiere issuë à la matiere ; ce qui fut fait deux jours ensuite par le mesme sieur *Morel*, qui en tira quantité de pus semblable à la lie de vin : aprés quoy cette femme fut parfaitement bien guerie de cette indisposition, qu'elle avoit gardée si long-temps avec une grande incommodité, n'ayant pas jamais osé s'en faire traiter auparavant, dans le soupçon qu'elle avoit que ce ne fust quelque hergne.

Chapitre XXV.

De la maladie venerienne des femmes grosses.

La Foy nous oblige de croire, que l'ame de l'enfant qui est au ventre de sa mere, est tachée du peché de nostre premier Pere, aussitost qu'elle luy est infuse ; & l'experience journaliere nous montre, que son petit corps porte aussi dés ce temp-là, la peine des fautes dont il n'est pas coupable, quand sa mere est affligée de la maladie venerienne. Car nous voyons tous les jours les enfans, dont les peres & meres en sont infectez, naistre pleins de pustules, & de vilains ulceres, & assez souvent mourir avant que de venir au jour, ou fort peu de temps aprés estre nez ; ausquels il vaudroit bien mieux n'avoir jamais esté engendrez, que de perir ainsi miserablement. Cette verité est assez connuë d'un chacun pour n'en faire aucun doute. Nous avons veû des personnes tres-considerables, qui nous en ont donné de suffisantes preuves par leur propre exemple.

Il n'est pas bien difficile de concevoir comment la femme grosse qui à la verole, la communique à l'enfant qui est en son ventre ; d'autant que cette contagieuse maladie, corrompant toute la masse

du sang de la mere, il est impossible que l'enfant qui n'a pas d'autre nourriture pour lors, n'en soit infecté, en convertissant ce vilain sang en sa propre substance; lequel par son acrimonie, à cause de la tendresse du corps de l'enfant, y fait facilement ces ulceres malins, que tous ceux dont les meres sont ainsi gastées, apportent ordinairement en naissant. Nous voyons bien quelquefois, comme dit *Galien* au 10. chap. du 11. liv. *de l'usage des parties*, que la nature est si admirable qu'elle corrige les deffauts des peres & des meres; ce qui paroist en ce que les yvrognes, aussi-bien les hommes que les femmes, estant hors de leur bon sens, quand ils usent du coït en cét estat, ne laissent pas d'engendrer des enfans qui ont un tres-bon jugement, & qui ne participent d'aucune infirmité de ceux qui les ont engendrez; mais il tres-constant qu'elle ne peut jamais d'elle-mesme seule surmonter la malignité de ce venin, qui corrompant toute la masse du sang de la mere qui est affligée de cette contagieuse maladie, la communique en mesme temps à l'enfant, comme nous avons dit.

La verole qui n'est que d'une mesme espece dans son essence, & qui est seulement distinguée par degrez, selon le plus ou le moins, se communiquant donc par le moyen du sang de la mere, fait d'autant plus ou moins d'impression au corps de l'enfant, que son degré est plus fort, ou plus foible; & si la femme grosse a des ulceres fort proches de sa Matrice, comme dans son col, & aux parties voisines, le venin luy sera porté encore bien plus facilement par cette proximité.

Je n'ay pas dessein de traiter à fond en ce lieu de la maladie venerienne, comme aussi d'en écrire particulierement la curation; mais je prétens seulement faire connoistre, si les femmes en peuvent parfois estre traités pendant qu'elles sont grosses; ou si pour ce faire, on doit toûjours differer jusques aprés leur accouchement. Afin d'en pouvoir juger il faut faire quelque distinction; car quand la femme est sur les derniers mois de sa grossesse, on doit attendre qu'elle soit accouchée pour l'en traiter aprés, & son enfant s'il en est pareillement infecté; parce que l'accouchement arrivant, pendant que la femme seroit dans les remedes, elle y coureroit risque de sa vie, outre que si l'enfant venoit mort en ce temps, on auroit opinion qu'il auroit esté tué par leur violence, & on accuseroit la temerité du Chirurgien.

Lors que la verole n'est encore qu'au premier degré, & qu'elle ne cause pas de grands accidens, on doit pareillement diffe-

rer la cure éradicative jusques aprés l'accouchement, & se contenter seulement de la palliative, par un regime de vivre convenable, & par quelque legere purgation réïterée de temps en temps, pour empescher que le mal n'augmente. Mais si la femme, qui n'est encore que sur les premiers mois de sa grossesse, a la verole au dernier degré, accompagnée de tres-grands & continuels accidens, qui nous témoignent qu'il seroit bien mal-aisé qu'elle pust attendre jusques aprés son accouchement pour en estre pensée ; d'autant qu'estant encore bien éloignée de son temps, ces accidens s'augmentant de plus en plus, feroient qu'il seroit impossible que son fruit n'en fust corrompu, & bien difficile qu'elle n'en avortast; en ce cas, afin d'éviter le plus grand de deux maux, si elle a des forces suffisantes, on la pourra traiter; car au pis aller, quand les remedes la feroient avorter, il ne luy arriveroit que ce que la grandeur de la maladie auroit certainement fait.

On la traitera donc pour lors, sans laisser augmenter davantage les accidens, qui se rendroient encore de jour en jour beaucoup plus dangereux, tant pour elle que pour son enfant; observant de luy donner les remedes plus doucement, & avec bien plus de préparation, & de circonspection; faisant en sorte que l'évacuation qu'on luy procurera par le flux de bouche, soit plûtost petite, en durant plus long-temps, que d'estre grande & subite; & sur tout que ce soit avec les frictions d'onguent de mercure, faites aux parties superieures seulement, & non pas avec les parfums, qui la mettroient en bien plus grand risque d'avorter, en faisant ouvrir la Matrice; outre qu'ils feroient aussi-bien plûtost perir son enfant s'il avoit vie.

Il ne faut pas pareillement donner pour le mesme sujet, aucune drogue à prendre par la bouche, dans la composition de laquelle entre le mercure. C'est pourquoy on doit préferer les frictions des parties superieures, comme nous disons, taschant toûjours de se rendre maistre de l'évacuation le plus que faire se pourra, & d'empescher qu'elle ne fasse par le flux de ventre; car la femme seroit en bien plus grand danger d'en avorter, que par le flux de bouche; à cause des épreintes continuelles qu'elle seroit obligée de faire en allant souvent à la selle, par lesquelles la Matrice recevroit grande commotion, & seroit extrémement agitée; observant aussi de ne point baigner aucunement la femme grosse qu'on voudra traiter de la sorte; car il n'y a rien qui soit plus capable de la faire avorter; mais au lieu du bain, on luy fera user de tisane, & d'autres

remedes qui pourront suppléer à son defaut, pour la preparer à un doux flux de bouche.

Je sçay bien que plusieurs personnes auront de la peine à se persuader, non seulement qu'il soit possible de guérir une femme de la verole pendant qu'elle est grosse, mais aussi qu'elle & son enfant en puissent supporter les remedes, sans les exposer l'un & l'autre au danger presque inévitable de la mort. Néanmoins les expériences que j'en ay veûës font que je ne suis pas de leur sentiment; lesquelles je veux bien rapporter pour servir d'exemple en pareil cas.

En l'an *1660.* comme j'estois à l'Hostel-Dieu de Paris, y pratiquant les accouchemens, une jeune femme, ou fille en maniere de Courtisane, âgée de vingt ans, y vint pour accoucher, comme elle fit, de son deuxiéme enfant; laquelle ayant eû la maladie venerienne avant sa premiere grossesse, estoit accouchée avant terme d'un enfant mort & tout pourry de verole; mais quand elle fut grosse pour cette seconde fois, voyant que les accidens de sa maladie augmentoient de plus en plus, elle préjugea qu'il n'y avoit pas lieu d'esperer que cette seconde grossesse luy pust mieux réüssir que la premiere; parce qu'elle avoit par tout le corps, & principalement aux deux mammelles, quantité d'ulceres tres-malins, qui s'augmentoient de jour en jour; & apprehendant qu'ils ne se convertissent en *cancer,* avant qu'elle eust atteint le temps de l'accouchement, dont elle estoit éloignée, d'autant qu'elle n'estoit encore grosse que de trois mois, elle prit résolution pour lors de se faire traiter tout-à-fait, & de risquer sa vie en cét estat pour tascher de porter son enfant à bien, n'esperant pas le pouvoir faire par un autre moyen, ni de pouvoir aussi elle-mesme resister à son mal qui s'empiroit tous les jours de plus en plus. Elle communiqua sa maladie & son dessein à trois ou quatre Chirurgiens, ne leur celant pas qu'elle estoit grosse, lesquels ne voulurent jamais la traiter pour ce sujet, nonobstant qu'elle les en requist, & qu'elle leur promist de les bien payer, chacun d'eux luy disant que sa conscience y seroit engagée, s'il le faisoit en l'estat qu'elle estoit, & qu'il seroit bien plus à propos qu'elle patientast au mieux qu'elle pourroit, jusques à ce qu'elle fust accouchée, aprés quoy il l'entreprendroit volontier. Mais comme elle vit qu'elle n'en trouveroit peut-estre pas un qui le voulust faire, si elle ne celoit sa grossesse, qui pour n'estre que de trois mois, ne paroissoit presque pas pour lors, croyant qu'il n'y avoit pas de meilleur expedient, elle en fut trouver un autre à

qui elle ne se declara point en aucune façon estre grosse, lequel la traita en la maniere ordinaire ; & outre les autres remedes qu'on a coustume de faire en cette maladie, il luy donna par cinq ou six frictions réiterées un flux de bouche, qu'elle eût tres-copieux pendant cinq semaines entieres, au moyen dequoy elle fut parfaitement guerie, sans qu'il luy restast ensuite aucun accident de sa maladie. Lors qu'elle fut sur la fin des remedes, voyant qu'elle en avoit bonne issuë, elle dit à son Chirurgien qu'elle estoit grosse de quatre mois & demi (car elle l'estoit de trois mois, comme j'ay dit, quand elle entra chez luy, où elle demeura six semaines entieres sans qu'il s'en apperçeust) ce qu'il ne pouvoit presque croire dans l'abord qu'elle luy declara ; mais ayant fait reflexion sur son ventre qui avoit toûjours grossi au lieu de diminuer, pendant l'évacuation que les remedes avoient faite, il en connut aussitost la verité. Elle luy témoigna, que le sujet pourquoy elle luy avoit celé sa grossesse, estoit le refus que plusieurs autres Chirurgiens, ausquels elle avoit dit la chose, luy avoient fait de la traiter. Depuis qu'elle fut ainsi sortie de ces remedes, elle ne fut en aucune façon incommodée durant tout le reste du temps de sa grossesse, sinon qu'elle fut un peu accueillie de necessité, d'autant qu'elle avoit donné le peu d'argent qu'elle pouvoit avoir à son Chirurgien pour la penser ; ce qui fut cause qu'elle vint audit Hostel-Dieu pour y faire ses couches ; où pour lors je l'accouchay d'un enfant à terme, aussi gros & gras & aussi sain, que si sa mere n'eust jamais eû en tout son corps aucune tache de cette maladie ; & ce qui est bien remarquable, l'arrierefaix, qui est une partie qui reçoit facilement l'impression de la moindre corruption des humeurs de la femme, en estoit aussi net & aussi beau & vermeil qu'on se puisse imaginer.

Cét exemple qui est tres-veritable, nous fait connoistre qu'on peut bien traiter de la verole la femme grosse ; ce qui se fera d'autant plus seûrement aux autres femmes, qu'on ne le fit pas en celle-cy, pourveû qu'on observe les précautions que j'ay marquées cy-dessus : car c'est sans contredit, que si cette femme n'en eust esté pensée, elle eust accouché cette seconde fois d'un enfant corrompu, comme elle avoit fait la premiere. Recitant un jour cette histoire à un Chirurgien de mes amis, il me dit qu'il avoit aussi veû la mesme chose réüssir à deux differentes personnes, qui en avoient esté fort bien guéries, dont les enfans estoient pareillement bien venus à terme, sans avoir en tout leur corps aucune impression de ce venin ; & je suis témoin oculaire de trois autres differentes fem-

mes grosses, que Messieurs *de la Bastie*, & *Ruffin*, mes Confreres, ont traitées de la sorte, lesquelles ont esté pareillement bien guéries, & sont accouchées heureusement d'enfans qui se portoient bien. Monsieur *Aubert*, aussi mon Confrere, m'a dit que la mesme chose estoit encorre arrivée à une femme grosse de trois mois, qu'il avoit traitée avec un heureux succés pour la mere & pour l'enfant. *Fabricius Hildanus*, en la 97. Observ. de la 5. cent. rapporte l'histoire d'une femme grosse de deux mois seulement, qu'il avoit traitée de cette maladie, & qui ne laissoit pas nonobstant sa grossesse, d'estre nourrice d'un autre enfant qu'elle allaitoit; il dit qu'en traitant la seule femme il guérit trois personnes en un mesme temps; car outre qu'elle fut entierement guérie, elle accoucha six mois ensuite d'un enfant fort sain, & celuy qu'elle allaitoit durant qu'elle estoit dans les remedes, fut pareillement bien gueri. *Sanchez* en ses observations de pratique, fait mention de la femme d'un Apoticaire qui fut encore traitée estant grosse, & qui accoucha aussi d'un enfant qui estoit en parfaite santé; & de plus, *Varandeus*, au quatriéme chapitre de son second livre des Maladies des femmes, dit qu'il a veû des femmes grosses, ausquelles cette maladie estoit fort enracinée, qui ont bien souffert les onctions de mercure avec bavement, ordonnées par des Empiriques; ce qui fait bien connoistre que la cure doit encore avoir plus facilement un meilleur succés, quand les remedes sont conduits & gouvernez par une personne sçavante & methodique. En un mot, il est aisé de se persuader qu'elles y peuvent bien resister, quoyque grosses, puisque nous en voyons tres-souvent avoir des fiévres continuës pendant des douze & quinze jours, & d'autres maladies aiguës, pour raison de quoy elles sont saignées des neuf & dix fois, & usent de plusieurs autres remedes selon que la necessité le requiert, lesquelles nonobstant tout cela, ne laissent pas quelquefois de porter leur enfant jusques à terme, & d'en accoucher aussi heureusement que si elles n'avoient eû aucun accident.

CHAPITRE XXVI.

De l'Avortement & de ses causes.

LORS que la femme vuide ce qui avoit esté retenu en sa Matrice par la conception, si c'est pendant les premiers jours, nous appellons cét accident, *effluxion*; c'est-à-dire, écoulement des se-

mences; d'autant qu'en ce temps elles n'ont encore acquis aucune consistence solide. Si c'est un faux germe qu'elle rejette, ce qu'elle fait ordinairement depuis la fin du premier jusques à la fin du deuziéme mois, nous nommons cela *expulsion;* mais lors que l'enfant est déja formé, & qu'il a commencé d'avoir vie, quelque petit qu'il soit, s'il vient à sortir avant le temps ordonné & prescrit de nature, c'est en ce cas un *avortement;* lequel peut arriver depuis la fin du premier mois, & quelquefois mesme devant, jusques à la fin du septiéme seulement; car aprés ce temps c'est toûjours un accouchement; d'autant que l'enfant estant assez fort, & ayant une suffisante perfection, peut vivre pour lors; ce qu'il ne fait pas s'il vient auparavant. Ces choses estant ainsi entenduës, nous dirons que l'avortement est une issuë contre nature de l'enfant imparfait hors de la Matrice, avant le terme limité; ce qui est cause qu'il vient le plus souvent mort; ou si quelquefois il a vie, il n'est pas long-temps à la perdre aprés estre né.

Les delicats en nostre langue me permettront s'il leur plaist, que je me serve en tout ce chapitre, aussi-bien que j'ay fait en plusieurs autres lieux, du mot d'*avortement,* quoy-qu'ils pretendent qu'il n'est pas recevable que quand on parle des bestes brutes, aimant mieux se servir de celuy de *fausse couche;* mais comme le mot de *fausse couche* ne designe pas si bien la chose, parce qu'il peut estre aussi bien dit de l'expulsion d'un simple faux-germe, ou d'une mole, que de l'issuë d'un enfant imparfait avant le terme naturel, je me serviray de ce mot d'*avortement* pour mieux expliquer ce que j'ay à dire sur cette matiere.

Nous pouvons dire en general que toute maladie aiguë fait facilement avorter la femme grosse; d'autant qu'elle tuë son enfant, lequel estant mort ne peut pas rester long-temps dans la Matrice; ce qui met aussi la femme en grand danger de la vie, la faisant tres-souvent perir peu de temps aprés estre avortée; ou mesme devant, avec son enfant dans le ventre, comme il est arrivé à l'Imperatrice, qui mourut de la sorte le 12. Mars 1673. au cinquiéme mois de sa grossesse, par une fluxion de poitrine avec fiévre continuë. C'est ce que nous enseigne *Hipocrate,* en l'Aphorisme 30. du 5. livre. *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Les seules fievres intermittentes font aussi quelquefois avorter les femmes grosses, en leur causant des fausses douleurs dans le ventre, qui causent enfin les véritables douleurs de l'enfantement; ces fausses douleurs estant pour lors excitées par le boüillonnement des eaux de l'en-

sant extraordinairement échauffées dans le temps de l'ardeur de l'accés de la fiévre, & par celuy du sang, qui est en grande abondance dans tous les vaisseaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voisines: Car ces eaux occupant beaucoup plus d'espace qu'à l'ordinaire, quand elles sont ainsi échauffées, aussi-bien que le sang, causent une grande distension des membranes qui les contiennent, & font alors une espece de violence à la Matrice, qui pour ce sujet en est irritée; comme aussi pour les trop frequens remuëmens de l'enfant, qui s'agite extraordinairement dans le mesme temps des redoublemens de la fiévre, dont il est autant incommodé que la mere.

Les causes particulieres de l'avortement sont tous les accidens dont nous avons fait mention dans les Chapitres precedens; comme grand, violent, & frequent vomissement; d'autant qu'il ne peut pas y avoir assez de nourriture pour la mere & pour l'enfant, quand les alimens sont ainsi continuellement rejettez, & qu'en ces soûlevemens d'estomac, il se fait de grands efforts, par lesquels la Matrice estant souvent comprimée & tourmentée, est enfin contrainte de se décharger avant le temps. Les douleurs de reins, & les grandes coliques & tranchées peuvent aussi causer le mesme accident, que nous avons appris estre arrivé vers le mois de Juillet 1677. à l'Imperatrice qui regne à present; laquelle avorta au troisiéme mois & demi de sa premiere grossesse; à cause d'une grande colique dont elle fut surprise tout d'un coup, pour avoir mangé des fraises, & bû à la glace. La strangurie fait encore la mesme chose à cause que pour lors il se fait à tous momens de fortes compressions du ventre pour mettre l'urine dehors. La grande toux par son agitation frequente poussant le diaphragme subitement, & avec effort en bas, donne aussi de violentes secousses à la Matrice. Le grand flux de ventre met la femme grosse en danger d'avorter, selon l'Aphorisme 34. du 5. livre; & encore bien plûtost, si ensuite il survient tenesme, c'est-à-dire, de grandes épreintes, par lesquelles l'intestin *rectum* tasche de se décharger des humeurs âcres qui l'irritent & le piquotent perpetuellement. C'est ce que nous fait remarquer *Hipocrate* en l'Aphorisme 27. du 7. livre: *Mulieri utero gerenti, si tenasmus supervenerit, facit abortum.* Car en cette occasion, la Matrice qui est située sur l'intestin *rectum*, reçoit une grande commotion par ces épreintes continuelles. Si les menstruës fluent beaucoup à la femme grosse, il est impossible que son enfant soit sain, comme il est dit en l'Aphorisme 60. du 5. livre; car outre que pour

lors l'enfant est privé de sa nourriture, la Matrice estant aussi trop humectée par ces menstruës, se relasche & s'ouvre facilement. La saignée immoderée fait encore la mesme chose pour pareil sujet, & d'autant plûtost si l'enfant est grand, suivant l'Aphor. 31. du mesme livre. Mais un des plus fascheux accidens qui causent l'avortement, c'est la perte de sang qui vient par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, dont nous avons parlé au chapitre 21. de ce premier livre. L'hydropisie de Matrice empesche que l'enfant ne puisse acquerir sa perfection; car la trop grande abondance des eaux éteint sa chaleur naturelle, qui est déja débile en ce temps; & la maladie venerienne de la mere l'infecte, & le fait mourir souvent en son ventre, comme nous avons fait connoistre au precedent chapitre. Tout ce qui agite & secouë grandement le corps de la femme grosse, est capable de luy exciter l'avortement; comme le grand travail, & une forte contorsion, ou violent mouvement, de quelque maniere que ce soit, en tombant, sautant, dansant, & courant à pied ou à cheval, allant en coche ou en charette, criant & riant à gorge déployée, ou quelque coup donné sur le ventre; d'autant que par ces agitations & commotions, les ligamens de la Matrice se relaschent, & mesme se rompent quelquefois, comme aussi l'arrierefaix, & les membranes du *fœtus* se détachent d'avec elle. Le grand bruit entendu subitement & inopinément, peut encore faire avorter quelques femmes; soit que ce bruit procede de la décharge des grosses artilleries, ou principalement des grands éclats du tonnerre, à quoy la grande peur qu'elles ont de ces choses contribuë beaucoup; ce qui arrive plûtost aux jeunes qu'aux vieilles; d'autant que le corps des jeunes estant plus tendre & plus transpirable, l'air qui est fortement poussé par la cause de ces grands bruits, s'introduisant dans tous ses pores, fait bien plus de violence par son impulsion à la Matrice, & au *fœtus* qui est dedans, qu'aux vieilles qui l'ont plus robuste, & plus dense & plus serré: Les longues veilles faisant dissipation des forces de la femme, & les grands jeûnes, faute de nourriture, empeschent que l'enfant ne puisse acquerir sa perfection. Les odeurs fetides & puantes peuvent beaucoup contribuer à l'avortement, & entr'autres la vapeur du charbon, comme j'ay fait remarquer par l'Histoire de cette Blanchisseuse que j'ay rapportée au chapitre onziéme de ce premier livre. Il y a aussi des indispositions de la Matrice qui produisent le mesme accident; comme quand elle est calleuse, ou si petite, ou tellement comprimée par *l'épiploon*, qu'elle ne peut pas s'étendre

autant qu'il seroit necessaire, pour loger librement l'enfant avec l'arrierefaix & les eaux qu'elle contient; ce qui peut encore arriver, si la femme se serre trop le corps, & presse son ventre avec des buscs forts & roides, pour se rendre la taille plus dégagée, ou pour celer par cette ruse sa grossesse, comme quelques-unes font. Le frequent usage du coït; principalement vers les derniers mois, peut faire pareille chose; d'autant que pour lors la Matrice extrémement pleine s'affaisse fort vers le bas, & son orifice interne estant tres-proche, est poussé avec violence dans l'action par la verge tenduë, qui l'excite quelquefois par ce moyen à s'ouvrir plûtost qu'il ne seroit necessaire.

Si la femme grosse avorte, sans avoir souffert aucun de tous ces accidens, & qu'on souhaite en sçavoir la cause, *Hipocrate* nous la declare en l'Aphorisme 45. du 5. livre, où il dit: *Quæ verò mediocriter corpulentæ abortum faciunt secundo mense aut tertio, sine occasione manifestâ, iis acetabula uteri muco plena sunt, nec præ pondere fœtum continere possunt, sed abrumpuntur.* Les femmes de moyenne corporence (c'est-à-dire bien faites de corps) qui avortent au second ou au troisiéme mois, sans cause manifeste, c'est que les cotyledons de la Matrice (qui sont les embouchûres internes de ses vaisseaux) sont pleins de glaires morveuses, qui font qu'ils ne peuvent retenir le *fœtus.* Les femmes pituiteuses sont fort sujettes à cét accident, & celles qui ont quantité de fleurs blanches, dont l'affluence continuelle humecte tant la Matrice interieurement, & la rend si glissante, que le *placenta* n'y peut assez adherer; ce qui la relasche aussi tellement, & son orifice interne, que l'avortement en est causé à la moindre occasion. La mesme chose arrive aux femmes qui sont trop sanguines, comme sont celles qui avoient leurs menstruës en grande abondance devant leur grossesse, parce que le sang supprimé ne se pouvant pas entierement consumer pour la nourriture de l'enfant durant les premiers mois, à cause de sa petitesse, il s'en fait pour lors tout d'un coup une irruption qui le suffoque, & fait ouvrir la Matrice pour le mettre dehors.

Mais si les passions du corps font tant de degast en la femme grosse, celles de l'ame ne luy produisent pas moins de ravage, & principalement la colere; laquelle agite, enflamme, disperse, & trouble tous les esprits, & toute la masse du sang, ce qui nuit extrémement à l'enfant, à cause de la delicatesse de son corps; mais sur tout, la peur subite, & le recit d'une mauvaise nouvelle sont capables de faire avorter les femmes sur l'heure, comme il arriva à la

mere de mon cousin, dont j'ay parlé au chapitre 11. de ce premier livre; c'est ce que peuvent aussi causer les autres passions, selon qu'elles seront plus ou moins fortes; mais non pas si facilement que la peur, qui est une des plus dangereuses de toutes: Ce fut elle qui sans aucun sujet qu'en imagination, fit avorter en l'année 1674. la femme du Comte *Monterey*, Gouverneur des Païs-bas pour le Roy d'Espagne, aussitost qu'elle eût appris que nostre invincible Monarque estoit à la teste de son épouvantable armée aux portes de la ville de *Bruxelles*, dans la croyance qu'elle avoit qu'il estoit venu pour assieger cette ville où elle estoit.

Il y a encore des causes d'avortement, qu'on peut dire venir de la part des enfans, comme quand ils sont monstreux; car pour lors ils ne suivent pas la regle de nature; comme aussi quand ils ont une situation contraire à la naturelle, qui les tourmente tant par l'incommodité qu'ils en reçoivent, qu'ils obligent la Matrice à les mettre dehors, ne pouvant pas endurer les douleurs qu'ils luy causent par leur remuëment extraordinaire; ce qu'elle fait encore quand ils sont si gros qu'elle ne les peut pas contenir jusques à terme, ni la mere leur fournir suffisamment de la nourriture. On doit aussi remarquer que deux causes quoyque legeres & foibles, qui seules & separées ne seroient pas capables d'exciter l'avortement, venant à estre jointes ensemble, l'une fortifiant l'autre, produisent assez souvent ce mauvais effet.

Toutes les causes d'avortement que nous avons specifiées cy-dessus, le provoquent seulement par accident. Il y en a encore une autre qui est volontaire, dont *Avicenne* & *Aëtius* font mention, nous enseignant plusieurs remedes propres à faire avorter la femme quand on le juge necessaire; mais ce sont des profanes, dont il ne faut pas suivre en cela le damnable conseil; car comme dit tres-bien *Tertullien* au 9. chap. de *l'Apol.* l'écoulement mesme de la semence conceûë est un homicide par avance, qui est aussi criminel que s'il estoit effectif; dont tous Chrétiens doivent entierement s'abstenir. *Etiam conceptum utero, dum adhuc sanguis in hominem delibatur, dissolvere non licet: Homicidii festinatio est prohibere nasci; nec refert, natam quis eripiat animam, aut nascentem disturbet. Homo est & qui futurus est.* Plusieurs femmes & filles sont neanmoins si méchantes, qu'elles ne font aucun scrupule de faire écouler la semence qu'elles ont conceûë, ni mesme de se faire avorter dans les premiers mois de leur grossesse, par des medecines fortes, & autres choses qu'elles pratiquent pour venir à bout de leur mauvais des-

sein; les unes le faisant (disent-elles) pour mettre leur honneur à couvert, les autres pour se conserver la taille du corps bien faite, & empescher que leur ventre ne devienne ridé, comme il est ordinairement aux femmes qui ont eû des enfans. *Scilicet, ut careat rugarum crimine venter.* Mais souvent ces malheureuses croyant seulement se faire avorter, se causent elles-mesmes une cruelle mort qu'elles ont justement meritée; car en effet est-il pas bien juste, *Necis artifices arte perire suâ*, que les auteurs de la mort perissent eux-mesmes par leur propre artifice. C'est ce qu'*Ovide* exprime admirablement bien par ces vers. *Eleg. 14. l. 2. amor.*

Quæ prima instituit teneros avellere fœtus,
Militiâ fuerat digna perire suâ.

Il dit un peu aprés,

Hæc neque in Armeniis tigres fecere latebris,
Perdere nec fœtus ausa leæna suos.
At teneræ faciunt, sed non impunè puellæ:
Sæpè suos utero quæ necat, ipsa perit.

Hipocrate au 5. & 7. livre des maladies populaires, parle d'une femme de vingt ans, qui mourut en convulsion quatre jours aprés avoir pris un breuvage pour se faire avorter; & on ne voit que trop d'exemples de cette nature. C'est pourquoy quand ces sortes de femmes ne considereroient seulement que leur interest particulier, elles devroient entierement avoir horreur de tout ce qui leur peut provoquer l'avortement: Car outre que, comme dit *Hipocrate* au 1. livre des maladies des femmes, *Corruptiones graviores sunt quam partus*, les avortemens sont plus dangereux que les accouchemens; c'est que l'avortement qui procede d'une cause violente, est encore bien plus perilleux que celuy qui vient comme de soy-mesme sans avoir esté excité.

Si nous voyons aprés quelqu'un, ou plusieurs des accidens specificiez cy-dessus, que la femme ait grande douleur dans le ventre & vers les reins, & qu'avec cela il sorte quelques grumeaux de sang caillé de la Matrice, & que les membranes de l'enfant soient rompuës, & laissent écouler les veritables eaux dans lesquelles il est contenu, ce sont des signes tres-certains d'un prochain avortement; lequel en ce cas ne peut estre empesché par aucun remede tel qu'il puisse estre; & si la femme ressent une grande pesanteur dans le ventre, & qu'il tombe comme une boule du costé qu'elle se couche, & qu'il luy sorte de la Matrice des humiditez puantes & cadavereuses, c'est signe qu'elle doit bien-tost avorter d'un

enfant

enfant mort. De plus, ses mammelles le témoigneront encore, si ayant esté dures & pleines au commencement, elles viennent ensuite à se vûider, & à devenir tout d'un coup flêtries, ainsi qu'il est specifié en l'Aphor. 37. du 5. livre; & par le 38. du mesme livre, il est dit, que si une des mammelles de la femme qui a deux enfans vient à se flêtrir, c'est signe qu'elle doit avorter de celuy qui est du mesme costé, & de tous deux, si l'une & l'autre sont semblables à cela. Il est neanmoins impossible, qu'une femme ayant avorté d'un des deux enfans qu'elle auroit conceûs, puisse conserver l'autre jusques à terme: Car la Matrice s'estant une fois ouverte pour mettre dehors le premier de ces enfans, ne se referme jamais qu'elle n'ait aussi expulsé le second; comme elle fait toûjours peu d'heures, ou pour le plus tard tres-peu de jours aprés le premier sorti: c'est pourquoy je tiens pour fabuleuses toutes les histoires qu'on me pourroit alleguer contraires à cette verité.

Il est certain que la femme qui avorte est en bien plus grand hasard de sa vie que celle qui accouche à terme; d'autant que, comme nous avons dit, l'avortement est tout-à-fait contre nature, & qu'il est fort souvent accompagné d'une perte de sang, qui est d'autant plus grande & plus dangereuse, que la cause de l'avortement est violente, soit qu'il ait esté provoqué par des remedes pris interieurement, ou causé par quelque blessure exterieure. De plus, les premiers avortemens mettent les femmes en danger de pareille recidive; & mesme il y en a beaucoup qui apprehendent ne pouvoir avoir d'enfans, quand elles ont avorté la premiere fois; à quoy sont assez sujettes les nouvelles mariées; ce qui leur vient pour l'ordinaire en ce temps, à cause de la violente émotion de tout le corps, excitée par les ardens & frequens coïts; neanmoins elles ne laissent pas de conserver leur fruit, quand leurs plus grands coups sont ruez, & leurs amours un peu temperées. *Aëtius* dit que l'avortement est plus perilleux à la femme robuste qui a sa Matrice dure & dense, qu'à aucune autre. *Hipocrate, lib. de septim.* nous assure qu'il se fait plus d'avortement dans la premiere quarantaine, que dans toutes les autres; & au 1. liv. des maladies des femmes, il dit que comme il y a des femmes qui conçoivoent facilement, aussi elles avortent facilement au troisiéme ou quatriéme mois, sans aucune cause manifeste, & que pour ce sujet, il est besoin d'une grande science & précaution, pour faire en sorte qu'elles puissent porter leur enfant, & le nourrir en leur ventre jusques à un heureux accouchement. J'ay rappor-

té dans l'obs. CDLX. du livre de mes Observations, un exemple de cette nature des plus considerables., qui est de la malheureuse fécondité d'une femme qui est avortée de dix enfans consecutifs. J'ay veû plusieurs autres femmes avoir de la sorte quatre ou cinq avortemens, sans cause évidente, qui n'auroient jamais pû sauver aucun de leurs enfans, comme elles ont fait dans la suite, si elles n'avoient esté saignées cinq ou six fois par précaution dans le temps de leur grossesse, aprés quoy elles sont accouchées heureusement d'enfans vivans. On peut mesme saigner par anticipation, quelques jours devant le temps ordinaire des mois, les femmes, qui pour avoir cette évacuation naturelle trop abondante, sont sujettes à de frequentes fausses couches; parce que assez souvent c'est l'abondance de sang qui noye en ces sortes de femmes la conception recente.

Nous avons montré en chacun des precedens Chapitres le moyen de remedier à tous les accidens dont nous avons parlé qui peuvent tous, chacun en particulier, causer l'avortement, & d'autant plus facilement s'ils sont plusieurs joints ensemble. C'est pourquoy afin d'éviter une repetition qui seroit ennuieuse & inutile, on aura recours aux remedes que nous y avons enseignez, par lesquels la femme estant garantie, évitera le grand risque de mourir qu'elle y court toûjours; & on procurera la vie éternelle à son enfant, par le moyen de la grace du Baptesme, qu'il recevra venant à teme, dont il pourroit estre privé à jamais par l'avortement qui le fait presque toûjours perir avant que de venir au jour.

La femme qui y sera sujette, observera sur tout un grand repos, & que ce soit au lit, si faire le peut, usant d'un bon regime de vivre; & mesme pour plus grande seureté, elle s'abstiendra du coït, aussitost qu'elle se connoistra estre grosse, évitant aussi l'usage de toutes choses aperitives & diuretiques, qui luy sont tres-pernicieuses pour lors, comme pareillement toutes fortes passions de l'ame; car elles sont grandement préjudiciables aux femmes grosses. Il faut encore que la femme soit fort au large dans ses habits, afin de pouvoir plus librement respirer, & non pas serrée & gesnée comme beaucoup sont ordinairement, avec ces buscs qu'elles fourrent sous leurs vestemens pour se rendre le corps droit; & entre autres choses, elles doivent bien prendre garde en cheminant de ne point faire quelques faux pas, ou mesme de tomber, à quoy toutes les femmes grosses sont fort sujettes; d'autant que l'éminence de leur ventre les empesche de voir où elles posent leurs

pieds; c'est pourquoy elles doivent porter des souliers à talons bas, & larges d'assiette, afin d'éviter de se blesser, ainsi qu'il arrive à plusieurs journellemenr.

J'admire à ce sujet la superstition de toutes les Sagefemmes, & mesme de quelques Auteurs, qui ordonnent à une femme grosse, aussitost qu'elle s'est blessée au ventre par ces sortes de cheûtes, de prendre de la soye rouge-cramoisy découpée menu, pour l'avaler dans un œuf, ou bien de la graine d'écarlate, & des germes d'autres œufs mis dedans le jaune d'un; comme si cela entrant dans l'estomac pouvoit avoir la vertu de fortifier la Matrice, & l'enfant qui est dedans, & de l'y retenir, à quoy il n'y a aucune raison, verité, ni apparence; mais bien y sert assurément le repos qu'on leur fait ordinairement garder au lit pour ce sujet durant neuf jours. Neanmoins telle en a besoin de quinze, & mesme davantage pour sa blessure ou commotion, & à telle autre cinq ou six suffisent; pendant lesquels on peut appliquer chaudement sur le ventre, des compresses trempées en gros vin astringent: Mais comme il y a bien des femmes qui sont tellement infatuées de cette superstitieuse coûtume, qu'elles ne croiroient pas estre hors de danger, si elles ne prenoient de cette soye cramoisy, ou de ces germes d'œufs (ce qui est une pure niaiserie) on en donnera à celles qui le souhaitent, afin de les contenter; d'autant que ces remedes quoy qu'inutiles, ne peuvent pas faire grand mal, sinon à celles qui en pourroient estre excitées à vomir; car l'agitation du vomissement estant jointe à la commotion de la cheûte, pourroit encore plus contribuer à augmenter la blessure.

J'ay souvent veû, au sujet de ces sortes de blessures, un autre abus qui est aussi grand qu'il est commun; c'est qu'on se contente ordinairement de faire garder le lit aux femmes durant neuf jours, comme nous avons dit, aprés lesquels passez, on les fait saigner; la pluspart des femmes différant ainsi (mais souvent trop tard) cette saignée, qui seroit bien plus necessairedés le premier jour, dans la croyance qu'elles ont que la saignée pourroit les faire accoucher; sur ce que l'on voit quelquefois des femmes grosses accoucher peu de temps aprés avoir esté saignées. Car tant s'en faut que la saignée faite dés le premier jour fasse accoucher prématurément la femme qui s'est blessée; il n'y a pas un meilleur remede pour l'en preserver que celuy-là, qui en diminuant un peu la quantité du sang, le détourne & l'empesche en mesme temps de se porter en trop grande abondance vers la Matrice qui a souf-

fert quelque violence ; quoy faisant, nous voyons souvent des grossesses fort ébranlées par quelque accident, se raffermir par le seul moyen de ce remede salutaire promptement fait, & joint au repos durant quelques jours, si le principe de vie n'a pas esté entierement détruit auparavant en l'enfant par la violence de la blessure : Car si cela estoit, comme il arrive assez souvent, il ne faut pas attribuer au remede le mauvais effet que la seule blessure avoit déja causé.

Il me reste à dire une chose qui merite bien d'estre observée par tous ceux qui sont appellez pour traiter les femmes grosses en leurs maladies ; qui est qu'il faut sur tout qu'ils empeschent, autant qu'ils peuvent, par tous leurs remedes, que la femme grosse qui a la fiévre continuë (laquelle pour lors est ordinairement avec des redoublemens,) n'avorte durant sa maladie. Car presque toutes les femmes à qui cét accident arrive, meurent tres-peu de temps ensuite ; & principalement celles dont la fiévre est accompagnée de fluxion sur la poitrine. C'est en quoy j'ay veû plusieurs personnes se tromper, & estre frustrez de la vaine esperance qu'ils avoient que l'évacuation des vuidanges de la couche pourroit faire cesser la fiévre, & que la femme pourroit aussi faire plus facilement dans la suite les remedes convenables : Car bien loin de cela, cette mesme fiévre s'augmente incontinent aprés, & se redouble plus fortement par l'entiere suppression des vuidanges qui se fait pour lors presque toûjours, lesquelles refluënt aussitost, & vont faire un dépost subit sur les parties internes qui ont causé la premiere indisposition, aprés quoy la malade tarde peu à mourir ; parce que la nature qui estoit déja presque accablée par une maladie qui estoit de soy mortelle, ne peut pas jamais bien regir ni achever l'évacuation necessaire des vuidanges. C'est, à ce que je crois, ce qu'*Hipocrate* nous a voulu enseigner au livre de la nature de l'enfant, où il dit ; *si mulier uterum gestans, morbum habuerit non cognatum, in puerperii purgatione perit.* Si la femme grosse a quelque maladie qui n'ait aucun rapport à l'estat où elle est, elle perit dans le temps de la purgation de son accouchement. C'est ainsi que j'ay veû mourir la seconde femme de Monsieur *Mounier*, Notaire, celle de Monsieur *Furet*, mon Confrere, celle de Monsieur *Copinot*, Procureur de la Cour, celle de Monsieur *Quarré*, Marchand de bois, & beaucoup d'autres qui sont peries tres-peu de temps aprés estre avortées de la sorte. J'en ay rapporté plusieurs exemples considerables dans le Livre de mes Observations.

CHAPITRE XXVII.

Ce qu'il faut que la femme grosse fasse quand elle est à terme.

LA femme grosse ayant esté preservée & garantie durant tout le cours de sa grossesse de toutes les maladies dont nous avons cy-devant parlé ; il nous reste seulement pour finir ce premier livre à declarer ce qu'il faut qu'elle fasse estant à terme.

Je ne suis pas de l'opinion de presque toutes les Sagefemmes, qui recommandent aux femmes grosses (afin, disent-elles, d'accoucher plus facilement) de faire un plus grand exercice qu'à l'ordinaire, lors qu'elles sont sur les derniers mois de leur grossesse ; & encore moins du sentiment de *Liebaut,* qui ordonne qu'elles aillent en coche, ou sur un cheval de trot ; ce qui est un tres-dangereux conseil, & qui cause journellement beaucoup de fascheux accouchemens. Car comme nous avons dit au Chapitre 11. de ce premier livre, & démontrerons encore au chapitre 5. du second livre, c'est ordinairement en ce temps que l'enfant se tourne, & qu'il fait la culbute, en portant sa teste en bas, & ses pieds en haut, pour venir ainsi naturellement ; de sorte que souvent les pauvres femmes croyant se procurer un facile accouchement, le rendent tres-mauvais par ces exercices extraordinaires, qui à cause de l'agitation & commotion du corps ; excitent quelquefois des pertes de sang dangereuses, & font prendre à l'enfant une situation contre nature, ou font tellement abbaisser & engager la Matrice dans la cavité de l'hypogastre, qu'il n'a plus ensuite la liberté de se tourner quand il est temps ; ce qui le fait souvent venir dans sa premiere situation, c'est-à-dire, par les pieds ; outre que l'accouchement (qui doit estre l'œuvre de nature, lors que l'enfant vient bien) en est excité avant le terme tout-à-fait accompli ; & quand mesme ce ne seroit que de cinq ou six jours, cela ne laisse pas de luy estre aussi préjudiciable que nous le voyons estre à la saveur, à la bonté, & à la conservation des fruits qu'on cueille quelques jours avant leur parfaite maturité. C'est pourquoy il seroit inutile de m'objecter l'autorité d'*Aristote,* qui dit au 6. chap. du 4. livre de la gener. des anim. que la femme qui a coûtume de travailler se porte mieux durant sa grossesse, & accouche plus facilement que celle qui mene une vie sedentaire ; car cela se doit en-

pernicieuse maxime contraire a lexperience que la femme qui est prete daccoucher ou proche de son accouchement mene la vie [illegible] moderation et de repos sans sennuyer je veux dire quelle [illegible] et l'autre suivant son inclination et sans violence gardant un juste milieu entre les exces de l'un et de l'autre

aristote se trompe grandement quand il fait une regle generalle de la sorte il ne sen trouve

aucuns dans les accouchemens, mais moins en locution quil parle Jay qu'en toute autre Il y a des femmes qui accouchent sans presque aucune peine et d'autres qui en souffrent de longues et de cruelles quoyquelles ayent passe le temps de leurs grossesse dans une molesse et inaction continuelle de mesme que d'autres qui ont eu le mesme bonheur et souffert les mesmes disgraces apres avoir essuye toutes les peines et fatigues dont une femme est capable mesme sans estre grosse

rendre des autres temps de la grossesse, & d'un travail qui soit modéré & convenable à sa disposition presente.

Pour ce sujet je conseille à la femme (quoyque presque tout le monde soit de contraire avis) de se tenir plus en repos qu'à l'ordinaire, quand elle approche des derniers mois de sa grossesse; afin que son enfant puisse plus directement se tourner à chef; & dans ce temps principalement, elle ne sera aucunement serrée ni contrainte dans ses habits; afin qu'il puisse encore prendre plus facilement la posture qui luy est convenable à sortir. Elle observera aussi pour lors un bon regime de vivre, en usant de viandes de bon suc, & de facile digestion, plûtost bouillies que rôties, afin d'humecter davantage, & de se tenir par leur moyen le ventre libre, plûtost que par clisteres, qui pourroient en ce temps accelerer l'accouchement; elle oindra ses parties genitales pendant les huit ou dix derniers jours d'huile d'amandes douces, ou de graisses émollientes, comme de celle d'oye, ou de chapon, d'axonge de porc, ou de beurre frais; ou bien elle se servira de fomentations qui en les amolissant & relaschant, puissent rendre le passage plus libre & plus glissant. C'est ce que doivent faire principalement celles qui sont grosses de leur premier enfant; d'autant qu'elles ont ces lieux beaucoup plus étroits que celles qui ont accouché d'autre fois; mais particulierement celles qui sont déja un peu avancées en âge, ont beaucoup plus de peine, & sont bien plus long-temps en travail, si c'est aussi pour la premiere fois, que celles qui sont médiocrement jeunes; parce que la substance de leur Matrice est plus dure & plus seche; ce qui fait qu'elle ne peut pas prester, & son orifice interne se dilater si facilement; outre qu'elles ont encore l'articulation des petits os de leur *coccix*, ou croupion, beaucoup plus ferme; à cause dequoy ce *coccix* n'obéit pas si aisément dans la sortie de l'enfant, qu'il fait aux jeunes.

Il y a des Auteurs qui pour relascher davantage ces parties, ordonnent l'usage des bains; mais il y auroit danger que par leur trop grande humidité, & par l'émotion qu'ils causent à tout le corps, ils ne fissent accoucher la femme avant qu'il en fust tout-à-fait temps. Beaucoup de femmes se font aussi saigner par précaution, lors qu'elles sont, ou croyent estre à terme, dont je ne trouve pas l'usage fort bon, si ce n'est pour celles qui sont sujettes à des pertes de sang, ou à la convulsion, ou bien pour quelque autre necessité; à moins dequoy on s'en doit abstenir aprés le septiéme mois.

Je nay jamais eu d'attention particuliere au temps qui aproche le plus de l'accouchement a faire changer la maniere de vivre d'une femme qui est en cet estat non plus qu'a ces onctions frictions d'huille ou de graisses dans le dessein de ramolir les parties basses je laisse ce soin a la nature depuis les plus jeunes femmes jusques a celles qui sont tres avancees en age je nay jamais trouvé qu'il y ayt eu de choses particulieres non plus a y faire que celles qui ont l'age competent je nay jamais trouvé que le coccix soit d'aucun obstacle a l'accouchement quelque attention que j'aye eu a m'en instruire le fond c'est une opinion mal fondée qui n'est pas soutenue de l'experience comme je le prouve clairement dans mon traité des accouchements ainsy que quantités d'autres choses de cette nature qui s'establiront dans la suitte des temps une autre maniere qu'elles n'ont esté jusques a present par l'idée que j'en donne [illegible] ses laitt... trop legerement car la jeune et la vieille qui a des douleurs telles qu'il convient accouche aussi bien que les autres et ce n'a jamais esté le premier enfant qui a fait le passage a ceux qui viennent consecutivement non plus que la teste celuy

& pareillement de la purgation; parce que l'émotion & l'agitation que ces remedes causent en ce temps à l'enfant, qui est déja grand, le font mouvoir quelquefois si fortement, que la Matrice pourroit estre contrainte de s'ouvrir pour le laisser sortir, avant qu'elle y fust entierement disposée.

La femme grosse qui observera ces choses, aura lieu d'esperer une bonne issuë de son accouchement; & en attendant cela elle s'asseûrera d'une Sagefemme, ou d'un Chirurgien expert & adroit, qu'elle mandera pour la secourir aussitost qu'elle sentira quelques douleurs de ventre un peu fortes, de quelque nature qu'elles puissent estre; car comme il ne faut qu'un petit vent, ou un leger ébranlement de l'arbre, pour en faire tomber le fruit qui est meur; aussi ne faut-il que la moindre colique, ou quelqu'autre fausse douleur, pour faire venir ensuite celles de l'accouchement, qui la pourroient surprendre dépourveûë d'assistance.

Il est temps maintenant de mettre fin à ce premier Livre, dans lequel je n'ay fait mention que des maladies les plus ordinaires, qui ont des indications particulieres en leur curation, pendant que la femme est grosse, dont je n'ay pas aussi traité tout-à-fait exactement; d'autant qu'il est à presupposer, qu'on en doit avoir d'ailleurs une plus ample connoissance, & de toutes leurs circonstances. Passons donc à present au second Livre, pour parler de l'accouchement, non seulement de celuy qui est naturel, mais aussi de tous ceux qui sont contre nature; car c'est-là le principal sujet qui m'a obligé d'ecrire, pour faire connoistre le mieux qu'il m'est possible, la maniere la plus veritable & la plus méthodique pour bien secourir les femmes, & leurs enfans en ces occasions.



TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

LIVRE SECOND.

DE L'ACCOUCHEMENT NATUREL, & de ceux qui ſont contre nature ; avec la maniere d'aider les femmes au premier, & les veritables moyens de remedier aux autres.



OMME il eſt bien inutile à ceux qui s'embarquent ſur la mer pour faire un grand voyage (tel qu'eſt par exemple celuy des Indes, ou quelqu'autre ſemblable) ſi aprés avoir évité par leur prudence tous les dangers qu'ils peuvent rencontrer pendant une longue navigation, ils font naufrage en arrivant au port ; de meſme ce n'eſt pas aſſez que la femme groſſe ait eſté garantie durant neuf mois entiers, de toutes les maladies dont nous avons parlé au Livre precedent, ſi à la fin de ce temps, elle n'eſt entierement delivrée par un heureux accouchement. C'eſt ce qui fera le ſujet de tout

ce

ce second Livre, où nous traiterons tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui sont contre nature, & où nous enseignerons la maniere d'aider & soulager la femme au premier, & les moyens de bien remedier à tous les autres.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est qu'Accouchement; ses differences, & ses differens termes.

PAR *Accouchement* nous entendons une émission, ou une extraction de l'enfant à terme hors de la Matrice. Cette définition peut comprendre tant le naturel qui se fait par émission, quand la Matrice met dehors, sans violence extraordinaire, l'enfant qui vient en figure naturelle; que celuy qui est contre nature, qu'on est obligé de faire souvent par extraction, avec l'opération de la main.

Toutes les fois que la Matrice laisse sortir, ou met dehors ce qui avoit esté retenu & formé ensuite de la conception, on ne doit pas dire que ce soit un accouchement; car suivant ce que j'ay fait déja connoistre cy-devant, & que je repeteray en ce lieu, pour une plus claire intelligence, si la femme vuide ce qui estoit contenu en la Matrice dans les premiers jours aprés la conception, cela s'appelle proprement *effluxion*, ou *écoulement*; d'autant qu'en ce temps, il ne paroist rien de formé ni de figuré, & que les semences n'ont encore aucune consistance ferme; ce qui fait qu'elles s'écoulent facilement, pour le peu que l'orifice interne vienne à s'entr'ouvrir, comme il arrive assez souvent depuis le premier jour de la conception jusques au septiéme seulement; aprés quoy jusques au troisiéme mois les femmes jettent quelquefois des faux germes, qui se convertissent en Moles, s'ils demeurent plus long-temps dans la Matrice; alors on doit nommer cela *expulsion*; & si le *fœtus* tout formé, quelque petit qu'il soit, & en quelque temps que ce soit, est mis dehors avant le septiéme mois, en ce cas c'est un avortement; qui est toûjours cause, ou que l'enfant vient mort, ou qu'il perd la vie peu de temps aprés estre né de la façon. Mais nous appellons proprement *accouchement*, toute sortie de l'enfant qui arrive depuis la fin du septiéme mois jusques au reste du temps aprés; parce qu'il a pour lors une suffisante perfection; comme aussi assez de

force pour venir au monde, & pour y pouvoir vivre; ce qu'il fait néanmoins d'autant plûtost, qu'il est arrivé plus prés du terme le plus naturel, qui est la fin du neuviéme mois.

Quant aux differences generales de l'accouchement, on doit sçavoir que l'un est legitime, c'est-à-dire naturel, & l'autre illegitime, ou contre nature. Pour venir à la connoissance de l'un & de l'autre, nous dirons que quatre conditions se doivent absolument rencontrer en l'accouchement, pour pouvoir estre veritablement dit naturel: La premiere qu'il arrive à terme; la seconde, qu'il soit prompt & sans aucuns accidens considerables; la troisiéme, que l'enfant soit vivant; & la quatriéme qu'il vienne en bonne figure & situation: Car si quelqu'une de ces quatre choses manque, l'accouchement sera contre nature; & d'autant plus, que plusieurs de ces circonstances ne s'y remarqueront pas.

Pour ce qui est du terme de l'accouchement, la plusspart des Auteurs asseûrent avec *Aristote*, que la nature a donné à tous les autres animaux un certain temps limité pour porter leurs petits, & pour les mettre au jour; mais que la femme seule, par une faveur particuliere de la mesme nature, n'en a aucun qui soit préfix, tant pour concevoir, que pour porter & enfanter. A l'égard de la conception, il est bien vray que la femme peut concevoir en tout temps, soit le jour ou la nuit, en Hyver ou en Esté, & en toute autre saison telle qu'elle soit; parce qu'elle peut user du coït à toute heure qu'il luy plaist; ce qui n'est pas de mesme à beaucoup d'autres animaux, qui ne s'accouplent qu'en certaines saisons, où ils deviennent en chaleur: Mais quant à ce qui est du temps auquel ils ont accoûtumé de faire leurs petits, il ne leur est pas plus precisément determiné qu'à la femme; car comme elle met au jour son enfant au septiéme, au huitiéme, au neuviéme, & au dixiéme mois, mais le plus souvent à la fin du neuviéme; de mesme quoy que par exemple, l'ordinaire des chiennes soit de porter leurs petits au ventre, durant l'espace de dix semaines ou environ; neanmoins aucunes les font plûtost, & les autres plus tard: & les brebis qui ne rendent leurs agneaux qu'au bout de cinq mois, avancent ou reculent de ce terme ordinaire, selon la nature du terroir où elles paissent, & selon la qualité de leurs pasturage; à quoy contribuent beaucoup les dispositions particulieres de chacun de ces animaux; ce qui arrive de mesme à tous les autres, aussi-bien qu'à la femme. Nous pouvons encore reconnoistre la semblable chose aux fruits; car les saisons, & les differens climats aident toûjours

plus ou moins à leur prompte maturité, qui dépend aussi beaucoup de l'agriculture.

Il y a neanmoins une grande contestation entre plusieurs Auteurs touchant les différens termes jusques ausquels la femme peut porter son enfant: Mais tous demeurent d'accord que les termes les plus ordinaires sont le septiéme & le neuviéme mois, & principalement le neuviéme; ce qui est connu & approuvé aussi d'un chacun. *Hipocrate* veut que l'enfant qui vient à huit mois ne soit pas vital; d'autant qu'il ne peut pas supporter deux si puissans efforts, si proche l'un de l'autre; ayant déja tasché de sortir au septiéme mois, qui est (à ce qu'il dit) le premier terme legitime de l'accouchement; ce que n'ayant pas pû faire, & venant à réïterer les mesmes efforts au huitiéme, s'il naist en ce temps, il en est tellement debilité, qu'il est impossible qu'il puisse vivre; ce qu'il fait bien plûtost s'il vient à la premiere tentative qu'il fait au septiéme, ses forces n'ayant pas esté épuisées auparavant par de vains efforts. Cela paroist vraysemblable à beaucoup de gens; mais si ceux qui pratiquent les accouchemens y font une veritable reflexion, ils connoistront qu'il n'y a que la seule Matrice, aidée de la compression des muscles du bas ventre & du diaphragme, qui fasse l'expulsion de l'enfant, lors qu'estant irritée par sa grosseur & pesanteur, elle ne peut s'étendre davantage pour le contenir; ce qui ne se fait pas, comme on croit ordinairement; qui est que l'enfant n'y pouvant rester plus long-temps, faute de nourriture & de rafraischissement, fait ces pretendus efforts, afin d'en sortir, & que pour ce sujet, venant à pietiner fortement, il rompt de ses pieds les membranes qui contiennent ses eaux; d'autant que si l'enfant naist naturellement, ces membranes se rompent toûjours au devant de sa teste, laquelle pressant & poussant à chaque douleur de l'accouchement les eaux au devant d'elle, les fait enfin crever avec effort. Le mesme *Hipocrate* admet aussi le dixiéme mois, comme encore le commencement du onziéme, ausquels il dit que les enfans vivent, & il ne veut pas qu'ils puissent vivre devant le septiéme; d'autant qu'ils sont pourlors encore trop foibles, & qu'ils ne sont pas capables de supporter les injures externes, comme à la verité, nous le voyons & le reconnoissons tous les jours.

J'avouë bien, & aussi est-il vray, que le terme de la portée des enfans est de neuf mois entiers pour l'ordinaire; mais je ne puis pas demeurer d'accord, que ceux qui naissent au septiéme mois, vivent plûtost que ceux qui viennent au huitiéme; car au contrai-

re, j'ay toûjours connu par experience qu'ils ſont d'autant plus robuſtes, qu'ils approchent du terme le plus naturel, qui eſt celuy de neuf mois, & que pour ce ſujet les enfans de huit mois vivent encore bien plûtoſt que ceux qui ſont nez à ſept mois; ce qui eſt tout-à-fait contraire à l'opinion de beaucoup de perſonnes, qui ſuivent aveuglément en cela le ſentiment d'*Hipocrate*, & de tous les Auteurs, ſans faire aucune reflexion à la choſe, pour ſe pouvoir deſabuſer de cette vieille opinion vulgaire, fondée ſur ces pretendus vains efforts, qu'on dit eſtre faits par l'enfant au ſeptiéme mois, dont j'expliqueray tres-particulierement la cauſe au cinquiéme chapitre de ce ſecond livre. Car comme nous voyons, non ſeulement en une meſme contrée, & en un meſme champ, mais auſſi en un meſme ſep de vigne, des raiſins murs plus de ſix ſemaines quelquefois, avant le temps ordinaire, & d'autres ne l'eſtre que plus d'un mois aprés; ce qui ſe fait ſelon les terroirs, ſelon les différens regards du Soleil; & ſelon que la vigne eſt cultivée; auſſi voyons-nous des femmes accoucher de leurs enfans ſix ſemaines & deux mois devant, & quelquefois preſque un mois aprés le terme ordinaire; mais cela eſt aſſez rare; car la Matrice n'eſtant capable d'extenſion que juſques à un certain degré, ne peut ſupporter ſon fardeau que peu de temps aprés que le terme de neuf mois eſt paſſé, quoy qu'il ſe voye des femmes, ſi nous en croyons *Hipocrate*, porter leurs enfans juſques à dix ou onze mois; ce qui eſt neanmoins d'autant plus rare, que le terme le plus ordinaire, qui eſt celuy de neuf mois entiers, eſt plus excedé. Ces choſes arrivent auſſi à la femme ſelon les différentes diſpoſitions de tout ſon corps, ou de ſa Matrice ſeule, ou bien ſelon ſon regime de vivre, & l'exercice plus ou moins grand qu'elle fait. Elles peuvent encore venir de la part de l'enfant; car par exemple, ſi à ſept mois il eſt ſi gros par rapport à la petiteſſe de la Matrice, qu'elle ne puiſſe plus le contenir, ni ſe dilater davantage, pour lors elle ſera excitée par la douleur que luy cauſe cette violente extenſion, à s'en décharger; & au huitiéme mois pareillement, ſi les meſmes diſpoſitions s'y rencontrent; & ainſi plûtoſt ou plus tard, ſelon pluſieurs autres circonſtances; ou bien par quelque cauſe exterieure, comme par une violente ſecouſſe de tout le corps, par quelque coup, cheûte, ſaut, ou autres choſes qui peuvent accelerer les douleurs de l'accouchement, ce qui fait que ces enfans vivent plus ou moins, ſelon qu'ils eſtoient en ce temps forts & parfaits, & que la femme approchoit de ſon terme ordinaire, qui eſt la fin du neuviéme mois; & j'ay toû-

jours remarqué que les enfans qui naissent effectivement à sept mois, sont si petits & si foibles, que je n'en ay jamais veû un seul vivre plus de quinze jours; (si ce n'est de ceux qui quoy qu'ils fussent nez seulement à sept mois de mariage, avoient au moins huit & quelquefois neuf mois de façon, & estoient tout semblables en grosseur & en force à des enfans parfaitement à terme.) C'est ce qui me pourroit faire croire, que la naissance de l'enfant au septiéme mois participe beaucoup plus de l'avortement que de l'accouchement naturel. Mais je connois des hommes parfaits, & plusieurs enfans de tous âges, & de l'un & de l'autre sexe, qui se portent assez bien, que je sçay certainement estre nez à huit mois. Outre cela j'ay souvent observé que les femmes qui sont grosses de deux enfans; ne les portent pas si long-temps, que si elles n'en avoient qu'un; à cause que la grande distension qu'ils font à la Matrice, & l'irritation, qu'ils luy causent par leurs frequens mouvemens, excitent plûtost les douleurs de l'accouchement, que lors qu'elles n'ont qu'un enfant. On peut voir quantité de tous ces differens exemples dans le livre de mes Observations.

Il y a beaucoup de femmes qui croyent estre accouchées à sept & huit mois, comme aussi d'autres avoir porté leurs enfans dix mois entiers (ce qui peut bien arriver quelquefois, mais tres-rarement) quoy qu'elles soient effectivement accouchées à neuf mois. Ce qui les trompe ordinairement, est qu'elles croyent estre grosses depuis le temps de la retention de leurs menstruës, les ayant eûës durant les deux premiers mois de leurs grossesse, ou mesme quelquefois plus long-temps; & d'autres sont pareillement deceûës, à cause qu'elles leur estoient supprimées un ou deux mois avant que de concevoir. Il est aisé semblablement de connoistre que la femme, quoyque bien reglée, ne peut pas mesme sçavoir justement par cette seule suppression le temps de sa grossesse: Car, par exemple, si elle habite avec son mary sur le point que ses mois sont prests de couler, & qu'elle devienne grosse; alors elle fera son compte de l'estre depuis le temps de leur suppression, ce qui sera à peu prés veritable. Mais si elle conçoit incontinent aprés avoir eû ses ordinaires (comme il arrive le plus souvent) & qu'elle use pendant un mois entier tous les jours du coït, & qu'au bout de ce temps ses menstruës ne luy viennent pas, pour lors elle s'estimera bien estre grosse; toutefois elle ne sçaura point par ce signe, quel coup aura porté, & à trois semaines, ou un mois plus ou moins, de quand elle le peut estre. C'est pourquoy on ne doit pas se fonder trop sur

cette indication, qui ne nous doit servir que de simple conjecture, à moins que la femme ne se fust entierement abstenuë du coït, depuis le moment qu'elle a crû avoir conceû.

Or comme nous avons dit que les enfans sont plus ou moins vitaux, selon qu'ils approchent davantage de la fin du neuviéme mois, nous pouvons facilement connoistre, que ceux de six mois, & encore moins les autres qui sont au dessous, ne peuvent pas rester long-temps en vie, à cause qu'ils sont encore trop foibles pour resister aux injures externes. Il est souvent arrivé grande contestation parmi les Medecins, pour sçavoir si un enfant qui vient au monde onze ou douze mois aprés la mort de son prétendu pere, peut estre legitimement né, & par consequent admis à son heredité, ou s'il en doit estre frustré comme un enfant supposé. La question en a esté agitée bien des fois parmi les Romains, aussi bien qu'entre nous, & il y a eû des partisans pour & contre l'une & l'autre opinion. Quant à moy, pour éviter proxilité, je la laisseray indécise, & n'ajoûteray rien sur ce fait à ce que j'ay dit cy-dessus, me contentant seulement d'envoyer les plus curieux consulter le 4. livre des Observ. de *Schenkius*, qui rapporte plusieurs exemples touchant cette difficulté; & *Alphonse Acarranza* qui traitte cette matiere en Jurisconsulte aux 14. & 15. chapitre du livre de l'accouchement naturel & legitime. Neanmoins je diray qu'il est tres-constant, que les hommes peuvent bien en cela rendre leurs loix conformes à celles de la nature; mais je soûtiens qu'il leur est impossible de luy en prescrire d'autres que les siennes propres, ni de l'assujettir à celles qu'ils font.

Si le terme entier & parfait est necessaire, comme nous avons dit, afin que l'accouchement puisse estre legitime & naturel, la bonne situation de l'enfant n'y est pas moins requise; car il doit venir au monde la teste la premiere, & en droite ligne, ayant la face tournée vers le bas, c'est-à-dire, vers le cul de sa mere, les bras couchez le long de ses costez, & les jambes étenduës vers le haut. Cette figure est la meilleure & la plus convenable; d'autant qu'aprés que la teste (qui est la partie de l'enfant la plus ferme & la plus grosse) est passée, toutes les autres sortent facilement; & dans cette posture, toutes les jointures de son corps ne se pouvant recourber, ne donnent aucun empeschement à sa sortie: Mais toute autre partie qui se presente la premiere dans l'accouchement, le rend fascheux, & contre nature; auquel cas il y a souvent grand danger pour la mere ou pour l'enfant, & quelquefois

pour tous deux, s'ils ne sont bien promptement & adroitement secourus.

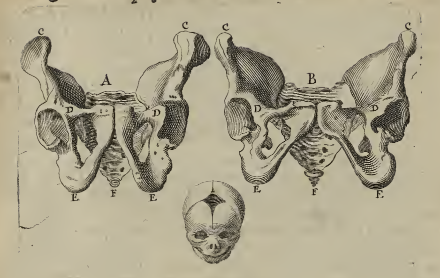
Ceux qui n'ont pas une parfaite connoissance des parties du corps de la femme, qui s'acquiert par l'Anatomie, se contentent d'admirer, & ne sçauroient (à ce qu'ils disent) concevoir comment il est possible, que l'enfant qui est si gros, passe au temps de l'accouchement par l'ouverture de la Matrice qui est si petite; de quoy *Galien*, & beaucoup d'autres Auteurs se sont si fort étonnez, que plusieurs veulent que les os *pubis* de la femme, se separent dans ce temps l'un de l'autre, pour faire cette voye plus large; sans quoy ils soutiennent qu'il seroit impossible que l'enfant eust assez d'espace pour pouvoir sortir; & que pour ce sujet les femmes qui sont déja fort avancées en âge, souffrent beaucoup plus que les autres dans leur premier accouchement, d'autant que leurs os *pubis* ne peuvent pas si facilement se separer; ce qui fait souvent mourir leurs enfans au passage. D'autres prétendent que ce sont les os des *Isles* qui se disjoignent d'avec l'os *sacrum* pour le mesme sujet; & les uns & les autres disent, que ces os qui se separent ainsi à l'heure de l'accouchement, y ont esté disposez peu à peu auparavant, par des humiditez glaireuses qui s'écoulent des environs de la Matrice, lesquelles amollissent pour lors le cartilage qui les joint fermement en d'autre temps. Mais ces deux opinions sont aussi éloignées de la verité que de la raison; car l'Anatomie nous fait voir tres-manifestement que ces os sont tellement joints, qu'il est mesme difficile de les separer l'un de l'autre avec le scalpelle, principalement ceux des *Isles* d'avec l'os *sacrum*, & presque impossible en quelques femmes un peu vieilles, sans grande violence; quoy qu'*Ambroise Paré* (citant plusieurs témoins qui furent pour lors presens à la chose) nous rapporte l'histoire d'une femme, qui fut penduë quinze jours apres estre accouchée, à laquelle il trouva (suivant ce qu'il dit) l'os *pubis* separé en son milieu, de la largeur d'un demi doigt, & mesme les os des *Isles* disjoints d'avec l'os *sacrum*. Je ne veux pas l'accuser d'imposture en cette rencontre; car j'ay trop de déference pour luy, & je l'estime trop sincere pour cela; mais je croy qu'il peut s'estre trompé en la cause de cette separation d'os; parce qu'il n'y auroit pas d'apparence, que s'estant ainsi faite dans le temps de l'accouchement, elle fust encore restée quinze jours aprés, de la largeur d'un demi-doigt; pour lequel sujet on auroit aussi esté obligé de porter cette femme au supplice; car elle n'auroit pas pû se soûtenir pour monter elle-mesme à l'échelle de la

potence, & s'y tenir debout, ſuivant la coûtume de tous les autres patiens; d'autant que le corps n'eſt appuyé que ſur la ſtabilité de ces os; ce qui nous doit faire croire qu'il eſt bien plus vrayſemblable, que cette ſeparation avoit eſté cauſée, ou pour avoir laiſſé tomber le cadavre de cette femme, du haut du gibet à terre aprés ſon execution, ou bien pour l'avoir fait heurter en cét endroit avec impetuoſité, contre quelque choſe dure & ſolide.

Mais comment pourrons-nous refuter l'autorité de *Riolan*, qui s'appuyant encore de celle de *Paré*, dit au 12. chapitre du 6. livre de ſon *Antropogr.* qu'il a veû luy-meſme, en preſence de Medecins & de Chirurgiens, plus de trente fois les os *pubis* ſeparez de la largeur du petit doigt, en des femmes mortes incontinent aprés eſtre accouchées. Il n'eſt pas neanmoins difficile de juger, qu'il ne les a jamais veûs de la ſorte qu'en imagination, puiſqu'il offre de ſe dédire, & ſe ſoumet à croire que ces os ne ſe ſeparent pas, ſi on luy peut faire voir que la teſte d'un enfant nouveau né puiſſe ſortir par ce large eſpace qui eſt entre les os *pubis*, l'os *ſacrum* & ceux de l'*iſchion*. C'eſt pourquoy donnons-luy la ſatisfaction qu'il deſire, & à tous ceux qui ſont de ſon opinion, qui eſt tres-facile à refuter par l'experience qu'il demande, car ſi nous examinons de prés la différente figure, & la ſtructure de ces os, entre le ſquelet d'une femme & celuy d'un homme, nous trouverons qu'il y a un plus grand eſpace vuide, & une diſtance de l'un à l'autre de ces os, bien plus conſiderable aux femmes qu'aux hommes; & que pour ce ſujet la plus petite femme a les os de l'*iſchion* plus éloignez l'un de l'autre, que le plus grand homme. Elles ont toutes auſſi l'os *ſacrum* plus en dehors, & les os *pubis* plus applatis; ce qui rend la ſortie de cette capacité bien plus large, & ſuffiſante pour donner iſſuë à l'enfant dans le temps de l'accouchement. Elles ont encore outre cela les os des *Iſles* beaucoup plus renverſez en dehors; afin que dans la groſſeſſe la Matrice ait plus de lieu pour s'étendre vers les coſtez, & qu'elle ſoit ſupportée plus à ſon aiſe, par cette diſpoſition qu'on peut voir repreſentée en la figure ſuivante.



Ces



Ces deux Figures d'os assemblez representent les os qui forment toute la capacité hypogastrique.

La Figure marquée A, *montre ceux d'un homme, & celle qui est marquée* B. *fait voir ceux de la femme, pour en faire connoistre la difference; qui est que cette capacité est bien plus spatieuse aux femmes qu'aux hommes, ainsi qu'on peut facilement voir: Car* C & C, | D & D, | E & E *sont bien plus distans en largeur l'un de l'autre aux femmes, qu'ils ne sont pas aux hommes; & outre cela, les femmes ont le* coccyx *marqué* F, *bien plus courbé en dehors que celuy des hommes; ce qui fait que la teste de l'enfant peut sans grande difficulté, sortir par le large passage qu'elles ont entre les deux os* Ischions *marquez* E & E, *sans qu'il soit necessaire que les os* pubis *ou ceux des hanches se separent, comme plusieurs se sont imaginez contre la verité.*

La vessie & le *rectum* ayant esté vuidez des excrémens qu'ils contenoient, n'empeschent point aussi aucunement, que la Matrice qui a esté faite membraneuse tout exprés, ne se puisse assez dilater, comme elle fait, pour laisser sortir l'enfant dans l'accouchement, par ce grand espace vuide qui est suffisant pour cét effet, sans qu'il soit besoin que ces os se disjoignent & separent; car si cela arrivoit, les femmes ne pourroient pas se tenir debout, ainsi que plusieurs font, incontinent aprés estre accouchées; d'autant qu'ils servent d'appuy, comme il est dit, & de jonction métoyenne à tous les autres, tant à ceux de la partie superieure du corps, qu'à ceux de l'inferieu-

re. J'ay bien remarqué cela autrefois dans l'Hostel-Dieu de Paris en un grand nombre d'accouchemens que j'y ay faits. Quand les femmes qui y sont pour faire leur couche, commencent d'estre en travail, elles vont en une chambre qu'elles appellent le *chauffoy*, auquel lieu on les accouche toutes, sur un petit lit fort bas & fait exprés, où on les met devant le feu; puis aussitost que leur besogne est faite, on les mene coucher dans leur lit, qui est quelquefois assez éloigné de cette chambre, auquel elles vont toutes fort bien à pied; ce qu'elles ne pourroient jamais faire, si leurs os *pubis*, ou ceux des *Isles*, avoient esté separez l'un de l'autre. Bien plus, nous voyons souvent ces filles qui accouchent en cachette, se remettre incontinent aprés (pour celer mieux leur faute) à leur occupation ordinaire, comme si rien n'estoit; & dans tous les accouchemens que j'ay faits, je ne me suis jamais apperceû de cette prétenduë disjonction, en mettant la main sur le *pubis* de la femme lors que l'enfant estoit au passage; mais bien ay-je seulement senti le *coccix*, ou croupion, qui est joint par une articulation un peu laxe, avec l'extrémité inferieure de l'os *sacrum*, se recourber en dehors pendant ce temps; auquel lieu les femmes ressentent souvent beaucoup de douleur; parce que la sortie de l'enfant y fait une grande violence, & à cause que sa teste presse fort pour lors le *rectum* contre cette partie. De plus, ayant veû faire & fait aussi moy-mesme l'ouverture de plusieurs femmes qui estoient mortes peu de jours aprés estre accouchées, j'ay trouvé qu'il estoit mesme difficile de separer ses os avec un fort scalpelle bien tranchant, où je n'ay aussi jamais remarqué la moindre apparence qu'il y eust eû auparavant aucune separation; & si les vieilles accouchent de leur premier enfant avec plus de peine que ne font pas les jeunes, cela ne procede point de ce que les os sont plus difficilles à se separer (ce qu'ils ne font jamais pour les raisons susdites) mais à cause qu'elles ont les membranes de leur Matrice bien plus séches, dures, & calleuses, & particulierement son orifice interne, qui pour ce sujet, ne peut pas se dilater si facilement qu'il fait aux jeunes, qui l'ont plus humide; & outre cela, les vieilles ont encore l'articulation du *coccyx* plus ferme; ce qui fait qu'il ne cede pas si aisément à la sortie de l'enfant.

Ayant suffisamment fait connoistre ce que c'est que l'accouchement, & toutes ses differences, il nous faut examiner quels signes ont coûtume de preceder l'accouchement naturel, & ceux qui l'accompagnent: c'est ce que nous allons montrer au chap. suivant.

CHAPITRE II.

Les signes qui precedent, & ceux qui accompagnent l'accouchement naturel.

LORSQUE les femmes grosses, principalement celles qui le sont pour la premiere fois, ressentent quelques douleurs extraordinaires dans le ventre, elles envoyent au plus vîte querir la Sagefemme, croyant que ce soit pour accoucher; laquelle estant venuë, doit bien reconnoistre la chose, & prendre garde à ne pas les mettre en travail sans qu'il y ait de la disposition; car il y va quelquefois de la vie de la mere, ou de celle de l'enfant, & souvent mesme de celle de tous deux, si elle l'excite devant qu'il en soit temps. Les douleurs qu'on peut appeller fausses, sont causées pour l'ordinaire par quelque colique faite de vents, qui vont & viennent en bruissant par tout le ventre, sans neanmoins répondre aucunement en bas vers la matrice, comme font celles qui precedent & qui accompagnent l'accouchement; & cette colique est dissipée par linges chauds appliquez sur le ventre, & en prenant un ou plusieurs lavemens; par lesquelles choses les vrayes douleurs de l'accouchement s'augmentent au lieu de diminuer; & les douleurs de la colique nephretique se dénotent & se distinguent assez par les propres signes de cette maladie. La femme peut encore sentir quelqu'autre sorte de douleurs dans le ventre, qui procedent de l'émotion que luy cause le flux de ventre qui se dispose à venir; ce qu'on connoistra facilement par les frequentes déjections qui surviendront ensuite. Il arrive aussi assez souvent que les femmes grosses qui ont la fiévre sentent des fausses douleurs dans le ventre, dans le temps de l'ardeur des accés, ou des redoublemens de leur fiévre, ces douleurs procedant, comme je l'ay particulierement expliqué cy-devant en la page 188, du boüillonnement des eaux de l'enfant extraordinairement échauffées, aussi bien que de celuy du sang qui est en grande abondance dans tous les vaisseaux du *placenta*, & dans ceux de la Matrice & des parties voisines.

Les signes qui precedent l'accouchement naturel, & qui arrivent peu de jours auparavant, sont que la femme commence à sentir quelques douleurs de reins qui ne luy estoient pas ordinaires, & la tumeur de son ventre qui estoit élevée vers le haut est tout-à-fait affaissée sur le bas; ce qui fait que pour lors elle ne peut pas

marcher si facilement qu'elle avoit accoutumé, & qu'elle a aussi une plus frequente envie d'uriner; & il s'écoule de la Matrice des humiditez glaireuses, que la nature a destinées pour humecter le passage, & le rendre glissant, & afin que son orifice interne se puisse plus facilement dilater, quand il en est besoin; lequel commençant à s'entr'ouvrir un peu en ce temps, laisse écouler ces glaires, qui proviennent des humiditez qui transudent à travers la foible substance des membranes de l'enfant, & qui acquierent une consistance ainsi glaireuse par la chaleur des lieux.

Les signes qui accompagnent l'accouchement present, c'est-à-dire, qui montrent que la femme est effectivement en travail, sont qu'elle ressent de grandes douleurs vers la region des reins & des lombes, lesquelles venant & se redoublant par intervalles, luy répondent au bas du ventre avec des épreintes reïterées. Elle a le poux plus frequent, plus plein, & plus élevé qu'à l'ordinaire, & le visage rouge & enflammé; à cause que son sang est beaucoup plus échauffé, par les continuels efforts qu'elle fait pour mettre son enfant au monde; comme aussi à cause que pendant ces fortes épreintes, la respiration est toûjours interceptée; pour raison de quoy le sang se porte à la face en grande abondance. Toutes ses parties honteuses se tumefient; ce qui arrive à cause que la teste de l'enfant (quand elle est proche du passage) vient à pousser & faire écarter en dehors les parties voisines, qui en paroissent ainsi tumefiées; il luy survient aussi tres-souvent un vomissement, lequel fait croire à plusieurs qui n'en connoissent pas la cause, que les femmes ausquelles il arrive, sont en danger; mais au contraire, c'est ordinairement un signe qu'elles enfanteront bien-tost; dautant que les bonnes douleurs en sont pour lors excitées, & se redoublent coup sur coup jusques à ce que la besogne soit faite.

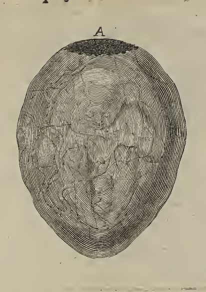
Ce vomissement est causé par la sympathie qui est entre la Matrice & l'estomac, au moyen des rameaux de la sixiéme paire de nerfs du cerveau, qui se distribuënt à l'un & à l'autre; par lesquels elle luy communique la douleur qu'elle ressent en ce temps, qui vient de l'agitation & commotion que luy causent les violens & frequents remuëmens de l'enfant, & de la forte compression que luy font les muscles du bas ventre pendant les épreintes, pour aider à le mettre dehors. De plus, quand l'accouchement est fort proche, il arrive aux femmes un tremblement universel, & principalement des cuisses & des jambes, non pas avec froid, tel que celuy qui vient au commencement de l'accés des fiévres intermittentes; mais il se fait

avec chaleur de tout le corps; & souvent les humiditez qui coulent en ce temps de la Matrice, sont teintes de sang; ce qui joint aux signes cy-dessus déclarez, est une marque infaillible de l'accouchement prochain (c'est ce que les Sagefemmes appellent vulgairement *marquer*) & alors, si on met le doigt dans le col de la Matrice, on trouve son orifice interne ouvert, à l'embouchure duquel se presentent les membranes de l'enfant qui contiennent les eaux, lesquelles membranes sont fortement poussées en bas, à chaque douleur qui vient à la femme, pendant quoy on les sent resister, & paroistre au doigt d'autant plus ou moins dures & tenduës, que les douleurs sont plus ou moins fortes. Ces membranes avec les eaux qu'elles contiennent, quand ces eaux sont formées (c'est à dire, quand elles ont gagné le devant de la teste de l'enfant, qui est ce qui fait dire aux Sagefemmes que les eaux se forment) se presentant à cét orifice interne, ressemblent pour lors assez bien par l'attouchement du doigt, à ces œufs avortifs qui n'ont point de coquille, & qui sont seulement couverts d'une simple membrane. Ensuite de cela les douleurs se redoublant continuellement, les membranes se rompent par la forte impulsion des eaux, qui s'écoulent dans le mesme moment; aprés quoy on peut facilement sentir à nud la teste de l'enfant, qui se presente à l'ouverture de l'orifice interne de la Matrice.

Quand toutes ces choses, ou la plus grande partie, se rencontrent ensemble, de quelque temps que la femme puisse estre grosse, qu'elle soit à terme, ou qu'elle n'y soit pas, on peut s'asseurer qu'elle accouchera bien-tost. Mais on doit bien se garder de la mettre en travail, devant que d'en reconnoistre la necessité par ces signes; car autrement ce seroit tourmenter en vain la mere & l'enfant, & les mettre tous deux au hasard de leur vie; ainsi que je trouvay que cette Sagefemme faisoit, en voulant faire accoucher à six mois, une femme qui avoit quelques douleurs de ventre & de reins, qui luy repondoient en bas sans aucun autre accident, de laquelle j'ay rapporté l'histoire, au septiéme Chapitre du premier Livre, pour montrer qu'il ne faut pas quelquefois aller si vîte en besogne; & bien qu'on trouve quelquefois l'orifice interne de la Matrice dilaté pour y introduire facilement le doigt, & qu'on touche mesme la teste de l'enfant à travers ses membranes, & que la femme ait aussi des douleurs dans le ventre, il ne faut pas pour cela toûjours conclure qu'elle soit pour lors effectivement en travail; car quoy qu'il y en ait grande apparence, quand ces dispositions se rencontrent, la chose n'est pas neanmoins entierement certaine, si ces douleurs

ne répondent point en bas, comme nous avons dit, & (ce qui merite d'eſtre bien obſervé) ſi on ne ſent que les eaux ſe preparent entre les membranes & la teſte de l'enfant. C'eſt pourquoy on doit bien remarquer cette circonſtance, pour éviter de n'eſtre pas trompé en ſon prognoſtic, ainſi que furent deux Sagefemmes en l'occaſion que je vais dire. Il y a environ quatorze ans que la femme d'un Marchand me manda chez elle pour luy donner mon avis ſur la difficulté de ſon accouchement, dans l'opinion qu'elle avoit d'eſtre effectivement en travail, comme luy aſſuroient ces deux Sagefemmes. L'ayant touchée pour reconnoiſtre la choſe, je trouvay l'orifice de ſa Matrice dilaté de la largeur du pouce, & je ſentis aiſément avec le doigt la teſte de ſon enfant à travers ſes membranes, qui eſtoient mollaſſes, & tapiſſées contr'elle, ſans eſtre aucunement tenduës. Mais comme cette femme m'eût dit, que depuis ſix jours entiers elle avoit des douleurs dans le ventre, qui toutefois ne répondoient aucunement en bas, ainſi que doivent faire les veritables douleurs de l'accouchement, & que je ne ſentis point aucune preparation des eaux de ſon enfant, je luy conſeillay de ſe contenter ſeulement de prendre quelque ſimple clyſtere, & de ſe tenir en repos chaudement en ſon lit; ce qu'ayant fait ſes douleurs ceſſerent, aprés quoy elle fut encore un mois entier à faire toutes les fonctions de ſon negoce & de ſon ménage, & accoucha au bout de ce temps tres-heureuſement d'un enfant vivant. Or il eſt tres-certain que pour le peu qu'on euſt contribué à mettre cette femme en travail, elle ſeroit accouchée à huit mois; ce qui luy auroit pû cauſer un grand préjudice, & à ſon enfant, en avançant d'un mois ſa naiſſance.

Ce que nous avons dit ſuffit pour connoiſtre l'accouchement qui eſt naturel. Nous parlerons cy-aprés aſſez amplement des accouchemens laborieux & difficiles, & de tous ceux qui ſont contre nature, en traitant de chacun d'eux en particulier. Venons maintenant à la recherche de certaines choſes, dont il eſt tres-neceſſaire d'avoir connoiſſance, ſans leſquelles il ſeroit impoſſible de pouvoir ſeurement aider les femmes dans l'accouchement naturel, & de remedier à ceux qui ſont contre nature. Examinons donc à ce ſujet tout ce qui ſe rencontre avec l'enfant dans la Matrice au temps de la groſſeſſe; & faiſons premierement la deſcription des choſes qui ſe preſentent les premieres à ſon orifice pour ſortir, lorſque la femme eſt preſte d'accoucher, qui ſont les membranes & les eaux dans leſquelles l'enfant eſt contenu.



Cette Figure repreſente les membranes de l'enfant tout-à-fait ſeparées de la Matrice, dans leſquelles il eſt contenu avec ſes eaux. Ces membranes reſſemblent en quelque façon à une groſſe veſſie, au travers dequoy on entrevoit un peu la figure de l'enfant. On y voit auſſi à la partie ſuperieure l'arriereſaix marqué A. *du coſté qu'il doit eſtre attaché au fond de la Matrice.*

CHAPITRE III.

Des Membranes de l'enfant & de ſes eaux.

AUSSITOST que les deux ſemences ont eſté meſlées confuſément, & qu'elles ont eſté retenuës par l'action de la conception, la Matrice commence dans ce meſme moment d'en dé-brouïller le chaos par le moyen de ſa chaleur, pour en faire la delineation & la formation de toutes les parties du corps de l'enfant. Car quoyque ces ſemences ſemblent eſtre ſimilaires & uniformes à la veûë, elles contiennent néanmoins en elles pluſieurs parties diſſemblables en effet, à qui la chaleur particuliere de la Matrice donne le premier mouvement, les ſeparant & les diſtinguant toutes les unes des autres, renfermant au dedans les plus nobles, & les enduiſant par dehors des plus gluantes & viſqueuſes, deſquelles ſont premierement formées les membranes, qui empeſchent que

les esprits, dont la semence écumeuse de l'homme est toute remplie, ne viennent pour lors à se dissiper, qui servent aprés cela pour contenir l'enfant & les eaux au milieu desquelles il nage, afin qu'elles ne s'écoulent pas.

Comme les membranes du *fœtus* sont les parties qui paroissent les premieres formées, aussi sont-elles avec les eaux, celles qui dans le temps de l'accouchement se presentent les premieres au passage au devant de la teste de l'enfant. La plupart des Auteurs sont si obscurs dans la description qu'ils font de ces membranes, qu'il est tres-difficile de concevoir la chose comme elle est, par l'explication qu'ils en donnent. Ils ne sont pas mesme d'accord touchant leur nombre; car plusieurs en mettent trois pour l'enfant, aussi-bien que pour les bestes; sçavoir, le *chorion*, *l'amnios*, & *l'allantoïde*. Mais si on examine de prés ce qui en est, par l'inspection, comme j'ay fait plusieurs fois, on connoistra qu'il ne s'y en trouve jamais que deux, qui sont tellement jointes & contiguës l'une à l'autre, qu'on pourroit dire que ce n'en est qu'une double, laquelle se peut veritablement separer & diviser en deux. J'explique la chose de cette maniere, afin de la faire mieux concevoir à ceux qui ne la sçavent pas; parce que bien des gens croyent comme *Galien*, que ces membranes sont separées & distantes l'une de l'autre, & que l'une entoure seulement une partie du corps de l'enfant & que l'autre l'environne entierement, & contient ses eaux, dont partie sont engendrées de sa sueur, & partie de son urine (à ce qu'ils s'imaginent) & ils veulent mesme que ces eaux soient separées l'une de l'autre par differentes membranes; ce qui est tout au contraire: Car les membranes sont toutes deux jointes l'une à l'autre de telle sorte, qu'elles ne composent que comme un mesme corps & une commune envelope, qui sert, ainsi que nous avons dit, à contenir tout ensemble l'enfant & ses eaux, qui sont toutes d'une mesme nature, & enfermées en mesme membrane, comme je feray connoistre cy-aprés en parlant de l'origine de ces eaux. Il n'importe pas à la verité de qu'elle façon la chose soit expliquée, pourveû qu'elle soit entenduë comme elle est.

La partie exterieure de cette membrane, ou envelope double, ou bien si on en veut conter deux, la premiere membrane qui se presente au dehors, est appellée *chorion*; parce qu'elle contient & environne immediatement l'autre, qu'on nomme *amnios*, c'est-à-dire, agnelette; à cause qu'elle est fort mince & fort deliée. *Galien* au 15. Livre *de l'usage des parties*, appelle l'arrierefaix *chorion*. Mais afin

afin de rendre la chose plus intelligible, nous prenons pour *chorion* cette premiere membrane, qui est un peu rude & inégale par toute sa partie exterieure, où l'on peut remarquer quantité de petits vaisseaux capillaires qui courent tout autour, comme aussi beaucoup de petits filamens, avec lesquels elle est attachée de tous costez à la Matrice ; mais elle est un peu plus polie en dedans, & elle se joint de toutes parts, & s'unit avec l'*amnios* ; desorte qu'il semble que ce ne soit qu'une mesme membrane, ainsi que nous avons dit. Ce *chorion* recouvre le *placenta*, & y est fort adherent par toute sa face qui regarde l'enfant, ce qui se fait par l'entrelassement d'une infinité de vaisseaux. Il vient aussi vers toute la circonference de ce *placenta*, faire sa principale attache avec la Matrice, auquel endroit cette membrane est un peu plus épaisse.

L'*amnios*, qui est la seconde membrane, est six fois plus mince que le *chorion* : elle est fort polie par sa partie interne ; mais elle ne l'est pas justement tant, du costé qu'elle s'unit & se joint au *chorion*. Cette membrane est si mince, qu'elle en est tout-à-fait transparente. Il ne s'y voit aucun vaisseau ; ce qui fait qu'elle est si deliée, qu'on ne peut presque se l'imaginer qu'en la voyant. Cette *amnios* ne touche en aucune façon au *placenta*, quoyqu'elle le recouvre ; mais elle tapisse seulement toute la partie interne du *chorion* qui luy est interposé, dont on la peut separer entierement, si on y va bien doucement.

Pour faire encore mieux concevoir la chose comme elle est, je diray qu'il est tres-facile de connoistre de quelle maniere sont ces membranes dans la Matrice, si on considere la composition d'un balon, s'imaginant que le cuir qui le recouvre, soit la Matrice de la femme grosse, & que la vessie remplie de vent, qui est au dedans du balon, soit cette membrane double du *chorion* & de l'*amnios*, dans quoy l'enfant & ses eaux sont contenus ensemble ; & comme l'exterieur de cette vessie touche de toutes parts interieurement par son enflure le cuir du balon, de mesme les membranes du *fœtus* sont jointes de tous costez à la Matrice, sinon à l'endroit où l'arrierefaix y est adherent, auquel lieu elles passent pardessus, & en recouvrent entierement la partie qui regarde l'enfant.

A l'égard de cette pretenduë troisiéme membrane (ou plûtost imaginaire) que les Auteurs ont nommée *allantoïde*, & qu'ils disent estre comme une ceinture, qui entoure & revest l'enfant en maniere d'un gros boyau, depuis le cartilage xiphoïde, jusques au dessous des flancs seulement, il est certain qu'elle ne se remarque

jamais au *fœtus* humain, ni mesme à tous les animaux qui ne font ordinairement qu'un petit aussi-bien que la femme, comme aux brebis, aux vaches, aux cavales, aux asnesses, & aux autres, ainsi que j'ay reconnu la chose, aprés l'avoir plusieurs fois curieusement recherchée.

Quelquefois les enfans apportent en naissant ces membranes sur leur teste; ce qui fait dire qu'ils seront heureux. Mais c'est une pure superstition; d'autant que cela vient de ce qu'elles estoient d'une substance si forte, qu'elles n'ont pas pû estre crevées par l'impulsion des eaux, & par les efforts que la femme a fait en accouchant; ou de ce que ses passages estant bien larges, & l'enfant fort petit, la sortie en a esté tres-facile & sans aucune violence. C'est veritablement pour ce sujet, qu'on doit dire qu'ils sont heureux d'estre venus si à leur aise; comme aussi la mere l'est-elle bien d'estre ainsi delivrée. Car dans les accouchemens difficiles, les enfans ne naissent jamais coiffez de la façon; à cause qu'estant tourmentez & fort pressez au passage, ces membranes s'y rompent, & y demeurent toûjours jusques à ce que le *placenta*, où elles sont attachées, soit sorti de la Matrice.

Au dedans des membranes de l'enfant, disposées comme je l'ay expliqué, les eaux sont contenuës, au milieu desquelles il nage & est situé. L'origine de ces eaux paroistra fort incertaine, si on considere aussi sur ce sujet les differens sentimens des Auteurs. Quelques-uns veulent qu'elles viennent de l'urine, qui est vuidé de la vessie par l'ouraque, & se fondent sur ce qu'il ne se rencontre pas d'autre voye plus droite & plus facile pour ce faire; & disent qu'il est aisé de connoistre que c'est de l'urine, par la couleur & par la saveur que ces eaux ont toute semblable à celle qui est contenuë dans la vessie. Il est néanmoins bien certain que cela ne peut pas estre ainsi qu'ils le disent; d'autant que l'ouraque n'est pas percé au *fœtus*, & qu'il ne sort pas hors de son nombril; car par l'endroit qu'il y est attaché, il se trouve toûjours nerveux, & assez semblable à une petite corde de luth, au travers de quoy il ne peut tres-asseûrement rien passer, tant subtil puisse-t-il estre, comme je l'ay observé, & veû aussi remarquer par plusieurs fois à deffunt Monsieur *Gayant*, qui estoit avec l'approbation universelle, l'Anatomiste le plus exact & le plus expert qui eust esté depuis long-temps à Paris, pour le merite duquel Sa Majesté luy avoit fait l'honneur de le choisir par preference à tous autres, pour faire les curieuses recherches, & plusieurs belles experiences anatomiques, à quoy

s'occupent continuellement quantité de gens d'élite & tres-sçavans, dont l'Academie Royale est composée.

Cette conformation naturelle de l'ouraque nous fait bien voir que *Dulaurens* s'est abusé, quoyque pour confirmer son opinion, il rapporte l'histoire d'une certaine fille, qui aprés une suppression d'urine durant plusieurs jours, vuida enfin beaucoup d'eau par l'umbilic; inferant de là que cette eau venoit de la vessie par l'ouraque, qui n'estoit pas refermé; & que l'eau qui estoit contenuë dans les membranes de l'enfant, y estoit ainsi amassée. Il rapporte encore pour le mesme sujet une autre histoire presque semblable, & dont *Fernel* fait mention au treiziéme Chapitre du 6. livre de sa Pathologie. Mais cette eau venoit asseûrément de la capacité du bas ventre, & non pas de la vessie; parce qu'il ne se rencontre point de cavité dans l'ouraque, comme nous venons de dire, à moins qu'elle ne soit contre l'ordre de nature; surquoy en ce cas il ne faut pas faire son fondement, pour affirmer que la chose doit estre de mesme à tous les autres sujets.

Il y en a d'autres qui ont bien aussi l'opinion que ces eaux viennent des urines; mais ils veulent qu'elles sortent par la verge, dont le chemin se trouve toûjours ouvert, & non point par l'ouraque, qui n'est jamais percé. Pour moy je croy (ce me semble) avec bien plus de raison, que ces eaux sont seulement engendrées des humiditez vaporeuses, qui transudent & s'exhalent perpetuellement du corps de l'enfant, lesquelles venant à rencontrer ses membranes, & ne pouvant passer au travers, à cause qu'elles sont tres-denses & serrées, se convertissent en eau, qui s'amasse ainsi petit à petit, aussi-bien dans le commencement de la grossesse, que durant les autres temps; car il sort & s'exhale continuellement des vapeurs de tous les corps poreux qui sont chauds & humides, comme est celuy de l'*embrion*.

La raison est assez foible, par laquelle on soûtient que ces eaux doivent provenir de l'urine, à cause qu'elles ont une saveur salée qui luy est toute semblable; car les sueurs, les larmes, & autres humiditez qui distilent & transudent du corps, sont pareillement salées aussi-bien que l'urine; dont l'enfant, durant qu'il est au ventre de sa mere, ne peut pas avoir beaucoup, non plus que de matiere dans les intestins; d'autant qu'il ne prend en ce temps aucuns alimens par la bouche, & que toutes ses humiditez superfluës passent facilement par transpiration, au travers de la substance de toutes les parties de son corps qui est fort tendrelet. C'est pourquoy

je ne conçois pas la necessité qui le pourroit obliger à vuider plûtost l'urine qui est dans sa vessie en petite quantité, que les excrémens qui sont dans ses intestins; ce qu'il ne fait aussi pour lors, ni d'une façon ni d'autre, mais seulement aprés qu'il est né.

Bartholin, & quelques autres veulent néanmoins que l'enfant rende l'urine par la verge, & que ses eaux en proviennent; mais il y a bien plus d'apparence qu'elles sortent par la seule transpiration, comme j'ay dit; car lors qu'il n'a pas encore de vie bien manifeste, on ne laisse pas de trouver ces eaux en quantité proportionnée à la grosseur de son corps; & mesme il s'en rencontre aussi dans les grossesses de faux-germes; ce qui fait bien voir pour lors, que ce n'est point de l'urine renduë par l'ouraque, ou par la verge, ainsi que tout le monde s'imagine; & ce qui le prouve encore tres-manifestement, c'est l'exemple de quelques enfans qu'on voit naistre sans avoir la verge percée, lesquels ne laissoient pas d'avoir ces mesmes eaux en aussi grande abondance que les autres, lors qu'ils estoient au ventre de leur mere.

Il faut observer que quand il y a plusieurs enfans, ils ne sont jamais en une mesme envelope, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adherens l'un à l'autre (ce qui est tres-rare, & monstreux lors qu'il arrive;) mais chacun d'eux a toûjours ses membranes & ses eaux distinctes & separées, dans lesquelles il est envelopé en particulier.

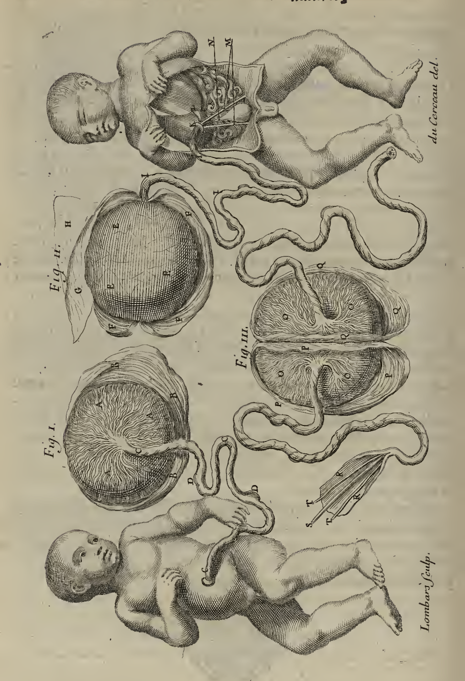
Ces eaux ainsi amassées dans ces membranes, ont plusieurs usages tres-considerables. Elles servent à l'enfant pour se mouvoir, en nageant plus facilement d'un costé & d'autre, & afin que par ses mouvemens frequens il ne vienne à blesser la Matrice, en heurtant à sec contre elle; ce qui luy causeroit de grandes douleurs, & pourroit fort souvent exciter l'avortement. Elles le deffendent encore des injures exterieures, en éludant la violence des coups que la femme grosse peut recevoir sur le ventre; & elles servent grandement aussi à faciliter sa sortie dans le temps de l'accouchement; d'autant qu'elles rendent le passage fort glissant; & par ce moyen l'orifice de la Matrice en estant humecté, s'étend & se dilate bien mieux, quand elles viennent à s'écouler lors que l'enfant est tout prest à sortir, ou peu devant; car autrement demeurant à sec, il auroit bien plus de peine à venir au monde, & la mere en seroit aussi beaucoup plus tourmentée.

Jean Claude de la Corvée, Medecin de la Reine de Pologne derniere decedée, en son Livre intitulé, *De nutritione fœtus*, veut que

ces eaux servent principalement à nourrir l'enfant, & qu'il les succe avec la bouche, & les avale (à ce qu'il s'est imaginé) durant tout le temps qu'il est dans la Matrice. Mais la verité du contraire estant connuë des moindres apprentifs, ce seroit se fatiguer en vain, que s'arrester à refuter toutes les raisons qu'il apporte pour prouver & soutenir son dire ; car elles se détruisent assez d'elles-mesmes, & correspondent toutes à la fausseté de leur principe, qui n'est fondé que sur un passage d'*Hipocrate* au livre *de principiis aut carnibus*, où il est dit que l'enfant comprimant ses lévres succe l'aliment de la Matrice ; auquel on peut opposer l'autorité d'*Aristote* qui refute bien cette erreur au 5. chap. du 2. liv. *de la génér. des anim.* joint à cela qu'on ne doit pas avoir égard à ce premier passage d'*Hipocrate*, puisque luy-mesme se contredit, & soutient le contraire au livre *de octimestri*, où il dit precisément, que l'umblic de l'enfant est la seule partie de son corps par où il reçoit l'aliment de la Matrice, & que toutes ses autres parties sont exactement fermées, & ne s'ouvrent pas avant qu'il soit sorti du ventre de sa mere. Mais pour faire connoistre que ces eaux n'ont aucune qualité propre à nourrir l'enfant, c'est que si on en met sur le feu dans quelque vase, comme j'ay fait plusieurs fois, on verra qu'elles s'évaporeront entierement, sans acquerir aucune consistance épaisse par la chaleur du feu, à mesure qu'elles diminuëront, comme font toutes les humeurs qui sont capables de nourrir ; ainsi qu'il arrive à la serosité du sang, laquelle estant separée de sa masse se coagule comme fait un blanc d'œuf, aussitost qu'on la met chauffer au feu ; ce qui fait bien voir que ces eaux ne sont pas de cette espece, & qu'elles ne pourroient pas servir de nourriture à l'enfant, quand mesme il les succeroit & avaleroit par la bouche.

Ayant fait suffisamment l'explication des membranes & des eaux du *fœtus*, il nous faut ensuite de cela, rechercher la connoissance des parties, par le moyen desquelles il reçoit sa veritable nourriture, lorsqu'il est dans la Matrice, c'est de quoy nous allons presentement traiter.




Fig. I.
Fig. II.
Fig. III.
Lombart sculp.
du Cerceau del.

Ces trois Figures representent le *Placenta*, ou arrierefaix, & les vaisseaux umbilicaux de l'enfant.

La PREMIERE montre l'arrierefaix, au milieu duquel est attaché le cordon de l'umbilic, on voit aussi autour de cét arrierefaix les membranes de l'enfant, qui restent ainsi ridées quand il en est dehors.

A. A. A. *Montrent le corps de l'arrierefaix.*

B. B. B. *Les membranes qui y sont attachées tout au tour.*

C. C. C. *Le cordon de l'enfant, qui contient ses vaisseaux umbilicaux, lesquels sortans de son nombril, vont s'inserer au milieu de l'arrierefaix, où ils produisent une infinité de rameaux.*

D. D. *Certaines éminences appellées* neuds, *qui se rencontrent au cordon, provenant de la dilatation des vaisseaux umbilicaux plus grande en un lieu qu'en un autre.*

La SECONDE FIGURE represente l'arrierefaix retourné de l'autre costé, & le ventre de l'enfant ouvert, pour y considerer la distribution des vaisseaux umbilicaux.

E. E. E. *Montrent l'arrierefaix du costé par lequel il est attaché contre la Matrice. On ne voit en cette face aucune apparence de vaisseaux comme en l'autre; mais seulement quelques simples entrecoupûres, & de petites embouchûres, par où le sang qui transude de la Matrice, distille dans toute la substance de l'arrierefaix.*

F. F. F. *Les membranes.*

G. *Une partie du* Chorion, *qui a esté separée de l'*Amnios, *qui est marquée par* H.

H. *Une portion de l'*Amnios, *separée du* Chorion, *marqué par* G.

I. I. I. *Le cordon de l'umbilic, où l'on voit aussi plusieurs neuds.*

K. *L'umbilic, dans lequel entrent les vaisseaux.*

L. *La veine umbilicale, qui entre dans la scissure du foye.*

M. *Les deux arteres umbilicales, qui se conduisant le long des costez de la vessie, vont s'inserer dans les arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogastriques.*

N. *Louraque, qui du fond de la vessie, couché entre les deux arteres umbilicales, va s'attacher à l'umbilic, sans passer outre, auquel endroit il est extrémement délié, & n'est aucunement percé.*

La TROISIE'ME FIGURE fait voir un arrierefaix de deux enfans, auquel il se rencontre pour lors autant de cordons, & chaque enfant y a aussi ses membranes separées.

O. O. O. O. *Le corps de l'arrierefaix, qui est commun à tous les deux enfans.*

P. P. P. *Les membranes qui servent à enveloper particulierement l'enfant qui est de ce costé-là.*

Q. Q. Q. *Les autres membranes qui servent à contenir separément l'autre enfant.*

Quant aux cordons qui tiennent à cet arrierefaix double, celuy du costé droit est dissequé en son extremité, pour faire voir qu'il ne s'y rencontre que trois vaisseaux seulement.

R. R. *Montrent une forte envelope dont sont revêtus ces trois vaisseaux umbilicaux.*

S. *La veine qui est bien plus grosse que les arteres.*

T. T. *Les deux arteres qui sont beaucoup plus petites que la veine. L'autre cordon est coupé en l'autre extremité, où l'on voit seulement les orifices des vaisseaux.*

CHAPITRE IV.

Du Placenta, *& des vaisseaux umbilicaux de l'enfant.*

COMME l'enfant doit estre nourri du seul sang de sa mere, durant le temps qu'il est dans la Matrice, & que toutes les femmes grosses ne l'ont jamais ni beau ni bon, la nature providente a formé le *placenta*, pour luy en servir de reservoir; afin qu'il en eust toûjours suffisamment, & qu'il y fust derechef élabouré & perfectionné, pour estre rendu convenable à sa nourriture; parce qu'il n'eûst pas pû sans doute, convertir en sa substance delicate un sang si grossier qu'est celuy de la mere, s'il n'avoit esté auparavant purifié dans ce *placenta*, d'où il luy est envoyé ensuite par le moyen de la veine umbilicale, & est rapporté, comme nous dirons cy-aprés, par les arteres, qui sont les trois seuls conduits dont est composé le cordon de l'umbilic. Disons donc que le *placenta*, n'est autre chose qu'une masse charnuë & spongieuse, semblable en quelque façon à la substance de la rate, tissuë & entrelassée d'une infinité de veines & d'arteres, qui composent la plus grande partie de son

son corps, faite pour recevoir & purifier le sang de la mere, destiné à la nourriture de l'enfant qui est dans la Matrice.

Cette masse de chair spongieuse est ainsi appellée, parce qu'elle ressemble en figure à un gasteau. Quelques-uns la nomment le *délivre*; à cause qu'estant sortie aprés l'issuë de l'enfant, la femme est tout-à-fait delivrée du fardeau de la grossesse. On l'appelle aussi vulgairement l'*arrierefaix*, parce que c'est comme un second faix dont la femme ne se décharge qu'aprés que l'enfant est hors de la Matrice. Il y en a qui luy donnent le nom de *foye uterin*; d'autant qu'elle sert comme un foye, pour preparer le sang destiné à la nourriture de l'enfant; & *Dulaurens* aime mieux l'appeller le *pancreas* de la Matrice, & luy donne le mesme usage qu'au *pancreas* du bas ventre, sçavoir est d'appuyer & soutenir les vaisseaux du nombril, qui viennent répandre un nombre infini de rameaux dans toute sa substance.

Ce *placenta* est fait du sang menstruel de la mere qui affluë dans la Matrice, par l'accumulation duquel sa masse parenchymateuse est formée; sa figure est plate & ronde, de la largeur d'une assiette, & de l'épaisseur de deux travers de doigt vers son milieu, auquel endroit sont attachez les vaisseaux umbilicaux; mais il est un peu moins épais vers les extremitez de toute sa circonference. Il est couvert du *chorion* & de l'*amios*, du costé seulement qui regarde l'enfant, & de l'autre il est joint & attaché au fond de la partie interne de la Matrice. Sa plus forte attache avec elle (qui est en sa circonference) est faite par le moyen de ce *chorion*, comme nous avons dit au chapitre precedent, lequel adhere si fortement au *placenta*, par l'entrelassement d'une infinité de vaisseaux qui paroissent fort gros en sa surface, qu'il n'en peut pas estre separé sans laceration de sa substance. Si on considere le *placenta* du costé qu'il se joint avec la Matrice, on remarquera que toute la face de ce costé est comme entrecoupée de plusieurs lignes, semblables en quelque façon à celles qui se remarquent en la surface des reins de bœuf. Il y paroist aussi plusieurs petites embouchеûres, par où le sang qui transude à travers la substance poreuse de la Matrice distille dans cette masse charnuë.

Quoy qu'il y ait deux enfans dans la Matrice, & mesme quand il y en a trois, s'ils sont veritables jumeaux, c'est-à-dire, engendrez d'un mesme coït, ils n'ont pour l'ordinaire qu'un arrierefaix commun, qui a seulement autant de cordons qui s'y terminent, qu'il y a d'enfans; lesquels neanmoins sont entierement separez

l'un de l'autre par leurs membranes particulieres, dans lesquelles chaque enfant est contenu avec ses eaux à part ; à moins qu'ils n'ayent, comme j'ay dit au precedent Chapitre, leurs corps joints & adherens l'un à l'autre; auquel cas les jumeaux de cette nature, qui sont pour cela monstreux, ont aussi leurs eaux communes, & sont envelopez en mesmes membranes. Mais s'il s'est fait superfetation, il y aura autant d'arrierefaix que d'enfans; & comme la superfetation (si tant est qu'elle se puisse faire) arrive rarement, aussi voit-on peu de femmes avoir plusieurs délivres separez, quand elles accouchent de plusieurs enfans. Mais quoy qu'un seul arrierefaix soit le plus souvent commun à plusieurs enfans, j'ay remarqué que les vaisseaux du cordon de chaque enfant, tant la veine que les arteres, qui se distribuent dans toute la substance de cét arrierefaix commun, sont toûjours entierement separez les uns des autres, en telle sorte que les vaisseaux qui servent à la nourriture d'un enfant, n'ont aucune communication par anastomose, ni autrement, avec ceux qui sont destinez à la nourriture des autres enfans : C'est ce qui fait que chacun des enfans ayant son principe de nourriture & de vie separément l'un de l'autre, & estant logé en des membranes & en des eaux differentes, un de ces enfans peut quelquefois estre mort dans le ventre de sa mere, durant un temps assez considerable, sans que l'autre enfant qui est vivant, soit immediatement infecté de la corruption de celuy qui est mort.

Nous ne voyons quasi que la femme seule qui ait un arrierefaix de la sorte que je viens de décrire, & qui s'en décharge comme de chose inutile, lorsque l'enfant est sorti; car la pluspart des autres animaux ne jettent rien aprés avoir fait leurs petits, sinon les seules eaux ou quelques glaires, & les membranes qui les entouroient: Mais au lieu de cette masse charnuë, ceux qui ne font ordinairement qu'un petit, comme la femme, ont seulement des cotyledons, qui sont plusieurs glandules spongieuses, jointes interieurement à la propre substance de leur Matrice, où vont aboutir tous les rameaux des vaisseaux umbilicaux de leurs petits; lesquelles glandules, comme j'ay remarqué plusieurs fois par l'ouverture des brebis, ne sont pas plus grosses que des grains de chenevy, lors qu'elles n'ont point de petit dans le ventre; mais quand elles sont pleines, elles se tuméfient extrémement, & deviennent de la grosseur du pouce, les unes plus & les autres moins. Elles ressemblent pour lors assez bien en figure à un champignon, qui ne seroit pas

encore épanoüy, le regardant par l'envers, aprés luy avoir coupé toute la queuë; & à chacun de ces cotyledons ou glandules, sont attachez les rameaux des vaisseaux umbilicaux. Neanmoins il est certain que les animaux qui font ordinairement plusieurs petits d'une portée, comme les chiennes, les lapines & les autres, n'ont point ces cotyledons, au lieu de quoy chaque petit a dans sa cellule une espece de *placenta* particulier, que la mere mange aussitost qu'elle l'a vuidé, aprés avoir rongé & coupé avec ses dents les vaisseaux umbilicaux qui y tiennent.

Lorsque la femme grosse a quelque indisposition de toute l'habitude, quelque legere qu'elle soit, il y en a presque toûjours quelque marque & impression, soit en la couleur, soit en la substance de l'arrierefaix qu'elle vuide en son accouchement; d'autant que cette partie estant d'une substance fort molle & spongieuse, s'abreuve facilement des mauvaises humeurs du corps, qui avoient coûtume de se décharger par la Matrice. Sa couleur naturelle doit estre d'un rouge d'autant plus beau & vermeil, que la femme se porte bien, & sa substance doit estre saine & également molle, sans aucune dureté scyrrheuse.

Du milieu de l'arrierefaix sort un cordon, composé de plusieurs vaisseaux joints ensemble, qui servent à conduire le sang destiné à la nourriture de l'enfant, le nombre desquels est en controverse entre les Auteurs. Aucuns en mettent quatre, sçavoir deux veines, & deux arteres; d'autres en comptent cinq, y ajoûtant l'ouraque, comme fait *Galien*; mais il est tres-certain qu'il ne s'en rencontre que trois seulement au *fœtus* humain, comme je l'ay reconnu par la dissection que j'ay faite de plusieurs; sçavoir une veine & deux arteres. La veine ayant jetté dans le *placenta* une infinité de rameaux semblables aux racines d'un arbre, se conduit par un seul canal tout le long du cordon, jusques au nombril de l'enfant, qu'elle traverse, pour se terminer enfin au milieu de la scissure qui est en la partie inferiere du foye; & les deux arteres naissant du mesme *placenta*, par un grand nombre de semblables racines, vont par deux conduits le long de ce mesme cordon, en perçant pareillement le nombril de l'enfant, aboutir dans ses arteres iliaques, & quelquefois dans les hypogastriques. La veine est beaucoup plus grosse que les arteres; sa cavité est bien large pour y mettre une plume à écrire; & celle des arteres, comme pour y fourrer le fer d'une mediocre aiguillette; c'est-à-dire, plus petite de la moitié que celle de la veine. Les arteres font plusieurs replis tortueux & inégaux le long de leur

chemin; mais la veine eſt conduite bien plus directement dans tout ſon progrez.

Ces trois vaiſſeaux qui compoſent le cordon, ſont envelopez d'une membrane aſſez forte & épaiſſe, provenant du *chorion*, laquelle eſt auſſi reveſtuë d'une production de l'*amnios*, qui s'en peut facilement détacher. Mais outre que cette premiere leur ſert comme d'une gaîne, dans laquelle ils ſont tous trois logez, elle les ſepare encore l'un de l'autre par ſes redoublemens. Quand les vaiſſeaux de ce cordon ſont pleins de ſang, il eſt environ de la groſſeur du doigt, & ordinairement de la longueur d'une grande demi-aulne, ſelon noſtre meſure de Paris, & quelquefois de deux tiers, ou de trois quartiers, qui font environ quatre grandes palmes de main. Il eſt neceſſaire qu'il ait cette longueur, afin que l'enfant puiſſe avoir la liberté de ſe mouvoir dans la Matrice, & d'en ſortir dans le temps de l'accouchement, ſans tirailler l'arrierefaix auquel il eſt attaché, comme il arrive quelquefois lors que ce cordon eſt trop court, ou que ſa longueur eſt beaucoup diminuée, par les tours dont l'enfant a ſouvent le col embarraſſé; ce qui fait que le travail de la femme en eſt bien plus penible, & plus dangereux; d'autant que l'enfant eſtant ainſi arreſté, & comme bridé par ce cordon, demeure ſuſpendu, & ne peut pas ſi facilement deſcendre au paſſage, ni y eſtre pouſſé par les douleurs de la femme, ſans tirailler en meſme temps l'arrierefaix, & ſans en cauſer un détachement, qui eſt toûjours ſuivi d'une dangereuſe perte de ſang, ſi ce détachement precede la ſortie de l'enfant.

Il y a des enfans qui ont ce cordon ſi extraordirement long, que j'ay veû celuy d'une Demoiſelle, que j'accouchay le 2. Avril 1675. venir au monde ayant le cordon de l'umbilic noüé d'un veritable nœud, qui ne s'eſtoit pû faire que par la grande longueur de ſon cordon, qui avoit plus d'une aune & un quart, & dont il s'eſtoit fait un cercle, en flotant au milieu des eaux, dans lequel il falloit neceſſairement que tout le corps de l'enfant eût paſſé, en le tournant au ventre de ſa mere. Ce neud eſtoit étroitement ſerré; mais vraiſemblablement ſon reſſerrement n'eſtoit arrivé que dans le moment de la ſortie de l'enfant, & en tirant ce cordon pour delivrer la mere; car s'il euſt eſté ainſi ſerré dans le ventre de la mere, l'enfant auroit certainement peri, à cauſe que le ſang dont il eſtoit pour lors nourri, n'auroit pas pû avoir ſon mouvement libre au travers de ce nœud. J'ay encore trouvé un ſemblable nœud au cordon des enfans de ſept autres differentes femmes que

preuue Incontestable que lenfant ne conserue point une situation fixe au ventre de la mere le meme qui fait voir qu'il en change souuent.

j'ay accouchées depuis ce temps-là; lequel nœud n'avoit pareillement pû s'y faire, que par la mesme cause de l'extraordinaire longueur que tous les cordons de ces enfans avoient. J'en ay rapporté tous les exemples dans le Livre de mes Observations.

On voit ordinairement en ce cordon plusieurs inégalitez assez éminentes, qui semblent estre comme des nœuds, lesquelles ne procedent que du repliement tortueux de ses vaisseaux, qui estant variqueux & plus pleins de sang en un endroit qu'en l'autre, font ces éminences. Il y a des Sagefemmes qui croyent superstitieusement, ou veulent faire croire, que le nombre de ces pretendus nœuds est proportionné à celuy des enfans que la femme doit porter ensuite; ce qui est sans raison; d'autant que celle qui accouche à quarante-cinq ans & pour la derniere fois, ainsi qu'on voit journellement, a autant de nœuds au cordon de son enfant, que celle qui accouche à l'âge de quinze ans de son premier enfant, & qui en doit encore avoir plus d'une douzaine. Elles disent outre cela, que si le premier nœud du costé de l'arrierefaix est rouge, le premier enfant que la femme fera ensuite, doit estre un garçon, & que s'il est blanc, ce sera une fille; mais cette opinion n'a pas un fondement plus solide ni plus raisonnable que l'autre; car ces nœuds paroissent seulement rouges, ou pour mieux dire d'un bleu obscur, selon que les vaisseaux sont plus ou moins pleins de sang, qui est ce qui leur donne une telle couleur, laquelle est aussi d'autant plus manifeste que ces vaisseaux sont superficiels en cét endroit.

Il y a bien des Auteurs qui mettent, comme nous avons dit, l'ouraque au nombre des vaisseaux umbilicaux, & disent qu'il sert à vuider l'urine de l'enfant dans ses membranes; néanmoins l'experience nous montre que ce n'est pas un vaisseau, & qu'il ne sort pas du nombril; mais que c'est seulement un ligament au *fœtus* aussi-bien qu'à l'homme, qui du fond de la vessie vient se terminer à l'umbilic, sans le traverser comme ils ont crû avec abus. J'ay ouvert & dissequé plus de quarante *fœtus*, ausquels je ne l'ay jamais trouvé percé, mais toûjours solide & nerveux vers l'endroit où ils'attache au nombril, & fort semblable, comme j'ay déja dit, à une petite corde de luth. Toutefois je l'ay toûjours veû manifestement cave aux brebis, lequel se terminoit avec les autres vaisseaux umbilicaux à leurs cotyledons; ausquels animaux se voyent aussi deux veines umbilicales qui vont au foye, toutes deux l'une proche de l'autre; ce qui fait que leur cordon est composé de cinq vaisseaux: Mais il n'en est pas de mesme au *fœtus* humain; car il n'a qu'une seule vei-

ne & deux arteres umbilicales : C'est ce qui me fait croire que *Galien* disant au liv. de la dissection de la Matrice, que le cordon de l'umbilic est composé de cinq vaisseaux, a plûtost fait la description de celuy de ces sortes d'animaux, que de celuy de l'enfant.

Pour bien sçavoir comment la nourriture est portée à l'enfant par les vaisseaux umbilicaux, il est fort necessaire de concevoir & connoistre de quelle maniere la circulation du sang se fait ; ce qui arrive ainsi à son égard. Le sang ayant esté apporté par les arteres de la mere, qui aboutissent au fond de la Matrice dans le *placenta*, qui y est attaché, il s'en fait une transfusion naturelle par la veine umbilicale dans le foye de l'enfant ; ensuite de quoy il est porté dans la veine cave, & de là au cœur ; où estant il est envoyé à toutes les parties du corps par le moyen des arteres ; & une portion pareille à peu prés en quantité, estant dans les arteres iliaques, est conduite dans les umbilicales qui viennent y aboutir, pour estre reportée dans le *placenta* ; où ce sang estant encore elabouré, retourne faire le mesme chemin par la veine umbilicale, allant derechef au foye de l'enfant, & de là au cœur, & ainsi toûjours successivement sans aucune discontinuation. Mais pour concevoir bien facilement comme le sang circule dans le *placenta*, & comme par le moyen de cette partie il s'en fait une mutuelle transfusion de l'un à l'autre, tant à l'égard de la mere, qu'à celuy de l'enfant, il ne faut que s'imaginer que ce soit une partie commune & dépendante du corps de l'un & de l'autre : Car quant à la mere, la circulation s'y fait comme dans son bras, ou dans une autre partie telle qu'elle soit ; pour ce qui est de l'enfant, il en est aussi de mesme.

On ne trouve aucunes valvules dans la veine umbilicale, ainsi que je l'ay observé aprés l'avoir curieusement examiné ; aussi n'y sont-elles pas necessaires. Ces valvules sont fort frequentes dans les veines des bras & dans celles des jambes ; à cause que ces parties sont obligées de faire quantité de differens mouvemens, qui en comprimant les vaisseaux troubleroient la circulation du sang, s'il n'estoit ainsi soustenu & empesché de reculer : Mais la veine umbilicale n'en a eu aucun besoin ; parce que le cordon de l'enfant flote au milieu de ses eaux, où ne pouvant pas estre comprimée, le mouvement du sang n'y peut pas aussi estre intercepté, comme il est quelquefois dans les bras & dans les jambes, ou dans les autres parties qui font quelque forte contraction.

Aussitost que l'enfant est né, ces vaisseaux qui sont plus gros au *fœtus*, à cause de leur cavité, qu'ils ne sont en l'homme, se desse-

chent, & leur partie qui eſt hors du ventre tombe, & ſe ſepare tout proche du nombril cinq ou ſix jours aprés; c'eſt pourquoy ils perdent leur premier uſage, & commencent enſuite à degenerer en ligamens ſuſpenſoires; ſçavoir la veine en celuy du foye, & les deux arteres ſervent à étendre & ſoûtenir la veſſie par les coſtez en s'y joignant; le fond de laquelle eſt encore ſuſpendu par l'ouraque, qui ne ſort point du nombril, comme il a eſté dit; ce qui demeure ainſi pendant tout le reſte de la vie. Nous avons juſques icy fait mention de toutes les choſes qui ſe trouvent avec l'enfant dans la Matrice; faiſons maintenant connoiſtre quelles ſont les differentes ſituations naturelles qu'il y tient, ſelon les differens temps de la groſſeſſe; c'eſt une choſe qui eſt d'aſſez grande conſequence pour y faire quelque reflexion.

Les trois Figures ſuivantes repreſentent les differentes ſituations naturelles de l'enfant dans la Matrice.

Celle qui eſt marquée B, *montre comme il eſt ſitué durant les ſept ou huit premiers mois de la groſſeſſe.*

Celle qui eſt marquée A, *fait voir la meſme ſituation par la partie poſterieure.*

Et la troiſiéme marquée C, *repreſente de quelle façon l'enfant eſt ſitué vers le dernier mois de la groſſeſſe, & dans le temps qu'il eſt diſposé à ſortir.*

Explication de toutes les Matrices, dans leſquelles ſont contenus tous les enfans qui ſont repreſentez en differentes poſtures, tant en ce lieu qu'en tous les autres cy-aprés.

A. A. A. A. *montrent la ſubſtance de la Matrice.*

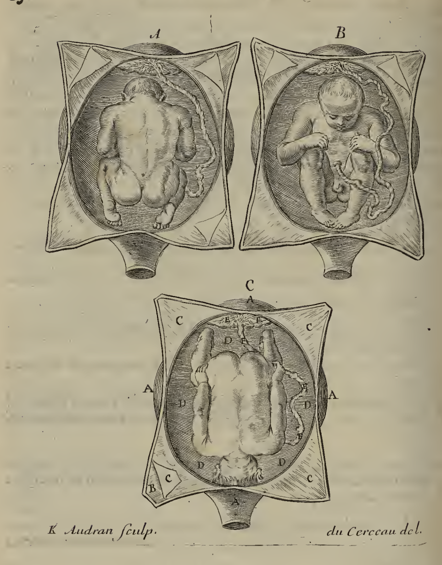
B. *La membrane appellée* chorion, *qui tapiſſe interieurement toute la Matrice.*

C. C. C. C. *La membrane* amnios, *qui eſt tellement jointe & unie au* chorion, *qu'il ſemble que toutes les deux ne ſoient qu'une ſeule membrane.*

D. D. D. D. D. *Montrent tout le vuide qui eſt rempli d'eau, au milieu de laquelle l'enfant nage & eſt ſitué.*

E. E. *L'arrierefaix ſitué au fond de la Matrice.*

F. F. F. *Le cordon de l'umbilic, qui eſt ondoyant deçà & delà dans les eaux.*



CHAPITRE V.

Des differentes ſituations naturelles de l'enfant au ventre de ſa mere, ſelon les differens temps de la groſſeſſe.

LORS que nous aurons expliqué quelles ſont les differentes ſituations naturelles de l'enfant, on aura facilement la connoiſſance

noiſſance de celles qui eſtant contre nature cauſent la pluſpart des mauvais accouchemens. On peut dire en general que les enfans, tant les maſles que les femelles, ſont pour l'ordinaire toûjours ſituez au milieu de la Matrice; car quoyqu'on remarque quelquefois le ventre de la femme groſſe plus élevé d'un coſté que de l'autre, cela ne vient que de ce que le globe de la Matrice y incline davantage; & cette ſituation de coſté ſe doit entendre ſeulement eû égard au ventre de la mere, & non au reſpect de la Matrice, dans le milieu de laquelle l'enfant eſt toûjours placé; à cauſe qu'il ne ſe rencontre en la Matrice de la femme qu'une ſeule cavité, qui eſt ſimplement marquée d'une petite ligne en ſa longueur, & non pas deux ou pluſieurs ſeparations, comme on voit en celle des autres animaux.

Il y a des Auteurs qui veulent que ces deux cavitez imaginaires ſoient le ſujet pour lequel la femme porte quelquefois deux enfans, & parfois meſme davantage; & que les maſles s'engendrent plûtoſt au coſté droit, & les femelles au gauche, comme le témoigne *Hipocrate* en l'Aphor. 48. du 5. livre, où il dit, *fœtus mares dextrâ uteri parte, fœminæ ſiniſtrâ magis geſtantur:* Mais ſans qu'il y ait aucune regle certaine pour cela, quelques femmes portent les maſles au coſté gauche, d'autres les femelles vers le droit; & quand il ſe rencontre deux enfans, ils ſont quelquefois tous deux d'un meſme ſexe, d'autres fois non, & ſont indifferemment ſituez à droit ou à gauche. Voilà ce qu'on peut dire de la ſituation generale des enfans dans la Matrice.

Mais quant à la particuliere, que nous conſiderons par les diverſes poſtures & figures de l'enfant, elle eſt differente ſelon les differens temps de la groſſeſſe. Car dans les premiers mois, le petit *fœtus* qu'on appelle *embrion,* eſt toûjours trouvé de figure ronde & un peu oblongue, ayant l'épine du dos mediocrement courbée en dedans, les cuiſſes pliées & un peu élevées, auſquelles les jambes ſont jointes, en ſorte que les talons s'approchent des feſſes, & les bouts de ſes pieds ſont tournez en dedans: ſes bras ſont fléchis, & ſes mains ſont prés des genoux, vers leſquels vient s'incliner ſa teſte panchée en devant, de telle façon que ſon menton touche à ſa poitrine. Il reſſemble aſſez bien, en cette poſture, à un chieur accroupi, qui baiſſe la teſte pour regarder ce qu'il fait. Il a pour lors l'épine du dos tournée vers celle de la mere, la teſte en haut, la face en devant, & les pieds en bas; & à meſure qu'il vient à croiſtre & à grandir, il étend peu à peu

cest une belle Inuention que cette pretendue situation fixe beaucoup plus Imaginaire que constante et pour en donner une preuue euidente, contre laquelle on ne puisse rien objecter. Un homme de bon sens qui se deprendra de ce prejugé pour un moment et qui voudra bien faire reflection que la matrice est une cauité ample et grande qui contient des membranes pleines deaux dans lesquelles est lenfant sans estre soutenu ny contraint, fixé ny arresté de chose quelconque sinon par ces eaux qui sont en plus ou en moindre ~~grande~~ quantité mais toujours assez suffisante pour permettre une entiere liberté a lenfant de se mouvoir comme il voudra bien. Il est dis je possible apres cette courte mais serieuse reflection

de se persuader qu'un Enfant contienne une situation fixe au centre de la mere dans toutes les differentes situations ou cette mere trouvera apropos de se mettre soit couchée sur le dos sur un coté ou sur l'autre, debout, assise, ou a genoux sans que cet Enfant en change de même quelle fait pour en prendre de telles qu'il le trouve apropos & que le chatouille

ses membres qu'il avoit presque exactement flechis pendant les premiers mois.

Il ne faut pas croire néanmoins que l'enfant soit toûjours precisément dans cette posture que nous venons de dire ; car il change quelquefois celle de ses bras & de ses jambes, en les flechissant ou estendant plus ou moins, & les portant d'un costé & d'autre, selon qu'il y est excité par plusieurs differentes causes, comme le peuvent bien témoigner toutes les femmes grosses, qui luy sentent mouvoir ces parties differemment ; aprés quoy il revient presque toûjours comme à son centre reprendre à peu prés la figure que nous avons décrite, en laquelle il se repose facilement ; à cause que toutes les parties de son corps ont pour lors une figure moyenne entre l'extréme extension & l'exacte flexion ; laquelle figure moyenne est la plus naturelle & la plus indolente qu'elles puissent avoir. C'est pourquoy *Columbus* doit estre repris luy-mesme de la temerité dont il accuse tous les autres Auteurs qui ont décrit des situations de l'enfant, qu'il dit n'avoir pas trouvé par experience conformes à la description qu'ils en ont faite, nous marquant pour cela une autre situation particuliere de l'enfant, qu'il nous asseûre avoir veû en l'ouverture du corps de quelques femmes aprés leur mort. Mais ne sçait-on pas bien que la mort de la mere & de l'enfant causant d'extrémes & de differentes agitations à l'un & à l'autre, fait souvent changer de situation tous les membres de l'enfant, qui demeurent dans la mesme figure qu'ils estoient lors qu'il est venu à mourir au ventre de sa mere ?

L'enfant garde ordinairement cette premiere situation jusques au septiéme ou huitiéme mois ; auquel temps sa teste estant devenuë fort grosse, est portée par son poids en bas, contre l'orifice interne de la Matrice, en luy faisant faire une culbute en devant, au moyen de laquelle ses pieds se trouvent aprés en haut, & sa face regarde alors le cul de sa mere. Quelques-uns croyent que les seuls masles l'ont ainsi tournée en dessous lors qu'ils naissent, & que les femelles l'ont en dessus. *Fernel* est de ce sentiment ; mais c'est sans raison ; puisque les uns & les autres l'ont toûjours tournée en dessous vers le cul de leur mere, comme il est dit. Quand le contraire arrive, cela n'est pas naturel ; car outre que le visage de l'enfant venant en dessus, seroit grandement meurtri, à cause de la dureté des os du passage de la femme, les douleurs de l'accouchement ne pousseroient pas si facilement l'enfant hors de la Matrice, qu'elles le font lors qu'il a le corps & la face en dessous ; auquel cas la Ma-

Le permet sans estre persuadé que la volonté determinée y ait aucune part, ce qui prouveroit que ce sentiment ne seroit pas digne de reprehension si luy meme ne pretendoit ou n'admettoit pas une situation fixe, quoy que differente puisque vraysemblablement il n'y en doibt pas avoir mais apres tout par quel moyen pretend il justifier cette situation fixe sinon par l'accouchement d'un Enfant a cinq ou six mois ou par l'ouverture du corps d'une femme grosse, & lorsque n'y l'un n'y l'autre de ces moyens ne le prouvent point il ne reste que celuy de la transparence des parties qui contiennent l'Enfant tant communes que propres qui puissent nous mettre la chose en evidence & lever la difficulté qui se rencontre & que j'explique a fond dans mon livre des accouchements par des preuves constantes & si asseurées,

Quand le temps de l'accouchement la teste de l'Enfant se place ordinairement d'une maniere a sortir la premiere qui est l'unique situation que tous les auteurs appellent naturelle, mais moy moins reservé & plus liberal qu'eux j'y joins celle des pieds & du cul sans meme m'arrester aux parties qui se presentent pourveu que l'Enfant vienne sans que peu ou point de secours du coté de l'accoucheur ... par ce nouveau sentiment qu'une quantité d'experiences m'a fourni

que je nadmets cette pretendue culbute ou la pesanteur de la teste de lenfant doibt donner ocation si cela estoit de la sorte & dans le temps que ces auteurs le marquent les enfans des plusieurs femmes que jay accouchées qui avoient este grabateres pendant tout le cours de leurs grossesse seroient sans doute venues les

trice, aussi-bien que les muscles du ventre de la mere, se contractant dans le mesme temps de la douleur, sur le dos de l'enfant, qui se roidit par cette situation contre la douleur, sa teste en est bien plus aisément poussée au passage.

On doit remarquer que lors que l'enfant a changé sa premiere situation par cette culbute, n'estant pas encore accoustumé à cette derniere, il se remuë & se tourmente quelquefois tant, que la femme croit en devoir accoucher par les douleurs qu'elle en ressent, comme je l'ay souvent veû arriver, & particulierement à la femme de Monsieur *Delanos* mon Confrere, laquelle aprés avoir senti subitement de grandes douleurs dans le ventre au huitiéme mois de sa grossesse, à cause que son enfant s'estoit ainsi tourné (ce qui l'obligea de me mander promptement chez elle, & de preparer toutes choses necessaires à son accouchement, qu'elle croyoit devoir arriver en ce mesme temps) ne laissa pas néanmoins de porter encore son enfant durant un mois entier, ensuite de quoy je l'en accouchay heureusement, comme j'ay fait un tres-grand nombre d'autres à qui la mesme chose estoit arrivée.

Si on fait bien reflexion à cette circonstance, on connoistra que c'est-là cette premiere prétenduë tentative, que les Auteurs se sont imaginée que l'enfant faisoit pour sortir au septiéme mois; ce que ne pouvant faire, il demeuroit ainsi jusques au neuviéme, & que la réiterant au huitiéme, s'il y naissoit, il ne vivoit pas long-temps; d'autant qu'il ne pouvoit endurer deux tels puissans efforts si proches l'un de l'autre. Mais c'est un pur abus; car si l'enfant se tourne ainsi la teste en bas, ou plûtost est tourné, ce n'est que par une disposition naturelle de la pesanteur des parties superieures de son corps; & s'il se remuë beaucoup dans ce temps & incontinent aprés, ce n'est pas qu'il desire encore sortir; mais c'est à cause de l'incommodité qu'il souffre en cette nouvelle situation, à laquelle il n'est pas accoustumé comme je viens de dire. C'est ce qu'*Hipocrate* nous enseigne au Livre de l'accouchement à huit mois; *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitus periculum subit, quum in utero vertitur.* L'enfant, dit-il, commence à souffrir devant l'accouchement, & est en danger de mourir dans le temps qu'il se tourne dans la Matrice. Il se tourne ainsi quelquefois dés le septiéme mois, rarement devant sans accident, le plus souvent vers le huitiéme, & parfois au neuviéme seulement, & d'autrefois il ne se tourne point du tout; comme nous font bien voir ceux qui viennent dans leur premiere situation, c'est-à-dire, les pieds devant. Or par

pieds devant qui neanmoins ont presenté la teste comme ceux des femmes qui ont joui de la plus parfaite santé cette histoire prouve bien que cette femme a eu des douleurs qui ont donné quelque inquietude du costé de l'accouchement comme il arrive assez souvent a quantité d'autres mais elles ne prouvent pas que l'enfant eust changé de situation & meme sans que la chose paroisse difficile a prouver pour peu que l'on veuille se servir des lumieres de la raison il n'y a qu'a faire reflection que la cavité de la matrice estant comme je l'ay dit assez spacieuse pour permettre a l'enfant de se mettre dans toutes les situations qu'il veut a l'exception de l'extension de tout son corps pour estre persuadé que cette culbute a sept mois est une pure imagination des auteurs puisque l'enfant est en estat

de la faire non seulement a ce temps avec douleurs mais en tous les temps de la grossesse & meme plusieurs fois en un jour & trouvait en quelque situation que soit la femme qui le porte sans qu'il luy cause aucune douleur ce que les eaux ne sont a d'autre dessein que pour faciliter ces mouvemens & empescher par leurs interception que la matrice n'en souffre rien ce que je prouve sans replique dans mon traite des accouchemens [le visage de l'enfant doit estre moins meurtry quand il vient en dessus que quand il vient en dessous los sacrum est il mois dur que le pubis parce raison

là il est tres-facile de juger, & c'est une verité que je tiens pour constante & asseûrée, que les enfans sont d'autant plus forts & plus robustes, & peuvent par consequent mieux vivre, qu'ils approchent plus du terme le plus naturel & le plus parfait, qui est la fin du neuviéme mois; car, comme dit tres-bien *Aristote, Topicor. lib. 3. cap. 1. Quod ad bonum propius accedit, quodque bono similius est, id & optabilius & melius est.* Ce qui approche plus du bien, & ce qui luy est plus semblable, est ce qui est le meilleur, & par consequent ce que nous devons plus desirer.

L'enfant tourne donc de cette maniere sa teste en bas vers les derniers mois de la grossesse, afin seulement d'estre disposé à estre plus facilement mis hors de la Matrice au temps de l'accouchement, qui n'est pas éloigné pour lors: Car par cette figure toutes ses jointures s'étendent sans peine en sortant; & de cette façon ses bras & ses jambes ne pouvant se courber contre l'orifice interne de la Matrice, ne donnent aucun empeschement à son issuë; & le reste de son corps qui est assez souple passe tres-aisément, quand la teste qui est fort grosse & fort dure, est entierement sortie.

Lors qu'il y a plusieurs enfans, ils doivent garder une pareille figure pour estre naturelle, que s'il n'y en avoit qu'un. Mais pour l'ordinaire, ils se nuisent tellement l'un à l'autre par leurs differens mouvemens, & ils sont si pressez dans la Matrice, qu'il y en a presque toûjours quelqu'un qui prend une mauvaise situation dans le temps de l'accouchement, ou mesme devant; ce qui fait que souvent l'un vient par la teste, & l'autre par les pieds, ou en autre posture encore plus fascheuse, & quelquefois tous deux se presentent mal.

De quelque maniere que soit situé l'enfant au ventre de sa mere, & de quelque figure qu'il se puisse presenter, c'est toûjours contre nature, si ce n'est de la façon que nous avons dite; & la situation naturelle de l'enfant est si necessaire au bon & legitime accouchement, que celles qui sont contre nature sont cause de la plus grande partie des mauvais travaux.

Quand la femme grosse est heureusement arrivée jusques au port, elle doit prendre garde à ne pas faire naufrage à son débarquement; c'est ce qu'elle évitera, si on observe exactement, quand elle commence d'estre en travail, les choses que nous allons dire.

cette situation est si peu asseurée que j'ay esté à des femmes malades pour accoucher dont la teste de l'enfant se presentoit mesme fort avancée, les douleurs venoient à cesser pour quelque jours, apres quoy au lieu de la teste se trouvoit en bras, preuve que l'enfant est toujours en estat de changer de situation jusques au temps du travail et que la teste soit engagée au passage. De toutes les situations dans lesquelles l'enfant se peut presenter il n'y en a point qui me cause plus d'inquietude ou pour parler plus juste que je craigne davantage que celle où la teste de l'enfant se presente la premiere en ce que le travail doit qu'il est dans le commencement [illegible], car si l'accouchement ne se fait pas par le seul secours de la nature il est une espece de necessité que la mere ou l'enfant ou mesme tous les deux perissent en presence du plus experimenté chirurgien que le ciel couvre, mais quand je voie les bras les genoux le dos le ventre ou quelqu'autre partie que ce puisse estre, il n'y a qu'à introduire la main pour aller chercher les pieds et finir l'accouchement. O combien de fois j'ay preferé et souhaitté mieux celuy cy auquel la delicatesse de l'art se manifeste autant que la plus consommée experience, et l'autre quand il devient facheux par le defaut de douleurs.

CHAPITRE VI.

Ce qu'il faut faire quand la femme commence d'estre en travail.

LE travail de la femme grosse n'est autre chose que plusieurs douleurs avec des épreintes réïterées, par lesquelles elle s'efforce de mettre son enfant au jour. Il est ainsi appellé, parce que la mere & l'enfant souffrent, & sont beaucoup travaillez en cette action. La plufpart du monde croit, qu'il n'y a pas d'autre raison de la cause de ce mal, sinon parce que Dieu l'a ordonné ainsi; & que la femme, suivant sa parole, doit enfanter avec douleur, à cause de son peché, comme il est dit au troisiéme Chapitre du Livre de la Genese. *Multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos: in dolore paries filios; & sub viri potèstate eris, & ipsè dominabitur tui.* Je multiplieray tes miseres, & tes conceptions; tu enfanteras avec douleur, & tu seras sous la puissance de l'homme, & il aura domination sur toy. Cette malediction fut à la verité bien grande, puis qu'elle s'est étenduë sur toutes les femmes qui ont enfanté depuis ce temps-là, & s'étendra sur toutes celles qui viendront cy-aprés. Nous voyons néanmoins que toutes les femelles des autres animaux souffent autant, & sont en aussi grand danger de leur vie que la femme, quand elles mettent leurs petits au jour; c'est ce qui fait qu'outre cette volonté precise de Dieu, à l'égard de la femme, il y a encore une raison naturelle, par laquelle nous connoissons que cela ne peut pas arriver autrement; qui est, qu'il est impossible que l'orifice interne de la matrice, qui est tres-étroit en comparaison de la grosseur de l'enfant, & tres-sensible, à cause de sa composition nerveuse & membraneuse, reçoive la dilatation necessaire à sa sortie, & qu'il luy soit faite une si grande violence, sans en souffrir des douleurs considerables.

Aristote dit, que la femme endure plus de mal en accouchant que tous les autres animaux, à cause qu'elle mene une vie plus sedentaire; mais c'est principalement à cause que l'homme entre tous les animaux, a la teste plus grosse à proportion de son corps; ce qui fait que celle de l'enfant ne passe pas si facilement que celle des autres animaux qui l'ont plus petite, & d'une figure plus oblongue; & qu'entre les femmes, celles dont les enfans ont la teste plus grosse & les épaules plus larges souffrent aussi plus que les autres. C'est ce qui est cause que celles qui accouchent de garçons, endurent or-

dinairement plus de mal que celles qui font des filles; parce que les garçons en comparaison des filles ayant presque toûjours la teste plus grosse & les épaules plus larges, sont plus difficilement poussez hors du passage : or comme la femme pour ce sujet ne peut pas éviter ces douleurs, elle taschera seulement de les endurer avec patience, dans l'esperance d'en estre bientost delivrée par un heureux accouchement.

Aussitost qu'on aura reconnu que la femme est effectivement en travail, par les signes que nous avons specifiez au Chapitre second de ce deuxiéme Livre, en parlant de ceux qui précedent, & qui accompagnent l'accouchement, dont les principaux sont, qu'elle a des douleurs & de fortes épreintes au ventre, qui poussent en bas vers la Matrice, & qu'en la touchant avec le doigt, on sent son orifice interne dilaté, comme aussi les eaux de l'enfant se preparer & se former, c'est-à-dire, venir audevant de sa teste, & pousser les membranes qui l'envelopent, au travers desquelles dans l'intervale des douleurs, on peut en quelque façon connoistre du doigt la partie qu'il presente, & principalement si c'est la teste, d'autant qu'on la sent en rondeur resister par sa dureté; pour lors on apprestera tout ce qui est requis pour soulager la femme dans son accouchement. Et pour l'y aider d'autant plus facilement, on prendra garde que son ventre ne soit aucunement serré par ses juppes, ou par autres vestemens; on luy donnera un clystere un peu fort, ou mesme plusieurs, s'il est besoin; ce qu'on doit faire du commencement, & avant que l'enfant soit trop avancé au passage; car pour lors il est bien difficile qu'elle en puisse prendre, à cause que l'intestin est trop comprimé: Cela servira pour l'exciter à se décharger de ses excremens; afin que le *rectum* estant vuide, il y ait plus d'espace pour la dilatation du passage de l'enfant; comme aussi afin d'exciter par ce moyen les douleurs à pousser d'autant plus en bas, par les épreintes que la femme fait pour aller à la selle; & cependant on disposera les choses necessaires à son accouchement, tant pour elle que pour son enfant; & on luy preparera une chaise propre à cét usage, ou plûtost un petit lit, qu'on mettra proche du feu, si la saison le requiert; lequel lit doit estre dégagé de l'embarras, en telle sorte qu'on puisse tourner tout autour, afin de pouvoir plus commodement aider la malade en ce qu'elle aura besoin.

Il se rencontre quelquefois des femmes dont on ne peut au commencement toucher l'orifice interne de la Matrice, quoyqu'elles soient effectivement en travail; à cause qu'elles ont cét orifice situé

Je note pour blamer l'usage d'un lavement le jour avant que la femme soit en travail ou dans le moment qu'elle sent les premiers attaq[ues] des douleurs plus dans la ceinture, de souleuer tout le monde contre moy que par la pretendue vtilité dont l'on se persuade qu'il sont. Rien ayant jamais retiré aucun avantage sensible dans la quantité de fois que je m'en suis servi et de l'effet qui est le moins experimenté aucunement qui ne conviendra pas quand il voudra y faire reflection que quelque quantité de matieres qu'il y ait contenues dans l'intestin et de quelque consistance qu'elle puisse estre elle est incapable de faire aucun obstacle a la sortie de la teste de l'enfant qui quand elle vient a s'estendre dans le bassinet pousse sans difficulté tout ce qu'elle trouve devant elle qui voudroit s'oposer a son passage ce qui fait que generallement et sans exception toutes les femmes rendent les matieres fecalles contenues dans cet intestin droit avant la sortie de la teste de l'enfant qui est mesme un presage comme assuré de l'accouchement prochain et infaillible que la femme

et en travail cela estant ainsy et dont personne ne peut douter de quel merite ou de quel avantage peut estre un ou plusieurs lavements sinon pour incommoder une malade qui souvent est obligée d'aller plusieurs fois a la selle et tomber quelquefois dans une malpropreté plus insupportable de beaucoup que le service quel en pouvoit tirer ne luy auroit esté avantageux

fort haut vers le *rectum*; ce qui fait que pour lors on ne peut pas precisément prédire le temps de l'accouchement; & que mesme on se pourroit tromper, ne croyant pas la femme estre en travail, si on n'avoit égard aux autres signes que nous avons declarez, qui nous le peuvent faire connoistre certainement. Neanmoins lors que l'enfant est bien tourné, si la femme est veritablement en travail, on sent ordinairement, au travers de la substance de la Matrice, la teste de l'enfant s'abbaisser peu à peu, & resister assez fortement à l'attouchement dans le temps des douleurs.

Si la femme qui est en travail est d'une habitude replete, il sera fort à propos de luy tirer du sang du bras, dans le temps que son pouls commencera d'estre fort élevé par l'agitation du travail; car par ce moyen, sa poitrine estant dégagée, & ayant la respiration plus libre, elle aura bien plus de force à pousser ses douleurs en bas; ce qui se fera sans aucun danger; d'autant qu'en ce temps l'enfant estant prest à sortir, n'a plus de besoin du sang de la mere pour sa nourriture. C'est une chose que j'ay pratiquée beaucoup de fois avec un fort heureux succés. Outre cela cette évacuation empesche souvent que la femme n'ait quelque perte de sang, ou la fiévre aprés son accouchement; en attendant l'heure duquel elle se promenera dans sa chambre, si ses forces le permettent; & pour les conserver il sera assez à propos de luy faire prendre quelque bon consommé, ou un œuf frais, & quelques cuillerées de vin de temps en temps, ou bien une petite rôtie trempée dedans, sans user pour lors d'aucuns alimens solides, ni boire avec excés des vins de liqueur, ou autres, comme beaucoup de femmes ont coûtume de faire en ce temps, par le mauvais conseil de leur Sagefemme, qui croyant augmenter, par ce moyen, les forces de la femme en travail, luy fait boire pour lors du vin d'Espagne, ou du rossoli en telle abondance, qu'elle ne manque pas d'avoir pour ce sujet une grosse fiévre immediatement aprés son accouchement. On luy recommandera sur tout, de faire bien valoir ses douleurs, en retenant son haleine, & poussant le plus fortement qu'elle pourra vers le bas, dans le moment qu'elles luy prendront. La Sagefemme touchera du doigt l'orifice interne de temps en temps, pour reconnoistre si les eaux sont prestes à percer, & si l'accouchement les doit bientost suivre. Elle oindra aussi toutes les parties genitales de quelque huile émolliente, ou d'axonge, ou de beurre frais, si elle voit qu'elles ayent de la peine à se dilater; & cependant elle se tiendra toûjours proche de la malade, afin d'en observer attentivement les gestes, les plaintes,

je n'ay pas retiré un plus sensible secours de l'usage de la saignée qui mesmes aucune fois ne m'a servi qu'a me confirmer ce que j'en pensois qui estoit d'affoiblir beaucoup la femme en travail et l'empescher de se pouvoir ayder de ses bras comme il est apropos pour luy faciliter son accouchement ce que M. M. reconnoit si bien quil convient de la necessité de la restaurer ou fortifier sans excez bien est il vray que la perte de sang qui arrive quelquefois le detachement de l'arrierefais peut n'estre pas si considerable mais par la raison seule que le sang qui est sorti par la veine du bras n'a peu le plus sortir par la bouche des vaisseaux de la matrice qui restent ouverts apres le detachement de l'arrierefais voila tout ce que j'ay pu dire et penser de l'usage de la saignée pendant le travail s'il l'on veut dire quelle peut prevenir la fievre je repondray encor quel en sort apres l'extraction de l'arrierefais a proportion que l'accouchée en a et toujours assez pour procurer ce bon effect sans le secours de la saignée puisque celles qui sont saignées nen sont pas plus exemptes que celles qui ne l'ont point esté et que la fievre n'est pas un accident ou generallement toutes les femmes accouchées soient sujettes quantite en estant exemptes

sans que neantmoins je pretende assujettir personne a ma maniere de secourir les femmes en travail laissant au contraire l'entiere liberte a un chacun de pratiquer selon que ses experiences luy justifiront le meilleur qui est la seule raison qui me fait parler et agir de la maniere que je fais –

& les douleurs; car par ces choses on juge bien à peu prés si la besogne s'avance, sans estre obligé de toucher la femme tant de fois par bas. Defunt Monsieur *Delacuisse*, qui dormoit souvent auprés des femmes en travail, estoit de son temps si stilé à cela, qu'il ne s'éveilloit ordinairement que quand l'enfant estoit au passage, auquel temps les femmes convertissent leurs plaintes en grand cris, qu'elles redoublent fortement, à cause des douleurs beaucoup plus grandes & plus frequentes qu'elles en ressentent.

La malade pourra aussi par intervales se reposer un peu sur son lit, pour reprendre ses forces; mais il faut prendre garde qu'elle n'y soit pas trop long-temps; & c'est ce que doivent observer principalement les petites trapuës; car elles accouchent toûjours plus difficilement, si on les laisse couchées durant tout leur travail, & encore d'autant plus si c'est de leur premier enfant, que quand on les fait un peu promener par la chambre, les soûtenant dessous les bras, s'il est besoin; à cause que par ce moyen, la pesanteur de l'enfant, quand la femme est debout, fait bien plûtost dilater l'orifice interne de la Matrice, que lors qu'elle est couchée; cela fait aussi que leurs douleurs en sont bien plus fortes & plus frequentes, & que leur travail n'en est pas de beaucoup si long; pourveû qu'on observe bien qu'elles ne ressentent aucun air froid, durant qu'on les fait ainsi promener dans la chambre. Néanmoins lors que les femmes commencent seulement d'estre en travail, & que leurs douleurs sont petites & lentes, sans aucune preparation des eaux de leur enfant, il ne faut pas d'abord les fatiguer en les faisant tenir trop long-temps debout; car souvent on leur fait perdre inutilement de la sorte leurs forces dans le commencement du travail, ensuite dequoy elles sont si debiles qu'elles ont beaucoup de peine à faire valoir leurs douleurs sur la fin: C'est pourquoy il est mieux de faire coucher bien chaudement dans leur lit ces sortes de femmes, pour meurir leur travail, jusques à ce que les eaux de leur enfant commencent à se bien preparer, aprés quoy on les peut faire lever, si on le juge à propos, pour augmenter par cette situation les bonnes douleurs qui leur viennent en ce temps.

[Marginal note:] tant que lorifice interne de la matrice n'est point dilaté et que les eaux ne sont point écoulées c'est en vain que lon fait tenir une femme debout ny couchée quelle prenne la situation quelle trouvera la meilleure et la plus aysée mais apres la dilatation de la matrice et lecoulement des eaux que laccoucheur fasse prendre le temps a la femme malade la situation en laquelle les douleurs se font le plus ressentir car les unes veulent estre couchées les autres debout assises ou agenouillées et telle accouche en un instant dans quelqu'une de ces situations quelles ne sentent aucune douleur en toute autre ce sont des faits dexperience ou le raisonnement na point de lieu et ce seroit en vain que lon demanderoit pourquoy

On ne se doit pas étonner du mal de cœur, ou du vomissement qui survient quelquefois pour lors à la femme; car bien au contraire, il aide à pousser d'autant plus en bas, & à provoquer les douleurs de l'accouchement. Nous avons parlé de la cause de ce vomissement au Chapitre second de ce present Livre, & du sujet pour lequel il n'est pas dangereux.

Quand

– Quoy que le vomissement soit un accident plutost avantageux qu'opposé a la nature il ne faut pas croire quil soit toujours dun secours favorable attendu que jen ay veu arriver a des femmes dans le temps de leur travail dune si mauvaise nature que jay desesperé de leur salut des le moment que jen ay examiné et compris la cause qui ne pouvoit estre que le residu dun sang ... de son vaisseau qui sejournoit dans le fond de lestomach et dont la nature se deschargeoit

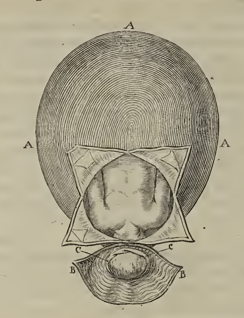
soit par la pesanteur quil y causoit ou quil irritoit la membrane interne par son sejour ou il acquerroit un degre de corruption dont sensuivoit une odeur facheuse le quel sang pouvoit se degorger des vaisseaux du ventricule dans les violens efforts longuement reiterez que la femme estoit obligée de faire pendant la durée dun facheux travail

Quand les eaux de l'enfant sont bien préparées & formées (lesquelles on sentira au travers des membranes se presenter à l'orifice interne, de la grosseur de toute sa dilatation) la Sagefemme les doit laisser percer d'elles-mesmes, & ne pas faire comme quelques-unes, qui s'impatientant de la longueur du travail, viennent à rompre ces membranes pour les faire écouler. Mais croyant par ce moyen bien avancer leur besogne, au contraire elles la retardent ainsi faisant, devant que l'enfant soit tout-à-fait au passage; car par l'écoulement précipité de ces eaux, qui devoient servir à le faire glisser avec plus de facilité, il vient à demeurer à sec; ce qui empesche aprés cela, que les douleurs & les épreintes le puissent si facilement pousser qu'elles auroient fait. Il sera donc bien plus seûr de les laisser percer d'elles-mesmes; ce qu'estant arrivé, la Sagefemme pourra aisément toucher l'enfant à nud, par la partie qu'il presente la premiere, & reconnoistre avec certitude s'il vient naturellement, c'est-à-dire par la teste, qu'elle sentira dure, grosse, ronde & égale; mais si c'est une autre partie, elle touchera quelque chose d'inégal & raboteux, & de dur ou mollasse, plus ou moins selon la partie que c'est. Incontinent aprés cela elle se dépeschera de faire coucher la femme, si elle ne l'estoit pas, pour luy aider en son accouchement, qui arrive pour l'ordinaire peu de temps ensuite, s'il est naturel; ce qu'elle fera de la maniere que je le diray au chapitre suivant. Mais si elle s'apperçoit que l'enfant vienne en toute autre posture qu'en la naturelle, & qu'elle ne se trouve pas assez capable de faire l'operation ainsi qu'il est requis, pour subvenir au defaut de la nature, & pour sauver par ce moyen la mere & l'enfant du peril de leur vie où ils sont tous deux, elle mandera pour lors le plus promptement qu'elle pourra un Chirurgien pour la secourir, qui soit adroit, connoissant, & expert en ces operations, & elle n'attendra pas que les choses soient à l'extremité, comme plusieurs font le plus souvent.

Il y a certaines Sagefemmes qui ont si peur que les Chirurgiens leur ostent leur pratique, ou de paroistre ignorantes devant eux, qu'elles aiment mieux tout risquer, que de les envoyer querir dans la necessité. Quelques autres sont si presomptueuses, qu'elles croyent estre aussi capables qu'eux de tout entreprendre. Il s'en voit aussi, qui à la verité n'ont pas ces vices, mais qui faute de connoissance & d'experience en leur art, esperent toûjours en vain que l'enfant pourra reprendre avec le temps une bonne situation, & que les accidens cesseront (s'il plaist à Dieu, comme elles disent) &

quelques-unes font malicieusement une telle peur, & donnent tant d'apprehension des Chirurgiens aux pauvres femmes, les qualifiant de bouchers & de bourraux, qu'elles aiment mieux quelquefois mourir en travail, avec leur enfant dans le ventre, que de se mettre entre leurs mains. Mais en verité, elles ne peuvent meriter à juste titre ce beau nom de Sagefemme qu'on leur a donné, à ce que je croy, parce que la mere de *Socrate*, qui avoit la reputation d'estre le plus sage de toute la Grece, exerçoit l'art des accouchemens; duquel nom elles se rendent tout-à-fait indignes, si elles ne se comportent avec beaucoup de prudence, & avec une grande équité de conscience en une occasion si importante.

Quand elles appelleront de bonne heure quelqu'un pour les secourir au besoin, & avant qu'un enfant (comme il arrive tres-souvent) soit si engagé au passage dans une mauvaise situation, qu'il est presqu'impossible de luy en donner une autre, sans faire une extréme violence à la femme, qui est aussi cause de la mort de l'enfant, bien loin pour lors de perdre leur reputation, elles l'augmenteront par ce moyen; d'autant qu'ainsi faisant on sera persuadé qu'elles ont bien sceû reconnoistre le danger en temps & lieu; & le Chirurgien estant appellé aussitost que la necessité le requiert, ne pourra point (si ce n'est à tort) trouver aucun sujet de leur attribuer la mauvaise suite de l'accouchement, quand le cas y échet; dont leur conscience sera aussi déchargée; parce qu'en cette rencontre, il y va (ainsi qu'il est dit) de la vie de la mere, & de celle de l'enfant; comme encore à son égard de la privation du Baptesme; pour raison de quoy il est frustré à jamais de la joüissance de la Beatitude éternelle. C'est pourquoy celles qui par leur imprudence ou méchanceté, sont cause d'un tel malheur, meriteroient de porter elles-mesmes la peine qu'elles font souffrir à ces pauvres innocens. Aussitost donc que les eaux auront percé les membranes, & que la Sagefemme reconnoistra que l'enfant ne vient pas bien, elle ordonnera à la malade de ne plus tant s'efforcer, de peur que le faisant par ce moyen trop engager dans le passage, le Chirurgien n'ait bien plus de peine à le retourner; & elle l'envoyera querir au plus viste pour y travailler selon qu'il sera necessaire; ce qu'il fera de la maniere que je montreray dans la suite de ce Livre. Il est temps maintenant, aprés avoir dit ce qu'il faut faire quand la femme est en travail, de faire connoistre comment elle pourra estre aidée & soulagée dans son accouchement naturel.



Cette Figure represente fort bien tout le globe de la Matrice, qui est seulement ouvert en partie, pour faire voir de quelle maniere l'enfant en sort dans l'accouchement naturel.

A. A. A. *Montrent le corps de la Matrice.*
B. B *Une portion du* vagina, *ou col de la Matrtce, ouvert jusques à son orifice interne.*
C. C. *L'orifice interne, qui ceint la teste de l'enfant comme une couronne, pour raison de quoy il est appellé le* couronnement.

CHAPITRE VII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement naturel, quand il y a un ou plusieurs enfans.

NOus avons cy-devant fait connoistre, que quatre choses estoient requise en l'accouchement, pour pouvoir estre vrayement dit legitime & naturel; sçavoir qu'il soit à terme, qu'il soit prompt & sans aucuns fascheux accidens, que l'enfant soit vi-

est le plus mauvais conseil que M. M. puisse donner a une femme en travail que d'accoucher dans son lict parcequ'il est impossible de la secourir apropos ny quelle puisse estre a son ayse apres estre accouchée a moins que de la lever pour luy faire du nouveau qui est une chose qui ne se peut faire mesme de plusieurs

vant, & qu'il vienne en bonne figure ; ce qu'ayant esté reconnu devoir estre ainsi, aprés que les eaux de l'enfant auront percé d'elles-mesmes leurs membranes, comme nous avons dit, on fera mettre aussitost la femme sur le petit lit qui luy aura esté préparé devant le feu à ce sujet, ou bien elle sera couchée dans le sien ordinaire, si elle le desire ; car toutes les femmes n'ont pas coûtume d'accoucher en mesme posture. Les unes veulent que ce soit en se tenant sur les genoux, comme font certaines femmes aux villages ; d'autres estant debout, & ayant seulement les coudes appuyez sur quelque oreiller mis sur une table, ou sur le bord du lit ; & d'autres estant couchées sur quelque matelas mis à terre au milieu de la chambre ; mais le meilleur & le plus seur est, qu'elles soient accouchées dans leur lit ordinaire, pour éviter l'incommodité & l'embarras de les y transporter aprés ; auquel cas on le doit bien garnir de matelas plûtost que de lit de plumes, y ajustant des linges & des draps pliez en plusieurs doubles, & autres garnitures qu'on rechangera selon la necessité, pour empescher que le sang, les eaux & autres immondices qui sortent en l'accouchement, ne viennent à les incommoder ensuite.

Ce lit doit estre fait en telle façon, que la femme ainsi preste d'accoucher y soit couchée sur le dos, ayant le corps de moyenne figure ; c'est-à-dire, la teste & la poitrine un peu élevées, & de telle sorte qu'elle ne soit pas entierement couchée ni tout-à-fait assise ; car par cette situation elle respirera plus à son aise, & aura bien plus de force à faire valoir ses douleurs, que si elle estoit enfoncée dans son lit. Estant en cette posture, elle écartera ses cuisses l'une de l'autre, en pliant les jambes & approchant un peu les talons contre les fesses, qui seront mediocremenr élevées par un petit oreiller mis dessous, s'il est besoin, afin que le *coccyx*, ou croupion, ait plus de liberté de se reculer en arriere ; & ses pieds seront appuyez contre quelque chose qui resiste ; outre cela elle tiendra quelque personne de ses mains, afin de se mieux roidir pendant ses douleurs. La femme ainsi située proche du bord de son lit (auprés duquel sera la Sagefemme, qui par ce moyen aura plus de facilité pour luy aider au besoin) prendra courage, & fera valoir ses douleurs le plus qu'il luy sera possible, en s'efforçant de les pousser en bas lors qu'elles luy viendront ; ce qu'elle fera en retenant son haleine, & s'épreignant de tout son pouvoir, comme si elle vouloit aller au bassin ; car par tels efforts le diaphragme estant fortement poussé en bas, pousse luy-mesme, aidé de l'action de tous les muscles du ventre,

jours ensuitte ce qui fait voir la necessité ou est l'accoucheur de dresser un petit lict devant le feu soit un de ces petits licts de repos ou au deffaut une paillasse lict et matelas autour duquel on puisse aller pour donner a la femme en travail tous les secours necessaires. pour apres estre accouchée qu'on la porte dans son lict bien fait et bien proprement accommodé ce qui ne peut jamais estre quand la femme y accouche prenant en faisant ce petit lict devant le feu les mesmes précautions que M. M. ordonne de prendre dans le lict ordinaire tant pour la commodité de l'accouchée que de l'accouchement et de l'accoucheur ou sage femme

la Matrice & l'enfant qui eſt dedans ; quoy faiſant, elle ſera conſolée de ſa Sagefemme, & priée de ſupporter patiemment ſon mal, luy faiſant eſperer qu'elle ſera bien-toſt delivrée.

Il y en a qui veulent auſſi, qu'il y ait pour lors quelqu'autre femme, qui luy preſſe avec les mains les parties ſuperieures du ventre, en pouſſant doucement l'enfant en bas, dont je ne ſuis pas d'avis; d'autant que telles compreſſions ſeroient plus nuiſibles que profitables ; à cauſe du danger qu'il y auroit de faire quelque contuſion à la Matrice, qui eſt extrémement douloureuſe en ce temps. J'ay veû des femmes s'eſtre fort mal trouvées enſuite, pour avoir eſté traitées de la maniere. Mais la Sagefemme ſe contentera ſeulement (aprés avoir oint ſa main d'huile ou de beurre frais, à laquelle elle ne doit avoir aucune bague ni aucun braſſelet) d'aider à dilater tout doucement l'orifice interne de la Matrice, en mettant l'extrémité de ſes doigts à ſon entrée, & les écartant les uns des autres, dans le moment que les douleurs prennent, pour taſcher de faire avancer l'enfant, en pouſſant peu à peu les coſtez de cét orifice vers le derriere de ſa teſte, oignant auſſi de temps en temps de beurre frais toutes ces parties, s'il en eſt beſoin, ſans neanmoins réiterer trop ſouvent ces onctions, comme pluſieurs font par ignorance, croyant, mais ſans raiſon, faciliter par ce moyen d'autant plus l'accouchement ; car en portant ſi ſouvent les doigts à l'entrée de la Matrice pour y introduire du beurre, on fait violence à la teſte de l'enfant qui ſe preſente, & aux parties de la femme, qui s'échauffent & ſe tuméfient pour ce ſujet ; & on conſume, ainſi faiſant, les humiditez glaireuſes de ces parties, qui y faiſoient une onction naturelle, qui leur eſtoit bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.

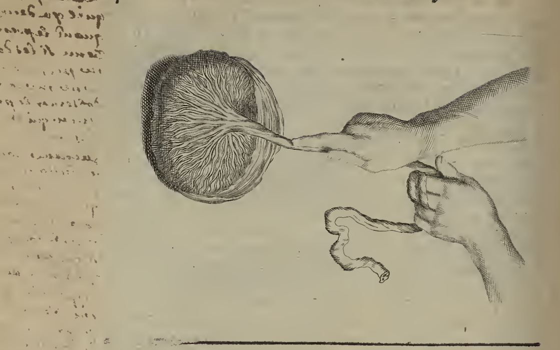
Quand la teſte de l'enfant commence à s'avancer dans cét orifice interne, on dit vulgairement qu'elle eſt au couronnement; à cauſe qu'il la ceint, & embraſſe tout au tour comme une couronne ; & quand elle eſt ſi avancée qu'on commence d'en voir manifeſtement l'extrémité hors de la partie honteuſe, on dit en ce temps que l'enfant eſt au paſſage ; & pour lors les femmes, principalement celles qui accouchent de leur premier enfant, s'imaginent que leur Sagefemme (quoy qu'il ne ſoit pas vray, & qu'elle ne les touche pas ſeulement) les bleſſe avec ſes doigts, comme ſi elles eſtoient égratignées ou piquées d'épingles en ces parties ; ce qui leur arrive, à cauſe de la violente diſtenſion & laceration que leur y fait quelquefois la teſte de l'enfant par ſa groſſeur.

Lorſque les choſes ſeront en cét état, la Sagefemme ſe mettra en poſture commode pour recevoir l'enfant qui doit bien-toſt venir; & avec l'extrémité des doigts de ſes mains, dont les ongles ſeront bien rognez, elle taſchera de repouſſer doucement comme il eſt dit, ce couronnement de la Matrice vers le derriere de la teſte de l'enfant; & auſſitoſt qu'elle ſera avancée juſques à l'endroit des oreilles, ou environ, elle la prendra par les deux coſtez avec ſes deux mains, gliſſant quelques-uns de ſes doigts ſous les maſchoires; ce qu'ayant fait en ſe ſervant de l'occaſion d'une bonne douleur, elle tirera dans ce moment l'enfant dehors; prenant garde ſur tout en ce temps, que le cordon de l'umbilic ne ſoit entortillé autour de ſon col, ou de quelque autre partie; de peur qu'elle ne vint auſſi à tirer avec violence l'arrierefaix, comme encore la Matrice à laquelle il eſt attaché; ce qui ſeroit pareillement cauſe d'un grand flux de ſang, ou pourroit meſme faire rompre ce cordon, pour lequel ſujet la femme ſeroit enſuite bien plus difficilement delivrée. Il faut obſerver auſſi de ne pas toûjours tirer tout-à-fait directement cette teſte; car il eſt quelquefois beſoin de la tirer comme en vacillant un peu, & l'agitant legerement de coſté & d'autre; afin que les épaules puiſſent plûtoſt & plus facilement prendre ſa place incontinent aprés qu'elle ſera plaſſée; ce qui ſe doit faire ſans perdre aucun temps, de peur qu'eſtant ſortie, l'enfant ne demeure arreſté par leur largeur & groſſeur; & qu'il ne ſoit en danger d'eſtre étranglé & ſuffoqué, eſtant ainſi pris au paſſage: Mais d'abord que les épaules ſeront dehors, ayant coulé pour ce faire, s'il eſtoit beſoin, quelques doigts au deſſous des aiſſelles, le reſte du corps ſortira ſans aucune difficulté.

Auſſitoſt que la Sagefemme aura tiré l'enfant de la ſorte, elle le mettra ſur le coſté, luy tournant la face vers elle, pour éviter que le ſang & les eaux qui ſortent immediatement aprés, ne viennent à l'incommoder, ou meſme à le ſuffoquer en luy tombant dans la bouche & dans le nez, comme il pourroit arriver ſi elle le poſoit ſur le dos; enſuite de quoy elle delivrera la femme accouchée de la maniere que j'enſeigneray au chapitre ſuivant. Mais devant cela, elle prendra garde exactement s'il n'y a pas encore quelqu'autre enfant qui ſoit reſté dans la Matrice; car il arrive aſſez ſouvent qu'il y en a deux, & quelquefois meſme davantage; ce qu'elle pourra facilement reconnoiſtre, en ce que les douleurs de l'accouchement ne laiſſent pas de continuer aprés la ſortie de l'enfant, & le ventre de la femme eſt encore extrémement gros; outre cela elle

en ſera tout-à-fait aſſurée, ſi mettant ſa main à l'entrée de la Matrice, elle y ſent d'autres eaux dans leurs membranes, avec un autre enfant ſe preſenter au paſſage. En ce cas, il faut bien ſe garder de délivrer la femme, avant qu'elle ſoit accouchée de ſon deuxiéme enfant, & des autres encore, s'il y en avoit un plus grand nombre; d'autant que les jumeaux n'ayant le plus ſouvent qu'un meſme délivre pour tous, auquel il y a ſeulement pluſieurs cordons, avec autant de ſeparations de membranes, ſi on venoit à le tirer dehors aprés la ſortie du premier enfant, les autres ſeroient en grand danger de leur vie; parce que cette partie leur eſt abſolument neceſſaire tant qu'ils ſont dans la Matrice; & on cauſeroit par ce moyen une grande perte de ſang à la mere. C'eſt pourquoy on retranchera le cordon de l'umbilic du premier ſorti, l'ayant aupa-ravant lié avec un bon fil, mis en quatre ou cinq doubles, de la façon que nous dirons plus preciſément cy-aprés; & on attachera ſon bout reſtant avec un petit cordon à la cuiſſe de la femme, non pas de peur qu'il ne rentre dans la Matrice, mais pour empeſcher qu'elle n'en ſoit incommodée en luy pendant entre les cuiſſes; faiſant auſſi une autre ligature à ſon extrémité, pour empeſcher que le ſang n'en ſorte; aprés quoy ayant oſté cét enfant, on ne fera aucune difficulté de rompre auſſitoſt les membranes de l'autre enfant, pour en faire écouler les eaux (au cas qu'elles ne le fuſſent pas encore) parce que le premier ayant fait le paſſage, on accelere par ce moyen la ſortie du ſecond, dont on aura ſoin de l'accoucher, obſervant toutes les meſmes circonſtances qu'au premier ſorti; ce qu'eſtant fait, on la pourra ſeûrement delivrer comme nous dirons au chapitre ſuivant, aprés que nous aurons declaré noſtre penſée ſur la queſtion qu'on nous a ſouvent faite, à l'occaſion de la naiſſance des enfans jumeaux; pour ſçavoir lequel des deux doit eſtre reputé l'aiſné, entre celuy qui naiſt le premier, & celuy qui vient enſuite.

Ceux qui admettent la ſuperfetation, croyent que le droit d'aiſneſſe devroit appartenir à celuy qui naiſt le dernier, comme ayant eſté le premier engendré au fond de la Matrice; d'où il ne peut pas ſortir que l'autre n'en ait eſté mis dehors. Mais pour moy qui ne ſuis pas bien perſuadé que la ſuperfétation ſe puiſſe faire, je croy que celuy des jumeaux qui naiſt le premier, doit toûjours avoir le droit d'aiſneſſe, comme Eſaü avoit par ſa naiſſance à l'égard de ſon frere Jacob, eſtant tous deux enfans jumeaux de Rebecca femme d'Iſaac, ainſi qu'il eſt écrit au 25. chap. de la Geneſe.



CHAPITRE VIII.

La maniere de délivrer la femme en l'Accouchement naturel.

LA pluſpart des animaux, aprés avoir mis leurs petits hors de leur ventre, ne jettent rien que quelques eaux, & les membranes qui les envelopoient; mais la femme a un arrierefaix qu'elle doit vuider aprés ſon accouchement, comme choſe alors tout-à-fait inutile & incommode: C'eſt pourquoy auſſi-toſt que l'enfant ſera hors de la Matrice, avant meſme que de luy noüer & couper le cordon de l'umbilic, de peur qu'elle ne vienne à ſe refermer, il faut ſans perdre aucun temps délivrer l'accouchée de cette maſſe charnuë, qui eſtoit deſtinée pour fournir du ſang pour la nourriture de l'enfant, pendant qu'il eſtoit dans la Matrice, & qu'on appelle en ce temps avec aſſez de raiſon *arrierefaix;* parce qu'il vient aprés l'enfant, & qu'il eſt comme un autre faix à la femme; ou délivre, parce qu'eſtant ſorti, elle eſt tout-à-fait délivrée. Pour ce faire, la Sagefemme ayant pris le cordon, en fera un ou deux tours à deux doigts de ſa main gauche joints enſemble, afin de le tenir plus ferme; de laquelle pour lors elle le tirera mediocrement; ou bien elle le prendra de cette meſme main gauche

avec un linge sec, afin qu'il ne glisse pas entre ses doigts ; & de la main droite elle le prendra simplement au dessus de la gauche, tout proche de la partie honteuse, tirant pareillement avec elle fort doucement, en appuyant cependant le bout de deux doigts joints ensemble, ou seulement celuy du doigt indice de cette mesme main, étendu & porté à l'entrée du *vagina* sur ce cordon selon sa longueur, comme on peut voir en la figure qui est icy representée ; observant aussi toûjours, pour rendre la chose plus aisée, de tirer & appuyer principalement vers le costé où l'arrierefaix est moins adherent, & de ne pas prendre le cordon recouvert des membranes de l'enfant, qui pendent quelquefois au dehors aprés la sortie de l'enfant, & qui revêtant ce cordon, empeschent qu'on ne le puisse tenir si ferme, que quand on le tient seul ; à cause que les membranes font qu'il glisse facilement dans les mains ; ce qui arrive ordinairement aux accouchemens où les membranes des eaux se sont fort avancées hors du passage devant que de se rompre.

Il faut bien prendre garde sur tout de ne pas tirer & traiter avec trop de violence le cordon, de peur que venant à se rompre, comme il fait quelquefois, tout proche de l'arrierefaix, on ne soit obligé de porter ensuite la main dans la Matrice, pour delivrer la femme ; ou bien mesme que la Matrice, à laquelle cét arrierefaix est quelquefois tres-fortement attaché, ne soit attirée avec luy au dehors, ainsi qu'il est arrivé à quelques personnes que je connois ; comme aussi qu'en estant separé avec trop grand effort, il ne survienne au mesme moment une excessive perte de sang, qui seroit certainement d'une dangereuse suite. On observera donc bien pour ces raisons de l'ébranler, & tirer doucement & peu à peu, de la maniere que nous venons de dire ; pendant quoy, pour en faciliter d'autant plus aisément l'expulsion, la femme soufflera fortement dans une de ses mains fermée, de la façon qu'elle feroit dans l'embouchure d'une bouteille, pour sçavoir si elle n'est pas cassée ; ou se serrant exactement elle-mesme le nez, fera des efforts comme pour se moucher ; ou bien elle mettra un de ses doigts au fond de sa bouche, comme pour s'exciter à vomir ; ou elle s'épreindra de mesme que si elle vouloit aller à la selle, poussant toûjours en bas, en retenant son haleine, comme elle faisoit pour mettre son enfant dehors. Tous ces mouvemens, & ces differentes agitations produisent le mesme effet, & font détacher & expulsent l'arrierefaix de la Matrice.

Outre l'observation de toutes ces circonstances, s'il se rencon-

troit une plus grande difficulté à la chose, on pourra au besoin, aprés avoir reconnu de quel costé cét arrierefaix est situé, commander à une Garde bien avisée, de presser legerement avec le plat de sa main le ventre de l'accouchée, la menant doucement en bas comme par maniere de friction, & ayant égard, sur tout, à ne le pas faire trop rudement. Mais si pour tout cela on ne peut encore l'avoir, on sera obligé de porter la main dans la Matrice pour l'en détacher, & l'en tirer de la façon que je diray au Chapitre suivant, où je montreray la maniere de le tirer quand le cordon en est rompu.

Aussitost qu'on aura délivré l'accouchée, & fait sortir l'arrierefaix de la sorte, on doit bien considerer s'il est tout entier, & prendre garde qu'il n'en reste aucune portion dans la Matrice, ni de ses membranes, ou quelques caillots de sang, lesquels on doit aussi tirer dehors; car ils seroient ensuite cause de tres-grandes douleurs par leur retention; & si la femme s'estoit plainte durant sa grossesse de quelque douleur, dureté, ou pesanteur extraordinaire du ventre, plus grande en un endroit particulier du ventre qu'en l'autre, on examinera encore s'il n'est point resté en sa Matrice quelque corps étrange en maniere de mole ou faux germe, afin de le tirer dans ce mesme temps. Ensuite de cela on songera aux choses necessaires à la mere & à l'enfant, qui sont en cét état, dont nous ferons mention en leur lieu.

Quand la femme a deux enfans, on la delivrera de la mesme façon que si elle n'en avoit eû qu'un; observant seulement, pour les raisons que nous avons fait remarquer au precedent Chapitre, de ne le pas faire devant que tous les enfans soient sortis; aprés quoy on le pourra sans aucun danger, en ébranlant & tirant toûjours doucement, tantost un des cordons, tantost l'autre, & quelquefois tous deux ensemble, & ainsi alternativement tant que tout vienne, y procedant comme j'ay dit cy-dessus; observant toutefois en tirant de la sorte ces cordons, de faire toûjours préceder un peu celuy de l'enfant qui est le premier sorti; afin que par ce moyen l'arrierefaix auquel il est attaché, soit plus aisément tiré hors de la Matrice.

Lorsque l'enfant vient naturellement, la femme accouche, & est delivrée avec fort peu d'aide, en s'y comportant de la maniere que j'ay enseignée dans ces deux derniers Chapitres; de quoy les moindres Sagefemmes sont capables, & souvent mesme faute d'elles, une simple Garde y peut suppléer. Mais il y a bien d'au-

Je n'admets point cette pressement de la main je n'y connois aucune utilité et en la permettant j'ay veu des sagefemmes le faire avec tant de violence que la malade en ressentoit de facheuses suittes et d'ailleurs de quelle secours peut etre ce pressement sur le ventre car il n'est pas possible qu'il aille jusques a faire vider ce qui est contenu dans la matrice a moins qu'il ne fut jusques a l'extreme violence — Je prefere infiniment mieux l'introduction de la main d'un accoucheur quand il la scait conduire a propos. Une molle ou faux germe qui accompagne la grossesse (supposé qu'il y en aye car je n'en ay jamais trouvé depuis plus de trente années que j'accouche) ne peut causer de dureté n'y de pesanteur plus a un endroit du ventre qu'a l'autre parceque les eaux, l'enfant, et l'arrierefait, en ostent la connoissance pendant la grossesse et meme la molle ou faux germe sont sans sentiment quand il y a quelque grosseur ou dureté dans souvente elle est attachée au propre corps de la matrice dont la malade se guerit apres son accouchement sans la participation de l'accoucheur soit par le secours de la nature seule ou celuy des remedes et de l'art quand il paroist une grosseur particuliere au ventre de la femme pendant sa grossesse c'est ou que quelque partie de l'enfant la produit ou que l'arrierefaix peut etre plus gros ou enfin que les eaux et l'enfant peuvent incliner davantage d'un costé que de l'autre la matrice meme peut souffrir cette inegalité dans son corps

Il n'y a pas plus d'autres mesures a prendre pour délivrer une femme lorsque l'accouchement est contre nature que quand il est naturel mais bien quand il est avancé et cela d'autant plus qu'il est avancé par la grande difficulté mesme par l'impossibilité qu'il y a a introduire sa main ou ses doigts dans la matrice pour l'entretenir

tres choses à faire quand l'accouchement est contre nature; car pour lors, l'addresse & la prudence du Chirurgien expert y sont le plus souvent requises. C'est de quoy nous allons maintenant traiter dans toute la suite de ce deuxiéme Livre.

CHAPITRE IX.

De la maniere de tirer l'arrierefaix resté dans la Matrice aprés que le cordon est rompu.

ON peut mettre la maniere presente de faire l'extraction de l'arrierefaix au nombre des accouchemens contre nature; à cause qu'il ne suffit pas, afin que l'accouchement soit dit naturel, que l'enfant soit bien sorti; car il faut encore que la femme soit bien délivrée de son arrierefaix. A l'égard de l'enfant, celuy-cy peut bien estre dit naturel, d'autant qu'il n'a plus besoin de cette partie aussitost qu'il est hors de la Matrice; mais quand à la mere, il luy est tout-à-fait contre nature. Nous parlerons donc en premier lieu de ce fascheux accouchement, parce qu'il participe du naturel, comme nous venons de dire, du costé de l'enfant, qui n'y est en aucun peril, à cause qu'il est déja sorti; aprés quoy nous traiterons de ceux ausquels la mere & l'enfant sont en tres-grand danger, s'ils n'y sont promptement & adroitement secourus.

que l'accouchement de l'enfant soit naturel ou contre nature le delivre peut venir naturellement autant a l'un qu'a l'autre

J'ay déja montré au chapitre precedent, comme on doit délivrer la femme qui accouche naturellement, auquel on peut recourir pour en voir la methode: Mais quelquefois la Sagefemme le voulant faire, vient à rompre le cordon de l'umbilic en le tirant trop fort; ou à cause qu'il est quelquefois si foible, & d'autres fois mesme si corrompu, quand l'enfant est mort, que le peu qu'on y touche en tirant, le fait quitter prise, & separer tout proche de l'arrierefaix, qui reste ensuite dans la Matrice; ou pour y estre trop adherent; ou à cause de la foiblesse de la femme qui n'a pas la force de l'expulser au dehors, pour avoir esté extrémement debilitée par la longueur d'un laborieux travail; ou parce que ne l'ayant pas tiré promptement aprés l'accouchement, la Matrice s'est tellement refermée, qu'elle ne luy peut plus donner passage, laquelle ne peut aussi estre dilatée pour ce sujet, si ce n'est avec une grande difficulté; car elle demeure à sec, quand les glaires & les humiditez na-

Je n'ay tiré sans peine deux et trois jours apres la femme estre accouchée et je n'en ay jamais laissé

quand j'y ay esté apelé dans l'intervalle du temps que je dis une infinité d'exemples m'en sont des temoins asseurez telles que je les raporte dans mon traité des accouchemens il ne faut pas se rebuter d'abord non plus de la contraction ou resserrement des parties que de l'insupportable et cadavereuse odeur j'ay mesme souvent trouvé l'arrierefaix détaché et qui venoit aussitost que j'avois dilaté l'orifice je veux dire que je l'attirois sans peine 4 jours ensuitte

turelles qui ont coûtume de sortir dans l'accouchement, sont écoulées il y a déja long-temps.

J'ay souvent remarqué que les arrierefaix qui sont fort épais, & principalement ceux qui sont comme scyrrheux, sont bien plus difficilement tirez de la Matrice, que ceux dont la substance est molle, & qui n'ont qu'une mediocre épaisseur, qui les rendant plus pliables que les autres, leur permet de s'enfiler plus facilement dans le passage, lors qu'on tire leur cordon, devant qu'il soit separé de leur masse: Et j'ay aussi observé que les cordons qui sont fronsez, quelque gros qu'ils soient, sont bien plus sujets à se rompre en les tirant pour delivrer la femme, que les autres.

Puisque c'est une verité qui ne reçoit point de doute, que l'arrierefaix demeuré dans la Matrice aprés la sortie de l'enfant, est un corps étrange, qui seroit capable en y restant de causer la mort à la femme, nous devons faire en sorte qu'il n'y sejourne aucunement, s'il est possible. C'est pourquoy ayant essayé de la delivrer, comme nous avons montré au susdit chapitre, si le cordon vient à se rompre ainsi proche de l'arrierefaix, il faut aussitost, devant que la Matrice se soit refermée, porter la main dedans, qui soit bien ointe d'huile, ou de beurre frais, & qui ait les ongles des doigts rognez fort prés, pour l'en separer doucement avec elle, & le tirer dehors avec les grumeaux de sang qui y peuvent estre. Quand le cordon de l'umbilic n'est point rompu, il nous conduit facilement en le suivant de la main, au lieu où cét arrierefaix est situé; mais l'estant, & ayant tout-à-fait quitté prise, nous n'avons plus ce guide; pour lequel sujet on doit bien prendre garde pour lors à ne pas se tromper, en prenant une partie pour l'autre; comme j'ay veû faire une fois à une Sagefemme, qui croyant tirer l'arrierefaix ainsi resté dans la Matrice, tiroit fortement la Matrice mesme, tenant avec la main son orifice interne, qui est ordinairement fort pendant & allongé dans le col de la Matrice aussitost que l'enfant en est sorti: Mais voyant que tous les efforts qu'elle faisoit ne servoient qu'à faire extrémement souffrir la pauvre malade, elle fut contrainte de me ceder sa place, & d'avoüer qu'elle n'en pouvoit pas venir à bout, quoy qu'elle se fust auparavant temerairement vantée d'estre plus capable en son Art qu'aucun Chirurgien.

Aussitost donc qu'on aura porté la main, comme j'ay dit, dans la Matrice vers son fond, on y trouvera l'arrierefaix, qu'on connoistra par un grand nombre de petites inégalitez qu'y font toûjours les racines des vaisseaux umbilicaux du costé qu'ils y vien-

Il est vray qu'un gros arrierefaix est plus difficille a tirer au dehors mais en recompense il est plus facille a detacher et il n'y a souvent pour l'avoir qu'a porter la main a l'entrée de la matrice ou il est arresté l'empoigner et le tirer dehors la chose se faisant sans autre difficultés

tant que le cordon subsiste il n'y a autre loy a donner que la douceur et la patience en faisant agir la malade comme il est dit quand il est rompu il faut detacher cet arrierefaix par le lieu qu'il a commencé a [illegible] de luy mesme s'il n'y en a point il faut commencer et finir avec toute la douceur possible la violence n'y ayant aucun lieu comment donc pouvoit il avoir la cruelle patience de laisser agir cette sagefemme si contre la droite raison sans l'interrompre dans sa tiranique maniere et voir avec tranquilité souffrir cette infortunée femme les estranges douleurs qu'un tiraillement continuel de la nature qu'estoit celuy que cet auteur marque faut il long temps qu'il le dut [illegible] avoir donné l'ordre qu'il estoit en droit de donner en prenant la place de cette megere connoissant comme il faisoit combien les parties nerveuses et membraneuses sont sensibles et specialement celle cy par rapport a la consequence et aux suites qui en pouvoient arriver, estoit ce par politique ou par malice je laisse a en juger ceux qui l'ont connu

nent aboutir, lesquelles le feront aisément distinguer d'avec la Matrice, s'il y est encore adherent. Mais si on le trouve entierement détaché de la Matrice, il ne sera pas difficile de le tirer quand on aura la main dedans; & s'il y est adherent, ayant reconnu de quel costé il l'est moins, on commencera par cét endroit à le séparer tout doucement, en mettant pour ce sujet quelques doigts entre la Matrice & la partie de l'arrierefaix qui en est un peu détachée, quoy faisant, le reste se détachera bien mieux; ce qui se fait de même que nous le pouvons concevoir par l'exemple d'une carte collée contre quelque chose; car elle en est bien plus facilement separée si elle est tirée par l'endroit où elle commence à se détacher, que si elle est prise par celuy où elle est tout-à-fait jointe. On continuera donc à prendre ainsi peu à peu l'arrierefaix jusques à ce qu'il soit entierement détaché, aprés quoy on le tirera dehors; prenant bien garde à n'y pas aller trop rudement, & observant cependant, si on ne peut pas faire autrement, de laisser plûtost quelque legere portion de cét arrierefaix, que d'écorcher ou égratigner la moindre partie de la substance de la Matrice; de peur qu'il n'y survint grand flux de sang, ou une inflammation & gangréne, dont la mort s'ensuivroit; se gardant bien aussi de ne le pas tirer trop fortement avant qu'il soit tout-à-fait separé; afin de ne pas amener la Matrice avec luy, & le conservant autant entier que le pourront permettre ces reflexions, pour le montrer ensuite aux assistans, & leur faire connoistre que l'operation aura esté bien faite. Mais le plus souvent ce n'est pas tant l'adherence de l'arrierefaix à la Matrice, qui le retient ainsi au dedans, que c'est la seule contraction de son orifice interne, en la partie interieure duquel il se fait quelquefois immediatement aprés la sortie de l'enfant, un fort étranglement, semblable à celuy qu'on voit au milieu d'une callebasse; car cét orifice n'estant pas dilaté à proportion de la grosseur du corps de l'arrierefaix, l'arreste; & ne luy pouvant pas donner passage, fait souvent rompre & détacher entierement le cordon de l'umbilic.

Lors que le Chirurgien sera mandé, si la Matrice n'est pas assez ouverte pour y pouvoir mettre sa main dans l'abord, il oindra aussitost d'axonge les parties genitales de la femme, afin qu'il les puisse plus facilement dilater; aprés quoy il l'y introduira petit à petit, sans néanmoins user de grande violence, où bien seulement deux ou trois de ses doigts, avec lesquels il prendra une portion du corps de l'arrierefaix qui se presente presque toûjours à l'orifice interne,

& tirera doucement, & un peu obliquement de costé & d'autre ce qu'il en tient, taſchant toûjours, en conſervant ſa premiere priſe ſans la rompre, autant qu'il le pourra faire, d'en reprendre une autre plus avant, à proportion qu'il fait avancer peu à peu le corps de l'arrierefaix, faiſant toûjours en ſorte que dans la priſe qu'il tiendra il y ait une partie de ſes membranes; car s'il tiroit ſeulement la ſubſtance ſpongieuſe de l'arrierefaix, elle ne manqueroit pas de ſe rompre par morceaux, à cauſe de ſon extréme molleſſe; & cependant, la femme de ſon coſté contribuera beaucoup à cette dilatation, comme auſſi à l'expulſion de l'arrierefaix, ſi elle pouſſe fortement en bas, retenant ſon haleine, & s'excitant à vomir ou à éternuer, & faiſant les autres choſes dont nous avons fait mention au precedent Chapitre.

Mais ſi pour tout cela elle ne peut vuider cét arriérefaix; & ſi ſa Matrice, à cauſe qu'elle eſt trop enflammée, ne peut eſtre aſſez dilatée pour l'aller querir ſans violence, ou s'il y eſt tellement adherent qu'il n'en puiſſe eſtre ſeparé; pour lors, afin d'éviter un plus grand mal, on commettra l'opération à la nature, luy aidant par le moyen des remedes qui le feront ſuppurer. Pour ce ſujet on fera des injections dans la Matrice avec la decoction de mauves, guimauves, parietaire, & graine de lin; dans laquelle on ajoûtera de l'huile d'amandes douces, & de l'huile de lis, ou un bon morceau de beurre frais. Cette injection la lénira & temperera, & en l'humectant & amolliſſant rendra ſon orifice plus facile à ſe dilater, & aidera par la ſuppuration qu'elle fera de l'arrierefaix à le détacher plus facilement. Pour en procurer encore plûtoſt l'expulſion, il faudra donner à la femme quelque clyſtere un peu fort, afin que les épreintes qu'elle fera pour aller à la ſelle, le luy puiſſent faire vuider; ce qui arrive à pluſieurs qui le rendent dans le baſſin, & quelquefois meſme lors qu'elles n'y ſongent pas.

On peut auſſi en ce temps, pour éviter que la fiévre ne ſurvienne, comme elle a accoûtumé, & beaucoup d'autres accidens, luy tirer du ſang du bras ou du pied, ſelon qu'il ſera jugé plus à propos & neceſſaire; & cependant il faut principalement fortifier la femme, pour empeſcher que les vapeurs fétides & cadavereuſes provenant de la pourriture de l'arrierefaix, ne ſe communiquent aux parties nobles; ce qu'on fera par de bons cardiaques, deſquels on luy fera uſer ſouvent, non pas compoſez de ces confections de theriaque, de mitridat, ou d'autres de pareille nature, dont on ne peut donner aucune raiſon qu'en admettant leurs facultez ſpecifiques, ou plû-

toſt imaginaires; leſquelles choſes ſont plus propres à faire vomir qu'à conforter le cœur. Mais les veritables cardiaques qu'on luy donnera, feront de ceux qui font bonne nourriture, & qui en meſme temps réjoüiſſent l'eſtomac, ſans le dégoûter, comme font ces ſortes de drogues qui ne ſont bonnes que pour ceux qui les vendent; car comme *Pline* nous enſeigne tres-bien au 1. chap. du 29. liv. de ſon Hiſt. Nat. parlant de ces precieuſes compoſitions, & principalement de la theriaque : *Oſtentatio artis, & portentoſa ſcientiæ venditatio manifeſta eſt.* Ce n'eſt autre choſe qu'une oſtentation de l'art, & une prodigieuſe vanité manifeſte d'une ſcience ridicule. *Ac ne ipſi quidem illam novere*, laquelle n'eſt pas meſme connuë de ceux qui l'ordonnent, comme il le prouve fort bien par pluſieurs raiſons qu'il allegue en ce meſme Chapitre. Neanmoins il y a des perſonnes tellement infatuées de ces ſortes de remedes (qui dans la verité ſervent plûtoſt d'empeſchement à la nature) qu'elles ne croiroient pas bien guerir ſi on ne leur en ordonnoit: Mais, *qui vult decipi, decipiatur*; c'eſt-à-dire en bon François, qui voudra eſtre trompé ſoit trompé.

On preferera donc pour le ſujet que nous venons de dire, de donner à la femme des boüillons & conſommez faits avec chairs de veau & de volaille, dans leſquels on mettra le jus d'une orange devant que de les luy faire prendre; & elle pourra auſſi boire un peu de limonade, ou de l'orangeade; ou bien on meſlera dans ſa tiſane ordinaire un peu de ſyrop de limon, ou de celuy de grenade (car ces ſyrops qui ſont tres-agreables au gouſt, ſont fort propres à réjoüir l'eſtomac, & à fortifier le cœur contre les vapeurs malignes, d'autant qu'ils reſiſtent à la pourriture des humeurs) ou meſme on luy fera prendre de temps en temps (ſi elle eſtoit debile & ſans fiévre conſiderable) quelque peu de bon vin bien trempé, lequel nous pouvons dire eſtre le meilleur & le plus naturel de tous les cardiaques. Au ſurplus on fera d'autres remedes ſelon les accidens qui ſurviendront, à cauſe de la retention de l'arrierefaix, taſchant toûjours de le faire ſortir le plûtoſt qu'on pourra; car tant qu'il demeurera dans la Matrice, la femme y reſſentira continuellement une grande peſanteur, & de grandes douleurs preſque ſemblables à celles qui precedoient l'enfantement, quand meſme il n'y en feroit reſté qu'une portion; & juſques à ce qu'elle ait tout-à-fait vuidé ce corps étrange, elle réïterera toûjours ſes efforts; qui néanmoins luy feront vains, ſi les choſes n'y ſont bien diſpoſées auparavant. Mais d'autant plus que l'arrierefaix ainſi retenu eſt petit, d'autant plus

difficilement peut-il assez souvent estre jetté dehors ; à cause que l'impulsion que la femme peut faire de sa part en s'épreignant n'est pas si grande, quand le corps qui est contenu dans la Matrice est petit, que quand il est d'une grosseur considerable ; car pour lors elle est bien plus fortement poussée & comprimée ; outre cela, c'est qu'il en arrive de mesme qu'aux fruits qui se détachent & qui tombent d'eux-mesmes de l'arbre quand ils sont meurs, & qui au contraire en sont difficilement separez lors qu'ils sont encore verts : C'est ce qui fait que la femme qui avorte est souvent bien plus difficilement delivrée que celle qui accouche à terme.

Il y a beaucoup de Sagefemmes, qui aprés avoir rompu le cordon de la façon dite cy-dessus, laissent souvent leur besogne imparfaite, & remettent le reste à l'œuvre de nature ; & quelquefois aussi les pauvres femmes meurent, à cause des grands accidens qui arrivent ordinairement avant l'entiere suppuration de l'arrierefaix ainsi retenu. Mais si elles veulent éviter ce malheur, lors qu'elles se rencontrent en pareille occasion, il faut qu'elles fassent leur possible de delivrer aussitost la femme, comme nous avons dit ; ou si elles ne s'en sentent pas capables, parce qu'il faut porter la main dans la Matrice pour le faire, ce qui est plûtost le fait du Chirurgien, qui en a une parfaite connoissance, elles doivent le mander promptement, afin qu'il trouve lieu, n'estant pas encore tout-à-fait refermée, d'y introduire la sienne ; car plus elles differeroient, d'autant plus la chose seroit-elle aprés difficile.

Il y en a d'autres qui ont bien assez de hardiesse pour entreprendre cette opération ; mais faute d'industrie & de connoissance necessaire elles n'en peuvent pas venir à bout, & laissent parfois la chose en pire estat que si elles n'y eussent pas touché, comme il estoit arrivé à une femme du fauxbourg S. Marcel, que je fus delivrer, trois jours aprés avoir esté accouchée à demy-terme par une Matrone du mesme Fauxbourg, sur la requisition que m'en fit Monsieur *Bessier*, mon Confrere, qui me conduisit & accompagna chez elle ; où estant, je trouvay qu'elle ressentoit de continuelles douleurs par tout le ventre, qui la tenoient comme si elle eust encore voulu accoucher, vuidant par sa Matrice des humiditez noirastres, plus fetides & plus puantes six fois que ne feroit l'essence d'un retrait, & qu'elle avoit outre cela une grande douleur de teste avec la fiévre, qui dans peu se seroit sans doute bien augmentée, si je ne l'eusse délivrée en ce temps comme je fis. Pour lequel sujet m'estant informé tant d'elle que des assistans qui estoient dans sa chambre

bre

bre de quelle maniere elle estoit accouchée & depuis quel temps, on me dit qu'il y avoit déja trois jours entiers; mais que sa Sagefemme n'ayant pas pû la delivrer tout-à-fait, avoit seulement tiré quelques petites portions de l'arrierefaix, & dit qu'on ne se devoit pas mettre en peine de ce qui estoit resté, faisant toûjours vainement esperer qu'il viendroit bien de luy-mesme, & qu'au surplus il n'y avoit rien à faire qu'à se donner patience. A la verité, elle n'estoit pas si blasmable, pour ne pouvoir pas délivrer cette pauvre femme, qu'elle l'estoit pour ne la pas faire secourir, aussitost qu'elle reconnut que la difficulté passoit sa capacité, par une personne qui l'entendist mieux qu'elle. Aprés ce recit, ayant mis, pour connoistre l'estat des choses presentes, deux de mes doigts dans le *vagina*, je trouvay l'orifice interne de sa Matrice presque exactement fermé, dans lequel néanmoins j'introduisis le doigt indice, où estant, en le fléchissant de costé & d'autre sans le retirer, je dilatay peu à peu avec luy cét orifice, en telle sorte que j'y fis entrer le doigt suivant, avec lesquels deux seuls, n'y en pouvant pas mettre davantage, je tiray trois morceaux de l'arrierefaix, gros comme des noix, qui y estoient restez, les prenant l'un aprés l'autre entre mes deux doigts, de la maniere que font les écrevisses, lors qu'elles veulent serrer quelque chose avec une de leurs pattes fourchuës; & ainsi faisant je delivray entierement cette femme, laquelle incontinent aprés ne ressentit plus aucune douleur, & se porta tres-bien ensuite, comme il est arrivé à un grand nombre d'autres à qui j'ay donné un pareil secours. Mais sans cela cette femme auroit indubitablement couru le hasard de la vie, à cause de la grande corruption de ce qui estoit retenu dans sa Matrice; car ce que j'en tiray ainsi, sentoit si mauvais, que plus de deux jours aprés, il me sembloit que ma main en avoit encore une puante odeur, quoy que je l'eusse lavée trois ou quatre fois avec du vinaigre.

Mais il arrive souvent dans les avortemens des premiers mois, qui se font toûjours avec quelque perte de sang, que l'enfant qui est petit, est expulsé de la Matrice avec quelques membranes farcies de caillots de sang, dans le temps que la Sagefemme n'est pas auprés de la malade pour la secourir, & que les personnes qui ne se connoissent pas à la chose, n'examinent pas precisément si parmy ces excretions la femme a vuidé l'arrierefaix; lequel est pour lors retenu au dedans, à cause que la Matrice se referme aussitost que l'enfant en est sorti; à quoy la Sagefemme ne prend pas aussi quelquefois garde quand elle est arrivée; ce qui fait que la chose se rend

d'autant plus difficile par cette negligence; ensuite de quoy la femme qui n'est pas promptement délivrée de l'arrierefaix ainsi resté dans sa Matrice, est sujette à plusieurs fascheux accidens, & principalement à des pertes de sang, qui ne cessent pas ordinairement devant que ce corps étrange en ait esté mis dehors; comme il arriva un jour à la femme du Concierge de nostre maison de saint Cosme, la quelle avorta d'un petit enfant de deux mois, long comme le doigt, & vivant; lequel fut baptisé à l'instant par un Prestre qui se trouva là par bonheur; incontinent aprés quoy on laissa ce petit enfant encore palpitant sur une table avec quelques caillots de sang que la femme avoit vuidez, afin de songer à elle qui estoit tombée en foiblesse. Mais durant qu'on estoit occupé auprés de la mere, un chat vint aussitost qui le mangea, & l'avala entierement comme si c'eust esté une souris, avec tous les caillots de sang; ce qui fut cause que la Sagefemme ne put pas examiner si l'arrierefaix n'estoit pas sorti parmi ces excretions; pour lequel sujet se contentant de la toucher, & ayant reconnu que sa Matrice s'estoit refermée, elle crût qu'il n'y estoit rien resté; mais comme l'arrierefaix de ce petit enfant y estoit neanmoins demeuré tout entier, la femme sentit de continuelles douleurs dans le ventre durant deux jours, avec une perte de sang, qui vint en si grande abondance au bout de ce temps, que si je ne fusse arrivé dans ce moment pour luy tirer cét arrierefaix, comme je fis, elle n'auroit pas esté assurément encore deux heures sans mourir.

Je ne veux pas oublier d'avertir les Chirurgiens & les Sagefemmes, & mesme les jeunes Medecins, d'une chose qui merite bien d'estre observée, qui est, qu'il faut toûjours faire plûtost l'extraction de l'arrierefaix par l'opération de la main, autant qu'elle est possible sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion, comme on fait souvent tres-mal à propros avec des remedes pris interieurement; car toutes les drogues qui peuvent produire cét effet, estant ou purgatives ou diuretiques & extrémement chaudes, contribuent fort à faire venir la fiévre à la malade, & souvent luy faisant faire de grands efforts inutiles, luy font venir des pertes de sang, ou augmentent celle qu'elle a déja, ou luy causent des flux de ventre, des inflammations, ou des descentes & des cheûtes de Matrice, qui sont toûjours beaucoup plus préjudiciables à la femme, que ne pourroit estre le peu de violence qu'un Chirurgien bien entendu en son Art luy pourroit faire, en tirant l'arrierefaix par l'opération de la main. C'est à quoy on doit bien prendre garde.

Mais comme il arrive ordinairement que dans les avortemens qui se font aux premiers mois, l'orifice interne de la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petitesse & de la molesse du corps de l'enfant qui en est expulsé, il n'y a souvent pas lieu d'y pouvoir introduire plus d'un seul doigt: En ce cas il vaut quelquefois bien mieux, s'il n'y a pour lors aucun accident pressant, commettre entierement l'expulsion de ces petits arrierefaix à l'œuvre de nature, en l'aidant par les injections & les autres remedes que j'ay enseignez cy-dessus, que d'user d'aucune violence trop considerable pour les tirer avec la main.

J'ay souvent remarqué que dans les avortemens qui ont esté precedez durant quelque temps de fortes douleurs, l'arrierefaix est pour l'ordinaire assez facilement expulsé de la Matrice, ou tiré avec l'enfant; mais quand l'avortement se fait presque subitement, sans que les douleurs qui auroient pû faire détacher l'arrierefaix ayent precedé; pour lors il reste assez souvent au dedans de la Matrice, & n'en est expulsé ou tiré qu'avec peine.

Ce que nous avons dit dans ce Chapitre doit suffire pour faire connoistre comment on se doit comporter en pareille occasion. Montrons maintenant ce qu'il faut faire en chacun des autres accouchemens contre nature.

CHAPITRE X.

Des accouchemens laborieux & difficiles, & de ceux qui sont contre nature; de leurs causes, de leurs différences, & le moyen d'y remedier.

apres que J'ay Examinné toutes les causes qui selon ~~[illegible]~~ M. peuvent donner occasion a un accouchement laborieux difficille ou contre natu^re^ Loin de les faire rouler sur celles que cet Exelent & Experimenté accoucheur raporte. Je les ay au contraire regardes comme la suitte & leffet d'un hazard que la raison ny lexperience n'en scavoient Expliquer ny comprendre sans qu'il y en aye aucune de toutes celles qui sont raportées

POur mieux faire entendre les choses, nous dirons qu'il se rencontre trois sortes de fascheux accouchemens; sçavoir, le laborieux, le difficile, & celuy qui est tout-à-fait contre nature. Le laborieux est un accouchement fascheux, par lequel la mere & l'enfant (quoy qu'il vienne dans une situation naturelle) ne laissent pas tous deux de beaucoup souffrir, & d'estre plus travaillez qu'à l'ordinare: Le difficile se peut rapporter à ce premier, & outre cela, il est accompagné de quelques accidens qui le retardent, & y causent de la difficulté. Mais l'accouchement contre nature est celuy qui à cause de la mauvaise situation de l'enfant ne peut jamais se faire sans l'aide de l'opération de la main. Dans l'accou-

dans ce chapitre sur laquelle un accoucheur puisse ny doive faire aucun fond de crainte ny dasseurance non plus qu'a légard des femmes qui sont dans un age competend & auxquelles la nature na rien oublié dans la composition de corps En general ny ~~[illegible]~~ d'aucunes parties En particulier Estant mesmes celles que lon voit perir le plus ordinairement dans leurs accouchements & qui ont le plus de peinnes a mettre leurs Enfant au monde que les tres Jeunes & fort avancées En age ny courant pas un plus grand risque

Je ne regarde qu'une seule cause qui peut rendre tous les accouchemens naturels heureux a quelques femmes que ce puisse estre soit grande petite jeune ou vieille boiteuse bossue ou droitte, et sans laquelle ils sont toujours

chemement laborieux, & dans le difficile, la nature travaille toûjours un peu y estant assistée, mais en celuy qui est entierement contre nature, tous les efforts qu'elle peut faire sont vains & inutiles, & il n'y a pour lors que le Chirurgien expert qui soit capable de la délivrer, sans lequel elle ne manqueroit pas de succomber.

Les difficultez qui se rencontrent aux accouchemens, arrivent ou de la part de la mere, ou de la part de l'enfant, ou mesme de celle de tous deux. De la part de la mere, à cause de la mauvaise disposition de tout son corps, ou seulement de quelques-unes de ses parties, & principalement de la Matrice, ou bien à cause de quelque forte passion de l'ame dont elle peut estre préoccupée. Pour raison de tout son corps, comme si elle est trop jeune, ayant le passage trop étroit, ou trop vieille estant grosse de son premier enfant; d'autant que pour lors ses parties qui sont plus seches & plus dures, ne peuvent pas si facilement prester à la dilatation necessaire, comme il arrive aussi à celle qui est trop maigre; & outre cela les vieilles ont l'articulation du *coccyx* ou croupion plus ferme; ce qui fait qu'il ne cede pas si aisément à la sortie de l'enfant, qu'aux jeunes, qui ont cette partie encore cartilagineuse. Celle qui est petite & trapuë, ou contrefaite, comme la bossuë, n'a pas la poitrine assez forte pour bien faire valoir ses douleurs, & les pousser en bas; comme aussi celle qui est foible, soit naturellement ou par accident; & les boiteuses ont quelquefois les os du passage mal conformez; la delicate & trop sensible, ou apprehensive de la douleur, a encore bien plus de peine qu'une autre; car cela l'empesche de s'efforcer, comme aussi celle dont les douleurs sont petites, & qui viennent de loin à loin, ou qui n'en a point du tout; les grandes coliques nuisent pareillement à l'accouchement, en empeschant les veritables douleurs. Toutes maladies grandes ou aiguës le rendent tres-penible, & d'une fascheuse suite, selon le sentiment d'*Hipocrate*, en l'Aphor. 30. du 5. livre : *Mulierem gravidam morbo quopiam acuto corripi, lethale.* Comme quand elle est surprise de quelque fiévre violente, d'une pleuresie, d'un grand flux de sang, de frequentes convulsions, de dysenterie, ou de quelque autre grande maladie. Les excremens retenus causent aussi beaucoup de difficulté à la femme qui accouche; comme s'il y a quelque pierre en la vessie, ou qu'elle soit extrémement pleine d'urine, sans s'en pouvoir décharger, ou que l'intestin *rectum* soit rempli de matieres endurcies, ou si la femme a de grosses hemorrhoï-

longs difficilles et laborieux qui sont les douleurs apropos et de la nature qu'elles doivent estre, pour estre jugees bonnes lorsqu'a proportion que le travail augmente elles se sont trouvees au secours des femmes que j'ay accouchees tant a l'age de treise et quatorze annees que de cinquante et cinquante deux. Je n'y ay rien trouvé de extraordinaire ny de facheux non plus a l'egard de la matrice touchant sa delicatesse ou sa dureté qu'aux autres parties qui servent selon ~~[illegible]~~ a rendre un accouchement long ou prompt cet excelent homme n'ayant pas songé aux causes veritables qui y sont obstacles qui ne consistent jamais dans celles cy quand la femme en travail a des douleurs telles que je les demande mais bien dans le detroit que forment les os ischyon sacrum et pubis c'est en cet endroit que la teste de l'enfant demeure jusques a ce qu'elle en aye pris la figure et qu'elle se soit aplatie ou allongée en sorte qu'elle puisse sortir a la fin et par le secours des douleurs qui causent une compression continuelle de la matrice sur tout l'enfant et le force par cette violence a avancer peu a peu jusques a ce qu'enfin il aye forcé ce detroit; toutes les autres parties qui n'estans que membraneuses ne peuvent

au plus qui retarde la sortie de l'Enfant de quelque douleurs [illegible] sant qu'il se puisse ariver autre chose que leur dilatation ou déchirement au cas que la dilatation ne se fait pas suffisante, ce que j'avance Icy se justifie par deux choses la premiere par le dechirement de la fourchette qui s'est fait selon que [illegible] le rapporte ce qui ne se peut faire que par la sortie de la teste de l'Enfant et la fin de l'accouchement apres avoir eu passé le détroit donc [illegible] ne s'est [illegible] de parler, au contraire de la seconde Rapportée par le meme auteur dans le chapitre suivant ou il dit que l'accouchement n'estoit pas plus avancé quoy qu'un chirurgien eust ouvert avec un Instrument la partie Inferieure de la Vulve * nonobstant quoy l'Enfant estoit demeuré en ce lieu qui est veritablement le detroit formé par les os sus nommes Et mais autant les douleurs sont a souhaiter dans un accouchement naturel autant Elles sont a craindre dans celuy qui est contre nature parce qu'en comprimant l'enfant par la contraction que chacune de ses douleurs cause a la matrice Elles presentent un obstacle Invincible a la main de l'accoucheur qui se trouve si serrée que les Esprits ne peuvent couler jusques aux doigts pour les faire agir Et qui l'oblige de la retirer souvent pour leurs en procurer le retour ce qui n'arrive pas lorsque les douleurs ne sont pas de la partie mais Il faut aussy que ce détroit qui se trouve spécialement entre les os ilium et pubis ne soit pas contre nature Et que la main y puisse passer apres quoy Il n'y aura rien de difficile a un veritable accoucheur * observat I. * observat xxxi car autrement Il n'y a de resource que dans l'operation cesarienne

des & fort douloureuses; & sa mauvaise situation y apporte encore quelquefois un grand retardement. Les fortes passions peuvent encore beaucoup contribuer à rendre l'accouchement difficile; comme la crainte, la peur, la tristesse, la timidité & autres; & la femme qui avorte a bien plus de peine que celle qui accouche à terme; comme aussi celle qui s'est blessée, quoy qu'elle soit à peu prés proche de son temps.

Quant à la difficulté qui se rencontre à raison de la Matrice seule, c'est, ou de ce qu'elle n'est pas bien située, ou de sa mauvaise conformation, ayant son col trop étroit, ou trop dur & calleux; soit naturellement ou par quelque accident survenu, comme par quelque tumeur ou apostême, ou ulcere, ou chair superfluë, soit dans son col, ou à son orifice interne, ou à cause de quelque dure cicatrice, provenant de quelque violent accouchement qui aura précedé.

Outre cela les choses qui sont contenuës dans la Matrice avec l'enfant rendent aussi l'accouchement difficile; comme si ses membranes sont si fortes qu'elles ne se puissent rompre, ce qui l'empesche quelquefois de pouvoir s'avancer au passage; ou si foibles que les eaux les percent trop tost; car estant écoulées devant le temps, il demeure à sec dans la Matrice; s'il s'y rencontre quelque mole; si l'arrierefaix vient à sortir le premier, ce qui cause une grande perte de sang à la mere, & certainement la mort à l'enfant, à moins qu'il ne soit mis hors de la Matrice, ou qu'il n'en soit tiré tout aussi-tost; & mesme la sortie du cordon de l'umbilic luy cause une suffocation soudaine, si on n'y remedie promptement par l'accouchement.

Pour ce qui est des empeschemens qui arrivent de la part de l'enfant; c'est quand il a la teste trop grosse, quand il a le ventre hydropique, quand il est monstreux, ayant deux testes, ou estant joint à un autre enfant, ou bien avec quelque mole, ou avec un autre corps étrange; quand il est mort, ou si foible qu'il ne peut aucunement contribuer à sa sortie; & quand il se presente en mauvaise figure & situation; comme aussi quand il s'en trouve deux ou davantage; à cause que la situation des enfans, qui sont pour lors en chaque costé du ventre, empesche les douleurs de l'accouchement de répondre en ligne droite en bas.

Outre toutes ces difficultez dont je viens de parler, j'ay tres-souvent remarqué que le travail des femmes est beaucoup prolongé, & rendu fort laborieux par quelqu'une des trois causes particulieres qui suivent: Sçavoir, ou par la grosseur excessive de tout

Son noie par ce que je dis des fortes douleurs qui ... Entre en quelque facon dans le meme sentiment de autant que je les ay regardees comme la cause efficiente et finalle de l'accouchement de toutes sortes de femmes.

le corps de l'enfant, qui fait qu'il demeure long-temps devant que de pouvoir estre poussé dans le passage ; ce qui n'arrive qu'aprés que les fortes douleurs sont venuës, & ont duré bien du temps : ou bien parce que l'enfant a le col, ou quelqu'un de ses bras embarrassé du cordon de son nombril ; ce qui fait que les douleurs de la femme, au lieu de tendre en bas, rejallissent vers les reins ; car pour lors la douleur ne peut pousser l'enfant en bas, sans que le cordon qui est beaucoup accourcy, quand le col de l'enfant en est ainsi entouré, tiraille en mesme temps le délivre, & fasse rejallir, comme je viens de dire, la douleur dans le ventre, ou vers les reins : Et la troisiéme de ces causes particulieres est quand l'enfant vient la face en dessus ; parce que dans le temps des douleurs de la mere, son ventre en se contractant comprime la Matrice sur l'inégalité des bras & des jambes de l'enfant, qui sont en dessus comme la face ; ce qui fait que le mouvement de la douleur en estant intercepté, ne peut pas si facilement pousser l'enfant dehors, que si la compression se faisoit sur le dos de l'enfant, comme il arrive quand il a la face dessous, qui est la situation naturelle. Mais il y a encore une autre difficulté qui est quelquefois causée par l'ignorance de la Sagefemme, qui faute de bien sçavoir son Art, empesche la nature de faire son opération, au lieu de l'aider au besoin.

Parlons à present des moyens par lesquels nous pourrons remedier à toutes ces choses, & secourir la femme dans l'accouchement laborieux & difficile ; à quoy nous reüssirons, si nous avons une parfaite connoissance des causes de la difficulté ; comme si elle vient de la part de la mere qui est trop jeune, estant aussi trop étroite, on la traitera fort doucement, & on luy amollira les passages avec huiles, graisses, ou beurre frais, en les oignant de ces choses long-temps avant l'heure de son accouchement, pour les relascher & les rendre plus faciles à se dilater, de peur qu'il ne se fasse ruption de quelque partie par la sortie de l'enfant ; car il arrive quelquefois qu'il s'y fait une dilaceration jusques à l'*anus* par laquelle les deux trous sont exterieurement mis en un. Si la femme est avancée en âge lors qu'elle est grosse de son premier enfant, elle s'oindra pareillement les parties basses, pour amollir l'orifice interne de la Matrice, qui estant plus dur & calleux a bien plus de peine à prester à la distension necessaire à l'accouchement ; ce qui est cause que le travail de ces sortes de femmes est toûjours beaucoup plus long que celuy des autres, & que leurs enfans à force d'estre poussez contre cét orifice interne, & aussi de demeurer long-temps au pas-

Elle ne le sont pas moins lorsque l'enfant est gros soit aussi ou encore que le cordon le retienne par le col ou par la main qu'il ait la face en haut ou en bas quelques douleurs de plus ou de moins en font l'affaire, sans lesquelles il n'y aura que l'ouverture du crane le tire tete ou le crochet qui pourra y suppleer. La sage femme ne nuit ny ne sert et ne contribue presque rien a la sortie de l'enfant quand l'accouchement est naturel mais c'est son unique affaire quand il est contre nature. Ce n'est pas la femme seule qu'il faut traiter de la sorte mais toutes en general. C'est une pauvreté que pretendre amollir des passages la nature y scait pourvoir a merveilles. le reste je l'ay repondu

sage, viennent ordinairement avec de grosses tumeurs contuses sur leur teste.

Les femmes petites & contrefaites ne seront mises au lit pour accoucher, que le plus tard qu'on pourra, & seulement lorsque leurs eaux auront percé les membranes; mais elles se doivent tenir debout, & se promener dans la chambre, si leurs forces le permettent, estant soutenuës par dessous les bras; car ainsi faisant, elles respireront plus facilement, & feront bien mieux valoir leurs douleurs, que si elles estoient au lit, où elles demeurent tout accroupies & entassées. Celle qui est fort maigre humectera aussi ses parties, les oignant des mesmes huiles & axonges, pour les rendre plus molles & plus glissantes, afin que la teste de l'enfant ne demeurant pas trop long-temps à sortir, ne soit pas tant comprimée, ni meurtrie par la dureté des os de la mere qui forment le passage.

La femme foible sera fortifiée, afin qu'elle puisse supporter les douleurs de l'accouchement, luy donnant quelque bon consumé, comme aussi un peu de vin, ou une rostie trempée dedans, ou autres confortatifs, selon l'exigence des cas. Si elle est apprehensive de la douleur, on la consolera, l'assurant qu'elle n'en souffrira plus gueres, & luy donnant courage par l'esperance d'estre bien-tost délivrée; si au contraire ses douleurs ne sont que petites & legeres, venant de loin à loin & de mauvaise espece, rejallissant vers les reins, ou si elle n'en a aucunes, on les luy provoquera, en luy donnant un ou plusieurs clysteres qui soient un peu forts, afin de les exciter par les épreintes qui viennent en allant à la selle; aprés quoy elle se promenera aussi dans sa chambre, afin que la pesanteur de l'enfant y puisse encore contribuer; & si les douleurs qu'elle avoit eûës fort bonnes dans tout le commencement de son travail, estoient entierement cessées, on les réveillera en luy faisant prendre par la bouche, si elle n'a pas de fiévre considerable, l'infusion de deux drachmes de sené dans peu de liqueur, y meslant le jus d'une orange aigre, pour éviter qu'elle ne vomisse le remede; & une heure ou deux aprés qu'on luy aura fait prendre, on luy donnera un clystere un peu fort, afin que ces deux remedes produisant leur effet en mesme temps, les douleurs de l'accouchement en puissent estre plus facilement provoquées. J'ay souvent veû de tres-bons effets de l'usage de ce remede, dont j'ay coûtume de me servir avec bon succés de la maniere que je viens d'enseigner, dans les accouchememens laborieux où les enfans sont en danger de perir aussi-bien que les meres, quand la teste de l'enfant demeure

Il faut essayer plusieurs postures & mettre une telle femme en celle qui luy paroitra la plus commode

J'ay connu deux [illegible]

apres avoir essayé une infinité de fois l'effet des clisteres je n'ay ayant non plus trouvé d'avantage qu'a celuy de l'infusion du senné avec le suc de l'orange aygre j'en ay discontinué l'usage & ne m'en sers jamais je fais ce que [illegible] conseille j'ay depuis le commencement du travail jusques a la fin [illegible] m'en suis bien trouvé & les femmes aussi sans qu'une inquietude continuelle m'ayt porté a aucun de ses remedes si opposées a la vraye necessité qu'il y a de conserver les forces a la malade si utiles dans ce moment pour ayder la nature a se decharger du fardeau qui la presse

trop long-temps au paſſage aprés l'écoulement des eaux, comme il arrive ſouvent dans les premiers accouchemens des femmes un peu avancées en âge.

Si la femme a grand flux de ſang, ou des convulſions, on y remediera en l'accouchant au plus viſte, comme nous avons déja dit autre part, & repeterons en ſon lieu cy-aprés. Si les excrémens ſont retenus, la femme ne les pouvant rendre d'elle-meſme, on en provoquera l'expulſion; ce qu'on fera par lavemens, pour ceux du *rectum*, leſquels ſerviront auſſi à diſſiper les coliques qui ſont pour lors fort incommodes; car elles cauſent de grandes douleurs, qui ſont inutiles & mauvaiſes, parce qu'elles ſont vagues par tout le ventre ſans répondre en bas, comme elles devroient faire; & ſi elle ne peut uriner, à cauſe de la compreſſion que la Matrice fait au col de la veſſie, elle ſoulevera pour ce faire elle-meſme un peu ſon ventre avec ſes mains; ou s'il ne ſe peut autrement, on introduira une ſonde creuſe dans la veſſie, pour en tirer l'urine. Si le retardement ou la difficulté de l'accouchement vient à raiſon de la mauvaiſe ſituation de la femme, on luy en fera prendre une meilleure & convenable à ſon habitude & à ſa ſtature, en obſervant les circonſtances que nous avons marquées dans le ſeptiéme Chapitre de ce ſecond Livre.

Si elle eſt ſurpriſe de quelque maladie, elle en ſera traitée ſelon ſa nature, avec beaucoup plus de précaution que ſi c'eſtoit en d'autres temps, ayant toûjours égard à l'état preſent; ſi c'eſt à raiſon des indiſpoſitions de la ſeule Matrice, comme de ſa ſituation oblique, on y remediera le mieux qu'on pourra par celle du corps; ſi c'eſt par ſa vicieuſe conformation, ayant ſon col trop dur & calleux, & trop étroit, on l'oindra d'huile & de graiſſe, comme nous avons dit cy-deſſus; ſi c'eſtoit par quelque ſorte cicatrice qui ne ſe puſt amollir, provenant d'un ulcere qui auroit precedé, ou de quelque ruption faite par un autre violent accouchement, qui ſe ſeroit ainſi agglutinée, on en fera la ſeparation avec un inſtrument propre; de peur que ce faiſant derechef une laceration en un autre endroit, la maladie ne fuſt encore pire enſuite; ce qu'on fera au lieu que le requierera la choſe pour le mieux, prenant garde que ce ne ſoit pas vers la partie ſuperieure, à cauſe de la veſſie.

Si les membranes des eaux ſont ſi fortes qu'elles ne puiſſent ſe rompre au temps de l'accouchement, on peut les rompre avec les doigts, pourveû que l'enfant ſoit pour lors fort avancé au paſſage, & qu'il ſuive de fort prés, & que l'orifice interne de la Matrice ſoit ſuffiſam-

c'est la chose que j'ay le moins fait que de rompre les membranes pour procurer l'écoulement des eaux quand la femme est véritablement en travail & que les douleurs sont fortes avec un orifice interne bien dilaté. Elles rompent selon moy toujours assez tot & je n'ai même fait jamais dans un accouchement [illegible]

suffisamment dilaté & bien amolli ; car autrement il y auroit danger que ces eaux s'écoulant trop tost, il ne demeurast long-temps à sec, & qu'on ne fust obligé pour suppléer à leur defaut, d'humecter ces passages, avec fomentations de décoctions & d'huiles émollientes ; ce qui ne fait jamais si bien que quand la nature fait elle-mesme son opération avec ces eaux & ces glaires ordinaires, à quoy elle réüssit fort bien, lors qu'elles sortent en temps & lieu.

Quelquefois ces membranes s'avancent tellement au dehors de la partie honteuse avant la sortie de l'enfant, qu'elles pendent de la longueur de plus de quatre travers de doigt, ressemblant à une vessie pleine d'eau. Il n'y a pas pour lors grand danger de les percer si elles ne le sont ; car l'enfant est toûjours au passage bien prest à sortir quand cela arrive ainsi ; mais il faut bien prendre garde à ne pas tirer ces membranes avec la main ; d'autant qu'on détacheroit par ce moyen, avant qu'il en fust temps, l'arrierefaix, auquel elles sont fortement adherentes ; d'autrefois aussi les eaux s'écoulent insensiblement par une rupture qui se fait interieurement aux membranes de l'enfant, lesquelles demeurant entieres audevant de sa teste, à laquelle elles servent comme de bandeau, & la tapissant immediatement, la retiennent & l'empeschent de pouvoir estre poussée dehors par les douleurs : en ce cas il faut rompre ces membranes, pourveû que le passage soit suffisamment dilaté, afin que la teste de l'enfant ait la liberté de s'y avancer.

Si l'umbilic tombe hors de la Matrice, pour lors on le repoussera aussitost au dedans, l'empeschant de retomber, si faire se peut, sinon il faudroit accoucher la femme au plus viste ; mais si c'est l'arrierefaix, on ne doit jamais le remettre ; d'autant qu'estant sorti, il est tout-à-fait inutile à l'enfant, & il luy serviroit d'obstacle & d'embarras si on le remettoit ; en ce cas on le doit retrancher, aprés en avoir lié le cordon, & tirer ensuite l'enfant le plus promptement que faire se pourra, à moins de quoy il suffoqueroit subitement, s'il n'estoit déja mort, comme il est presque toûjours en cette occasion.

Si la femme est tombée & qu'elle soit blessée, elle se mettra aussitost au lit, pour y prendre le repos de toutes manieres ; si ce sont quelques passions de l'ame, qui retardent l'accouchement, on essayera de les luy faire passer, ou à tout le moins de les adoucir & temperer ; si c'est la honte ou la pudeur, on fera sortir de devant elle les personnes qui en sont la cause ; & si c'est la timidité & la crainte de la douleur, on luy representera que c'est la volonté de

[Marginal manuscript notes:] j'ay tout autrement [illegible] naturel estant qu'elles [les] eaux ne sont point écoulées & tout m'inquiette quand elles le sont depuis longtemps.

J'ay pris quelques fois ces membranes sorties de la sorte qu'on le dit à pleine main & les ay arraché avec violence sans aucun égard. Elles ne se détachoient ou ne se séparoient que jusqu'à la vulve & ce sont des choses si indifférentes & inutiles que je suis seur que [illegible] fait trouver cette conséquence sans jamais l'avoir éprouvé, car il n'y en a aucune rien plus à les arracher qu'à les ouvrir.

si faire se peut est dit à merveille mais moy je dis qu'il faut toujours avoir † dans l'instant [illegible] possible quand le cordon sort avant la teste de l'enfant.

car aussitost que l'arrierefaix est sorti il ne faut avoir autre attention que celle d'accoucher la femme, celle que l'on auroit à lier le cordon feroit perdre du temps qui est si precieux pour lors que celuy que l'on employeroit à cet effet en seroit assez pour causer la mort à l'enfant. L'accoucheur a tout le temps de le faire quand l'enfant est sorti.

† persuadant au contraire qu'un enfant situé de la sorte doit presenter un obstacle [illegible]

Dieu qui l'a ainsi ordonné, & que son travail ne sera pas si rude qu'elle se l'imagine, la faisant resoudre à cette necessité par la consolation des malheureux, ausquels la peine semble toûjours un peu plus supportable, lors qu'ils font reflexion qu'elle est commune, luy remontrant que toutes les autres femmes endurent les mesmes douleurs, & encore plus grandes qu'elle ne fait pas; si elle est triste on taschera de la réjoüir, luy disant quelque bonne nouvelle, & luy faisant esperer qu'elle aura l'enfant qu'elle souhaite, & en un mot (quoy-qu'elle souffre beaucoup) on luy fera considerer que ce n'est qu'un mal passager, qu'un quart-d'heure de bontemps luy fera oublier aussitost qu'elle sera accouchée, l'asseûrant sur tout qu'elle est hors de danger, à moins qu'on ne le connoisse bien pressant; car en ce cas, il la faudroit avertir de mettre ordre à ses affaires spirituelles & temporelles.

Quand la difficulté vient seulement de la part de l'enfant mort, on doit observer la methode que nous avons specifiée en l'accouchement naturel; outre laquelle la femme doit s'efforcer le plus qu'elle pourra pour le mettre dehors au plûtost; car il ne peut plus contribuer à sa sortie, comme aussi quand il est extrémement foible. Elle prendra cependant quelques confortatifs, de crainte que les vapeurs putrides provenant de son enfant mort, ne luy causent des syncopes. Mais s'il est tellement hydropique du ventre ou de la teste, qu'il ne puisse jamais sortir, à cause de la grande distension & grosseur de ces parties; pour lors on sera obligé de les percer, pour en évacuer les eaux; & s'il est énorme en grosseur de tout le corps, ou de la teste seule, ou qu'il en ait deux, ou bien qu'il soit joint à un autre enfant, il faut necessairement en ce cas pour sauver la mere, faire de deux choses l'une; c'est-à-dire, ou dilater les passages à proportion de la grosseur de l'enfant monstrueux, s'il est possible de le faire, à moins de quoy il vaut mieux suivre l'autre, qui est de le tirer avec les instrumens, si on y est indispensablement obligé, pour empescher que la mere ne perisse avec son enfant; ce qui arriveroit infailliblement, si on n'agissoit de la façon: & si la femme a deux enfans, on y procédera comme il a esté dit au Chapitre septiéme de ce deuxiéme Livre. Mais si la Sagefemme ne peut pas remedier à toutes ces choses, elle doit promptement appeller un Chirurgien expert, pour luy demander son avis, ou luy laisser faire ce qui y convient, si elle ne s'en trouve pas assez capable. Passons à present aux accouchemens contre nature, qui ne se feroient jamais sans l'ope-

J'auerty il y a quelques choses des monstreux aux Enfans il faudra agir selon que le cas le requerra ce qui n'est pas determinné que dans l'ocasion

ration de la main, & montrons exactement de qu'elle maniere il s'y faut comporter.

CHAPITRE XI.

Des accouchemens contre nature, auſquels la main du Chirurgien eſt abſolument requiſe, & les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

LES accouchemens contre nature qui requierent abſolument l'operation de la main, ſont ceux auſquels l'enfant ſe preſente en mauvaiſe ſituation. *Hipocrate* au Livre de la nature de l'enfant, & en celuy de la ſuperfetation, n'admet que trois poſtures generales, dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter pour venir au monde; ſçavoir, la teſte la premiere, qui eſt la ſeule figure naturelle, quand elle vient directement; la ſeconde, par les pieds; & la troiſiéme, de coſté ou de travers; leſquelles deux dernieres ſont tout-à-fait contre nature. Mais pour rendre la choſe plus intelligible, nous dirons que l'enfant peut ſe preſenter en poſture contre nature en quatre façons generales, qui ſont premierement par toutes les parties anterieures du corps; ſecondement par les poſterieures; troiſiémement par les laterales; & quatriémement par les pieds. Or ainſi que nous ne remarquons que quatre vents principaux, auſquels on peut rapporter unchacun des trente-deux que comptent ceux qui navigent; & ce, à l'un plus qu'à l'autre, ſuivant qu'ils participent plus ou moins de ces quatre principaux; de meſme toutes les particulieres & differentes figures contre nature, auſquelles l'enfant ſe preſente pour ſortir, ſe peuvent rapporter à ces quatre manieres generales que nous venons de dire, ſelon qu'elles approchent plus de l'une que de l'autre: Et comme le nombre des differens accouchemens contre nature eſt fort grand, nous nous contenterons de traiter de chacun des principaux en particulier; car on viendra facilement à bout des autres qui ne ſont pas de ſi grande conſequence, ſi on eſt capable de remedier à tous ceux dont nous parlerons cy-aprés, dont on peut voir des exemples de toute nature dans mon Livre d'Obſervations. Mais avant que d'en declarer les moyens, il eſt à propos de faire connoiſtre les conditions requiſes au Chirurgien, qui veut pratiquer ces opérations, avec les obſervations qu'il doit faire avant que de les entreprendre.

Ce que [illegible] rapporte icy de fabrice d'aquapendente prouve bien euidemment le peu de conoissance que ce fameux chirurgien auoit dans les accouchemens car que ueut il dire par (qui laissoit acheuer par ses seruiteurs) sinon la preuue de ce que je dis de luy, bien que la fin est souuent plus difficille a terminer selon

Ces conditions consistent, ou en ce qui regarde son corps, ou en ce qui concerne son esprit. Pour ce qui est de sa personne, il doit estre sain, fort & robuste; d'autant que celle-cy est la plus rude, & la plus laborieuse & penible de toutes les operations de Chirurgie, en laquelle le Chirurgien suë quelquefois à grosses gouttes, mesme au plus grand froid de l'hyver, pour la peine & difficulté qu'il y rencontre ordinairement; ce que nous témoigne bien *Fabrice d'Aquapendente*, quand il dit s'y estre toûjours tant lassé & fatigué, que souvent il estoit obligé de la laisser achever à ses serviteurs. C'est ce qui fait que certains Chirurgiens laissent aussi tres-souvent mourir les femmes avec leur enfant dans le ventre, sans leur donner aucun secours, refusant par une espece de politique tres-blasmable d'entreprendre l'operation quand ils y voyent une trop grande difficulté; afin de s'exempter de l'extréme peine & fatigue qu'elle leur pourroit donner, l'éludant par un specieux pretexte d'impossibilité de la pouvoir faire, & aimant mieux que les pauvres femmes perissent, suivant le prognostic qu'ils en font, que de consentir que d'autres qu'eux entreprennent de les accoucher, de peur que si elles venoient heureusement à rechaper aprés l'operation, on ne crust que ceux qui l'auroient faite, fussent plus capables qu'eux. Mais tout Chirurgien qui a sa conscience bien reglée, ne doit jamais en user de la sorte; car autrement il seroit luy-mesme l'homicide de ces pauvres malheureuses, qui requierent son assistance dans cette extréme necessité. *Occidit enim quisquis servare potest, nec servat.* C'est pour ce sujet que le Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, ne doit pas estre d'un âge si avancé, que son corps en soit rendu debile & caduque; mais il faut principalement qu'il ait les mains petites, afin qu'il les puisse plus facilement introduire dans la matrice quand il est necessaire; qu'elles soient neanmoins fortes, & leurs doigts un peu longs, & particulierement l'*index*, afin de pouvoir plus facilement atteindre & toucher l'orifice interne; qu'il n'y ait aucune bague, au tems de l'accouchement, & que ses ongles soient rognez bien prés de la chair, sans qu'il y reste aucunes asperitez, de crainte que la matrice n'en soit blessée. Il doit estre de bon & agreable aspect, propre en ses vêtemens, aussi bien qu'en sa personne, afin de ne pas effrayer les pauvres femmes qui ont besoin de son assistance.

Il y a des gens qui disent, qu'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, doit au contraire estre mal propre, ou à tout le moins fort negligé, se laissant venir une longue barbe sale, afin de

qu'il est necessaire que le commencement meme est le vray que plus grand apres tout il n'est pas vray qu'un accoucheur experimenté s'y fatigue toujours autant que ces autheurs le disent qui meme ne souffroient tant de peines que par le deffaut d'experience pour quelque [illegible] soit jen conuiens [illegible] je peux dire auoir fait une grande quantités des plus contre nature & deuant beaucoup de personnes dignes de foy auxquels je n'ay eu non plus de peine qu'a tirer ma main dedans mon gand ou mon mouchoir de ma poche sans qu'aucune mauuaise [illegible] age fait abandonner aucune a quelqu'extreme peril que je l'aye [illegible]

Ceux exposé comment daussi ridicules conditions pretendues requises a un chirurgien pour estre accoucheur peuuent elles sortir de la plume & de la pensée de [illegible] M. ce chirurgien cessera il d'estre accoucheur lors qu'il [illegible] car [illegible] que experience qui fait un tel homme & cet homme se fera il la main petite & les doigs longs & se fera il l'aspect plus agreable que la nature ne l'a luy a donné, il y a des choses que [illegible] peut recommander pour parler auec

ne pas donner aucune jalousie aux maris des femmes qui l'envoyent querir pour les secourir. A la verité j'en ay vû plusieurs à Paris de mon tems qui croyoient que cette sotte politique leur pouvoit faire donner beaucoup plus de pratique; mais enfin ils s'en sont desabusez; car une semblable mine ressemble plutost à un Boucher, qu'à un Chirurgien, dont les femmes ont déja assez de peur, sans qu'il se déguise ainsi. Il doit principalement estre tres-sobre, non sujet au vin, afin d'avoir toûjours une entiere presence d'esprit, discret, modeste, & garder tres-fidelement le secret qui luy est confié, ne divulgant à personnes étranges les incommoditez & maladies des femmes, qui seront venuës à sa connoissance; & sur tout qu'il soit sage, prudent, & de bon jugement, pour se conduire toujours avec raisonnement en son operation. Il doit avoir une veritable pitié, sans toutefois qu'elle puisse le distraire ni empêcher de faire son devoir, selon que la chose le requiert; comme aussi estre patient, autant qu'il est besoin pour ne rien précipiter, se donnant le temps de bien reconnoistre ce qu'il est necessaire de faire. Il ne doit pas aussi se fascher des injures que luy peuvent dire la malade & les assistans pendant l'operation; car c'est la douleur de l'une, & la compassion des autres qui les obligent à cela sans sujet. Il doit estre bon Chrétien, & avoir la conscience bien reglée, pour ne pas frustrer au besoin les enfans du bien que leur communique la grace du Baptesme, & à ce dessein il faut qu'il fasse tout son possible pour les amener vivans. Il doit assister charitablement & gratuitement les pauvres femmes qui ont besoin de son secours, & les traiter aussi doucement & humainement que les riches, desquelles il ne doit rien extorquer; mais seulement se contenter du salaire honneste qu'elles luy voudront donner de bonne volonté, sans les traiter en Arabe, comme il y en a qui font, lesquels n'ont pas sitost fait leur opération, soit bien ou mal, qu'ils veulent estre payez sans aucun delay, & avec tant de mauvaise grace & d'importunité, qu'ils obligent sur le champ la pauvre malade d'envoyer emprunter de l'argent, quand elle n'en a pas assez pour les satisfaire selon leur desir, & tirent d'elle quelquefois jusques au dernier sol, pour contenter leur avarice tyrannique; lequel procedé est tout-à-fait indigne d'un honneste homme. Enfin le Chirurgien doüé de toutes ces bonnes qualitez, doit pour son accomplissement & pour son entiere perfection, estre sçavant & expert en son Art, & particulierement en ces opérations, plûtost qu'en vains secrets de pommade ou d'autres charlatanerie, que certains que je connois fournissent

Ii iii

aux femmes de leurs pratiques, pour les empescher à ce qu'ils pretendent, d'avoir le ventre ridé aprés leur accouchement. Le commerce de ces sortes de remedes peut bien estre permis aux Gardes d'accouchées; mais il est tout-à-fait indecent à un Chirurgien de s'en mesler.

Il y a bien des gens qui croyent qu'il n'y a pas grande difficulté à pratiquer les accouchemens, puis que ce sont des femmes qui s'en meslent ordinairement. En effet, il n'y a pas grand mystere quand toutes choses viennent naturellement; mais quand l'accouchement est contre nature, il est tres-certain, comme dit fort bien *Celse*, que c'est la plus difficile, la plus laborieuse, & la plus dangereuse de toutes les operations de Chirurgie; ce qu'ils connoîtroient bien facilement, s'ils l'avoient pratiquée. Il est fort aisé d'en remarquer la consequence; car dans toutes les autres pour lesquelles on a recours au Chirurgien, il agit au dehors, & voit à découvert les parties sur lesquelles il opere; mais en celle-cy, il travaille au dedans, & il ne doit point, ni ne pourroit pas mesme, quand il voudroit, se servir de la veuë pour conduire ses mains en son operation: outre que dans les autres operations il ne s'agit que de la vie de la seule personne qui se met entre ses mains; mais dans l'accouchement, il y va de celle de la mere, & de celle de l'enfant; & bien plus, de son salut éternel, quand il meurt sans Baptesme; & il s'est souvent veu qu'une seule faute en cette operation a causé tous ces desordres en mesme temps; de sorte que c'est en faisant les accouchemens contre nature, qu'on peut dire avec juste raison, *hoc opus, hic labor est.* Car comme dit *Hypocrate* au Livre de l'ancienne Medecine, la pluspart des Medecins ressemblent aux mauvais Pilotes, dont les fautes ne sont pas manifestes, quand leur vaisseau vogue durant la bonace; mais elles sont connuës d'un chacun quand ils viennent à faire naufrage par leur ignorance durant la tempeste. Ainsi en est-il des fautes de la plupart des Chirurgiens & des Sages-femmes, qui ne paroissent pas dans les accouchemens naturels; mais qui sont tres-manifestes dans les accouchemens contre nature, ausquels tres-peu sont capables de remedier, s'ils n'en font une profession particuliere, & s'ils n'ont toutes les conditions requises pour y bien reüssir.

Or pour s'y comporter, le Chirurgien qui aura les conditions que nous avons dites, lequel seul y est propre, fera quelques observations avant que de les entreprendre; dont la premiere est de prendre garde si les forces de la femme sont suffisantes pour endu-

rer l'operation ; ce qu'il fera en luy taſtant le poux, obſervant s'il eſt fort, ou debile, inégal, & intermittent; conſiderant encore ſon viſage, & principalement ſes yeux, s'ils ſont tout-à-fait abbatus, ſi ſa parole eſt languiſſante, ſi ſa Matrice & tout ſon bas ventre ſont extraordinairement tendus & enflammez, ſi elle a toutes les extrémitez du corps froides, s'il luy prend ſouvent des ſyncopes avec ſueurs froides, ſi elle tombe en convulſion avec perte de toute connoiſſance; enfin ſi toute ſa contenance nous ſignifie que l'operation ſeroit vaine, on ne la doit pas entreprendre; de peur qu'elle ne vienne à mourir entre les mains du Chirurgien, dont il pourroit recevoir un grand blaſme, avec la qualité de bourreau qu'on ne manque pas de luy donner, quand ce malheur arrive. Neanmoins lors qu'il y a encore quelque peu d'eſperance, tant petite puiſſe-t-elle eſtre, ſoit pour la mere, ſoit pour l'enfant, on eſt obligé en conſcience de faire ce que l'Art commande; & non pas comme ces politiques, qui aiment mieux laiſſer mourir les perſonnes ſans leur donner aucun ſecours, que de ſe charger de mauvaiſes cures. C'eſt pourquoy il vaut encore mieux tenter pour lors l'operation dont la ſuite eſt incertaine, que de laiſſer la malade dans un deſeſpoir tout aſſuré; car quelquefois la nature ſe releve de bien loin. Mais avant que de l'entreprendre, le Chirurgien fera connoiſtre le grand danger de la vie où la femme & l'enfant ſont tous deux, le declarant au mary & aux aſſiſtans, & meſme à la malade s'il eſtoit jugé à propos pour l'y pouvoir réſoudre; & il luy fera en ce cas recevoir ſes derniers Sacremens, de peur qu'elle n'en ſoit plus capable aprés l'operation, qui eſt toûjours bien laborieuſe, & dans laquelle elle pourroit meſme mourir, comme il s'eſt quelquefois vû. Mais quand la femme a toutes ſes forces, le Chirurgien fera en ſorte de ne les pas laiſſer perdre ny diminuer, en differant l'occaſion de luy aider. Pour ce ſujet, aprés avoir connu qu'elle eſt capable de ſupporter l'operation, il s'informera ſi elle eſt à terme ou non, & ſi elle ne s'eſt point bleſſée; ce qu'il ſçaura par le recit de la malade, de la Sage-femme & des aſſiſtans, comme auſſi par les ſignes qui luy en apparoiſtront, obſervant de quelle figure ſe preſente l'enfant, & avec quelles circonſtances, s'il eſt mort ou vivant (car quelquefois le mort eſt autrement tiré que le vivant) & s'il n'y en a qu'un, ou s'il y en a pluſieurs. Aprés avoir examiné toutes ces choſes, il taſchera de faire concevoir à la malade l'impoſſibilité qu'il y a qu'elle puiſſe accoucher ſans ſon aide, & il la fera réſoudre à ſe mettre avec confiance entre ſes mains, par des paroles douces, ſans l'intimider, luy

En quelqu'estat que le chirurgien trouve une femme comme elle ne peut se sauver sans accoucher il faut absolument qu'il l'accouche et supposé qu'elle en meure elle en mourra plus contente c'est un leurre que toutes ces frivolles raisons j'en ay tiré du peril de la mort par ce moyen contre toute esperance et attente qui avoient tous les accidents que [illegible] cite au supreme degré en sorte qu'il estoit moralement impossible qu'elles en pussent echaper mesme qu'elles peussent soutenir l'accouchement que j'entreprenois. le plus grand risque c'est la mort et comme il ne peut arriver pis eloignons en toujours autant que nous pourrons les raisons qui y peuvent donner occasion sans retour.

Il est bon de scavoir touts les preceptes qu'enseigne [illegible] cy. mais l'accoucheur n'est pas le maistre de les mettre exactement en pratique specialement dans un accouchement qu'il faut brusquer, une femme veut toujours bien qu'on luy sauve la vie du moins si elle a de la raison si elle n'en a point il faut que l'adresse de l'accoucheur y supplée comme je l'ay fait en plusieurs occasions et que je le rapporte dans mon traitté des accouchements.

perſuadant que l'operation ne ſera pas ſi douloureuſe qu'elle ſe l'eſt imaginée ; & enfin qu'elle eſt obligée ſelon Dieu de la ſouffrir, tant pour elle-meſme, que pour l'amour de ſon enfant, qui periroit certainement avec elle, ſans ce ſeul & dernier ſecours.

La femme y eſtant reſoluë, il faudra qu'il la faſſe ſituer au travers du lit, afin de travailler plus commodement, couchée ſur le dos, ayant les feſſes un peu plus hautes que les épaules, ou à tout le moins le corps également ſitué, quand il eſt beſoin de repouſſer ou retourner l'enfant, pour luy faire prendre une autre ſituation; mais lorſqu'il s'agit d'en faire l'extraction, il faut remettre la femme en la ſituation que nous avons dite en parlant de l'accouchement naturel; c'eſt-à-dire, en telle ſorte qu'elle ait la teſte & la poitrine un peu plus élevées que le reſte du corps, afin qu'elle puiſſe reſpirer plus facilement, & mieux aider de ſa part à l'expulſion de l'enfant, en pouſſant & s'épreignant elle-meſme en bas, dans le temps que le Chirurgien luy commandera. Il faut qu'eſtant ainſi ſituée, elle ait les jambes pliées, & recourbées en telle façon que ſes talons ſoient aſſez proches de ſes feſſes, & les cuiſſes écartées l'une de l'autre, & tenuës en cét état par deux perſonnes aſſez fortes. Il y en aura auſſi quelqu'autre qui la retiendra par deſſous les bras, afin que ſon corps ne vienne à ſuivre en faiſant l'attraction de l'enfant, pour laquelle il eſt quelquefois beſoin d'une tres-grande force; & on luy mettra le drap & la couverture de ſon lit ſur les cuiſſes, pour la couvrir autant que le requiert une décence honneſte, à cauſe des aſſiſtans, comme encore afin qu'elle ne reſſente aucun froid; le Chirurgien ayant auſſi pour regle en cela ſa commodité, jointe avec la conſideration de ces choſes, & principalement la facilité & la ſeûreté de ſon opération; pour lequel ſujet je luy conſeille de faire toûjours, autant qu'il pourra, les accouchemens contre nature, eſtant aſſis ſur un ſiege d'une hauteur proportionnée à la ſituation de la femme, qui doit eſtre couchée en telle ſorte, que l'entrée exterieure de ſa Matrice réponde environ à la hauteur du coude du Chirurgien aſſis, afin qu'il les puiſſe faire plus ſeûrement, & plus commmodement, ſans ſe fatiguer avec excés; car lors qu'il s'eſt une fois laſſé en operant, il ne peut plus enſuite travailler ſi adroitement ni ſi promptement.

Quelques-uns veulent qu'on lie la femme en cette poſture, afin qu'eſtant ainſi tenuë ferme & ſtable, on puiſſe travailler avec plus de ſeûreté; mais bien loin que cette ligature y puſt ſervir au contraire elle y ſeroit tout-à-fait nuiſible; car la femme dans cette poſture

Voila une situation qui je nay jamais peu observer depuis plus de mil accouchements contre nature que j'ay faits je l'ay trouvée au contraire, quand je l'ay voulu [illegible] oposée a la raison [illegible] qu'il n'y a aucune [illegible] pour un accoucheur qui est obligé de prendre celle que la necessité luy offre. Il faut bien ignorer les accouchements pour lier une femme en travail et ceux qui l'ont fait estoient de malhabiles chirurgiens par rapport aux changements de situations qu'il est toujours obligé de faire faire a l'accouchée mais bien de la faire tenir comme je l'ay fait a quelques unes quand leur raison s'alienoit jusques au point de ne s'en vouloir pas servir pour se laisser secourir apropos dans le temps de leur travail plutost que de les abandonner a une mort certaine comme [illegible] dit dans les observations l'avoir fait [illegible] peril dont je l'ay tirée par cette adresse en leurs faisant violence

dont un retour en bonne santé leur a fait repandre sur moy mille et mille benedictions apres m'avoir nommé toutes les ordures qu'un emportement outré pouvoit leurs suggerer dans le temps qu'elles ressentoient les effets de ma ferme resolution mais aussy insensible à leurs calomnies que content de les avoir heureusement accouchées je goutois à plaisir toutes les excuses qu'un sincere remords peut faire faire pour une

sture immobile, & contrainte comme à la gehenne, ne pourroit pas se hausser, se baisser, ou se soûlever quand le Chirurgien luy diroit, selon qu'il le trouve necessaire, pour rendre son opération plus facile, qu'il fait ordinairement, partie en repoussant, & partie en fléchissant, étendant, & tirant quelquefois directement, & parfois obliquement: C'est pourquoy on luy doit laisser le corps libre, sans la lier, la faisant seulement tenir en posture commode à toutes ces differentes intentions par des personnes, selon qu'il leur sera prescrit; & si on la veut lier & garrotter, il faut que ce soit avec la langue pour toute bande; c'est-à-dire, la faisant résoudre par bonnes raisons à endurer son mal le plus patiemment qu'elle pourra, & à contribuer de toutes ses forces à l'opération, luy representant la prompte délivrance qu'elle en doit recevoir. Ensuite de toutes ces choses, le Chirurgien oindra d'huile ou de beure frais toute l'entrée de la Matrice, afin d'y pouvoir plus facilement introduire sa main, qui doit pareillement estre ointe, & avoir les conditions specifiées cy-dessus; aprés quoy il se conduira en son opération de la maniere que je le diray dans chacun des chapitres suivans, lorsque j'auray declaré les signes qui nous font connoistre que l'enfant est vivant, ou mort dans la Matrice.

obligation qui est sans egalle puisqu'il est la conservation de la vie qu'elles auroient perdue si je les avois abandonnez à leur mauvais entretenement comme elles le vouloient dont j'ay rapporté plusieurs exemples dans mon traité des accouchemens de la nature qu'elles m'ont avouez et dont je me suis servi pour en venir à bout

Mais dans tous les accouchemens contre nature qui procedent seulement de la mauvaise situation de l'enfant, sans estre accompagnez d'aucun autre accident considerable, il faut attendre, pour faire extraction de l'enfant, que la Matrice soit passablement ouverte, & que son orifice interne soit assez preparé, & amolli, principalement si c'est un premier enfant. C'est pourquoy lors qu'on s'apperçoit que l'enfant se presente en mauvaise situation dans le commencement du travail de la femme, il ne faut rompre les membranes de ses eaux, que dans le temps qu'on sent les passages assez disposez à permettre l'extraction de l'enfant sans une trop grande violence; & si les eaux de l'enfant estoient écoulées par la rupture des membranes avant une suffisante ouverture de la Matrice, il ne faudroit pas laisser d'attendre quelque peu la préparation des passages, autant qu'il est possible de l'esperer, sans toutefois laisser trop dessecher les parties par l'entier écoulement des eaux. Car quoy que l'enfant soit en mauvaise situation, il ne laisse pas d'estre suffisamment vivifié par le cordon de l'umbilic, durant qu'il est dans la Matrice, & qu'il n'est pas encore fortement engagé au passage dans sa mauvaise situation; & la mere de son costé n'en est pas autrement incommodée, sinon par la longueur de son travail. Si

Comme l'on ne peut pas s'asseurer que les eaux sont preparées que l'orifice interne ne soit dilaté puisque c'est le lieu particulier [illegible] et la chose en evidence l'on peut selon le temps et l'estat des douleurs les ouvrir affin d'aller chercher les pieds sans neanmoins attendre beaucoup ce que l'on ne doibt jamais faire quand l'on trouve les eaux écoulées et l'enfant dans une situation contre nature quand l'orifice interne ne seroit pas en apparence suffisamment dilaté quoy qu'en dise M. M. parceque contre le sentiment de cet auteur le plutost pour lors est le meilleur, encore cet orifice est plus en danger de se retrecir que de se dilater et de plus c'est que des le moment que les eaux sont écoulées la matrice se resserre et embrasse si intimement l'enfant que l'accoucheur a d'autant plus de peine à introduire sa main qu'il y a longtemps que ces eaux sont écoulées ce qui marque donc la necessité de finir l'accouchement

l'on n'agissoit pas de la sorte, l'enfant seroit bien plus en danger de perir au passage dans le temps de l'opération, à cause du petit espace des lieux qui l'y retiendroit bien plus long-temps, & le Chirurgien auroit beaucoup plus de peine à faire son opération, qui causeroit aussi bien plus de violence à la mere.

On doit aussi observer que dans les accouchemens qui sont beaucoup prématurez, comme au terme de quatre ou cinq mois ou environ, & encore plus dans tous les autres termes de la grossesse moins avancez, & principalement si la femme a déja eû d'autres enfans au terme parfait de neuf mois, il ne faut pas se mettre bien en peine de réduire ces avortons en une meilleure figure que celle où ils se presentent; car l'orifice de la Matrice ayant esté une fois dilaté par le passage d'un enfant à terme d'une juste proportion, peut assez se dilater par la seule opération de la nature, pour laisser sortir ce dernier avorton, dont la grosseur (quoy qu'il soit en double) n'égale pas celle du premier qui est venu à terme : Et il est mesme plus seûr, pour ce sujet, de commettre entierement à la nature l'expulsion de tous les avortons de trois ou quatre mois qui sont en mauvaise posture, aux femmes qui n'ont pas encore eû d'autres enfans; puisque pour leur petitesse ils peuvent facilement estre poussez hors de la Matrice en quelque posture qu'ils se presentent, que de tenter à leur donner une figure naturelle, ou à les retourner pour en faire extraction, ce qui ne se pourroit pas faire en une femme qui n'a pas eû d'enfans, sans luy faire quelque sorte de violence, qui luy seroit plus préjudiciable que le soulagement qu'on luy voudroit donner.

CHAPITRE XII.

Les signes qui font connoistre que l'enfant est vivant ou mort dans la Matrice.

S'IL y a occasion où le Chirurgien doive faire une plus grande reflexion, & apporter plus de précaution aux choses qui concernent son Art, c'est en celle où il s'agit de juger si l'enfant qui est dans la Matrice est vivant ou mort; car il s'est quelquefois rencontré, par des exemples tout-à-fait déplorables, que des enfans aprés avoir esté estimez morts, ont esté tirez vivans, & tronquez des deux bras ou de quelques autres parties de leur corps, & d'autres ont esté tres-miserablement tuez avec les crochets, qu'on au-

roit pû avoir vifs, ſi on ne s'y fût pas trompé. C'eſt pourquoy, avant que de reſoudre de la maniere de faire l'extraction de l'enfant, pour éviter un pareil malheur, & la diſgrace de ſe voir auteur d'un ſpectacle ſi pitoyable & ſi affreux tout enſemble, le Chirurgien prendra bien garde à n'eſtre pas ainſi deçu, faiſant tout ſon poſſible pour connoiſtre veritablement ſi l'enfant eſt vivant ou mort, & ſe reſſouvenant toûjours en cette rencontre, que la timidité eſt beaucoup plus pardonnable que la temerité; c'eſt-à-dire, qu'il vaut mieux ſe tromper en traitant comme vivant l'enfant mort, que de traiter comme mort celuy qui ne l'eſt pas.

On ſçaura que l'enfant eſt vivant, s'il eſt à terme, ſi la femme n'a pas eſté bleſſée, ſi elle s'eſt toûjours bien portée durant ſa groſſeſſe, & ſi elle eſt en bonne ſanté pour le preſent, & tres-aſſurement ſi elle le ſent remuër; ce qui ſe reconnoîtra par le recit de la mere; outre que le Chirurgien en ſera encore plus certain s'il le ſent mouvoir luy-meſme, en mettant ſa main ſur le ventre de la femme, au recit de laquelle il ne faut pas toûjours ſe fier; car j'ay accouché pluſieurs femmes dont les enfans étoient morts en leur ventre, il y avoit plus de quatre jours, ſelon qu'il eſtoit facile de juger par leur corruption, qu'elles diſoient neantmoins (quoy qu'il ne fût pas vray) avoir ſenti remuër tres-peu de tems devant leur accouchement; & quelques autres dont les enfans étoient vivans, qu'elles n'avoient aucunement ſenti pendant deux ou trois jours auparavant, ſuivant leur recit: Car aprés l'écoulement des eaux de l'enfant, il eſt quelquefois ſi comprimé par la contraction de la matrice, qu'elle ne luy laiſſe plus la liberté de mouvoir ſes membres, comme il faiſoit, avant que les eaux qui la tenoient plus étenduë en fuſſent evacuées.

Si par le mouvement de l'enfant, le Chirurgien ne peut pas eſtre certain qu'il ſoit vivant, quand les eaux auront percé les membranes, il doit couler ſa main doucement dans la matrice, auſſi-toſt qu'il le pourra faire; où étant il ſentira la pulſation des arteres umbilicales, qui ſera d'autant plus forte qu'il les touchera proche du ventre de l'enfant; ou bien ayant trouvé une des mains de l'enfant, il tâtera l'artere du poignet; mais elle n'a pas pour lors un mouvement ſi ſenſible que celuy des arteres umbilicales, à quoy il le connoiſtra mieux. S'il ſent donc ainſi le batement de ces arteres, il peut alors s'aſſurer qu'il eſt vivant; comme pareillement, ſi luy ayant mis l'extremité du doigt dans la bouche, il luy ſent remuër la langue; & le Chirurgien obſervera de toucher l'une ou l'autre de ces

Mm ij

quand cet.. est convien / dune chose de cette / nature commune peut / il enjoindre comme / il le fait dans le / chapitre precedent / dattendre la dilatation / de la matrice apres / les Eaux Ecoulées, [illegible] / quelle ne le soit pas / suffisemment cette / Raison ne fait elle pas / voir clairement / que cet auteur tout / Experimenté quil est s'éloigne / de ses propres principes / En cette occasion comme / en quantité d'autres / Cette preuve de / Vie que cet.. pretend / que laccoucheur se / doibe mettre en Evidence / par les moyens quil / propose ne se peut faire / que lorsque lenfant / est dans une mauvaise / situation car quand / il se presente naturellement

il n'est pas possible d'exécuter ce conseil cest neantmoins bien difference dont cet auteur ne parle point de quelque necessité quelle paroisse Estre car quand j'auray tant fait que de porter ma main jusques au cordon du nombril il ne m'importe plus que lenfant soit vivant ou mort je finiray Egalement laccouchement quand meme je naurois touché que le bras de l'Enfant (separé quil ne devançat pas la teste) parceque je me tireray par ce moyen d'inquietude la

la mere aussy sans le remettre a lauvre de nature apres l'auoir sauvé l'enfant comme je l'auois fait quantité de fois, ne m'estant jamais aisqué donc je suis fort content ayant toujours preferé la fin de cet ouvrage a toute la plus belle esperance que je me serois peu flater par rapport au temps,

Et a legard de lenfant mort quelques advantages que jen puis le auoir je tentes toujours a lauoir entier autant quil nest possible, n'y ayant aucune marque certaine de sa mort ny en ayant point qui ne puissent tromper lacoucheur comme je le fais remarquer par plusieurs experiences que je raporte dans mon traité des accouchemens qui lauoient trop longs a raporter icy.

parties de l'enfant, ſelon qu'il jugera le pouvoir faire plus facilement ; ce qui dépend des differentes poſtures auſquelles il ſe peut preſenter.

Mais au contraire, l'enfant ſera mort, s'il ne ſe remuë point il y a fort long-temps ; s'il ſort de la Matrice des humiditez fetides & cadavereuſes, ſi la femme reſſent de grandes douleurs, & une grande peſanteur dans le ventre, s'il n'a aucun ſoûtien, tombant comme une boule toûjours du coſté qu'elle ſe couche, s'il luy arrive des ſyncopes & des convulſions fréquentes, s'il y a long-temps que le cordon de l'umbilic ou l'arrierefaix eſt ſorti ; & ſi mettant la main dans la matrice, on trouve l'enfant froid, ſon umbilic ſans pulſation, & ſa langue immobile, & ſi en touchant ſa teſte on la ſent toute mollaſſe, & ſes os fort vacillans, & chevauchans l'un ſur l'autre à l'endroit des ſutures ; à cauſe que le cerveau s'affaiſſe, & eſt ſans pulſation lorſque l'enfant eſt mort ; lequel ſe corrompt plus en deux jours qu'il reſte ainſi dans la Matrice, aprés ſes eaux écoulées, qu'il ne feroit en quatre eſtant dehors ; ce qui arrive à cauſe de la chaleur & de l'humidité du lieu, qui ſont les deux principes de pourriture. Je dis aprés ſes eaux écoulées ; car on voit quelquefois des enfans morts reſter des ſemaines entieres, & meſme encore plus long-temps dans la Matrice ſans grande corruption, quand il n'y a eu aucun écoulement de leurs eaux, dans leſquelles ils ſe conſervent pour quelque temps, comme dans une eſpece de ſaumure.

Mais on peut ſeulement tirer des conjectures de la mort de l'enfant, ſi la femme a eſté bleſſée, ſi elle a une grande perte de ſang, ſi elle n'eſt pas à terme ; s'il y a fort long-temps, comme quatre ou cinq jours, que ſes eaux ſont percées ; ſi elle a le viſage de couleur plombée, les yeux fort enfoncez, & le regard languide & abbatu ; ſi ſon haleine eſt fort mauvaiſe ; ſi ſes mammelles ſont flétries, & que la groſſeur du bas de ſon ventre commence à diminuer depuis quelque temps, ſans que les eaux de l'enfant ſoient écoulées de la Matrice ; car le ventre des femmes groſſes dont l'enfant eſt mort diminuë aſſez ſouvent au lieu d'augmenter ; à cauſe que pour lors la nature n'envoye plus les humeurs ordinaires qui eſtoient deſtinées pour la nourriture & pour l'accroiſſement de l'enfant, & les eaux qui eſtoient avec l'enfant dans la Matrice ſe reſolvent & ſe diſſipent inſenſiblement, & l'enfant mort ſe flétrit en meſme temps, comme fait un fruit à l'arbre qui ne luy fournit plus de nourriture.

Nous diſons que ces choſes le ſignifient ſeulement par conjectu-

re, & non pas certainement comme font les autres, qui se rencontrant la pluspart ensemble en une personne, & en un mesme temps, nous dénotent assurément que l'enfant est mort; à moins de quoy la chose ne peut pas estre tout-à-fait certaine, pour lequel sujet on y doit faire (comme j'ay dit) une reflexion bien attentive, avant que d'entreprendre l'opération, afin d'éviter les accidens specifiez cy-dessus. C'est pour ce sujet que j'ay fait remarquer precisément qu'il faut que la pluspart de ces signes se rencontrent ensemble, pour nous certifier que l'enfant est mort; car plusieurs d'entr'eux sont équivoques, lorsqu'ils sont seuls; comme est par exemple celuy des excretions fetides & cadavereuses, qui pourroit facilement tromper ceux qui ne considereroient pas qu'il se rencontre quelquefois deux enfans dans la Matrice dont l'un est mort & corrompu, & l'autre est vivant & sain; ce que j'ay veû arriver plusieurs fois, & particulierement en une occasion où la femme d'un Avocat m'envoya querir pour la secourir en son accouchement, & pour terminer un grand différend qu'elle avoit avec sa Sagefemme, qui estoit fondé sur ce que nonobstant qu'elle sentoit manifestement son enfant remuër en son ventre, sa Sagefemme luy vouloit faire croire qu'il estoit mort, à cause des excretions puantes & cadavereuses qu'elle vuidoit de la Matrice depuis deux jours: Mais lorsque j'eus examiné ce qui en estoit, je trouvay qu'elles avoient toutes deux fortuitement dit la verité; car j'accouchay sur l'heure cette femme de deux enfans masles, dont le premier estoit mort & entierement corrompu, duquel procedoient ces excretions puantes que la mere avoit vuidées, & l'autre estoit vivant. Je les tiray tous deux par les pieds, à cause qu'ils se presentoient en mauvaise posture, ayant esté obligé pour ce sujet de percer les eaux du dernier, qui estoit vivant, afin de le tirer incontinent aprés que j'eûs fait extraction de ce premier qui estoit mort.

Il faut encore observer que les excrétions de la Matrice peuvent aussi estre renduës fetides & cadavereuses par la seule corruption de quelques caillots de sang extravasé, qui ont sejourné durant quelque temps dans la Matrice; ce qui n'empesche pas que l'enfant ne soit vivant: Et les eaux verdâtres & noirâtres que quelques femmes vuident avant que d'accoucher, ne sont pas toûjours un signe certain que leur enfant est mort; car j'en ay souvent accouché qui en vuidoient de pareilles & dont tout le cordon & l'arrierefaix estoient aussi d'une couleur tout-à-fait livide, & paroissoient fort corrompus, nonobstant quoy leurs enfans estoient

vivans. Mais quand ces eaux ont avec ces couleurs étranges une odeur cadavereuse comme de chair pourrie, l'enfant pour lors est vraisemblablement mort. Je dis vraisemblablement, & non pas veritablement. Car quelquefois la mauvaise odeur & la couleur étrange de ces eaux procedent seulement de la corruption de quelque caillot de sang, comme j'ay dit, & du *meconium* de l'enfant dissout dans ces mesmes eaux. Et quant à ce qui est du signe qui se tire de la longueur du temps qu'il y a que la femme n'a point senti remuer son enfant, il est encore incertain; car il y a des enfans, qui quoy que vivans, sont quelquefois deux jours entiers dans la Matrice aprés que les eaux sont écoulées, sans que la femme les sente remuer manifestement; à cause que la Matrice par sa contraction ne laisse plus, comme j'ay dit, la liberté à l'enfant de mouvoir ses membres, ainsi qu'il faisoit avant l'écoulement des eaux, à quoy la debilité de l'enfant peut encore beaucoup contribuer. C'est pourquoy on doit bien prendre garde à toutes ces circonstances.

Je ne croirois pas m'acquiter du devoir d'un Chrestien, & du service que j'ay dessein de rendre au public, en enseignant fidellement tout ce qui concerne la bonne & veritable methode d'aider & secourir les femmes en leurs accouchemens, si parlant des signes de l'enfant mort en la Matrice, je ne refutois la notable erreur d'un Auteur * moderne, dont le Livre meriteroit plûtost d'estre envoyé aux Beurrieres, & aux Espiciers de la Halle, pour servir d'enveloppe à leurs marchandises, que d'estre distribué au public, à cause des dangereuses consequences de ses mauvais preceptes, & de l'ignorance crasse de cét Auteur, dont voicy seulement un échantillon de la pernicieuse doctrine. Dans les pages 75. & 76. de son livre (qu'on peut dire estre, *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum)* il assure une insigne fausseté, avec plus d'effronterie que s'il disoit une verité inconteſtable, soutenant *qu'un signe certain & indubitable de la mort de l'enfant en la Matrice, & qu'autre que luy*, dit-il, *n'a jamais observé, est que l'enfant a vuidé le* meconium (qui est l'excrément de ses intestins) *& qu'en quelque situation qu'il soit, si le Chirurgien reconnoist ce signe en touchant une femme, & que ses doigts paroissent teints d'une couleur noirâtre* (qui est celle de ce *meconium) il pourra assurer pour lors que l'enfant est mort en la Matrice, à cause qu'il s'est vuidé.* Mais c'est, comme j'ay dit, une insigne fausseté que l'experience nous fait connoistre tous les jours; car il n'y a rien de si commun dans les accouchemens contre nature, que de voir des enfans vivans qui se sont vui-

* *Viardel.*

dez dans la Matrice, comme font tous ceux qui ſe preſentent le cul devant ; leſquels vuident toûjours le *meconium*, auſſi-bien que pluſieurs autres qui ſe preſentent en d'autres mauvaiſes poſtures, qui le rendent pareillement ; à cauſe que leur ventre eſt grandement comprimé en ces occaſions, & principalement quand le Chirurgien eſt obligé de les retourner pour en faire extraction. Monſieur *Doye*, & Monſieur *de Mailly*, tous deux mes Confreres, que je cite, parce qu'ils ont connoiſſance de la choſe, peuvent bien témoigner que j'ay accouché en leur preſence, il y a quelques années, leurs femmes, d'enfans vivans, qui venoient en mauvaiſe poſture, & qui avoient vuidé quantité de ce *meconium* avant que je fuſſe arrivé pour les ſecourir, leſquelles ſe portent encore bien à l'heure preſente, auſſi-bien que plus de cent autres de la ſorte que je pourrois nommer. Que l'on prenne donc bien garde en ces occaſions à ne pas traiter comme morts des enfans qui ſont effectivement vivans ; & que l'on ne ſe laiſſe pas abuſer par l'ignorance de cét Auteur, ſous le ſpecieux pretexte d'une authentique approbation, que quatre Doyens, & un autre Docteur en Medecine ont donné à ſon miſerable Livre, aprés l'avoir eû entre leurs mains durant quatre mois pour l'examiner ; de laquelle il ſe glorifie à leur préjudice, en ſa Preface au Lecteur : diſant *qu'elle luy ſert d'un aſſez puiſſant bouclier pour le mettre à couvert, & pour le deffendre de l'attaque des Critiques :* Car car je veux croire pour l'honneur de ces cinq doctes Meſſieurs, que cét Auteur a ſurpris d'eux cette approbation, ne pouvant pas me perſuader qu'ils ſoient ſi peu connoiſſans en cette matiere ; que d'avoir avoüé par leurs ſignature une ſi mauvaiſe doctrine que celle qui paroiſt en tout ce Livre, laquelle rejalliſſant ſur eux, eſt capable de faire diminuer en meſme temps l'eſtime qu'on doit avoir pour leur celebre *Faculté*.

Or ayant ſuffiſamment enſeigné en ce Chapitre les ſignes qui nous peuvent faire connoiſtre ſi l'enfant eſt vivant ou mort dans la Matrice, montrons à preſent ce qu'il faut faire en chacun des accouchemens contre nature, que le Chirurgien ne doit pas entreprendre ſans avoir auparavant ondoyé l'enfant ſur la premiere partie qu'il preſente, lors qu'il y a quelque ſigne qu'il eſt vivant, & apparence d'un trop rude travail, de peur qu'il ne ſoit plus temps de le faire aprés l'operation, en laquelle pluſieurs, qui ſont déja tres-foibles d'ailleurs, meurent, pour la difficulté qui s'y rencontre aſſez ſouvent.



CHAPITRE XIII.

Le moyen d'accoucher la femme, quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers.

C'EST une verité tres-constante & connuë à tous ceux qui pratiquent les accouchemens, que les differentes postures contre nature ausquelles les enfans se presentent pour sortir de la Matrice, sont cause de la plus grande partie des mauvais travaux, & des accidens qui s'y rencontrent, pour lesquels on a ordinairement recours au Chirurgien.

Les signes qui font connoistre que l'enfant se doit certainement presenter en quelque mauvaise posture, telle qu'elle puisse estre, sont que les douleurs de la femme sont ordinairement plus lentes, & ne répondent pas si directement en bas, que quand il vient en bonne situation ; & si on la touche par bas devant que les membranes des eaux soient percées, on ne sent souvent aucune partie du corps de l'enfant, à cause qu'estant en mauvaise posture, les douleurs de la femme ne le peuvent pas faire descendre, ni avancer si facilement dans le passage ; & si on sent parfois quelque partie, elle paroist au toucher de figure inégale, & non pas grosse, dure, ronde,

& de

cette regle nest pas si generalle, que M. la faupuis, que Jay esté apelé a quantité daccouchements contre nature ou les douleurs estoient si pressantes les Eaux si prontement percées & la partie de lenfant sortie comme pieds, & mains, auant que je peusse estre arivé quelque proche voisinne que ce fût, Jay mesme esté a quelques uns qui estoient sortis seuls quoy qu'ils vinsent les pieds les premiers oú je n'avois plus qu'a délivrer la mere de l'arriere faix ce qui ma fait apeler cet accouchement naturel lestimant infiniment mieux qui

& de figure égale comme la teste; & quand les membranes des eaux sont percées, aprés que le premier flot est sorti, le reste distille peu à peu, & continuellement jusques à ce qu'elles soient entierement écoulées; parce que les parties que l'enfant presente, laissant quelque vuide au passage à cause de leurs inégalitez, ne peuvent pas empescher qu'elles ne s'écoulent toutes, comme fait bien la teste; laquelle se presentant en droite ligne à l'orifice interne, & en occupant tout le passage par sa grosseur & par sa rondeur égale, vient à le boucher exactement, & empesche par ce moyen que ce qui reste des eaux de l'enfant dans la Matrice ne se puisse écouler; ce qui aide beaucoup à faciliter le passage de son corps aussitost que sa teste est sortie de la Matrice. Or comme on est obligé le plus souvent, à raison de ces mauvaises situations, de tirer l'enfant par les pieds, c'est le sujet pour lequel j'ay resolu, avant que de parler des autres accouchemens, à la pluspart desquels celuy-cy doit servir de guide, de montrer comment on se doit comporter, quand l'enfant presente un ou deux pieds les premiers.

Beaucoup d'Auteurs veulent qu'en cette occasion l'on fasse changer la mauvaise figure de l'enfant, & qu'on la reduise à la naturelle; c'est-à-dire, que s'il presente les pieds, on le retourne pour le faire venir la teste la premiere. Mais s'ils nous en expliquoient des moyens faciles, on pourroit suivre leur conseil, dont il est bien difficile (pour ne pas dire impossible) de venir à bout, si on veut éviter le danger extréme, auquel on mettroit la mere & l'enfant par les violences qu'il leur faudroit faire souffrir, pour ce sujet; à raison de quoy il vaut mieux le tirer par les pieds, quand il s'y presente, que de le mettre en plus grand hazard de la vie en le retournant.

Aussitost donc que le Chirurgien aura reconnu que l'enfant vient en cette situation, & que la Matrice est assez ouverte pour donner passage à sa main (sinon il fera en sorte, oignant d'huile ou de beurre frais toute son entrée, de la dilater peu à peu, se servant aussi pour ce sujet des doigts, les écartant les uns des autres, aprés les y avoir introduits joints ensemble, & continuant à ce faire jusques à ce qu'elle le soit suffisamment) pour lors ayant ses ongles bien rognez, ses doigts sans aucune bague, & toute sa main ointe d'huile ou de beurre frais, & disposée, comme aussi la femme située de la maniere que nous avons déja plusieurs fois dite, il l'introduira doucement à l'entrée de la Matrice, où trouvant les pieds de l'enfant, il le tirera dehors en cette posture, de la façon que nous

allons décrire. Mais s'il ne s'en presentoit qu'un, il faut qu'il considere bien quel il est, si c'est le droit, ou si c'est le gauche, & de quelle figure il se presente; car ces reflexions luy feront facilement connoistre, de quel costé peut estre l'autre pied; ce qu'ayant remarqué il l'ira chercher, & aprés l'avoir trouvé, il le tirera tout doucement dehors avec le premier; avant quoy il doit encore bien prendre garde, que ce second pied ne soit pas celuy d'un autre enfant; parce que cela estant, il creveroit plûtost la mere & les enfans, que de les tirer ainsi; ce qu'il connoistra facilement, si ayant coulé sa main au long de la jambe & de la cuisse du premier jusques à l'aisne, il trouve que les deux cuisses sont dépendantes d'un seul & mesme corps; ce qui est aussi un moyen facile pour rencontrer l'autre pied, quand il ne s'en presente qu'un dans l'abord.

Cette seule precaution n'est inutille il n'y a qu'un manque de science et de reflection qui puisse y donner occasion je ne l'ay jamais fait qu'une fois j'en conneu aussi tôt les mauvais onque depuis n'est venue

Plusieurs Auteurs recommandent que de peur de perdre la piste du premier pied, on le lie d'un ruban avec un nœud coulant, afin de n'estre pas obligé de l'aller chercher une seconde fois quand on aura trouvé l'autre; mais souvent il n'est pas beaucoup necessaire; car pour l'ordinaire quand on en tient un, l'autre n'est pas bien difficile à rencontrer: se serve neanmoins qui voudra de cette précaution qui ne peut nuire, sinon en ce qu'elle prolonge le temps de l'opération. Aussitost donc que le Chirurgien aura trouvé les deux pieds de l'enfant, il les amenera dehors; puis les prenant de ses deux mains, au dessus des malleolles, & les tenant prés l'un de l'autre, il les tirera également de cette maniere, jusques à ce que les cuisses & les hanches de l'enfant soient sorties; empoignant aussi quelquefois, pour ce sujet, ses cuisses au dessus des genoux d'abord qu'il aura lieu de le pouvoir faire, & observant d'envelopper ces parties d'un linge simple qui soit sec, afin que ses mains qui sont déja grasses, ne viennent à couler sur le corps de l'enfant qui est fort glissant, à cause des humiditez glaireuses dont il est tout couvert, lesquelles l'empescheroient de le pouvoir tenir ferme; ce qu'estant fait, tenant toûjours l'enfant par les deux pieds, ou au dessus des genoux, il le tirera de la sorte jusques au haut de la poitrine, aprés quoy il abaissera de costé & d'autre avec sa main les deux bras de l'enfant le long de son corps, lesquels il rencontrera pour lors aisément; observant de le prendre plûtost par les mains vers le poignet, que par aucun autre endroit, & de les dégager adroitement du passage l'un aprés l'autre, sans les trop forcer, de peur de les rompre, comme font souvent ceux qui operent sans methode; & prenant bien garde pour lors qu'il ait

le ventre & la face directement en dessous, pour éviter que l'ayant en dessus, sa teste ne vint à estre arrestée vers le menton par l'os *pubis*: C'est pourquoy s'il n'estoit ainsi tourné, il faudroit le mettre en cette posture; ce qu'on fera facilement, si deslors qu'on commence à tirer l'enfant par les pieds, on les incline en les tournant peu à peu, à proportion qu'on en fait l'extraction, jusqu'à ce que ses talons regardent directement le ventre de la femme; & s'ils n'estoient pas tout-à-fait dans cette situation, quand on a tiré l'enfant jusques au haut des cuisses, il faut devant que de le tirer plus avant, que le Chirurgien glisse une de ses mains applatie jusques vers le *pubis* de l'enfant, & que de son autre main il en tienne les deux pieds, pour luy tourner en mesme temps le corps du costé où il est plus disposé à recevoir une bonne situation, jusques à ce qu'il soit comme il est requis, c'est-à-dire, la poitrine & la face en dessous: & l'ayant ainsi amené jusques vers le haut des épaules, il faut bien prendre le temps (commandant à la femme de s'efforcer dans cét instant) pour faire en sorte qu'en le tirant, sa teste puisse prendre leur place dans le mesme moment, & qu'ainsi faisant elle ne soit pas arrestée au passage. /

Quelques Auteurs recommandent pour empescher cét inconvenient, de n'abbaisser seulement qu'un des bras de l'enfant, & de laisser l'autre relevé; afin que servant d'éclisse à son col, la Matrice ne puisse se refermer devant que la teste de l'enfant soit entierement passée; mais si le Chirurgien sçait bien prendre son temps sans perdre l'occasion, il n'aura pas besoin de cette précaution pour éviter cét accident, qui arriveroit bien plûtost, s'il laissoit un bras de l'enfant en haut; car outre qu'il occuperoit par sa grosseur une partie du passage qui n'est pas déja trop large, c'est que faisant pancher la teste plus d'un costé que d'autre, il seroit cause qu'elle ne manqueroit pas d'estre encore bien plûtost arrestée par celuy où le col de l'enfant ne seroit pas ainsi éclissé. Lors que j'ay quelquefois voulu essayer en tirant des enfans par les pieds à laisser de cette façon un bras élevé, j'ay toûjours esté obligé de les abbaisser tous deux, aprés quoy j'ay bien plus facilement achevé mon opération.

toutes ces precautions sont inutilles cest une necessité de tirer les deux bras quand l'enfant ne sort point et ne suit pas les premiers effort que fait l'accoucheur car souvent l'accouchement finit aux moindres effors

Il y a neanmoins des enfans qui ont la teste si grosse, qu'elle demeure arrestée au passage aprés que le corps est tout-à-fait dehors, nonobstant toutes les précautions qu'on puisse y apporter pour l'éviter. En ce cas, il ne faut pas s'amuser à tirer seulement l'enfant par les épaules; car quelquefois on feroit plûtost quitter & separer

le col que de l'avoir ainſi; mais durant que quelqu'autre perſonne tirera mediocrement le corps de l'enfant, le tenant par les deux pieds, ou au deſſus des genoux, le Chirurgien dégagera peu à peu la teſte d'entre les os du paſſage; ce qu'il fera en gliſſant doucement un ou deux doigts de ſa main gauche dans la bouche de l'enfant, pour en dégager premierement le menton, & de ſa main droite il embraſſera le derriere du col de l'enfant, au deſſus de ſes épaules, pour le tirer enſuite, avec l'aide d'un des doigts de ſa main gauche, mis dans la bouche de l'enfant, comme je viens de dire, pour en dégager le menton; car c'eſt cette partie qui contribuë davantage à retenir la teſte au paſſage, duquel on ne la peut tirer devant que le menton en ſoit entierement dégagé; obſervant auſſi de le faire le plus promptement qu'il ſera poſſible, de peur que l'enfant ne ſoit ſuffoqué, comme il arriveroit indubitablement s'il demeuroit long-temps ainſi pris & arreſté; parce que le cordon de l'umbilic, qui eſt au dehors, eſtant refroidi & fortement comprimé par le corps ou par la teſte de l'enfant, qui reſte trop long-temps dans le paſſage, l'enfant ne peut plus pour pour lors eſtre vivifié par le moyen du ſang de la mere, dont le mouvement eſt arreſté dans ce cordon, tant par ſon refroidiſſement qui l'y fait cailler, que par ſa compreſſion qui l'empeſche d'y circuler, au défaut de quoy l'enfant devroit auſſi-toſt reſpirer; ce qu'il ne peut pas faire devant qu'il ait la teſte tout-à-fait hors de la Matrice. C'eſt pourquoy lors qu'on aura une fois commencé de tirer l'enfant, il faut taſcher de le faire ſortir entierement le plutoſt qu'on le pourra; ce qu'eſtant bien & duëment fait, on délivrera incontinent aprés la femme de ſon arrierefaix, en la maniere que nous avons cy-devant dite.

Il faut remarquer que lorſque l'enfant eſt vivant, il n'eſt pas ordinairement difficile de donner à ſa teſte cette ſituation en deſſous, ſi elle ne l'avoit pas auparavant, laquelle nous avons dite eſtre tres-néceſſaire pour en faciliter l'extraction; à cauſe que toutes les parties du corps de l'enfant qui eſt vivant ayant de l'appui & de la fermeté, ſa teſte ſuit ordinairement le corps, & ſe tourne de ſon meſme coſté; ce qui n'arrive pas de la ſorte à la teſte de l'enfant mort; parce que ſon col eſtant devenu mollaſſe & ſans fermeté, ne contribuë pas à faire tourner la teſte dans une bonne ſituation, quoique le corps de l'enfant y ait eſté mis par le Chirurgien, & qu'il ait obſervé, pour ce faire, tout ce que j'ay dit cy-deſſus; auquel cas le corps de l'enfant mort eſtant entierement ſorti, ſa teſte vient à

l'aut. ny pense pas quand je di que le cordon de l'umbilic se refroidit & que ce refroidissement fait cailler le sang que l'accoucheur en empesche la compression & tant qu'il ne sera pas comprimé & que le sang y coulera sans difficulte il ne refroidira point

estre arrestée au passage, à cause qu'elle n'est pas située directement en dessous comme le corps. Pour lors il ne faut pas s'amuser à tirer le corps de l'enfant devant que d'avoir pareillement réduit la teste en figure droite, la faisant ainsi regarder en dessous; ce que le Chirurgien fera en glissant sa main applatie sur la face de l'enfant, pour en couvrir les inégalitez, & pour aider par ce moyen en l'embrassant à la faire tourner plus facilement, & à luy donner une situation commode, luy mettant aussi quelque doigt dans la bouche, afin de dégager le menton hors du passage, comme j'ay dit; observant cependant de tourner avec son autre main le corps de l'enfant, ou de le faire tourner par une autre personne, pour luy faire suivre en mesme temps le mouvement qu'il donne à la teste; ce qu'il ne doit pas aussi obmettre, quand il arrive que la teste d'un enfant vivant est arrestée de la sorte au passage, à cause de sa mauvaise situation. Car s'il vouloit faire tourner la teste sans le corps, ou le corps sans la teste, il luy torderoit le col, & le feroit mourir dans l'operation, s'il ne prenoit bien garde à cette circonstance. J'ay tâché de bien faire observer toutes les plus considerables particularitez de l'accouchement où l'enfant présente les pieds les premiers; parce qu'il doit, comme j'ay dit, servir de guide & de regle à la pluspart des autres accouchemens contre nature, où on est obligé de retourner l'enfant dans la Matrice, pour le tirer ensuite par les pieds, de la maniere que j'ay décrite.

CHAPITRE XIV.

Le moyen de tirer la teste de l'enfant separée de son corps, & demeurée seule dans la Matrice.

QUoyqu'on prenne toutes les précautions que nous venons de dire, pour faire l'extraction de l'enfant par les pieds, il se rencontre quelquefois des enfans qui sont si corrompus & si pourris, que pour le peu qu'on fasse d'effort en les tirant, leur teste se separe du corps, & demeure seule dans la Matrice, dont elle ne peut aprés estre tirée qu'avec beaucoup de peine; dautant qu'elle est extrémement glissante, à cause de l'humidité glaireuse du lieu où elle est, comme aussi parce qu'elle est de figure ronde, à laquelle il n'y a pas de prise: Neanmoins si la teste, qui est ainsi restée dans la Ma-

trice, eſt petite & mollaſſe, comme eſt celle des enfans avortons, on la peut tirer aſſez facilement; mais ſi elle eſt fort groſſe & ſolide, la difficulté en eſt ordinairement ſi grande, qu'on a quelquefois vû juſques à deux ou trois Chirurgiens renoncer l'un aprés l'autre à cette operation, & n'en pouvoir pas venir à bout, aprés y avoir épuiſé en vain toute leur induſtrie, & fait tous leurs efforts; enſuite de quoy la mort des femmes s'eſt enſuivie; mais je croy qu'ils auroient évité ce malheur s'ils s'y fuſſent comporté de la niere que je vais dire.

Quand donc la teſte de l'enfant, ſeparée de ſon corps, ſera reſtée ſeule dans la Matrice, ſoit à raiſon de la pourriture, ou pour autre cauſe, il faut auſſi-toſt ſans aucun delay, pendant qu'elle eſt encore ouverte, que le Chirurgien y porte ſa main droite, & qu'il cherche la bouche de cette teſte (car il n'y a pour lors que cette ſeule priſe) & l'ayant trouvée il mettra un ou deux de ſes doigts dedans, & ſon poulce par deſſous le menton, aprés quoy il la tirera peu à peu, la tenant ainſi par la maſchoire inferieure. Mais ſi elle quitte & ſe ſepare de la teſte, en la tirant un peu fort, comme il arrive aſſez ſouvent quand il y a de la pourriture. En ce cas, il faudra qu'il retire ſa main droite de la Matrice, pour y gliſſer la gauche, avec laquelle il appuiera cette teſte, & de la droite il prendra un crochet eſtroit mais fort, & à une ſeule branche, qu'il coulera le long du dedans de ſon autre main, en mettant ſa pointe vers elle, de peur de bleſſer la Matrice; & l'ayant ainſi introduit, il le tournera auſſi-toſt du coſté de la teſte, pour l'enfoncer dans le creux d'un des yeux, ou dans un des trous des oreilles, ou dans celuy de l'*occiput*, ou bien entre les ſutures, ſelon qu'il trouvera la choſe plus facile & plus convenable, tâchant toûjours de luy donner une priſe la plus ferme & ſtable qu'il pourra; aprés quoy tirant cette teſte ainſi accrochée, aidant de la main gauche à la conduire, il en fera l'extraction entiere; obſervant lors qu'il l'aura amenée proche du paſſage, eſtant fortement tenuë de ce crochet enfoncé, comme il eſt dit, dans quelqu'un des endroits ſpecifiez, de retirer ſa main hors de la Matrice, afin que la voye de la ſortie n'en eſtant pas occupée, en ſoit plus large & plus facile, ſe contentant ſeulement de laiſſer quelques doigts vers le coſté de la teſte, pour la dégager plus aiſément, & pour garantir la Matrice d'eſtre bleſſée par le crochet, en cas qu'il vint à quitter priſe.

On pourroit encore au beſoin, au défaut de crochet, eſſayer une choſe qui m'eſt venuë en penſée pour ce ſujet, par laquelle on peut

Inutillement ~~fay~~ tenté ce moyen de tirer une teste restee au dedans de la matrice mes efforts et mes soins ont esté [illegible] sans effect aussy [illegible] le proposeroie sans dire quil sen soit servi il faudroit pour [illegible] lexecuter avoir la liberté de porter les deux mains et la bande dans la matrice et de les faire agir comme dans un sac pour charger cette teste dans cette bende de la mesme sorte quelle est dans un accouchem.

naturel car pour peu quelle panchat dun costé ou de lautre ce seroit un moyen de rendre la chose impossible le crochet la tirette lamermure du crane & la bende sont tout moyens tres difficille pour finir cette extraction pour moy sans faire le fin je suis toujours tres embarassé quand je me suis

trouvé dans cette mauvaise occasion que japrehende plus que toutes les accouchemens que lon me peu proposer j'y ay sué jusques au sang si il est permis de parler ainsy pour exprimer les peines ouvrées que j'y ay souffert les ayant poussées jusques a extinction de mes forces cest un leurre que le couteau courbe que m. m. propose je n'ay jamais esté embarassé de linstrument qui peut despecer la teste mais bien de la tenir en estat dune main et dexecuter ou operer de lautre en travaillant en aveugle et avec des peines infinies et apres tout cela se peut il comprendre par la reflection quand on a une vraye conoissance du lieu et de la chose quil faut faire. Inversite cest un embarras dont je prie dieu de nous exempter

venir à bout de cette penible & laborieuse operation ; ce qui se fera en prenant une bande de linge assez doux, large de quatre grands travers de doigt, & longue de deux coudées ou environ, pliée simplement en deux, de laquelle on tiendra les deux bouts avec la main gauche, & de la droite on en prendra le milieu, qui sera oint de beurre frais par dehors, pour l'introduire dans la Matrice, en telle sorte qu'on le puisse mettre derriere la teste, pour l'y placer, comme on feroit une pierre dans une fronde ; aprés quoy en tirant la bande par ces deux bouts joints ensemble, on fera fort aisément l'extraction de la teste, sans que cette bande puisse aucunement nuire au passage, à cause qu'elle n'occupe presque pas de place.

Mais si se comportant de ces differentes manieres, le Chirurgien ne peut pas faire sortir, ny tirer la teste, à cause qu'elle est trop grosse ; il faut de necessité, s'il en veut venir à bout, qu'il en diminuë la grosseur avec un couteau courbe, semblable à celui qui est marqué par la Lettre D. en la representation des instrumens, qui est vers la fin de ce second Livre. Pour ce faire, il introduira sa main gauche dans la Matrice, où estant il y coulera ce couteau avec la droite, observant toûjours en ce faisant, que sa pointe soit tournée vers le dedans de cette premiere main, de peur que la Matrice n'en soit blessée ; aprés quoy il la retournera vers l'endroit des sutures de la teste, & principalement au lieu de leur jonction, c'est-à-dire, vers la fontaine, où il fera incision avec cét instrument ; afin qu'en ayant separé quelques morceaux il puisse plus facilement tirer le reste, ou qu'à tout le moins ayant vuidé une partie du cerveau par l'ouverture qu'il fera de la sorte, la grosseur de cette teste en soit beaucoup diminuée, & par consequent son extraction moins penible.

La main gauche ainsi mise en la Matrice, sera tres-utile à faire mieux enfoncer le couteau, pour la division & separation des parties de la teste, selon que le Chirurgien le jugera necessaire, comme aussi pour empescher que par inadvertence la Matrice n'en soit blessée ; & la main droite qui sera dehors, avec laquelle il tiendra le manche de cét instrument, qui pour cét effet doit estre assez long, luy servira pour le porter & mouvoir de tel costé qu'il voudra, en le tournant, poussant, attirant, ou biaisant, selon que la chose le requierera. *Ambroise Paré*, & *Guillemeau* veulent que ce couteau soit si petit, qu'il se puisse cacher dans la main droite, pour en faire cette operation, aprés l'avoir ainsi porté dans la Matrice ; mais il est certain que quand elle est pleine d'un enfant monstreux,

en grosseur, ou d'une teste de la sorte, la main du Chirurgien y estant portée, en est tellement comprimée, que bien difficilement se pourroit-il servir adroitement de ce petit couteau avec elle seule, à moins qu'il ne fist une extréme violence à la Matrice. C'est le sujet pourquoy il faut (si on m'en veut croire) que cét instrument ait le manche fort long, afin qu'estant introduit dans la Matrice, il puisse estre conduit à faire l'operation, par la main gauche du Chirurgien, laquelle sera dedans, comme nous avons dit, & gouverné par la droite qui en tiendra le manche au dehors; lequel doit estre égal en longueur à celuy des crochets ordinaires. Ceux qui prendront la peine de vouloir concevoir mon raisonnement, & qui éprouveront un pareil instrument dans le besoin, reconnoistront bien qu'il sera beaucoup plus utile & commode, ayant le manche ainsi long, que d'estre si petit & aussi court que lesdits *Paré* & *Guillemeau* le recommandent. Pour moy m'estant avisé pour ces raisons d'en faire faire un de la sorte, je m'en suis fort bien trouvé dans une occasion où il estoit necessaire de s'en servir.

Or aprés qu'on aura tiré la teste hors de la Matrice, de la façon que je viens de dire, on doit bien prendre garde à n'y en laisser aucune portion, comme aussi à bien délivrer ensuite la femme de son arrierefaix, s'il y estoit encore. Mais sur ce sujet on peut fort à propos faire une question d'assez grande consequence; qui est de sçavoir, quand la teste de l'enfant est ainsi demeurée en la Matrice, la femme n'estant pas aussi délivrée de son arrierefaix, si on doit commencer l'operation par l'extraction de la teste, avant que d'en tirer l'arrierefaix? A quoy on peut répondre avec distinction, que si cét arrierefaix estoit tout-à-fait separé des parois de la Matrice, on le doit tirer le premier, à cause qu'il empescheroit de pouvoir bien jouïr de la teste; mais s'il y estoit encore adherent, il le faudroit laisser jusques à ce que la teste fust tirée; car si on venoit à le separer pour lors de la Matrice, il se feroit un grand flux de sang, qui seroit augmenté par l'agitation de l'operation; parce que les vaisseaux contre lesquels il est joint, demeurent ordinairement ouverts, tant que la Matrice est dans la distension que luy cause la teste retenuë, & ne se referment que lors qu'ayant esté vuidée de ce corps estrange, elle vient à les boucher en se retirant, s'affaissant, & se comprimant en soy-mesme, comme j'ay expliqué plus précisément en un autre lieu cy-devant; outre cela, l'arrierefaix restant ainsi attaché pendant l'operation, empesche que la Matrice ne soit si facilement contuse & blessée.

Il faut ajouter a cette Reponse juste et apropos de ~~cet~~ cet. quil faut avoir soin de lier le cordon de lombilic du costé de larierefaix quand il est resté dans la matrice sans quoy le sang de la mere se perdroit pendant Lextraction de la teste. f. Celse

Celse au 27. Chap. du 7. Livre, & quelques autres Auteurs nous donnent un moyen pour aider à faire sortir la teste de l'enfant restée seule dans la Matrice, que je ne conseille pas de suivre; qui est qu'un homme robuste pése fortement sur le ventre de la femme, avec ses deux mains mises l'une sur l'autre, pour pousser la teste hors de la Matrice, comme nous voyons que font à peu prés les cuisiniers, qui pésent fortement sur le ventre d'une volaille qu'ils veulent vuider, pour en faire sortir le gésier. Mais ces violentes compressions ne manqueroient pas de faire contusion à la Matrice, qui pour lors est tres-douloureuse, & d'y causer ensuite une inflammation, qui mettroit la femme en tres-grand danger de la vie: c'est pourquoy on ne se servira pas de cette mauvaise methode. On peut bien néanmoins, s'il est besoin, faire tenir doucement la teste en estat, en la contenant seulement, pour empescher qu'elle ne vacille trop, par quelque personne qui aura sa main sur le ventre de la femme, durant que le Chirurgien en fera l'extraction de la maniere que j'ay enseignée; mais si la Matrice n'est pas assez ouverte pour en entreprendre l'operation, il vaut mieux en commettre l'expulsion à la nature, luy aidant par quelques clisteres, & principalement lors que c'est la teste d'un petit avorton, que de faire une violence trop considerable pour en faire extraction.

CHAPITRE XV.

Le moyen d'aider la femme dans son accouchement, quand la teste de l'enfant pousse au devant d'elle le col de la Matrice en dehors.

[handwritten margin note:] ...M. fait ce chapitre particulier parceque la chose luy Est arivée une seule fois comme Il le dit et En raporte l'histoire et je peut dire avec verité que Je n'ay jamais veu chose pareille dans le nombre infini d'accouchemens que J'ay faits. Il Est bien vray que la teste de l'enfant pousse quelques fois devant Elle la partie inferieure du vagin ou l'interne des grandes levres méme aussi

SI nous avons seulement égard à la figure en laquelle l'enfant vient en cét accouchement, nous pouvons dire qu'il est naturel: Mais si nous considerons la disposition de la Matrice, qui est en danger de tomber dehors, dans la sortie ou dans l'extraction de l'enfant, nous connoistrons qu'il ne l'est pas tout-à-fait; car sa teste la poussant fortement audevanr d'elle, peut facilement causer cét accident, si la femme n'est adroitement secouruë. On voit en cette rencontre le *vagina* ou col de la Matrice, tout par grosses rides se forjetter en dehors, à mesure que l'enfant s'avance.

Les femmes à qui la Matrice avoit accoustumé de tomber avant leur grossesse, & qui l'ont fort humide, sont sujettes à cét ac-

Oo

[handwritten note:] ces grandes levres qui sont quelques fois accompagnées de l'extremité de l'orifice interne et qu'il paroit Etre de quelque necessité de repousser ces parties membraneuses (avec les doigts) des deux cotez de la teste de l'enfant a mesure qu'elle avance dans une crainte aparente mais mal fondée que ces parties ne fussent poussées trop loin par cette teste qui ne produiroit neantmoins aucun mauvais effet quand l'accoucheur s'abstiendroit de ce secours puisqu'il ... douleur de plus en fait l'affaire telle que Je l'éprouvay sur une femme de cinquante ans

annees alacouchemens de la quelle je mouru si en luy refusant ce secours comme je fis en demeurant dans linaction lorsque je trouvay les choses en cet estat scavoir dis je parraport a son age avancé qui devoit rendre les parties membraneuses plus dures et leur dilatation plus difficille si cet acouchement en seroit plus long et plus facheux

cident, à cause de la relaxation de ses ligamens. Il ne faut pas observer en cét accouchement la mesme methode que nous avons enseignée cy-devant en parlant de l'accouchement naturel; car en celuy-cy on ne doit pas faire promener, ni tenir debout la femme ainsi disposée; au lieu de quoy il faut qu'elle soit couchée au lit, & qu'elle ait le corps presque également situé, & non pas si élevé qu'il feroit requis si l'accouchement estoit naturel. On ne luy doit aussi donner aucun lavement fort ni âcre, de peur de luy exciter de trop grandes épreintes, comme encore ne faut-il pas luy tant humecter la Matrice qui n'est déja que trop relaschée: Mais pour la bien aider, à chaque moment que les douleurs luy prendront, quand son enfant commencera d'avancer sa teste, & de pousser ainsi le col de la Matrice en dehors, la Sagefemme aura toûjours à chaque costé de cette teste une de ses mains, pour repousser, en resistant aux douleurs de la femme, la Matrice seule vers le dedans, & donner lieu cependant à l'enfant de s'avancer, faisant de cette maniere à chaques épreintes qui surviendront, & continuant toûjours jusques à ce que la mere pousse d'elle-mesme l'enfant tout-à-fait dehors: Car on ne doit en aucune façon le tirer par la teste, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement naturel, de peur qu'on ne vint à faire tomber en mesme temps la Matrice, qui pour lors y est grandement disposée.

Néanmoins si l'enfant, ayant la teste hors du passage, venoit à y estre arresté si long-temps qu'il fust en danger d'y estre suffoqué; alors on seroit obligé d'appeller une seconde personne pour aider, qui le tireroit tout doucement par la teste, durant que la Sagefemme tiendroit & repousseroit la Matrice avec les mains, comme il est dit, de peur qu'elle ne suivist le corps de l'enfant en le tirant de la sorte. Aprés que la femme aura esté ainsi accouchée, on la delivrera de son arrierefaix, en la maniere cy-devant décrite, se gardant bien aussi pour le mesme sujet, de ne le pas tirer & ébranler trop fort; ensuite de quoy on remettra & on tiendra la Matrice en sa situation naturelle, si elle en estoit sortie.

Lors que la Sagefemme n'observe pas la methode que je viens d'enseigner, elle est cause quelquefois que la Matrice descend, & sort tout-à-fait hors de la partie honteuse incontinent aprés que la femme est accouchée, & mesme que son col tombe aussi quelquefois entierement devant l'accouchement, & devient pour lors d'une grosseur & d'une longueur extraordinaire; à cause que les humeurs s'y portent aussitost en grande abondance, comme je l'ay veû

en ce que cet enfant les auroit deu pousser avec plus devant au devant de sa teste que si c'eust esté une jeune femme mais non et cette femme m'avertit par la seconde douleur qu'elle sentoit quelque chose sortir c'estoit la teste que je trouvay sortie jusques aux oreilles je l'embrassay avec mes deux mains aplaties des deux costez que je coulay le plus avant que je pus et l'attiray du premier coup entierement hors la matrice ce qui me fit conoistre que quand les douleurs sont fortes et redoublées ce n'est ny l'age de la femme ny la roideur des parties membraneuses qui rendent l'acouchement difficille mais seulement le detroit que forment les os et qu'il ne se [illegible] qu'une crainte mal fondée que la matrice soit poussée dehors par la teste de l'enfant encor que la chose soit arrivée [illegible] une seule fois ce qu'il n'auroit pas manqué de repeter si la chose estoit autrement

Quand je ne conseille point de lavemens ny d'humecter celle qui sont sujettes aux relaxations de matrice je ne le fais pas moins aux autres car je conois l'inutilité de ces choses mais je conseille a tous egalement que l'on ne laisse jamais l'enfant au passage qu'autant de temps qu'on ne le pourra tirer dans la crainte [illegible] sans y avoir esté condamné et qu'il ne perde la vie comme je l'ay veu arriver

arriver le 11. May 1669. à la femme d'un Menuiſier proche le College des Jeſuites; laquelle eſtant en travail d'enfant, ne pouvoit accoucher, à cauſe que tout le col de ſa Matrice eſtoit entierement renverſé & tombé depuis trois heures hors de la partie honteuſe, d'une longueur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que ſa Sagefemme en fut toute étonnée, ne ſçachant pas meſme ce que ce pouvoit eſtre, tant la choſe eſtoit extraordinaire. Ce col ainſi tombé eſtoit de la longueur de plus d'un grand demy pied, & une fois plus gros que la teſte d'un enfant. On voyoit en ſon extremité l'orifice interne de la Matrice, qui repreſentoit une eſpece de gros *Phymoſis*, dont les bords eſtoient épais de plus de trois travers de doigt en toute ſa circonference; ce qui en étreciſſoit tellement le paſſage, que l'enfant n'en pouvant ſortir, & y eſtant arreſté, pouſſoit toûjours de plus en plus la Matrice en dehors; & les humeurs affluant en abondance, à cauſe des efforts inutiles que la femme faiſoit, gonfloient extraordinairement ce col de la Matrice, qui en eſtoit déja tout livide, & diſpoſé à mortification, laquelle ſeroit indubitablement arrivée dans peu, ſi je n'euſſe promptement accouché cette femme, en m'y comportant de la maniere que je vais dire.

Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de reduire ce col de la Matrice ainſi tombé, non ſeulement à cauſe de ſon extréme groſſeur, mais auſſi à cauſe que la teſte de l'enfant, eſtant trop avancée dans le paſſage, n'auroit pas pû eſtre repouſſée ſans une extréme violence, qui auroit eſté tres-prejudiciable à la mere & à l'enfant, j'introduiſis ma main peu à peu dans l'ouverture de ce gros *Phymoſis*, l'ayant trempée auparavant dans l'huile d'olive, aprés quoy je fis efforcer la femme, en conduiſant la teſte de l'enfant à chaque douleur, & la faiſant ainſi avancer peu à peu dans le paſſage que ma main luy preparoit, ſans l'en retirer que pour la retremper de fois à autre dans l'huile, & la remettre auſſitoſt comme auparavant. Ainſi faiſant, je donnay lieu à la teſte de l'enfant de paſſer par cette ouverture, ma main luy ſervant toûjours à diſpoſer & entretenir ſon paſſage, en écartant tous les doigts les uns des autres en forme de dilatatoire, & les retirant peu à peu, à proportion que la teſte s'avançoit, juſques à ce qu'elle euſt eſté entierement pouſſée dehors par les ſeules douleurs de la femme qui eſtoient tres-fortes; aprés quoy l'ayant priſe avec mes deux mains de coſté & d'autre, en la maniere ordinaire, je tiray facilement l'enfant qui eſtoit vivant, & delivray entierement la femme; enſuite de cela, je reduiſis auſſitoſt ſa Matrice en ſa ſituation naturelle, recommandant à ſa Sagefem-

me de luy bien étuver tous les jours les parties basses, pour empescher la pourriture à laquelle elles estoient tres-disposées. Cette femme guerit en fort peu de temps, nonobstant un si grand accident; aprés quoy je luy donnay un pessaire qu'elle porta sans aucune incommodité depuis ce temps, pour retenir en estat sa Matrice, dont elle souffroit une fascheuse descente depuis dix ans entiers, sans avoir trouvé personne qui pust y remedier comme je fis.

CHAPITRE XVI.

Le moyen de faire extraction de l'enfant, lors que venant la teste la premiere, il ne peut sortir, à cause qu'elle est trop grosse, ou parce que les passages ne peuvent pas se dilater suffisamment.

NOus voyons quelquefois des femmes, dont les enfans (quoyqu'ils viennent en une situation naturelle) restent au passage durant des quatre ou cinq jours entiers, & y seroient encore plus long-temps, & n'en sortiroient mesme jamais, si on ne les en tiroit par art, comme on est obligé de faire, si on veut sauver la vie de la mere; ce qui se voit arriver le plus souvent aux petites femmes dans leur premier accouchement, & principalement à celles qui sont pour lors fort avancées en âge; à cause que l'articulation de leur *coccix* n'est pas si lasche, & que leur Matrice, qui est beaucoup plus dure & plus seche, ne peut pas estre dilatée si facilement que celle des autres qui ont déja eû des enfans, ou qui ne sont pas si âgées. J'ay souvent remarqué que les enfans qui restent ainsi au passage, sont presque toûjours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles ont ordinairement la teste plus grosse & les épaules plus larges.

Quand la chose se rencontre ainsi, aprés que le Chirurgien aura fait tout son possible de relascher & dilater les lieux, avec fomentations & onctions d'huiles, & axonges émollientes, pour pouvoir faciliter la sortie de l'enfant, & qu'il aura veû que toutes les peines qu'il en aura prises auront esté inutiles, à cause qu'il a la teste beaucoup plus grosse qu'il ne conviendroit, & qu'il est outre cela tres-certainement mort, comme il est presque toûjours, quand il demeure trois ou quatre jours en cét estat, aprés que les eaux se sont écoulées; ce qu'il sçaura encore plus precisément, par les signes que nous avons cy-devant enseignez pour le bien connoistre, au

Rien ne se de plus vray que une des causes qui retardent l'accouchement est ou que la teste est trop grosse ou que le passage est trop petit car vray semblablement si la teste n'estoit pas trop grosse le passage ne seroit jamais trop petit de mesme que si le passage estoit assez large et ample la teste ne seroit jamais trop grosse mais la plus essentielle est le deffaut des douleurs ou la femme se trouve car quand les douleurs sont fortes et redoublees et qu'elles se suivent le passage quelque estroit qu'il soit est toujours assez large et l'enfant la teste se trouve trop grosse en quelle s'ajuste a la demande du passage le l'accouchement fini toujours en peu de temps sans le secours du chirurgien ou au moins tres rarement mais quand les douleurs se ralentissent ou qu'elles ne sont que legeres courtes et entrecoupees ou qu'elles cessent enfin entierement l'on a beau tenter la relaxation des parties avec les fomentations emolientes fumigations et onctions de graisses et huilles ce sera tres inutillement car l'accouchement ne se terminera qu'au retour et au redoublement des fortes douleurs soit que l'enfant soit vivant ou mort

Chapitre douziéme de ce second Livre ; alors il ne fera aucune difficulté de mettre un crochet en quelque endroit de la teste de l'enfant, pour en faire l'extraction.

Il semble qu'il seroit plus à propos de mettre la pointe du crochet vers la partie posterieure de la teste qu'en aucun autre lieu, afin de la pouvoir tirer par ce moyen plus directement : Mais j'ay toûjours trouvé par experience qu'on ne peut pas si facilement porter la main vers cette partie de la teste de l'enfant, qui est ordinairement située au dessous de l'os *pubis* ; auquel endroit les os qui forment le passage sont beaucoup plus serrez, que vers les costez, où l'espace estant bien plus libre, la Matrice se peut dilater sans faire aucune violence au col de la vessie ; ce que le Chirurgien ne pourroit pas éviter, s'il vouloit introduire sa main avec son instrument pour en accrocher la teste de l'enfant en sa partie posterieure ; dont le col de la vessie est pour l'ordinaire si fort comprimé dans ces sortes d'accouchemens, que les femmes ont une entiere suppression d'urine, qui est encore augmentée par l'inflammation qui ne manque pas d'y arriver, quand l'enfant reste ainsi au passage durant plusieurs jours, aprés que les eaux se sont entierement écoulées.

C'est pourquoy le Chirurgien ayant auparavant fait uriner la femme, s'il est besoin, avec une sonde creuse ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la vessie, en repoussant un peu avec sa main la teste de l'enfant, afin de faciliter le passage de cette sonde, pour en faire sortir l'urine, il glissera sa main droite applatie à l'entrée de la Matrice, vers le costé de la teste de l'enfant ; & de la gauche il introduira un crochet, dont la pointe soit forte & courte, & tournée en l'introduisant, vers le dedans de la main droite ; aprés quoy il la retournera du costé de la teste de l'enfant, & l'imprimera en l'appuyant avec la main sur le milieu de l'os *parietal*, & en tirant mediocrement à proportion qu'il fait entrer la pointe de son crochet, jusqu'à ce qu'il luy ait donné une prise ferme & stable ; ensuite dequoy il retirera sa main droite pour en prendre le manche de l'instrument, & ayant introduit sa main gauche de l'autre costé de la teste de l'enfant, pour la redresser & soûtenir, il la tirera peu à peu, la conduisant toûjours avec cette main gauche, à proportion qu'il la fait avancer, en la tirant de la droite, jusqu'à ce qu'il l'ait amenée tout-à-fait hors du passage, se servant encore, s'il est besoin, d'un second crochet, mis en la mesme maniere que le premier, au costé opposé de la teste, afin que l'attraction se fasse

sans le secours des instrumens dont l'accoucheur ne se servira qu'a l'extreme necessité. M. conseille le crochet et moy l'ouverture du crane avec son instrument perçant et coupant en tirer portion de la cervelle affin de diminuer le volume de la teste de l'enfant et introduire sa main dedans et la tirer la chose m'a toujours parue fort aysée et est sans aucun risque du costé de la mere a la difference du crochet qui peut causer de facheux accidens en le poussant jusques au dela de l'os pubis comme M. le fait remarquer en cet endroit quoyqu'il y ait une impossibilité absolue de pousser le crochet jusque la quand la teste est engagée dans le passage comme doibt estre celle cy puisque M. se contente d'apliquer son crochet sur le milieu de l'os parietal qui est selon moy une des plus mauvaises prises qui y ait en toute la teste et qui lâche au moindre effort que l'accoucheur fait pour attirer la teste n'y ayant de bonne prise que dans le trou de l'oreille ou l'orbitte ou enfin au derriere de la teste quand elle est endeça de l'os pubis de maniere a y pouvoir appliquer le crochet en bonne prise et jamais au dela de cet os car quand l'on peut porter le crochet jusques a cet endroit ou que l'on peut comme le dit M. repousser un peu la teste de l'enfant il n'est plus impossible d'en aller chercher les pieds car apres l'un ou l'autre de ces moyens l'accoucheur peut couler sa main le long de cette teste et tout le long du corps ensuitte ou du moins jusqu'au fond de la matrice et finir l'accouchement de la sorte que je le dis comme je l'ay fait quantité de fois et que je le rapporte dans mon traité des accouchemens ou je ne me sers des —

également de deux costez ; aprés quoy ayant osté ses instrumens, il la prendra avec ses deux mains, pour achever de faire sortir le reste du corps de l'enfant.

Mais si le Chirurgien ne pouvoit pas faire ainsi l'extraction de la teste de l'enfant toute entiere, à cause de son excessive grosseur ; pour lors il faudra qu'il y fasse incision avec un couteau droit, ou un peu courbé, selon qu'il conviendra ; la faisant à l'endroit des sutures, afin qu'aprés avoir vuidé une partie du cerveau par cette ouverture, la grosseur de cette teste en soit diminuée ; ensuite de cela, il introduira aussi par ce mesme lieu son crochet au dedans du crane, avec lequel il accrochera fortement quelqu'un de ses os, au moyen dequoy il fera tres-facilement l'extraction de l'enfant, si la difficulté ne procedoit que de la seule grosseur de sa teste. Mais souvent en ces sortes d'occasions ce n'est pas tant la grosseur de sa teste qui le fait ainsi mourir, & rester au passage durant plusieurs jours aprés l'écoulement des eaux, que c'est la secheresse de la Matrice qui empesche qu'elle ne puisse estre suffisamment dilatée par les douleurs de la femme ; ce qui fait que ne pouvant pousser l'enfant dehors, elles viennent à cesser entierement aprés plusieurs efforts inutiles ; ensuite dequoy la substance de la Matrice s'enflamme & se tumefie de telle sorte, qu'elle devient comme une espece de moule, dans lequel tout le corps de l'enfant estant fortement enchassé, n'en peut estre tiré que tres-difficilement, quand la teste ne luy a pas premierement fait son passage par sa sortie. C'est pourquoy il faut toûjours essayer de la tirer toute entiere, autant qu'il est possible ; car il arrive souvent que l'enfant est encore plus arresté en la Matrice par la grosseur de ses épaules, que par celle de sa teste, qui venant à s'affaisser aprés qu'on en a vuidé le cerveau, rend encore l'operation plus difficile ; parce que la Matrice vient pour lors à se resserrer davantage qu'elle n'estoit ; ce qui luy arrive à mesure que la teste vient à diminuer de grosseur, & ainsi faisant, le reste du corps de l'enfant est encore plus fortement retenu au dedans, & n'est pas si facilement tiré que quand on a fait passer la teste de l'enfant toute entiere ; outre qu'en dépeçant ainsi la teste, ses os s'écartans les uns des autres, & vacillans de tous costez, à cause qu'ils n'ont plus d'appuy, incommodent beaucoup le Chirurgien en son opération, & peuvent facilement blesser la Matrice, si on n'y prend bien garde.

La difficulté qui se rencontre ordinairement en cét accouchement, m'a fait inventer un autre instrument, qui est incomparable-

de mes mains que je prefere a tous les instruments quelque vantez qu'ils puissent etre
c'est mal apropos que [illegible] condamne l'ouverture du crane dans la [illegible] que les os n'ayant pas d'appuy donnent incommoder l'accoucheur le blesser la matrice je tire de ces os ceux qui m'embarassent je les ont mes ay [illegible] a rompre pour quand on a la main forte en venir a les effectuer comme le panicule chevelu recouvre la portion de ces os qui reste ôtée la crainte du mauvais effet que [illegible] dit qu'ils pouvoient produire je diray plus je ne me suis jamais servi de crochet quand j'ay tant fait que d'ouvrir le crane mais seulement de mes mains et loin de me precautionner d'un couteau ny droit ny courbe je prends quelques fois mes ciseaux que je plonge dans la teste de l'enfant dont j'ouvre les branches ensuite je dilate l'ouverture par ce moyen en ecartant et rompant une portion des os en sorte que rien ne me fait peine apres
ce que je prefererois au tire-teste de [illegible] quoyque je ne m'en sois jamais servi parceque ma maniere est sans aucun embarras et immanquable [illegible] il est [illegible] que la difficulté de cet accouchement vient de l'orifice interne de la matrice plutost que de la partie externe ou de la vulve et que les premiers enfants font le passage pour tous ceux qui viennent apres j'ay esté surpris qu'un si excelent homme n'aye pas

ment meilleur & plus commode que le crochet, pour faire extraction de la teste de l'enfant mort, restée de la sorte au passage; auquel instrument j'ay donné le nom de *Tireteste*, à cause de son usage. Il est si propre à cette opération, que je ne doute pas qu'il ne soit approuvé de tous ceux qui s'en serviront de la maniere que je l'enseigne tres-exactement à la fin de ce second livre, auquel lieu j'ay fait representer la figure de cét instrument. J'ay veû quelquefois des Chirurgiens en ces sortes d'accouchemens faire une incision à la partie inferieure & externe de la vulve, s'imaginant que la teste de l'enfant est seulement arrestée au passage à cause de l'étrecissement de cette partie, & croyant par ce moyen luy faciliter sa sortie; mais ils s'abusoient fort; car c'est au dedans, & au droit de l'orifice interne que l'enfant est ainsi retenu, pour les raisons que j'ay dites; & outre que cette incision est entierement inutile, c'est qu'il y arrive souvent mortification aprés l'accouchement; à cause de l'inflammation qui est ordinairement en ces parties, sur lesquelles il se fait ensuite un dépost des superfluitez par l'écoulement des vuidanges.

Il est tres-certain que si l'enfant est mort, on se doit comporter de la maniere que j'ay enseignée, pour empescher qu'il ne fasse aussi perir la mere; car on ne le peut pas tirer autrement, à cause que la teste est un corps rond & glissant, sur lequel il n'y a aucune prise que par ce moyen, n'y ayant pas lieu aussi de retourner l'enfant pour le tirer par les pieds, quand il y a long-temps que sa teste est ainsi engagée dans le passage aprés l'écoulement des eaux; parce qu'on creveroit plûtost la mere que de le pouvoir faire; & quand mesme l'enfant auroit encore quelque peu de vie, il periroit certainement dans l'opération, par l'extréme violence, qu'il faudroit faire à l'un & à l'autre pour en venir à bout. Mais il y a une grande question à examiner, pour sçavoir si on doit tirer avec les instrumens, l'enfant qui est vivant, n'y ayant aucune esperance qu'on le puisse avoir autrement que par ce moyen, pour sauver la vie à la mere, dont les passages sont trop étroits, & qu'il est impossible de dilater assez pour luy donner issuë; ou si on doit differer l'operation, & risquer la vie de la mere, jusques à ce qu'on soit tout-à-fait asseûré qu'il soit mort. Pour moy, je croy que puis que l'enfant ne peut pas éviter la mort d'une façon ou d'autre (car restant à ce passage sans pouvoir sortir, il y meurt, & estant tiré par les crochets, ou par une autre instrument, il en est tué) on doit l'en tirer, le plûtost qu'il y aura lieu de le faire, qui est aprés toute espe-

faire le passage pour les autres dont la femme auoit eu dans la suite comme l'autre ... En raportant la longueur et la difficulté de plusieurs accouchement marqués dont des observations a ce manque de grosseur de teste d'un premier Enfant Raison oposée a l'experience

rance perduë qu'il puisse jamais venir autrement, pour faire ensorte que la mere ne perde la vie, comme il arriveroit certainement si on n'y procedoit de la maniere. C'est le sentiment de *Tertullien*, qui dit au 13. Chap. du Livre de l'*Ame*, que c'est une cruauté necessaire de donner en tel cas la mort à l'enfant, plûtost que de l'en exempter, puis qu'il feroit certainement perir sa mere s'il demeuroit en vie. Voicy ses paroles : *Atquin & in ipso adhuc utero infans trucidatur necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus.* C'est néanmoins ce que le Chirurgien ne doit jamais pratiquer qu'en cette extremité, & aprés avoir ondoyé la teste de l'enfant, s'il en peut voir & toucher facilement l'extremité, sinon il le fera en y portant de l'eau par le moyen d'une petite seringue, s'il ne le peut pas autrement ; ensuite dequoy il fera son opération le plus adroitement qu'il pourra, comme il est dit ; observant aussi de s'en faire requerir par les assistans, aprés leur avoir expliqué la necessité de l'entreprendre. Pour moy j'aimerois bien mieux agir de la sorte en pareille occasion, que de me resoudre à la cruauté & barbarie de l'opération Cesarienne, de laquelle il est absolument impossible (quoy-qu'en asseûrent plusieurs imposteurs, dont *Rousset* est l'approbateur) que la femme puisse jamais réchaper, comme je feray voir plus particulierement en parlant cy-aprés de cette operation ; car ainsi faisant, on sauvera souvent la mere qui périroit avec son enfant ; & comme il vaut toûjours mieux passer par le moins dangereux de deux chemins, quand il n'y en a pas d'autres, aussi doit-on de deux maux éviter le pire, qui est le sujet pour lequel nous devons toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant, qu'on ne tuë pas en cette occasion vraiment ni volontairement ; puis que l'opération qu'on entreprend pour le tirer de la maniere que j'ay expliquée, dans la seule intention de sauver la mere, avance seulement de quelques momens la mort corporelle de cét enfant, qui ne la pourroit jamais éviter, sans estre luy-mesme veritablement homicide de sa mere.

J'ay veu plusieurs accouchements qui se sont trouvés heureusement finit — l'enfant qui avoient resté deux et trois jours au passage avec toutes les marques de mort qui neantmoins sont venus pleins de vie et se sont bien portés dans la suite ce qui donne occasion d'engager l'accoucheur a ne rien precipiter tant que l'on voit que les forces de la mere sont suffisantes. Ce qui me fait dire que cette situation est la meilleure et la plus dangereuse de toutes celle dans lesquelles l'Enfant se peut presenter. La meilleure parceque quand elle est secondée des douleurs l'accouchement se finit quelquefois meme si brusquement qu'a peine a t on le temps de recevoir l'Enfant et la plus dangereuse quand apres que les membranes sont ouvertes et les eaux ecoulées la femme venant a rester sans douleurs et l'Enfant a[rr]eté. Il n'y a point d'accoucheur qui ne se trouve intrigué d'une etrange sorte parceque cette situation luy lie les mains d'une maniere a ne s'en pouvoir servir attendant tout de la nature et presque rien de l'art puisqu'il n'est pas possible de passer non seulement le doigt mais l'ongle pour luy donner secours au contraire de toutes les autres situations ou un accoucheur adroit est le maitre de couler sa main dans la matrice d'aller chercher les pieds de l'enfant les empoigner et finir l'accouchement

CHA-





CHAPITRE XVII.

Le moyen d'aider la femme en l'accouchement où l'enfant se presente par le costé de la teste; comme aussi en celuy où il vient la face la premiere.

QUOY qu'il semble que l'accouchement où l'enfant se presente par le costé de la teste soit naturel, parce que la teste vient la premiére, il est néanmoins bien dangereux, tant pour l'enfant que pour la mere, à cause de cette mauvaise posture; car il se romproit plûtost le col, que de pouvoir jamais sortir de la façon; & pour lors il est d'autant plus embarrassé dans le passage, que la mere fait d'efforts pour le mettre dehors; ce qui luy est impossible, si on ne redresse la teste de l'enfant pour la faire venir en droite ligne. C'est pourquoy aussitost qu'on aura reconnu que la chose est ainsi, on fera coucher la femme, de peur que l'enfant s'avançant davantage en cette posture vicieuse, ne fust plus difficilement repoussé, comme on est obligé de faire, pour luy donner la veritable & naturelle, en luy redressant la teste au passage.

des le moment que laccoucheur se sent que l'Enfant presente le coté de la teste [illegible] la plus mauvaise et dangereuse methode qui se puisse voir que de tenter de la redresser pour la placer au passage parcequapres qu'il aura tenté tous les moyens que men propose il n'en viendra pas a bout puis pour les mettre a execution il ne faut pas que la femme en travail ayt aucunes douleurs parceque si elle en avoit l'enfant seroit continuellement poussé au passage et loin que la teste se trouvât redressée elle s'engageroit en cette mauvaise situation [illegible] si la femme n'a point de douleurs pourquoy tenter de placer la teste en droite [illegible] [illegible] attin de profiter de l'heureuse ocation qui se presente

cest un precepte que je me garderay bien de donner pour regle mais aucontraire conseillant daccoucher tousjours les femmes quand les enfants se presenteront de la sorte dans le creins qu'il n'en avient autant qu'a la femme de ce maistre chirurgien ou en m. fut

obligé d'en venir dans la suitte au lieu que je propose ce qu'il n'auroit pas este utile si l'un de ces excelents accoucheurs soy disans ancien eso assez experimentez pour conoistre la vraye situation de laquelle estoit cet enfant qui neanmoins estoit facille a develloper pour peu que lon ayt d'attention a la mettre en evidence. En sorte que cette situation estant bien cogneue au lieu de donner son attention a reduire la teste directement au passage par les moyens que propose ... je conseille de finir l'accouchement a l'instant affin de les mettre hors de toute inquietude

Pour ce faire, la femme sera située en une posture commode, la faisant un peu pancher sur le costé opposite à la mauvaise situation de l'enfant; aprés quoy le Chirurgien glissera sa main bien ointe d'huile à costé de la teste de l'enfant pour la redresser, la ramenant tout doucement avec ses doigts interposez entre elle & la Matrice, dans une situation droite. Mais si cette teste estoit tellement engagée, que la chose ne se pust faire facilement de la maniere, alors il faudra qu'il coule sa main jusques aux épaules de l'enfant, afin qu'en le repoussant un peu dans la Matrice, il le puisse mettre en situation naturelle & convenable.

Il seroit à souhaiter que le Chirurgien pust ainsi repousser l'enfant par les épaules avec ses deux mains; mais sa teste occupe pour lors tellement le passage, qu'il a souvent bien de la peine d'y en introduire une, avec laquelle il fera son operation, aidée du bout des doigts de l'autre, portez jusques où il sera necessaire; aprés quoy il excitera & procurera la sortie de l'enfant, comme il a esté dit en parlant de l'accouchement naturel; observant de redresser de la sorte la teste de l'enfant le plutost qu'il pourra aprés l'écoulement des eaux, quand il aura reconnu qu'elle vient de costé. Car s'il n'y remédie promptement, la teste estant renversée sur les épaules, s'engage si fortement dans le passage, & les inégalitez de la face se nichent tellement dans la propre substance de la Matrice, qui se tumefie de tous costez par l'inflammation qui y survient, qu'il est bien difficile ensuite de luy donner une bonne situation; & la secheresse des parties contribuë beaucoup à rendre la chose encore plus difficile.

Mais si cette teste ne se pouvoit bien réduire à cause de la mauvaise situation du corps de l'enfant, qui empesche qu'on ne la puisse redresser comme je dis; pour lors il faudra se servir du dernier remede pour sauver la vie à l'enfant, qui est de le retourner entierement, en luy allant chercher les pieds pour le tirer dans ce mesme moment. C'est ainsi que le vingt-cinquiéme Septembre mil six cent soixante & quatorze, j'ay sauvé la vie à l'enfant de la femme de Monsieur *Gourot*, Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, laquelle j'accouchay en presence de son mary, & de Monsieur *Picart* Chirurgien du mesme Fauxbourg, ayant esté obligé de retourner entierement cét enfant pour le tirer par les pieds, à cause que se presentant par le costé de la face qui estoit en dessus, son corps estant outre cela dans une situation tout-à-fait oblique, on luy auroit plutost rompu le col, que de pouvoir placer sa teste dans une bonne situation.

ce qui ne se peut en voulant faire autrement ... & une pauvreté que ces pretendues reductions qui quand elles seroient aussi constantes & avantageuses qu'il dit ...
je ne m'y attacheray + jamais par la crainte dans suitte fascheuse
+ et ne les conseilleray

pour la mere & l'Enfant qui nest pas beaucoup moins a creindre apres cette pretendue réduction quelle ne lestoit auparavant puisque laccouchement ne peut finir que par le retour des douleurs & cest un a scavoir si la nature permettera ce retour sans quoy l'Enfant ne perira pas moins dans

cette bonne situation supposé & mesme que laccoucheur la puisse faire telle quil pourroit faire dans la mauvaise douleur tiens d'estre tiré qui obligera a la fin d'en venir a l'extreme remede apres la mort de l'Enfant dont l'on pourra aussi suivre celle de la mere que l'on auroit tiré l'une que l'autre Evitée si l'on avoit accouché la mere d'abord au lieu de s'estre attachée a cette pretendue bonne Reduction ce qui fait voir que cest avec bien de la raison que je veux finir laccouchement plutot que de la tenter en Retournant et l'avoir par les pieds

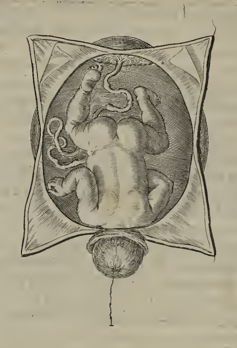
Si les deux Chirgiens, qui furent appellez avant moy il y a quelques années pour secourir la femme de Monsieur *Poupart* nostre Confrere, en son accouchement, eussent reconnu que la teste de son enfant, qui estoit ainsi fortement engagée dans le passage, depuis trois jours entiers aprés l'écoulement de ses eaux, venoit de costé, ils n'eussent pas entretenu, comme ils firent durant tout ce temps, cette pauvre femme d'esperance vaine qu'elle accoucheroit heureusement; & ils luy auroient sauvé la vie sans doute & à son enfant, si du commencement ils eussent réduit sa teste dans une bonne situation; ou si trouvant trop de difficulté à la redresser, ils eussent entierement retourné l'enfant pour le tirer par les pieds, comme je fis à celuy de la femme dudit *Gourot,* dont je viens de parler. Mais ayant negligé la chose, faute de l'examiner précisement, comme ils devoient faire, ils furent cause que l'operation fut inutile à l'un & à l'autre; car lorsque je fus mandé pour en dire mon sentiment, il n'estoit plus temps; parce que l'enfant estoit certainement mort, il y avoit prés de deux jours, & la mere estoit presque à l'agonie, ayant le ventre extraordinairement dur, & tendu quasi jusques à la gorge, & toutes les parties exterieures de la vulve extrémement tumefiées, & entierement disposées à la mortification, à cause de leur inflammation qui commençoit à se communiquer aux parties internes de la Matrice; ayant outre cela une grosse fiévre, & une entiere suppression de l'urine & des autres excrémens, dont son ventre ne se pouvoit aucunement décharger, pour raison de quoy elle avoit déja reçu tous ses derniers Sacremens. Neanmoins comme il vaut mieux tenter un remede incertain, que de laisser les malades dans un desespoir assuré, ayant fait connoistre audit *Poupart,* l'impossibilité qu'il y avoit que sa femme accouchast d'elle-mesme, ainsi que ces deux Chirurgiens, qui se piquoient d'estre des plus experts au fait des accouchemens, luy avoient toûjours fait esperer vainement, je luy conseillay de la faire accoucher au plutost, à quoy je fis condescendre ces mesmes Chirurgiens qu'il envoya querir dans cét instant, pour sçavoir s'ils avoüeroient en ma présence, que la chose estoit comme je la luy avois déclarée; dequoy ils furent obligez de demeurer d'accord, ne pouvant pas nier la verité du fait, que je leur fis reconnoistre devant plusieurs autres de nos Confreres, qui estoient aussi presens. Mais comme il estoit question de faire l'operation sur l'heure, (car *periculum erat in morâ,* le delay estoit absolument mortel) le plus ancien des deux, qui fuyoit toûjours de son temps les mauvaises

cures autant qu'il pouvoit, sçachant bien l'extréme difficulté qu'il y avoit de tirer cét enfant, & le mauvais estat où estoit la mere, prit pour prétexte, afin de s'en exempter, que de toute la journée il n'avoit ni beû ni mangé, quoyqu'il fut bien six heures du soir; & prenant ainsi congé de la compagnie il dit en s'en allant, que ces Messieurs (parlant de cét autre Chirurgien & de moy) feroient bien ce qu'il faudroit sans luy; mais l'autre vouloit pareillement s'en aller, & user de la mesme politique, avoüant franchement qu'il l'auroit fait, si je n'avois esté present, qui estoit le sujet pour lequel il consentit enfin d'entreprendre l'operation, dans la confiance qu'il avoit que je luy aiderois au besoin quand il se feroit lassé, comme il préjugeoit aussi-bien que moy qu'il arriveroit. En un mot, aprés que ce Chirurgien se fut bien fatigué, se servant inutilement du crochet, pour venir à bout de cette operation, qui estoit une des plus laborieuses & des plus difficiles, à cause que toutes les parties exterieures de la vulve estoient extrémement tumefiées, & que la Matrice, où il y avoit inflammation, estoit entierement à sec, il me ceda sa place, ensuite de quoy j'accouchay cette femme d'un tres-gros enfant mort, ayant esté obligé pour ce faire, de le retourner par les pieds; à cause que les épaules de cét enfant estoient si fortement enchassées dans la substance de la Matrice tumefiée, qu'elles ne pouvoient pas estre déplacées par la seule attraction du crochet imprimé sur la teste, qui estant tout de costé ne pouvoit pas aussi pour lors estre réduite en une figure droite. L'operation luy fut neanmoins infructueuse (sinon qu'elle luy prolongea la vie durant quelques jours) à cause d'une grosse fiévre qu'elle avoit devant que d'accoucher, qui continua toûjours ensuite, avec deux ou trois redoublemens par jour, qui estoient ordinairement précedez de frissons, ayant aussi toûjours eu depuis son accouchement un grand flux de ventre; ce qui la fit mourir neuf jours ensuite. Or il est tres-certain que si on l'eust secouruë d'assez bonne heure, elle seroit réchappée; veu qu'elle résista encore si long-temps, nonobstant le déplorable estat où elle estoit, quand nous luy tirâmes son enfant; lequel on auroit aussi sauvé, si ces deux Chirurgiens eussent connu dés le commencement qu'il présentoit le côté de la teste; ce qui estoit le seul sujet pour lequel cette pauvre femme n'avoit pû accoucher d'elle-mesme.

D'autres fois l'enfant se présente la face la premiere, ayant la teste renversée en arriere; en laquelle posture il est encore tres-difficile qu'il vienne; & s'il y demeure long-temps, le visage luy

devient si livide & si bouffi, qu'il en paroist tout-à-fait monstreux dans l'abord; ce qui arrive tant à cause de la compression qui s'en fait en cette situation, que pour avoir esté quelquefois trop souvent & trop rudement touché avec les doigts, en taschant de luy faire prendre une meilleure situation. Il me souvient à ce sujet d'avoir accouché, il y a environ trente & un an, une femme dont l'enfant, qui s'estoit présenté la face devant, vint au monde si livide & si contrefait (comme c'est toûjours l'ordinaire en telles occasions) que son visage en paroissoit tout semblable à celuy d'un Ethiopien, nonobstant quoy je ne laissay pas que de l'amener vivant. Aussi-tost que la mere s'en fut apperçuë, elle me dit qu'elle s'estoit toûjours bien doutée que son enfant seroit ainsi hideux; à cause qu'au commencement de sa grossesse elle avoit regardé fixement, & avec grande attention un More, ou Ethiopien, d'entre ceux dont Monsieur *de Guise* avoit toûjours grand nombre à sa suite; pour lequel sujet elle souhaittoit, ou du moins ne se soucioit aucunement qu'il mourust, afin de ne pas voir continuellement un enfant si défiguré qu'il paroissoit pour lors. Mais elle changea bientost de sentiment, lorsque je luy eus expliqué que cette lividité ne provenoit que de ce qu'il estoit venu la face devant dans le commencement, & que tres-assurément cela se passeroit, comme il arriva en moins de trois ou quatre jours, aprés luy avoir oint plusieursfois tout le visage avec l'huile d'amandes douces tirée sans feu; ensuite de quoy son teint commença à s'éclaircir de telle sorte, que l'ayant vû un an aprés, il me parut un des plus beaux enfans & des plus blancs qu'on puisse rencontrer. Or pour se bien gouverner en cét accouchement, on y procedera de la mesme maniere que quand l'enfant présente la teste par le costé; laquelle on redressera avec les mains, comme nous avons dit cy-dessus, observant toûjours de le faire le plus doucement qu'il sera possible, pour éviter de trop meurtrir la face de l'enfant.





CHAPITRE XVIII.

Le moyen d'accoucher la femme, quand le corps de l'enfant demeure arresté au passage par les épaules, aprés que la teste est entierement sortie.

L'Enfant vient naturellement la teste la premiere; afin que par sa grosseur & par sa dureté, le passage soit plus facilement fait aux autres parties du corps, lesquelles pour l'ordinaire passent sans peine où elle a une fois passé. Neanmoins il se rencontre quelquefois des enfans qui ont la teste si petite, & les épaules si grosses & si larges, qu'elles ne peuvent qu'avec une tres-grande difficulté, faire le mesme chemin; ce qui les fait souvent demeurer au passage, aprés que leur teste en est sortie. Quelquefois la difficulté vient de ce que l'enfant est mort depuis plusieurs jours dans la Matrice; car pour lors sa teste estant devenuë molasse, s'affaisse & s'allonge en sortant; & n'ayant plus de fermeté, elle ne peut pas pour ce sujet si bien faire le passage des épaules, que quand l'enfant est vi-

puis-que de cent je n'en trouve quelques fois pas deux de cette sorte et supposé que l'enfant soit mort et la teste en molle le corps le sera aussi et la difficulté n'en sera pas plus grande pour l'accouchement c'est une pauvreté de dire que l'enfant d'un homme qui a les espaules

vant. Cét accident arrive aussi quelquefois pour n'avoir pas bien pris le temps à tirer l'enfant par la teste, comme il a esté dit, qu'on doit faire, en parlant de l'accouchement naturel, afin que les épaules puissent prendre dans un mesme instant, la place que la teste occupoit. Beaucoup de femmes croyent avec assez de raison que les hommes qui ont les épaules larges engendrent ordinairement de gros enfans, qui leur ressemblent en cela; & *Forestus* en l'observation 70. de son 28. livre, dit que sa belle-mere, qui avoit eû de son mary vingt enfans, estoit si fortement attachée à cette opinion, qu'elle ne vouloit point marier aucune de ses filles à des hommes, qui eussent les épaules larges, comme avoit son mary, de peur qu'elles n'eussent, comme elle, trop de peine dans leurs accouchemens, à cause de la grosseur du corps & des épaules des enfans qu'elles en pourroient avoir.

Quand l'enfant sera ainsi arresté par les épaules, il faut que le Chirurgien se dépesche promptement de le tirer de cette prison, où il est pris par le col comme s'il estoit au carcan; car il tarderoit peu à y estre étranglé ou suffoqué. C'est pourquoy afin de l'éviter, il taschera de faire suivre & passer les épaules, en tirant mediocrement la teste de l'enfant, tantost par ses costez, tantost aussi la prenant d'une main par dessous le menton, & de l'autre par dessus le derriere de la teste, & ainsi faisant alternativement de costé & d'autre pour mieux faciliter la chose; prenant bien garde que le cordon de l'umbilic ne soit pas embarrassé autour du col, & observant toûjours de ne point tirer cette teste avec trop de violence; de peur qu'il n'arrive ce que j'ay veû faire devant moy en une rencontre, où d'un enfant roturier, ainsi pris au passage, on en fit sur le champ un Gentilhomme, en en luy arrachant & separant la teste du col, à force de la tirer.

Si les épaules ne passent point aprés avoir mediocrement tiré l'enfant de la maniere, il faut glisser un ou deux doigts de chaque main par dessous chacune des aissselles, avec lesquels, les recourbant en dedans, on fera avancer, & on tirera peu à peu les épaules. Mais quand elles seront entrées au passage, & qu'elles en seront tout-à-fait dégagées, si le Chirurgien ne peut encore avoir l'enfant, le tenant ainsi par dessous les aisselles, pour lors il peut estre certain qu'il est arresté par quelque autre empeschement, & qu'il est assurément monstreux de quelque partie de son corps; ou comme il arrive le plus souvent en cette occasion, qu'il est hydropique du ventre; à raison de l'éminence & grosseur duquel il est impossible

larges les a si larges aussy que le travail en est plus long et l'accouchement plus difficile, il faloit suivant le principe de cet auteur que les enfans de la belle mere de forestus eussent la teste bien petite pour qu'elle nombre de xx ne fissent pas le passage et qu'elle eut le courage bon pour en faire tant et y estre si malade j'ay accouché quantité de femmes tres petites qui estoient grosses d'hommes qui avoient les espaules tres larges sans que jamais j'aye fait attention a cette maxime qui m'a esté tres indifferente comment [illegible] l'a-il pu oublier comme il a fait dans l'observation qui suit en avoir parlé si apropos

dans ce chapitre il faut qu'il l'aye escritte sans reflection car si veritablement il y avoit reflechy il auroit fait ce qu'il dit et fini par ce moyen en accoucheur experimenté mais s'estant au contraire eloigné de ces preceptes il a grandement erré comme je le vais faire voir dans la suitte ainsy que l'autre chirurgien la sagefemme de l'hotel dieu et son apprentisse

Si apres que cette aprentisse et sage femme eurent poussé leur scavoir faire a bout qui se termina a avoir tiré la teste d'une si grande violence et si lontems que les muscles du col ayant esté rompus et les vertebres arrachées de maniere qu'elle ne tenoit plus qu'a la peau M. eust

qu'il soit tiré hors de la Matrice, avant qu'on l'ait percé pour en vuider les eaux; aprés quoy on en viendra facilement à bout, comme je l'ay pratiqué en pareille rencontre, dont je vais presentement décrire toutes les circonstances, & la maniere avec laquelle nous nous y comportasmes; car nous fusmes deux Chirurgiens, une Sagefemme, & une Apprentisse de l'Hostel-Dieu, à faire cét accouchement, où la chose arriva de cette façon.

En l'année 1660. comme je pratiquois en ce lieu les accouchemens, il se rencontra un jour que l'Apprentisse voulant accoucher une femme, ne put jamais faire passer autre chose que la teste de l'enfant, qui demeura ainsi pris au col, & arresté au droit des épaules, sans pouvoir avancer plus outre. Or voyant qu'il luy estoit impossible d'avoir cét enfant; quoy qu'elle le tirast tres-fortement par la teste, & qu'ele avoit épuisé inutilement toute son industrie, pour tascher d'en venir à bout, elle appella à son secours la Maistresse Sagefemme, qui estoit pour lors la nommée Madame *de France*, laquelle y fit aussi tout son possible; mais ce fut encore en vain. Aprés qu'elles se furent bien lassées toutes deux à tirer cette teste de la sorte (ce qu'elles firent tant que les vertebres du col avoient déja quitté, ne restant presque plus que la seule peau qui y tenoit quelque peu) je survins à ces entrefaites, où d'abord elles me prierent d'examiner moy-mesme ce qui estoit cause que cét enfant n'avoit pas pû estre tiré par les efforts qu'elles en avoient faits, qui estoient plus que suffisans pour faire sortir ses épaules, quand elles auroient esté beaucoup plus grosses qu'elles n'estoient pas; à quoy ayant fait reflexion, je conceus bien aussitost qu'il falloit que la difficulté procedast d'ailleurs; ce qui m'obligea de pousser d'abord ma main applatie à l'entrée de la Matrice jusques aux épaules de l'enfant, lesquelles ne me paroissant pas estre trop grosses pour pouvoir aisément sortir, me firent connoistre que l'empeschement n'estoit pas en cét endroit. J'introduisis aprés cela ma main plus avant, la portant par dessous la poitrine de l'enfant, au bas de laquelle estant arrivée, environ le cartilage xiphoïde, je trouvay que tout son bas ventre estoit tellement hydropique & plein d'eau, qu'il estoit entierement impossible de le tirer, sans l'avoir auparavant percé, pour donner moyen à cette eau de s'écouler: Mais il me manquoit alors un instrument propre pour le faire, à faute duquel je fus obligé d'envoyer promptement avertir un Chirurgien dudit Hostel-Dieu; auquel aprés qu'il fut arrivé je declaray la chose, comme je l'avois reconnuë, & luy fis entendre que pour tirer cét

coulé les doigts jusques au dessous des aisselles affin d'attirer les epaules au dehors du passage et faire suivre le reste du corps sans apeler cet autre chirurgien a son secours il l'auroit par ce moyen soutenu ce qu'il dit dans la page precedente, mais de quoy sert il de faire montre d'une grande experience par un discours emphatique et tomber [illegible] encore au premier pas comme il est aysé de le faire voir dans cette observation dont neanmoins cet auteur se pare comme d'un chef d'oeuvre quoy qu'il ne s'y trouve rien qui ne soit tout opposé a la raison qu'a l'experience. Car des le moment que [illegible] connut que cet Enfant estoit hydropique du ventre et que les épaules n'estoient pas trop grosses pour pouvoir sortir sans peine il devoit tenter de le faire comme je le dis, quand un Enfant a les epaules et les bras dehors de la matrice et que ce n'est qu'un corps mol et liquide qui fait la difficulté de l'accouchement qui peut s'étendre ou s'alonger et prendre la figure du lieu par ou il doit sortir l'accoucheur est en droit de tirer jusques a la derniere violence puisque le plus grand mal qu'il en pouvoit arriver seroit l'ouverture du ventre dont s'ensuivroit l'écoulement des eaux et que le hasard

feroit par ce moyen tout ce qu'il pouvoit attendre de la delicatesse de l'art. Il paroitroit y avoir quelque raison à la maniere que ces messieurs ont pratiqué pour finir cet accouchement si cette hydropisie eut esté contenue dans la poitrine parcequ'ils auroient supposé qu'en gonflant et étendant cette partie

cét enfant, il falloit necessairement luy percer le ventre, afin d'en vuider les eaux par son ouverture; mais il ne voulut jamais suivre mon sentiment, soit par une espece de politique; à cause qu'il croyoit peut-estre sçavoir assez bien son mestier sans avoir besoin de mon avis; ou parce qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit pas croire que l'enfant fust hydropique, comme je luy disois; ce qui fut cause qu'il se contenta seulement (sans se mettre en peine d'examiner precisément la chose) de tascher d'en faire extraction à sa mode; & pour y parvenir il tira d'abord, & separa entierement la teste du corps, laquelle pour lors n'y tenoit plus que fort peu, pour avoir esté tirée avec trop de violence par les Sagefemmes, comme j'ay dit cy-dessus. Aprés cela introduisant un crochet dans la Matrice, il en tira & attracha les deux bras l'un aprés l'autre, & ensuite quelques costes, une portion des poulmons, & le cœur; quoy faisant, il se lassa tant à force de tirer pieces, morceaux, & lambeaux l'un aprés l'autre, pendant plus de trois quarts-d'heure, qu'il en suoit à grosses gouttes, quoy qu'il fist extrémement froid en ce temps; & il s'y tourmenta si fort le corps & l'esprit, qu'il fut contraint de quitter la besogne pour se reposer, laissant à la Sagefemme à y faire aussi son possible, pendant qu'il reprendroit un peu ses forces; laquelle s'y lassa en vain aussi-bien que luy, en tirant quelques costes de l'enfant qu'elle tenoit avec les mains seulement (car ce n'est pas le fait des Sagefemmes de se servir de crochets) ensuite de quoy il se remit une seconde fois à tirer de toute sa force, sans pouvoir plus rien avoir; parce que jusques-la il n'avoit point encore percé le bas ventre, ni le diaphragme, ne le voulant pas faire, comme je luy disois à chaque moment, sans quoy il estoit absolument impossible de tirer le reste du corps.

Or voyant que tous ses efforts estoient aussi inutiles cette seconde fois que la premiere, il me donna enfin son crochet, en me disant de m'y lasser aussi-bien que les autres; lequel j'acceptay tres-volontiers, & avec joye (car j'estois tres-assuré de venir à bout de l'opération) sçachant bien qu'au lieu de m'amuser à tirer comme il avoit fait, il ne falloit seulement que percer le ventre de l'enfant, pour en évacuer les eaux, aprés quoy le tout viendroit tres-facilement. Pour ce sujet j'introduisis aussitost ma main gauche dans la Matrice, jusques au droit de ce ventre hydropique; où estant je coulay par le dedans, & le long d'elle avec ma droite ce crochet, qui estoit semblable à celuy qui est marqué de la lettre A. en la representation des instrumens qui est vers la fin de ce se-

elle auroit rendu la sortie des epaules sinon impossible au moins tres difficile mais à l'egard de celle cy elle devoit faire d'autant moins d'obstacle a la sortie de la teste et des epaules qu'on convient qu'elles auroient peu sortir quand elles auroient esté beaucoup plus grosses mais supposé que [illegible] n'eut pu tirer les epaules quoyqu'elle ne parust devoir l'en empescher il n'avoit qu'a se debarasser de la teste qui ne tenoit plus qu'a la peau et au lieu d'avoir esté ouvrir le ventre de cet enfant comme il dit l'avoir fait, en aller chercher les pieds les empoigner et les attirer dehors jusques au haut des cuisses les enveloper d'un linge pour apres tirer par cet endroit comme il se dit qu'on auroit peu faire par la poitrine ou il n'y avoit non plus rien a craindre et le meme avantage a esperer je veux dire que les eaux contenues dans le bas ventre se seroient etendues et alongées [illegible] dans les efforts que le chirurgien faits le ventre auroit [illegible] les eaux se vuider. Je donne cette alternative apres l'avoir pratiquée en pareille occasion des deux façons l'une et l'autre m'ayant egalement bien reussy comme je le rapporte dans mon traité des accouchements ou je fais voir que les instruments [illegible] ont [illegible] inventez pour terminer les accouchements de la

nature qu'estoit celuy cy loin d'y estre d'aucune utilité y sont tres-contraires ce qui se justifie par la moindre reflection que l'on y voudra bien faire car par ou pouvoit il passer sa main avec ce couteau courbe dedans pour le conduire

jusques au ventre de l'enfant quand le passage est occupé et remply de la teste et des espaules lors qu'il n'est pas seulement possible d'y faire passer un doigt sans peril soit il et de plus par ou deviner que l'enfant dont la mere est en travail peut estre hydropique l'accident estant si rare que ~~M.~~ M. qui rapporte jusques a plus de cent accouchement d'une meme nature n'en dit pas en avoir

cond Livre ; au lieu duquel on peut encore à ce dessein se servir plus aisément du couteau courbe marqué par la lettre D, ce qu'ayant fait, je tournay la pointe de cét instrument vers le ventre de l'enfant, dans lequel je l'enfonçay tout d'un coup, en telle sorte qu'il en fut percé d'un trou à y fourrer l'extrémité de deux de mes doigts, que j'y mis aprés l'en avoir retiré ; puis les écartant un peu l'un de l'autre, toutes les eaux contenuës en ce ventre sortirent comme un torrent, & furent évacuées dans le mesme instant ; ensuite de quoy je tiray aussitost le reste du corps avec ma seule main sans aucune difficulté, au grand étonnement de ce Chirurgien, que je n'avois jamais pû persuader que cét enfant fust hydropique de la sorte.

Aprés l'avoir ainsi tiré, j'eus la curiosité de remplir son ventre d'eau par l'ouverture que j'y avois faite, afin de voir quelle quantité y avoit esté contenuë, & quelle grosseur il pouvoit avoir en estant tout plein. J'y en fis entrer sans exagerer plus de cinq pintes entieres de nostre mesure de Paris ; ce que j'aurois bien difficilement pû croire si je ne l'eusse vû moy-mesme ; & ce ventre estant ainsi rempli d'eau, estoit de la grosseur & de la figure d'un assez gros balon. J'ay mis icy toutes les circonstances de cette Histoire, afin que le Chirurgien connoisse comment il se doit comporter en semblable occasion.

veu un second de la sorte de celuy cy. que l'on ne peut connoitre ~~sans~~ a moins que d'introduire la main jusques au fond de la matrice quelque bien situé que soit l'enfant et comme c'est une chose que l'on ne fait jamais c'est donc en vain que ~~M.~~ M. fait un si pompeux etalage de cet accouchement et de ses instruments puisque quand on peut estre certain de la cause qui rend cet accouchement difficille il n'y a point d'instrument a choisir tous estant egallement utils perçans et coupans y instrument parceque cette certitude ne se connoit que quand le ventre a enfant est avancé au passage et que l'accident se manifeste a la veue. ce qui prouve evidemment que cette observation ne peche pas moins contre le bon sens que contre l'experience et que l'on peut dire que M. n'en scavoit encor guere quand il la faite estant elle si erronnée et mal debitée et que la teste du chirurgien qu'il apela a son secours luy tourna a ne scavoir dequoy il devint et que la dame de france n'estoit pas digne de la place qu'elle occupoit.



CHAPITRE XIX.

Le moyen d'aider la femme dans l'accouchement, où l'enfant preſente une ou deux mains avec la teſte.

QUAND il y a quelque partie de l'enfant qui ſe preſente avec ſa teſte, c'eſt pour l'ordinaire une de ſes mains, ou toutes les deux, plûtoſt qu'aucune autre ; ce qui l'empeſche de pouvoir ſortir ; à cauſe que les mains occupent une partie du paſſage, & qu'elles font auſſi ſouvent pancher la teſte de coſté. Lors que l'enfant vient de la ſorte, l'accouchement eſt contre nature, & la femme a beſoin d'eſtre aſſiſtée en ſon travail.

Pour y remedier, auſſitoſt qu'on ſentira qu'une des mains ſe preſente ainſi avec la teſte de l'enfant, on ne luy permettra pas d'avancer, & de s'engager davantage au paſſage en cette poſture ; pourquoy faire le Chirurgien ayant fait coucher la femme, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées, remettra & repouſſera le plus avant qu'il pourra avec ſa main celle de l'enfant, ou toutes les deux ſi elles ſe preſentoient, donnant lieu par ce moyen à la teſte

Quand lune ou les deux ~~dot~~ mains de lEnfant se presente meme auant que Les membranes ~~…~~ soient ouvertes. Il nya point de meilleur Expedient que de les ouvrir et aller chercher Les pieds les Empoigner les attirer dehors si si lenfant a la face [en haut il y faut tourner] en bas et achever laccouchement si les membranes sont ouvertes et que les mains de lEnfant sortent du vagin Il est bon d'en tenter la reduction en repoussant doucement les mains que laccoucheur prendra dans les siennes pour tacher d'en venir a bout mais Il faut que la chose se fasse sans violence Jen ay reduit en repoussant lEnfant par les Epaules ou la poitrine mais rarement

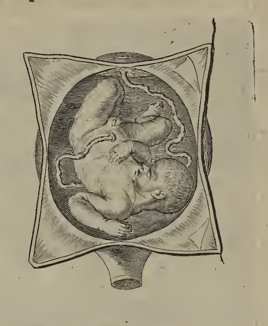
ne m'attachant a repousser les mains qu'affin de nous débarasser le passage affin que les pieds ne s'y trouvent pas avec elles a cause du grand embarras qui s'y rencontre pour lors et qu'il est tres difficille de lever car pour repousser les mains pour placer la teste au passage

de s'avancer seule; ce qu'ayant fait, si elle estoit de costé, il la reduiroit en la figure naturelle au milieu du passage, pour la faire venir en droite ligne, y procedant au reste, ainsi que j'ay enseigné cy-devant au Chapitre dix-septiéme de ce second Livre, en parlant de la teste qui vient de costé.

Si on observe de secourir promptement de la sorte la femme, lors qu'il y a peu de temps que les eaux de l'enfant se sont écoulées, & si elle a de bonnes douleurs, & que sa Matrice soit suffisamment dilatée, elle ne laissera pas d'accoucher assez heureusement; ce qui arrivera tout au contraire, si ces dispositions ne se rencontrent pas, quand les mains se presentent avec la teste. Car si la Matrice est à sec, & qu'elle ne soit pas bien dilatée, les mains de l'enfant seront repoussées avec bien plus de difficulté; ce qui ne se pourra pas faire aussi sans quelque espece de violence pour la mere; & si elle n'a pas de bonnes douleurs, la teste ne pourra pas si facilement ni si promptement descendre au passage, pour occuper entierement la place que tenoient les mains, aprés qu'on les aura repoussées. C'est ce qui fait que le Chirurgien doit tascher, autant qu'il peut, en repoussant ainsi avec sa main celles de l'enfant, de ne retirer la sienne hors de la Matrice que dans le temps qu'il surviendra une nouvelle douleur à la femme; afin que dans ce moment il conduise la teste de l'enfant au passage; pour empescher par ce moyen, que ses mains ne viennent à reprendre derechef leur premiere situation.

c'est une methode que je me garderay bien de suivre en accouchant la femme dans le moment je me tire d'inquietude la mere & l'enfant du danger mais reduire l'une ou les deux mains puis ensuite au passage ~~reduire~~ la teste en sa situation naturelle apres soulager l'accouchement a l'ouvrage de nature qui est desja fort affoiblie de ce qu'elle a souffert et l'exposer a des nouvelles douleurs ou a laisser perir un enfant au passage que j'aurois pu tirer sans peinne est une maniere qui me repugne et que je condamne comme pernicieuse a ... et indigne d'estre mise en usage par un accoucheur pour peu qu'il soit capable

Quand je condamne cette maniere de placer la teste de l'enfant au passage ce n'est pas par la seule crainte qu'il n'y perisse, soit par le manque de douleurs a la mere ou une infinité d'autres accidents qui s'y peuvent donner occasion mais parce qu'aussi j'auray infiniment moins de peinne de finir l'accouchement en allant chercher les pieds de l'enfant avec une de mes mains, que j'y trouverai beaucoup plus de facilité que d'aller avec mes deux mains (que je serois obligé d'introduire dans le vagin) retenir cette teste pour la redresser l'attirer et la placer au passage une seule n'estant absolument pas capable de remplir cette intention remettant au chapitre suivant a faire voir l'inutilité de la reduction des mains ou des bras etc.



CHAPITRE XX.

Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant preſente une ou deux mains ſeules.

LORS que l'enfant preſente une ou deux mains ſeules, ou un bras qui ſort quelquefois juſques au coude, & parfois juſques à l'épaule, c'eſt une des plus mauvaiſes & des plus dangereuſes poſtures que puiſſe tenir l'enfant, tant pour luy que pour ſa mere ; à cauſe des violens efforts que le Chirurgien eſt toûjours obligé de faire à l'un & à l'autre, pour luy aller chercher les pieds qui en ſont fort éloignez, par leſquels il le doit toûjours tirer en ces occaſions, aprés l'avoir retourné ; pour quoy faire, il ſuë ſouvent à groſſes gouttes en plein hyver, à cauſe de la difficulté qui ſe rencontre pour l'ordinaire en cét accouchement, plus grande qu'en tous les autres ; dont aucuns ſont à la verité plus dangereux pour l'enfant, comme quand il preſente le ventre avec ſortie de l'umbilic; mais ils ne ſont pas ſi pénibles pour le Chirurgien ; parce que

Il n'est pas vray comme il dit que l'accoucheur aye toujours une si grande peine et qu'il soit obligé a faire de si grands effort j'en ay accouché dont les bras des enfants sortoient jusques aux epaules dans les villes de Caen et Bayeux douze années durant et en quantité d'autres endroits en bonne compagnie et en presence de medecins chirurgiens et sages femmes en plein esté sans avoir eu chaud loin d'y suer finissant l'accouchement avec la meme facilité que si j'eusse tiré mon mouchoir de ma poche quoy qu'abandonnez par d'autres avec le bras froid tumefié [illegible] laissé les meres et les enfants se portant bien je n'ay presque jamais trouvé de difficulté sinon lorsque la femme est saisie de douleurs qui y font un grand obstacle

que j'ai [illegible] apres les eaux ecoulez & l'enfant a sec
Encque la matrice venant a se contracter sur & s'applique si intimement a l'enfant quelle pousse continuellement en bas pour l'expulser dehors que la main ne peut y trouver sa place qu'avec de tres grande violence & dont la main se trouve si engourdie que

les pieds de l'enfant estant plus proches du passage, ne luy sont pas si difficiles à trouver, que quand il vient par les mains; car pour lors il a souvent les pieds en haut, & tout au fond de la Matrice, où il les faut aller chercher, pour le retourner & tirer comme je viens de dire: & j'ay mesme remarqué, que les enfans qui presentent un bras devant, fort avancé dans le passage, sont ordinairement plus difficiles à retourner, pour en faire extraction par les pieds, que ceux qui se presentent par la teste, quoy-que les pieds en soient plus éloignez que du bras; parce que l'enfant qui presente la teste, est en une situation droite, qui contribuë à faire plus facilement retourner l'enfant, en le tirant par les pieds, que quand il presente le bras; auquel temps son corps, qui est situé obliquement ou de travers, est pour ce sujet bien plus difficile à retourner, pour le tirer par les pieds, comme on est obligé de faire.

Lors donc qu'une main seule, ou le bras entier se presente le premier, il faut bien prendre garde à ne pas tirer l'enfant par cette partie; car l'accouchement est toûjours d'autant plus difficile, que le bras qui se presente, sort plus avant; & on le separeroit & arracheroit plûtost du corps, que de faire sortir ainsi l'enfant; à cause que par ce moyen il seroit tiré obliquement & de travers: Et si les deux bras se presentoient, & qu'on les tirast ensemble, il ne resteroit pas assez de lieu pour laisser passer la teste, qui se renverseroit aussi en arriere. C'est pourquoy ayant situé la femme comme il est requis, on doit promptement repousser au dedans de la Matrice, les mains & les bras de l'enfant qui se presentent au passage. Quelques Sagefemmes trempent pour lors en eau froide, ou touchent d'un linge mouïllé la main de l'enfant qui est sortie, disant qu'il la retire aussitost, s'il est vivant, comme fit un des enfans jumeaux que *Thamar* avoit conceû de son beaupere *Juda*, dont il est parlé au 38. Chap. de la *Genese*; mais l'enfant est ordinairement si mal situé, & si pressé & engagé au passage en cette mauvaise posture, qu'il n'a pas assez de liberté pour pouvoir ainsi retirer de luy-mesme sa main, quand elle est une fois entierement sortie. Pour ce sujet le Chirurgien la remettra avec la sienne, qu'il coulera ensuite dans la Matrice, pardessous la poitrine & le ventre de l'enfant, & si avant qu'il en rencontre les pieds, qu'il attirera doucement à luy, pour le retourner, & en faire l'extraction par eux, ainsi qu'il a esté dit; observant que ce soit avec le moins de violence qu'il pourra; ce qui sera bien plus aisé & beaucoup plus seur, que de vouloir s'amuser à luy faire prendre une situation naturelle, comme plusieurs Au-

l'accoucheur est souvent obligé de la retirer pour y rapeler les esprits cest en cette occasion qu'il sue dans le plus grand froid de l'hyver mais quand les douleurs ne sont point de la partie il est rare d'y avoir de si grandes peinnes
Que la tete soit devancée ou droitte qu'il sorte un bras ou tous les deux que les pieds soient au fond de la matrice ou a coté la chose m'a toujours esté tres indifferente quand j'ay tant fait que d'introduire ma main dans la matrice pour aller chercher les pieds de l'enfant ou qu'ils soient je les trouve avec la meme facilité

Quand j'ay commencé a pratiquer les accouchements j'ay voulu pour suivre les preceptes du [illegible] tenter la reduction du bras ou des mains qui estoient sorties ou j'ay trouvé des difficultes insurmontables jusqu'a ce que reflechissant sur le peu d'espace que ce bras occupoit incapable de faire aucun obstacle a l'entrée du mien par rapport a la dilatation dont ce passage estoit capable jusques a y laisser passer un enfant en double

lors qu'il vient le cul devant m'a fait sur le champ abandonner cette
pratique pour ne la tenter jamais a moins que je n'y trouve une facilité des
plus grande et ce que quand j'ay une fois empoigné les pieds le mouvement que
le corps est pouvoit obligé de faire qui est tel que la teste se trouve d'ou les pieds vien-

nent d'estre tirez, cette teste et le corps sont par consequent suivies des bras qui se tirent du passage et rentrent au fond de la matrice n'ayant donc depuis plus de vingt huit années tenté cette reduction j'ay encor moins songé a faire prendre une situation naturelle a l'enfant pour apres laisser l'accouchement a l'oeuvre de nature je l'ay tout au contraire toujours fini sur le champ comme [illegible] conseille dans ce chapitre qui loin de le pratiquer comme il paroist le devoir faire, je rapporte plusieurs observations toutes opposées puis qu'il reduit non seulement la teste au passage mais aussi le bras derriere la teste qui est une situation opposée a l'experience et a la raison puisqu'il est impossible qu'un enfant sorte du ventre de sa mere avec le bras dans la situation que [illegible] dit bien reduit parceque le coude se trouveroit en contre boutte de l'os pubis et embarrassé dans le passage d'ou il ne pouvoit sortir sans se tordre ou se rompre capable sinon d'empescher l'accouchement au moins de le rendre tres long et tres difficille il n'est pas necessaire d'avoir un tel accouchement devant les yeux pour estre convaincu

teurs qui n'ont jamais pratiqué les accouchemens l'ordonnent, sans avoir aucune connoissance de la grande difficulté qu'il y a de suivre leur conseil, qui n'est bon que dans leur imagination. Car en effet, il seroit tres-difficile de remettre pour lors l'enfant dans une situation naturelle; à cause qu'il a le corps tout de travers, quand il presente ainsi le bras seul jusqu'au coude, ou jusques à l'épaule; outre qu'aprés l'avoir remis en bonne situation (ce qui ne se pourroit sans faire beaucoup de violence à la mere & à l'enfant) ils en demeureroient tous deux si debilitez, que la mere de sa part n'auroit plus la force d'achever ensuite de pousser l'enfant dehors, qui de l'autre costé tarderoit peu pour ce sujet à mourir. C'est pourquoy il est toûjours bien plus seur, comme j'ay dit, de retourner pour lors l'enfant par les pieds, afin de le tirer incontinent aprés; mais il faut que le Chirurgien observe bien en introduisant sa main dans la Matrice pour le retourner, qu'il la glisse au dedans des membranes de l'enfant, & non pas entre les membranes & la Matrice; car ces membranes qui tapissent interieurement toute la Matrice, servent par leur substance polie & glissante à faire aisément retourner l'enfant, & empeschent par leur interposition que la Matrice ne soit si facilement offensée par la main du Chirurgien dans le temps de l'opération.

Aussitost donc que le Chirurgien aura ainsi retourné l'enfant par les pieds, s'il n'en tenoit qu'un, il doit chercher l'autre pour l'amener avec le premier; aprés quoy les tenant tous deux, il se conduira au reste pour tirer l'enfant, de la façon que nous avons cy-devant dit, au Chapitre treiziéme de ce second Livre, en parlant de l'accouchement où il presente les pieds les premiers. Mais si le bras estoit tellement avancé (l'étant presques jusques à l'épaule) & si gros & si tumefié (comme il arrive quand il y a long-temps qu'il est dehors) qu'il ne se pust remettre sans une trop grande difficulté; *Ambroise Paré* recommande en ce cas, si on est bien certain que l'enfant soit mort, qu'on coupe tout le bras sorti, le plus avant qu'on pourra, en incisant premierement les chairs, & coupant l'os aprés encore plus haut, avec des tenailles incisives; afin que la portion de ces chairs laissées venant à recouvrir les asperitez de l'os, empesche que la Matrice n'en soit blessée en retournant l'enfant, pour le tirer ensuite par les pieds, comme il est requis: Néanmoins si le Chirurgien, ne pouvant pas repousser le bras au dedans, estoit absolument contraint de le retrancher (ce qu'il ne doit pas faire que dans cette extremité) il en viendra bien

de ce que je dit Il n'y a que mettre son bras comme [illegible] M. di[illegible] l'avoit fait en tant d'occasions pour être convaincu de cette impossibilité ce qui me persuade très fort que cet auteur n'a jamais fait ce qu'il a dit quand il a parlé de la sorte

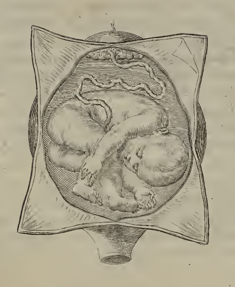
Il est agité de voir parce que je dis que je ne tente la reduction de la main qu'autant que je la trouve facile ce qui est très rare pour ne pas dire qu'il n'arrive jamais car cette réduction se doit faire jusques au dedans de la matrice

à bout ſans tant de façon, en le tordant deux ou trois tours; car cauſe de ſa tendreſſe il ſe ſeparera facilement du corps, au droit de l'articulation de l'*humerus* avec l'omoplate; au moyen dequoy il ne ſera pas beſoin de tenailles inciſives, ni d'autres inſtrumens, pour en couper l'os & les chairs, de la maniere que l'enſeigne ledit *Paré*; & il n'y reſtera aucunes aſperitez; parce qu'ainſi faiſant, la ſeparation s'en fera juſtement dans l'article. Mais ſur tout quand il s'agira de mutiler l'enfant de la ſorte, ou de le tirer avec le crochet, que le Chirurgien prenne garde tres-exactement à ne pas ſe tromper, examinant bien à ce ſujet s'il eſt aſſeûrement mort, & qu'il ne procede point de cette façon, qu'il n'en ſoit tout-à-fait certain, par tous les ſignes dont nous avons fait mention au Chapitre douziéme de ce ſecond Livre; car quel horrible ſpectacle ſeroit-ce, s'il amenoit (comme aucuns que je connois ont quelquefois fait) un pauvre enfant encore vivant, aprés luy avoir ainſi tronçonné les bras, ou quelqu'autre partie du corps? c'eſt pourquoy qu'il faſſe une double reflexion ſur ſon operation, avant que de s'y comporter de la ſorte.

le long du corps de l'enfant et non comme quantité de sages femmes font mal à propos en le repliant dans le vagin seulement dont il resort à chaque douleur ainsi que le cordon de l'ombilic au dernier de la sorte pauvreté toute pure effrayante qu'utile puisqu'au lieu de faciliter l'accouchement elle y feroit plutôt obstacle mais comme on ne peut assez le blamer il faut faire avoir par des raisons aussi fortes que justes la difficulté pour ne pas dire l'impossibilité de cette réduction qui ne se peut faire qu'en prenant la main de l'enfant (qui sort jusques au poignet, au coude, ou à l'épaule) dans celle de l'accoucheur la replier en double dans le vagin supposé qu'elle ne sorte que jusques au poignet ou replier le bras au coude donc il faut que cette main dans celle de l'accoucheur passe dans le vagin qui sera encore occupé du bras puis faire entrer le tout dans le corps de la matrice dont l'orifice ne sera peut-être dilaté que pour permettre la sortie de cette main et bras quel moyen donc d'y faire entrer celle de l'accoucheur dans laquelle sera celle de cet enfant pour réduire cette main et le bras le long de son corps ce qui fait voir que ces réductions sont supposées et qu'il est infiniment plus facile à l'accoucheur de couler la main le long du bras (de l'enfant) qui est sorti pour en aller chercher les pieds que de vouloir tenter cette réduction outre que cette réduction est plutôt imaginaire que practiquable et celle de la tête de l'enfant au passage impossible et sans laisser —

Et plus de l'avancer

CHA-



CHAPITRE XXI.

Le moyen de tirer l'enfant quand il preſente les pieds & les mains enſemble.

SI l'enfant preſente au paſſage les pieds & les mains tout à la fois, il eſt abſolument impoſſible qu'il ſorte en cette ſituation ; & pour lors le Chirurgien portant ſa main vers l'orifice de la Matrice, n'y ſentira que quantité de doigts, les uns proche des autres ; & ſi elle n'eſt pas encore bien ouverte, il ſera un peu de temps ſans pouvoir préciſément connoiſtre les pieds d'entre les mains, à cauſe qu'ils ſont quelquefois ſi ſerrez & ſi preſſez les uns contre les autres, qu'ils ſemblent preſque tous eſtre d'une meſme figure. Mais d'abord que la Matrice ſera aſſez dilatée pour y pouvoir introduire ſa main, il diſtinguera bien facilement quelles ſont les mains, & quels ſont les pieds ; ce qu'ayant bien remarqué, il la gliſſera & la portera auſſitoſt juſques vers la teſte de l'enfant, qu'il trouvera aſſez proche, où eſtant il la repouſſera doucement, & les mains auſſi vers le fond de la Matrice, laiſſant les pieds au meſme endroit qu'il les avoit trouvez ; ayant pour ce faire mis la femme en ſituation

commode, c'eſt-à-dire, en ſorte qu'elle ait les feſſes un peu élevées; laquelle ſituation doit toûjours eſtre obſervée, quand il eſt queſtion de repouſſer l'enfant vers le dedans de la Matrice; aprés quoy il le prendra par les deux pieds, & le tirera de la maniere que j'ay cy-devant dite en ſon chapitre.

Il arrive aſſez ſouvent, quand il y a tres-peu de temps que les eaux de l'enfant ſe ſont écoulées, qu'en le tirant d'abord ſimplement par les deux pieds, ſon corps ſe retourne de ſoy-meſme dans la Matrice, ſans qu'il ſoit beſoin de le repouſſer & de le redreſſer comme je viens de dire. Mais lorſque la Matrice eſt à ſec, ou que l'enfant eſt fort engagé dans le paſſage, on eſt obligé de luy repouſſer la teſte & les mains, ainſi que j'ay enſeigné, afin de le retourner plus facilement. Car ſi on ſe contentoit pour lors de tirer ſeulement les pieds, on ne feroit qu'engager d'autant plus le reſte du corps au paſſage. Cét accouchement eſt à la verité un peu rude; mais il s'en faut beaucoup qu'il le ſoit tant que celuy dont nous avons parlé au precedent chapitre, où l'enfant preſente ſeulement la main; car en celuy-là il faut aller chercher les pieds bien loin, & le retourner tout-à-fait pour le pouvoir tirer; mais en celuy-cy ils ſont tout trouvez, d'autant qu'ils ſe preſentent d'eux-meſmes; & il ne s'agit que de luy relever & repouſſer un peu la partie ſuperieure du corps; ce qui ſe fait preſque de ſoy-meſme en le tirant ſeulement par les pieds.

Les Auteurs qui ont écrit des accouchemens, ſans les avoir jamais pratiquez, comme ont fait pluſieurs Medecins (*Medici quidem famâ multi, ſed opere valdè pauci*) recommandent tous par un meſme precepte ſouvent reïteré, de reduire à la figure naturelle chacune de toutes les ſituations contre nature, dans leſquelles l'enfant ſe peut preſenter; c'eſt-à-dire de le faire venir la teſte la premiere; mais s'ils avoient eux-meſmes mis la main à l'œuvre, ils connoiſtroient bien que cela eſt le plus ſouvent impoſſible, à moins qu'on ne riſquaſt par l'excés de violence qu'il faudroit faire pour ce ſujet, de crever la mere & l'enfant, & qu'on ne ſe miſt en danger de les faire mourir tous deux dans l'opération. Un *fiat* de cette maniere eſt bien-toſt dit & ordonné; mais il n'eſt pas ſi facile à executer qu'à prononcer: *Sunt enim facta verbis difficiliora.* Pour moy je ſuis en cela d'un ſentiment tout contraire au leur, & je croy que ceux qui ſe connoiſſent en l'Art, feront aſſurément de mon avis; qui eſt que toutes les fois que l'enfant ſe preſente en mauvaiſe poſture, par telle partie du corps que ce puiſſe

[Handwritten marginal note, left margin:] ne sembleroit il pas apres avoir leu avec attention la fin de ce chapitre qu'on le fut incapable d'une faute aussy grossiere qu'est celle de reduire en la sorte au dedans de la matrice luy placer la teste au passage - par rapport aux dangereuses consequences et aux suites facheuses qui succedent a cette reduction selon luy

[Handwritten note, bottom margin:] c'est neanmoins ce que cet excellent homme fait en quantite de ses observations en passant outre et transgressant ses admirables preceptes dont s'est ensuivi des accidents tels que ceux qu'il detaille en cet endroit c'est la plus lourde meprise ou cet illustre accoucheur se soit laissé emporter et la plus dangereuse qu'il aye mise dans ce livre - puisque les jeunes chirurgiens venant apprendre cette pratique

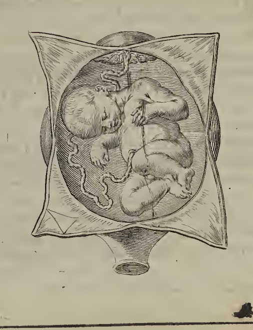
pour Model sans en conoitre le mauvais effet verront tous ces accidents que m. Rapporte en cet endroit le tirer par les bras aux autres jusques a ce que la mort de l'enfant et de la mere s'ensuive qu'ils auroient evité si ils avoient accouché les femmes comme la necessité le requiert

estre, depuis les épaules jusques aux pieds, il est plus seur, & c'est plûtost fait, de le tirer par les pieds, les allant chercher, s'ils ne se rencontrent pas, que de s'amuser à essayer de le mettre en la figure naturelle, luy amenant la teste la premiere : Car les grands efforts qu'il convient souvent faire pour retourner un enfant dans la Matrice (ce qui est un peu plus difficile que de retourner une aumelette dans la poële) débilitent tant la mere & l'enfant, qu'il ne leur reste plus assez de force pour commettre ensuite l'opération à l'œuvre de nature ; & la femme n'a plus pour l'ordinaire, aprés avoir esté ainsi travaillée, les épreintes & les douleurs necessaires à l'accouchement ; pour lequel sujet il seroit fort long & tres-difficile, comme aussi l'enfant, qui est tres-foible pour lors, periroit assurément au passage, sans en pouvoir sortir. C'est pourquoy il vaut mieux en ces rencontres le tirer aussitost par les pieds, les allant chercher, comme j'ay dit, s'ils ne se presentent pas ; & ce faisant, on épargnera aux meres un tres-long travail, & on amenera souvent les enfans vivans, qui sans cela ne manqueroient pas de mourir, avant qu'ils pussent estre mis dehors par les seuls efforts de la nature.

au lieu de s'attacher aux observations qui y sont si dangereusement oposées dans lesquelles m. ne se contente pas de reduire (ce qu'il dit) le bras de l'enfant au derriere de la teste mais place la teste au passage et laisse l'accouchement a l'oeuvre de nature au lieu de le finir sur le champ comme

Je le conseille et qui est le seul moyen qu'il y a pour tirer l'enfant et la mere du danger ou une situation facheuse les met l'un et l'autre, ce sera suivre les principes que m. établit sans que neanmoins il convienne qu'il soit necessaire comme il le dit de reduire le bras quand il sort non plus que les deux a moins que la chose ne se fasse sans aucune peine ny resistance rien n'estant de plus facile que de couler la main le long du bras de l'enfant et continuer jusques au fond de la matrice jusqu'a ce que l'on ayt trouvé les pieds de l'enfant qu'il faut empoigner et les attirer au passage le mouvement que le corps est obligé de faire pour lors fait que la teste prend la place des pieds c'est une necessité que les bras suivent et prennent leur place au fond de la matrice avec luy dont le passage se trouve débarassé et laisse la liberté a l'accoucheur de tirer les pieds dehors et le reste du corps ensuitte.

c'est un leurre que de croire que le passage occupé du bras de l'enfant ne puisse permettre aucune de grandes violences l'entrée de la main de l'accoucheur pour s'en convaincre de la verité de ce que j'avance il n'y a qu'a faire reflection a la dilatation dont ce passage est capable pour laisser sortir un enfant lorsque quand il tient le cul devant et l'on conviendra que la chose est plus que possible ce qui prouve manifestement que cette reduction est non seulement inutile mais infiniment plus préjudiciable qu'avantageuse.



CHAPITRE XXII.

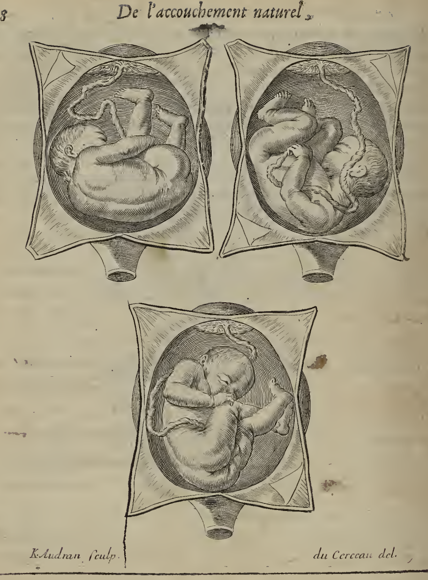
La maniere de tirer l'enfant, quand il presente les genoux.

SI l'enfant, pour n'avoir pas fait la culbute ordinaire, c'est-à-dire, pour ne s'estre pas tourné, comme il doit faire vers les derniers mois, afin de venir la teste la premiere, ainsi que j'ay expliqué dans le chapitre cinquiéme de ce second livre, se presente par les genoux, ayant les jambes pliées contre les fesses, pour lors à cause de leur dureté & de leur rondeur, n'en touchant qu'un, on pourroit se tromper, si estant situé encore un peu trop haut, on ne le sentoit seulement que de l'extrémité du doigt, estimant que ce seroit la teste; mais le touchant & le maniant mieux, lorsque la Matrice sera suffisamment dilatée, & que l'enfant sera plus abaissé, on en fera aisément la distinction: & le genou sera aussi facilement distingué du coude, en ce que la rondeur du genou est plus ample & plus égale que celle du coude, qui est plus aiguë.

Aussitost donc qu'on aura reconnu la chose, on ne laissera pas avancer davantage l'enfant au passage en cette posture; & ayant mis la femme en situation, on repoussera doucement les genoux

de l'enfant en dedans, pour avoir plus de liberté de luy déplier les jambes l'une aprés l'autre ; ce que le Chirurgien fera en luy mettant un ou deux de ſes doigts par deſſous le jarret, & les conduiſant peu à peu tout le long du derriere de la jambe, la tirant toûjours un peu obliquement, juſques à ce qu'il ait rencontré le pied, afin qu'en ayant dégagé un, il faſſe la meſme choſe à l'autre, y procedant de meſme façon qu'au premier ; aprés quoy les ayant tirez tous deux dehors, il parachevera l'extraction de l'enfant, comme s'il eſtoit venu les pieds devant, obſervant toûjours de le faire venir la face en deſſous, avec les circonſtances que nous avons fait remarquer en parlant de cét accouchement.

Si laccoucheur sapercoit que lenfant presente les genouils avant
quil soit beaucoup avancé au passage et que les eaux soient ecoulées
(car autrement je nay jamais trouvé de difficultés a distinguer les genouils
dauec la teste) il faut quil ouvre les membranes et quil empoigne les
deux pieds pour les attirer au passage. Rien nest de moins difficille mais
les eaux estant ecoulées et les genouils avancés dans le passage il faut
quil repousse les genouils autant dans la
maniere qu'il sera possible pour ensuitte empoigner les
pieds comme je le dis dans la creinte qu'en faisant
autrement et de la sorte que … je conseille les
jambes ne se rompent la chose estant tres facille a faire
et au cas quil ne puisse faire de la sorte je tenteres plus
volontiers a tirer lun des genouils et puis lautre en laccrochant avec lun
ou les deux doigts de chaque main au pli du jaret ce qui ne sera pas si
difficille beaucoup parce que quand il vient en double nayant pas
meme trouvé de difficulté a avoir le second des le moment que le premier
estoit degagé cet accouchement est un des plus aysés parcequil se trouve
toujours moyen dayder la mere et lenfant tant le passage est peu occupé
et qu'aussi tost que les pieds sont degagés laccouchement est presque fini



Chapitre XXIII.

De l'accouchement où l'enfant presente l'épaule, le dos, ou le cul.

LA plus mauvaise de ces trois sortes de situations dans lesquelles les enfans se presentent quelquefois, est celle de l'épaule; à cause qu'elle est plus éloignée des pieds de l'enfant, que le Chirurgien doit aller chercher pour le tirer dehors par eux; celle du dos tient le milieu; & le cul par mesme raison cause moins de peine;

non seulement parce que les pieds en sont plus proches, mais aussi à cause que dans cette figure, la teste & le col de l'enfant ne sont pas si contraints, ni genez que dans les autres situations.

Pour remedier à l'accouchement où l'épaule se presente la premiere, quelques-uns veulent qu'on la repousse, afin de faire prendre sa place à la teste de l'enfant, & qu'on reduise ainsi faisant, cette mauvaise figure à la naturelle : Mais il vaut bien mieux pour les raisons cy-devant dites au chapitre vingt-uniéme de ce second livre, essayer à le tirer par les pieds ; pour quoy faire le Chirurgien repoussera un peu l'épaule avec sa main, afin d'avoir plus de facilité à l'introduire dans la Matrice, & la coulant ensuite le long du corps de l'enfant, du costé qu'il trouvera la chose plus facile, il cherchera les pieds, pour le tourner tout-à-fait en les amenant au passage ; aprés quoy il le tirera dehors ainsi qu'il a esté enseigné.

Si c'est le dos que l'enfant presente pour sortir, il est pareillement impossible qu'il en vienne à bout ; & quelques efforts que la mere fasse, elle ne le peut jamais faire avancer au passage en cette posture ; en laquelle l'enfant ayant le corps plié en dedans, & comme en double, sa poitrine & son ventre en sont tellement comprimées, qu'il tarde peu ordinairement d'en estre suffoqué ; mais pour éviter cela, il faut au plûtost que le Chirurgien glisse sa main le long du dos vers sa partie inferieure, jusques à ce qu'il ait rencontré les pieds de l'enfant, pour les tirer aprés cela, comme s'il les avoit presenté les premiers.

Mais quand l'enfant vient le cul devant, s'il est petit ou de mediocre grosseur, & que la mere soit grande, ayant le passage assez large, il peut bien sortir en cette situation, avec un peu d'aide ; car quoy qu'il ait pour lors le corps en double, les cuisses estant pliées vers le ventre qui est mollasse, se font faire place au droit de luy, sans trop grande difficulté. Neanmoins aussitost que le Chirurgien connoist que ce sont les fesses de l'enfant qui se presentent les premieres, il ne doit pas le laisser avancer ni engager de la sorte dans le passage ; car il pourroit y rester trop long-temps, & difficilement venir de la façon, s'il n'estoit petit ou de mediocre grosseur, & la voye assez large, comme nous venons de dire. S'en estant donc apperceû de bonne heure, il repoussera le cul, si faire le peut sans aucune violence, & ensuite ayant glissé sa main le long des cuisses, jusques aux jambes & aux pieds de l'enfant, il les amenera tout doucement l'un aprés l'autre hors de la Matrice, en les pliant, étendant, tournant, & tirant vers le costé le plus facile ; prenant bien garde

Je nay jamais trouvé que lepaule may ait depeinne a lintroduction de la main que jay toujours coulée jusques aux pieds que jay empoigné et les ay attirés dehors et fini laccouchement sans avoir songé a la reduction pour placer la teste au passage

La situation ou lenfant presente le dos est une des plus aysées accouchemens qui se fassent

Il ne faut jamais risquer a laisser lenfant venir par le cul quand il le presente le premier si laccoucheur s'apercoit de cette mauvaise situation avant que les membranes soient ouvertes quil les ouvre et quil finisse laccouchement sur le champ mais si les eaux sont ecoulées et que le siege de lenfant soit avancé au passage il faut le laisser venir de la sorte parcequil y a beaucoup plus a risquer en le voulant retourner mais toujours la pour regle generalle soit que les eaux soient ecoulées ou non si lenfant nest point avancé et que laccoucheur puisse sans faire de violence empoigner les pieds et les attirer sans peine au passage quil le fasse mais sil est obligé a faire quelque violence quil labandonne a leuvre de nature plutot

à n'y pas faire trop grande contorsion, ni aucune dislocation; aprés quoy il tirera le reste du corps de la mesme façon que s'il estoit venu les pieds devant.

J'ay dit que le Chirurgien s'estant apperceû que l'enfant vient le cul devant, le doit repousser, si faire le peut; car il s'avance quelquefois tellement dans le passage, qu'il creveroit plutost la mere & l'enfant, que de le repousser en dedans, quand il y est une fois fortement engagé; ce qu'arrivant ainsi, il ne pourra pas l'empescher de venir en cette situation, en laquelle il a le ventre si comprimé, qu'il en rend toûjours pour ce sujet le *meconium* par le fondement. Il luy aidera neanmoins beaucoup à sortir de la maniere, en glissant un ou deux de ses doigts de chaque main à costé des fesses, pour les introduire vers les aisnes aussitost qu'il le pourra faire sans violence, & les ayayant courbez en dedans, il en attirera le cul au dehors jusques aux cuisses; aprés quoy les tirant un peu obliquement de costé & d'autre, il les dégagera du passage, comme aussi les jambes & les pieds l'un aprés l'autre, se gardant bien d'y faire aucune fracture ni dislocation; & ensuite il achevera l'extraction du reste du corps comme s'il estoit venu les pieds devant. Le premier accouchement que j'ay fait, fut d'un enfant que je tiray ainsi le cul devant, il y a trente-cinq ans, y ayant esté contraint, parce qu'il s'estoit tellement avancé au passage, incontinent aprés que les eaux eurent percé les membranes (ce qui s'estoit fait devant que j'y fusse arrivé pour l'en empescher) qu'il estoit impossible de l'avoir autrement; je fis fort bien cette opération, & en peu de temps, sans causer aucun préjudice à la mere ni à l'enfant, en m'y comportant comme je viens de dire. Et j'ay mesme remarqué qu'il y a souvent moins de danger à laisser venir les enfans en cette posture, que d'en precipiter l'extraction devant que le passage ait esté suffisamment préparé & dilaté; car la voye n'estant pas faite, la teste de l'enfant restant pour ce sujet plus long-temps arrestée au passage, aprés que le corps en est sorti avec beaucoup de peine, il court plus grand risque d'y estre suffoqué, que lors que cette voye a esté dilatée par le cul de l'enfant qui s'est presenté le premier.

Cette opération est assez facile, si on s'y conduit comme j'ay coûtume de faire; qui est qu'il faut bien prendre garde, en tirant un enfant qui se presente par le cul, de luy faire venir la face en dessous: Car comme ordinairement lors qu'il vient par le cul, il a la face & les pieds vers le ventre de la mere, si on le tiroit de la sorte en ligne droite, sans le tourner peu à peu à proportion qu'on en fait extraction,

extraction, la face ſe trouvant ainſi en deſſus, le menton de l'enfant s'accrocheroit au deſſous de l'os *pubis*, & la teſte en ſeroit arreſtée au paſſage, où il periroit tres-promptement.



CHAPITRE XXIV.

De l'accouchement auquel l'enfant preſente le ventre, la poitrine, ou le coſté.

L'ESPINE du dos peut bien ſe courber & ſe fléchir un peu en devant, mais non pas en arriere, ſans qu'il luy ſoit fait une ex-

Je ne conviens pas avec M. que la situation en laquelle l'enfant presente le dos le ventre ou la poitrine ou la teste soit la plus mauvaise de toutes celles en laquelle Il se peut presenter quand mesme le cordon de l'ombilic sortiroit soit peu ou beaucoup je la trouve encor meilleure que celle ou il

cessicive violence: C'est pourquoy la plus mauvaise & la plus dangereuse situation que l'enfant puisse tenir dans la Matrice, est celle en laquelle il presente le ventre ou la poitrine; car pour lors son corps est contraint de se recourber en arriere; & quelques efforts que la femme fasse pour le pousser dehors, elle n'en peut jamais venir à bout; & elle se creveroit plûtost & son enfant, que de le faire avancer au passage en cette situation; ce qui fait qu'il y est en tres-grand peril de sa vie, & qu'il y meurt le plus souvent, s'il n'est tres-promptement secouru; & s'il en réchappe, pour le peu qu'il ait resté de la sorte, il pourra demeurer long-temps aprés estre né sans avoir l'épine du dos bien affermie. Mais ce qui augmente encore d'autant plus le danger, est que le cordon de l'umbilic tombe presque toûjours hors de la Matrice, quand l'enfant presente ainsi le ventre le premier. Or d'abord que la chose aura esté connuë telle, il faut que le Chirurgien y apporte le seul & unique remede, qui est de tirer l'enfant par les pieds sans aucun delay, & le plûtost qu'il sera possible, en s'y comportant de cette façon.

Aprés avoir fait situer la femme, il coulera doucement sa main applatie, bien ointe d'huile ou de beurre frais, vers le milieu de la poitrine de l'enfant, qu'il repoussera en dedans pour achever de le tourner (car il l'est à demi dans cette situation, ayant les pieds aussi proches du passage que la teste, quand il presente le milieu du ventre) aprés quoy il glissera sa main par dessous le ventre, jusques à ce qu'il ait trouvé les pieds de l'enfant, lesquels il amenera au passage pour le tirer dehors, en la mesme maniere que s'il les avoit premierement presentez; prenant bien garde que la poitrine & la face viennent en dessous, & observant toûjours de le mettre en cette situation, avant que d'en faire sortir la teste, pour la raison qui a déja esté dite plusieurs fois, & qu'on ne doit jamais oublier.

Lorsque l'enfant presente la poitrine ou le ventre, le Chirurgien procedera de la mesme façon en l'une & l'autre occasion; d'autant qu'elles requierent semblables circonstances.

L'enfant peut encore se presenter de costé; pour lors il est aussi impossible qu'il sorte en cette situation que dans les deux autres; mais il n'en est pas tant tourmenté, & ne luy est pas si cruelle; car il peut rester bien plus long-temps sans mourir, que dans les deux precedentes; dans lesquelles il est beaucoup plus gesné qu'en celle-cy, où son corps peut estre courbé en devant sans grande violen-

presente le dos pour deux Raisons la premiere les pieds sont fort agités à mouver estants bien éloignés des mains et en l'autre les pieds et les mains estants ensemble Il faut donner son entiere attention pour ne s'y pas meprendre estants les uns avec les autres comme Il est aysé de le voir dans l'estampe cy-devant placée supposé que l'immagination ne soit pas assez forte pour se le persuader. Seconde. Et quand l'enfant en cette situation est placé comme Il le doibt estre Je tiendray la face en bas et qu'en l'autre Il l'a en haut ce qui faut que l'accoucheur est obligé de le retourner pour finir l'accouchement. Qu'à l'egard de la sortie du cordon je n'en fais aucun cas en cette occasion tant qu'il n'est pressé ny comprimé au passage par aucune partie ce qui fait que le sang continue parfaitement bien son mouvement circulaire et tant que la circulation n'est point interceptée l'enfant ne souffre rien. C'est un leurre de dire que le cordon se refroidit et que ce refroidissement cause un coagulum du sang qui dans la suite bouche le passage ce qui fait qu'on est obligé d'y intervenir la chaleur par le moyen

du linge chauds. & tous les autres moyens a ce conuenables specialement en hyuer. Je dis en cet endroit comme j'ay fait en plusieurs autres que tant que le mouuement du sang se conserue jamais le cordon ne se refroidit non plus en hyuer qu'en esté sans qu'il soit necessaire d'aucun secours de ceux dire ny de

 le reuenir au dedans

ce, & non en arriere comme il est dans les autres : de plus aussi, le cordon de l'umbilic n'en sort pas si-tost que quand l'enfant presente le ventre le premier, auquel temps il tombe presque toûjours dehors. Pour remedier à cét accouchement, il faut aussi-bien qu'aux deux premiers, tirer par les pieds l'enfant qui se presente par le costé du ventre ou de la poitrine, ce qu'on fera de cette maniere. Ayant situé la femme comme il est requis, le Chirurgien repoussera un peu le corps de l'enfanr avec sa main, afin qu'il la puisse introduire plus facilement ; laquelle il glissera le long des cuisses jusques à ce qu'il en ait trouvé les jambes & les pieds, par lequels il le tournera, & le tirera ensuite, ainsi qu'il est dit des autres, avec les mesmes observations ; & il ne faut pas en ces trois sortes d'accouchemens, qu'il s'amuse à vouloir faire venir l'enfant par la teste, en taschant de le reduire en la figure naturelle ; car pour le peu qu'il reste en ces situations étranges, il est en tres-grand danger d'y mourir, si on ne le tire au plutost, ce qu'on ne peut faire si ce n'est en luy allant chercher les pieds, comme j'ay enseigné. (dans mon traité des accouchemens, l'un pour lequel

du vagin ny en y mettant soigneusement & sans cesse des linges chauds mais qu'au moment que le mouuement cesse quel que soin & quelqu'attention qu'aye l'accoucheur il ne peut l'empêcher de se refroidir quand meme il le tiendroit toujours dans le vagin. Je prouue l'un & l'autre de ces alibys

l'on me vint querir le matin a la paroisse de ... trois quarts de lieue de cette ville dont l'enfant presentoit les pieds & les mains auec le cordon depuis le soir il y auoit huit a neuf heures je trouuay ce cordon sorti de la longueur d'enuiron un demipied d'une chaleur douce & naturelle auec un battement plein entier & bien reglé sans que la sagefemme eust eu aucune attention a y conseruer la chaleur quoy qu'il fist fort froid, je dégagé les pieds les attiray au passage & je fini l'accouchement en un instant l'enfant estoit fort & vigoureux qui se portoit bien parceque le cordon n'estant aucunement pressé au passage le sang couloit d'autant mieux que la sage femme n'en connoissant pas le peril ne s'attacha pas (ce que tous appelleroient par ignorance & moy par raison) a réduire le cordon au dedans du vagin non plus que de la matrice en ce que cette reduction est plus capable & propre a causer des obstructions au sang par ces lacis ou plis & replis forcez & empescher son cours que de y conseruer la chaleur, mais comme celuy cy n'est que pour prouuer que le cordon conserue sa chaleur tant que le sang y coule aysement & qu'il n'est point comprimé au passage sans que cette situation soit de la partie en luy cy un plus conuenable ce fut une femme du ... a cinq lieues de cette ville qui estant en trauail & le cordon de son enfant sorti depuis ... l'on me vint prier de l'aller secourir il y auoit pres d'une lieue j'y fut a l'instant je trouuay ce cordon d'une chaleur egalle a la naturelle auec un battement fort & plein sans que l'enfant presentast aucune partie j'introduisis ma main le long de ce cordon je trouuay que l'enfant presentoit le ventre a plein j'empoignay les deux pieds & finis l'accouchement en un moment l'enfant estoit fort vigoureux & se portoit tres bien ... la sortie du cordon qui conserua son battement parcequ'il n'estoit pas comprimé au passage



Audran sculp. *du Cerceau del.*

CHAPITRE XXV.

De l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans qui se presentent ensemble dans les differentes postures cy-devant dites.

SI toutes les figures & situations contre nature que nous avons jusques-icy décrites, dans lesquelles l'enfant estant seul, se peut presenter pour venir au monde, causent toutes les difficultez & tous les dangers dont nous avons parlé, l'accouchement auquel il y a plusieurs enfans ensemble, qui viennent en ces mauvaises situations, est encore beaucoup plus penible, non seulement à la mere & aux enfans, mais aussi au Chirurgien; car ils y sont tellement contraints & pressez, que le plus souvent ils s'embarrassent l'un l'autre, & s'empeschent de sortir; & pour lors la Matrice en est si pleine, que le Chirurgien ne peut qu'avec beaucoup d'effort y introduire sa main, comme il est necessaire de faire, quand il est besoin de les retounrer, ou de les repousser, pour leur faire prendre une autre situation que celle en laquelle ils se sont premierement presentez.

il est suivi les principes qu'il établit l'on pouvoit dire que rien n'égalleroit la pratique mais ses observations y sont si contraires que rien ne le peut estre d'avantage et qu'au lieu de finir l'accouchement d'un second Infant non seulement bien situé mais si c'est mal et accompagné d'accidents qui

Quand la femme a deux enfans, ils ne se presentent pas ordinairement tous deux ensemble au passage pour sortir; car il y en a souvent un plus avancé que l'autre; ce qui fait qu'en ce temps on n'en sent qu'un, & on ne s'apperçoit quelquefois pas que la femme a deux enfans, que lorsque la voulant délivrer de son arriere-faix, aprés la sortie du premier, on sent venir le second. Il ne faut pas croire aussi, quand il y a deux enfans dans la Matrice, que la nature soit reglée à en faire sortir l'un plutost que l'autre, le pre-premier ou le dernier, selon qu'il luy seroit plus convenable; c'est-à-dire que si l'un est plus fort, & l'autre plus foible, le plus robuste vienne le premier; comme aussi quand l'un est mort, & l'autre vivant, que le vif chasse le mort; car il est constant qu'il n'y a pas d'ordre certain pour cela, de quoy voicy un exemple. J'accouchay il y a quelque temps, à huit jours prés l'une de l'autre, deux differentes femmes, chacune desquelles estoit grosse de deux enfans, dont l'un estoit mort & l'autre vivant; à la premiere, l'enfant vivant vint devant le mort, & à la deuxiéme le mort fut expulsé devant le vif; & la mesme chose se rencontre tous les jours à l'égard des enfans forts ou foibles; car celuy qui est le plus proche du passage, soit le mort ou le vif, le fort ou le foible, est toûjours celuy qui sort le premier, ou qu'on doit tirer dehors, s'il ne pouvoit pas venir de luy-mesme; à moins de quoy on augmenteroit encore la difficulté de l'accouchement, tant pour la longueur du travail de la mere, que pour la violence qu'il luy faudroit faire, & à ce premier enfant, en le repoussant au dedans pour faire venir l'autre devant luy.

Nous avons enseigné au chapitre septiéme de ce second livre, en parlant de l'accouchement naturel, comment on doit accoucher la femme qui a deux enfans, quand ils viennent tous deux naturellement: Il nous reste maintenant à faire connoistre de quelle façon l'on se doit comporter, quand ils se presentent tous deux en mauvaise situation, ou quand il n'y en a seulement qu'un, comme il arrive le plus ordinairement, le premier venant par la teste, & le second par les pieds, ou en quelqu'autre posture encore plus mauvaise; auquel cas on doit au plutost procurer la sortie du premier, afin d'aller à l'instant querir le second, qui a beaucoup souffert en sa situation contre nature, pour le tirer par les pieds, sans essayer de luy en faire prendre une naturelle, quand mesme il y seroit quelque peu disposé; à cause qu'il a esté tellement fatigué & debilité, comme aussi la mere, durant la sortie du premier, qu'il seroit sou-

donneroient lieu d'engager absolument il accouche la mere du premier et reduit le bras et le cordon du second et laisse l'accouchement a l'oeuvre de nature quelque foible soit la mere et l'enfant quoy que l'un ou l'autre de ces accidens doive engager l'accoucheur a finir l'accouchement quand meme il n'y auroit qu'un enfant mais bien davantage d'un second par les raisons que cet auteur avance comme la foiblesse de la mere l'epuisement que luy a causé le premier accouchement l'heureuse disposition des parties basses qui facilite la sortie du second et le moyen d'introduire la main sans peine pour en aller chercher les pieds malgré toutes ces raisons de

necessité qu'il raporte il place ou reduit le bras de l'enfant qui estoit sorti au derriere de la teste qui est une situation qui rendroit l'accouchement absolument impossible si cet situation ou pretendue reduction estoit constante ainsy que celle du cordon de lombilic au derriere de la teste qui se sortiroit a toutes les douleurs ce qui fait voir que celle cy ne l'est pas plus effective que l'autre et que ces observations ne sont pas de bonne foy

vent en danger de mourir avant qu'il vint de luy-mesme.

Quelquefois aussi aprés que le premier est sorti naturellement, le second se presente pareillement la teste la premiere : En ce cas il faut laisser achever une si bonne œuvre à la nature, pourveû qu'elle n'y soit pas trop long-temps ; car l'enfant pourroit bien mourir, quoy qu'en situation naturelle, par la trop grande longueur du travail ; & la femme qui a esté beaucoup tourmentée à mettre le premier de ses deux enfans au monde, est pour l'ordinaire si fatiguée & si déconfortée, quand elle sçait qu'aprés avoir tant souffert, elle n'a encore fait que la moitié de sa besogne, qu'elle perd aussitost courage ; estant outre cela tellement affoiblie & abbatuë, qu'elle n'a plus de douleurs, ou fort peu, & tres-lentes, ni d'épreintes considerables pour pouvoir pousser le second dehors comme le premier. C'est pourquoy voyant que sa venuë tire trop en longueur, & que les forces de la mere diminuënt beaucoup, le Chirurgien sans attendre davantage, portera sa main dans la Matrice pour aller chercher les pieds de ce second enfant, afin de le tirer dehors ; ce qu'il fera facilement en cette occasion ; à cause que la voye est assez large, ayant esté tracée par la sortie du premier ; & si les eaux de ce dernier enfant n'estoient encore écoulées, comme elles ne le sont pas quelquefois, pour lors ayant intention de le tirer sur l'heure par les pieds, il ne fera aucune difficulté d'en rompre les membranes avec ses doigts ; & si nous avons dit autre part qu'on ne le doit jamais faire, si ce n'est en quelques occasions particulieres que nous avons fait observer en leur lieu, cela se doit entendre avec distinction ; car quand il s'agit de commettre entierement l'accouchement à l'œuvre de nature, on les doit laisser percer d'elles-mesmes ; mais lorsqu'il est question de faire extraction de l'enfant par Art, en ce cas il n'y a aucun danger, & au contraire il le faut faire, afin de le retourner ; ce qui autrement seroit impossible. Et il est mesme toûjours mieux de rompre les membranes du second enfant incontinent aprés la sortie du premier ; parce que le premier ayant fait le passage, on accelere par ce moyen la sortie du second.

Il faut sur toutes choses que le Chirurgien prenne bien garde à ne pas se tromper, quand les enfans presentent tous deux ensemble les mains ou les pieds les premiers, & qu'il avise bien en operant s'ils ne sont pas joints l'un à l'autre, ou monstreux de quelque maniere que ce soit ; comme aussi quelles parties sont de l'un, & quelles parties sont de l'autre, afin de les tirer l'un aprés l'autre, & non pas

puisqu'elles pechent contre les principes l'experience le bon sens & la raison quoy qu'il en raporte quantité de cette nature quand la matrice est une partie membraneuse qui se dilatte autant qu'il est necessaire aussi bien pour contenir deux enfans qu'un seul qui y sont egallement a l'aise jusques a ce que les eaux soient ecoulées mais qui aussitot apres se resserre & s'applique si intimement au tour de l'enfant qu'il n'est pas moins difficille de couler la main pour aler chercher les pieds & finir l'accouchement d'un seul que lorsqu'il y en a deux mais quelque difficulté qu'il y ait a finir un accouchement de la nature de ceux-cy je n'ay jamais trouvé de differences deux enfans d'avec un seul quand j'ay tant fait que d'introduire ma main au dedans de la matrice pour en aller chercher les pieds & je n'aurois pas creu que l'on peust ignorer telle chose quoy que m. en avertisse dans ce chapitre si je ne l'avois veu arriver a Cherbourg comme je le raporte dans mon traité des accouchements ou je trouvé le bras d'une jambe d'un enfant arraché dont je mis la mere en situation pour achever de l'accoucher comme je le fis en un instant d'un enfant qui avoit une jambe arrachée & d'un autre enfant qui avoit le bras arraché sans que ce chirurgien qui avoit blanchi dans la profession & qui passoit pour un experimenté accoucheur.

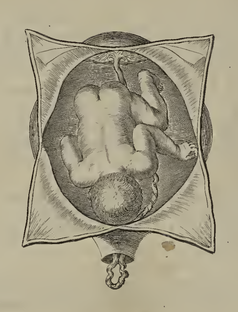
Iest pu conoitre quil y avoit deux Enfans ce qui prouve bien quil y a des personnes propres a de certainnes choses & qui sont nez avec les dispositions requises & necessaires pour y parvenir & d'autres qui au contraire ny font jamais aucun progres.

tous deux à la fois, comme il pourroit faire en n'examinant pas bien la chose, si tenant le pied droit d'un enfant avec le gauche d'un autre, il les tiroit ainsi tous deux, croyant qu'ils seroient d'un mesme corps, à cause qu'il y auroit un gauche & un droit; quoy faisant, il luy seroit absolument impossible de les avoir ainsi. Mais il reconnoistra bien facilement ce qui en est, si lorsque deux ou trois pieds de differens enfans se present au passage, en ayant pris deux à part, des plus avancez, & de différens costez, c'est-à-dire un droit & un gauche, & glissant sa main le long de leurs jambes & de leurs cuisses jusques vers les aisnes, si c'est par devant, ou vers les fesses, si c'est par derriere, il trouve qu'ils sont d'un mesme corps; de quoy estant tres-certain, il commencera premierement de tirer par les pieds celuy qui est le plus avancé, ayant pour laisser la voye plus facile, un peu rangé du passage ceux de l'autre enfant, sans avoir aucun égard si c'est le plus fort ou le plus foible, le plus gros ou le plus petit, le mort ou le vif; mais il tirera seulement ce premier tel qu'il soit, le plus proprement qu'il pourra, en observant pareilles choses que s'il n'y en avoit qu'un; c'est-à-dire de faire en sorte qu'il vienne la poitrine & la face dessous, avec les circonstances dites en l'accouchement auquel les pieds se presentent les premiers, & de ne pas tirer aussi l'arrierefaix avant que le second enfant soit sorti; car le plus souvent il n'y en a qu'un qui est commun à tous deux, lequel estant détaché des parois de la Matrice, seroit cause d'un tres-grand flux de sang; parce que, comme il a déja esté dit autre part, les orifices des vaisseaux contre lesquels il est joint, demeureroient ouverts par cette separation, tant que la Matrice seroit dans la distension qu'en fait l'autre enfant qui est encore dedans, & ne se refermeroient (comme il arrive ordinairement) que lors qu'ayant esté tout-à-fait vuidée elle viendroit à se contracter, & à se retirer (s'il faut ainsi dire) en soy-mesme.

Aussi-tost donc que le Chirurgien aura tiré le premier enfant, il le separera de l'arrierefaix, en luy liant & coupant le cordon de l'umbilic; ensuite de cela, il prendra les pieds de l'autre, pour en faire extraction de la mesme maniere; aprés quoy il tirera l'arrierefaix avec ses deux cordons, comme il a esté dit & montré au huitiéme chap. de ce second livre. Mais si les enfans presentent quelques autres parties que les pieds, il se gouvernera & comportera avec la mesme methode que nous avons enseignée aux precedens chapitres, en parlant de chacune des differentes postures contre nature; observant toûjours, pour les raisons alleguées cy-dessus, de commencer

Je raporte dans mon traité des accouchements une observation dun second Enfant qui mourut au passage quoyqu'il fut bien vivant quand jeu accouché la mere du premier & que je ouvris les membranes & fis écouler les Eaux du second afin d'accelerer l'accouchement car estant situé parfaitement bien mais au lieu que les douleurs auroient du augmenter Elles cesserent Entierement pendant cinq heures apres quoy s'estant fait revenir tres violemment Elle accoucha de cet Enfant mort ce qui ma fait faire serment de ne laisser jamais le second Enfant a l'œuvre de nature de quelque maniere quil se presente bien ou mal naturellement ou contre nature ce qui me fait une methode bien differente de celle de cet auteur telle qu'il la pratique dans ses observations mais conforme aux preceptes qu'il admet dans ce chapitre qui sont poursuivis d'un heureux succes rien n'estant de plus avantageux que de mettre tout dehors pendant que la porte est ouverte sans exposer une femme a un second travail souvent plus difficille que le premier parce que dans le premier les forces se sont Epuisées en sorte quelle n'est plus capable de soutenir les peinnes d'un second

l'opération par l'enfant qui sera le plus avancé au passage, & en la figure la plus commode pour en faire l'extraction.



CHAPITRE XXVI.

De l'accouchement auquel le cordon de l'umbilic sort avant l'enfant.

TOUTES les fois que le cordon de l'umbilic sort le premier, l'enfant ne presente pas toûjours le ventre; car quoy qu'il vienne naturellement, quant à la figure du corps, c'est-à-dire la teste la premiere, ce cordon ne laisse pas de tomber quelquefois & de sortir au devant d'elle; pour lequel sujet il est en tres-grand danger de sa vie, à moins que l'accouchement ne soit bien prompt; à cause que le sang qui doit aller & venir dans les vaisseaux qui le composent, pour nourrir & vivifier l'enfant pendant qu'il est dans la Matrice, y estant coagulé, bouche & étoupe la voye de la circulation qui s'y doit faire; ce qui arrive tant à raison de la compression que reçoivent ces vaisseaux au passage, lorsqu'ils se presentent avec la teste de l'enfant, ou avec quelques autres parties, qu'aussi parce que le sang s'y coagule, comme il est dit, à cause du refroidissement qu'il rèçoit par la sortie de ce cordon. Mais si un tel accident est cause de la mort soudaine de l'enfant, ce n'est pas tant à cause du defaut de nourriture, dont il se passeroit bien pour

Jay esté surpris dentendre dire a ~~[illegible]~~ ... que le sang se coagule par le refroidissement qui arrive au cordon de l'ombilic lors quil sort avant la teste de l'enfant estant une chose qui n'est pas moins oposée a l'experience qu'a la raison car si le sang se coaguloit dans le cordon au lieu de se trouver mol lasse et comme je dis quil se trouve l'enfant estant peri et fletri il se seroit ferme dur et gros, et loin que ce pretendu refroidissement cause ce coagulum qui bouche et etoupe la voye de la circulation, c'est au contraire la compression que le cordon souffre entre la teste de l'enfant et les os du passage qui bouche et ferme le cours du sang en sorte que ce cordon demeure vide et devient ~~[illegible]~~ froid, peri et fletri, ce qui n'arrive jamais tant que le sang coule dans les vaisseaux qui le composent et que le battement

un jour, & mesme pour davantage, luy restant encore assez de sang au corps pour ce sujet, que c'est parce que ce sang ne peut plus estre vivifié & renouvelé par la circulation, comme il a continuellement besoin, laquelle estant empeschée cause toûjours la mort subite à l'animal, & plûtost ou plus tard, suivant qu'elle l'est plus ou moins; ce qui fait que quelquefois l'enfant, dont le cordon de l'umbilic sort ainsi, n'est pas seulement un quart d'heure sans mourir, si ce cordon est entierement comprimé par la teste de l'enfant, qui est fortement engagée dans le passage, & que d'autresfois il ne laisse pas d'estre encore vivant, quoyqu'il soit sorti durant plusieurs heures; à cause que n'estant pas tout-à-fait exactement comprimé le sang ne laisse pas d'y passer pour vivifier l'enfant dans l'intervalle des douleurs de la femme, ainsi que je l'ay observé particulierement en deux femmes que j'ay accouchées d'enfans vivans, quoyque le cordon de leur umbilic fust sorti durant plus de quatre heures, avant que j'eusse esté mandé pour les secourir; ayant esté obligé de les retourner entierement dans la Matrice pour les tirer aussi-tost par les pieds, afin de leur sauver la vie qu'ils couroient grand risque de perdre.

En touchant le cordon de l'umbilic qui est sorti, on peut facilement connoistre si l'enfant, qui est encore dans la Matrice est vivant ou mort; car s'il est vivant, l'umbilic est chaud, il est gros, plein de sang, & assez ferme, & on y sent le battement des arteres: mais lorsqu'il est mort, ce cordon est ordinairement vuide, mollasse, flétri, petit, refroidi, & on n'y sent aucun mouvement d'artere.

Je sçay bien qu'on me peut objecter, qu'encore que la circulation du sang soit ainsi empeschée, & interceptée par cette sortie de l'umbilic, ce ne doit pas estre pour cela un sujet de mort si soudaine à l'enfant; à cause que le sang ne laisse pas de pouvoir circuler dans toutes les autres parties de son corps; à quoy je réponds, qu'à son égard il faut absolument, ou que son sang au défaut de respiration soit élabouré & préparé dans le *Placenta*, pour lequel sujet il y doit avoir une libre communication; où bien que faute de cela l'enfant respire aussi-tost par la bouche, tant pour rafraischir ses poulmons & son cœur, que pour en mettre dehors par l'expiration les vapeurs fuligineuses; ce que ne pouvant faire tant qu'il est dans la Matrice, il est de necessité qu'il soit suffoqué, & qu'il meure en tres-peu de temps, si l'un & l'autre luy manquent ensemble. C'est pourquoy il faut au plutost en cette rencontre, exciter & procurer la sortie de

Lorsque le cordon sort avec toute autre partie que la tête, il ne reçoit souvent que peu ou point de compression ce qui fait que le sang circule sans peine en sorte qu'on a le temps d'adonner du secours à l'enfant supposé qu'il se trouve quelqu'un assez adroit pour le faire, ce qui arrive même quand la tête se presente autrement qu'en sa situation naturelle, comme je l'ay fait plusieurs fois tres heureusement, quoy qu'il y eut longtemps que le cordon fust sorti - -

l'enfant, ou bien l'aller querir par les pieds, pour le tirer incontinent dehors, si on voyoit qu'il ne pust pas venir promptement.

Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'umbilic fort long, sont tres-sujettes à cét accident ; car ces eaux venant à s'écouler en grande abondance dans le temps que les membranes se crevent, entraisnent souvent tout d'un coup au moment de leur sortie ce cordon qui flottoit au milieu d'elles, & d'autant plus facilement que la teste de l'enfant n'est pas encore bien abbaissée & avancée dans le passage, pour l'empescher de tomber & sortir ainsi devant elle ; & souvent aussi le cordon de l'umbilic sort quand l'enfant vient en une posture contre nature ; parce que l'enfant ne peut pas bien descendre dans le passage, lorsqu'il est dans une mauvaise situation, qui fait que les parties qu'il presente n'occupant pas bien exactement toute l'entrée de la Matrice, à cause de leur inégalité, il y reste ordinairement du vuide, dans lequel le cordon se glisse.

D'abord qu'on s'apperçoit de la chose, la femme doit se tenir couchée bien chaudement en son lit, & il faut au plutost remettre ce cordon en dedans, pour empescher qu'il ne se refroidisse, & tascher de le repousser tout-à-fait derriere la teste de l'enfant, si c'est elle qui se presente la premiere, de peur qu'il n'en soit pressé & contus, comme nous avons dit, & que par ce moyen le mouvement du sang n'en soit entierement intercepté, le tenant sujet au lieu où on l'aura repoussé ; ce qu'on fera par le moyen du bout des doigts d'une main, les tenant toûjours du costé qu'il est sorti, jusques à ce que la teste estant tout-à-fait descenduë & logée au passage, le puisse empescher de retomber une autre fois, prenant l'occasion d'une bonne douleur, afin de l'y conduire plus facilement ; ou si on en retire la main, qu'on mette un petit morceau de linge bien doux entre le costé de la teste & la Matrice, pour en étouper l'endroit par où il estoit tombé, observant de laisser passer au dehors un bout de ce linge ainsi mis, afin de le pouvoir retirer quand il sera necessaire ; comme aussi de mettre une bonne compresse trempée dans du vin chaud au devant de l'entrée de la Matrice, pour empescher que cét umbilic ne se refroidisse par l'air exterieur ; au cas qu'il vint à resortir.

Mais quelquefois on a beau remettre ce cordon, & user de toutes ces précautions, il ne laisse pas de retomber toûjours à toutes les douleurs qui viennent à la femme, par lesquelles il est derechef poussé dehors. En ce cas, il ne faut plus differer l'operation, & le

Voila le plus mauvais endroit qu'il y aye dans tout le livre. Il detruit par ce precepte le juste & raisonnable qu'il a si bien établi dans les deux premieres lignes de cette page, car de bonne foy que peut il dire par l'application de ce petit morceau de linge, sinon un obstacle sensible (de cause) à l'accouchement ou un moyen assuré de faire mieux sortir ce cordon par les deux cotez de ce linge puisque le lieu (ou est la tête de l'enfant) est ovalle, et que pour empescher la sortie de ce cordon ce seroit une necessité d'y appliquer un bourrelet, fait à la demande de l'ouverture qui seroit un obstacle sensible à la sortie de la tête de l'enfant, aussi bien que le morceau de linge de [illegible] qui feroit aller la tête plus d'un côté que de l'autre, mais ce que j'y trouve de beau, c'est la précaution d'en laisser passer un bout au dehors, comme si il devoit se perdre en un lieu duquel il seroit impossible de le retirer. En verité toute cette article est a supprimer

Chirurgien doit le plutoſt qu'il pourra, tirer l'enfant par les pieds, leſquels il faut qu'il aille chercher, quand meſme il préſenteroit la teſte la premiere ; car il n'y a que ce ſeul remede pour luy ſauver la vie, qu'il perdra indubitablement, ſi on le laiſſe ainſi un peu long-temps. C'eſt pourquoy ayant mis la femme en ſituation commode, il repouſſera doucement la teſte de l'enfant qui ſe preſente, ſi elle n'eſt pas trop avancée entre les os du paſſage, & qu'il le puiſſe faire ſans violenter la femme avec trop d'excés, (auquel cas il vaudroit mieux laiſſer l'enfant en danger de mourir que de riſquer la vie de la mere) aprés quoy il coulera ſa main bien ointe d'huile ou de beure frais par deſſous la poitrine & le ventre de l'enfant, pour en aller chercher les pieds, par leſquels il le retournera, pour le tirer enſuite comme il eſt dit ; ce qu'eſtant fait il prendra garde auſſi-toſt à l'enfant, qui eſt toûjours bien foible en cette occaſion, afin de l'ondoyer promptement, s'il ne l'avoit pas eſté au paſſage, comme on eſt toûjours obligé de faire pour une plus grande ſeureté. En me comportant de la ſorte j'ay ſauvé la vie, & fait recevoir ou donné moy-meſme le Bapteſme à un grand nombre d'enfans, qui auroient eſté tres-certainement privez de l'un & de l'autre, ſi pour m'exempter (comme font tous les jours les Politiques) de la fatigue d'une ſi penible operation, j'avois laiſſé l'accouchement de leur mere à l'œuvre de la nature.

CHAPITRE XXVII.

De l'accouchement auquel l'arrierefaix ſe preſente le premier, ou eſt tout-à-fait ſorti devant l'enfant.

LA ſortie de l'umbilic avant l'enfant dont nous venons de parler au précedent Chapitre, eſt ſouvent cauſe de ſa mort, pour les raiſons que nous avons dites ; mais celle de l'arrierefaix eſt encore bien plus dangereuſe ; car outre que pour lors l'enfant meurt ordinairement, ſi on ne le ſecoure preſque dans le meſme inſtant, la mere y eſt auſſi tres-ſouvent en peril de ſa vie, à raiſon de la grande perte de ſang qui a coutume d'arriver, quand il ſe détache de la Matrice, avant qu'il en ſoit temps ; parce qu'il laiſſe ouverts tous les orifices des vaiſſeaux contre leſquels il eſtoit adherent, dont le ſang coule en abondance ſans diſcontinuation juſques à ce que

l'enfant soit dehors ; à cause que pendant qu'il est dans la Matrice, elle fait toûjours des efforts à chaque moment pour tascher de l'expulser, par le moyen desquels elle exprime & fait sortir continuellement le sang des vaisseaux, lesquels sont toûjours ouverts, comme nous avons déja expliqué plusieurs fois, quand l'arrierefaix en est ainsi détaché, tant qu'elle demeure dans sa distension, & ne se referment que lors qu'estant vuidée de tout ce qu'elle contenoit, elle vient par la contraction de sa substance membraneuse à les boucher en les comprimant. C'est pourquoy si on doit estre diligent à secourir l'enfant quand le cordon de l'umbilic sort le premier, il faut estre encore bien plus prompt à le faire, quand l'arrierefaix est tout-à-fait détaché & sorti de la Matrice, & le delay, pour petit qu'il soit, est toûjours cause de la mort soudaine de l'enfant, si on ne le tire au plutost dehors ; car pour lors il n'y peut rester long-temps sans estre suffoqué ; dautant qu'il a besoin de respiration par la bouche (comme j'ay expliqué au susdit Chapitre précedent) aussi-tost que son sang n'est plus vivifié par la préparation qui s'en fait dans l'arrierefaix, dont la fonction & l'usage cessent, dés l'instant qu'il est séparé des vaisseaux de la Matrice avec lesquels il estoit joint ; à raison de quoy il survient aussi tout incontinent ce grand flux de sang, qui est si dangereux pour la mere, que si on n'y remedie promptement, elle tarde peu sans perdre la vie par ce fascheux accident.

J'ay remarqué en plusieurs femmes, qui ne s'estoient aucunement blessées, que leur arrierefaix s'estoit ainsi détaché, & entierement separé de la Matrice, à cause que le cordon de l'umbilic de leur enfant estoit embarassé, & entortillé autour de quelques parties de son corps, & particulierement au tour du col ; ce qui faisoit que pour le peu que l'enfant pust se mouvoir pour se disposer à sortir, ce cordon n'ayant plus sa longueur & sa liberté ordinaire, tirailloit continuellement l'arrierefaix, & le faisoit ainsi détacher entierement de la Matrice devant le temps.

Lorsque l'arrierefaix se presente ainsi le premier au passage, on ne sent qu'un corps mollasse par tout, sans résistance à l'attouchement par aucune partie solide, & le sang sort en abondance de la Matrice avec plusieurs caillots, & la femme tombe souvent en foiblesse. Aussi-tost donc que le Chirurgien aura reconnu que la chose est de la sorte, il faut qu'il se dépesche promptement d'accoucher la femme, s'il luy veut sauver la vie, & à son enfant, s'il est encore vivant. Pour ce sujet, si l'arrierefaix se présentoit seulement sans

estre sorti, & que les membranes des eaux ne fussent pas encore percées, comme il arrive quelquefois, il rangera un peu de costé la partie de l'arrierefaix qui se presente, jusqu'à ce qu'il soit au droit de ses membranes, qu'il rompra aussi-tost avec ses doigts, pour en faire écouler les eaux, & pour retourner l'enfant dans le mesme temps, au cas qu'il se présentast en toute autre posture que les pieds devant, par lesquels il le doit promptement tirer : car il faut observer qu'encore que l'arrierefaix, qui se presente ainsi le premier, ne soit plus qu'un corps estrange dans la Matrice, quand il en est entierement separé, comme il est pour lors, & que pour ce sujet on devroit, ce semble, achever de le tirer dehors avant l'enfant ; neanmoins comme il est fortement attaché aux membranes qui l'environnent, on n'en pourroit pas facilement venir à bout ; parce qu'on ne peut tirer le corps de l'arrierefaix qu'on ne tire en mesme temps les membranes qui envelopent le corps de l'enfant ; outre cela, c'est que ces membranes qui tapissent interieurement toute la Matrice, servent par leur substance polie & glissante à faire retourner plus aisément l'enfant, & à empescher par leur interposition que la Matrice ne soit si facilement offensée dans le temps de l'operation ; ce qui ne réüssiroit pas si bien, si on tiroit premierement l'arrierefaix. C'est pourquoy il est bien plus seur pour ces raisons de tirer d'abord l'enfant, qui d'ailleurs est toûjours si foible en ces occasions, qu'il tarde peu à mourir, si on ne le secoure tres-promptement. Mais si le Chirurgien voyoit que l'arrierefaix fust presque entierement sorti de la Matrice, & que ses membranes fussent tout-à-fait rompuës & déchirées, en ce cas il doit achever de le tirer : Car outre qu'il seroit inutile pour lors de le repousser au dedans de la Matrice, il incommoderoit grandement le Chirurgien en son operation, & luy feroit cependant perdre le temps de pouvoir promptement secourir l'enfanr.

Si on ne doit pas repousser au dedans l'arrierefaix qui est presque tout-à-fait hors de la Matrice, & dont les membranes sont toutes rompuës, à plus forte raison ne faut-il pas remettre celuy qui en est entierement sorti. On doit seulement observer de ne pas s'amuser à en lier & couper le cordon, avant que d'avoir aussi tiré l'enfant, non point pour l'esperance qu'il en reçoive encore quelque vivification, pendant qu'on est à parachever l'accouchement ; mais afin de ne pas perdre aucun moment de temps à faire au plutost l'extraction de l'enfant, qui est toûjours pour lors en tres-grand danger de sa vie ; comme aussi afin d'arrester au plutost le flux de

ſang de la mere, qui ceſſe ordinairement auſſi-toſt qu'elle eſt accouchée; pour lequel ſujet on ſe doit dépeſcher le plus promptement qu'il eſt poſſible.

Il ſe peut faire quelquefois que nonobſtant un ſi grand accident l'enfant ſoit amené vivant, s'il a eſté ſecouru d'aſſez bonne heure, comme je puis aſſurer l'avoir fait pluſieurs fois; mais il eſt pour l'ordinaire ſi foible, qu'on ne peut preſque pas juger dans l'abord s'il eſt mort, ou s'il vit encore. Les Sagefemmes en cette occaſion, comme en d'autres, pour le mieux faire revenir, font au plutoſt chauffer du vin dans un poëſlon, où elles mettent enſuite l'arriere-faix, avant que d'en ſeparer l'enfant, s'imaginant avec aſſez de ſuperſtition, quand il vient à reprendre un peu ſes forces, que ce ſont les vapeurs de ce vin chaud, qui ſe portant par le moyen des vaiſſeaux umbilicaux juſques dans ſon ventre, luy donnent ainſi la vigueur; mais il eſt bien plus croyable que c'eſt parce qu'ayant eſté preſque ſuffoqué, pour n'avoir pas pû reſpirer auſſi-toſt qu'il en avoit beſoin, il commence à le faire pour lors, moyennant quoy il revient peu à peu de cette foibleſſe: neanmoins, quoyqu'il en ſoit, il n'y a pas grand mal à obſerver la coutume, bien que ſuperſtitieuſe, quand elle ne peut pas eſtre préjudiciable, & qu'elle ſe pratique pour contenter les eſprits qui en ſont préoccupez, pourvû qu'on n'obmette pas les choſes neceſſaires, pour ſe laiſſer aller aveuglément de ſon coſté.

CHAPITRE XXVIII.

De l'accouchement qui eſt accompagné de grande perte de ſang, ou de convulſion.

DE quelque temps que la femme puiſſe eſtre groſſe, qu'elle ſoit à terme ou qu'elle n'y ſoit pas, le plus expedient & le plus ſalutaire remede qu'il y ait à la grande perte de ſang, pour ſauver la vie à la mere & à l'enfant, qui y ſont toûjours tous deux en tres-grand danger de la perdre, eſt de l'accoucher au plutoſt & ſans aucun delay, en allant chercher les pieds de l'enfant pour le tirer dehors. J'ay aſſez amplement décrit au Chapitre vingt & un du premier Livre, en parlant de la perte de ſang qui arrive à la femme groſſe, la maniere avec laquelle on ſe doit comporter dans cét ac-

couchement, & l'histoire de la mort sanglante de ma sœur, que je ne répeteray point, parce que le ressouvenir m'en est trop sensible; lequel Chapitre convient fort bien à cét endroit-cy: c'est pourquoy on y aura recours, afin de voir ce que j'y ay enseigné, pour remédier à un si fascheux & si dangereux accident. Mais lorsque la perte de sang est fort médiocre, & qu'elle ne fait que commencer à la femme qui est en travail, on peut en ce cas commettre l'accouchement à l'œuvre de nature; pourveu, comme je viens de dire, que la perte de sang soit tres-médiocre, & que la femme ait aussi de suffisantes douleurs, pour donner lieu d'esperer qu'elle puisse accoucher d'elle-mesme. Neanmoins si dans le temps que la perte de sang commence à paroistre, les membranes des eaux de l'enfant ne sont pas encore percées, il les faut percer aussi-tost que la Matrice est un peu dilatée, sans attendre que ces membranes se rompent d'elles-mesmes; car comme les pertes de sang qui passent la mediocrité, procedent toûjours du détachement de l'arrierefaix, si on laissoit entieres ces membranes, qui sont attachées de toutes parts à l'arrierefaix, elles en causeroient encore un plus grand détachement, estant agitées & poussées fortement en devant, dans le temps des douleurs de la femme; mais estant percées elles donnent lieu à l'enfant de s'avancer dans le passage au travers de leur rupture, sans tirailler, comme elles faisoient auparavant, ny faire détacher davantage l'arrierefaix d'avec la Matrice; & les vaisseaux mesmes de la Matrice, qui estoient ouverts se bouchent par la contraction de sa propre substance, aussitost que les eaux de l'enfant, qui la tenoient étenduë, s'en sont écoulées par la rupture des membranes.

La convulsion est un autre accident qui fait souvent perir la mere & l'enfant, aussi-bien que la perte de sang, si la femme n'est tres-promptement secouruë par l'accouchement, qui est le meilleur remede qu'on puisse apporter à l'un & à l'autre. Mais quelquefois la Matrice n'estant pas suffisamment ouverte, quand la convulsion arrive, on ne peut faire autre chose que les remedes ordinaires, jusqu'à ce qu'il y ait lieu de tirer l'enfant; comme de saigner la femme du bras, & mesme du pied (en cas que la convulsion ne procedast pas d'une grande perte de sang) de luy provoquer l'éternuement, & de luy donner de temps en temps des clysteres un peu forts, tant afin de dégager le cerveau de la trop grande abondance de sang échauffé qui s'y est porté, que pour procurer des épreintes à la femme qui puissent faire dilater sa Matrice; laquelle on humectera

auſſi pour ce ſujet, avec fomentations émollientes, & onctions d'huile ſouvent réïterées.

J'ay vû quelques Medecins faire prendre en ces ſortes de rencontres du vin émetique aux femmes, tant pour remedier à la convulſion (à ce qu'ils pretendoient) que pour procurer l'expulſion de l'enfant; mais ils n'ont preſque jamais réüſſi comme ils le ſouhaitoient; car ces ſortes de convulſions arrivent toûjours pour l'ordinaire aux femmes en travail, par quelqu'une de ces trois cauſes; ſçavoir, ou par la trop grande abondance du ſang extrémement échauffé par l'agitation du travail; ou à raiſon de la grande quantité qui s'en eſt évacuée par une perte de ſang; ou bien comme il arrive ſouvent dans les premiers accouchemens, à cauſe de la grande douleur que la Matrice qui eſt toute nerveuſe reſſent, qui eſt excitée par l'extréme diſtenſion qu'en fait l'enfant, laquelle douleur ſe communiquant au cerveau avec le ſang échauffé qui s'y porte auſſi en abondance, cauſe par compaſſion ces convulſions, qui pour ce ſujet, bien loin de ceſſer ou diminuer, ſont encore augmentées par tous les violens efforts des vomiſſemens, & par l'extrême agitation que cauſe pour lors ce dangereux remede; lequel fait auſſi augmenter la perte de ſang qui avoit precedé les convulſions, ou ne manque pas de la faire venir, en faiſant entierement détacher l'arrierefaix, ſi elle n'eſtoit pas encore arrivée. C'eſt pourquoy je ne conſeille pas de ſe ſervir de ce remede, que j'ay toûjours reconnu tres-pernicieux en ces occaſions à la mere & à l'enfant, & pouvoir meſme par les violens efforts qu'il fait faire à la femme, luy cauſer une mortelle ruption de la propre ſubſtance de la Matrice, ſi ſon orifice n'eſtoit ſuffiſamment dilaté pour en laiſſer ſortir l'enfant.

J'ay veû quelques femmes accoucher d'elles-meſmes d'enfans vivans, & ſe porter bien enſuite, quoy-qu'elles euſſent eû auparavant cinq ou ſix accés de tres-fortes convulſions; mais dans l'intervalle de ces accés elles revenoient à connoiſſance; ce qui faiſoit que les forces de la mere, & celles de l'enfant, qui avoient eſté bien affoiblies par l'accés de la convulſion, venoient à ſe rétablir auſſitoſt que la convulſion avoit ceſſé. Mais quand la femme ne revient point à connoiſſance enſuite de l'accés de la convulſion, & qu'elle reſte toute aſſoupie, & qu'on voit qu'elle écume de la bouche en ronflant fortement, pour lors la mere & l'enfant periſſent preſque toûjours, s'ils ne ſont tres-promptement ſecourus par l'accouchement. J'ay ſauvé la vie à pluſieurs femmes de la ſorte, & à leurs enfans;

fans; mais quelques autres n'ont pas laiſſé de mourir aprés avoir eſté bien & deüëment accouchées, quoy-que je les euſſe promptement ſecouruës; J'en attribuë particulierement la cauſe à la corruption de leur enfant mort en leur ventre depuis pluſieurs jours, dont il s'eſtoit élevé des vapeurs malignes, qui ſe portant au cerveau, avec le ſang extrémement échauffé par la grande agitation du travail, y avoient fait une trop mauvaiſe impreſſion; joint à ce, que la convulſion eſt de ſoy le plus ſouvent mortelle; à quoy aidoit encore beaucoup quelque priſe de vin émetique, que des gens qui venoient à la traverſe faiſoient prendre à la femme, à cauſe qu'il revenoit encore parfois quelque accés de convulſion aprés l'accouchement; ce qui procedoit de ce que la forte impreſſion qui avoit eſté faite au cerveau, ne pouvoit pas ceſſer d'abord tout d'un coup, quoy-que la principale cauſe en fuſt oſtée.

Or puis que l'accouchement eſt le plus ſalutaire remede qu'on puiſſe apporter à la femme qui eſt en convulſion, bien que l'évenement en ſoit douteux, le Chirurgien taſchera néanmoins de luy donner ce ſecours, & à ſon enfant, le plûtoſt qu'il pourra. C'eſt pourquoy s'il juge que l'enfant ſoit vivant, quoy-qu'il ſe preſente en poſture naturelle, il doit le retourner entierement dans la Matrice, pour le tirer par les pieds, aprés avoir promptement percé les membranes des eaux, pour ce faire, ſi elles ne l'eſtoient pas, comme je l'ay fait avec heureux ſuccés en preſence de pluſieurs Chirurgiens & Sagefemmes. C'eſt ce qui me fait croire, que ſi la femme d'un de mes Confreres, laquelle mourut en convulſion avec deux enfans dans le ventre, en la preſence de ſon propre pere, & de ſon mari (qui tous deux faiſoient néanmoins profeſſion particuliere des accouchemens) euſt eſté accouchée de la ſorte par l'un d'eux, ou que n'ayant pas le courage de le pouvoir entreprendre eux-meſmes, ils euſſent mandé quelque autre de leurs Confreres pour les aſſiſter en ce beſoin, il y auroit eû ſans doute beaucoup plus d'eſperance de ſauver la vie à cette pauvre femme par cette voye, que de la laiſſer mourir comme ils firent ſans ce ſecours, qui luy eſtoit abſolument neceſſaire.

Mais ſi le Chirurgien reconnoiſt que l'enfant ſoit mort, & que ſa teſte ſoit trop fortement engagée dans le paſſage, il ne fera aucune difficulté de le tirer avec le crochet, en ſe comportant de la maniere que j'ay enſeignée au ſeiziéme Chapitre de ce ſecond Livre, en parlant de la teſte de l'enfant mort qui reſte au paſſage, ſans pouvoir ſortir à cauſe de ſa groſſeur. Monſieur *Boileau* mon confrere,

peut témoigner que j'ay accouché en sa presence, il y a environ vingt-cinq ans, la femme d'un de ses amis, qui estant en travail de son premier enfant, avoit de continuelles convulsions depuis un jour & demi, qui l'avoient réduite à l'agonie, avec perte de toute connoissance ; pour raison de quoy elle avoit esté abandonnée de plusieurs Chirurgiens, qui n'avoient pas voulu entreprendre de l'accoucher : Mais nonobstant le mauvais estat où elle estoit, & le peu d'esperance qu'il y avoit qu'elle en pust réchaper, elle ne laissa pas de se porter bien ensuite ; & je l'ay encore accouchée plusieurs autres fois depuis ce temps-là.

Le dernier jour de l'année 1672. je fus en poste au Bourg de *Chambly*, proche de *Beaumont-sur-Oyse*, pour accoucher Madame *De Saint Ju*, fille de Monsieur de *Chambly*; laquelle estant en travail de son premier enfant, fut surprise au commencement du deuxiéme jour de son travail, de convulsions tres-violentes, qu'elle eût durant vingt heures ; mais ayant esté averti trop tard, quelque diligence que je fisse, je ne pus arriver assez à temps pour la secourir ; car elle estoit déja morte il y avoit plus d'une heure, & avoit esté auparavant accouchée par trois Chirurgiens du païs, qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces opérations, avoient trop differé pour la secourir, & l'avoient extremement tourmentée durant plus d'une grande heure pour luy tirer le mieux qu'ils purent son enfant par morceaux, luy ayant outre cela laissé une partie de l'arrierefaix dans la Matrice ; ce qui fut cause que la convulsion ne laissa pas de continuer, & que leur opération fut entiérement infructueuse à cette pauvre femme, qui mourut quelques heures ensuite. Mais le plus grand mal procedoit principalement du delay de l'opération, qui fut causé par le Curé du lieu, qui soustenoit positivement qu'on ne pouvoit pas baptiser un enfant au ventre de sa mere, & que dans le soupçon qu'on avoit qu'il pouvoit estre encore vivant, on ne devoit pas hasarder sa vie pour sauver celle de sa mere. Mais un Religieux qui estoit apparemment meilleur Theologien que ce Curé, & qui faisoit la fonction de Predicateur au mesme lieu, asseûroit avec raison le contraire ; qui est qu'on peut baptiser l'enfant au ventre de sa mere sans le voir ; pourveû qu'on le puisse toucher, & que l'eau soit effectivement versée sur quelqu'une des parties de son corps ; & qu'aprés cela fait, on devoit toûjours preferer la vie de la mere à celle de l'enfant, quand il n'y avoit pas moyen de les sauver tous deux ; lequel sentiment fut suivi comme le meilleur ; mais ce fut trop tard, comme j'ay dit ; car la plus

J'admire l'indulgence qu'a ~~[illegible]~~ M. pour ces trois chirurgiens de campagne quand il dit, qui apparemment ne s'entendant pas trop bien en ces operations, qui avoient tiranisé pendant une heure cette infortunée dame pour avoir son Enfant par morceaux et avoient laissé une partie de l'arrierefais dans la matrice et de le voir traiter si mal une quantité de M.rs de paris ses confreres. quoyque ceux cy eussent merité a juste titre plustot le nom de boucher ou de bourreau que celuy de chirurgiens car cet Enfant estoit avancé au passage ou il en estoit eloigné, s'il estoit avancé ils n'avoient qu'a l'attirer par le moyen du crochet appliqué en quelque lieu de la teste et non par morceaux. s'il estoit eloigné, ils n'avoient qu'a en aller chercher les pieds ce qu'ils auroient fait en coulant la main a costé de la teste &c. et laisser en plus outre une partie de l'arrierefais la ou il y avoit si beau lieu de l'aller chercher. En verité il en bien moderé a leur egard et trop imprudent a celuy du curé en donnant toute la raison au predicateur puisque c'est une chose tres controversée et des plus delicates dans la decision mais qui fait

grande partie du jour, & toute la nuit, se passerent à consumer le temps inutilement, pour vuider la contestation du Curé & du Predicateur, & pour faire venir des lieux circonvoisins ces trois Chirurgiens qui l'accoucherent comme ils purent.

Il y a certaines femmes qui n'accouchent jamais qu'elles ne tombent en convulsion, soit devant, soit aprés leur accouchement. Mais pour éviter, & prevenir un si fascheux accident, il faut saigner ces sortes de femmes deux ou trois fois durant le cours de leur grossesse; outre quoy il les faut encore saigner aussitost qu'elles commencent d'estre en travail, afin de diminuer la quantité du sang, dont leurs vaisseaux sont trop pleins; parce qu'il s'en fait pour lors une ébulition, à cause des douleurs de l'accouchement, qui l'échauffant, & l'agitant extraordinairement, le transportent en trop grande abondance à la teste, & causent ordinairement par ce moyen, la convulsion. Plusieurs femmes se sont tres-bien trouvées d'avoir suivi en cela mon conseil, qui a esté cause qu'elles ne sont aucunement tombées en convulsion, comme elles avoient coutume dans leurs precedens accouchemens; & il faut les saigner plutost du bras que du pied; parce qu'y ayant une grande plenitude au corps, le sang qui se porte en abondance à la teste, est bien plus promptement évacué par la saignée du bras, que par celle du pied.

CHAPITRE XXIX.

Le moyen d'accoucher la femme quand l'enfant est hydropique, ou monstreux.

L'ENFANT peut estre hydropique dans la Matrice, ou de la teste, qui est ce qu'on nomme *Hydrocephale*, ou de la poitrine, ou du ventre; & si ces parties sont tellement remplies d'eau (comme je l'ay veû en quelques rencontres) qu'elles en soient beaucoup plus grosses que n'est large le passage qui doit donner issuë à l'enfant; pour lors quelques efforts que la femme puisse faire pour le pousser d'elle-mesme dehors, il est absolument impossible qu'elle en vienne à bout, si elle n'est secouruë & assistée de l'Art; comme encore s'il est monstreux, ou pour l'estre simplement en grosseur, soit de tout le corps, soit de quelque partie seulement, ou pour estre joint à quelqu'autre enfant.

Si celuy qui est hydropique par excés est vivant à l'heure de l'ac-

couchement, on ne peut pas l'exempter de mourir; car pour ſauver la mere, il faut percer la teſte de l'enfant, ou le ventre,ou la poitrine lors que les eaux y ſont contenuës, afin que les ayant évacuées par l'ouverture qu'on y aura faite, il puiſſe aprés eſtre tiré dehors; à moins dequoy il faut neceſſairement qu'il meure dans la Matrice, n'en pouvant pas ſortir, & qu'y reſtant il tuë auſſi la mere. C'eſt pourquoy pour la ſauver, il ſera de neceſſité indiſpenſable de tirer l'enfant par Art, puis qu'il eſt impoſſible qu'il vienne de luy-meſme; ce qu'on doit faire avec un couteau crochu, & trenchant à ſon extrémité, tel qu'eſt celuy qui eſt marqué par la lettre D. en la repréſentation des inſtrumens qui eſt vers la fin de ce ſecond Livre, le Chirurgien y procedant de cette façon.

Aprés avoir ſitué la femme ſelon que la commodité de l'operation le requierera, il introduira doucement ſa main gauche au droit de la teſte de l'enfant, ſi les eaux y ſont contenuës; ou eſtant, il la ſentira fort groſſe & étenduë, ſes ſutures fort ſeparées, & ſes os grandement éloignez les uns des autres, à cauſe de la diſtenſion qu'en font ces eaux enfermées au dedans; ce qu'ayant reconnu, il coulera avec ſa main droite, le long du dedans de ſa gauche ce couteau crochu, obſervant en l'introduiſant, que ſa pointe ſoit tournée vers elle, de peur de bleſſer la Matrice; & l'ayant conduit juſques proche de la teſte à l'endroit de quelqu'une de ſes ſutures, il le tournera vers ce lieu, & y fera une ouverture ſuffiſante pour en faire ſortir les eaux, aprés l'évacuation deſquelles il luy ſera tres-facile de tirer l'enfant; d'autant que pour lors les autres parties du corps ſont ordinairement fort greſles & menuës. Si ces eaux eſtoient dans la poitrine, ou dans le ventre, alors la teſte de l'enfant n'eſtant pas groſſe outre meſure, pourroit bien s'avancer juſques hors du paſſage, ſans que le corps qui ſeroit exceſſivement tumefié de ces eaux puſt venir plus avant, comme il arriva à cét enfant hydropique du bas ventre, dont j'ay rapporté l'hiſtoire au Chapitre dix-huitiéme de ce ſecond Livre, auquel on aura recours, d'autant qu'elle eſt fort convenable en ce preſent lieu. La choſe eſtant de la ſorte, le Chirurgien coulera, comme il eſt dit, ſa main gauche & l'inſtrument avec ſa droite juſques contre le ventre, ou vers la poitrine de l'enfant, pour en faire ouverture de la meſme façon que je fis en cette rencontre, afin d'en évacuer les eaux, aprés quoy il achevera l'opération ſans grande peine.

On doit remarquer qu'il eſt beaucoup plus difficile de tirer hors de la Matrice un gros enfant monſtreux, ou joint à quelque autre,

que celuy qui eſt hydropique comme nous venons de dire ; car la groſſeur des parties hydropiques eſt aiſément diminuée par une ſeule & ſimple ouverture, laquelle eſt capable de donner iſſuë aux eaux qui en font diſtenſion, enſuite de quoy le reſte de l'opération eſt aſſez facile ; mais quand il s'agit de faire extraction d'un gros enfant monſtreux, ou joint à quelque autre, une ſimple ouverture n'y ſert de rien ; car il eſt neceſſaire quelquefois de ſeparer de ce corps des membres tout entiers les uns des autres ; ce qui rend la choſe beaucoup plus penible & laborieuſe, à laquelle il faut auſſi plus de temps, & plus d'adreſſe pour ſe bien comporter : auquel cas, on introduira la main gauche dans la Matrice, & le couteau crochu avec la droite, juſques aux parties qu'on veut diviſer & ſeparer ; où eſtant, on obſervera, autant qu'on le pourra faire, d'inciſer les membres du corps monſtreux, au droit de leur articulation ; & s'il ſe rencontroit deux corps tenans l'un à l'autre, on en fera auſſi la ſeparation au lieu où ils ſont joints enſemble ; enſuite de quoy on les tirera dehors l'un aprés l'autre, les prenant toûjours par les pieds ſi on peut ; & s'il n'y en avoit qu'un, on en viendra pareillement à bout, aprés avoir diminué ſa groſſeur par le retranchement de quelques-unes de ſes parties.

J'ay déja fait voir au Chapitre quatorziéme de ce ſecond Livre, en parlant de l'extraction de la teſte demeurée ſeule dans la Matrice, de quelle façon doit eſtre l'inſtrument avec quoy on peut commodément faire cette opération ; & j'ay dit qu'il doit eſtre de la longueur d'un crochet ordinaire, pour plus grande ſeûreté & facilité ; parce qu'en tenant de la main droite ſon manche, on le pouſſera, & tirera directement, ou obliquement, & on le retournera ſans peine de tel coſté qu'on voudra ; & de la gauche qui eſt dans la Matrice, on le conduira pour le faire couper & trancher plus adroitement, & plus facilement les parties qu'il faut ſéparer. C'eſt pourquoy il doit avoir le manche ſi long, que la main droite du Chirurgien qui eſt hors de la Matrice, le puiſſe tenir pour le gouverner comme il eſt dit, & le mieux conduire dans l'opération ; laquelle ne pourroit pas eſtre ſeûrement, ni commodément faite, ſi cét inſtrument eſtoit fort court, comme le recommandent tous les Auteurs ; car en cette occaſion la main du Chirurgien eſt ſi contrainte & ſi preſſée dans la Matrice, qu'à grande peine peut-il avoir la liberté de remuer l'extremité des doigts ; ce qui fait qu'il ne ſe pourroit que tres-difficilement aider d'un tel inſtrument avec une ſeule main, à moins qu'il ne vouluſt extraordinairement forcer &

violenter la Matrice ; pour raiſon dequoy la pauvre femme ſeroit en tres-grand danger de la vie. Venons maintenant à l'extraction de l'enfant mort, dont nous allons enſeigner les differentes manieres.

CHAPITRE XXX.

De l'extraction de l'enfant mort.

QUAND l'enfant eſt mort au ventre de ſa mere, l'accouchement en eſt preſque toûjours tres-long & fort faſcheux, à cauſe que ſon corps n'ayant plus de ſoûtien, & eſtant devenu tout molaſſe, ſes parties s'affaiſſent tout en un tas les unes ſur les autres ; ce qui fait qu'il vient auſſi pour l'ordinaire en mauvaiſe ſituation, ou quoy qu'il ſe preſente par la teſte en figure naturelle, les douleurs de la femme ſont ſi foibles & ſi lentes en cette occaſion, qu'elles ne le peuvent pas faire expulſer, & meſme elle n'en a quelquefois aucune ; d'autant que la nature à demy accablée par la mort de l'enfant, duquel elle ne peut eſtre aidée, travaille ſi peu, qu'elle ne ſçauroit ſouvent achever la beſogne qu'elle a commencée ; ce qui la feroit ſuccomber ſans l'aſſiſtance de l'Art, dont elle a grand beſoin pour lors. Néanmoins avant que d'en venir à l'opération de la main, on taſchera d'exciter des douleurs à la femme par clyſteres forts & âcres, afin de luy faire venir des épreintes qui pouſſent en bas, pour faciliter la ſortie de l'enfant, au cas qu'il ſoit en bonne ſituation ; mais ſi cela n'y fait rien, il en faut faire l'extraction, qui eſt le plus ſeur moyen ; car je n'approuve aucunement tous ces remedes pris par la bouche, que la pluſpart des Auteurs ordonnent pour exciter l'expulſion de l'enfant mort dans la Matrice ; parce que ce ſont toutes drogues extrémement chaudes & purgatives, qui peuvent cauſer dans la ſuite pluſieurs dangereux accidens, comme fiévre, flux de ventre, dyſenterie, pertes de ſang, & relaxations & deſcentes de Matrice. Quant à ceux qu'on dit operer par des qualitez occultes, & par des facultez ſpecifiques, ce ſont remedes de Charlatans auſquels on ne ſe doit pas confier.

Tous les Auteurs deffendent preciſément de faire extraction de l'enfant mort lors qu'il y a inflammation à la Matrice, & recommandent en ce cas de l'humecter avec des fomentations émollientes, & les demi-bains, & avec onctions d'huile ſouvent réïterées, afin d'appaiſer l'inflammation devant que d'en tirer l'enfant mort:

Jay veu quantite de femmes porter leur Enfant mort dans leur ventre, sans sen apercevoir par aucune marque ny accident dont meme quelques unes lont porte jusque au terme prefix & en ont accouché sans que leurs [illegible] aye donne que peu ou point de secours & d'autres ont esté assez heureuses pour [illegible] assez tost apres la mort de leurs Enfants que jay quelques fois trouvez bien & d'autres fois mal situez dont neanmoins jay toujours delivré les meres tres heureusement sans le secours daucuns remedes ny saignees ny lavemens ayant meme trouvé que toutes les raisons que [illegible] rapporte pour faire la difficulte de l'accouchement dun Enfant mort [illegible] estre celles qui m'ont fait trouver facile en ce que la molesse de la tête m'a procuré le moyen d'introduire ma main sans peine pour en aller

chercher les pieds qui sont encor plus aysez a trouuer quelqu'autre partie du corps quil presente que la teste lorifice interne se dillatant a proportion de la grosseur de lenfant par rapport au temps de la grossesse

Mais il est entierement impossible que cette inflammation diminuë durant que l'enfant mort, qui en est la veritable cause, reste dans la Matrice; c'est pourquoy aussitost que le Chirurgien aura lieu d'y introduire sa main, il faut qu'il en tire l'enfant sans aucun delay; car c'est le seul moyen de faire cesser l'inflammation, qui s'augmenteroit encore davantage, & feroit certainement venir la gangrene à la partie, si on differoit l'opération; aprés quoy il n'y auroit plus aucune esperance de pouvoir sauver la vie à la femme.

J'ay souvent observé que les femmes qui accouchent d'enfans morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fiévre, meurent ordinairement peu de jours aprés leur accouchement; & encore plûtost si elles ont un mauvais travail, qui oblige à retourner leur enfant dans la Matrice, pour l'en tirer; à cause que pour lors la Matrice, qui avoit déja receû une maligne impression par la mort & par la corruption de l'enfant, s'enflamme bien plus facilement qu'en d'autres temps.

Nous avons declaré au Chapitre douziéme de ce Livre, les signes qui font connoistre que l'enfant est mort dans la Matrice, dont les principaux sont, si la femme ne le sent remuer, & ne la point senti il y a fort long-temps, si elle a grande froideur, douleur & pesanteur au bas du ventre, s'il n'a aucun soûtient, & s'il tombe comme une masse de plomb toûjours du costé qu'elle sera couchée, s'il y a long-temps que l'arrierefaix ou l'umbilic est sorti de la Matrice, s'il est flétri & refroidi, & si on n'y sent aucune pulsation, si la teste de l'enfant est toute molasse, & si les os en sont sans aucun appuy, vacillans & chevauchans beaucoup les uns sur les autres à l'endroit des sutures, & si lors que quelque partie de son corps sont hors de la Matrice, comme quelque bras, ou quelque jambe, on voit que l'épiderme s'en separe facilement, & que des humiditez noirastres, fort puantes & cadavereuses découlent & sortent de la Matrice. Tous ces signes joints ensemble, ou la plus grande partie, nous feront connoistre que l'enfant est asseûrément mort; dequoy le Chirurgien estant certain, il fera son possible d'en faire l'extraction le plûtost qu'il y aura lieu; auquel temps il fera situer la femme, comme nous avons souvent dit; aprés quoy, l'ayant auparavant fait uriner, s'il est besoin, avec une sonde creuse ointe d'huile, qu'il introduira doucement dans la vessie, si l'enfant se presente par la teste, & qu'elle ne soit pas trop engagée au passage, il la repoussera doucement, tant qu'il ait la liberté d'introduire sa main

dans la quantité de femmes que jay accouchées denfans morts je nay jamais veu ce que veut dire [illegible] par cette deffence precise de tous les autheurs daccoucher la femme lors quil y a inflamation de matrice je nay point veu ces deux accidens ensemble

Si la fieure estoit si grande quelle fasse mourir lenfant au ventre de sa mere ou que la pourriture de lenfant qui est mort dans la matrice apres les eaux ecoulees (ce qui ne doit pas arriver autrement) y cause une corruption assez considerable pour estre communiquée a tout le ventre cest une necessité que la femme meure mais de dire que les femmes meurent qui accouchent lors dune fievre ou continue ou dans laccés dune intermittente cest ce que je nay jamais veu arriver quoyque jen aye accouché plusieurs en cet estat deux differens etats

cest une maniere que je nay jamais pratiqué que de faire uriner une femme avant que de laccoucher dont je trouve meme la proposition ridicule et oposée a la pratique jauray plutost accouche

la femme les chose Etant En Estat que ~~M.~~ M. les propose que je ne l'aurois fait irriner de la maniere qu'il le dit

droite dans la Matrice, avec laquelle, l'ayant gliſſée par deſſous le ventre, il ira chercher ſes pieds, pour le retourner & le tirer en la façon cy-devant dite ; prenant bien garde que la teſte n'en demeure accrochée au paſſage, & qu'elle ne s'y ſepare du corps ; ce qui pourroit facilement arriver, quand l'enfant eſtant fort corrompu & pourry, le Chirurgien n'obſerveroit pas les circonſtances que nous avons pluſieurs fois repetées ; c'eſt-à-dire, de luy faire venir (en faiſant l'extraction de la maniere) la poitrine & la face tournées vers le deſſous ; & au cas que nonobſtant toutes ces précautions il arrivaſt que la teſte demeuraſt ſeparée du corps dans la Matrice, à cauſe de la grande corruption de l'enfant mort, on la tirera comme j'ay cy-devant enſeigné au Chapitre quatorziéme de ce ſecond Livre. Mais ſi la teſte de l'enfant ſe preſentant la premiere, eſtoit tellement avancée & engagée entre les os du paſſage, qu'elle n'en puſt eſtre repouſſée ; pour lors eſtant bien certain par tous les ſignes ſe rencontrans enſemble, ou par la plus grande partie des principaux, qu'il eſt aſſeûrément mort, on le tirera en cette poſture, plûtoſt que de trop violenter la femme en le repouſſant pour le retourner par les pieds : mais comme c'eſt un corps rond, & gliſſant, à cauſe de ſon humidité, le Chirurgien n'y peut pas avoir aucune priſe avec ſes doigts, qu'il ne ſçauroit pas meſme mettre au coſté d'elle qu'avec peine, d'autant que le paſſage en eſt tout-à-fait occupé par ſa groſſeur. C'eſt pourquoy il prendra un crochet ſemblable à l'un des deux qui ſont marquez par les lettres A & B dans la repreſentation des inſtrumens, qui eſt miſe vers la fin de ce ſecond Livre, lequel il pouſſera le plus avant qu'il pourra ſans violence, entre la Matrice & la teſte de l'enfant, obſervant de le conduire au dedans d'une de ſes mains, & de mettre ſa pointe vers la teſte ; où eſtant il l'en accrochera, taſchant de luy donner une priſe aſſez forte ſur un des os du crane, en telle ſorte qu'il ne puiſſe gliſſer, y faiſant imprimer l'extrémité de cette pointe, laquelle doit eſtre forte pour ne pas ſe rebrouſſer ; aprés quoy, ce crochet eſtant ainſi bien affermi ſur la teſte, il la tirera dehors, mettant au coſté oppoſite l'extremité des doigts de ſa main gauche applatie, pour aider à la mieux dégager en l'ébranlant peu à peu, & à la conduire plus directement hors du paſſage ; ſe ſervant encore pour ce faire, s'il eſt beſoin, d'un ſecond crochet, mis de la meſme maniere que le premier, au coſté oppoſite de la teſte, afin que l'attraction ſe faſſe également des deux coſtez.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'il fuſt poſſible de pouſſer tout d'un coup le

Comme je ne me sers de crochet ny de tire teste cet endroit m'est indifferend — Je fais une ouverture au crane quand je suis assez avancé soit avec mes ciseaux ou quelqu'autre instrument qui puisse estre) assez grand pour y introduire deux de mes doigts dont je romps les os du crane s'il est necessaire le tirer ensuitte une portion de la cervelle affin de diminuer le volume de la teste me servant ensuitte de mes doigts au lieu de crochet avec lesquels j'attire la teste et cela avec toute la facilité et la promptitude possible sans risquer de blesser aucune partie de la femme je n'ay mis cette pratique en usage qu'apres avoir Eprouvé la preference qu'elle doibt avoir sur le crochet mais pour en estre instruit afond je renvoye a mon traitte des accouchements ou je l'ay eclairey parfaitement

cette matiere mais supose que lon se serve du crochet jay toujours remarqué que cestoit inutillement que je lapliquois sur lun ou lautre des parietaux en ce quil emportoit le morceau sans

le crochet si avant, qu'on luy pust donner une prise suffisante pour en tirer entierement la teste de l'enfant ; mais comme assez souvent il n'y a pas lieu de l'introduire d'abord plus avant que le milieu de la teste, on l'accrochera premierement de la façon que nous disons, sur le milieu de l'un des os parietaux, afin de luy donner une prise ferme & stable, & quand par le premier coup de crochet mis de la sorte, on l'aura un peu tirée à soy, & commencé à la dégager, alors on le retirera de l'endroit où on l'aura premierement fiché, pour le remettre plus avant, afin d'avoir la prise encore plus forte, & ainsi successivement, l'ostant & le refichant, jusqu'à ce qu'on ait entierement fait passer la teste, aprés quoy, la tirant incontinent avec les mains seules, on fera entrer les épaules au passage qu'elle occupoit ; où estant, on coulera, s'il est besoin, un ou deux doigts de chaque main, jusques sous les aisselles, pour tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait dehors ; ce qu'estant fait, on délivrera la femme, en parachevant le reste de l'opération comme on sçait ; prenant garde en ce faisant, de ne pas tirer trop fort le cordon qui est attaché à l'arrierefaix, de peur qu'il ne vienne à quitter prise, & à se rompre, comme il arrive quelquefois, quand il y a corruption. Mais le Chirurgien fera encore bien plus facilement l'extraction de la teste de l'enfant mort, avec un instrument de mon invention, auquel j'ay donné le nom de *Tire-teste,* dont on peut voir la figure representée à la fin de ce second Livre, auquel lieu j'ay enseigné le moyen de se bien servir de cét instrument, dont l'usage est incomparablement meilleur en cette occasion que celuy des crochets.

Devant que de tirer ainsi l'enfant mort, qui presente la teste la premiere, il faut bien prendre garde qu'elle soit en bonne situation ; car si elle estoit de costé, elle seroit beaucoup plus difficile à tirer de la sorte ; à cause que la teste de l'enfant mort qui est mollasse, estant plus longue que large, sa longueur se convertit en largeur & grosseur, quand elle n'est pas en figure droite dans le passage ; ce qui l'empesche par ce moyen de pouvoir sortir. Il faut encore bien observer de la tirer autant qu'on pourra, toute entiere, sans la dépecer par morceaux ; afin que par sa sortie, elle trace & fasse le passage au reste du corps, & pour plusieurs autres raisons tres-considerables que j'ay expliquées au seiziéme Chapitre de ce second Livre, où on aura recours, afin de m'exempter de les repeter en ce lieu-cy.

Mais si l'enfant mort presentoit un bras jusques à l'épaule, tel-

mettre daucun secours mais quil ma tiré deux allant quand je lay mis en prise dans loeil ou loreille quand la teste est tournée le reste tient d'ordinaire sans peine cest une bagatelle pour un accoucheur qui scait que tirer lorsque fait apres que le cordon est rompu mais cest la chose la plus difficulte et qui preine le plus de risque apres elle si cest un ignorant cest un leur que le pretendu passage plus favorable lors que la teste est entiere que quand elle est dépecée. la teste tournée je nay jamais trouvé qu'une foible resistance au reste toutes les autres raisons que M. raporte pour faire voir le danger

quil ya que la chose soit autrement na aucun lieu mais il est toujours plus seur de lavoir entiere que par morceaux sans que je pretende que louverture que je fais et que je propose lendommage plus que ne fait le crochet ou le tire teste et que comme de deux expediens il faut preferer le plus seur je continueray louverture

telle que je l'ay dit en laquelle faisant il n'y a nulle risque pour la mere mais plus d'adresse & de difficulté pour l'accoucheur. J'ay toujours accouché la femme autant que je l'ay pu sans mutiler aucune

partie quelque mortification qu'il y ay parue. Il est beaucoup plus agreable de cette sorte que de l'autre. Quel besoin l'accoucheur a-t-il de rassembler toutes les parties d'un enfant pour savoir s'il en reste point dans la matrice puisqu'il a sa main pour en juger sainement & la vider entierement [illegible] non seulement de l'enfant mais aussi [illegible] de l'arriere faix; c'est [illegible] un principe pour les aspirants & [illegible] chapitre [illegible] pour les [illegible] d'accoucher & des plus experts —

lement bouffi & tumefié, qu'il fallust faire trop de violence à la femme pour le remettre ; en ce cas on le pourroit tronçonner au droit de l'article de l'épaule, en le tordant deux ou trois tours, comme nous avons déja dit en autre lieu ; moyennant quoy il ne sera pas besoin de bistory, ni de scie, ou de tenaille incisive pour le separer, comme veulent les Auteurs ; ce qui se fera fort facilement de la maniere, sans un si grand appareil, à cause de la mollesse & delicatesse de son corps ; ensuite de quoy le bras ainsi separé n'occupant plus le passage, le Chirurgien aura plus de lieu d'introduire sa main dans la Matrice, pour aller chercher les pieds de l'enfant, afin de le tirer comme il a esté dit ; observant toûjours aprés qu'il aura ainsi fait l'extraction de l'enfant mort, de rassembler en un toutes les parties qu'il en aura retranchées, afin de voir s'il en peut composer tout le corps, & de connoistre par ce moyen s'il n'en est rien resté dans la matrice.

Quoy que le Chirurgien soit certain que l'enfant soit mort dans la Matrice, & qu'il soit necessaire d'en faire extraction par Art, il ne faut pas neanmoins qu'il se serve toûjours d'abord des crochets ou d'autres instrumens ; car il ne doit les employer que quand ses mains ne sont pas suffisantes, & quand il n'y a pas lieu de s'en pouvoir exempter, pour garantir la femme du danger où elle est, comme aussi de pouvoir tirer l'enfant autrement ; parce qu'assez souvent, quoy qu'il ait fait tout ce que l'Art commande, les personnes qui ne se connoissent pas à la chose croyent qu'il a tué luy-mesme avec ses instrumens l'enfant qui estoit mort il y avoit plus de trois jours ; & sans autre raisonnement ni plus grande connoissance de cause, pour récompense d'avoir sauvé la vie à la mere, luy jettent ainsi le chat aux jambes, en l'accusant d'une chose dont il est tout-à-fait innocent, & mesme d'estre cause de la mort de la femme, si elle vient par malheur à déceder ensuite ; & pour toutes loüanges & remercimens, le traitent de boucher & de bourreau ; à quoy aident ordinairement plusieurs Sagefemmes, qui sont les premieres à donner de l'horreur pour les Chirurgiens aux femmes qui ont besoin de leur secours, tant elles ont peur d'estre blasmées d'eux, pour avoir esté elles-mesmes (comme aucunes sont souvent) cause de la mort des enfans, & des fascheux accidens qui en arrivent aux pauvres femmes, ne les ayant pas fait secourir assez tost, & dés le moment qu'elles ont connu la difficulté de l'accouchement passer leur capacité. C'est pourquoy le Chirurgien ne se servira donc que le plus tard qu'il pourra des instrumens, & il fera aussi son possible,

autant que la chose le permettra, d'amener les enfans entiers, quoy que morts, & non par pieces & par morceaux ; afin d'oster aux méchans & aux ignorans, tout prétexte de le pouvoir blasmer. Je dis autant que la chose le permettra, c'est-à-dire, la sureté de la vie de la femme qui est entre ses mains ; car pour la luy conserver, il vaut bien mieux quelquefois tirer ainsi l'enfant mort avec les ferremens, que de la faire mourir elle-mesme, en la tourmentant avec une excessive violence, pour le tirer tout entier : Mais en un mot, il faut toûjours faire en conscience ce que l'Art commande, sans se soucier de ce qu'on peut dire aprés ; & tout Chirurgien qui l'aura bien reglée, aura toûjours plus d'égard à son devoir qu'à sa réputation ; quoy faisant, il en doit esperer de Dieu la récompense.

CHAPITRE XXXI.

De l'extraction de la Mole & du Faux-germe.

APrés avoir assez amplement parlé au Chapitre 10. du 1. Livre, des causes, des signes, & des differences de la Mole & du Faux-germe, & montré comme la Mole provient toûjours du Faux-germe, & que tous les prétendus Faux-germes ont esté des vrais germes dans les premiers jours de la conception, & ne sont effectivement que de petits arrierefaix, comme je l'ay expliqué en ce lieu ; il ne nous reste qu'à faire connoistre de quelle maniere on doit faire l'extraction de ces corps estranges contenus en la Matrice, au cas qu'on n'en puisse pas procurer l'expulsion ; laquelle est fort difficile quand ils y sont adherens, & principalement celle de la Mole, qui n'estant tirée dehors, y demeure parfois ainsi attachée (si nous en croyons quelques auteurs) durant deux & trois années entieres, & mesme quelquefois durant tout le reste de la vie de la femme, comme nous a fait remarquer *Paré* ; au sujet de quoy il recite l'histoire de la femme d'un Potier d'étain, qui en porta une dix-sept ans, de laquelle il dit avoir luy-mesme fait l'ouverture aprés sa mort. *Schenckius* au 4. Livre *de ses Observations*, rapporte encore plusieurs autres exemples de cette nature.

Pour éviter un pareil accident, & une infinité d'incommoditez que la Mole apporte, on procurera donc au plutost sa sortie, taschant s'il n'y a pas lieu d'en venir à l'operation de la main, que la femme la puisse expulser d'elle-mesme ; pour lequel sujet on luy fera prendre quelque medicament purgatif, si elle n'a pas de fiévre,

ni de perte de ſang ; & dans le meſme temps qu'on connoiſtra que le remede commencera d'operer, on luy donnera un clyſtere un peu fort & âcre, qu'on pourra réiterer autant de fois qu'il ſera jugé neceſſaire, afin de luy exciter des épreintes qui puiſſent faire dilater la Matrice pour donner paſſage à la Mole ; obſervant auſſi de faire relaſcher la Matrice en l'humectant ſouvent avec onctions d'huiles, & de graiſſes émollientes, n'obmettant pas encore la ſaignée du pied, & le demy bain, en cas de neceſſité.

La Mole ne manquera pas d'eſtre expulſée par ces remedes, pourveu qu'elle ne ſoit que de groſſeur mediocre, & qu'elle ne ſoit point adherente, ou tres-peu à la Matrice ; mais ſi elle eſt fortement attachée en ſon fond, ou qu'elle ſoit exceſſivement groſſe, la femme aura bien de la peine d'en eſtre délivrée, ſans l'aſſiſtance de la main du Chirurgien ; auquel cas, aprés qu'il aura ſitué la femme, comme pour extraire l'enfant mort, il coulera ſa main dans la Matrice, ſi elle eſt ſuffiſamment dilatée, pour en tirer la Mole dehors, ſe ſervant, ſi elle eſt ſi groſſe qu'elle ne puiſſe pas paſſer toute entiere (ce qui arrive toutefois rarement, parce que c'eſt un corps mollaſſe & tout charnu, qui obeït plus facilement que l'enfant) d'un crochet, ou du couteau, pour la tirer, ou pour la ſeparer en deux, ou en pluſieurs parties, ſelon que la neceſſité le requierera. Si le Chirurgien la trouve jointe & attachée à la Matrice, il l'en ſeparera doucement avec le bout de ſes doigts, dont les ongles ſeront bien rognez, les mettant peu à peu entre la Mole & la Matrice, commençant par le coſté où elle n'eſt pas ſi adherente, & pourſuivant ainſi juſques à ce qu'elle ſoit entierement détachée ; prenant bien garde, ſi elle tient trop, de ne pas déchirer ni intereſſer la propre ſubſtance de la Matrice, y procédant de la maniere que nous avons enſeignée, en parlant de l'extraction de l'arrierefaix demeuré dans la Matrice quand le cordon en eſt rompu.

La Mole n'a jamais aucun cordon qui luy ſoit attaché, ni pareillement aucun arrierefaix duquel elle puiſſe recevoir ſa nourriture ; mais elle-meſme la tire immediatement des vaiſſeaux de la Matrice, à laquelle elle eſt preſque toûjours adherente & jointe en quelque endroit. La ſubſtance de ſa chair eſt auſſi beaucoup plus dure que celle de l'arrierefaix, & elle eſt meſme parfois ſchyrreuſe ; ce qui fait qu'elle eſt bien plus difficilement ſeparée de la Matrice ; & quelquefois meſme la ſubſtance de la Mole & celle de la Matrice ſont ſi confuſes enſemble, comme j'ay déja dit autre part, qu'elles ne compoſent toutes deux qu'un meſme corps ; ce qui fait que pour

lors la maladie est entierement incurable : Car cette espece de Mole ne pouvant pas estre expulsée, ni tirée hors de la Matrice, augmente toûjours en grosseur, jusques à ce qu'elle fasse enfin mourir la femme, aprés luy avoir fait mener long-temps une vie languissante. C'est ce qu'*Hipocrate* a tres-bien remarqué parlant de la Mole, au premier Livre des maladies des femmes. *Si quidem una caro fiat, mulier perit, neque enim fieri potest ut superstes maneat.* Il repete encore la mesme chose en mesmes termes, au livre intitulé *De sterilibus.*

Pour ce qui est du faux-germe, encore qu'il soit bien plus petit que la Mole, il ne laisse pas aussi de mettre quelquefois la femme en danger de la vie, à cause d'une grande perte de sang qui survient presque toûjours lorsque la Matrice tasche de l'expulser, laquelle ne cesse ordinairement qu'aprés qu'il est sorti; d'autant que pour lors elle fait continuellement des efforts pour le mettre dehors, par lesquels le sang est excité à fluer, & comme exprimé des vaisseaux qui en sont ouverts.

Le meilleur & le plus assuré remede qu'on puisse donner à la femme en cette occasion, est de tirer au plutost le faux-germe, parce que la Matrice a souvent bien de la peine à le pousser dehors, si elle n'y est aidée; à cause qu'estant toûjours assez petit, l'impulsion que peut faire la femme de son costé en s'épreignant, ne fait point tant d'effort, quand le corps, qui est contenu dans la Matrice n'en fait pas grande distension, que quand il a quelque grosseur considerable; car pour lors, elle est bien plus fortement comprimée par les épreintes. Il se rencontre souvent aussi qu'on a bien de la peine à faire extraction de ces faux-germes; parce que la Matrice ne s'ouvre & ne se dilate ordinairement qu'à proportion du corps qu'elle contient, & comme il est fort petit, aussi est son ouverture; mais principalement aux femmes qui n'ont pas encore eû d'enfans; ce qui fait que le Chirurgien n'a pas lieu quelquefois, non seulement d'y porter la main entiere, mais mesme quelques doigts simplement, avec lequels il est obligé de faire son operation le mieux qu'il luy est possible, y procedant de cette maniere, quand il les y peut introduire.

Ayant bien huilé sa main, il la glissera dans le col de la Matrice jusques à l'orifice interne, qu'il rencontrera quelquefois fort peu dilaté; où estant, il y introduira tout doucement un de ses doigts, qu'il tournera aussitost, & fléchira de costé & d'autre, jusques à ce qu'il ait fait ensorte d'y en glisser un deuxiéme, & ensuite un troi-

ſiéme, ou davantage, s'il le pouvoit faire ſans violence ; mais ſouvent on a aſſez de peine d'y en introduire ſeulement deux ; ce qu'ayant fait, il prendra entre eux, le fauxgerme qu'il attirera doucement dehors, & les grumeaux de ſang caillé qui pourroient y eſtre ; aprés quoy la perte de ſang ceſſera indubitablement, s'il ne laiſſe aucune portion de ce corps étrange dans la Matrice, comme je l'ay veû arriver en beaucoup de rencontres, où je me ſuis comporté de la façon. Mais ſi ſon orifice interne ne pouvoit eſtre dilaté que pour y mettre avec peine un ſeul doigt, & que pour ce ſujet le faux-germe ne puſt pas eſtre tiré de la Matrice ; alors le Chirurgien y ayant introduit, le plus avant qu'il pourra ſans violence, le doigt indice de ſa main droite, il le tournera doucement tout autour du faux-germe, pour le détacher d'avec la Matrice, afin qu'il en puiſſe eſtre aprés d'autant plûtoſt expulſé, ou bien qu'eſtant mortifié par ce moyen, il puiſſe peu à peu ſe diſſoudre en ſuppuration dans la ſuite, y aidant comme j'ay enſeigné qu'il falloit faire à l'arrierefaix qui eſt reſté dans la Matrice : car j'ay tres ſouvent veû les pertes de ſang, cauſées ſeulement par de ſimples fauxgermes, s'arreſter auſſitoſt que ces corps étranges n'avoient plus aucune communication de vie avec la Matrice, comme il arrive dés le moment qu'ils n'y ſont plus adherens.

Mais ſi nonobſtant cela le flux de ſang eſtoit ſi exceſſif, qu'il miſt la femme en danger tres-prochain de la vie ; alors le Chirurgien ayant introduit le doigt indice de ſa main gauche, prendra de la droite un inſtrument appellé *Bec de gruë*, ou plutoſt une tenette, pareille à celle qui eſt marquée par la lettre H. en la repreſentation des inſtrumens miſe vers la fin de ce ſecond Livre ; le bout de laquelle il gliſſera le long de ſon doigt, pour tirer dehors avec cét inſtrument, le corps étrange qui eſt dans la Matrice ; prenant bien garde à ne la pas pincer, & obſervant que l'inſtrument ſoit toûjours conduit par ce doigt premierement introduit ; lequel fera diſtinguer & connoiſtre par ſon attouchement le corps étrange d'entre la ſubſtance de la Matrice ; ainſi faiſant, ne le pouvant pas autrement, il ne laiſſera pas d'en venir à bout. Je me ſuis aviſé de faire faire un pareil inſtrument, aprés m'eſtre trouvé en une occaſion où il m'auroit bien ſervi ſi je l'avois eû ; & je tiray avec cét inſtrument, il y a quelques années (y procedant comme je viens d'enſeigner) un fauxgerme de la groſſeur d'une noix, à une femme, qui ſans doute, ſeroit morte le meſme jour, pour l'effroyable perte de ſang qu'il luy avoit cauſée ; laquelle ceſſa auſſitoſt que je luy eûs

ainsi fait extraction de ce corps étrange, que je n'aurois jamais pû tirer autrement; d'autant que l'orifice interne de la Matrice n'estoit ouvert, & ne se pouvoit dilater que pour y mettre un seul doigt de la façon que j'ay dite: outre que l'accident pressant extraordinairement, le delay de l'operation eust esté indubitablement mortel à cette femme, qui (graces à Dieu) s'en est depuis fort bien portée.

Mais le Chirurgien doit bien observer, en faisant extraction de la Mole ou du faux-germe, de la maniere que nous avons dite, par l'operation de la main, de faire en sorte que la portion du corps étrange qu'il aura premierement prise, ne s'en separe; ce qui arriveroit s'il la tiroit d'abord trop rudement; car c'est pour l'ordinaire la partie la plus fragile, & la plus molasse qui se presente à l'orifice interne pour sortir. C'est pourquoy l'ayant prise avec ses doigts, il la tirera doucement, & un peu obliquement de costé & d'autre; taschant toûjours, en conservant cette premiere prise sans la rompre, d'en reprendre une autre plus haut, à proportion qu'il fait avancer le corps étrange, jusques à ce qu'il l'ait entierement fait sortir de la Matrice; recommandant cependant à la femme de luy aider de son costé; ce qu'elle fera en retenant son halaine, & poussant fortement en bas, dans le mesme temps que le Chirurgien tirera ce corps étrange.

J'ay dit cy-devant que le meilleur & le plus assuré remede qu'on puisse apporter à la femme qui a un faux-germe, est de le tirer avec la main; ce que je conseille de preferer, autant qu'il se peut faire, à tous ces breuvages que la plupart des Sagefemmes, & plusieurs autres personnes font prendre à la malade, pour exciter l'expulsion de ce corps étrange; car avant que ces remedes pris par la bouche à cette intention, puissent produire l'effet qu'on en espere souvent inutilement, il se passe du temps, durant lequel la Matrice qui estoit un peu ouverte, se referme quelquefois entierement; ce qui fait que le corps étrange n'en pouvant estre expulsé, s'y corrompt; aprés quoy il cause de tres-pernicieux accidens, ainsi qu'il estoit arrivé à la femme d'un des amis de Monsieur *Ruffin*, mon Confrere, à laquelle je tiray en sa presence un faux-germe tout corrompu, de la grosseur d'un œuf de poule, qui auroit esté capable de la faire mourir, s'il eût resté plus long-temps dans sa Matrice. Outre cela, c'est que toutes ces sortes de drogues estant, comme j'ay déja dit autre part, extrémement chaudes, peuvent encore beaucoup augmenter la perte de sang, ainsi que je l'ay veû arriver à la femme

d'un Huissier au Chastelet de Paris, laquelle aprés avoir pris un breuvage que sa Sagefemme luy avoit donné pour luy faire vuider un faux-germe, eût une si prodigieuse perte de sang durant deux jours, qu'elle en fut reduite à l'extrémité de la vie, qu'elle alloit perdre, si je ne fusse survenu dans ce moment, pour luy tirer ce corps étrange avec la main, comme je fis en presence d'un Medecin, & de cette Sagefemme; aprés quoy la perte de sang cessa incontinent, & la malade revint en bonne santé. C'est ce que j'ay encore veû arriver à quantité d'autres femmes, à qui j'ay donné un pareil secours avec un aussi heureux succés.

Mais sur toutes choses dans l'usage de toutes sortes de remedes, tant pris par dedans, qu'appliquez au dehors, qu'on prenne bien garde que pensant seulement procurer l'expulsion d'une Mole, qu'on croiroit faussement estre contenuë dans la Matrice, on n'excite au lieu de cela le veritable avortement d'un enfant, comme j'ay quelquefois veû faire à des personnes qui ne se connoissoient pas bien en l'Art, dont j'ay rapporté plusieurs exemples tres-considerables, qu'on peut voir dans le livre de mes Observations.

CHAPITRE XXXII.

De l'Operation Cesarienne.

LORSQUE la femme grosse est effectivement en travail, il arrive tres-rarement que le Chirurgien expert ne puisse pas faire l'extraction de l'enfant, mort ou vif, entier ou par pieces; en un mot, qu'il n'en vienne à bout, s'il s'y comporte, selon que la chose le requiert, de la maniere que nous avons cy-devant fait connoistre dans chaque chapitre en particulier, en parlant de tous les differens accouchemens contre nature, sans qu'il soit necessaire, que par un trop grand excés d'inhumanité, de cruauté, & de barbarie, il en vienne à la section Cesarienne, pendant que la mere est vivante, comme quelques Auteurs par trop temeraires ont ordonné, & quelquefois eux-mesmes pratiqué; ce que plusieurs ignorans font encore tous les jours à la campagne, par un pernicieux abus que tous les Magistrats devroient empescher.

A la verité, ils sembleroient avoir quelque pretexte d'excuse legitime, de faire ainsi mourir martyres ces pauvres femmes, si c'estoit pour en tirer un second *Scipion l'Afriquain*; (lequel au rapport de *Pline* au 9. chap. du 7. livre de l'Histoire Nat. nasquit de la

Sans que je decide s'il y a de la temerité ou non a faire l'operation Cesarienne je dis qu'elle ne convient que dans le seul cas où le manque de formation des parties a rendu le passage de la main absolument impossible telle qu'il est arrivé a M. a la femme qui fait le sujet de la xxvi observation de son livre car si dans une pareille occasion un accoucheur ne la faisoit pas je soutiens qu'il seroit cruel et barbare

la sorte, & fut pour ce sujet surnommé *Cesar*) ou bien pour sauver la vie à quelque grand & nouveau Prophete. Il s'est bien veû du temps des anciens Payens, qu'on a sacrifié des victimes innocentes pour le salut de tout un public, mais non pas pour celuy d'un particulier. Je sçay bien qu'ils se couvrent du pretexte de pouvoir donner Baptesme à l'enfant, qui autrement seroit en grand danger d'en estre privé; parce que la mort de la mere est ordinairement cause de celle de l'enfant; mais j'ignore qu'il y ait jamais eû aucune loy chrétienne ni civile, qui ordonnast de tuer ainsi la mere pour sauver l'enfant. C'est plûtost pour satisfaire à l'avarice de certaines gens, qui se mettent fort peu en peine que leur femme meure, pourvû qu'ils en ayent un enfant qui luy puisse survivre; non tant pour en avoir lignée, qu'afin d'en heriter aprés; pour raison de quoy ils donnent volontiers leur consentement à une si cruelle operation; ce qui est une tres-damnable adresse.

S'ils disent, pour rendre en apparence la chose moins horrible, qu'on ne la doit entreprendre que quand la femme est à l'extrémité de la vie; à cela je répons que souvent la nature se releve de bien loin, contre toute nostre esperance; & s'ils objectent qu'elle en peut bien réchapper ensuite; c'est ce que je leur nie absolument, par la preuve des plus experts Chirurgiens, qui l'ayant pratiquée, en ont toûjours eû une mauvaise issuë, la mort de toutes les femmes s'en estant peu aprés ensuivie. C'est pourquoy je louë grandement *Guillemeau*, qui pour desabuser le public d'une si méchante & si pernicieuse pratique, dit en parlant de cette fatale operation, & avouë (comme s'en repentant) l'avoir fait en deux rencontres, en la presence d'*Ambroise Paré*, & l'avoir veû faire trois autres fois par trois differens Chirurgiens tres-habiles, qui n'obmirent aucune circonstance pour la faire bien reüssir, dont toutes les femmes moururent. Quant à *Paré*, il ne veut pas témoigner qu'il l'ait veû faire ces deux fois que *Guillemeau* recite, pour ne pas faire connoistre à la posterité qu'il ait esté capable de consentir à une telle cruauté, mais il se contente seulement de dire qu'on ne la doit jamais entreprendre qu'aprés le deceds de la femme; à cause de l'impossibilité qu'il y a qu'elle en réchape, non seulement à raison de l'énorme playe qu'il convient faire pour ce sujet au ventre; mais principalement pour celle de la Matrice, & pour l'excessif flux de sang qui y surviendroit dans le mesme moment, à quoy j'adjoûteray, que ceux qui pratiquent cette horrible operation, ne l'entreprennent ordinairement qu'aprés qu'une femme a esté durant plu-

Je ne Regarderois Jamais aucun Interest ny raison humaine sinon la vraye necessité Le Consentement non en tout au plus que la necessité heritage qui s'en doibt suivre, Est une raison ridicule pour y determiner Un chirurgien qui a de la Religion Il ne'st pas necessai de retourner jusques aux siecles Eloignés La femme qui la souffert deux fois a chateau Thierry Et qui en Est réchapé ainsy que son Enfant celle de Vaivres faite par Mr. Ruleau qui en Est bien guerie Et Celle la femme Dampreville dont je rapporte l'histoire tout au long dans mon traité des accouchements sont des preuves si autentiques de la possibilité & de la Reussite de cette operation que cest bien en vain que [illegible] est. Ceu le nier absolument carquand la chose ny luy auroit Jamais reussy non plus qua tous ces Habiles Maitres quil nomme Il suffit quelles que je nomme ont Este plus heureuses En ayant toutes Reechapé pour que je soi persuadé du contraire

sieurs jours en travail, sans pouvoir accoucher; auquel temps la Matrice a beaucoup souffert par quantité de douleuts inutiles, qui luy ont causé une inflammation de toute sa substance, laquelle venant pour lors à estre incisée, s'enflamme encore davantage, & ne manque pas de contribuer toûjours à la mort certaine de la femme.

On voit neanmoins contre le sentiment de ces deux fameux Chirurgiens, des temeraires, qui soutiennent opiniastrement (comme fait *Rousset*) qu'il n'est pas impossible que la femme en revienne; parce qu'ils ont veû quelques femmes, à qui les os de l'enfant mort sont sortis par des abscés du ventre, aprés que les chairs s'en estoient allées en suppuration par les voyes naturelles; lesquels os avoient peu à peu percé la Matrice, & mesme le ventre; ensuite de quoy ayant esté ainsi tirez, les femmes en sont nonobstant cela réchappées; & que d'autres aussi ne sont point mortes, ausquelles la Matrice aprés sa précipitation & son entiere pourriture a esté tout-à-fait extirpée. A la verité, il ne faut pas s'obstiner à ne pas ajoûter foy aux choses que l'experience a montrées plusieurs fois, comme celle-là, que je crois estre arrivée, & pouvoir encore arriver, aussi-bien qu'eux (quoy que tres-rarement.) Cependant il ne s'ensuit pas qu'il en soit de mesme de cette operation Cesarienne; car on y fait en un instant une grande playe au ventre & à la Matrice, qui cause toûjours la mort subite à la pauvre femme, ou fort peu de temps aprés. Mais quand la nature vient elle-mesme à separer, & à percer ces parties par le moyen de ces os, pour les jetter dehors par quelque nouvelle voye qu'elle se fait, ne l'ayant pas pû par la naturelle & ordinaire, faute d'avoir esté bien secouruë dans le temps par gens experts en l'Art, elle fait cela peu à peu, & non tout-à-coup; & à mesure qu'elle chasse ainsi ces corps étranges hors de la Matrice, elle la reünit & rejoint en mesme temps, à proportion, & sans aucun flux de sang; ce qui arrive tout au contraire dans l'operation qui se fait part l'Art; & s'il est vray qu'il y ait jamais eû quelques femmes qui en soient réchappées, nous devons croire que ç'a esté miraculeusement, & par la volonté expresse de Dieu, qui peut, lorsqu'il le veut, ressusciter les morts, comme il a fait le *Lazare*, & changer l'ordre de la nature quand il luy plaist, plûtost que par aucun effet de la prudence humaine.

Nous voyons quantité de bonnes femmes, qui pour l'avoir seulement oüy dire à quelques commeres, assurent qu'elles connoissent telles & telles encore vivantes, à qui on a ainsi ouvert le costé

pour tirer leurs enfans du ventre. Bien plus il s'en rencontre, qui disent en sçavoir à qui on a fait trois ou quatre fois consecutivement cette operation Cesarienne, sans en estre mortes; & pour mieux affirmer une menterie si insigne, qu'elles ont seulement entendu reciter à d'autres, & qu'aprés avoir racontée deux ou trois fois, elles croyent elles-mesmes veritable, comme si elles avoient veû la chose de leurs propres yeux, elles en rapportent tant de circonstances, & tant de tenans & aboutissans, qu'elles en persuadent facilement ceux qui n'en connoissent pas l'impossibilité.

Il s'en voit mesme d'autres, qui montrant des cicatrices de quelques abscés qu'elles ont eûs au ventre ensuite de leur couche, veulent persuader qu'on leur a tiré l'enfant par cét endroit; au sujet de quoy je reciteray ce que j'ay une fois veû moy-mesme, touchant une femme grosse qui estoit en l'année 1660. à l'Hostel-Dieu de Paris, lorsque j'y pratiquois les accouchemens. Cette femme, soit par malice, feignant de croire la chose, ou par ignorance, la croyant effectivement, avoit témoigné à toutes les femmes grosses qui estoient audit Hostel-Dieu, comme aussi à une infinité d'autres personnes, & entr'autres à une bonne vieille Religieuse qui les gouvernoit toutes, qu'on nommoit la Mere *Bouquet* (laquelle presidoit pour lors en la salle des accouchées, dont elle estoit comme la Déesse *Lucine*) qu'elle apprehendoit extrémement qu'on ne fust obligé de luy ouvrir le costé pour l'accoucher, ainsi qu'on avoit déja fait deux ans auparavant; pendant lequel temps elle avoit fait ce conte à plus de mille differentes personnes, chacune desquelles l'avoit peut-estre encore recité à autant d'autres, montrant à tout le monde une grande cicatrice, par où elle disoit que les Chirurgiens luy avoient tiré son enfant hors du ventre. Elle pria pour ce sujet la Mere *Bouquet* de me la recommander, desirant estre plustost accouchée par moy qui estois Chirurgien, afin d'en estre plus seurement secouruë au besoin, que par la Sagefemme. Cette bonne Religieuse m'estant venuë dire la chose, comme elle la croyoit estre effective, suivant le recit de l'autre, je luy témoignay que n'estant pas assez credule pour me l'imaginer, je ne pouvois pas croire qu'on eust fait l'operation Cesarienne à cette femme, comme elle l'en avoit persuadée. Si vous ne le croyez pas, me dit-elle, je vais tout presentement vous la faire venir, & elle vous en racontera elle-mesme toutes les circonstances. Aussitost elle fit appeller la femme, qui me fit recit de pareille chose qu'elle luy avoit contée; mais l'ayant particulierement interrogée, pour sçavoir par

Je rapporteray a cette histoire celle que je rapporte dans mon traité des accouchements au lieu ou je traitte de l'operation cesarienne celle de la femme d'ampreville a laquelle un chirurgien du pont l'abbé fit cette operation pour luy tirer son enfant du ventre dont le bras qu'il presentoit d'abord avoit esté arraché par une sage femme. Cet aussi indigne qu'ignorant chirurgien au lieu d'introduire la main et d'aller chercher les pieds de cet enfant les empoigner et finir l'accouchement dont le bras qui estoit arraché luy donnoit la liberté du passage il fit coucher cette femme sur le dos estendue sur une paillasse luy fit une incision qui commençoit a deux travers de doigt au dessus du nombril qu'il evita en la faisant passer a costé pour revenir au dessous a pareille distance qu'au dessus puis la continua au beau milieu de la ligne blanche et jusques a l'os pubis ouvrit ensuitte la matrice tira l'enfant et l'arrierefaix apres quoy il fit cinq points entrecoupez dans l'estendue de cette effroyable incision qui sans estre ny soignée ny pensée s'en est heureusement tirée malgré quantité d'accident qui y survenu[rent]

J'ay fait venir cette femme icy pour estre veüe et visitée par M.rs de fremont des rosiers et hanouel chirurgiens Jurez mes confreres qui n'avoient non plus veu la chose que moy si ils n'avoient veu la cicatrice les point et le reste qui en persuadoit la verité!

quel lieu on luy avoit ainſi tiré ſon enfant, & ſi elle avoit ſenti grande douleur en cette operation; elle me dit que non, ne s'en ſouvenant pas, à cauſe qu'elle avoit perdu pour lors toute connoiſſance, laquelle ne luy eſtoit revenuë que cinq ou ſix jours aprés. Je luy demanday comment donc elle eſtoit certaine qu'on luy euſt tiré ſon enfant par inciſion du ventre, puiſqu'elle n'avoit aucune connoiſſance en ce temps? elle me répondit que les Chirurgiens l'en avoient aſſurée, & en meſme inſtant elle me montra une grande cicatrice, ſituée juſtement à la partie laterale & dextre de la poitrine, environ le milieu des coſtes, où elle avoit eû un grand abſcés, dont cette cicatrice eſtoit reſtée; & lorſque je luy eûs dit que la poitrine n'eſtoit pas le lieu d'où ſon enfant devoit avoir eſté tiré, & que je luy eûs fait connoiſtre par raiſonnement l'impoſſibilité de la choſe qu'elle avoit cruë, & perſuadée à toutes ces femmes de l'Hoſtel-Dieu, comme auſſi à la Mere *Bouquet*, elles en furent un peu deſabuſées; & encore bien plus, quand trois jours aprés cette conference je l'eûs accouchée, comme je fis, avec la plus grande facilité du monde, quoyque ce fuſt d'un fort gros enfant, qui vint en peu de temps, dautant qu'elle avoit le paſſage extrémement large. Si on examinoit bien l'origine de toutes les hiſtoires qu'on fait touchant cette operation, la recherchant exactement, comme je fis en cette occaſion, on trouveroit toûjours que ce ſont pures fables, & que celles que nous rapporte ledit *Rouſſet*, en ſon enfantement Ceſarien, n'en ont pas eû d'autre que la réverie, le caprice, & l'impoſture de leurs Auteurs.

Mais ſi pour toutes ces raiſons le Chirurgien ne doit jamais faire cette cruelle operation, pendant que la mere eſt vivante, quoy qu'il ſoit certain que l'enfant le ſoit auſſi (ce qui neanmoins eſt quelquefois tres-douteux) car, je vous prie, quelle infamie ſeroit-ce pour luy, ſi ayant ainſi tué la mere, il trouvoit outre cela l'enfant mort qu'il auroit crû vivant? A plus forte raiſon s'en doit-il abſtenir quand il eſt bien aſſuré qu'il eſt mort. C'eſt pourquoy il le doit plutoſt tirer en pieces & par morceaux (s'il ne le peut autrement) par la voye naturelle, que de martyriſer ainſi la mere, pour l'avoir tout entier; & ſi la Matrice eſtoit ſi peu ouverte qu'il ne puſt pas avoir la liberté d'y travailler, & d'y introduire aucun inſtrument, il doit plutoſt patienter un peu, en aidant toûjours à dilater les paſſages par Art, comme nous avons dit cy-devant, que de la faire ſuccomber preſque en un inſtant par un tel coup de deſeſpoir, en faiſant cette operation Ceſarienne, qu'on ne doit jamais

l'on peut joindre a celle cy celles qui a este faite deux fois a une femme de chasteau thierry dont elle s'est heureusement tirée et son enfant se portant bien comme il est rapporté dans le journal des scavans et celle qui fut faite par le s.r Ruleau m.e chirurgien a Saintes dont il a fait imprimer un traité particulier bien approuvé apres quoy l'on ne doutera plus du tort qu'a eu de parler comme il fait de ceux qui ont dit avant moy que cette operation est possible mais qu'elle ne doibt jamais estre faite que lors qu'un vice de conformation y donne lieu et que le passage est si Etroit que l'accoucheur ny peut introduire qu'un ou deux doigts ce qui arrive lorsque les os sacrum ischyon et pubis sont par trop serrez ou trop proches les uns des autres.

entreprendre pour ce ſujet, qu'incontinent aprés le decés de la mere.

C'eſt une verité dont il faut que tout homme de bon ſens demeure d'accord : Voicy comme je la prouve facilement, en réfutant l'objection la plus forte qu'on puiſſe faire, pour établir la prétenduë neceſſité de cette operation Ceſarienne, durant que la femme eſt vivante ; qui eſt qu'on doit conſiderer en l'enfant deux ſortes de vies ; ſçavoir, la corporelle & la ſpirituelle, & que la vie ſpirituelle de l'enfant, qu'il ne peut recevoir que par le moyen du Bapteſme, doit eſtre préferable à la vie corporelle de la mere, & que pour ce ſujet, s'il ne la pouvoit pas recevoir qu'en faiſant l'operation Ceſarienne à la mere, elle ſeroit obligée de l'endurer, au riſque meſme de ſa propre vie corporelle, qu'elle doit donner pour procurer la ſpirituelle à ſon enfant. Mais je répons en un mot, pour détruire ce ſeul & principal fondement, ſur lequel tous les Sectateurs de *Rouſſet* peuvent s'appuyer, qu'il n'y a pas d'occaſions où on ne puiſſe bien donner le Bapteſme à l'enfant, durant qu'il eſt encore au ventre de la mere, eſtant facile de porter de l'eau nette par le moyen du canon d'une ſeringue juſques ſur quelque partie de ſon corps ; & il ſeroit inutile d'alleguer que l'eau n'y peut pas eſtre conduite, à cauſe que l'enfant eſt envelopé de ſes membranes, qui en empeſchent ; car ne ſçait-on pas qu'on les peut rompre tres-aiſément, en cas qu'elles ne le fuſſent pas, aprés quoy on peut toucher effectivement ſon corps ; & ſi on ſuppoſe que l'orifice interne de la Matrice n'eſtant pas aucunement ouvert, il ſeroit impoſſible d'en venir à bout, il eſt aiſé de réfuter cette objection ; car pour lors il faudroit demeurer d'accord que la femme ne ſeroit pas en travail d'enfant ; parce que ſi elle y eſtoit effectivement, il ſeroit aſſez ouvert, pour le peu qu'il le fuſt, ou ſe pourroit ſuffiſamment dilater, pour pouvoir baptiſer ainſi l'enfant, en conduiſant, comme je dis, de l'eau juſques ſur quelque partie de ſon corps avec le canon d'une petite ſeringue, quand meſme il faudroit uſer de violence pour dilater de force avec quelque inſtrument cét orifice interne, au cas qu'il ne le fuſt aucunement ; ce qui ne cauſeroit pas un ſi grand peril à la mere que l'operation ceſarienne. De ſorte donc que pouvant en toutes rencontres dans ces extrémitez donner la vie ſpirituelle à l'enfant, en le baptiſant ainſi au ventre de la mere, il reſte ſeulement à examiner aprés cela, ſi ſa vie corporelle eſt préferable à celle de la mere. Or il eſt certain que ne pouvant pas ſauver la vie à tous deux, on doit toûjours préferer celle de la mere à celle de l'enfant, pour pluſieurs raiſons que tous les bons Theologiens ſça-

St ambroise dans le troisiesme de l'office chapitre neuf dit que si l'on ne peut secourir l'un sans endommager l'autre qu'il ne faut secourir ny l'un ny l'autre ce St n'est pas du sentiment de ... .

Je suppose pour un moment que l'on peut porter de l'eau sur quelque une des parties de l'enfant, mais je ne suppose pas que l'on puisse estre asseuré que l'on puisse infailliblement estre seurement toucher la partie a nud sans crainte qu'elle puisse estre envelopées des membranes, car quoy qu'il soit bien vray qu'on les peut rompre quand elles contiennent les eaux il n'est pas moins vray qu'apres que les eaux sont ecoulées ces mesmes membranes s'appliquent si intimement sur le corps ou sur quelque partie de l'enfant que j'ay veu plusieurs fois des enfans venir ce qu'on apelle vulgairement coiffez et dont la membrane estoit unie au visage de maniere que je ne m'apercevois du premier coup d'oeil que parceque l'aleine de l'enfant la faisoit gonfler par le moyen de l'air qui s'engageoit

vent. C'est pourquoy on ne doit jamais entreprendre l'operation Cesarienne; parce qu'elle seroit tres-assurément cause de la mort de la mere; au lieu de quoy on la fera promptement secourir par des gens experts, qui aprés avoir baptizé l'enfant comme nous disons, au cas qu'il fust vivant, trouveront bien des moyens de le tirer tout entier avec les seules mains par les voyes ordinaires & naturelles, s'ils sont bien entendus en leur Art, ou bien avec les instrumens, s'ils y sont indispensablement obligez pour sauver la vie à la mere. Je sçay bien qu'à cette occasion les plus scrupuleux peuvent alleguer le passage du 3. Chapitre de l'Epistre de S. Paul aux Romains, où il est dit, *Non faciamus mala ut veniant bona.* Qu'il ne nous est pas permis de faire un mal, afin qu'il en arrive un bien. Mais c'est mal entendre la pensée de l'Apostre, que de l'expliquer ainsi; car tant s'en faut que ce soit un mal, que de sauver par cette voye la vie à la mere, qui periroit certainement avec son enfant, c'est effectivement un grand bien; & au contraire, ce seroit commettre un veritable homicide, si pouvant luy donner ce secours, on le luy dénioit. *Occidit enim quisquis servare potest, nec servat.* De sorte que, comme dit tres-bien *Tertullien* au 13. chap. du liv. de l'Ame, c'est une cruauté necessaire de donner en cette occasion la mort à l'enfant, puisqu'il feroit tres-certainement mourir sa mere, s'il demeuroit en vie. Voicy les paroles de ce grand homme, que j'ay déja rapportées autre part pour une mesme intention: *Atquin & in ipso adhuc utero infans trucidatur, necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida qui moriturus.* En ce cas on ne tuë pas vrayment ni volontairement l'enfant; mais l'operation qu'on fait ainsi dans la seule intention de sauver la vie de la mere, avance seulement de quelques momens la mort corporelle de l'enfant, qu'il ne pourroit jamais éviter sans estre tres-certainement homicide de sa mere, comme dit *Tertullien*, de quoy nous serions nous-mesmes cause, si nous ne l'empeschions, le pouvant faire.

Il y a neanmoins des occasions où on pourroit dire que la vie corporelle de l'enfant doit estre préferable à celle de la mere, à laquelle on ne peut pas s'exempter de faire l'operation Cesarienne, pour conserver la vie de l'enfant; comme il pourroit arriver qu'on seroit obligé de faire, pour tirer du ventre de la mere, un enfant qui devroit estre le successeur de quelque grand Royaume; parce que le salut du public est preferable à celuy d'un particulier. C'est ainsi qu'*Henry VIII.* qui regoit en Angleterre du temps que *François I.* régnoit en France, permit qu'on fist à *Jeanne Seymer* sa troisié-

finir l'accouchement est du moins ce que j'ay pratiqué quantité de fois dont je rapporte les exemples dans mon traité des accouchements. Le temps dont parle m. est si eloigné de la pratique de l'accou-

me femme, à laquelle on fit la section Cesarienne par le conseil des Medecins, pour tirer de son ventre *Edouard VI.* qui a depuis succedé à la Couronne d'Angleterre; préferant ainsi la vie de cét enfant à celle de sa mere, qui mourut quelques jours aprés cette cruelle operation. Mais je laisse cette question à décider aux Casuistes, pour sçavoir si cette operation peut estre permise en une telle rencontre, vû qu'on ne peut pas avoir pour lors aucune certitude que l'enfant, qui est encore dans le ventre de sa mere, soit masle ou femelle, ni mesme qu'il puisse vivre long-temps; & si sur une simple esperance d'avoir un successeur tel qu'on le souhaite, on peut martyriser la mere de la sorte, la vie de laquelle doit ce me semble estre toûjours préferée à celle de l'enfant; car revenant en santé, on peut esperer qu'aprés avoir remedié aux causes qui l'avoient empesché d'accoucher naturellement cette derniere fois, elle fera d'autres enfans, dont elle se délivrera ensuite plus heureusement. Mais pour ne faire pas un plus long discours, je conseille ceux qui voudront estre entierement éclaircis de tous les cas de conscience qui peuvent concerner une si importante matiere, de consulter le Livre que *Theophyle Raynaud* Jesuite en a fait; dans lequel il explique sçavamment, & résout toutes les difficultez qui s'y peuvent rencontrer. C'est pourquoy revenons à nostre thése; qui est qu'on ne doit jamais, en quelque occasion que ce soit, entreprendre cette operation qu'incontinent aprés le decés de la mere; auquel se trouvera le Chirurgien pour s'y comporter en la maniere que je vais présentement décrire, tant pour l'esperance qu'il y a quelquefois de pouvoir encore trouver l'enfant vivant, comme fut trouvé *Scipion l'Afriquain*, qui nasquit de la sorte, ainsi que rapporte *Pline*, lequel marque positivement que ce fut, *enecta parente*, aprés la mort de sa mere, que pour satisfaire à la loy qui défend tres-expressément d'enterrer une femme grosse, sans luy avoir tiré son enfant hors du ventre.

Pour en bien venir à bout, comme il est requis, lorsqu'il verra la femme proche de l'agonie, il apprestera promptement toutes les choses necessaires à son operation, pour ne perdre aucun temps; car le retardement feroit qu'il trouveroit certainement l'enfant mort, qu'il auroit peut-estre tiré vivant quelques momens auparavant. Il y en a qui veulent, quand la femme est preste à rendre l'ame, qu'on luy mette quelque chose entre les dents pour luy tenir la bouche entr'ouverte, & pareillement à l'exterieur de la Matrice; afin que l'enfant recevant par ce moyen quelque peu d'air,

chement estoit encor ensevelie dans une ignorance si grossiere qu'il ne se faut surprendre de voir que cette operation fut pratiquée a la difference de celuy cy ou dans lequel elle est tellement developpée qu'il n'y a plus qu'en une seule occasion ou l'on puisse mettre cette cruelle operation en deliberation toutes celles que je rapporte ayant meme esté faites sans autre necessité que l'ignorance de ceux qui les ont faites. ce que je prouve tres clairement dans mon traité des accouchements ou il n'y en a aucun que je n'aye fini sans son secours quelque difficulté qu'il ay esté. Et quand je dis meme qu'il n'y a que dans le cas des os trop serrez que l'on doive y faire quelqu'attention si l'occasion se presentoit que je fusse forcé par cette raison je seroit bien embarrassé a me resoudre et si posé que je l'eusse faite et qu'elle m'eust reussy c'est ce dont je ne parlerois jamais dans la crainte d'en autoriser l'usage par cet exemple et de donner lieu a quelque nouvel operateur (comme celuy que je cite) de la mettre en pratique

Il n'y a rien a obseruer lorsque lon ouure une femme apres sa mort pour luy tirer son Enfant du ventre sinon qu'en ouurant la matrice se garder de blesser lenfant dans lesperance quil est viuant car autrement cette ouuerture seroit fort inutille ce qui fait bien voir quelon se pouuoit passer de ce grand auertissement veu que le moindre est commun ne peut faire autrement.

& quelque sorte de rafraichissement, il ne soit pas sitost suffoqué : Mais cela ne peut aucunement servir ; parce que l'enfant n'est vivifié que par le sang de la mere, & ne peut aucunement respirer quand il est dans la Matrice ; c'est pourquoy si le Chirurgien use de cette pratique, que ce soit plutost pour contenter les assistans, que pour la croyance qu'il pourroit avoir que cela fust necessaire. Aussitost donc que la femme aura jetté le dernier soupir, & qu'elle sera morte (dequoy il fera aussi demeurer d'accord tous les assistans) il commencera son operation, pour tirer l'enfant hors de la Matrice par l'incision du ventre.

La pluspart des Auteurs veulent qu'on la fasse au costé gauche du ventre, disans qu'il est le plus libre, à cause du foye qui est au costé droit : Mais si on en veut croire mon sentiment, elle sera bien mieux, & plus adroitement pratiquée en faisant l'ouverture justement au milieu du ventre, entre les deux muscles droits ; car en cét endroit il n'y a que les tegumens & la ligne blanche à couper ; mais elle ne se peut pas faire à costé, sans inciser les deux muscles obliques & le transverse, lesquels estant couchez l'un sur l'autre forment une épaisseur assez considerable ; outre qu'il en sort bien plus de sang que vers le milieu du ventre. Ce n'est pas qu'il importe que ce sang s'écoule, comme il ne laisse pas de faire, quand la femme ne vient que d'expirer ; mais parce qu'il empesche par sa sortie de voir distinctement à faire bien l'operation. Pour en venir donc plus facilement & plus promptement à bout, le Chirurgien ayant mis la femme morte en une situation où son ventre soit un peu éminent, prendra un bon & fort scalpelle, bien tranchant d'un seul costé, semblable à celuy qui est marqué par la lettre F, en la table des Instrumens qui est aprés ce Chapitre, avec lequel il fera au plus viste, & tout d'un coup, ou à deux ou trois fois tout au plus (s'il veut pour plus grande sureté) une incision au milieu du ventre, entre les deux muscles droits jusques au peritoine, de la longueur & estenduë de la Matrice, ou environ ; aprés quoy il le percera simplement avec la pointe de son instrument, pour y faire une ouverture à y mettre un ou deux doigts de sa main gauche, dans laquelle il les introduira aussitost pour l'inciser en le soulevant avec eux, & conduisant l'instrument, de peur qu'il ne pique les intestins, à proportion de la premiere ouverture des tegumens ; ce qu'estant fait, il verra incontinent paroistre la Matrice, à laquelle il fera ouverture de la mesme maniere qu'il aura fait l'incision du peritoine ; prenant bien garde à ne pas enfoncer son instrument tout d'un coup

coup bien avant, croyant trouver la Matrice épaisse d'un ou de deux travers de doigt, comme la plusspart des Auteurs asseûrent contre la verité; en quoy il se tromperoit aussi-bien que ceux qui n'ont jamais bien examiné la chose; car il est certain qu'elle n'a pas à l'heure de l'accouchement, pendant que l'enfant y est encore contenu avec ses eaux, plus d'une seule ligne d'épaisseur, qui est à peu prés celle que peut avoir un de nos écus d'argent; quoy qu'ils nous ayent tous chanté, que par la providence divine, & une chose miraculeuse, plus elle s'étend dans la grossesse, plus elle devient épaisse; ce qui est absolument faux. Il est bien vrai seulement qu'elle l'est un peu plus en ce temps à l'endroit où l'arrierefaix y est adherent, auquel lieu sa substance est pour lors comme spongieuse; mais dans tout le reste de son étenduë & de sa circonference, & principalement en sa partie anterieure, elle est extrémement mince, & elle la devient d'autant plus qu'elle se dilate, jusques à ce qu'ayant esté vuidée par l'accouchement de l'enfant qu'elle contenoit, elle vienne à s'épaissir en contractant & ramassant en soy-mesme toute sa substance, qui estoit auparavant extraordinairement étenduë. C'est ainsi (suivant que je l'ay plus particulierement expliqué au traité des parties de la femme qui servent à la generation) que la vessie de l'urine, qui estant pleine est extrémement mince, nous paroist de l'épaisseur d'un demi-travers de doigt, lorsqu'elle est tout-à-fait vuide; laquelle venant derechef à s'étendre pour contenir l'urine qui y afluë, devient encore d'autant plus mince qu'elle se dilate. Aprés donc avoir ainsi fait ouverture de la Matrice il incisera pareillement les membranes de l'enfant, se gardant bien de le blesser avec l'instrument; ensuite dequoy il le verra incontinent paroistre, & le tirera dehors au plutost, avec l'arrierefaix qu'il separera promptement du fond de la Matrice; & reconnoissant qu'il est encore vivant, il louëra Dieu & le remercira d'avoir ainsi beni, & fait réüssir son operation.

Mais les enfans qu'on tire de la sorte en pareilles rencontres, sont ordinairement si foibles (s'ils ne sont tout-à-fait morts, comme il arrive le plus souvent) qu'on a bien de la peine à connoistre d'abord ce qui en est. On sera neanmoins assuré que l'enfant est encore vivant, si en touchant le cordon proche du nombril on sent quelque peu mouvoir les arteres umbilicales, comme aussi le cœur, en luy mettant la main sur la poitrine; de quoy estant certain, il sera baptizé au plutost par le Prestre qui aura assisté la mere à sa mort, au défaut duquel le Chirurgien ou quelqu'autre assistant l'ondoye-

ra; ce qu'estant fait on taschera de le faire revenir de sa foiblesse, en luy soufflant un peu de vin au nez & dans la bouche, & le réchauffant jusqu'à ce qu'il commence à se mouvoir de luy-mesme.

Les Sagefemmes mettent ordinairement aux enfans ainsi foibles l'arrierefaix tout chaudement sur le ventre: Si cela sert de quelque chose, c'est plutost à raison de la chaleur tiéde de cét arrierefaix, que pour autre cause; car il est impossible que l'enfant en puisse recevoir aucun esprit, depuis qu'il est une fois separé de la Matrice, & encore moins lorsque la femme est ainsi morte. Pour ce qui est de la chaleur, elle ne luy est assurément pas nuisible; mais la pesanteur de cette masse, qu'elles luy mettent sur le ventre, est plûtost capable de l'étouffer par la compression qu'elle y fait, que de luy aider en autre chose. Outre cela, quand l'arrierefaix est refroidi, elles le mettent dans un poëslon, où elles ont fait chauffer du vin, duquel elles croyent que des esprits s'élevent, qui estant portez au travers des vaisseaux umbilicaux jusqu'au ventre de l'enfant, luy redonnent de la force; mais, comme j'ay dit autre part, cela est bien inutile; & le meilleur & le plus prompt remede est de l'en separer incontinent, & de luy entr'ouvrir un peu la bouche, luy nettoyant & débouchant aussi le nez, s'il y avoit quelque ordure, pour luy aider d'autant plus facilement à respirer, le tenant cependant auprés du feu, jusqu'à ce qu'il soit un peu revenu de sa foiblesse, luy soufflant aussi à la bouche & au nez un peu de vin, comme il est dit, afin qu'il le puisse savourer, & en sentir l'odeur qui ne luy peut nuire en cette rencontre, quand on observe une mediocrité à la chose.

Aprés avoir assez amplement parlé dans ce second Livre, tant de l'accouchement naturel, que de ceux qui sont contre nature, & donné de suffisans moyens au Chirurgien, pour pouvoir aider les femmes au premier, & remedier aux autres dans toutes les differentes occasions pour lesquelles il peut estre journellement appellé, il ne nous reste plus pour y mettre fin, que de faire connoistre par leur representation, quels sont les instrumens convenables à l'Art; ensuite dequoy nous passerons au troisiéme Livre, dans lequel il sera traité de beaucoup de choses, que ceux qui veulent pratiquer les accouchemens, doivent necessairement sçavoir.

EXPLICATION DES INSTRUMENS de la Planche suivante.

A. *Crochet propre à faire extraction de l'enfant mort.*

B. *Autre crochet, qui sert à mesme fin, selon que la necessité le requiert, plus étroit ou plus large.*

C. *Crochet mousse, propre à tirer la teste d'un enfant qui seroit demeurée seule dans la Matrice, en la tenant d'une main, & de l'autre l'embrassant avec ce crochet.*

Tous ces crochets doivent estre assez forts, & sur tout, bien polis, & sans aucunes inégalitéz, afin de ne pas blesser la Matrice en operant, & longs de dix grands poulces ou environ, en y comprenant leur manche, qui doit estre d'une grosseur mediocre, afin de le pouvoir tenir assez ferme.

D. *Couteau courbe, égal en longueur aux crochets, propre à separer l'enfant monstreux, à percer le ventre de celuy qui est hydropique, & à incifer la teste pour en vuider le cerveau, ou à la separer en piéces, quand pour estre trop grosse & monstreuse, elle est restée seule dans la Matrice, & separée du corps de l'enfant.*

E. *Autre petit couteau courbe, propre à mesme fin, mais qui n'est pas si commode, d'autant qu'il ne peut estre conduit que par une seule main.*

F. *Scalpelle, propre à faire l'Opération Césarienne incontinent aprés la mort de la femme.*

G. *Bec de gruë, propre à tirer les corps étranges hors de la Matrice, quand on n'y peut pas introduire toute la main, ou plusieurs doigts pour le faire.*

H. *Autre instrument propre à la mesme chose.*

I. *Dilatatoire à trois branches, servant à ouvrir la Matrice pour découvrir les ulceres, ou autres maladies qui y sont quelquefois situées profondement.*

K. *Autre dilatatoire à deux branches, qui sert aussi à mesme fin.*

L. *Autre dilatatoire encore plus commode.*

M. *Sonde creuse, propre à tirer l'urine de la vessie, quand la femme ne peut pas uriner d'elle-mesme.*

N. *Seringue, propre à faire des injections jusques au fond de la Matrice, laquelle doit avoir un bouton perforé de plusieurs trous à l'extremité de son canon.*

Dans le temps que Jay commencé a pratiquer les accouchem:
Je me suis servi quatre ou cinq fois du crochet mais depuis que
lexperience ma rendu cette pratique familiere Je ne men suis pas
servi Et Il y a plus de vingt huit ans que Je nay fait accouchement

par le moyen de — 364
cet Instrument
Je ne my suis non
plus servi daucun
des autres que deux
fois du speculum
matricis Je nay
non plus Jamais
fait pisser de femmes
par la sonde ~~[illegible]~~ sinon dans
le commencement de
~~[illegible]~~ la grossesse ~~[illegible]~~
~~et~~ Jamais
dans le travail mais
sur la
fin En Repoussant la
teste de lenfant qui Est
la seule chose qui y fait
obstacle pour lors ~~[illegible]~~
quand la teste Est assez
avancée pour causer cet
accident Et qu'on ne peut
la faire retrograder
Il nest pas possible
dintroduire la sonde
avant de lobstacle que ~~[illegible]~~
cette teste
y fait —
~~la~~ seringue nest daucune
utilite pour pousser des
Injections dans la matrice
comme ~~[illegible]~~ plu
sieurs autheurs disent lavoir
fait quoy que contre la
verité veu quils ne font cette Injection que dans le vagin qui y sont
tres Inutilles puisque cest dans le corps meme de la matrice quelles
doivroient Estre Injectées pour Estre de quelque secours a la malade
toutes sortes de seringues Estans propres pour En pousser dans le
vagin quand Il En necessaire

Le tire teste nest pas de mon gout Il y a trop dembaras a sen servir
cest assez pour moy que le moindre Instrument perçant Et coupant
pour Estre substitué En son lieu Et place pour faire Jour a ma main
qui me sert apres de crochet Et de tireteste de la maniere que Je le dis ailleurs

A B C D E F G H

I K L M N

LEs differentes figures qu'on voit en la planche suivante, representent un instrument de mon invention, auquel je donne le nom de *Tire-teste*, à cause de son usage, qui est de servir à faire facilement extraction de l'enfant mort, dont la teste est fortement engagée entre les os du passage. Cét instrument est en ces sortes d'occasions incomparablement meilleur & plus commode que le crochet; parce que le Chirurgien ne peut pas se servir alors du crochet, sans introduire une de ses mains, pour le conduire au costé de la teste de l'enfant qui occupe entierement le passage, & sans faire en mesme temps une violence assez considerable aux parties de la vulve, qui sont déja enflammées, & beaucoup tumefiées; pour raison de quoy la pourriture & la gangrene y arrive tres-souvent aprés l'accouchement; outre que le crochet imprimé sur la teste de l'enfant est fort sujet à glisser, & ne peut pas faire une attraction droite, comme fait tres-bien cét instrument; avec lequel le Chirurgien n'agit que sur le milieu de la seule teste de l'enfant mort, sans introduire aucunement sa main, ni mesme ses doigts au costé de la teste. Enfin cét instrument est si propre à cét usage, que la grosseur de la teste de l'enfant en est diminuée en s'allongeant pour suivre l'attraction qu'il en fait. Comme il est entierement de ma propre invention, j'avois eû dessein dans le commencement que je l'inventay, de me le reserver comme un rare secret, sans le communiquer à qui que ce soit; mais voulant éviter que ma conscience me puisse reprocher de n'avoir pas contribué de tout mon possible à l'utilité publique, en declarant sincerement toutes les connoissances que Dieu m'a fait la grace de me donner en mon Art, je m'acquite de mon devoir, en faisant connoistre à tous ceux qui liront mon Livre, ce merveilleux Instrument, & la veritable maniere de s'en bien servir, qui est cy-aprés clairement expliquée.

A. *Montre l'instrument, appellé* Tire-teste, *monté de toutes ses parties.*

B. *Le corps de l'instrument, separé de sa canule & de sa clef, à l'extremité duquel il y a une platine de figure ronde, qui est mobile, pour estre plus facilement introduite au dedans de la teste de l'enfant mort: Il y a aussi de chaque costé de cette platine une petite éminence, faite en pointe de diamant; dont l'une doit correspondre à une petite cavité, marquée au corps plat de l'instrument, pour s'y loger, quand on couche la platine contre luy.*

C. *Montre encore le corps du mesme instrument, dont la platine est couchée, comme elle doit estre, en l'introduisant au dedans de la teste de l'enfant; aprés quoy on redresse cette platine, comme elle est en la precedente figure, marquée par* B.

D. *La canule, dans laquelle on doit introduire la branche de l'instrument, jusques à ce que la platine qui est à l'extremité de cette canule soit proche de celle qui est au bout de l'instrument, pour serrer exactement, par ce moyen, le cuir chevelu, & les os de la teste qui sont entre les deux platines, comme on voit en la figure marquée par* I. *Cette canule a une fente proche sa platine, faite pour loger le corps plat de l'instrument, & un petit aileron de chaque costé de son autre extremité, afin de la tenir stable, & empescher qu'elle ne se tourne en la serrant avec la clef de l'instrument, laquelle est marquée par* F.

E. *La mesme canule, qui est veuë d'une autre façon, afin de montrer deux petites cavitez qui sont à sa platine, aux costez de son grand trou; lesquelles cavitez sont pour loger les deux petites éminences faites en pointe de diamant, qui sont à la platine du corps de l'instrument, qui est marqué par* B. *Ces petites éminences servent en s'imprimant dedans les os de la teste, pour affermir mieux la platine de l'instrument, & empescher que ce qui en est embrassé, ne s'échappe.*

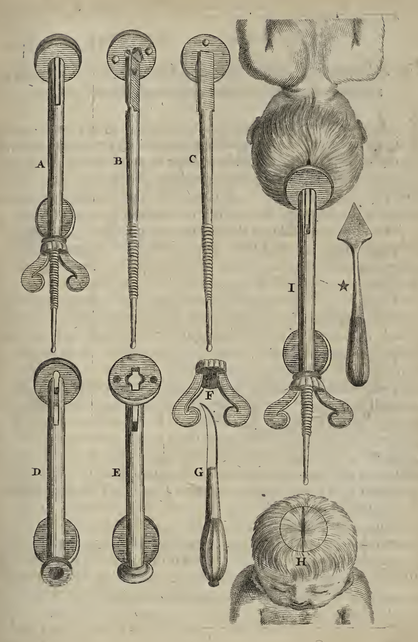
F. *La clef dans laquelle se doit mettre la vis de l'instrument, afin que la canule estant pressée par le moyen de cette clef, les deux platines soient fortement serrées l'une contre l'autre.*

G. *Un petit couteau tranchant d'un seul costé, propre à faire incision à la teste de l'enfant mort, afin d'y introduire l'instrument.*

* *Autre instrument que j'ay inventé, en forme de fer de pique, qui est encore plus propre que le petit couteau à faire tout d'un coup une ouverture à la teste de l'enfant mort, pour y introduire ensuite la premiere platine du* Tire-teste.

H. *Une teste d'enfant, où il y a une incision en longueur entre les deux os parietaux, de la maniere qu'elle doit estre faite, pour y introduire l'instrument appellé* Tire-teste; *dont les deux platines doivent embrasser toute la partie de la teste, qui est comprise par la ligne circulaire qu'on y voit marquée.*

I. *L'instrument avec toutes ses parties, attaché à la teste de l'enfant, pour en faire extraction hors de la Matrice, en empoignant fortement cet instrument au droit de sa clef, afin de le tenir plus ferme.*


A
B
C
I
★
D
E
F
G
H

CHAPITRE XXXIII.

Des Instrumens de Chirurgie, qui peuvent servir à faire l'extraction de l'enfant mort & monstreux en grosseur.

IL faut observer que les instrumens que j'ay fait representer à la fin de ce second Livre, peuvent souvent servir à garantir la femme de la mort, s'ils sont conduits dans les occasions où ils sont requis par la main d'un expert & prudent Chirurgien ; mais si on les met en celle d'un ignorant & d'un brutal, c'est mettre un épée en celle d'un furieux, qui du mesme instrument qui pourroit servir à sa deffense & à son salut, s'il en usoit avec prudence, en creuse son propre tombeau quand il en fait un mauvais usage. C'est pourquoy ce pauvre Auteur, dont j'ay déja parlé cy-devant à la fin du 12. Chap. de ce second Livre, qui dit avec ostentation, pour tromper les bonnes femmes, qu'il sçait operer sans se servir jamais d'instrumens que de la seule main, peut facilement estre convaincu de grande ignorance, par tous ceux qui se connoissent en l'Art ; parce qu'il est tres-certain qu'il y a plusieurs occasions où on ne peut pas s'en dispenser, si on veut sauver la vie à la femme ; comme pour luy tirer du ventre un enfant mort & monstreux en grosseur, dont la teste est fortement engagée depuis plusieurs jours entre les os du passage, *ou pour percer le ventre, ou la teste de celuy qui est excessivement hydropique de ces parties, ou pour tirer une grosse teste d'enfant restée seule dans la Matrice, aprés que la mâchoire inferieure en est tout-à-fait separée : Et quant à ce qu'il allegue dans quelques observation de son ridicule Livre, qu'il dépece, & met en morceaux la teste, ou le corps d'un enfant avec les seuls ongles de ses doigts, sans instrumens, dont on ne se doit pas, dit-il, servir, de peur de blesser la Matrice ; qui est celuy qui ne sçait pas qu'une des principales conditions de la main d'un Chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens, est d'avoir les ongles exactement rognez ; & que pour ce sujet il seroit impossible de dépecer ainsi un enfant ? & quand mesme il conserveroit ses ongles sans les rogner, pour s'en servir à cét usage, il faudroit certainement qu'ils fussent plus forts, & plus crochus que ceux d'un Aigle pour en venir à bout, à moins que le corps de l'enfant ne fust entierement pourri. Mais il doit sçavoir que le Chirurgien qui est expert en son Art, ne se met aucunement

Handwritten margin note: * cela une chose impossible comme je l'ay fait voir en son lieu

cunement en danger de blesser la Matrice avec ses instrumens ; parce qu'il ne s'en sert jamais qu'il ne les conduise avec une de ses mains mise au devant pour l'en garantir ; de sorte que je conseille à cét Auteur de s'en servir en ces occasions, plûtost que de ses ongles, qui sont pires que des instrumens ; & comme apparemment il en ignore la bonne methode, qu'il lise attentivement mon Livre pour s'en instruire, & qu'il considere bien ce que j'ay dit dans tout le Chapitre 30. de ce second Livre, en parlant de l'extraction de l'enfant mort, auquel lieu j'ay enseigné tout ce que le Chirurgien doit observer avant que de se servir d'instrumens. C'est l'avertissement le plus charitable que je luy puisse donner. *Non ergo despicias ullum instrumentum, quin sint omnia apud te præparata : inexcusabilis est enim qui hanc artem profitetur, & non habet in promptu quæ ad hanc artem requiruntur. Albucasis cap. 67. lib. 2. Meth.*

Mais outre que j'ay dit que cét Auteur, qui est mort depuis l'avertissement que je luy avois donné, pouvoit estre convaincu de grande ignorance, pour les raisons que j'ay alleguées, l'exemple qui suit, dont le seul recit est capable de donner de l'horreur, fait voir manifestement qu'il n'avoit pas moins d'effronterie & de temerité, que d'ignorance.

Le 29. Novembre 1675. j'ay veû en la ruë de la *Mortellerie*, chez Monsieur *Paris* mon Confrere, la sœur d'une pauvre femme qui venoit de mourir, à ce qu'elle me dit, par les violences extraordinaires que ce témeraire Auteur luy avoit faites en sa presence, durant deux heures entieres, pour l'accoucher ; lequel au lieu de luy tirer du ventre son enfant qui estoit vivant, l'avoit tué avec ses instrumens (car il n'est pas croyable qu'il se soit servi de ses seuls ongles en cette occasion) & avoit en mesme temps crevé & déchiré de tous costez la Matrice de la mere ; ce qui avoit esté cause qu'elle mourut une heure ensuite, & qu'une grande partie des intestins & du mesentere de cette femme sortirent hors de son ventre par l'endroit de ces déchiremens, aussitost que son enfant luy eût esté tiré hors de la Matrice, en presence de cét Auteur, par le sieur *Clement* (presentement mon Confrere, & qui estoit pour lors serviteur de M. *Lefévre*) lequel *Clement* estoit venu en l'absence de son Maistre qu'on avoit envoyé querir, aprés qu'on eût veû le cruel traitement & les excessives violences inutilement faites à cette pauvre femme par ce mesme Auteur, qui rejetta aussitost effrontément sa faute sur ledit *Clement*, à cause qu'il avoit mis le dernier la main à l'œuvre. La verité de ce triste recit me fut aussitost confirmée par le mesme

Je raporte plusieurs observations dans mon traité des accouchemens ou j'ay trouvé la matrice et la vessie ouvertes et les intestins sortis sans que le chirurgien non plus que la sage femme qui avoient executé ces choses se fussent en aucune façon servies d'instrumens mais seulement de leurs mains et de leurs ongles.

Monſieur *Paris* mon Confrere, qui me dit avoir eſté mandé à l'heure meſme, pour faire la réduction des inteſtins de cette femme, qui eſtoit agoniſante, leſquels il trouva tout-à-fait hors de ſon ventre, & tout meurtris, & le meſentere tout dechiré, & en lambeaux, m'aſſeûrant qu'il n'avoit jamais veû un ſpectacle plus horrible, & en meſme temps plus pitoyable; parce que cette pauvre femme avoit pour lors ſept petits enfans vivans. Si j'ay fait le recit de cette lamentable hiſtoire, ce n'eſt pas pour inſulter à la memoire de ce pauvre Auteur; mais c'eſt afin de faire connoiſtre au public, combien il eſt dangereux de ſe fier aux vaines promeſſes de ceux qui n'ont pas une veritable connoiſſance de leur Art.





TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES GROSSES ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

LIVRE TROISIÉME.

DU TRAITEMENT DES FEMMES ACCOUCHÉES; Des maladies & symptomes qui leur arrivent durant leurs couches; Du traitement des enfans nouveau-nez; de leurs maladies les plus ordinaires; & des conditions necessaires au choix des nourrices.



LA grossesse est une mer orageuse, sur laquelle la femme grosse & son enfant voguent durant l'espace de neuf mois entiers, & l'accouchement qui en est le seul port, est si plein de dangereux écueils, que tres-souvent l'un & l'autre aprés y estre arrivez, & y estre mesme debarquez, ont encore besoin de beaucoup d'aide, pour les garantir de quantité d'incommoditez, qui ont accoûtumé de suivre les peines & les fatigues qu'ils y ont endurées. Nous avons fait connoistre au premier livre en parlant des maladies de la grossesse, le moyen d'empescher que la femme ne fasse naufrage dans

cette mer, durant un si long voyage; & nous avons enseigné au deuxiéme, comment elle peut entrer dans ce port, & y débarquer avec seûreté par l'accouchement. Il reste donc maintenant pour mettre fin à nostre œuvre, que nous exposions en ce troisiéme & dernier, de quelle façon la mere & l'enfant doivent aprés cela estre gouvernez, & que nous declarions comment on doit remedier en ce temps à plusieurs indispositions qui leur arrivent assez souvent. Examinons premierement celles qui regardent la femme nouvellement accouchée, aprés quoy nous passerons à celles qui concernent l'enfant nouveau-né.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'il faut faire à la femme aussitost qu'elle est accouchée & delivrée naturellement.

AUSSITOST que la femme aura esté accouchée & delivrée de son arrierefaix, il faut prendre garde que son détachement ne soit suivi d'une trop grande perte de sang, & luy mettre au devant de l'entrée de sa Matrice un linge assez doux & maniable, plié en cinq ou six doubles, pour empescher que l'air froid entrant au dedans, ne soit cause que les vaisseaux qui doivent laisser écouler peu à peu les vuidanges, n'en soient tout-à-coup trop restraints; par la suppression desquelles il ne manqueroit pas d'arriver beaucoup de fascheux accidens, comme grandes douleurs & tranchées dans le ventre, inflammation de Matrice, fiévre, pleuresie, & plusieurs autres, dont nous parlerons cy-aprés, à raison de quoy la mort mesme pourroit bien survenir.

Lors que l'entrée de la Matrice aura esté ainsi bouchée, si la femme n'avoit pas esté accouchée dans son lit ordinaire, elle y sera portée incontinent aprés, par une forte personne, ou par plusieurs, s'il en est besoin, plûtost que de luy permettre de se lever sur ses pieds pour y aller elle-mesme; lequel lit doit auparavant avoir esté tenu tout prest; bien chauffé, & garni comme il est requis, à cause des vidanges. Mais si elle y avoit esté accouchée (comme c'est le mieux & le plus seur, afin de n'estre pas obligé de la transporter ainsi) on en ostera aussitost les linges & les autres garnitures qu'on y avoit mis pour recevoir les eaux, le sang & autres immondices qui sortent dans le temps de l'accouchement; aprés quoy on la

Je nay jamais accouché femme dans son lict amoins que la présante nécessité ne m'y ayt engagé ou la supposé parcequ'il est impossible qu'une femme qui accouche dans son lict soit couché a son ayse si on ne la leve pour luy refaire entierement comme je lay toujours fait quand la chose est arivée par une des raisons que je dis, je lay toujours fait porter dans la crainte que venant a marcher il ne s'ensuivist quelque accident quoy que je laye toujours veu faire autrement a l'hotel dieu

mettra en une ſituation commode pour prendre le repos qui luy eſt bien neceſſaire, afin de la rétablir des peines & des douleurs qu'elle a endurées pendant tout ſon travail ; laquelle doit eſtre en telle ſorte qu'elle ait la teſte & le corps un peu élevez, tant afin de pouvoir reſpirer plus librement, que pour donner lieu aux vidanges, & principalement au ſang qui fluë pour lors, de s'écouler plus facilement, & de ne pas ſe cailler en grumeaux, qui eſtant retenus cauſeroient de grandes douleurs ; ce qui arriveroit ſi on ne luy laiſſoit la liberté de ſortir par cette ſituation, en laquelle on luy fera abbaiſſer les cuiſſes & les jambes jointes l'une contre l'autre, luy mettant quelque petit oreiller par deſſous les jarrets, ſur lequel ils puiſſent eſtre un peu appuyez. Eſtant ainſi couchée, il faut qu'elle ne ſoit pas plus d'un coſté que de l'autre, mais juſtement ſur le milieu du dos, autant qu'elle y pourra demeurer, afin que la Matrice puiſſe mieux reprendre ſa ſituation naturelle.

La coutume la plus ordinaire, eſt de faire prendre aux femmes auſſi-toſt qu'elles ſont accouchées, une once d'huile d'amandes douces tirée ſans feu, avec autant de ſyrop de capilaires, le tout meſlé enſemble ; ce qui ſert pour adoucir & lenir interieurement la gorge, qui a eſté échauffée & enroüée par les continuelles lamentations, par les cris, & par les grands efforts de retenir ſon haleine, que la femme a faits pendant tout ſon travail ; comme auſſi afin que l'eſtomac & les inteſtins en eſtant enduits, n'en ſoient pas tant travaillez de douloureuſes tranchées. Mais cette drogue fait ſi mal au cœur à quelques femmes, qu'eſtant forcées de la prendre avec averſion & grand dégouſt, elle eſt capable de leur faire plus de mal, que de les ſoulager en autre choſe : C'eſt pourquoy on n'en donnera qu'à celles qui le ſouhaittent, & qui n'en ont aucun dégouſt. J'eſtime bien mieux pour ce ſujet, un bon boüillon, qu'on fera prendre à la femme auſſi-toſt qu'elle ſera un peu remiſe de la grande émotion de ſon accouchement ; parce qu'il luy ſera beaucoup plus agreable & plus profitable qu'une telle drogue ; & luy ayant accommodé & penſé ſon ventre, ſes mammelles, & ſes parties baſſes de la maniere que nous allons dire au Chapitre ſuivant, on la laiſſera auſſi-toſt repoſer & dormir ſi elle peut, ſans luy faire aucun bruit, ayant bien clos les rideaux de ſon lit, & fermé les portes & les feneſtres de ſa chambre, afin que ne voyant aucune clarté elle s'aſſoupiſſe plus aiſément ; car c'eſt une tres-mauvaiſe methode que celle d'empeſcher durant quelque temps les femmes de dormir aprés qu'elles ſont accouchées, n'y ayant rien qui puiſſe mieux

Je ne fait Jamais prendre que de bouillon ou a son deffaut parceque souvent la [illegible] fait que lon en manque dans les meilleurs maisons Je suplee par un laict bouilly L'huille damande Est une trop mauvaise chose pour En donner Il y a quantité de gens qui se font un scrupule de laisser dormir une femme au moment quelle Est acouchée quand les choses que lon me propose ne sont que tres peu ou point oposée a la santé ou a l'avantage de l'acouchée Je les permet aussy volontiers que Je suis Inexorable Et sans accommodement quand Il y a le moindre sujet de crainte ou de risque quelque fois un peu de complaisance fait beaucoup de plaisir.

rétablir leurs forces abbatuës, & calmer les accidens causez par la grande agitation du travail, que le dormir naturel. Mais si l'accouchement avoit esté fascheux, on se gouverneroit en ce cas, selon que les accidens le requiereroient, comme il sera cy-aprés déclaré; car ce que nons avons dit en ce lieu, est seulement la regle de celuy qui est naturel, & auquel il ne s'est rencontré aucune difficulté extraordinaire.

CHAPITRE II.

Des remedes convenables aux parties basses, au ventre, & aux mammelles de la nouvelle accouchée.

COMME les parties basses de la femme reçoivent une tres violente distension par la sortie de l'enfant, & principalement dans le premier accouchement, on doit à cause de cela empescher qu'il n'y survienne inflammation. C'est pourquoy aussi-tost qu'on aura nettoyé son lit des immondices de l'accouchement, & qu'elle y aura esté mise dans la situation que nous avons dite au précedent Chapitre, on luy appliquera exterieurement sur l'entrée de toute la partie honteuse, un cataplasme anodin, composé de deux onces d'huiles d'amandes douces avec deux œufs frais, y mettant le blanc & le jaune, qu'on fera cuire ensemble sur les cendres chaudes, dans une écuelle d'argent ou autre, remuant le tout avec une cueillere, comme pour faire des œufs brouïllez, jusqu'à ce qu'il soit cuit en consistance de cataplasme mollet, lequel estant étendu sur un linge, on luy mettra mediocrement chaud sur la partie, aprés en avoir osté le linge avec quoy on l'avoit bouchée aussi-tost qu'elle a esté accouchée, & l'avoir nettoyée des grumeaux de sang qui y pourroient estre restez. Ce remede est fort temperé, & propre pour appaiser la douleur que les femmes ressentent ordinairement en ces lieux, à cause de la violence qui leur a esté faite par la sortie de l'enfant : On le doit laisser trois ou quatre heures, aprés quoy on le renouvellera une seconde fois, si besoin est, pour autant de temps. Ensuite de cela on fera une décoction avec orge, graine de lin, & cerfeuïl, ou avec aigremoine, guimauves & violiers; avec quoy, l'ayant fait tiédir, on estuvera deux ou trois fois par jour, pendant les cinq ou six premiers de la couche, toutes les lévres de la vulve, pour les nettoyer du sang & des autres excrémens qui

Ceux ne prescrire aucune situation a la femme nouvellement accouchée que celle ou elle se trouve le plus commodement et a son aise, c'est cela la plus grande paruenir du monde que ces oeufs avec cet huille c'est tout au plus quand j'y fais mettre du laict doux pour apaiser la douleur quand j'y en a ou du bien les deux ou le troisieme jour faisant — bouillir dans leau ou lautre une poignée de cerfeuil avec quoy je fais bassinner la partie sou a locasion de la douleur ou pour y procurer la propreté en ostant tout ce qui peut s'etre deseiché en ce lieu la et cela une seule fois chaque jour s'il y a des femmes qui ressentent de vives douleurs en ces parties la apres la sortie de lenfant

mais qui ne peuvent effacer qu'avec le temps qui est pour l'ordinaire fort long sans le secours d'aucun remede. En effect ce remede que m[onsieu]r conseille est il aplique au lieu ou la douleur se fait sentir non. Pour l'huille pouvoit elle s'accommoder avec les vidanges encor

proviennent des vidanges. Cét étuvement sera bon aussi pour temperer & appaiser la douleur de ces parties. Quelques personnes se servent pour ce sujet de lait tiéde; mais la pluspart des femmes usent simplement d'eau d'orge & de cerfeuïl.

On ne doit pas dans le commencement se servir d'aucune chose qui puisse restraindre les vidanges; mais aprés que quinze jours seront passez, & que les purgations auront flué assez abondamment, on pourra user de quelque remede qui commence à fortifier ces parties; à quoy sera propre la décoction faite avec les roses de Provins, les feüilles & les racines de plantain, & l'eau de forge; & lorsque les vidanges auront eû leur évacuation entiere & suffisante, comme il arrive pour l'ordinaire, aprés le dix-huitiéme ou vingtiéme jour, on se servira d'eau de Myrthe, ou bien on fera pour celles qui le souhaittent une lotion fort astringente, qui sera propre à fortifier & à restraindre ces lieux qui ont esté beaucoup relaschez, tant par la grande extension qu'ils ont reçuë, que par les humiditez dont ils ont esté abreuvez pendant un si long-temps. Ce remede sera composé d'écorce de grenade, *une once & demie* de noix de cyprés, *une once* glands de chesne, *demie once* terre sigilée, *une once* roses de Provins, *une poignée* & alun de roche, *deux dragmes*, lesquelles choses on fera infuser durant toute la nuit dans cinq demy-septiers de gros vin austere, ou bien de peur qu'il ne soit trop piquant, on meslera une partie d'eau de forge avec ce vin; aprés quoy on fera boüillir le tout jusques à ce qu'il soit réduit à une pinte, & on le passera ensuite dans un linge, en l'exprimant fortement, & de cette décoction on en bassinera au soir & au matin les parties, afin de les fortifier & raffermir au mieux qu'il sera possible: je dis au mieux qu'il sera possible; car il n'y a pas lieu de les remettre jamais au mesme estat qu'elles estoient avant la portée des enfans. Ne nous arrestons pas davantage en ce lieu, & passons aux remedes convenables au ventre de la nouvelle accouchée.

La pluspart des Auteurs veulent qu'incontinent aprés l'accouchement on mette sur le ventre de la femme la peau d'un mouton noir, écorché tout vif pour ce sujet, & qu'on l'y laisse quatre ou cinq heures; d'autres veulent que ce soit celle d'une liévre. A la verité je croy bien qu'à raison de la chaleur naturelle de telles peaux, ce remede ne seroit pas mauvais; mais aussi je craindrois que peu de temps aprés elles n'apportassent plus d'incommodité à la femme qu'elles ne luy seroient utiles; & qu'elles ne luy causassent par leur humidité en se refroidissant quelque frisson, qui se-

moins mais bien le laict ou le vin selon le besoin l'un ou l'autre s'accommode a merveille. C'est une autre invention aussi mal trouvee que cette decoction astringeante. La nature prend soin de retablir les choses en leur estat [...] en fait si peu d'attention a ce qu'il dit en cet endroit qu'il conseille a l'accouchee dans la suitte de se baigner pour se retablir entierement. Est ce decoster de quelle utilite pretend il donc que soit cette decoction astringeante car s'il la conseille dans le dessein de reserrer les parties qui selon luy doivent estre relaschees par le meme moyen il relachera les parties par l'usage du bain. Je conseille que l'on se serve de vin ou d'eau d'orge avec le cerfeuil. Je ne m'y importe n'ayant aucun dessein de reserrer n'y de relacher mais seulement de tenir les parties dans une grande proprete. La nature a soin du reste.

Je ne me suis jamais servi d'aucune ambrocation ny remede au ventre d'aucune femme, cete vne mommerie & charlatannerie espouuentable jamais femme ne sest pleinte

d'aucun effet facheux au ventre ny ailleurs du nombre infiny que j'ay accouchées. La moindre odeur de civette seroit capable de faire mourir une femme, je la deffends sur toute chose cela estant des pauvretez condamnables.

roit tres-préjudiciable, en causant suppression des vidanges qui devroient s'écouler; outre que c'est un remede de trop grand appareil; car à chaque femme, qui accoucheroit, il faudroit qu'il y eust toûjours un boucher tout prest, ou une autre personne qui sçust faire promptement telle operation, & qu'il fust pour ce sujet dans la chambre mesme, ou à tout le moins dans le logis, afin de pouvoir avoir cette peau toute chaude pour s'en servir comme il est dit. Plusieurs veulent aussi qu'on mette sur le nombril de la femme une petite emplastre de *Galbanum*, au milieu de laquelle il y ait un peu de civette, & que cela soit propre (à ce qu'ils s'imaginent) à tenir la Matrice en état; parce que se réjoüissant d'une telle odeur, elle se releve d'elle-mesme pour s'en approcher: Mais comme ce remede n'est fondé que sur une opinion qui est tout-à-fait superstitieuse, je ne suis pas d'avis qu'on use de telle pratique. Il suffit seulement de luy tenir le ventre bien chaudement en la situation que nous avons dite, & d'empescher qu'elle ne sente aucun froid.

ce seroit inutilement que je parlerois du bandage puisque je ne m'en sers en aucune maniere que je le regarde plustost mauvais qu'utille ne remplissant aucune des intentions pour lesquelles on l'employe, le qui loin d'exprimer les vidanges contenues dans la matrice seroient plustost au contraire en y causant

A l'égard du bandage qui est convenable à la femme accouchée, il doit estre fort lasche le premier jour, quand le travail a esté rude; à cause que pour le peu qu'il pourroit comprimer le ventre, il incommoderoit grandement la femme qui l'a fort douloureux en ce temps, comme aussi la Matrice qui a esté beaucoup travaillée; c'est pourquoy on observera qu'il soit simplement contentif dans le commencement, & dans tout le temps qu'il s'ecoule quelque vidange de la Matrice. Les Sagefemmes veulent qu'il serve par le moyen des compresses, tant pour relever la Matrice & la tenir en estat, que pour en exprimer de tous costez les vuidanges qui doivent estre évacuées; & les Gardes abusées de telle croyance, serrent quelquefois tant le ventre de leurs accouchées, qu'elles font contusion avec leurs grosses compresses à la Matrice qui est fort douloureuse dans les premiers jours, dont s'ensuit une inflammation tres-dangereuse. Ce bandage & ces compresses ne peuvent pas avoir aucune prise pour relever la Matrice ainsi qu'elles s'imaginent; d'autant que son fond, qui est la principale partie, estant vague dans la cavité de l'hypogastre, ce qui est appliqué sur le ventre, ne peut point la tenir stable; ce que ne permet pas outre cela, l'interposition de la vessie qui est située sur elle. Pour ce qui est de l'opinion qu'elles ont qu'un tel bandage sert encore à exprimer les vidanges de la Matrice, il faut qu'elles se desabusent de cette erreur; car il n'en arrive pas de mesme que lors qu'en pressant dans une

inflamation par une trop forte compression ou tout au moins incommodant la femme accouchée par la pesanteur que ce seul bandage avec ses compresses peut produire. Une grande nappe ou un petit draps en double est tout ce dont je me sers avec un linge en plusieurs double sur la partie

Je me trouve emerveillé de cette methode toute simple quelle est un leurre que ce cataplasme anodin qui ne peut meme s'appliquer sur la partie malade amoins que d'une précaution qu'on ne peut prendre et de plus est quil sempuantiroit en respect

une serviette la viande boüillie, on en fait sortir le jus ; parce que cette évacuation des vuidanges est entierement un œuvre de nature, que la forte compression, au lieu d'y aider, empescheroit par la douleur qu'elle causeroit à la Matrice, & par l'inflammation qui y surviendroit. Sans nous arrester donc à la maniere ordinaire de faire ce bandage, nous nous en servirons selon que la raison le requiert, & non selon la mauvaise coûtume qu'ont les Gardes, desquelles la methode est de mettre premierement sur le ventre une compresse pliée en quatre ou cinq doubles, de figure triangulaire, pour relever (à ce qu'elles pretendent) la Matrice, & quelquefois deux autres roulées fort ferme aux deux costez vers les aînes, pour la tenir en état, de peur qu'elle ne vacille & ne panche plus d'une part que d'autre, avec encore une autre quartée, large de tout le ventre, qu'elles posent sur la premiere ; aprés cela elles font leur bandage d'une serviette pliée en deux ou trois doubles, de la largeur d'un quartier d'aulne, avec quoy elles serrent & compriment ainsi le ventre.

de temps et chatouille ne se peuvent accommoder avec les liqueurs qui coulent la sortie de ces parties qui empecheroient leur action et toutes ces sortes de fagotages me sont en horreur

J'approuve fort volontiers qu'on se serve de ce bandage & d'une bonne grande compresse quarrée sur tout le ventre, pourveû qu'il ne soit que simplement contentif durant les douze ou quinze premiers jours, afin de le tenir seulement en estat ; observant cependant de le défaire chaque jour de temps en temps, pour faire une onction sur le ventre de la femme (s'il estoit douloureux & qu'elle y eust des tranchées) avec la seule huile d'amandes douces que je prefere à toutes les pommades des charlatans ; mais aprés ce temps on le pourra serrer peu à peu, pour ramener & ramasser les parties qui ont esté grandement étenduës par la grossesse ; ce qui se peut faire seurement pour lors ; car la Matrice par l'évacuation des vuidanges qui se sont écoulées, est tellement diminuée & appetissée, qu'elle ne peut pas estre trop comprimée par ce bandage, si l'on ne le serre que bien moderément, comme on doit toûjours faire, ne suivant pas la mauvaise coûtume qu'ont la pluspart des gardes, qui croyant mieux & plus promptement raccommoder la taille du ventre de leur accouchée, le serrent si fort, pour en diminuer la grosseur, que la Matrice, au lieu de se rétablir en sa situation naturelle est poussée en bas par la trop grande compression de ce bandage, ce qui est souvent cause que la femme en reste long-temps fort incommodée d'une grande pesanteur de Matrice, & que son ventre, au lieu de diminuer, en est rendu encore plus gros ; à cause de la fluxion que ce douloureux sentiment de pesanteur entretient en cette

Encor un coup et une fois pour toutes l'embrocation est inutile une femme heureusement accouchée n'en a aucun besoin. Si le bandage n'est point serré il est d'aucune utilité s'il l'est il cause de la douleur des sentiment inflammation et la fieure s'il l'est serré il peut causer une precipitation de la matrice la nature se retablit a merveille quand elle n'est interrompue de rien

partie, & dans toutes celles qui luy sont voisines. L'experience journaliere nous fait mesme connoistre, que le ventre de la pluspart des femmes accouchées, & principalement de celles qui se le font ainsi trop serrer, reste ordinairement gros, & ne se remet pas en son estat naturel, qu'aprés la premiere évacuation de leurs mois. Venons maintenant à ce qu'il convient faire aux mammelles.

Si la femme ne veut pas estre nourrice, on mettra sur ses mammelles des remedes propres à faire évader le lait, desquels nous parlerons cy-aprés. Mais si elle desire l'estre, on se contentera de luy tenir le sein bien clos & couvert, avec linges doux & molets, qui l'entretiendront chaudement, de peur que le lait ne s'y grumelle ; & si on craint que le sang ne s'y porte trop abondamment, on y fera quelque embrocation d'huile avec un peu de vinaigre meslez ensemble, dont on trempera aussi quelque petit linge fin pour mettre dessus ; observant si la femme veut nourrir son enfant, qu'elle ne luy donne pas à tetter le mesme jour qu'elle sera accouchée ; à cause que toutes ses humeurs sont alors extrémement émeuës des douleurs & de l'agitation de l'accouchement. C'est pourquoy elle differera tout au moins jusques au lendemain à le faire ; & il seroit encore mieux qu'elle attendist quatre ou cinq jours, & mesme davantage, afin de laisser passer le plus grand transport du lait, & l'abondance des humeurs qui affluent aux mammelles dans les premiers jours, durant lesquels une autre femme luy donneroit à tetter. Parlons à present du regime de vivre, que la femme doit garder pendant tout le temps de sa couche.

Entre tout les Remedes que j'ay mis en usage pour faire evader le lait je n'ay pas trouvé qui m'aye mieux reussi qu'un linge en plusieurs doubles et fort doux dessus le sein le tenant bien clos et bien chaud sans qu'il recoive aucun air [illegible] empeche la transpiration le vinaigre en repercutif je ne m'en sers ny ne le conseille jamais

CHAPITRE III.

Du regime de vivre que l'accouchée doit observer durant tout le temps de sa couche, quand elle n'est accompagnée d'aucuns accidens.

QUOY-QUE la femme soit accouchée naturellement, il faut néanmoins qu'elle observe un bon regime de vivre, pour prevenir & empescher beaucoup de fascheux accidens qui luy peuvent arriver pendant sa couche ; dans les premiers jours de laquelle on la doit traiter en ce qui concerne son boire & son manger, presque comme si elle avoit la fiévre, pour faire enforte qu'elle ne luy vienne pas, d'autant qu'elle y est pour lors toute disposée ; aussi luy

arrive-t-elle souvent, pour la moindre faute qu'elle peut commettre en son regime.

Il ne faut pas à cét égard estre du sentiment de la pluspart des Gardes, qui disent qu'on doit bien nourrir les femmes accouchées, tant pour reparer les forces diminuées par la grande fatigue de leur travail, & par la quantité du sang qu'elles ont perdu dans leur accouchement, & de celuy qui s'évacuë encore ensuite, à raison de quoy elles croyent qu'il faut manger, afin d'en refaire d'autre, que pour leur remplir aussi le ventre qu'elles ont tout vide, aprés que l'enfant en est dehors. Mais il vaut beaucoup mieux suivre en cela le conseil qu'*Hipocrate* nous donne dans l'Aphorisme 10. du second Livre, auquel il dit, *impura corpora quò plùs nutriveris, eò magis læseris,* tant plus vous nourrissez les corps impurs, d'autant plus vous les blessez. Or il est certain que la femme nouvellement accouchée est de cette espece, comme nous le pouvons connoistre par la quantité de vidanges & de superfluitez qui s'écoulent de sa Matrice en ce temps; auquel pour ce sujet elle doit vivre fort sobrement, principalement aux trois ou quatre premiers jours; durant lesquels elle sera nourrie seulement avec de bons boüillons au veau & à la volaille, œufs frais, & bonne gelée, sans user d'aucuns alimens solides dans ce commencement; mais lors que la plus grande abondance de son lait sera un peu passée, elle pourra avec plus de seûreté manger quelque peu de potage à son disner, & quelque petit morceau de chapon boüilly, ou de poulet rôti, selon son appetit; aprés quoy ne luy arrivant aucun accident, on luy donnera peu à peu plus largement de la nourriture; pourveû cependant que ce soit un tiers moins, qu'elle a coûtume d'en prendre quand elle est en parfaite santé, & que les alimens qu'on luy donnera pour lors, soient viandes de bonne & facile digestion, sans luy permettre d'user de ces gasteaux, tartes, & autres patisseries qui se mangent ordinairement à la collation qui se fait ensuite du Baptesme de l'enfant. Pour son boire il sera de tisanne, faite avec le chiendent, l'orge, & la reglisse, ou à tout le moins d'eau boüillie, prenant bien garde à ne la luy pas donner froide; elle pourra aussi (pourveû qu'elle n'ait pas de fiévre) boire un peu de vin blanc bien trempé d'eau, aprés les cinq ou six premiers jours seulement.

Quoy-que nous prescrivions en general un tel regime pour toutes celles qui sont nouvellement accouchées, il y en a toutefois qui ne le doivent pas observer si exactement; comme sont les femmes de grand travail, lesquelles estant d'un temperament tres-fort &

robuste, doivent estre nourries un peu plus pleinement; à qui néanmoins, si on ne change la qualité de leurs alimens ordinaires, on en doit retrancher la quantité; ayant toûjours égard en toutes personnes à la coûtume. C'est ce que le mesme *Hipocrate* nous enseigne en l'Aphor. 17. du 1. Liv. où il dit, *animadvertendi sunt quibus semel, aut bis, & quibus copiosior, aut parcior, aut per partes cibus est offerendus; dandum verò aliquid tempori, regioni, ætati, & consuetudini.* Il faut bien aviser & remarquer les personnes à qui on doit donner de la nourriture une seule fois, ou deux, comme aussi à qui on en doit donner plus ou moins, ou peu à peu; mais il faut accorder quelque chose au temps, au païs, à l'âge, & à la coutume. Ce que nous avons dit doit suffire pour l'ordonnance de son boire & manger.

L'accouchée se doit aussi tenir en grand repos dans son lit, couchée sur le dos, la teste un peu élevée, sans se tourner si souvent de costé & d'autre; afin que la Matrice se raffermisse mieux dans sa premiere situation: elle ne prendra en ce temps aucun soin de son ménage; mais elle en confiera la charge à quelqu'une de ses parentes ou amies; elle parlera le moins qu'elle pourra, & que ce soit à voix basse; & on ne luy rapportera aucune mauvaise nouvelle qui luy puisse donner de la tristesse; car toutes ces choses causent tant d'émotion & de trouble aux humeurs, que la nature ne les pouvant dominer, n'en peut aussi faire l'évacuation necessaire, au sujet dequoy la mort est arrivée à plusieurs.

Les femmes bourgeoises ont une tres-mauvaise coûtume dont elles se devroient abstenir; qui est qu'elles font ordinairement baptiser leurs enfans le deuxiéme ou le troisiéme jour aprés leur accouchement, ensuite de quoy toutes leurs parentes & amies viennent faire la collation dans la chambre de l'Accouchée; où estant, elle est obligée de tant parler & répondre au compere & à la commere, & à tous venans, durant une aprés-dînée entiere, pour faire les complimens de cette cérémonie, qu'elle en a la teste toute étourdie; & quoy-qu'il n'y ait personne dans la compagnie qui ne boive à sa santé, elle la perd néanmoins par le bruit qu'on luy fait aux oreilles; outre aussi qu'elle est souvent contrainte par honneur de s'abstenir de demander le bassin, ou ses autres necessitez, pour raison de quoy elle est grandement incommodée; & cela se pratique justement dans le temps qu'elle devroit avoir plus de repos; car c'est vers ce troisiéme jour que le lait se porte plus abondamment aux mammelles; c'est ce qui fait que le lendemain de ce jour de feste elle a souvent une grosse fiévre, pour s'y estre trop tourmentée. J'approu-

ve fort qu'on baptise l'enfant le plutost que faire se pourra ; mais il faudroit differer ce festin jusques à ce que l'accouchée se portast bien ; ou à tout le moins on le devroit faire en un lieu d'où elle n'entendit aucun bruit, & n'en vist pareillement rien, de peur de l'incommoder de la sorte, & pour éviter qu'elle ne fust tentée par ces sortes de pâtisseries qui s'y mangent, desquelles elle ne doit point gouster, d'autant que tels mets sont grandement étouffans, & de trop difficile digestion.

On fera en sorte de luy tenir toûjours le ventre libre avec clysteres, luy en donnant à tout le moins de deux jours l'un ; lesquels serviront non seulement pour évacuer les gros excremens, mais aussi pour attirer d'autant plus les vuidanges en bas. Aprés que la femme aura vécu d'un tel regime durant trois semaines (qui est à peu prés le temps auquel elle s'est purgée de la plus grande partie de ses vuidanges) avant que de se relever, pour achever de nettoyer d'autant plus les lieux, devant que d'y rebastir en y travaillant sur nouveaux frais, on luy donnera une petite medecine, qu'on reïterera si besoin est, composée de l'infusion de deux drachmes de séné tout au plus, d'une demi-once de casse mondée, & d'une once de syrop de chicorée composé de rhubarbe, ou quelque autre dont la composition soit convenable au temperament & à la disposition de l'accouchée ; laquelle medecine servira pour purger l'estomac & les intestins, des mauvaises humeurs que la nature n'a pas peû évacuer par la Matrice, comme elle a fait les autres superfluitez qui s'en sont écoulées ; ce qu'estant fait, s'il ne luy reste aucune indisposition, on la pourra baigner une ou deux fois, pour la décrasser de toutes les immondices, dont elle peut avoir eû la superficie du corps enduite durant ses couches ; ensuite de quoy on luy laissera le soin de se gouverner elle-mesme suivant sa coûtume.

Je ne peux pas au sujet de la purgation qui convient, comme j'ay dit, à la femme, trois semaines aprés estre accouchée, m'empescher de blasmer le mauvais conseil qu'on donne à la pluspart des Dames de la Cour, d'attendre à prendre medecine qu'il y ait trente-cinq ou quarante jours qu'elles soient accouchées ; ce qui est souvent cause, que tant s'en faut qu'elles reçoivent aucun soulagement de la medecine qu'elles prennent en ce temps, au contraire elles en sont plus incommodées qu'elles n'estoient auparavant : Car quoy qu'il y ait des femmes à qui les menstruës ne reviennent que trois mois ensuite de leur couche, la plus grande

partie les ont aprés cinq ou six semaines : De sorte que celles qui sont du temparament de ces dernieres, venant à prendre medecine trente-cinq ou quarante jours aprés estre accouchées, & justement ou à peu prés dans le temps qu'elles sont sur le point d'avoir leurs menstruës, elles ne manquent pas d'estre plus incommodées qu'auparavant, par l'émotion & le trouble que la medecine cause en ce temps aux humeurs dont la nature est sur le point de faire une évacuation naturelle.

L'observation que je viens de faire au sujet de la purgation des femmes accouchées, n'est pas de moindre consequence pour toutes les autres femmes, qui ne doivent jamais, pour la mesme raison, prendre aucune medecine purgative, lors qu'elles sont prés du temps où elles ont coûtume d'avoir leurs menstruës : Mais si elles ont besoin de se purger, elles doivent attendre à le faire aprés l'évacuation naturelle de leur mois; car c'est seulement en ce temps que les femmes peuvent recevoir du soulagement d'un medicament purgatif, dont au contraire elles sont d'autant plus incommodées, qu'elles sont prés du temps de leurs mois, quand elles usent de remedes de cette nature.

Chapitre IV.

Le moyen de faire évader & tarir le lait aux femmes qui ne veulent pas estre nourrices.

Il y a un grand nombre de remedes dont on se sert ordinairement pour cét effet. Les uns empeschent que les humeurs n'affluent tant aux mammelles, d'autres dissipent & resolvent le lait qui y est contenu ; & les autres les raffermissent aprés que le lait s'en est évadé.

Ceux qui empeschent que les humeurs ne s'y portent si abondamment, sont l'huile & le vinaigre meslez ensemble, avec quoy on fait un liniment sur toutes les mammelles, ou l'onguent *populeum* avec le *cerat* de *Galien*, meslez en égale portion, dont on étendra un peu sur un linge, ou sur un papier gris, pour le mettre sur le sein. D'autres usent de linges trempez en verjus tiede, dans lequel aucuns font fondre un peu d'alun pour avoir plus d'astriction, & d'autres y appliquent la lie de gros vin toute pure, ou meslée avec huile.

Les remedes qui resolvent & dissipent le lait des mammelles,

Quand je dis en plusieurs endroits que je ne me sers que d'un linge en double le bien mole apliqué sur le sein pour faire perdre le laict c'est qu'aprés avoir tenté fort inutillement par un nombre infini de fois non seulement tous ceux que m.m. propose dans ce chapitre mais encor quantité d'autres et de plus puisque il n'est nécessité que le laict monte au mamelles et que la raison ne peut indiquer d'autre moyen pour les desemplir que la transpiration pourquoy donc apliquer une quantité de remede onctueux et oleagineux qui en bouchant les pores empechent la partie de transpirer qui est selon que lo

raison le fait voir ~~aler~~ contrevenir aux principes que ~~[illegible]~~ l'experience justifie journellement rien ne metant de plus dans que du Boir au sein ingladé en etant de la sorte

sont les cataplasmes composez des quatre farines, miel, & safran, qu'on fait cuire avec la décoction de cerfüeil ou de sauge. D'autres en font un de miel tout pur; & quelques autres en frotent seulement le sein, & y mettent pardessus des feüilles de choux rouges, aprés en avoir osté les grosses costes, & les avoir fait un peu amortir au feu. Il y en a qui font boüillir des füeilles de buis & de sauge en urine, dont ils fomentent ensuite les mammelles chaudement, & en trempent un linge pour mettre dessus. Mais en appliquant toutes ces choses sur le sein, & en les rechangeant, il faut sur tout bien prendre garde que la femme n'y ressente aucun froid; comme aussi de n'y pas causer inflammation & apostéme, au lieu d'en faire évader le lait: C'est pourquoy on choisira les remedes refrigerans, refrenans, repercussifs, ou resolutifs, selon que les differentes dispositions le requiereront.

Je connois des femmes qui tiennent pour grand secret, & pour chose tres-certaine, & propre à bien faire évader leur lait, de mettre & vétir tout chaudement la chemise de leur mary, aussitost qu'il l'a ostée de dessus son corps, & de la garder jusques à ce que le lait soit écoulé; mais s'il s'évade pendant ce temps, c'est superstition de croire que cette chemise en soit la cause, & qu'elle produise un tel effet; cela vient plûtost de ce que toutes les humeurs du corps ayant pris d'elles-mesmes un autre cours qu'aux mammelles, n'y affluent plus de jour en jour en si grande abondance: C'est pourquoy en se servant de tous ces remedes, on ne doit pas obmettre le principal, qui est de faire en sorte qu'elles se portent en bas, procurant pour ce faire une bonne & ample évacuation des vuidanges; & pour y aider, on doit aussi tenir le ventre libre avec clysteres qui puissent les provoquer; & que la femme se tienne en grand repos, sans remuer les bras que le moins qu'elle pourra; parce que les principaux muscles qui les font mouvoir, estant situez sous les mammelles, ne peuvent faire leur action, sans agiter le sein, qui est fort douloureux durant les premiers jours aprés l'accouchement: Ainsi faisant, le lait s'évadera facilement.

Les remedes qui sont propres à raffermir les mammelles sont astringens; mais on ne doit pas s'en servir que trois semaines aprés l'accouchement, lorsque le lait en est bien évadé. L'eau de Myrthe est propre à cét usage: Ayant un peu fait tiedir de cette eau, on y trempera un simple linge bien doux, qu'on mettra sur les mammelles; ou bien on les oindra d'huile de gland, dont la pluspart des Dames ont coûtume de se servir pour cette intention. Mais ces

ceci fait parfaitement bien voir le peu de sens de la plus grande partie des femmes quoyque je trouve cette raison toute superstitieuse qu'elle en aussi avantageuse que tous les remedes que on en indique car puisque c'est une necessité absolue que le lait monte aux mammelles et qu'aucun remede ne l'en peut empescher et qu'en suitte il s'évade de meme de quoy sert il donc d'y en mettre et pourquoy apres en avoir éprouvé de tant de sortes tous egalement inutils

pourquoy ne le pas tenir a un linge comme je le fais puisque lon y trouve autant davantage qu'il y en a a tous ces remedes graisseux onctueux et d'odeurs quelquefois insupportable et meme dangereux ce que j'en peux dire c'est que lon veut estre trompé et que la plus grande partie des gens sont fourbes et trompeurs

ſortes de remedes ſont ordinairement plus propres pour la decoration, qu'ils ne ſont convenables pour la ſanté, à laquelle ils peuvent meſme quelquefois préjudicier ; car en reſſerrant & bouchant les pores de la partie, ils empeſchent la libre tranſpiration des humeurs ſuperfluës qui croupiſſant aux mammelles, en endurciſſent les glandes qui s'en abbreuvent, & y cauſent quelquefois dans la ſuite des tumeurs douloureuſes & des apoſtêmes.

Tout ce que nous avons dit juſques icy dans les premiers chapitres de ce troiſiéme livre, ſe doit ſeulement pratiquer quand la nouvelle Accouchée n'eſt accompagnée d'aucune indiſpoſition ; car s'il luy en arrive, on ſe doit comporter d'une autre maniere, & ſelon que les accidens le requiereront. C'eſt maintenant de quoy nous allons parler dans les chapitres ſuivans.

CHAPITRE V.

De la perte de ſang qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons parlé au chapitre 21. du premier livre, de la perte de ſang qui précede l'accouchement, & au chapitre 28. du ſecond livre de celle qui l'accompagne, & montré que le ſeul moyen d'y remedir lors qu'elle eſt grande, eſt d'accoucher la femme le plutoſt qu'il ſera poſſible ; il faut à preſent voir ce qu'il convient faire à celle qui ſurvient incontinent, ou peu aprés l'accouchement, à cauſe que les orifices de tous les vaiſſeaux de la Matrice, qui ſont devenus trois ou quatre fois plus amples durant la groſſeſſe qu'ils n'eſtoient auparavant, ſont recemment ouverts par le détachement de l'arrierefaix qui eſtoit joint & attaché contre eux. Ce ſang fluë pour lors d'autant plus abondamment qu'il eſt ſubtil & échauffé naturellement, ou par l'agitation d'un long & rude travail, & que la femme eſt avec cela fort ſanguine & plethorique, & qu'elle a les vaiſſeaux de la Matrice plus gros. J'ay beaucoup de fois remarqué que les femmes qui ont de gros enfans, ſont fort ſujettes à de grandes pertes de ſang, auſſitoſt qu'elles ſont accouchées, qui ſont quelquefois ſi abondantes, qu'elles en tombent en de frequentes foibleſſes ; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrierefaix, dont les vaiſſeaux ſont auſſi fort gros, & proportionnez à ceux de la Matrice ; outre que le travail de ces femmes eſtant toûjours fort penible, à cauſe de la groſſeur de leur enfant, qui ne peut pas eſtre pouſſé au dehors que par un grand nombre

c'est n'a pas trouvé dans tous les accidens qu'il advient pour cause de la perte de sang qui avient a la femme apres etre accouchée, n'a pas trouvé la vraye raison qui le cause et la voicy d'autant plus qu'un enfant est gros d'autant plus la matrice a estendue et par consequent les vaisseaux sont plus ouverts en sorte que cette matrice s'estend ne se pouvant contracter sitost que quand l'enfant est petit elle se trouve necessité qu'il se perde une plus grande quantité de sang puisqu'il ne s'arrête que par la contraction de la matrice

nombre de tres-fortes douleurs, tout leur ſang eſt exrrémement échauffé par la grande agitation de leur travail, & pour ce ſujet d'autant plus diſpoſé à couler avec abondance immediatement aprés l'accouchement. Pour éviter un pareil accident, ces ſortes de femmes doivent ſe faire ſaigner du bras deux ou trois fois durant le cours de leur groſſeſſe, & meſme quelquefois dans le commencement de leur travail; afin que la plénitude du corps ayant eſté un peu diminuée, le ſang & les humeurs ne ſe portent pas tout d'un coup en ſi grande abondance vers la Matrice, dans le temps du détachement de l'arrierefaix.

Cét accident peut ſouvent arriver pour avoir détaché l'arrierefaix avec trop de promptitude & de violence. Il eſt auſſi quelquefois cauſé de ce qu'il en reſte quelque portion dans la Matrice, ou bien quelque eſpece de faux-germe; car pour lors en s'efforçant de l'expulſer, elle exprime & fait fluer le ſang hors des vaiſſeaux nouvellement ouverts; & quelquefois un gros grumeau de ce ſang caillé demeurant dans le fond de la Matrice peut produire le meſme effet; lequel à cauſe de la diſtention qu'il en fait, excite ſouvent des douleurs pareilles à celles que la femme avoit pour accoucher, qui la tourmentent juſques à ce qu'elle l'ait vidé, aprés quoy elle eſt ſoulagée; mais quelquefois le ſang ne laiſſant pas encore de toujours couler, & demeurant dans le fond de la Matrice, il s'en fait de nouveaux grumeaux, qui ſont cauſe que l'accident recommence comme auparavant, & qu'il continuë ainſi par pluſieurs fois; dans l'intervalle deſquelles il fluë au dehors ſeulement quelque ſéroſité de ce ſang retenu qui ſe diſſout; ce qui fait croire à ceux qui ne ſe connoiſſent pas bien en l'Art, que le flux eſt ceſſé, quoy qu'il coule toûjours au dedans, où il eſt arreſté par une portion qui s'y eſt ainſi coagulée; mais quand ce caillot vient à tomber, on le voit ſortir derechef tout pur, & avec abondance.

La perte de ſang eſt un accident plus dangereux que tous les autres qui peuvent arriver à la femme nouvellement accouchée, & qui la conduit ſi promptement au tombeau, quand il ſort abondamment, qu'on n'a pas ſouvent le temps d'y pouvoir remedier C'eſt pourquoy on ſe dépeſchera au plûtoſt en cette occaſion de faire les choſes convenables, tant pour l'arreſter, que pour le détourner des lieux d'où il ſort.

Pour ce ſujet on aura égard à ce qui peut exciter un tel flux de ſang. Si c'eſtoit quelque eſpece de faux-germe, ou une portion de l'arrierefaix, ou des caillots de ſang reſtez en dedans qui en fuſſent

cause, on fera promptement son possible de les tirer dehors, ou d'en procurer aussitost l'expulsion; mais si le sang ne laisse pas de couler toûjours, quoy qu'il ne reste rien dans la Matrice; pour lors la femme sera saignée du bras, si ses forces sont suffisantes; observant durant la saignée de fermer par intervalles l'ouverture de la veine, afin de mieux faire diversion du sang sans diminuer les forces; elle sera couchée ayant le corps également situé, & non élevé, afin que le sang ne se porte point trop vers les parties inferieures. Elle se tiendra en grand repos sans se remuer d'un costé ni d'autre, pour ne pas causer agitation aux humeurs. On ne doit pareillement luy serrer le ventre avec aucun bandage, ni avec aucunes compresses posées dessus, si elle y sent de la douleur; car en le comprimant ainsi, le mal en seroit augmenté. L'air de sa chambre sera aussi un peu rafraischi, & la femme ne sera pas trop couverte en son lit, afin que la chaleur n'excite le sang à fluer de plus en plus. Tout le monde deffend en cette occasion de donner des clysteres à la femme, de peur d'attirer encore davantage les humeurs en bas; mais je me suis trouvé en plusieurs rencontres, où en ayant usé tout au contraire, les pertes de sang ont cessé par lavemens, & mesme assez forts; comme je vais expliquer, afin qu'on y prenne garde en pareille occasion.

Je fus appellé, il y a environ vingt-huit ans, pour voir une femme qui avoit esté surprise d'un grand flux de sang, incontinent apres que la Sagefemme l'eût délivrée; ce qu'elle fit avec un peu trop de violence, comme m'assura la malade, qui me dit avoir senti une tres-grande douleur dans l'instant qu'elle luy tira l'arrierefaix, qu'elle entendit mesme se détacher avec bruit. Depuis le moment qu'elle fût ainsi delivrée, elle perdit pendant cinq ou six jours continuellement une si grande abondance de sang, que j'aurois bien eû de la peine à croire qu'elle en eust pû tant vuider sans mourir, si je ne l'avois veû moy-mesme. On se servit durant tout ce temps inutilement de tous les remedes imaginables, pour pouvoir faire cesser cét accident; & comme elle se plaignoit avec cela de tres-grandes douleurs de ventre, on luy donna quelques lavemens anodins & rafraischissans, de peur que luy en faisant prendre d'autres plus forts, le sang n'en fust encore excité à fluer de plus en plus. Elle en prit quatre ou cinq de la sorte, qu'elle rendit comme on les luy avoit donnez, sans aucune matiere; ce que voyant, & préjugeant qu'elle avoit assurément quelques gros excremens retenus dans les intestins dés avant sa couche, qui ne pouvant estre évacuez

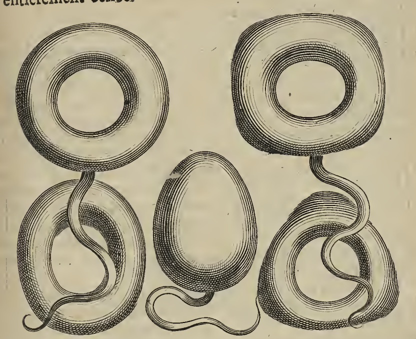
par ces clysteres anodins, luy causoient une grande colique qu'elle sentoit par tout le ventre, qui en paroissoit mesme tout gonflé; sur ce préjugé je luy en fis donner un commun & un peu fort, contre le sentiment neanmoins de plusieurs personnes, qui ne connoissant pas bien la cause de la maladie, assuroient qu'il falloit bien s'en garder; parce qu'il augmenteroit encore indubitablement (disoient-elles) la perte de sang. Mais l'issuë en fut toute contraire à leur attente; car la malade rendit avec ce lavement un plein bassin de gros excremens, qui croupissans depuis long-temps, & s'estant endurcis par leur sejour, avoient bouché le passage à beaucoup de vents qu'elle rendit aussi en mesme temps. Or les intestins pleins de ces grosses matieres estant agitez à chaque moment par ces vents, agitoient aussi, & comprimoient continuellement la Matrice; au moyen de quoy la perte de sang estoit toûjours entretenuë; laquelle cessa incontinent aprés que cette colique eût esté dissipée, par l'évacuation de ces excremens; & depuis ce temps-là m'estant trouvé en plusieurs autres occasions où le flux de sang estoit encore entretenu par mesme cause, en ayant usé de la mesme maniere, l'issuë en a esté aussi toute semblable. C'est pourquoy s'il y a quelque apparence qu'il y ait des excremens retenus de la sorte dans les intestins, on ne fera aucun scrupule de donner des clysteres qui les puissent évacuer, s'abstenant en cette rencontre de ceux qui sont astringens; car ils les endurciroient & les retiendroient encore davantage, ce qui augmenteroit ainsi faisant, la maladie.

Mais si outre cela le sang fluë continuellement; pour lors on essayera les derniers remedes, qui sont de mettre coucher la femme sur la paille fraische, avec un simple drap sans aucun matelas, afin qu'elle n'ait pas les reins si échauffez, luy mettant le long des lombes des serviettes trempées en oxycrat froid; à moins que ce ne fust en Hyver; auquel cas on le feroit un peu tiedir: On luy fera aussi prendre par la bouche du suc de pourpier seul, ou meslé parmi ses boüillons. *Galien* dit au 5. chap. du 5. livre de la Meth. avoir arresté avec l'injection de l'eau de plantain, le flux de sang de la Matrice qu'on n'avoit pas pû faire cesser durant quatre jours par aucun autre remede. J'ay connu par experience que c'estoit aussi un tres-bon remede aux pertes de sang de cette nature, de faire une ceinture de l'herbe appellée *Centinode*, ou vulgairement, *Renoüée*, & de l'appliquer fraischement autour des reins de la malade. Ainsi faisant, on arrestera un peu l'impetuosité du sang, en temperant sa chaleur, & par ce moyen on concentrera vers le principe le peu

qui en reste au corps de la femme ; & afin de luy conserver ses forces, qui s'affoiblissent extrémement par l'évacuation de ce tresor de la vie, on luy donnera de demi-heure en demi-heure un peu de bon consommé, avec quelque cuillerée de gelée, & un jaune d'œuf par intervalle, sans luy faire prendre beaucoup d'alimens à la fois, à cause que son estomac ne les pourroit pas digerer ; & son boire sera un peu de vin rouge avec de l'eau ferrée. On luy réchauffera aussi toute la region du cœur avec des linges chauds, & aromatisez de quelque liqueur propre, comme est l'eau de la Reine de Hongrie ; car par ce moyen la chaleur naturelle se rassemblant vers la region du cœur & de l'estomac, les forces en seront conservées, & restaurées en mesme temps par la distribution de l'aliment. Le seul vin peut bien dans un pressant besoin faire promptement le mesme effet ; mais comme cét effet est plus promptement produit par le vin, que par l'aliment d'un bon boüillon, ou de quelque consommé, aussi cesse-t-il plûtost que celuy qui procede de l'aliment, lequel est plus stable. Et lorsque la perte de sang aura commencé à cesser, & que la femme sera revenuë des foiblesses qu'elle luy avoit causées, elle usera pour sa boisson ordinaire, de tisanne faite avec l'orge mondé & la pimpinelle. Mais si nonobstant toutes ces choses le sang continuë toûjours à fluer ; pour lors la femme tombe souvent en syncope, & est en tres-grand danger d'en perdre bien-tost la vie ; parce qu'on ne peut pas porter aucun remede propre sur les vaisseaux ouverts en ces lieux, comme on feroit en d'autres parties ; ou si elle vient à réchapper aprés une grande perte de sang de cette nature, il luy survient souvent quelques jours ensuite un grand mal de teste qui procede du boüillonnement & de la fermentation qui se fait au nouveau sang, comme au vin nouveau ; avec une fievre qui est quelquefois continuë avec plusieurs petits frissons & redoublemens, & assez souvent intermittente ; à cause que le sang qui s'engendre nouvellement au defaut de celuy que la femme a perdu tout d'un coup en grande abondance, n'ayant pas ni la consistance, ni les autres qualitez du premier, il se corrompt pour lors tres-facilement. C'est aussi ce qui fait que ces sortes de femmes, à qui il est arrivé de grandes pertes de sang, ont ordinairement les jambes enflées, & restent assez souvent bouffies de tout le corps, durant quelques mois aprés leur accouchement ; parce que ce sang nouvellement engendré, n'est pas si spiritueux que celuy qu'elles ont perdu, & qu'il a en sa masse beaucoup de particules excrementeuses, dont toutes les parties du

corps estant abbreuvées, se tumefient facilement, & en deviennent toutes œdemateuses.

Il est bon d'observer que la plusspart des femmes ayant la premiere évacuation de leurs mois, aprés leur accouchement, bien plus abondante qu'à l'ordinaire, il y en a beaucoup qui prennent cette évacuation pour une perte de sang : Mais elle ne doit pas estre qualifiée de ce nom ; car ce ne sont que de simples mois, qui sont seulement abondans, parce que les vaisseaux de la Matrice, qui estoient devenus beaucoup plus amples dans le temps de la grossesse, n'ayant pas encore esté bien retablis & fortifiez, sont cause que cette premiere évacuation des mois a souvent coustume d'estre ainsi surabondante, aux femmes à qui elle arrive peu de temps aprés leur accouchement. Cette évacuation quelque abondante qu'elle soit n'est pas pour l'ordinaire dangereuse, quand elle ne procede que de la cause que je viens d'expliquer, & n'a point besoin d'autre remede que du repos & de l'abstinence du coït, jusques à ce qu'elle soit entierement cessée.



Ces cinq figures representent de differens pessaires propres à relever & à retenir la Matrice, pour empescher qu'elle ne tombe comme elle fait dans la descente.

CHAPITRE VI.

De la descente & chûte de la Matrice & du siege, & de la douleur des hemorrhoïdes de la Femme nouvellement accouchée.

POUR mieux faire entendre la chose, je feray deux sortes de descentes ou relaxations, comme aussi deux sortes de chûtes ou précipitations de Matrice, toutes lesquelles ne different que du plus ou du moins qu'elle est tombée ; car la descente est quand la Matrice s'abbaisse & descend seulement sans sortir, & la chûte est quand elle tombe entierement dehors.

La premiere sorte de descente ou relaxation, est celle en laquelle le corps de la Matrice tombe dans le *vagina,* en telle façon qu'en mettant le doigt on sent l'orifice interne fort proche ; la seconde espece est quand la Matrice estant encore plus abbaissée, on voit manifestement cét orifice interne paroistre à l'exterieur de la partie honteuse.

La chûte est aussi de deux sortes : En la premiere la Matrice tombe tout-à-fait dehors, sans que son fond soit néanmoins renversé, & sans qu'on le puisse voir interieurement ; mais on voit seulement son orifice, qui paroist à l'extremité d'une grosse masse charnuë qui compose le corps de la Matrice : Et l'autre chûte de Matrice qui est la plus fascheuse de toutes, est celle qu'on nomme renversement ; pour lors elle est non-seulement tout-à-fait tombée dehors, mais son fond est aussi renversé de telle façon, qu'on le voit sans orifice, à cause qu'il est pareillement retourné. La Matrice ainsi tombée semble n'estre qu'un gros morceau de chair sanglante, & comme une espece de *scrotum,* qui pend entre les cuisses de la femme ; & ce qui est étonnant en cette rencontre, est qu'on voit la maison de l'enfant qui est la Matrice, sortir par la porte, qui est son orifice interne.

La descente & la chûte de Matrice procedent ou de la relaxation, ou de la ruption de ses ligamens. Les femmes qui ont quantité de fleurs blanches sont sujettes à ces relaxations ; & ces ligamens s'étendent encore, ou se rompent dans les fascheux & violens accouchemens ; comme aussi par la trop frequente portée des enfans gros & pesans ; quelquefois par une grande toux ; par de frequens & forts éternuëmens ; pour avoir sauté, ou s'estre laissé tomber de

haut; pour aller en coche, en charette, à cheval, ou par autres voitures rudes & secoüantes; pour avoir soulevé avec grand effort quelque pesant fardeau; pour avoir trop levé les bras en les portant pardessus la teste; pour avoir fait de trop grands efforts en allant à la selle pour rendre les excrémens du ventre endurcis depuis un long-temps; pour avoir eû un flux de ventre de longue durée, avec fortes épreintes & grands tenesmes; d'autant que toutes ces choses secouënt & poussent grandement la Matrice en bas, quand elle est pleine d'enfant; & ses ligamens estant par ce moyen relaschez, ou rompus, ne la peuvent plus retenir; ce qui fait qu'elle descend & tombe facilement aprés que l'enfant en est dehors.

Quoy-que nous disions que ces ligamens se rompent par les causes que nous venons de specifier, nous ne devons pas croire qu'il s'en fasse une totale ruption; car cela seroit bien difficile; mais il se fait seulement un détachement d'une partie de leurs fibres, qui fait que leur corps s'allonge ensuite plus qu'il ne devroit. Mais la cause la plus frequente des descentes & chûtes de Matrice, est celle qui provient des violens & fascheux accouchemens; ce qui arrive principalement quand l'enfant se presente dans une situation en laquelle il ne peut pas sortir, & quand il a la teste trop grosse, ou quand l'orifice interne ne se dilate pas assez pour luy faire voye dans le temps; car pour lors la Matrice est poussée avec tant de force en bas, sans que l'enfant puisse avancer au passage, que ses ligamens en sont extrémement tiraillez & relaschez; à quoy aident encore beaucoup les clysteres trop forts, & toutes sortes de violens remedes qu'on fait prendre souvent mal-à-propos à la femme, pour luy faire expulser l'enfant mort; comme aussi quand y ayant quelque disposition premiere on tire trop fort, & tout d'un coup l'arrierefaix grandement adhérant au fond de la Matrice; & d'autant plûtost encore, si portant la main au dedans (comme on est obligé de faire pour delivrer la femme, lors que le cordon est rompu) on prend & tire au lieu de l'arrierefaix, le corps mesme de la Matrice. Nous avons montré au Chapitre neuviéme du second Livre, le moyen de ne s'y pas tromper, & d'en venir adroitement à bout.

La femme qui a une chûte de Matrice, ressent une grande pesanteur au bas du ventre, avec une difficulté d'uriner, & une extréme douleur aux reins & aux lombes, vers l'endroit où sont attachez ses ligamens; & on voit sortir des humiditez roussâtres & sanglantes à travers cette masse de chair qui luy pend entre les cuisses. La descente & la chûte de Matrice peuvent bien arriver à toutes sor-

tes de femmes, pour les causes alleguées cy-dessus, & mesme aux filles, comme je l'ay veû plusieurs fois ; mais le renversement entier ne se fait jamais qu'ensuite de l'accouchement, & principalement immediatement aprés ; à cause que pour lors son orifice interne est presque aussi étendu & dilaté que son fond ; ce qui n'est pas de mesme en un autre temps, où estant fermé, il ne luy peut pas laisser lieu de se renverser ainsi. J'ay montré au Chapitre quinziéme du second Livre, le moyen de preserver la femme de cét accident en l'accouchant, quand elle y est disposée, auquel lieu on aura recours pour en éviter la repetition.

Si on remedie promptement à la relaxation & à la chûte de la Matrice, en la reduisant & remettant en son lieu naturel, on peut facilement en esperer guerison ; & d'autant plûtost que la femme sera jeune, & la maladie recente ; mais si la femme est vieille, & qu'il y ait déja long-temps que la Matrice soit tombée, elle en est d'autant plus incurable, & la cheûte ou le renversement de Matrice qui arrive incontinent aprés l'accouchement, peut faire mourir la femme en peu d'heures, si elle n'est tres-promptement réduite, comme il arriva il y a environ vingt-deux ans à une femme alliée de Monsieur *Cantot* mon Confrere, laquelle mourut une heure & demie aprés estre accouchée, par la faute de sa Sagefemme, qui ne luy réduisit pas aussitost sa Matrice qui estoit chûte, s'estant peut-estre trompée, comme font plusieurs autres, qui ne se connoissans pas à la chose, & croyant que ce gros morceau de chair sanglante qu'elles voyent sortir de la partie honteuse, soit quelque Mole que la nature veut mettre dehors, font de violens efforts pour la tirer avec leurs mains ; ce qui cause d'insupportables douleurs, & souvent la mort à la pauvre femme, faute de la faire promptement secourir par gens bien connoissans en l'art ; car il se fait pour lors un grand flux de sang, & la Matrice ainsi tombée se tumefie tellement d'abord, qu'elle ne peut plus estre remise, & les accidens qui en surviennent sont si fascheux, que souvent la femme meurt avant qu'on y puisse remedier. La mesme chose est encore arrivée par l'ignorance & l'imprudence d'une autre Sagefemme, qui voyant que la Matrice d'une femme qu'elle venoit d'accoucher estoit ainsi tout-à-fait tombée, & ne se connoissant pas capable d'y remedier, en prit une telle épouvante, qu'elle s'enfuit aussitost du logis, pour éviter les huées que plusieurs autres femmes qui estoient presentes faisoient aprés elle, abandonnant entierement la malade en ce pitoyable estat, laquelle mourut presque aussitost, faute d'estre secouruë

couruë dans cette extréme necessité. Mais ces sortes de fautes ne sont pas seulement commises par l'ignorance de quelques Sagefemmes; car il y a des Chirurgiens qui ne sont pas quelquefois plus capables en ces matieres que des Sagefemmes, comme je l'ay bien connu en la femme d'un Chirurgien du Fauxbourg S. Germain, à laquelle un autre Chirurgien du mesme Fauxbourg, voulant, à ce qu'il disoit, extirper un corps étrange qui luy sortoit de la Matrice, avoit tellement tiré par ignorance le corps de la Matrice, dont elle avoit une descente depuis quelques années, qu'elle en mourut peu de jours ensuite, à cause de l'extréme douleur qu'il luy fit en tiraillant ainsi fortement cette partie, à laquelle il survint aussitost une grande inflammation, accompagnée de douleurs de ventre insupportables, avec une grosse fiévre, & autres accidens funestes qui la firent périr.

Pour la curation de cette maladie on aura égard à deux choses; la premiere est de réduire la Matrice en son lieu naturel, & la deuxiéme de l'y contenir & fortifier. Pour executer la premiere, qui est de la réduire, si la Matrice est tout-à-fait tombée, ou renversée, on fera devant toutes choses uriner la femme, & on luy donnera, si besoin est, un clystere doux pour évacuer les gros excrémens qui sont dans le *rectum*, afin que la réduction en soit plus facile; aprés quoy on la fera coucher sur le dos, ayant les fesses plus élevées que la teste, puis on luy fomentera avec le vin & l'eau tiedes, ou avec le lait, tout ce qui est tombé dehors, & ensuite ayant pris un linge bien mollet, on la remettra en son lieu naturel, la repoussant avec la main peu à peu de costé & d'autre; & si la chose fait trop de peine, à cause que ce qui est sorti est déja fort gros & tumefié, on l'oindra d'huile d'amandes douces, pour le faire rentrer plus facilement; observant aprés en avoir fait la reduction, d'essuyer cette huile le mieux qu'il sera possible, pour éviter la récidive. Mais si la Matrice ainsi faisant, demeure dehors sans pouvoir estre remise, à cause qu'elle est excessivement enflammée & tumefiée (ce qui arrive quand on est trop long-temps sans y faire les remedes necessaires, pendant quoy elle est continuellement salie & abreuvée de l'urine, & des autres excrémens qui contribuent beaucoup à sa corruption) pour lors il y a grand danger qu'elle ne tombe tout-à-fait en gangrene, & que la femme n'en meure ensuite. Néanmoins *Aëtius* & *Paul Æginete*, disent qu'on a veû échaper des femmes, à qui pour un tel accident on avoit entierement extirpé la Matrice. *Paré* rapporte quelque histoire semblable; ce que fait pa-

reillement *Rousset* en son enfantement Cesarien, mais cela arrive tres-rarement.

Quant à ce qui est du second moyen de la curation de cette maladie, lequel consiste à retenir la Matrice en son lieu, & à la fortifier aprés l'y avoir remise, cela se fera par une situation convenable. La femme pour ce sujet se tiendra couchée sur le dos, ayant les fesses un peu hautes, les jambes un peu croisées, & les cuisses jointes l'une contre l'autre, afin d'empescher qu'elle ne retombe. J'ay veû quelques femmes se servir à ce dessein d'une éponge, qu'elles introduisent dans le *vagina*; mais je n'en trouve pas l'usage bon; à cause que l'éponge retient tous les excrémens de la Matrice dont elle s'abreuve; lesquels pour le peu qu'ils sejournent dans ce cloaque, acquierent une corruption qui augmente beaucoup leur acrimonie. C'est pourquoy le plus seur sera de luy mettre un pessaire dans le col de la Matrice, pour la tenir en estat. Il faut néanmoins observer que les descentes de Matrice où l'orifice interne ne tombe point jusques hors des lévres de la partie honteuse, en sorte qu'il paroisse à la vûë, n'ont pas besoin d'aucun pessaire. C'est pourquoy il ne faut pas s'en servir en ces sortes de pretenduës descentes ou relaxations de Matrice, qui procedant seulement de ce que la Matrice estant abreuvé & gonflée des humeurs dont l'évacuation est supprimée, y causent un sentiment de pesanteur; ce qui fait qu'en ces dispositions le globe de la Matrice estant beaucoup plus tumefié qu'à l'ordinaire, on sent son orifice interne fort proche de l'exterieur: Car bien loin que le pessaire fust utile pour lors, il ne serviroit qu'à incommoder la femme, par la douloureuse compression qu'il feroit à la Matrice ainsi tumefiée.

On fait de quatre ou cinq sortes de pessaires, qui peuvent servir pour le mesme dessein, dont on voit les differentes figures au commencement de ce Chapitre. Les uns sont ronds, & un peu oblongs, en figure d'œuf, de grosseur & longueur du col de la Matrice, dans lequel on les laisse, aprés les y avoir introduits; mais ceux-là remplissant toute la capacité du *vagina*, & n'estant pas percez, empeschent encore que les excrémens de la Matrice ne puissent avoir une libre issuë; outre cela, ils sont sujets à tomber souvent dehors, & principalement dans le temps des menstruës; c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas si utiles, ni si commodes que les autres, qu'on fait avec un morceau de liege, afin qu'ils soient plus legers. Ils doivent estre en figure de cercle épais, semblable à celle d'un petit bourlet, & estre percez dans leur milieu d'un assez grand trou, lequel sert

tant pour y loger, appuyer, & recevoir l'orifice interne de la Matrice, que pour donner passage aux vidanges qui s'en évacuent. Il faut que ces sortes de pessaires (qui sans doutent sont preferables à tous les autres qu'on a inventez jusques à present) soient recouverts de cire blanche, pour empescher qu'ils ne se corrompent, & afin qu'ils en soient plus unis, & que par ce moyen ils ne puissent pas blesser la femme qui s'en servira ; & ils doivent estre assez larges, afin qu'estant introduits avec un peu de force, ils puissent plus facilement tenir ; on peut aussi y mettre, si l'on veut, un petit lien, avec lequel ils seront retirez de temps en temps pour les nettoyer : néanmoins ce lien n'est pas necessaire aux pessaires qui sont percez, d'autant qu'on les peut assez aisément retirer avec le seul doigt. Outre cela on doit remarquer qu'on en peut faire de ronds exactement, ou en ovale, & d'autres d'une figure aucunement quarrée, ou mesme triangulaire, dont les angles soient mousses. Ceux-cy tiennent quelquefois mieux, & ne tombent pas si facilement que les ronds : Mais les ronds sont plus universellement propres pour toutes sortes de femmes. On en peut aussi faire d'or ou d'argent qui soient caves, afin d'estre plus legers : mais on se servira des uns & des autres selon qu'on les jugera estre plus convenables à la figure & à la disposition presente de la Matrice ; & aprés que le pessaire aura esté introduit & placé au lieu où il doit estre, la femme ne le retirera point, si elle n'en est incommodée ; ce qui n'arrive pas quand le pessaire est bien fait ; car il n'est aucunement besoin qu'elle le retire pour le nettoyer ; à cause qu'estant percé d'un grand trou, les excrétions de la Matrice passent facilement à travers ; & la femme peut aussi pour ce sujet user d'injections d'eau de plantain, d'eau de forge, ou d'autres qui aideront pareillement à fortifier la Matrice. Ces sortes de pessaires ne l'empeschent pas d'user librement du coït, en cas qu'elle ne s'en puisse abstenir (ce qu'il faudroit néanmoins qu'elle fist, afin qu'elle pust plûtost guerir) ni mesme de devenir grosse ; la semence de l'homme pouvant facilement estre éjaculée à travers le trou du pessaire, jusques dans l'orifice interne de la Matrice ; comme je puis asseûrer estre arrivé à deux differentes femmes, lesquelles aprés avoir esté plusieurs années sans faire d'enfans, sont devenuës grosses, & ont toutes deux porté leur enfant jusques à terme, dont je les ay heureusement accouchées, quoyqu'elles eussent toûjours porté actuellement un pessaire que je leur avois mis, pour retenir des descentes de Matrice dont elles estoient tres-incommodées depuis plus de huit années. J'en ay rapporté les

exemples avec quelques autres de meſme nature dans le Livre de mes Obſervations

Je ne peux aſſez m'étonner, au ſujet de ces ſortes de peſſaires, de l'erreur de *Rouſſet*, qui veut en la 6. Sect. de ſon Livre de l'enfantement Céſarien, qu'on les introduiſe dans la propre cavité du fond de la Matrice; ce qui ne ſe pourroit pas, à moins que ce ne fût immediatement aprés l'accouchement; car en d'autres temps on ne pourroit pas jamais dilater ſuffiſamment l'orifice interne ni le corps de la Matrice, pour y introduire un peſſaire de la ſorte; & quand meſme on l'y auroit mis (ce qui eſt entierement impoſſible) il n'y pourroit aucunement reſter; parce que la Matrice qui en ſeroit irritée par une douloureuſe diſtention, feroit continuellement des efforts pour le pouſſer dehors (comme elle fait pour rejetter les corps étranges) juſqu'à ce qu'elle en fuſt venuë à bout; & il s'enſuivroit de là que le peſſaire ne pouvant eſtre introduit dans le fond de la Matrice qu'immediatement aprés l'accouchement, les autres femmes qui ont des deſcentes de Matrice, & particulierement celles qui ne font point d'enfans, n'en pourroient jamais recevoir aucun ſoulagement. Mais ce Docteur s'eſt grandement abuſé; car le peſſaire ſe met ſeulement dans le *vagina*, ou col de la Matrice; où eſtant il trouve facilement place, à cauſe de la ſubſtance membraneuſe de ce col qui ſe dilate aiſément; & y ayant eſté introduit avec un peu de force, il y eſt facilement retenu, à cauſe que l'entrée exterieure de ce col n'eſt pas ſi large; & il repouſſe vers le haut par le moyen de ſon épaiſſeur, & retient le propre corps de la Matrice qui tomboit; l'orifice de laquelle ſe loge commodément dans le trou qui eſt au milieu du peſſaire. Cette inſigne abſurdité de *Rouſſet* qu'il nous aſſure par de ridicules argumens, comme ſi c'eſtoit une verité inconteſtable, me fait croire qu'il a pû s'eſtre laiſſé abuſer de la meſme maniere, en la pluſpart de ſes hiſtoires fabuleuſes qu'il rapporte dans ce meſme Livre touchant l'operation Ceſarienne.

Mais ſi on ne peut pas introduire le peſſaire dans le fond de la Matrice d'une femme qui ne fait point d'enfans, à cauſe que la Matrice ne laiſſe jamais de vuide en ſa cavité, qui eſt tres-petite, & à cauſe que ſon orifice ne pourroit pas ſe dilater ſuffiſamment, quelque violence qu'on y fiſt, il ſeroit encore bien plus impoſſible de dilater la Matrice d'une fille, pour y mettre un peſſaire de la maniere que veut *Rouſſet*. Beaucoup de perſonnes ont de la peine à croire qu'une fille puiſſe avoir une chute de Matrice, s'imaginant que cette maladie n'arrive qu'aux femmes qui ont eu des enfans; mais

ils se trompent : Car quoy que les filles en soient rarement incommodées, j'en ay vû neanmoins plusieurs qui avoient de tres-fâcheuses descentes, & une entr'autres qui estoit une pauvre servante, âgée seulement de 23. ans, à laquelle il estoit arrivé tout d'un coup une chûte entiere de la Matrice, par un violent effort qu'elle avoit fait en frotant un planchet à l'âge de seize ans ; & comme elle n'osoit par honte communiquer sa maladie, elle laissa ainsi sa Matrice tombée, sans la pouvoir en aucune façon remettre durant sept ans entiers ; aprés tout lequel temps, se lassant enfin de mener une vie miserable, à cause de la grande incommodité qu'elle en recevoit, elle vint chez moy le 14. Septembre 1673. pour me demander le secours necessaire à son infirmité, lequel je luy donnay charitablement. Sa Matrice estoit presque aussi grosse que la teste d'un enfant, & luy sortoit entierement hors de la partie honteuse, luy pendant par delà le milieu des cuisses. Au bas de cette monstreuse tumeur, qui paroissoit comme une grosse vessie charnuë, laquelle n'estoit autre chose que la substance du *vagina* extrémement dilatée & boursoufflée, on sentoit le propre corps de la Matrice, & on voyoit en l'extrémité son orifice interne tres-petit, par lequel les menstruës sortoient reglément dans le temps ordinaire. Je taschay de réduire doucement la Matrice de cette fille lorsqu'elle me vint voir ; mais y ayant trouvé de la difficulté, à cause de l'extréme grosseur de la tumeur, & ne voulant user d'aucune violence pour faire cette réduction, je jugeay à propos de differer deux jours, afin d'en venir à bout plus facilement ; durant lesquels je luy conseillay de se tenir de repos au lit, luy recommandant de ne vivre que de seuls boüillons, comme aussi de prendre quelques clysteres pour vuider le ventre de ses excrémens ; ce qu'ayant esté fait, je luy réduisis sa Matrice en sa situation naturelle ; & pour la retenir & l'empescher de retomber, je luy mis aussi-tost un pessaire dans le *vagina*, ou col de la Matrice, par le moyen de quoy elle fut parfaitement & entierement délivrée de cette grande & fascheuse infirmité, dont elle avoit esté affligée depuis un si long-temps. Le 30. May 1675. j'ay encore réduit la Matrice d'une autre fille de 24. ans, chez Madame *Laisné* Sagefemme en la ruë de la vieille bouclerie, à qui elle estoit entierement tombée depuis sept ans, & sans avoir pû estre réduite depuis prés de deux ans qu'elle luy pendoit entre les cuisses, de plus de la grosseur de la teste d'un enfant ; & comme le corps de la Matrice estoit fort tumefié & extrémement endurci, & que cette fille estoit sur le point d'avoir ses menstruës, lorsque je

la vis la premiere fois, je ne jugeay pas à propos de luy faire en ce temps la réduction de sa Matrice: Mais aprés l'avoir fait tenir au lit durant dix jours ensuite de l'évacuation de ses menstruës, & l'avoir fait saigner outre cela deux fois du bras, & purger une fois, je luy réduisis la Matrice en la présence de la susdite Sagefemme; aprés quoy je luy mis un pessaire dans le *vagina*, qu'elle porta ensuite sans aucune incommodité.

Lorsque la Matrice se purge de ses vuidanges, il ne faut pas user d'autre chose pour la fortifier, que de la tenir en état, & en sa situation naturelle par le moyen d'un pessaire; car les remedes astringens qui seroient propres pour empescher sa relaxation, causeroient un grand préjudice à la femme, en faisant suppression de ces superfluitez; & on doit sur tout observer dans cette maladie de ne pas luy serrer le ventre avec aucun bandage; c'est en quoy se trompent la plusþart des Sagefemmes, qui croyant mieux retenir la Matrice en son lieu, serrent beaucoup le ventre de l'accouchée; car en le comprimant ainsi fortement, elles poussent encore davantage la Matrice en bas: On luy doit aussi donner le bassin dans le lit, & mesme elle demeurera couchée en rendant ses excrémens; pendant quoy elle aura toûjours sa main au devant de sa Matrice, pour empescher qu'elle ne retombe. Mais lorsque le temps des purgations sera entierement passé, & qu'il s'en sera fait une assez ample évacuation, on pourra sans danger se servir d'injections astringentes, & mesme enduire le pessaire d'une composition qui ait une semblable vertu. On aura pareillement égard à toute l'habitude du corps, pour en tarir les humiditez par un regime universel; & la femme qui est nouvellement accouchée ne se relevera du lit qu'aprés cinq ou six semaines au plutost, observant aussi de s'abstenir entierement du coït durant tout ce temps, afin que la Matrice & ses ligamens se puissent remettre, & se bien fortifier en leur situation naturelle.

Il arrive aussi quelquefois que par les trop grands efforts que la femme fait durant son travail, le siege en est tout-à-fait poussé dehors: En ce cas, si l'enfant est bien avancé au passage, on se contentera seulement, avant que cét accident vienne, de l'empescher s'il y a moyen, en recommandant à la femme de ne pas s'épreindre si fortement; mais s'il est entierement tombé, on attendra que l'enfant soit tout-à-fait sorti pour le remettre; car avant cela il seroit bien difficile de le faire sans causer grande contusion à l'intestin. Aussitost donc que la femme sera accouchée, on en fera la rédu-

ction de la mesme façon que celle de la Matrice, aprés l'avoir fomenté, étuvé, & oint s'il est necessaire; prenant garde ensuite de ne pas donner à la femme durant ses couches aucun lavement fort ni acre; car les épreintes qu'elle feroit pour le rendre, luy exciteroient derechef la chûte de l'intestin, ou mesme celle de la Matrice.

Pour ce qui est des hemorrhoïdes, dont les femmes sont ordinairement incommodées dans leurs couches, il n'y a pas de meilleur remede que de leur faire tremper, deux ou trois fois le jour, durant un quart d'heure, le siege dans un bassin à moitié plein de simple eau tiéde; ou bien il faut se contenter de les fomenter durant les premiers jours avec le lait tiede, pour en appaiser la douleur; ou on les oindra d'huile d'œuf battuë dans le mortier de plomb, ou d'un peu d'onguent de *Populeum*, ou de quelque autre remede doux, évitant tous ceux qui les peuvent irriter; & procurant sur toutes choses une bonne évacuation des vuidanges de la Matrice; car par ce moyen, qui est le plus salutaire, la douleur des hemorrhoïdes ne manquera pas de cesser. C'est pourquoy il ne faut pas y appliquer d'abord des sangsuës, comme quelques-uns font dans ces premiers jours; dautant que par l'évacuation qu'elles font, elles pourroient détourner celle des vuidanges, & mesme exciter une plus grande fluxion sur les hemorrhoïdes, qui sont pour lors tres-douloureuses; à cause qu'elles ont esté récemment irritées par la compression qui a esté faite au siege dans la sortie de l'enfant, au temps de l'accouchement. C'est ce qui fait que j'aimerois mieux differer cette application de sangsuës aux hemorrhoïdes jusques au huitiéme jour aprés l'accouchement.

CHAPITRE VII.

Des contusions, & des déchiremens des parties exterieures de la Matrice, causées par l'accouchement.

IL n'y a pas lieu de s'étonner de ce que souvent, & principalement dans les premiers accouchemens, il arrive des contusions & des déchiremens aux parties basses de la femme; on en connoîtra facilement la cause, en faisant réflexion sur la grosseur de la teste de l'enfant, qui pour sortir de la Matrice est obligée de faire aussi grande distension de ces parties qui sont étroites, qu'elle est grosse, lesquelles estant extrémement pressées par cette teste con-

tre la dureté des os qui les environnent en sont facilement contuses, & ne pouvant se dilater suffisamment, il est de necessité qu'elles se déchirent pour laisser passer l'enfant.

Presque toutes les femmes dans leur premier accouchement, se plaignent, lorsque leur enfant est au passage, que la Sagefemme les pique, & les égratigne en ces parties, & croyent que les meurtrissures qui y sont aprés sa sortie, procedent de ce qu'elle les a trop souvent & trop rudement touchées avec la main ; mais elles s'abusent grandement, car cela vient de ce que la teste de l'enfant fait en passant une violente distention & separation des quatre caruncules, & des autres parties voisines, lesquelles en sont meurtries, & quelquefois déchirées ; & de là est causée la douleur qu'elles disent sentir alors, comme si on les piquoit ou égratignoit, dont elles ne se plaignent jamais tant dans les accouchemens suivans, à cause que ces parties ayant une fois donné passage à un enfant, se relâchent & s'étendent aprés bien plus facilement, & avec d'autant moins de peine & de douleur que la chose a esté plus souvent réïterée.

On doit bien prendre garde à ne pas negliger ces contusions, & ces déchiremens, de peur qu'ils ne se convertissent en ulceres malins : car la chaleur & l'humidité de ces lieux, outre les immondices qui s'en écoulent continuellement, y contribueroient facilement, si on n'y apportoit les remedes convenables. C'est pourquoy aussitost que la femme sera accouchée, s'il n'y a que de simples contusions & écorchures, on luy mettra sur les parties basses, pour en appaiser la douleur, un petit cataplasme, comme nous avons déja dit en un autre lieu, fait avec les œufs frais, dont on meslera le jaune & le blanc avec huile d'amandes douces, lequel on fera un peu cuire dans une écuelle sur les cendres chaudes, en remuant le tout avec une cueiller, jusques à ce qu'il soit un peu lié ; puis l'ayant mis sur des étoupes fines, ou sur un linge, on l'appliquera chaudement sur tout l'exterieur de la vulve, l'y laissant pendant cinq ou six heures ; aprés quoy on l'ostera pour mettre de costé & d'autre sur chacune des lévres de petits linges trempez en huile d'hypericon ; & en les renouvellant deux ou trois fois le jour, on estuvera ces parties avec eau d'orge & miel de Narbonne, pour les nettoyer des excrémens qui s'écoulent de la Matrice ; & quand la femme voudra uriner, on les garnira de quelque linge, pour empescher que l'urine tombant dessus, ne luy excite grande cuisson & douleur : Mais si ces écorchures sont fort douloureuses, on preferera

préferera l'huile d'œuf tirée sans feu à tous autres remedes.

La contusion de ces parties est quelquefois si grande, qu'il se fait inflammation des grandes lévres, où il se forme un abscés assez considerable, comme je l'ay veû arriver en quelques rencontres, par les violences que la Sagefemme avoit faites à ces parties. En ce cas on donnera issuë à la matiere qui s'y sera faite, vers le lieu le plus déclive & le plus commode ; aprés l'évacuation de laquelle on fera une injection déterſive dans la cavité où elle estoit contenuë, avec eau d'orge & miel, qu'on animera un peu d'esprit de vin, s'il y avoit danger de corruption ; & au surplus, on pensera l'ulcére selon que l'art le requiert.

Mais il arrive quelquefois par un bien plus fascheux & déplorable accident, que toute la partie inferieure de la fente, que nous appellons la fourchette, se déchire en la sortie de l'enfant, jusques au fondement, par le moyen de quoy les deux trous, sçavoir celuy de la Matrice, & celuy de l'*anus*, se mettent à l'exterieur tout-à-fait en un, qui à cause de son énorme grandeur, ressemble pour lors à la bouche d'un antre affreux. Si on laissoit un tel déchirement sans en faire la réünion, la femme devenant grosse une autre fois, accoucheroit ensuite avec bien plus de facilité, & sans estre en danger de la recidive qui s'y fait ordinairement, quand ces parties se sont reprises aprés cét accident ; mais aussi lors qu'elles demeurent disjointes & separées de la sorte, les femmes en sont si incommodées, à raison des excrémens, qui barboüillent & infectent tellement toute leur nature, & les rendent si dégoûtantes à leur mary, & à elles-mesmes, comme encore si peu convenables au coït, qu'il vaut mieux en faire la réünion incontinent aprés l'accouchement. C'est pourquoy ayant nettoyé avec gros vin tiéde tout le lieu dechiré, des excrémens qui peuvent estre coulez entre ses lévres, on y fera une suture assez forte, à points séparez, y en faisant un, ou deux, ou plus, selon la longueur de la séparation, & prenant à chacun des points assez de chair, pour empescher qu'ils ne quittent ; aprés quoy on pensera la playe avec baume agglutinatif, tel qu'est celuy d'*Arceus*, ou avec quelqu'autre de semblable nature, y mettant quelques linges pardessus, qui puissent empescher autant qu'il est possible, que l'urine & les autres excrémens n'y découlent ; car par leur acrimonie ils y causeroient grande cuisson & douleur ; & afin que ces parties se réünissent plus facilement, la femme aura toûjours ses cuisses l'une contre l'autre sans les écarter aucunement, la traitant ainsi jusques à parfaite guerison. Mais si ensuite de cela

elle devient encore grosse, elle sera obligée, pour ne pas tomber en pareil accident, d'oindre souvent ces parties avec huiles & graisses émollientes; & lors qu'elle sera en travail, elle ne s'épreindra si fortement tout d'un coup; mais elle laissera faire peu à peu la nature, qui sera aidée par une Sagefemme, ou plutost par un Chirurgien bien entendu en son Art, lequel estant averti de la premiere disgrace, fera son possible pour en éviter une seconde; car ordinairement, ces parties ayant esté déchiéres une fois, il est bien difficile que la recidive ne vienne à l'accouchement suivant; à cause que la cicatrice qui s'y fait, retressit encore les lieux davantage; c'est pourquoy il seroit à souhaiter, pour plus grande seûreté, que la femme ne fist plus d'enfans; afin de ne pas retomber en la mesme peine; & si pour avoir negligé un tel déchirement, les lévres en estoient cicatrisées, il faudra, si on y veut remedier, en renouveller la cicatrice avec bons ciseaux, ou avec le bistory, comme on fait au bec de liévre, ou lévres fenduës; aprés quoy on en fera la réünion de la mesme façon que si elles estoient nouvellement separées. Je ne conseille pas néanmoins à aucune femme de se faire faire une opération si douloureuse, pour la simple décoration d'une partie qu'elle ne doit jamais exposer à la veûë.

J'ay observé que ces parties extérieures de la vulve se déchirent bien moins dans la sortie de l'enfant aux femmes, qui ont les lévres de la partie honteuse peaucieres, & pendantes, qu'à celles qui les ont fermes & charnuës; & que ces déchiremens se font aussi d'autant plus considerables, que les douleurs de l'accouchement sont violentes & subites; car ces lévres dans les douleurs médiocres se dilatant & étendant peu à peu, ne se déchirent pas sitost, que quand elles souffrent tout d'un coup un violent effort.

Il arrive aussi quelquefois que le col de la vessie qui a esté tres-fortement comprimé pendant trois ou quatre jours par la teste de l'enfant qui sera restée au passage, ne pouvant durant tout ce temps donner libre issuë à l'urine qui est retenuë en la vessie, vient à s'enflammer, & à suppurer entierement, par la pourriture qui survient ordinairement aux parties basses de la femme, aprés ces sortes d'accouchemens fascheux; ensuite de quoy il y reste des fistules, qui causent une issuë involontaire de l'urine, qui est tres-incommode à la pauvre femme qui en est affligée, & mesme incurable, quand la fistule est grande, & qu'elle procede d'une entiere perte de la substance du col de la vessie qui a ainsi suppuré. Mais si elle est petite, & qu'il y ait peu de substance perduë, elle guerit quelquefois aprés

un ou deux mois d'incommodité. Ce fascheux accident arrive le plus souvent dans le premier accouchement, à cause que la teste de l'enfant fait pour lors une plus grande contusion de ces parties qui n'ont pas encore esté dilatées, que dans les autres accouchemens qui suivent, où elles souffrent plus facilement, & sans aucun préjudice la distension qu'elles ont déja receuë; à moins que la grosseur du dernier enfant n'excedast beaucoup celle du premier; auquel cas l'accident pourroit bien arriver pour le mesme sujet.

Mais c'est assez souvent mal à propos qu'on blasme le Chirurgien, ou la Sagefemme, les accusant à tort d'avoir esté cause de ces fascheux accidens, qui arrivent ordinairement sans qu'il y ait eû aucunement de leur faute; car quelque expert que soit le Chirurgien, il est quelquefois impossible qu'il les puisse empescher, & principalement s'il est appellé trop tard pour secourir la femme. C'est pourquoy on ne luy en doit pas imputer la faute, comme faisoit la sœur d'un Notaire de *Paris*, que je fus voir à *Fleury* prés de *Meudon*, le 2. Septembre 1672. laquelle taxoit de grande imprudence un Chirurgien de *Paris*, dont elle avoit esté accouchée, il y avoit quatre ans (quoy-qu'il eust pour lors plus grande réputation qu'aucun autre pour le fait des accouchemens) l'accusant de luy avoir arraché une partie de la vessie, en luy tirant avec violence son enfant hors du ventre: Mais comme l'ignorance de la veritable cause de son mal la faisoit estre de ce sentiment, je la désabusay, autant qu'il me fut possible, & son mary qui avoit toûjours eû cette pensée aussi-bien qu'elle, en leur expliquant, & faisant entendre que la seule pourriture qui estoit arrivée en ces parties aprés son accouchement, pour les raisons que j'ay dites cy-dessus, avoit fait une perte de la plus grande partie de la substance du col de la Matrice, & de tout celuy de la vessie, d'où procedoit une issuë involontaire d'urine qu'elle avoit toûjours eûë depuis ce temps-là, accompagnée d'une continuelle & insupportable douleur, qui luy faisoit traisner une vie languissante & miserable, que je crûs devoir bientost se terminer par la mort de cette pauvre femme, à cause du mauvais estat où je la vis pour lors; ce qui arriva en effet quelques jours aprés, comme je l'avois prédit à son mary.

CHAPITRE VIII.

Des tranchées qui viennent à la femme nouvellement accouchée; & de leurs differentes causes.

LE plus commun accident dont la plus grande partie des femmes sont ordinairement incommodées durant leurs couches, est celuy des tranchées qui leur arrivent peu de temps aprés estre accouchées. Nous avons montré cy-devant comme on avoit coûtume de les prevenir, en faisant prendre aux femmes incontinent aprés l'accouchement une once d'huile d'amandes douces tirée sans feu, avec autant de syrop de capillaires; mais comme assez souvent, quoy-qu'on se soit servi de ce remede, la femme ne laisse pas d'avoir ensuite beaucoup de douleurs dans le ventre, il nous faut maintenant rechercher quelles peuvent estre les differentes causes de toutes ces douleurs qu'on appelle ordinairement, sans aucune distinction, du nom general de tranchées, qu'elles ressentent quelquefois vers les reins aux lombes, & aux aînes; quelquefois dans la Matrice seulement, & quelquefois vers le nombril & par tout le ventre, soit continuellement, ou par intervales avec quelque relasche, en un lieu fixe, ou tantost d'un costé, tantost de l'autre; toutes lesquelles reflexions nous font distinctement connoistre leurs differentes causes, selon quoy il faut diversifier les remedes.

Ces tranchées, ou douleurs de ventre arrivent le plus souvent pour une seule de ces quatre causes, ou pour plusieurs jointes ensemble. La premiere par des vents contenus dans les intestins, dont ils se remplissent facilement incontinent aprés l'accouchement; tant parce qu'ils ont alors bien plus d'espace pour se dilater, qu'ils n'en avoient quand l'enfant estoit dans la Matrice, par laquelle ils estoient comprimez; qu'aussi parce que les alimens, & les matieres contenuës, tant en eux, que dans l'estomac, ont esté tellement broüillez, & agitez de costé & d'autre, durant les efforts de l'accouchement, par les épreintes frequentes qui font toûjours grandes compressions du ventre, que la digestion ne s'en est pas pû bien faire; d'où il s'ensuit quelquefois un flux de ventre, ou génération de vents, qui sont cause des tranchées, que la femme ressent pour lors vagues par tout le ventre, tantost d'un costé, tantost d'un autre, selon que ces vents ou les matieres s'y portent plus ou moins, & quel-

quefois aussi vers la Matrice, à cause de la compression & de la commotion qu'y font les intestins qui en sont extrémement agitez.

La deuxiéme cause de ces tranchées & douleurs de ventre, qui ne fait pas moins de peine à la femme que la ptemiere, est celle qui provient de quelque corps étrange resté dans la Matrice aprés l'accouchement, qu'elle s'efforce d'expulser par de continuelles épreintes; & c'est parfois quelque espece de faux-germe, ou plûtost une portion de l'arrierefaix, & fort souvent des caillots de sang qui causent cét accident, lequel ne cesse jamais que ce qui est ainsi contenu dans la Matrice n'en soit sorti. Pour lors ces douleurs sont presque pareilles à celles que la femme avoit avant que d'estre accouchée, & ne diminuent point par les lavemens, comme font celles qui sont causées de vents; mais bien au contraire elles en sont excitées & augmentées, jusques à ce que ces corps étranges ayent esté entierement expulsez ou tirez de la Matrice.

En troisiéme lieu les tranchées sont souvent causées par la suppression subite des vidanges, la matiere desquelles emplissant avec abondance toute la substance de la Matrice, en fait grande distention, & y cause inflammation par son sejour, laquelle se communique par le moyen du peritoine à toutes les parties du bas ventre, pour raison de quoy il s'enfle, se tend, & devient extrémement dur; lequel accident continuant cause souvent la mort à la femme en tres-peu de temps.

Enfin la quatriéme & derniere cause de ces douleurs de ventre procede de la violente extension des ligamens de la Matrice, arrivée par un rude & fascheux travail: En ce cas, les douleurs tiennent plus fixement aux reins, aux lombes, & aux aînes, qu'en autre part; à cause que ce sont les lieux où ces ligamens sont attachez. Ce n'est pas que ces douleurs ne se communiquent aussi quelquefois par continuité à toute la Matrice; & d'autant plûtost, si elle a souffert quelque contusion dans un violent accouchement.

On tient par une opinion commune, que la femme n'est pas tant travaillée de tranchées dans sa premiere couche, que dans les suivantes; ce qui est neanmoins entierement contraire au sentiment d'*Hipocrate*, qui dit au 1. livre des Maladies des Femmes, & au liv. de la Nature de l'Enfant, que les femmes sont beaucoup plus travaillées de douleurs dans leur premier accouchement, & dans le temps des purgations de leur couche, que dans ceux qui suivent; mais l'expetience journaliete nous fait voir que cela arrive quel-

quefois indifferemment, selon que les differentes dispositions presentes y contribuent plus ou moins, sans que pour raison du premier ou du dernier accouchement, il y ait aucune regle tout-à-fait certaine: Car j'ay veû beaucoup de femmes estre aussi incommodées de tranchées dans leur premiere couche que dans les suivantes; cela dépendant de la disposition que le sang a plus ou moins grande, en quelques femmes qu'en d'autres, à se coaguler dans la Matrice.

Cette disposition peut proceder de deux causes; la premiere selon que le sang est plus ou moins en mouvement par l'agitation du travail; & la seconde, selon qu'il est plus ou moins fibreux. Or le premier accouchement des femmes estant pour l'ordinaire plus laborieux que les autres, leur sang a moins de disposition à se cailler incontinent aprés l'accouchement; tant parce qu'il est pour lors en plus grand mouvement, qui fait qu'il sort en liqueur hors de la cavité de la Matrice, sans y sejourner, aussitost qu'il est sorti de ses vaisseaux; que parce qu'il est aussi en ce temps plus sereux: Car les femmes beuvant beaucoup pour appaiser la grande alteration que leur cause l'agitation de leur travail, les fibres de leur sang sont plus divisez par l'abondante liqueur de la boisson, dont toutes leurs arteres & leurs veines s'emplissent extraordinairement; ce qui peut (ce me semble) contribuer en quelque façon, à faire que les femmes ne sont pas ordinairement si travaillées de tranchées dans leur premier accouchement, que dans les suivans.

A ces deux causes j'en ajoûte une troisiéme, qui est que l'orifice interne de la Matrice qui n'avoit jamais esté dilaté, souffrant une plus grande violence dans le premier accouchement par la sortie de l'enfant, & en estant pour ce sujet plus debilité, il ne peut pas se refermer sitost que dans les suivans; où ne souffrant pas un si grand effort, il fait bien plus facilement son action, qui est de se refermer en se contractant aprés l'accouchement; quoy faisant, il retient dans la Matrice le sang qui coule des vaisseaux, lequel estant ainsi retenu, y forme de gros caillots, qui tenant lieu de corps étrange, & augmentant de volume par le nouveau sang qui y affluë, font une distension douloureuse de cette partie, en l'empeschant de se contracter, comme elle s'efforce de faire aprés la sortie de l'enfant.

Il faut remedier à toutes ces douleurs selon leurs differentes causes; & pour prévenir, comme nous avons dit, les tranchées qui pourroient estre excitées par des vents, on fera prendre à la femme

aussitost qu'elle sera accouchée, de l'huile d'amandes douces, & du syrop de capillaires meslez ensemble : quelques-uns estiment mieux l'huile de noix bien saines; mais elle est aussi de bien plus mauvais goust que l'autre. Ce remede sert à lenir, & enduire par son onctuosité tout le dedans des intestins, au moyen de quoy ce qui est contenu en eux s'écoule plus facilement par bas. Mais comme nous avons dit autre part, cette drogue est si dégoûtante, qu'elle fait quelquefois pour ce sujet plus de préjudice qu'elle n'apporte d'utilité : C'est pourquoy je prefererois un bon bouïllon à la viande bien chaud, pour celles qui ont grande aversion de cette huile. D'autres donnent un demi verre de bon hypocras; mais il peut en cét état, où la femme est toûjours grandement émuë, causer une pire maladie, en faisant venir la fiévre. Il y a des Sagefemmes qui font prendre aussi à l'accouchée quelques goutes de sang de son arrierefaix, qu'elles meslent avec l'huile & le syrop que nous avons dit, croyant superstitieusement que ce sang ait une vertu particuliere pour la garantir des tranchées; mais c'est un remede qui est plus capable de luy faire mal au cœur, que de la soulager en aucune maniere.

Or pour prévenir & empescher encore d'autant mieux ces sortes de tranchées, la femme tiendra son ventre bien chaudement, & prendra pareillement garde à ne pas boire sa tisanne trop froide; & si ces tranchées la tourmentoient beaucoup, on luy mettra de temps en temps des linges chauds sur le ventre, y faisant une onction d'huile d'amandes douces, ou bien on y appliquera une grande aumellette d'œufs, faite avec l'huile de noix, sans le serrer trop avec son bandage; & pour mieux évacuer les vents qui sont dans les intestins, le jour suivant on luy donnera quelque clystere fait avec la decoction des herbes émollientes, dans laquelle on aura fait bouïllir un peu de graine de lin, y ajoûtant ensuite deux ou trois onces de miel, avec autant d'huile d'amandes douces, ou bien de bon beurre frais, & reïterant ce clystere, s'il est besoin, ou autre, selon que la necessité le requierera : Et si les tranchées procedoient d'un flux de ventre, on y remediroit comme j'enseigneray cy-aprés au 14. chap. de ce 3. livre.

Les femmes de qualité ont coûtume de prendre aussitost qu'elles sont accouchées le bouïllon d'une vieille perdrix cuite avec des porreaux, prétendant que ce bouïllon a une vertu particuliere pour appaiser les tranchées; d'autres préferent un bouïllon au lait dans lequel on mesle cinq ou six noix pilées avec un peu de sucre,

passant le tout chaudement à travers un linge ; & d'autres font & prennent plusieurs autres remedes, que les femmes s'enseignent par tradition de l'une à l'autre, que j'ay tous trouvez également inutiles, quand les tranchées procedent (comme il arrive ordinairement) des caillots de sang retenus en la Matrice. C'est pourquoy si par tous ces moyens les douleurs du ventre ne sont appaisées, on peut s'assurer qu'il y a quelqu'autre cause qui les entretient.

Si on connoist qu'il y ait quelque corps étrange retenu dans la Matrice, on en procurera l'expulsion ; ou on le tirera dehors, en portant les doigts à son entrée, comme il a esté dit en parlant de l'extraction du faux-germe ; & si ce sont des gros grumeaux & caillots de sang, qui estant pareillement retenus causent des douleurs, elles ne manqueront pas de cesser aussitost qu'on les aura tirez ; mais le mesme accident recommencera dans peu, s'il s'écoule encore de nouveau sang dans le fond de la Matrice, & qu'il s'y coagule derechef, comme il arrive assez souvent ; car elle ne peut rien souffrir de contenu dans sa capacité aprés l'accouchement ; & j'ay fort souvent observé que les plus douloureuses tranchées qui arrivent aux femmes durant les premiers jours aprés leur accouchement, procedent de quelques caillots de sang contenus dans la Matrice, qui leur causent, comme j'ay dit, des douleurs presque semblables à celles qui precedent de l'accouchement ; lesquelles ne cessent pas ordinairement devant que les caillots de sang qui les causoient, ayent esté expulsez. La plusspart des Gardes, & quelques Sagefemmes prennent par ignorance, ces caillots de sang pour des faux-germes restez dans la Matrice aprés l'accouchement, & principalement lorsque ce sang s'est insinué dans les replis de quelque portion des membranes de l'enfant qui estoit restée attachée à la Matrice ensuite de l'accouchement.

Ces caillots se forment ainsi dans la cavité de la Matrice, & s'y arrestent, à cause que son orifice interne, qui se referme incontinent aprés que la femme est accouchée, empesche le sang d'en sortir aussitost qu'il est hors de ses vaisseaux ; ce qui fait qu'il s'en forme dans le commencement un petit grumeau, qui grossissant peu à peu par le sang qui coule des vaisseaux qui sont tout au tour, cause aprés cela de grandes douleurs, per la distension qu'il fait de la Matrice ; & souvent aprés que le premier caillot a esté expulsé, il s'en forme encore d'autres ensuite, durant le premier & le second jour ; & ces caillots sont quelquefois de deux ou trois differentes couleurs, plus ou moins rouges, & noirâtres en differentes parties, selon

ſelon que le ſang, qui en eſt la ſeule matiere, eſt plus ou moins nouvellement ſorti de ſon vaiſſeau, & qu'il a ſejourné plus ou moins de temps dans la Matrice, qui en ſe contractant & ſe resſerrant aprés l'accouchement au tour de ces caillots, qui ſe forment de la ſorte dans ſa cavité, les rend d'une conſiſtance aſſez ferme, aprés que la ſeroſité s'en eſt écoulée par cette contraction; en telle façon que leur couleur, leur conſiſtance, & leur figure ſemblable à celle de la cavité de la Matrice, dans laquelle ils ont eſté comme moulez, font que beaucoup de gens qui ne s'y connoiſſent pas, les prennent pour des faux-germes; & ces caillots ſe groſſiſſans de plus en plus par l'accumulation du nouveau ſang qui ſort des vaiſſeaux, font une diſtenſion douloureuſe de la Matrice, en l'empeſchant de ſuivre ſon mouvement naturel, qui eſt de ſe contracter en ſoy-meſme aprés l'accouchement.

Lorſque la femme aura une ſuppreſſion ſubite de ſes vuidanges, qui s'écouloient auparavant en grande abondance, il ne faut pas rechercher d'autre cauſe des douleurs qu'elle peut endurer dans le ventre, & le remede le plus ſalutaire eſt d'en procurer l'évacuation; ce qu'on fera par clyſteres qui attirent en bas, par fomentations chaudes & aperitives ſur les parties genitales, & par la ſaignée du pied, qui ſera precedée de celle du bras, ſi les accidens le requierent.

Quant à ce qui eſt des douleurs que la femme peut ſentir aux lombes & aux aînes, qui viennent à raiſon de la grande diſtenſion, ou de la ruption en partie des ligamens de la Matrice qui ſont attachez vers ces endroits, le ſeul repos, & la bonne ſituation du corps ſuffiront pour les fortifier & raffermir, ſans plus grand remede; parce qu'on n'en peut pas porter actuellement où ils ſont ſituez; obſervant cependant un bon regime de vivre, & n'oubliant pas en toutes ces differentes cauſes de tranchées & douleurs de ventre, de bien conduire l'évacuation naturelle des vidanges; car c'eſt un des principaux moyens pour en obtenir une bonne iſſuë.

CHAPITRE IX.

Des vidanges qui coulent de la Matrice durant les couches de la Femme; d'où elles viennent; & les signes des bonnes & des mauvaises.

JE ne trouve pas que la plufpart des Auteurs ayent affez particulierement fait la recherche de la caufe des vidanges qui s'évacuent durant les couches de la femme, pour nous faire veritablement connoiftre ce que c'eft; foit pour leur nature, difant que c'eft le fang qui avoit coûtume d'eftre purgé tous les mois avant la groffeffe, lequel s'eftant amaffé, & accumulé autour de la Matrice, vient à s'écouler quand elle eft ouverte aprés l'enfantement; foit pour la quantité de cette évacuation, & pour la longueur du temps qu'elle doit durer. L'Ecriture facrée, au chap. 12. du Levit. ordonne à la femme qui enfante un mafle, de demeurer au fang de fa purgation durant trente-trois jours, & à celle qui fait une femmelle, d'y refter pendant foixante & fix jours. *Hipocrate* au livre de la nature de l'Enfant, & au premier livre des Maladies des Femmes, veut que cette évation foit aux premiers jours d'une hémine & demie, de laquelle mefure (qui eftoit commune de fon temps) nous n'avons pas une connoiffance bien certaine; car les uns difent que c'eftoit celle de noftre demi-feptier, & les autres celle de chopine ou environ. Il veut auffi qu'elle dure trente jours au plus, & vingt au moins pour un mafle; & quarante-deux jours au plus, & vingt-cinq au moins pour une femelle, diminuant chaque jour peu à peu, jufques à ce qu'il ne fluë plus rien, & que l'évacuation foit parfaite. *Galien* dit que ces vidanges font feulement les humeurs vicieufes, & le refidu & fuperflu du fang dont l'enfant s'eft nourri pendant qu'il eftoit au ventre de la mere. Mais voicy à peu prés de quelle maniere je conçois que cette évacuation fe fait, & la raifon pour laquelle ces vidanges diminuent de jour en jour, & changent de couleur, de confiftance, & de qualité felon les differens temps.

Auffitoft que l'enfant eft hors de la Matrice, il coule encore dans cét inftant beaucoup d'eaux, outre celles qui eftoient déja forties auparavant par la ruption des membranes. Ces eaux pour lors font affez fouvent fanglantes; non qu'elles foient telles de leur na-

ture; mais parce qu'il y a du ſang meſlé avec elles, qui ſortant des vaiſſeaux de la Matrice, les rend ainſi rougeaſtres; mais incontinent aprés que l'arriereſaix en eſt tout-à-fait détaché, on voit couler le ſang tout pur: Et le ſujet pour lequel ces vidanges fluent beaucoup, & ſont extrémement rouges le premier jour, eſt que les vaiſſeaux contre leſquels cét arriereſaix eſtoit joint & attaché dans la Matrice, ſont tout recemment ouverts: Mais le ſang coulant peu à peu avec moins d'abondance, à cauſe que la plus grande plénitude a eſté évacuée dans l'abord, il s'en caille & grumele quelques petites goutes à l'extrémité de tous ces vaiſſeaux, dont ils ſont bouchez, aprés quoy il ne s'en écoule plus que la partie la plus ſereuſe: C'eſt d'où vient que ces vidanges commencent le deuxiéme & le troiſiéme jour à eſtre plus paſles & moins teintes, & qu'enſuite de cela leur couleur ſanglante diminuë toûjours, à proportion que les vaiſſeaux ſe referment, juſques à ce qu'elles ſortent comme blanches; ce qui arrive lorſque ces vaiſſeaux eſtant preſque entierement clos & reünis, il n'en diſtile plus que de ſimples humiditez, comme auſſi de toute la ſubſtance de la Matrice, à travers laquelle il en ſuinte & tranſude pareillement beaucoup. Or ces humiditez ſereuſes acquierant par la chaleur de ces lieux une conſiſtance un peu épaiſſe, & plus ou moins, ſelon qu'elles en ſortent en grande ou en petite quantité, & ſelon la longueur du temps qu'elles y ſejournent; pour lors les vidanges ſont preſque ſemblables en couleur & conſiſtance à du lait trouble: ce qui fait croire à tout le monde, que c'eſt celuy des mammelles qui s'évacuë ainſi par bas: mais dans la verité, c'eſt un pur abus qui auſſi grand qu'il eſt commun.

Pour moy je ne reconnois pas d'autre cauſe du changement ordinaire de la couleur & de la conſiſtance de ces vidanges, comme auſſi de la diminution de leur quantité, que celle que nous voyons journellement dans la ſuppuration d'une grande playe faite en une partie charnuë: Car dans le premier abord que la playe eſt faite, il s'en écoule du ſang tout pur, & en quantité aſſez grande, à cauſe des vaiſſeaux qui ſont pour lors ouverts; mais quelque temps aprés, & pendant le premier & ſecond jour, il n'en ſuinte plus que des ſeroſitez ſanglantes, d'autant que quelques petites portions de ce ſang s'eſtant caillées aux ouvertures de vaiſſeaux, ils en ſont en partie bouchez; & l'eſtant enſuite davantage, il en ſort comme un pus blanc, lequel provient des humiditez, qui tranſudant à travers la ſubſtance des chairs, & de ces vaiſſeaux qui ont eſté nouvelle-

ment refermez, acquierent une consistance épaisse & blanchastre par la chaleur de la partie, & par le sejour qu'elles y font. Or pour concevoir la chose par cette comparaison, il faut s'imaginer qu'il se fasse une espece de playe à la Matrice par le détachement de l'arrierefaix, à raison de quoy il arrive, s'il faut ainsi dire, une espece de suppuration, dont le pus & les excrétions sont les vidanges qui s'en écoulent.

Ceux qui croyent, quand ces vidanges sont blanches, que ce soit le lait des mammelles qui flué par la Matrice, se fondent sur ce qu'il s'évade ordinairement des mammelles à mesure que cette évacuation se fait; & disent outre cela, qu'on voit bien à la couleur & à la consistance, que c'est effectivement du lait; mais s'ils sçavoient bien l'anatomie, ils connoistroient qu'il n'y a aucun conduit qui ait pour ce sujet communication des mammelles avec la Matrice; si ce n'est qu'ils pensent que cela se fasse par le moyen de cette anostomose imaginaire de la veine mammaire avec l'épigastrique; ce qui absolument ne peut pas estre; parce que l'une & l'autre de ces deux veines ne vont aucunement aux mammelles ni à la Matrice, comme il se voit manifestement par l'anatomie; car la mammaire vient de la soûclaviere pardessous le *sternon*, sans donner aucun rameau aux mammelles, & sans mesme les toucher; & l'épigastrique naist des iliaques, sans avoir aucune communication avec la Matrice.

Dulaurens qui sçavoit bien qu'il estoit impossible pour cette raison, que le lait passast des mammelles à la Matrice par une telle voye, se figure un autre chemin qui est aussi éloigné de la verité que le premier. Son opinion est que le lait & le sang refluënt des veines thoraciques, qui arrosent les mammelles, à la veine axillaire, & puis de l'axillaire au tronc de la veine cave, par la continuité duquel ils découlent dans le rameau hypogastrique, & de là finalement dans la Matrice. Mais outre qu'il seroit bien difficile que le lait qui auroit fait un tel chemin, pust sortir, sans estre tout-à-fait meslé avec le sang, c'est que le mouvement circulaire du sang qu'il ne connoissoit pas, nous montre tres-évidemment que cela est impossible, à cause qu'il remonte au cœur par la partie inferieure de la veine cave, sans qu'elle puisse rien apporter à la Matrice; c'est ce qui fait voir qu'il n'a pas mieux rencontré que les autres, pour nous faire connoistre comment cela se peut faire.

Quant à moy je croy avec beaucoup plus de raison, ce me semble, que ce n'est pas le lait des mammelles, qui s'évacuë de la sorte

par ces vidanges; mais que ce sont seulement ces humiditez abondantes & superfluës, qui distilent & transudent des vaisseaux & de la substance de la Matrice, comme je l'ay expliqué; par le moyen dequoy toute l'habitude du corps estant beaucoup desemplie, il n'en reste pas assez pour estre porté aux mammelles, & n'y affluant plus rien, ou peu de chose, ce qui est contenu en elles est dissipé par la transpiration, & digeré par la chaleur naturelle des parties; car le lait par cette évacuation se tarit ainsi que nous pourrions voir la chose arriver à un étang qu'on voudroit dessecher, duquel il ne seroit pas absolument necessaire de faire écouler les eaux qui le forment; mais il suffiroit seulement de détourner le ruisseau qui en seroit la source pour le conduire en un autre lieu; ce qu'ayant fait, & ne fluant plus de nouvelles eaux en cét étang, il se tariroit bien-tost, tant pour estre dissipé en vapeurs, que pour estre imbû de la terre sur laquelle il a son lit. C'est pourquoy par mesme raison, si nous voyons que les Nourrices n'ont pas ordinairement leurs purgations, c'est à cause que toutes les humeurs abondantes en leurs corps estant portées aux mammelles, & vidées au moyen du continuel succement qu'en fait l'enfant, il n'en reste pas de superfluës qui puissent estre la matiere des menstruës; & il n'est pas besoin pour ce sujet que ce sang menstruel soit porté de la Matrice aux mammelles, afin que le lait des nourrices en soit engendré; mais il suffit que les humeurs fluent vers elles, sans aller à la Matrice. De mesme, il n'est pas necessaire que le lait des mammelles soit porté à la Matrice pour estre évacué par ces vidanges; car c'est assez seulement que les humeurs soient attirées & portées vers elle, sans aller aux mammelles. *Natura enim ita fert, ne humor locis pluribus simul erumpere soleat, inquit Arist. c. 11. lib. 7. de hist. anim.*

Nous ne devons pas aussi croire, comme quelques-uns s'imaginent, que le sang qui coule aprés l'accouchement, soit un sang mauvais & corrompu, & seulement le residu du meilleur que l'enfant a pris pour sa nourriture, comme aussi qu'il soit resté vers ces lieux durant tout le temps de la grossesse; car c'est un sang qui sortant immediatement des vaisseaux, qui sont pour lors ouverts par le détachement de l'arrierefaix d'avec la Matrice, est tout semblable à celuy qui est au reste du corps, auquel il ne se remarque incontinent aprés l'accouchement aucun changement, si ce n'est par autant d'alteration que luy peut causer la disposition du lieu d'où il sort, & selon qu'il fluë promptement ou doucement, & qu'il est meslé avec les autres immondices qui s'écoulent en ce temps, ou qu'il fait de

ſejour dans la Matrice, aprés eſtre hors de ſes vaiſſeaux. S'il eſtoit ainſi reſté autour de la Matrice, comme quelques-uns veulent, ou en elle, ſans avoir eû le mouvement circulaire pendant tout le temps de la groſſeſſe, il eſt tres-certain qu'il ſe feroit pourri par neceſſité, de meſme que nous voyons que l'eau d'une mare, faute d'agitation & de mouvement, eſt infectée & corrompuë: Mais il n'y a pas d'autre ſuperfluité ou reſidu de la nourriture de l'enfant, que ce ſang groſſier, dont toute la maſſe de l'arriereſaix eſt pleine.

Aprés avoir fait connoiſtre la nature & qualité de ces vidanges, nous dirons que tant à l'égard de la quantité, que du temps & de la durée de cette évacuation, il n'y a pas de regle certaine & particuliere; car aucunes femmes en ont beaucoup, & long-temps; & d'autres fort peu, tant pour ce qui eſt de leur quantité, que pour leur durée. Cela ſe fait & arrive ordinairement ſelon la ſaiſon, la region, & l'âge, ſelon le temperamment plus ou moins chaud & humide, la maniere de vivre, l'habitude plus ou moins replete, & ſelon que les vaiſſeaux reſtent plus ou moins long-temps ouverts; Mais en general nous voyons que l'évacuation des vidanges de la couche eſt ordinairement d'autant plus abondante, & dure d'autant plus long-temps, que l'enfant dont la femme eſt accouchée eſt gros; & que cette évacuation eſt le plus ſouvent achevée en quinze ou vingt jours, & plûtoſt ou plus tard, ſelon les choſes que nous venons de remarquer; & indifferemment tant pour les femmes qui ſont accouchées d'un maſle, que pour celles qui ont fait une femelle; pendant quoy les vidanges diminuent continuellement en quantité de jour en jour, juſques à ce qu'elles ceſſent tout-à-fait à la fin de ce temps; aprés lequel les lieux reſtent encore quelque peu humides, ſans qu'il fluë manifeſtement aucune choſe, ſinon à celles qui ſont fort ſujettes aux fleurs blanches, ou à celles qui uſent du coït peu de jours aprés qu'elles ſont accouchées; à cauſe que par ſon action toute la Matrice eſt agitée, & les humeurs y affluant pour ce ſujet en grande abondance, empeſchent que ces vaiſſeaux ne ſe puiſſent refermer ſi facilement qu'ils font à celles qui demeurent en repos: C'eſt ce qui fait que certaines femmes ont quelquefois de continuelles vidanges avec une grande peſanteur de la Matrice durant plus de ſix ſemaines ou deux mois entiers aprés leur accouchement, & meſme quelquefois encore plus long-temps; parce qu'elles ne s'abſtiennent pas du coït comme elles devroient faire. Il n'eſt pas de meſme de la femme, que des femelles de certains animaux, qui ſouffrent le maſle & conçoivent, comme font

les lapines, dés le mesme jour qu'elles ont fait leur petits; car comme elle seule abonde plus en menstruës que tous les autres animaux, elle a aussi une plus copieuse & plus longue évacuation de vidanges, & est plus de temps, pour ce sujet à se rétablir aprés son enfantement. Ce que nous avons dit, doit s'entendre des accouchemens à terme; car ensuite de l'avortement, d'autant plus que le *fœtus* est petit, & que la femme est grosse de moins de temps, d'autant moins aussi a-t-elle ordinairement de ces vidanges.

Les signes des bonnes & loüables vidanges sont, qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours, & qu'elles perdent peu à peu cette teinture de sang, pour devenir comme blanches; qu'elles soient de consistance égale, sans aucuns caillots ni grumeaux; qu'elles n'ayent aucune feteur ni mauvaise odeur, & soient sans acrimonie; & qu'elles fluent en une moderée quantité.

Nous disons premierement, qu'il faut qu'elles ne soient sanglantes que durant les premiers jours; parce qu'autrement elles ne seroient pas de veritables vidanges; mais un pur flux de sang qui seroit tres-dangereux; & qu'elles perdent peu à peu cette couleur rouge pour devenir comme blanches: ce signe nous démontre que les vaisseaux qui avoient esté ouverts, se referment peu à peu. Secondement, qu'elles soient de consistance égale, sans caillots ni grumeaux; par ce moyen nous sommes asseûrez qu'il n'y a aucun mélange d'autres matiéres étranges, & qu'elles sont regies par la nature. Troisiémement, qu'elles n'ayent aucune feteur ni mauvaise odeur, & qu'elles soient sans acrimonie, en ce cas nous connoissons qu'il n'y a pas danger de corruption, ni d'inflammation à la Matrice. Et enfin qu'elles fluent en une moderée quantité, afin que la seule superfluité des humeurs en soit évacuée; car si les vidanges fluoient en si grande abondance, qu'il en survint syncope & convulsion, la femme seroit en danger de la vie, comme nous asseûre *Hipocrate* en l'Aphorisme 56. du 5. Livre. *Si muliebri profluvio convulsio, & animi defectus superveniat, malum est.* Si dit-il, aux flux des femmes, il survient défaillance de cœur & convulsion, c'est un mauvais signe: Et dans l'Aphorisme suivant il ajoûte: *Menstruis (sive lochiis) abundantibus morbi eveniunt; & subsistentibus accidunt ab utero morbi.* Si les menstruës, ou vidanges de la Matrice, fluent trop abondamment, il arrive des maladies; & si elles sont supprimées, cela provient des indispositions de la Matrice.

Les maladies qui arrivent lors que les vidanges fluent avec trop d'abondance, sont comme nous avons dit en ce premier Aphoris-

me, la convulsion, & la syncope, ou défaillance de cœur ; & si la femme n'en meurt, elle en est tres-affoiblie; elle amaigrit, elle reste long-temps avec les pasles couleurs, les jambes & les cuisses luy enflent, ensuite dequoy elle devient souvent toute bouffie. Et comme les vidanges trop abondantes ont ordinairement beaucoup de rapport avec la perte de sang qui survient aprés l'accouchement, on y remediera comme nous avons enseigné au 5. Chap. de ce 3. Liv. Nous voyons néanmoins par experience journaliere, que les femmes incontinent aprés leur accouchement supportent ordinairement une grande évacuation de sang par la Matrice, sans tomber en foiblesse ; à cause que leur sang extraordinairement échauffé par l'agitation de leur travail, estant en plus grand mouvement, circule plus promptement ; ce qui fait qu'elles peuvent pour lors perdre plus facilement dix ou douze palettes de sang, sans foiblesse, qu'elles n'en perdroient quatre en d'autres temps. Pour ce qui est des maladies qui viennent de la suppression des vidanges, nous en ferons mention au Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

De la suppression des vidanges, & des accidens qu'elle cause.

LA Matrice est abreuvée de tant d'humiditez pendant la grossesse, & il y afflue de toutes parts une si grande abondance d'humeurs dans l'agitation & la commotion qu'elle reçoit en l'accouchement, que s'il ne s'en fait ensuite une suffisante évacuation, la femme est en danger qu'il ne luy arrive plusieurs fascheux accidens, & souvent mesme la mort. *Hipocrate* le declare assez bien par ces paroles, au Livre de la nature de l'enfant. *Si enim non purgetur mulier à purgationibus partus, morbus magnus ipsam corripiet, & periculum vitæ incurret, nisi cito curetur.* Parce que ces humeurs se corrompant par le sejour qu'elles y font, ne manquent pas d'y causer grande inflammation ; c'est ce qui fait que la suppression des vidanges est un des plus dangereux accidens qui puissent arriver à la femme aprés son accouchement ; & principalement si dans les premiers jours (qui est le temps auquel elles devroient beaucoup fluer) elles viennent à s'arrester entierement & subitement ; car pour lors il survient fiévre aiguë, grand mal de teste, douleur aux mammelles, aux reins & aux lombes, suffocation de Matrice, & une inflammation qui se communique incontinent par tout le bas ventre, lequel

devient

devient fort tendu & enflé. Il arrive aussi une grande difficulté de respirer, des étoufemens, des palpitations de cœur, des syncopes, des convulsions avec delire, & souvent la mort, si la suppression continuë; ou si la femme en échappe, elle est en danger qu'il ne se fasse un abscés dans sa Matrice, & mesme quelque *cancer* ensuite, ou qu'il n'arrive de grands apostémes au bas ventre, à cause de la proximité du lieu; comme aussi des gouttes sciatiques & des clodications, ou des inflammations & des abscés aux mammelles & à la poitrine, si les humeurs sont portées vers ces parties. C'est pourquoy *Galien* au 3. Comm. du 3. Livre des Epid. a eû grande raison de dire, que la suppression des vidanges qui doivent estre évacuées aprés l'accouchement, estoit beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstruës ordinaires.

Les causes de la suppression des vidanges procedent, ou d'un grand flux de ventre, d'autant qu'il se fait pour lors une trop grande évacuation d'humeurs, qui détourne & fait cesser celle des vidanges, ou de quelques fortes passions de l'ame, telles que sont la grande peur & la tristesse, ou quelque fascherie & saisissement; car ces choses concentrent, & font subitement retirer les humeurs au dedans; & par leur trop prompt & soudain retour, elles causent quelquefois la suffocation. Le grand froid arreste les vidanges; parce qu'il resserre les vaisseaux & les pores de la Matrice, & faisant cailler le sang à leurs orifices, & mesme dans la substance de la Matrice, il empesche que toutes les humeurs qui y estoient affluées par les douleurs de l'accouchement, n'en exsudent facilement; l'usage des choses astringentes produit encore le mesme accident, comme aussi le boire trop froid; d'autant que cela empesche que les humeurs qui en sont condensées & épaissies ne coulent si aisément; & la forte & frequente agitation du corps, en les épanchant & dispersant par toutes les parties, ne permet pas pareillement qu'elles soient évacuées par la Matrice.

Pour bien procurer l'évacuation des vidanges, il faut que la femme évite toutes ces fortes agitations d'esprit, qui en ont pû causer la suppression; qu'elle soit couchée sur le dos ayant la teste & la poitrine un peu élevées, se tenant en grand repos; afin que les humeurs soient facilement portées en bas par leur pente naturelle; qu'elle observe un bon regime de vivre, qui tende à chaleur & humidité; qu'elle use plûtost de viandes boüillies que rôties, & de seuls boüillons avec un peu de gelée, si elle a la fiévre; qu'elle évite toutes choses astringentes; que sa tisane soit faite avec celles qui

sont un peu aperitives, comme sont les racines de chicorée, de chiendent, & d'asperges, avec un peu d'anis & de houbelon; & elle prendra de fois à autre dans un verre, de cette tisane; un peu de syrop de capilaires; & sur tout elle se donnera garde de ne pas boire trop froid. On luy donnera aussi des clysteres qui puissent attirer les humeurs en bas; & on luy étuvera les parties basses d'une décoction émolliente & aperitive, faite avec les mauves, parietaire, camomille, melilot, racines d'asperges, & la graine de lin; de laquelle décoction on pourra aussi faire injection dans la Matrice; & du marc de ces herbes, les ayant bien fait cuire pour les passer à travers un gros tamis, on fera un cataplasme, auquel on ajoûtera de l'huile de lis, ou axonge de porc, pour mettre bien chaudement sur le bas ventre, réchauffant de temps en temps ce cataplasme dans sa mesme décoction. Avec cela on luy fera de fortes frictions tout le long des cuisses & des jambes, principalement vers le dedans, en les lavant chaudement de cette decoction émolliente que nous venons de dire; on pourra mesme appliquer de grandes ventouses sur le haut des cuisses en leur partie interne. Il ne seroit pas encore mauvais de se servir pour ce sujet d'un parfum fait avec drogues aromatiques, si ce n'est qu'il cause une pesanteur de teste, comme l'a remarqué *Hipocrate* en l'Aphorisme vingt-huitiéme du cinquiéme Livre, où il dit, *suffitus aromatum muliebria educit: Sæpius verò & ad alia utilis esset, nisi capitis induceret gravitatem.*

Mais durant qu'on met toutes ces choses en usage, on n'oubliera pas la saignée du pied, ou celle du bras, selon que les accidens causez par la suppression des vidanges le requierent; & il ne faut pas pour lors suivre aveuglément l'opinion de plusieurs femmes, qui croyent que la saignée du bras est pernicieuse en cette occasion. Elles ont presque toutes cette imagination si fortement enracinée dans leur teste, que si une accouchée vient à mourir aprés avoir esté saignée du bras, elles ne manquent pas de dire & d'asseûrer que cette saignée en a esté la cause; mais elles font tels discours sans aucune connoissance; car la saignée du bras doit estre quelquefois preferée à celle du pied, & d'autrefois celle du pied se fait plus seûrement que celle du bras: Comme par exemple, supposons une femme fort replete d'humeurs, & principalement de sang dans toute l'habitude, qui ait une suppression de ses vidanges, causée par l'obstruction des vaisseaux qui les devroient laisser écouler, pour raison de quoy une inflammation de Matrice luy soit survenuë, ayant outre cela une grosse fiévre, & une grande difficulté de

respirer, ainsi qu'il arrive ordinairement en ces rencontres : Il est tres-certain que si on saignoit d'abord du pied cette femme, qui est extrémement plethorique, on attireroit vers la Matrice une si grande abondance de ces humeurs, dont toute l'habitude regorge, que son inflammation en seroit beaucoup augmentée, & par consequent tous les accidens de la maladie : Mais il vaudroit bien mieux en ce cas, désemplir au plûtost l'habitude par la saignée du bras premierement, laquelle on reïtereroit mesme deux ou trois fois s'il estoit necessaire ; aprés quoy les plus pressans accidens estant en partie diminuez, on pourroit fort à propos venir à celle du pied ; car par ce moyen la nature qui estoit presque accablée sous le faix de l'abondance des humeurs, en estant allegée d'une partie, domine & regit plus facilement le reste : Mais au contraire, s'il y a suppression de vidanges, sans apparence de grande plenitude au corps, & sans aucun notable accident, pour lors on peut pratiquer d'abord la saignée du pied, si on le souhaite : Néanmoins je trouverois souvent plus à propos qu'elle fust precedée de quelqu'une du bras, pour dégager par ce moyen plus promptement la poitrine, à laquelle on doit particulierement avoir égard en cette occasion. C'est pourquoy je ne suis pas de l'opinion de *Mercurial*, qui veut qu'en toutes suppressions de vidanges on saigne toûjours d'abord la femme du pied, & non pas du bras.

J'ay veû plusieurs femmes avoir tres-peu de vidanges dans tout le temps de leur couche, sans qu'il leur en arrivast aucun notable prejudice ; mais ces sortes de femmes estoient ordinairement beaucoup plus incommodées de l'abondance de leur lait, & d'une pesanteur de Matrice durant quelque temps, que celles qui ont leurs vidanges en une raisonnable quantité ; & elles avoient aussi, au deffaut de leurs vidanges, des sueurs plus abondantes, & plus frequentes que les autres ; par lesquelles sueurs la matiere des vidanges estoit détournée, & en partie dissipée ; & quelques autres avoient un flux de ventre moderé qui causoit le mesme effet.

CHAPITRE XI.

De l'inflammation qui survient à la Matrice aprés l'accouchement.

LA suppression des vidanges dont nous venons de parler, cause tres-souvent, & principalement au commencement des cou-

ches, une inflammation à la Matrice, qui eſt une tres-dangereuſe maladie, & qui fait mourir la plus grande partie des femmes à qui elle arrive. Elle leur vient quelquefois auſſi, à cauſe que la Matrice a eſté contuſe & bleſſée par quelque coup, ou par quelque chûte, & notamment pour avoir eſté trop travaillée dans un mauvais & violent accouchement, par gens qui ne ſont pas experts en l'Art; ou pour eſtre tombée dehors enſuite; ou bien parce qu'il eſt reſté en elle quelque corps étrange, qui s'y corrompt; comme auſſi pour avoir eſté trop comprimée pendant les premiers jours, ſoit avec la main, ſoit avec ces groſſes compreſſes & ces ſerviettes roulées, que les Sagefemmes & les Gardes mettent ſur le ventre de l'accouchée; afin (diſent-elles) d'en exprimer les vidanges & de la tenir en eſtat; ce qui arrive encore d'autant plûtoſt que le ſang émeû & échauffé par l'agitation d'un rude travail, s'y porte pour lors en plus grande abondance, & y ſejourne plus long-temps ſans évacuation. J'ay veû pluſieurs perſonnes qui croyent que de jetter l'arrierefaix de la femme dans le feu, ou bien dans les aiſances, comme on fait ſouvent, cela eſt capable de luy cauſer enſuite, par une eſpece de ſympathie, une inflammation de Matrice; pour lequel ſujet ils aiment mieux qu'on l'enterre; mais c'eſt une opinion qui eſt entierement ſuperſtitieuſe, & qui n'eſt fondée que ſur une ſimple imagination.

On connoiſt l'inflammation de Matrice en ce qu'elle eſt tres-douloureuſe, & beaucoup plus tumefiée aprés l'accouchement qu'elle ne devroit; & la femme ſent une grande peſanteur au bas ventre; il y ſurvient grande tenſion, & il s'enfle & devient preſque auſſi gros qu'il eſtoit avant qu'elle fuſt accouchée; elle a difficulté d'uriner & d'aller à la ſelle; elle reſſent auſſi augmentation de douleur quand elle veut rendre ſes excrémens; à cauſe que la Matrice preſſe l'inteſtin *rectum*, ſur lequel elle eſt ſituée, & qu'elle luy communique par proximité ſon inflammation auſſi-bien qu'à la veſſie; elle a toûjours pour lors outre cela une groſſe fiévre, avec grande difficulté de reſpirer; & il luy ſurvient hoquet, vomiſſement, convulſion, delire, & enfin la mort, ſi la maladie ne ceſſe en peu. La femme qui a receû quelque contuſion, ou une violente compreſſion de la Matrice, eſt en grand danger qu'aprés l'inflammation (ſi elle n'en meurt) il ne s'y faſſe un abſcés, ou qu'il n'y reſte quelque tumeur ſcirrheuſe durant un aſſez long-temps, & meſme parfois un *cancer* incurable, qui luy fera mener le reſte de ſes jours une vie miſerable & languiſſante.

Pour ce ſujet on doit remedier à l'inflammation de Matrice

aussitost qu'on s'en apperçoit ; ce qu'on fera en temperant la chaleur des humeurs, & en détournant & évacuant leur abondance le plus promptement que faire se pourra ; faisant premierement l'extraction, ou procurant l'expulsion des choses étranges qui seroient retenuës en la Matrice aprés l'accouchement, de la maniere que nous avons enseignée en son lieu ; & sur tout la traitant en ce temps avec tres-grande douceur, sans user d'aucune violence, de peur que le mal ne s'augmente.

Les humeurs seront temperées par le regime de vivre, lequel doit estre rafraischissant, usant de viandes qui nourrissent peu ; c'est pourquoy la femme se contentera pour toute nourriture de seuls bouïllons, faits avec chairs de veau & de volaille, observant qu'ils ne soient pas trop forts de viande ; on y fera boüillir des herbes rafraischissantes, comme laituë, pourpier, chicorée, bourroche, oseille, & autres : Elle s'abstiendra de vin, & boira de la tisane faite avec racine de chicorée, fraisier, chiendent, orge, & reglisse ; elle pourra encore user d'émulsions faites avec les semences froides & l'eau d'orge. La femme gardera aussi un grand repos dans son lit ; elle n'aura le ventre serré d'aucun bandage, & il luy sera renu libre avec lavemens anodins simplement ; à cause que s'ils avoient quelque acrimonie, ils exciteroient des épreintes, qui causeroient une extréme douleur à la Matrice enflammée ; & entre toutes les passions de l'ame elle évitera principalement la colere.

On évacuera & on détournera l'abondance des humeurs par le moyen de la saignée, laquelle se doit faire au commencement du bras, & non du pied, pour la raison dite au precedent Chapitre ; la réïterant sans beaucoup perdre de temps (car l'accident est tres-pressant) jusques à ce que la plus grande plenitude soit évacuée, & l'inflammation de Matrice un peu diminuée ; aprés quoy on viendra à celle du pied. Il sera bon aussi de mettre sur le ventre une grande emplastre de *Cerat* refrigerant de *Galien*, ou d'y faire une embrocation d'huile d'amandes douces, meslée avec un peu de vinaigre. On pourra mesme faire quelques injections dans la Matrice, pourveû que ce ne soit avec aucune chose astringente, de peur qu'en faisant encore plus grande suppression des vidanges (qui coulent toûjours tres-peu en cette rencontre) on ne vint à augmenter la maladie : C'est pourquoy on se servira seulement des remedes qui temperent sans aucune astriction, comme font l'eau d'orge, ou le lait tiede ; observant aussi pour le mesme sujet, de n'user d'aucune chose qui soit trop rafraischissante, & d'éviter pareillement

toutes sortes de diuretiques; car dans cette fascheuse maladie il faut tenir un certain milieu pour sa cure, duquel si on s'écarte tant soit peu, on ne manque pas de l'augmenter; parce que si on donne des remedes pour provoquer les vidanges, pour lors l'inflammation devient d'autant plus grande qu'il afflüe d'humeurs à la Matrice; & si on use de remedes rafraischissans, la suppression des vidanges qui avoit esté cause de l'inflammation, est encore augmentée. C'est pourquoy le principal de la curation consiste à faire une bonne & ample évacuation par la saignée, afin de suppléer au defaut de celle qui se devroit faire par les vidanges. Mais sur tout dans cette maladie on doit s'abstenir de toute sorte de purgatifs, comme aussi dans toutes les autres où la Matrice est travaillée de quelque fluxion considerable, & dans celles où elle souffre quelque douleur pour petite qu'elle soit; car on doit observer qu'on peut presque toûjours saigner seurement les femmes dans les maladies qui leur arrivent, mesme dans le temps de leurs menstruës, si cette évacuation naturelle ne fluë pas assez abondamment pour en pouvoir esperer un prompt soulagement; mais il n'en est pas de mesme de la purgation; car elles n'en doivent presque jamais user durant les trois ou quatre jours qui precedent l'évacuation menstruelle, ni dans tout le temps qu'elle dure, non plus que dans le temps des vidanges de leur couche.

Quelquefois l'inflammation de Matrice se convertit en apostême, qui rend une grande abondance de matiere; pour lors il y a grand danger de corruption en cette partie, tant à cause de sa chaleur & de son humidité, qui en sont les principes, que parce qu'on n'y peut pas appliquer ni faire tenir facilement les remedes propres. C'est pourquoy n'y ayant pas lieu de faire autre chose, on est obligé de se contenter d'un bon regime, & d'injections déterfives; qui en puissent nettoyer la matiere, afin que la corruption n'en soit pas augmentée par son trop long sejour; ce qu'on fera avec une décoction d'orge & d'aigremoine, dans laquelle on meslera du miel, ou du syrop d'absynthe, l'animant d'un peu d'esprit de vin, si la corruption estoit grande. Mais si l'apostême se convertit en ulcere chancreux, comme il arrive souvent; alors quelques remedes qu'on puisse faire à cette fascheuse maladie, elle durera jusques à la mort; pour lequel sujet on doit seulement se contenter de choses paliatives avec un bon regime de vivre, & suivre en cela le precepte d'*Hipocrate* en l'Aphorisme 38. du 6. Livre. *Quibus occulti cancri fiunt, non curare melius; curati enim citius intereunt, non curati verò*

longiùs vitam trahunt. Il vaut mieux, dit-il, ne pas traiter les chancres occultes & cachez ; car si on les traite, les malades en meurent plutost, & ceux à qui on ne fait rien, vivent plus longs-temps. Or par chancre occulte, il entend parler de ceux qui viennent au dedans du corps, & principalement de celuy qui arrive à la Matrice.

CHAPITRE XII.

Du scyrrhe de la Matrice.

COMME la Matrice est continuellement abreuvée de la superfluité des humeurs de toute l'habitude du corps de la femme, elle devient assez souvent scyrrheuse, à cause qu'il se fait obstruction aux voyes qui devroient laisser écouler ces superfluitez ; ce qui arrive souvent ensuite de l'inflammation qui n'a pas esté resoluë, & qui n'a pas suppuré, quand la plus subtile partie des humeurs est seulement repoussée ou dissipée, la plus grossiere restant insinuée & retenuë dans la propre substance de la Matrice ; à quoy contribuë l'usage des remedes trop froids & astringens (soit qu'on les applique sur le ventre de la femme, ou qu'on les introduise dans la Matrice, en injection ou autrement) ou bien de ceux qui sont trop resolutifs.

Il n'y a quelquefois que l'orifice interne de la Matrice qui est scyrrheux ; pour lors la Matrice n'est guere plus grosse qu'à l'ordinaire ; mais d'autrefois tout son corps est endurcy aussi-bien que son orifice interne, & est extrémement tumefié ; comme il arrive souvent ensuite d'une inflammation survenuë aprés l'accouchement ; ou bien en d'autres temps, ensuite d'un dereglement ou d'une longue suppression de menstruës.

Le scyrrhe de la Matrice se connoist facilement par le toucher, soit en mettant la main sur le ventre de la femme, ou en introduisant le doigt dans le col de la Matrice ; car on sent le corps de la Matrice beaucop plus gros qu'à l'ordinaire, avec grande dureté ; son orifice interne est aussi plus gros, plus dur, plus inégal & plus court, & il est sans douleur considerable, quand le scyrrhe ne participe aucunement de l'inflammation, & qu'il n'est pas diposé à degenerer en *cancer ;* car si cela estoit, il y auroit grande douleur à la partie. La femme qui a la Matrice scyrrheuse, ressent une lassitude par tout le corps, une grande pesanteur au bas du ventre, elle a douleur aux reins, aux aînes, & aux cuisses, envie frequente d'uriner,

& la douleur s'augmente quand elle veut rendre ses excrémens; à cause de la compression que la Matrice fait à l'intestin droit, & à la vessie, & les menstruës sont entierement supprimées, ou coulent tres-peu, & sans aucune regle, à cause de l'obstruction qui est en la partie; laquelle obstruction fait que le sang qui s'arreste dans tous les vaisseaux des parties voisines de la Matrice, & de celles qui ont communication avec elle, cause souvent une grande douleur à toutes ces parties; tant à raison de l'excessive repletion de ces vaisseaux, qu'à cause de l'acrimonie que ce sang y acquiert par un trop long sejour.

Comme la Matrice est une partie destinée à l'évacuation de toutes les humeurs superfluës du corps de la femme, il est certain que le scyrrhe qui y survient est une maladie tres-fascheuse, laquelle mesme est souvent suivie de plusieurs autres qui sont mortelles; parce que ces superfluitez ne pouvant avoir leur évacuation ordinaire, refluënt en toute l'habitude, & particulierement vers les parties principales, qu'elles alterent & corrompent dans la suite; & ces humeurs estant long-temps retenuës en la substance de la Matrice & venant à s'y fermenter, acquierent une qualité maligne, qui fait souvent dégenerer le scyrrhe en un *cancer* incurable: C'est pourquoy on y doit remedier le plûtost qu'il sera possible. *Aëtius* dit que le scyrrhe de la Matrice se guerit facilement lorsqu'il n'est qu'en son orifice & en son col, & difficilement quand il est en son fond; mais cette maladie est ordinairement si rebelle aux remedes, qu'on ne peut pas veritablement dire que le scyrrhe de l'orifice de la Matrice soit facile à guerir, si ce n'est en comparaison de celuy qui est en son corps. J'ay veû neanmoins la femme d'un Avocat avoir tout le corps de la Matrice scyrrheux durant plus de huit mois, ensuite d'un avortement qu'elle eût au cinquiéme mois de sa premiere grossesse, laquelle en guerit parfaitement, & mesme devint grosse aprés ce temps, nonobstant que ce scyrrhe fust au commencement gros comme la teste d'un enfant, lequel ne diminua que peu à peu en grosseur & en dureté. Ce scyrrhe estoit si gros, qu'un certain Medecin qui fut mandé aprés moy, pour voir cette femme avec un de mes Confreres; croyant que ce fust un second enfant qui estoit resté en la Matrice, luy donna plusieurs violens remedes qu'il luy fit prendre par la bouche, l'assurant qu'ils estoient specifiques pour chasser l'enfant mort, & qu'il la gueriroit dans trois jours, en luy faisant vuider ce qui estoit contenu en sa Matrice; mais au lieu de cela, s'estant lourdement trompé

en

en son jugement, il augmenta beaucoup la maladie, par l'irritation de ses remedes, qui mirent la femme en grand danger de mort.

J'ay encore veû plusieurs autres femmes avoir durant trois ou quatre mois entiers, ensuite de leur accouchement, ou d'un avortement, des scyrrhes phlegmoneux de tout un seul costé de la Matrice, & des parties voisines de l'aîne, où elles ressentoient une extréme douleur, & néanmoins en guerir peu à peu parfaitement; ce qui n'arrive ordinairement en ces sortes de tumeurs, qu'aprés une longueur de temps assez considerable. J'ay aussi veû quelquefois de ces mesmes tumeurs apostumer au dehors: Mais j'ay connu une Demoiselle qui avoit un scyrrhe de toute la Matrice, presque indolent, de la grosseur de la teste d'un enfant nouveau-né, depuis plus de cinq ans entiers, qui luy estoit arrivé ensuite d'une perte de sang, qu'elle avoit eûë continuellement durant une année, lequel je crus estre entierement incurable, & devoir enfin la faire mourir dans la suite, comme il luy est arrivé aprés avoir langui durant six années. J'en ay rapporté l'Histoire en l'observ. CXII. du Livre de mes Observations.

De quelque nature que puisse estre le scyrrhe, on ne doit pas saigner du pied la femme, ni la baigner dans le commencement de sa curation, comme plusieurs personnes font sans raison; car toute l'habitude du corps estant replete, les humeurs qui se porteroient vers la Matrice ne pouvant pas en estre évacuées, à cause de l'obstruction qui est à la partie, augmenteroient la maladie, ou s'y corrompant par un long sejour, pourroient mesme convertir le scyrrhe en *cancer*. C'est pourquoy avant que de se servir de ces deux remedes, on videra suffisamment la plénitude du corps par la saignée du bras, & par de petites purgations tres-douces; car les fortes ne manqueroient pas, pour la mesme raison que je viens d'alleguer, d'augmenter encore davantage le scyrrhe, comme je l'ay toûjours vû arriver, lorsqu'on s'est voulu servir de fortes medecines pour la guerison de cette maladie en cette partie. On usera aussi de remedes émolliens, tant de ceux qu'on peut appliquer sur le ventre, soit huiles, ou axonges, ou cataplasmes, ou fomentations, que ceux qu'on peut introduire dans la Matrice en injection, en vapeur, & en fumée; lequels ne doivent avoir aucune acrimonie; ensuite de quoy la femme pourra se servir du demi-bain, ou du bain entier; & on la saignera du pied aprés qu'elle aura usé des bains durant quelques jours: Mais sur toutes choses qu'elle s'abstienne du coït, & qu'elle observe un bon regime de vivre durant tout ce temps,

qui tende entierement à temperer & à rafraischir moderément les humeurs de toute l'habitude du corps; le lait clair & le lait d'anesse sont pour cela tres-convenables; mais l'usage des eaux minerales est preferable à tous autres remedes pour cette maladie.

CHAPITRE XIII.

Du Cancer *de la Matrice.*

LE *cancer* succede souvent au scyrrhe dont nous avons parlé; ce qui arrive lorsque les humeurs, dont la substance de la Matrice estoit abreuvée, viennent à s'échauffer par une fermentation qui s'en fait, à cause de leur trop long sejour en cette partie; aprés quoy ces mesmes humeurs acquierent une acrimonie maligne qui ulcere la Matrice. Le *cancer* vient aussi ensuite de l'inflammation, ou de l'apostême de la Matrice, qui arrivent quelquefois aprés l'accouchement. Il peut encore arriver en d'autres temps, & à toutes sortes de femmes, tant aux jeunes qu'aux vieilles, & mesme aux filles, quoy que tres-rarement. Les fleurs blanches malignes, & les vieilles gonorrhées virulentes y peuvent aussi beaucoup contribuer, par l'érosion qu'elles font à la Matrice; & comme les femmes ne sont ordinairement en parfaite santé, que lors qu'elles sont bien reglées comme il faut dans l'évacuation de leurs menstruës, tant pour le temps auquel elles la doivent avoir, que pour la quantité de l'évacuation, le *cancer* arrive bien plûtost à celles qui n'ont pas reglément cette évacuation naturelle; mais principalement dans le temps que les femmes sont en âge de la perdre tout-à-fait, qui est depuis quarante ans jusques à cinquante; à cause que les vaisseaux de la Matrice qui avoient coûtume de servir reglément à cette évacuation, commençant pour lors à se fermer & se réünir peu à peu, & les menstruës estant supprimées, pour ce sujet, durant plusieurs mois, il s'amasse une grande abondance de sang, dont toute la substance de la Matrice se remplit si extraordinairement, que souvent la nature qui n'est plus reglée, fait un subit & violent effort pour s'en décharger; ce qui cause la ruption de quelques vaisseaux considerables de la Matrice; ensuite de quoy il arrive de grandes pertes de sang, qui se renouvellent tres-frequemment; à cause que la fluxion continuelle des humeurs qui se fait sur cette partie, empesche que l'ouverture de ces vaisseaux ne se puisse réünir, & y cause des ulceres qui deviennent malins dans la sui-

te, & se convertissent enfin en un *cancer* incurable.

La femme qui a un *cancer* à la Matrice, y ressent une douleur pongitive & aggravante, à cause de l'acrimonie des humeurs qui découlent de l'ulcere, & à cause du poids de la partie, qui est toûjours en mesme temps scyrrheuse. Cette douleur se communique aux reins & aux aînes, & la femme sent une grande pesanteur au bas du ventre, & des lassitudes par tout le corps; elle a difficulté d'uriner; il sort de la Matrice une sanie sereuse, fetide, virulente, noirâtre, & souvent sanglante; quelquefois le sang en sort tout pur en liqueur, & d'autrefois en caillots. Quand l'ulcere est à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus souvent, on le sent avec le doigt, & on le peut facilement voir avec le dilatatoire; mais lors qu'il est dans son fond, on le connoist par la sanie qui en sort, & par les autres accidens. Ces ulceres sont toûjours inégaux, sordides, & puants; & leur corruption est quelquefois si grande, qu'il s'y engendre des vers, ainsi que j'ay veû arriver à la femme d'un Fripier laquelle mourut peu de temps ensuite, comme je luy avois bien prédit.

Quoy que plusieurs Charlatans se vantent effrontément de guerir le *cancer* ulceré de la Matrice, il est néanmoins entierement incurable; tant à cause qu'il ne peut pas estre extirpé comme celuy des mammelles, que parce que la Matrice est une partie qui reçoit continuellement les superfluitez de toute l'habitude du corps de la femme; ce qui fait que la malignité de l'ulcere augmente journellement, nonobstant tous les remedes qu'on y puisse apporter, jusques à ce qu'il fasse enfin mourir miserablement les pauvres femmes qui en sont affligées, aprés leur avoir fait traîner une vie languissante, & pleine de continuelles douleurs, durant des années entieres, les faisant perir toutes, comme je l'ay veû arriver en un tres-grand nombre de femmes differentes, dont les unes n'ont vécu que cinq ou six mois ensuite de cette fascheuse maladie, d'autres ont duré un an, & quelques autres ont langui pendant deux ou trois années entieres, durant tout lequel temps elles souhaitoient souvent de mourir, pour estre delivrées des cruelles & continuelles douleurs qu'elles sentoient. J'en ay rapporté beaucoup d'exemples tres-considerables dans le Livre de mes Observations.

J'ay veû quelques Chirurgiens entreprendre de guerir des femmes qui avoient des *cancers* de cette nature à la Matrice, en leur donnant le flux de bouche, & les traitant de la mesme maniere qu'on fait les personnes qui ont la maladie Venerienne; mais au

lieu d'en avoir un bon succés, comme ils avoient vainement fait esperer à ces pauvres femmes, ils leur ont au contraire acceleré la mort. Et ce qui merite d'estre bien observé par ceux qui s'appliquent à la curation de la maladie Venetienne, est qu'ils peuvent bien guerir par le moyen de la salivation les mauvais ulceres, qui ne sont qu'aux lévres externes de la vulve; mais qu'ils sçachent que ceux qui sont au propre corps de la Matrice,& ceux mesme qui sont seulement à son orifice interne, dont il sort une abondance de sanie fétide, s'irritent davantage par ce remede, & qu'ils se rendent encore plus incurables qu'ils n'estoient auparavant. C'est pourquoy si le Chirurgien entreprend de traiter le *cancer* de la Matrice, il faut que ce soit seulement d'une cure paliative; afin d'appaiser, autant qu'il est possible, les extrémes douleurs que la femme ressent; & cependant, qu'il fasse connoistre le danger de la vie où est la malade; afin qu'elle soit persuadée que l'augmention de sa maladie vient de sa malignité, & non pas de l'effet des remedes dont elle peut user. Mais de quelque nature que ces remedes puissent estre, tant ceux que la femme peut prendre au dedans du corps, que ceux dont elle se peut servir pour faire injection en la Matrice, ils ne doivent avoir aucune acrimonie; car autrement ils ne manqueroient pas d'augmenter la douleur, & d'irriter le *cancer;* ce qui la feroit encore plûtost mourir que si on ne luy avoit fait aucun remede, ainsi qu'*Hipocrate* nous enseigne en l'Aphorisme 38. du sixiéme Livre

Or puisque le *cancer* de la Matrice est absolument incurable lors qu'il est confirmé, qui est quand l'ulcere est sordide & puant, & d'une grandeur considerabble, soit qu'il ait son siege au dedans du fond de la Matrice, soit qu'il n'occupe que son orifice interne, comme il arrive le plus souvent, on doit rascher par toutes sortes de voyes de preserver la femme d'une si fascheuse maladie, lorsqu'elle y a quelque disposition; à quoy sont sujettes les femmes qui ont leur Matrice scyrrheuse, & celles à qui il est survenu quelque apostéme, comme aussi celles qui ont souvent des pertes de sang, & celles qui n'ont plus réglément leurs menstrués, & qui sont d'âge à les perdre entierement; car c'est en ce temps, ainsi que j'ay dit cy-dessus, que les femmes sont beaucoup plûtost affligées de cette maladie qu'en tout autre. Le plus souverain remede dont la femmes de cét âge puisse user pour s'en preserver, & pour se garentir aussi de beaucoup d'autres incommoditez ausquelles elle est ordinairement sujette en ce mesme temps, est la saignée du bras souvent réïterée, afin de suppléer au defaut de l'évacuation menstruel-

le, & d'empescher que le sang & les humeurs ne se portent en trop grande abondance à la Matrice. Elle doit se servir de temps en temps de ce remede durant quelques années, jusques à ce que la nature ait entierement perdu l'habitude qu'elle avoit d'envoyer le sang vers la Matrice, pour l'évacuation des menstruës, & que les vaisseaux qui laissoient écouler ce sang, soient tout-à-fait réünis, & si la femme est sujette à des pertes de sang frequentes, elle s'abstiendra entierement du coït; car il luy est extrémement préjudiciable; parce que dans son action la Matrice estant échauffée & agitée, la perte de sang en est tres-souvent excitée. Elle usera d'un regime de vivre rafraischissant & humectant: elle évitera toutes choses aperitives & diuretiques, comme aussi tous violens purgatifs; & pour temperer d'autant plus l'acrimonie des humeurs, aprés avoir pris quelque legere purgation, elle pourra vivre durant quelque temps de lait de vache tout recemment trait, usant aussi par intervalles, & alternativement de boüillons de poulets, dans le corps desquels on mettra cuire en mesme temps un peu de semences froides.

Mais afin que le lait luy puisse apporter tout le soulagement qu'on peut esperer, on doit faire en sorte que ce soit le lait d'une vache bien saine, qui ne soit point pleine, ni en chaleur, & n'ait pas trop recemment fait son veau, & qu'elle soit nourrie de bonne pâture; car autrement il luy seroit entierement préjudiciable; à cause que le lait de tous les animaux correspond, aussi bien que celuy de la femme, à la bonne ou mauvaise habitude de leur corps, & retient toûjours beaucoup de la qualité des mauvais alimens dont ils peuvent estre nourris; comme est le lait de ces vaches que plusieurs gens nourrissent durant l'Hyver, du reste des grains qui ont servi à faire de la bierre, & qui ne boivent que de l'eau corrompuë de quelque mare infectée. Si on faisoit bien reflexion à cela, on trouveroit que c'est-là souvent la cause pour laquelle le lait ne profite pas aux malades qui en prennent.

CHAPITRE XIV.

Du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée.

NOus avons déja parlé au dix-neuviéme Chapitre du premier Livre, du flux de ventre qui arrive à la femme grosse; auquel lieu on peut avoir recours, pour voir ce que nous en avons dit : C'est pourquoy nous nous contenterons de traiter succinctement en ce lieu-cy, du flux de ventre qui arrive à la femme nouvellement accouchée; lequel procede souvent de ce que les alimens qui estoient dans l'estomac, & les matieres des intestins, sont tellement agitez & broüillez par les fortes compressions du ventre de la femme durant son travail, par le moyen des douleurs de l'accouchement, que la nature ne les pouvant plus regir, les laisse écouler en abondance, aussitost qu'elle est accouchée; ce qui est aidé de ce que l'enfant estant long-temps au passage, & faisant une compression du *rectum*, empesche que la femme ne puisse vider ses excrémens; lesquels estant retenus & grandement agitez dans les intestins, les debilitent, & les irritent par l'acrimonie qu'ils y acquierent; ce qui cause tres-facilement ensuite le flux de ventre; à quoy contribuent aussi quelquefois les clysteres trop acres qu'on avoit donnez à la femme, pour luy procurer les douleurs de l'accouchement, lesquels elle n'avoit pas entierement rendus, une partie en estant restée dans les intestins, qui les échauffe & les irrite extrémement.

De quelque nature que le flux de ventre de la femme nouvellement accouchée puisse estre, & de quelque cause qu'il puisse proceder, il est toûjours tres-fascheux, & la met souvent en grand peril de la vie; parce qu'il détourne, & empesche l'évacuation des vidanges de la Matrice; lesquelles estant supprimées causent toûjours de tres-pernicieux accidens, & mesme tres-souvent la mort. *Hipocrate* au 3. liv. des Malad. Popul. nous donne trois notables exemples de differentes femmes, dont deux moururent, le septiéme jour aprés avoir avorté, & la troisiéme dura jusques au quatorziéme jour aprés son accouchement, & mourut pareillement, ayant eû durant tout ce temps, aussi bien que les deux premieres, le flux de ventre. Mais ne nous arrestons pas à rechercher d'autres

exemples dans les Auteurs, pour prouver une chose que l'experience nous fait connoistre journellement. Ce qui est de plus fascheux en cette maladie est, que tous les remedes qui seroient propres au flux de ventre, augmentent encore la suppression des vidanges; & ceux qui peuvent procurer l'évacuation des vidanges supprimées, sont entierement contraires au flux de ventre, c'est pourquoy on n'ose pas faire prendre par la bouche à la malade aucune chose qui reserre, ni luy donner aucun clystere astringent; & mesme on ne peut pas la purger avec sureté dans le commencement de sa couche; c'est ce qui fait que le flux de ventre s'augmente assez souvent, n'estant pas possible d'y remedier pour lors, de la maniere qu'on feroit en d'autre temps. Néanmoins il faut tascher, autant qu'il est possible en ce temps, de faire quelques remedes convenables à cette fascheuse maladie; ce qu'on fera en donnant à la malade de bons consommez, pour entretenir ses forces qui se diminuent beaucoup par le flux de ventre; on luy donnera aussi des clysteres anodins, composez d'une simple décoction de son, ou d'herbes rafraischissantes, ou bien avec le lait & les jaunes d'œufs, pour appaiser la douleur, & pour temperer l'acrimonie des matieres qui sont dans les intestins; on pourra mesme luy faire prendre quelque grain de *Laudanum* dans un jaune d'œuf; & si ce flux de ventre est accompagné de fiévre & d'autres accidens, on la pourra saigner pour suppléer au defaut des purgations. Mais si on voit que le flux de ventre mette la femme en plus grand danger de la vie, que ne feroit pas la suppression des vidanges, on luy fera tous les autres remedes dont a accoûtumé de se servir dans les autres temps; & aprés que le flux de ventre sera entierement arresté, on procurera le mieux qu'on pourra l'évacuation des vidanges de la Matrice, qui avoient esté supprimées; & on remediera aux autres accidens par des remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XV.

Des tumeurs du ventre, appellées hernies-ventrales.

LA Matrice devient d'une grandeur si prodigieuse durant la grossesse, qu'elle emplit la plus grande partie du bas ventre, qui dans sa disposition naturelle n'estant pas capable de la contenir, est contraint de s'étendre à proportion que la grosseur de la Matrice vient à augmenter; ce qui se fait quelquefois si extraordi-

nairement, & avec tant de violence, que le peritoine ne pouvant pas se dilater suffisamment, vient à se rompre ; aprés quoy il se fait une separation de muscles, & une tumeur au mesme lieu, dans laquelle l'intestin, ou l'épiploon, & parfois mesme la Matrice avec l'enfant tombent, comme je l'ay veû en une femme grosse de six mois & demi, qui avoit une *hernie-ventrale* si grande, que sa Matrice & son enfant estoient presque entierement contenus dans cette tumeur, qui estoit éminente d'une prodigieuse grosseur, hors les bornes de son ventre.

Cette rupture du peritoine se fait quelquefois au dessus, & d'autresfois au dessous du nombril, entre les deux muscles droits ; elle arrive aussi tres-souvent à l'umbilic, ou vers les aînes, à cause que ces endroits sont les plus foibles parties du ventre. Elle est ordinairement causée par les grands efforts d'un mauvais travail, ou par ceux d'un violent vomissement ; ou d'un frequent éternuëment, ou par quelque coup que la femme aura receû sur le ventre, ou par quelque cheûte qu'elle aura faite, ou par autre chose capable de luy faire quelque subite violence ; à quoy les femmes grosses contribuent beaucoup, en se serrant trop la poitrine & le haut du ventre dans leurs vestemens, pour paroistre de plus belle taille ; ce qui fait que leur ventre n'ayant pas la liberté de s'étendre également de tous costez, souffre un plus grand effort qu'il ne devroit, vers sa partie inferieure, où tout le fardeau de la grossesse est poussé.

Outre que cette maladie est tres-difforme, elle est encore fort incommode aux femmes ; car elle leur cause souvent des refroidissemens d'estomac, des indigestions, des vomissemens, des coliques tres-douloureuses, & plusieurs autres accidens fascheux, les mettant aussi quelquefois en peril de la vie ; comme il arrive quand l'intestin qui est tombé hors de la rupture du peritoine, ne peut estre repoussé au dedans du ventre, sans faire incision à la partie, ainsi qu'on est obligé de faire au *bubonocele*, lorsque l'intestin est retenu en l'aîne. On a veû mesme quelquefois la Matrice estre poussée, comme j'ay dit, hors du ventre, au commencement de la grossesse, dans des ruptures de cette nature, laquelle n'ayant pas pû estre remise, a esté cause de la mort de la femme ; parce que l'enfant ne laissant pas d'y prendre son accroissement, la tumeur devenoit d'une telle grosseur, qu'il estoit impossible de repousser, ni de reduire la Matrice dans sa situation naturelle. *Sennerte* au 9. chap. de la 1. Part. du 2. liv. des Maladies, fait mention d'un semblable accident, arrivé à la femme d'un Tonnelier au commencement de sa grossesse ;

grossesse, laquelle en aidant son mary à courber avec grande force une perche, receût un violent coup de cette perche vers l'aîne gauche, qui luy causa une rupture du peritoine, aprés quoy il survint aussitost une tumeur, qui en peu de temps s'augmenta tellement, qu'on ne put jamais repousser au dedans du ventre, la Matrice qui estoit contenuë dans cette tumeur; à cause de l'accroissement qu'y prenoit son enfant, qu'elle porta ainsi hors du ventre, comme dans un sac, n'estant recouvert que de la Matrice & de la peau seulement; jusques à ce qu'enfin le terme de l'accouchement estant venu, on fut obligé de luy tirer cét enfant par la section Cesarienne; à cause de l'impossibilité qu'il y avoit de reduire la Matrice dans le ventre, afin qu'elle pust accoucher par la voye ordinaire. Cette operation sauva bien la vie à l'enfant; mais elle fut infructueuse à la mere, qui mourut quelque temps en suite.

Les femmes peuvent se preserver de ces sortes de ruptures du ventre, si elles évitent durant leur grossesse tout ce qui peut leur causer quelque subit & violent effort; laissant la liberté à leur ventre de s'étendre également de tous costez. C'est pourquoy elles ne doivent avoir la poitrine ni le ventre aucunement serrez par leurs vestemens, durant tout le temps de leur grossesse; & si nonobstant cette précaution, cét accident ne laissoit pas de leur arriver par les violens efforts d'un mauvais travail, le meilleur remede dont elles puissent user, est de porter un bandage propre, qui soit garni de compresses bien ajustées sur la tumeur du ventre, afin de repousser au dedans les parties qui pourroient y tomber, & si la rupture est en un lieu où la Matrice y puisse estre entierement poussée, comme il arriva à cette femme dont je viens de parler, & que la femme s'apperçoive d'avoir conceû, elle doit user d'une tres-grande précaution pour éviter ce fascheux accident, & pour empescher aussi que la rupture ne soit encore augmentée par la grossesse, comme il arrive presque toûjours; c'est pourquoy il seroit bon qu'elle se tînt au lit durant tout le temps de sa grossesse, si elle pouvoit avoir la commodité de le faire.

CHAPITRE XVI.

De l'inflammation des mammelles de la femmme nouvellement accouchée.

TOUT le sang & les humeurs sont tellemenr échauffez & agitez durant le travail, par les douleurs & par les efforts de l'accouchement, que les mammelles, qui sont composées de corps glanduleux & spongieux, recevant en trop grande abondance ces humeurs, qui y affluent de toutes parts, en sont facilement enflammées; à cause que cette repletion en fait une distension tres-sensible & douloureuse; à quoy la suppression des vidanges de la Matrice, & la plénitude universelle du corps contribuent beaucoup. Cette inflammation vient aussi quelquefois de ce que la femme s'est trop serrée le sein, ou pour y avoir receû quelque coup, ou pour s'estre couchée dessus; car ces choses y font facilement contusion; comme encore pour avoir cessé de donner à tetter à l'enfant; d'autant que par ce moyen, le lait qui est en grande quantité aux mammelles, n'en estant pas évacué, s'y échauffe, & s'y corrompt par un trop long sejour.

Mais de quelque cause que procede l'inflammation des mammelles à la femme nouvellement accouchée, il faut au plûtost y apporter les remedes convenables; de peur qu'elles ne viennent à s'apostémer ensuite, ou bien que ne suppurant pas, il n'y reste une dureté scyrrheuse, qui pourroit avec le temps dégenerer en *cancer*, qui est une tres-pernicieuse maladie, & le plus souvent incurable, quand elle est confirmée. Outre le danger qu'il y a que l'inflammation des mammelles ne se convertisse en ces fascheuses maladies, il arrive ordinairement que la femme ressent en ces parties, qui sont tres-sensibles, une extréme douleur, qui luy cause souvent des frissons, ausquels survient une fiévre avec telle ardeur de tout le corps, qu'elle ne peut presque endurer aucune couverture sur elle, & quand elle se découvre tant soit peu, & mesme pour tenir seulement ses bras hors du lit, il luy arrive de nouveaux frissons, qui augmentent encore ensuite la chaleur de la fiévre. On ne doit pas s'étonner si elle vient bien-tost en cette occasion, car les mammelles par leur proximité de cœur, luy communiquent tres-facilement leur inflammation, qui mesme quelquefois excite delire & frenesie, si le

sang se porte subitement vers elles, & s'y amasse en trop grande abondance, comme nous assure *Hipocrate* en l'Aphor. 40. du 5. liv. *Quibuscumque mulieribus ad mammas sanguis colligitur, furorem significat.* Si le sang (dit-il) se porte & est amassé en abondance aux mammelles, cela signifie délire, & frenesie à venir.

Le principal & le plus assuré moyen d'empescher que les humeurs ne se portent en si grande abondance aux mammelles, & qu'il n'y survienne pour ce sujet inflammation, c'est de procurer une bonne & ample évacuation des vidanges par la Matrice. C'est pourquoy, si elles estoient supprimées, on les provoquera comme il a esté dit autre part; car par cette évacuation toutes les humeurs prendront leur cours vers les parties inferieures. On desemplira toute l'habitude du corps par le moyen de la saignée du bras; aprés quoy, pour une plus grande diversion, & pour faire couler d'autant mieux les vidanges, on viendra à celle du pied; & pendant cela, on n'oubliera pas les remedes topiques sur les mammelles; comme d'y faire dans le commencement une embrocation d'huile d'amandes douces & de vinaigre meslez ensemble, & d'y mettre ensuite des emplastres de cerat refrigerant de *Galien*, avec lequel on meslera le tiers de *populeum*; ou bien on se servira d'un cataplasme, fait avec la terre cimolée qui se trouve au fond de l'auge des Couteliers, l'huile, & un peu de vinaigre; & si la douleur estoit grande, on fera un autre cataplasme avec la mie de pain blanc & le lait, auquel on meslera l'huile d'amandes douces & quelques jaunes d'œufs: On pourra aussi mettre par dessus toutes ces choses des compresses trempées en oxycrat, ou en eau de plantain; mais il faut bien observer, que les remedes qu'on appliquera sur les mammelles, soient seulement refrigerans, & refrenans, sans aucune grande astriction; car par ce moyen, on y feroit venir une tumeur scyrrheuse, qui y resteroit long-temps, & encore y auroit-il grand danger qu'elle ne se convertist en pire maladie.

Aprés que la plus grande fureur de l'inflammation sera passée, comme aussi la plus grande partie de l'humeur antecedente évacuée & détournée, on se servira de remedes un peu resolutifs, pour digerer, resoudre, & consumer le lait qui est dans les mammelles en trop grande abondance; de peur qu'il ne s'y corompe par son sejour. C'est pourquoy il doit estre évacué, ou en le faisant sortir par le tettement qu'en fera l'enfant, ou par le succement d'un autre personne, ou bien par resolution, sinon il faudroit qu'il suppurast s'il estoit en quantité. Il faut néanmoins tascher de le resoudre plûtost

que de le tirer ainſi, quand la femme ne veut pas nourrir ſon enfant; car le ſuccement en attire d'autre à la partie, qui cauſeroit enſuite le meſme accident, s'il n'eſtoit encore évacué; mais ſi le lait vient à s'écouler de ſoy-meſme des mammelles, on ne le doit pas empeſcher; parce que pour lors il s'en fait une évacuation ſans attraction. On le reſoudra en appliquant ſur les mammelles, un cataplaſme de miel tout pur; on bien on en frotera ſeulement des feüilles de choux rouges qu'on y mettra, les ayant fait un peu amortir auparavant ſur le feu, & en ayant oſté toutes les groſſes coſtes; prenant bien garde auſſi à ne pas trop ſerrer le ſein, & qu'il n'y ait aucun linge deſſus qui ſoit dur & inégal, afin qu'il n'en ſoit froiſſé ni contus. Un fort bon remede encore pour cela, eſt de prendre une pomme entiere de chou rouge, qu'on fera cuire en eau de riviere, tant qu'elle ſoit bien molle, & qu'il n'y ait preſque plus d'eau de reſte, aprés quoy on la pilera un peu en mortier de bois ou de marbre, pour la faire paſſer en bouïllie à travers un tamis, de laquelle (y ayant ajoûté un peu de miel, & d'huile de camomille) on fera un cataplaſme pour mettre ſur les mammelles.

En pratiquant toutes ces choſes, la femme doit obſerver un regime de vivre rafraiſchiſſant, & qui ſoit peu nourriſſant, pour n'engendrer pas trop de ſang & d'humeurs, dont il y a déja une exceſſive abondance; elle doit avoir toûjours le ventre libre, afin que les humeurs puiſſent eſtre portées d'autant plus en bas, & par conſequent détournées des mammelles. Pendant tout le temps que durera l'inflammation des mammelles elle ſe tiendra au lit, couchée ſur le dos, afin qu'elle puiſſe mieux repoſer; car eſtant levée, les mammelles qui ſont lourdes & peſantes, à cauſe de l'abondance d'humeurs, dont elles ſont remplies, luy font une tres-grande douleur, quand elles pendent en bas; elle ne remuëra pareillement les bras que le moins qu'elle pourra; parce que les principaux muſcles qui les font mouvoir eſtant ſituez ſous les mammelles, ne peuvent faire leur action, ſans agiter le ſein qui eſt fort douloureux, quand il eſt enflammé; & aprés le quinziéme jour de ſon accouchement, lors qu'elle aura eû une aſſez ample évacuation de vidanges, & que le plus fort de l'inflammation ſera paſſé, n'ayant auſſi plus de fiévre, on la purgera une fois ou deux, ſelon que la choſe le requierera, pour évacuer les mauvaiſes humeurs, qui pourroient eſtre reſtées en toute l'habitude. Mais ſi nonobſtant tous ces remedes les mammelles ne déſenflent pas, & ſi elle y ſent toûjours beaucoup de douleur, & grande pulſation, avec dureté plus en un endroit qu'en l'au-

tre, on peut estre asseûré qu'il se fait apostême en ce lieu : Nous en traiterons cy-aprés.

CHAPITRE XVII.

Du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil.

JUSQU'A present on a toûjours crû que le sang estoit la matiere dont le lait est fait aux mammelles : Mais il y a grande apparence que le chyle seul, & non le sang, est destiné à sa génération, aussi-bien qu'il est la veritable matiere, dont tout le sang du corps est fait. Ce qui nous peut facilement le faire préjuger, est la nouvelle découverte du canal thoracique, qui porte le chyle dans la veine soûclaviere, trouvé heureusement par Monsieur *Pecquet*, Medecin de la Faculté de Montpellier, auquel toute la posterité sera éternellement redevable, d'avoir lieu par là, de se desabuser de plusieurs notables erreurs, qui faute d'une si belle & si necessaire connoissance, s'estoient glissées & entretenuës jusqu'à present dans la pratique de la Medecine. Néanmoins comme les vaisseaux qui peuvent porter pour ce sujet une partie de ce chyle aux mammelles, ne sont pas encore manifestement connus, nous nous contenterons d'expliquer en la maniere suivante la cause du caillement de lait, & de la maladie vulgairement dite le poil, qui arrive aux femmes nouvellement accouchées.

Dans le commencement des couches de la femme, son lait n'est pas encore bien purifié ; à cause de la grande émotion que tout son corps a receûë pendant les efforts de l'accouchement ; & il est pour lors meslé avec quantité d'autres humeurs, qui se portant en ce temps aux mammelles avec trop d'abondance, causent l'inflammation, dont nous venons de parler dans le précedent Chapitre ; mais quand l'enfant a déja tetté durant quinze ou vingt jours, ou plus, alors le lait seul y est contenu, sans ce mélange d'humeurs; cela estant, il arrive quelquefois qu'y estant retenu trop long-temps sans évacuation, il s'y caille & grumele, & s'y échaufant, il cause aussitost cette maladie, que les femmes appellent entre elles *le poil*, parce qu'elle cause à la femme une douleur de mammelles, semblable à celle qu'*Aristote* au Chap. 11. du 7. Liv. de l'Hist. de Anim. dit fabuleusement proceder de quelque poil avalé par la femme en beuvant, lequel estant ensuite facilement porté dans la substance fongueuse des mammelles, y fait une tres-grande douleur, qui ne s'appaise pas

devant qu'on en ait fait sortir ce poil avec le lait, soit en pressant les mammelles, soit en les suçant; mais il n'y a que les bonnes femmes qui ayent une telle croyance.

Plusieurs Auteurs font distinction entre le caillement de lait, & une autre maladie, qui est appellée par eux *Caseatio*, en laquelle le lait se convertit en fromage; ce qui arrive par le moyen de la chaleur, qui faisant résolution de la partie la plus subtile du lait, celle qui est la plus grôssiere vient à s'endurcir dans les glandes des mammelles; mais le caillement de lait dont nous parlons maintenant est bien plus ordinaire. Ses signes sont que mammelles qui estoient molles & égales auparavant, deviennent dures, inégales, & raboteuses par tout, sans aucune rougeur; & on y sent facilement la distinction, & la separation de toutes leurs glandes, qui sont remplies de ce lait caillé. Les femmes y ont une grande douleur, & ne les peuvent faire rayer comme elles avoient accoutumé; il leur survient un frisson, qui les tient principalement au milieu du dos, où elles ressentent comme un glaçon. Ce frisson est ordinairement suivi d'une fiévre, qui ne dure pas plus de vingt-quatre heures, & quelquefois encore moins; si ce n'est que le caillement de lait se convertisse en veritable inflammation des mammelles; ce qui arriveroit indubitablement s'il n'en estoit évacué, ou dissipé & resolu.

Ce caillement de lait vient le plus souvent de ce que la femme n'est pas assez tirée; soit pour en avoir une trop grande abondance, soit parce que son enfant est si petit, ou si foible, qu'il ne peut pas tout succer, soit pour vouloir cesser d'estre nourrice; car pour lors le lait demeurant aux mammelles aprés sa coction, sans estre évacué, perd la douceur qu'il avoit, & par le moyen de la chaleur qu'il y acquiert, à raison du trop long sejour qu'il y fait, s'aigrissant, il s'y caille & grumelle, ainsi que nous voyons que l'aigreur de la présure dans du lait ordinaire, le fait prendre & cailler. Cét accident vient souvent aussi à la femme pour avoir souffert un grand froid, & pour avoir eû le sein trop découvert; parce que le lait venant à estre trop refroidi se caille, & se tourne en grumeaux, comme nous voyons que le sang fait.

De quelque cause que puisse proceder le caillement de lait, le plus prompt & le plus asseûré remede est que la femme se fasse au plûtost tetter, jusques à vider & tarir les mammelles: Mais comme son enfant, s'il est petit ou foible, ne peut pas avoir le succement assez fort pour cela (car le lait ainsi grumelé ne raye point au commencement) elle se fera tirer par une autre femme, jusques à ce

que ses mammelles soient de facile trait ; aprés quoy elle redonnera à tetter à son enfant ; & afin qu'elle n'engendre point plus de lait qu'il n'en peut tirer pour sa nourriture, elle usera de viandes peu nourrissantes, & se tiendra toûjours le ventre assez libre. Mais comme il arrive quelquefois que la femme ne veut, ou ne peut pas estre nourrice, il est besoin de se servir d'autres moyens pour la curation de cette maladie. Pour lors on ne tirera point le lait grumelé par le succement des mammelles ; car y attirant encore d'autres humeurs, la maladie recommenceroit toûjours, si derechef elles n'estoient évacuées ensuite : C'est pourquoy il sera necessaire d'empescher qu'il ne s'y en porte d'avantage, & de resoudre & dissiper le lait qui y reste. Il faudra, pour ce sujet, évacuer la plenitude du corps, par la saignée du bras ; & outre cette évacuation on attirera les humeurs en bas, par clysteres un peu forts, & mesme par la saignée du pied, se servant aussi de la purgation si besoin est ; & pour resoudre, digerer, & dissiper le lait grumelé aux mammelles, on mettra dessus les choses que nous avons dit estre propres à le faire évader ; comme le cataplasme de miel tout pur, ou celuy des quatre farines, cuit en décoction de sauge, menthe, hache, & fenouïl, y meslant de l'huile de camomille, dont on fera aussi une embrocation sur toutes les mammelles.

J'ay quelquefois veû des femmes, mettre sur leur sein en cette occasion, avec un succés assez heureux, des linges qui servent de couverture aux pots de beurre salé : C'est un remede qui est dessicatif, & propre pour absorber les humiditez de ces parties, dont on peut se servir ; aprés toutefois que ceux mentionnez cy-dessus en auront degrumelé le lait : Mais si nonobstant tout cela il ne peut estre dissipé, ni resolu, il y a danger qu'y croupissant plus long-temps, il ne cause inflammation aux mammelles. Si la chose arrive ainsi, on y remediera comme il a esté dit au precedent Chapitre. Parlons maintenant des apostêmes des mammelles qui viennent souvent aprés leur inflammation.

CHAPITRE XVIII.

Des apostêmes des mammelles de la femme accouchée.

IL peut arriver en tout temps, aux filles aussi-bien qu'aux femmes des apostêmes aux mammelles, soit chauds, soit froids, la curation desquels n'a rien de particulier, comme dit *Guidon*, sinon

qu'on n'y doit pas mettre de forts repercussifs, à cause de leur proximité du cœur, & que la retention des menstruës sert beaucoup à leur génération, & leur provocation à leur guerison, comme aussi la saignée des saphenes ; mais nostre intention est seulement de traiter de ceux qui arrivent à la femme accouchée, & qui suivent ordinairement l'inflammation des mammelles causée par la corruption du lait, & par la trop grande abondance de sang & d'humeurs qui s'y portent.

Aprés donc qu'on aura fait tout son possible pour faire cesser cette inflammation, soit par les évacuations universelles du corps, tant par la saignée du bras, & par celle du pied, que par la provocation des vidanges, soit aussi par le moyen des remedes repellans, & simples resolutifs, appliquez sur les mammelles, si la femme y ressent toûjours une grande douleur, & une forte pulsation, plus en un lieu qu'en l'autre, auquel il y ait pareillement quelque dureté de couleur livide, accompagnée de mollesse en son milieu, c'est signe qu'elles s'abscederont. Pour lors on doit cesser l'application de tous ces premiers topiques, pour venir aux remedes maturatifs de l'apostême, qu'il vaut bien mieux en ce cas faire suppurer tout-à-fait, que de se servir davantage de repellans, ou de resolutifs ; de peur qu'on ne fasse endurcir la matiere, en repoussant, ou resolvant seulement le plus subtil, le plus grossier restant aux mammelles, qui causeroit une tumeur scyrrheuse, qui seroit aprés fort difficile à dissiper ; ou qui demeurant long-temps, comme il arrive quelquefois, se pourroit convertir en *cancer*.

Pour aider à la suppuration de l'apostême, on mettra sur les mammelles un cataplasme émollient & maturatif, composé de mauves, guimauves, oignon de lis, & graine de lin concassée, qu'on fera cuire tant que tout soit extrémement mol, & qu'il puisse passer à travers un gros tamis, de peur qu'il n'y reste rien de dur, qui puisse froisser le sein, qui pour lors est fort douloureux ; aprés quoy on meslera une bonne quantité d'axonge de porc, ou de l'onguent *basilicum* ; & sur le lieu où l'apostême démontre se vouloir plûtost percer, on y mettra une petite emplastre du mesme *basilicum*, & ce cataplasme par dessus, le renouvellant douze heures aprés, ou au plus tard le lendemain, continuant tel remede jusques à ce que l'apostême soit meur : Ou bien on se servira de l'emplastre divin dissout en une médiocre consistance avec l'huile de lis, lequel emplastre on doit preferer à toute sorte d'autres, pour bien meurir, & faire suppurer les apostêmes des mammelles.

Aussitost

Aussitost que l'apostême sera meur, on en fera l'ouverture, si elle ne s'estoit faite d'elle-mesme. On connoistra qu'il est temps de la faire, quand la pulsation que la femme sentoit auparavant aux mammelles est cessée, quand la douleur & la fiévre sont beaucoup diminuées, & quand avec cela, le milieu de l'apostême est un peu élevé en pointe, & est tout-à-fait amolli, & qu'on y sent avec le doigt l'inondation de la matiere contenuë.

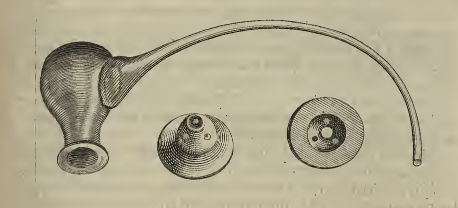
Quand donc ces signes apparoistront, pour lors on fera ouverture de l'apostême au lieu le plus propre à donner issuë à la sanie, prenant bien garde à ne le pas faire trop tost, & la matiere n'estant pas encore bien cuite, de peur de trop grande douleur; car les mammelles sont des parties extrémement sensibles, & qui reçoivent facilement fluxion, à cause de leur substance rare & spongieuse, tissuë d'une infinité de vaisseaux. C'est pourquoy on laissera meurir la matiere, sans toutefois l'y souffrir trop croupir. On peut faire cette ouverture avec la lancette, ou avec un grain de cautere, la faisant assez ample, pour en évacuer les grumeaux qui s'y rencontrent ordinairement; mais il vaut encore mieux preferer la lancette; d'autant qu'elle ne fait aucune perte de substance, & que la cicatrice n'en est pas si difforme, que celle qui succede aprés l'ouverture faite par le cautere; car les femmes sont bien aises de conserver en leur entier, le plus qu'elles peuvent, une partie, qui par sa seule beauté les fait souvent cherir & caresser. *Guidon* veut qu'on fasse cette ouverture en forme de Lune, c'est-à-dire, en figure de demy-croissant, pour suivre la figure ronde de la mammelle; mais il importe peu de quelle façon elle soit faite, pourveû que ce soit au lieu le plus commode pour l'évacuation de la matiere, & qu'on se donne garde d'ouvrir quelques gros vaisseaux, les principaux desquels sont vers l'aisselle. Aprés qu'on aura tiré toute la matiere, & les grumeaux de lait pourry qui s'y trouvent souvent, on détergera & mondifiera l'apostême en la maniere ordinaire, observant seulement de n'y pas mettre aucunes tentes trop longues, ni trop dures; mais seulement quelques tampons de charpie fort mollets, sans les pousser trop avant, desquels on liera le premier avec un fil, si besoin est, pour le retirer plus facilement, à cause qu'ordinairement ces apostêmes sont caverneux. S'il y a une grande douleur, on trempera les plumaceaux en huile d'œuf, ou en *basilicum* meslé avec le digestif, s'il y reste encore quelque chose à suppurer; ensuite de quoy on se servira de détersifs & de mondicatifs, comme sont le miel, le mondificatif d'ache, où l'*apostolorum*, selon que le cas le requiert, met-

tant par dessus un emplastre d'onguent divin, pour amollir & dissiper la dureté qui pourroit y estre restée.

Quelquefois les mammelles n'abscedent pas seulement en un lieu, mais souvent chacune de leurs principales glandes viennent à suppurer, & à faire comme autant d'apostêmes ; de telle façon qu'elles se percent parfois en cinq ou six endroits, qui rendent tous de la matiere. Pour lors il ne faut pas s'amuser à faire de grandes ouvertures à chacun de ces petits trous ; mais il suffit d'en faire une bonne, ou deux aux lieux les plus declives ; car toute la matiere qui a aisément communication d'un endroit à l'autre par dedans, à cause que les mammelles sont toutes spongieuses, s'évacuëra facilement ; & une ou deux bonnes issuës faites ainsi en lieu commode, tariront en bref toutes les autres. Mais le moyen le plus seur pour guerir les apostêmes des mammelles aprés l'évacuation de la matiere, & pour empescher que leurs ouvertures ne soient long-temps fistuleuses, est d'en faire évader entierement le lait ; ce qu'on fera de la maniere que nous avons enseignée en son lieu, non seulement de la mammelle apostumée, s'il n'y en avoit qu'une qui le fust, mais de toutes les deux ; parce qu'il y en resteroit toûjours quelque communication ; ce faisant, les ulcéres en seront bien plûtost, & plus facilement dessechez ; & pour ce sujet le ventre de la femme sera tenu libre par clysteres qu'on luy donnera, si elle ne l'avoit ainsi naturellement ; & elle sera purgée de fois à autre, pour évacuer les humeurs superfluës, & pour les porter en bas, usant aussi d'un regime de vivre peu nourrissant.

Il faut observer qu'on ne doit pas laisser sejourner trop long-temps la matiere des abscés des mammelles, aprés sa maturité, comme font mal à propos la pluspart des femmes, qui aiment mieux laisser percer ces abscés d'eux-mesmes, que de souffrir un simple coup de lancette, pour donner issuë à la matiere qui y croupit ; ce qui est cause que cette matiere estant retenuë trop long-temps, corrode & ronge la substance des propres glandes de la mammelle, & se communiquant par ce moyen, jusques aux reservoirs du lait, fait que ces sortes d'abscés sont de tres-longue guerison ; à cause de l'écoulement du lait & des serositez, qui ayant pris cours par les ouvertures de l'abscés, empeschent la consolidation de la partie ; & principalement aux femmes qui nonobstant cela, ne laissent pas de nourrir quelquefois leur enfant, de la mammelle saine, à cause de la mutuelle communication des vaisseaux des deux mammelles. C'est pourquoy il faut donner issuë à la matiere,

auſſitoſt qu'elle eſt dans une parfaite maturité, & dans le temps qu'elle n'eſt encore contenuë que dans les tegumens, ou dans les ſeules graiſſes de la mammelle; ainſi faiſant, l'abſcés eſt bien plus promptement gueri, & d'autant plûtoſt ſi la femme ceſſe d'eſtre nourrice de ſon enfant, & qu'on luy faſſe uſer ſouvent de quelque tiſanne laxative, pour luy tenir le ventre libre.



CHAPITRE XIX.

Des bouts des mammelles écorchez & emportez.

SOUVENT les femmes qui ſont nourrices, & principalement quand c'eſt la premiere fois, ſont ſujettes aux fentes & aux écorchures des bouts de leurs mammelles, qui ſont doüez d'un ſentiment tres-exquis; parce que pluſieurs petits filamens nerveux y viennent aboutir; ce qui leur cauſe une extréme douleur, qui les fait ſouvent ſuer à groſſes gouttes, tant elle leur eſt inſupportable, quand, nonobſtant cette indiſpoſition, elles donnent à tetter à leur enfant; & d'autant plus que leurs mammelles ſont de difficile trait, comme il arrive lors qu'elles veulent du commencement eſtre nourrices; auquel temps le lait ne s'eſtant pas encore fait voye à travers les petits trous des mammelons, qui ne ſont pas tout-à-fait ouverts, l'enfant fait bien plus d'effort pour tetter, que quand les mammelles rayent preſque d'elles-meſmes; & quelquefois ces fentes & ces écorchures s'augmentent de telle ſorte, par le continuel ſuccement qu'il fait, qu'à la fin il emporte entierement le bout des mammelles; aprés quoy la femme ne luy peut plus donner à tetter, & il y reſte

un ulcére, qui est quelquefois de difficile guerison. Souvent aussi cela provient de ce que les enfans sont si alterez, & si affamez, qu'ils ne se donnent pas la patience de tetter doucement; & sentant que le lait ne sort pas si promptement qu'ils le souhaitent, ils mordent & mâchotent si fort les bouts, croyant le faire venir plûtost, soit qu'ils ayent des dents, ou qu'ils n'en ayent pas, qu'ils les écorchent, & enfin continuant toûjours, les emportent tout-à-fait comme nous disons. Il arrive aussi quelquefois que d'autres enfans ont la bouche tellement échauffée, que les bouts des mammelles viennent à s'en ulcerer, comme quand ils l'ont pleine de ces petits ulcéres qu'on nomme *aphtes*, ou mesme, & d'autant plus facilement, s'ils ont la maladie venerienne, laquelle ils peuvent aussi communiquer à leurs nourrices; & pour lors les ulceres qui en sont causez, ne cedent pas aux remedes ordinaires; mais au contraire, ils vont toûjours en augmentant.

On doit remedier de bonne heure à ces fentes ou écorchures, tant pour raison de la grande douleur qu'elles causent à la femme, lors qu'elle veut donner à tetter à son enfant, que pour éviter qu'elles ne s'augmentent & empirent de jour en jour, & qu'enfin elles ne se convertissent en ulcéres malins. C'est pourquoy aussitost qu'elles commenceront, il seroit à propos que la femme s'abstint de donner à tetter à son enfant, jusques à ce qu'elles fussent entierement gueries (car par son continuel succement, il seroit bien difficile qu'il ne les fist encore croistre en les irritant) pendant quoy on feroit évader pour un peu de temps son lait, de peur que n'estant plus tirée, il ne luy vint inflammation au sein, par sa trop grande abondance. Néanmoins s'il n'y avoit que le bout d'une seule mammelle de malade, elle luy en pourroit donner de l'autre. On mettra sur ces bouts ainsi écorchez, un peu d'huile d'œuf, ou d'huile de cire neuve, durant quelques jours; aprés quoy on se servira de remedes dessicatifs, comme sont l'eau alumineuse, & l'eau de chaux; ou on les bassinera seulement d'eau de plantain, mettant pardessus de petits linges bien mollets & trempez dans ces eaux; ou on se servira de quelque petite emplastre de ceruse, ou de blan raisin, ou bien de pompholix, ou d'un peu de poudre d'amidon; mais sur tout ce ne sera d'aucune chose qui puisse estre trop desagreable au goust de l'enfant, ni luy porter aucun préjudice; c'est pourquoy beaucoup se contentent seulement d'y mettre un peu de miel rosat.

Quelques-uns veulent qu'au lieu de dessicatifs on se serve d'émolliens; mais il faut faire distinction; car les émolliens sont pro-

pres à preserver de telles fissures; mais quand elles sont faites, il faut user de dessicatifs; & pour empescher que la femme ne soit blessée en ces parties qui sont douloureuses, & que les linges n'y adherent, on doit mettre sur le bout du mammelon un petit chapeau de cire, ou de bois, ou de plomb pour estre plus dessicatif, semblable à ceux qui sont representez au commencement de ce chapitre; lequel doit estre percé de plusieurs trous, tant pour donner issuë à la sanie qui sort de ces petits ulceres, qu'afin que le lait qui distile souvent du bout de la mammelle, se puisse écouler par leur moyen.

Si l'enfant avoit tout-à-fait emporté les bouts des mammelles, pour lors il faudroit faire perdre entierement le lait, afin de pouvoir au plûtost dessécher les ulceres qui y restent ensuite; car autrement on n'en viendroit pas à bout qu'avec peine, & ils pourroient devenir calleux & malins avec le temps; & si l'enfant avoit la mamaladie Venerienne, en ce cas il seroit bien difficile qu'on pust guerir les ulceres qu'il auroit fait venir aux bouts des mammelles de sa nourrice durant qu'il la tetteroit: C'est pourquoy on luy en donnera une autre, à laquelle on fera les remedes preservatifs de cette maladie; mais s'il avoit seulement de simples petits ulceres à la bouche, sans aucune malignité, on la luy lavera avec eau d'orge, dans laquelle on mettra un peu de jus de citron; & pour temperer d'autant plus ses humeurs qui sont échauffées, la nourrice usera d'un regime de vivre rafraischissant, afin que son lait puisse estre de pareille nature, & elle sera saignée s'il est necessaire.

Lorsque les bouts sont tout-à-fait emportez, il est bien difficile que la femme puisse encore nourrir son enfant, à cause qu'il n'a plus de prise pour succer le lait, comme aussi parce que les petits trous du mammelon se referment, à cause de l'ulcere. Si nonobstant cela elle desire le faire, il faut qu'une autre femme luy fasse peu à peu d'autres bouts, aprés que les ulceres en seront gueris, laquelle en succant avec sa bouche attirera au dehors, & débouchera par ce moyen la racine des bouts emportez; ou se servant d'un instrument de verre propre à cela, tel que celuy qui est figuré au commencement du present chapitre, avec lequel la femme pourra aussi elle-mesme le faire cinq ou six fois le jour; & pour figurer & tenir en état ce qui aura esté attiré, de peur qu'il ne se renfonce dans la mammelle, elle y mettra par dessus un petit couvercle de bois, ou d'autre matiere, comme ceux dont il est parlé cy-dessus: Ainsi faisant peu à peu, aprés que les bouts seront tout-à-fait formez, & débouchez, elle pourra donner à tetter à son enfant.

CHAPITRE XX.

De l'enflure des jambes & des cuiſſes de la femme accouchée.

J'AY veû pluſieurs femmes aprés eſtre accouchées aſſez heureuſement, avoir les jambes & les cuiſſes toutes œdemateuſes, & extraordinairement groſſes, quelquefois depuis l'aîne juſques à l'extrémité du pied, parfois d'un ſeul coſté, & d'autrefois de tous les deux. Cét accident ſurvient ſouvent enſuite d'une douleur ſciatique, cauſée par un reflux, qui ſe fait ſur ces parties, des humeurs qui devroient eſtre évacuées par les vidanges, dont le gros nerf de la cuiſſe s'abreuve quelquefois tellement, qu'il en peut reſter à la femme une claudication dans la ſuite, comme il eſt arrivé à une de mes Tantes, qui, quoy qu'elle fuſt tres-bien faite, & fort droite auparavant, eſt reſtée tout-à-fait boiteuſe d'une jambe, depuis trente-huit ans, par un ſemblable accident, enſuite d'une de ſes couches.

Si ces enflures ſont extraordinairement grandes, & douloureuſes, comme ſont celles qui participent de l'inflammation, & qui procedent de la ſuppreſſion des vidanges, & qu'elles ſoient accompagnées de fiévre avec difficulté de reſpirer, & de grande tenſion & douleur du ventre, elles ſont d'autant plus dangereuſes, que ces accidens ſont grands, & qu'ils ſe rencontrent pluſieurs, ou tous enſemble: Mais lors qu'elles ne ſont que mediocres, & qu'elles ſont ſans fiévre, elles ſe diſſipent aſſez ſouvent facilement, en ouvrant les voyes de l'urine, par un regime de vivre propre à cela, & par la purgation dans le temps: Car ces ſortes d'enflures arrivent aſſez ordinairement, à cauſe de quelque obſtruction vers la region des reins; & c'eſt ce qui fait que l'excrétion de l'urine eſtant petite, les humiditez ſuperfluës du corps, qui ne ſont pas bien repurgées, refluënt ſur les parties inferieures, qui en ſont tumefiées de la ſorte. Pour ce ſujet on taſchera de procurer à la femme une bonne & libre évacuation de ſes vidanges, de la maniere que j'ay cy-devant enſeignée au 10. chap. de ce 3. livre; & on luy ouvrira les voyes de l'urine par le moyen d'une tiſanne aperitive, faite avec les racines de fenouïl, de perſil, & de chiendent, dans laquelle on mettra un peu de criſtal mineral; & dans un verre de cette tiſanne, on luy fera prendre quelquefois par intervalles, une once de ſyrop de capillaires, avec cinq ou ſix goutes d'eſprit de ſel dulcifié; ou bien demi drachme

de sel polycreste; & si la femme est sans fiévre, & qu'il y ait au moins quinze jours qu'elle soit accouchée, pour lors on ne fera aucune difficulté de la purger.

CHAPITRE XXI.

De la passion hysterique appellée vulgairement suffocation de Matrice.

COMME les femmes accouchées, aussi-bien que celles qui sont grosses, & beaucoup d'autres, sont assez souvent travaillées de la passion hysterique, appellée vulgairement *suffocation de Matrice*, à cause que la suffocation, ou difficulté de respirer, est l'accident le plus ordinaire qui arrive à celles qui en sont surprises, j'ay jugé à propos d'examiner, le plus exactement que je pourray, quelles en peuvent estre les veritables causes, & d'enseigner le moyens que j'ay trouvez par experience les plus convenables pour y remedier.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'un si grand nombre de differens accidens, selon la diverse disposition des personnes qui en sont affligées, & cause tant de differens changemens, & de si grandes alterations aux fonctions du corps & de l'esprit des femmes, qu'on la peut tres-bien comparer au pouvoir que *Prothée*, ce Dieu marin de la fable, avoit de se changer en toutes sortes de differentes formes: Car on voit qu'entre les femmes qui souffrent cette indisposition, les unes ont le pouls élevé, les autres l'ont petit & retiré, à d'autres il est si foible qu'on ne le sent presque point; les unes sont pasles & demeurent froides & immobiles dans tout le temps de l'accés de la maladie, comme si elles estoient mortes, & les autres ont la couleur du visage bonne, & s'agitent, & se tourmentent extraordinairement; & d'autres ont en ce mesme temps des mouvemens convulsifs; les unes respirent presque insensiblement, & sans aucun mouvement manifeste des muscles de la respiration; & les autres ne tirent l'air qu'avec une grande peine & une forte agitation & grande élevation de toute la poitrine; les unes restent sans connoissance jusques à ce que l'accés soit passé, aprés quoy elles ne se souviennent point de tout ce qu'elles ont dit & fait durant ce temps; & les autres conservent toûjours la raison & le jugement, & ont memoire de tout; les unes sont plus gayes qu'à l'ordinaire, & rient & chantent, & les autres sont tristes & pleurent; & d'autres

souffrent dans les accés de cette maladie plusieurs autres differens symptômes, qui ne paroissent pas tous en toutes sortes de femmes, mais certains aux unes plûtost qu'aux autres, suivant la diverse disposition de celles qui en sont attaquées. Ce mal a coûtume de prendre par des accés qui reviennent quelquefois frequemment, & d'autrefois rarement; & ces accés durent quelquefois plusieurs heures, & souvent des jours entiers; & d'autrefois ils se dissipent & passent promptement, selon que les causes dont ils sont excitez subsistent plus ou moins de temps.

Galien, & la pluspart des Auteurs disent, que les causes de la passion hysterique procedent de la semence & du sang menstruel de la femme, qui estant trop long-temps retenus se corrompent, & que ces humeurs ayant acquis une qualité maligne & veneneuse, il s'éleve de la Matrice & des lieux voisins, où sejournent ces humeurs corrompuës, des vapeurs, qui estant portées au cœur & au cerveau par des conduits cachez & imperceptibles, produisent ensuite tous les accidens dont cette maladie est accompagnée, selon la mauvaise qualité de l'humeur qui en est la cause; c'est ce qui fait qu'on donne communément à cette passion hysterique le nom de *vapeur.* Mais il n'est pas besoin, ce me semble, d'aller chercher ces conduits cachez & imperceptibles qui pourroient donner passage à ces pretenduës vapeurs; puisque le mouvement circulaire du sang nous fait connoistre manifestement que la malignité des humeurs corrompuës, & ces humeurs mesmes peuvent facilement estre portées au cœur, par le moyen des veines, qui y reportent le sang de toutes les parties, & successivement du cœur au cerveau, par le moyen des arteres.

Pour moy je croy, que tous les differens accidens qui ont coûtume d'accompagner cette maladie, que l'on prétend proceder des vapeurs qui s'élevent de la Matrice, ne viennent, pour l'ordinaire, que de la sympathie des petits rameaux de nerfs qui se distribuent à la Matrice, qui ont communication avec les nerfs de la sixiéme paire de ceux qui naissent du cerveau, qui estant tiraillez & irritez par ce commun consentement, causent promptement divers accidens aux parties où ces mesmes nerfs se distribuent, & qui sont les plus disposées à souffrir de ce consentement : De sorte que les nerfs qui servent à faire la respiration, principalement ceux qui se distribuent au diaphragme & aux muscles internes du *larinx,* qui sont des portions de cette sixiéme paire, manquant à bien faire leur action, causent le plus commun accident de cette maladie, qui est

la suffocation, ou difficulté de respirer; ceux qui vont au cœur luy causent des palpitations, & des mouvemens déreglez avec des syncopes; lesquels mouvemens déreglez du cœur augmentent encore de beaucoup la difficulté de respirer; à cause que pour lors le ventricule gauche du cœur ne pouvant pas pousser assez promptement dans la grande artere tout le sang qu'il contient, les poulmons se gonflent aussi-tost de l'abondance de celuy qu'ils reçoivent, & ne s'en pouvant plus dagager, ils s'enflent jusqu'à un tel excés, qu'ils ne laissent point de vide dans la poitrine; & ne peuvent plus, pour ce sujet, recevoir l'air de la respiration; ce qui fait que la malade est travaillée pour lors d'une grande suffocation; & s'imagine avoir à la gorge un gros morceau qui l'étrangle; à cause du defaut de l'action des muscles internes du *larinx:* Car comme le cœur & les poulmons ne se dégagent pas assez promptement de toute l'abondance du sang qu'ils reçoivent, les veines superieures, & principalement les jugulaires, & celles de tous les muscles du col du *larinx*, & du *pharinx* en demeurent extraordinairement gonflées, & les muscles souffrent pour lors une espece de mouvement convulsif, qui fait paroistre tout le col de la malade beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire: & les nerfs qui se distribuent à l'estomac compatissant par ce mesme consentement, causent des dégouts, des nausées, des contractions de l'ésôphage & du larinx, auquel il est adherent; ou bien sont cause assez souvent, que les humeurs qui sont contenuës dans l'estomac venant à estre agitées, & à se fermenter, engendrent beaucoup de ventositez, qui le gonflant extraordinairement, & poussant fortement le diaphragme vers la poitrine, augmentent encore la difficulté de respirer; & si l'affection se communique par la continuité des mesmes nerfs jusqu'au cerveau, il survient quelquefois des mouvemens convulsifs, des assoupissemens, des delires, & d'autres accidens, suivant les differentes dispositions des parties. Voilà selon mon opinion de quelle maniere sont excitez tous les divers symptômes qui accompagnent la passion hysterique.

On peut avec raison attribuer la cause de tous ces differens accidens à la Matrice, quand cette partie souffre quelque intemperie, soit à cause de la suppression des menstruës, soit pour une abondance de fleurs blanches malignes, soit à cause de quelque autre humeur, ou matiere corrompuë procedant de quelque ulcere en cette partie, ou de quelque corps étrange retenu en sa cavité, comme quelque faux-germe qui s'y seroit converti en suppuration; par

toutes lesquelles choses les nerfs qui se distribuent à la Matrice étant irritez, excitent les autres qui ont communication avec eux, à faire faire aux parties où ils s'inserent, un mouvement irregulier, qui cause des accidens, selon la nature de l'irregularité de ce mouvement : Comme par exemple, si le nerf du cœur, souffrant quelque affection par communication de celle qui est à la Matrice, fait faire au cœur une contraction extraordinaire des fibres de ses ventricules, le pouls de la femme sera pour lors petit & resserré, & produira des accidens conformes à cette affection. Au contraire: si ce mesme nerf compatissant d'une autre maniere fait dilater le cœur & la grande artere plus que de coûtume, le pouls en ce cas sera plus élevé; & s'il le fait mouvoir dereglément, il causera la palpitation, & rendra le pouls inégal. Suivant ce que je viens d'expliquer des accidens qui procedent des differentes façons dont le cœur se meut en ces occasions, on peut expliquer de la mesme maniere la cause de la lesion des differentes fonctions qui dependent du cerveau, & ainsi de celle que souffrent toutes les autres parties qui compatissent à l'affection de la Matrice, qui pour cette raison peut estre dite la cause de tous les differens accidens que les femmes souffrent dans l'accés de la passion hysterique, & mesme, suivant le dire d'*Hipocrate*, la cause de la pluspart des maladies des femmes.

Lorsque les testicules des femmes, ou les autres parties voisines de la Matrice, ont quelque notable vice de conformation, ou qu'ils souffrent une considerable intemperie, soit par la semence corrompuë, pour y avoir esté trop long-tems retenuë, ou par un regorgement d'humeurs sur ces parties dans la suppression des menstruës, cette mauvaise disposition cause assez souvent les mesmes accidens que la Matrice mal affectée, pour les mesmes raisons que j'ay dites ; parce que les nerfs de la Matrice & de ses ligamens, & ceux des testicules ont communication & compatissent tous les uns avec les autres.

On ne doit pas neanmoins toûjours attribuer la cause de tous les accidens, qui se remarquent en la passion hysterique, à la mauvaise disposition de la Matrice & des parties qui en dépendent, non plus qu'à la retention & corruption du sang menstruel & de la semence ; car souvent une autre humeur corrompuë venant à se fermenter dans les replis du mésentere, ou dans le *pancreas*, ou dans la rate, ou dans les reins, peut causer presque tous les mesmes accidens, par la mesme communication des nerfs de la sixiéme paire qui se distribuent dans toutes ces parties, sans que la Matrice soit

aucunement malade ; comme je l'ay vû arriver en une Dame de qualité, qui ayant un abſcés au rein ſouffrit preſque tous les jours durant deux ans entiers de grandes ſuffocations, & de frequentes foibleſſes & palpitations de cœur, de la meſme maniere que ſi leur cauſe euſt procedé de la Matrice; laquelle par l'ouverture du corps de cette Dame aprés ſa mort, fut trouvée tres-ſaine, auſſi-bien que toutes les parties qui en dépendent; mais un des reins eſtoit tout pourri par un abſcés qui s'y eſtoit formé, au milieu duquel on trouva une groſſe pierre, qui avoit eſté cauſe de cét abſcés, qui fit enfin mourir la malade, qui avoit toûjours eſté traitée par pluſieurs Medecins, comme ſi elle euſt eſté travaillée d'une continuelle ſuffocation de Matrice, quoy qu'elle n'euſt aucune indiſpoſition en cette partie, comme je les aſſuray lorſque je fus appellé pour viſiter cette femme, quatre mois avant ſa mort; leur ayant fait remarquer que rendant quantité de pus dans ſes urines, il falloit attribuer la cauſe de tous les accidens dont elle eſtoit travaillée, à ún abſcés qu'elle avoit indubitablement dans le rein, auquel lieu elle ſentoit une continuelle douleur fixe.

Ce qui prouve d'autant plus, que la retention de la ſemence & du ſang menſtruel n'eſt pas toûjours cauſe des ſuffocations qui arrivent aux femmes, c'eſt que l'on voit beaucoup de femmes veuves, qui bien qu'elles n'uſent plus du coït, ainſi qu'elles avoient coûtume avant leur viduité, comme auſſi la pluſpart des Religieuſes, qui vivent chaſtement, ne ſouffrent point ces ſortes de maladies; & au contraire nous voyons ſouvent des femmes mariées, qui quoy qu'elles uſent aſſez ſouvent du coït, & qu'elles ayent bien reglément l'évacuation de leurs menſtruës, ne laiſſent pas d'eſtre fort ſujettes à ces indiſpoſitions, auſſi-bien que quelques vieilles, qui quoy qu'elles n'ayent plus depuis beaucoup d'années de ſang menſtruel, ni de ſemence ſuperfluë, reſſentent neanmoins quelquefois de ſemblables accidens, qui arrivent meſme parfois à certains hommes, mais bien plus rarement qu'aux femmes, dont le ſang eſt naturellement bien plus diſpoſé que celuy des hommes, à recevoir de temps en temps de certaines fermentations, qui contribuent beaucoup à la production de tous ces accidens; & il n'eſt rien de plus commun que de voir des femmes ſouffrir, pour cette raiſon, de grandes ſuffocations, pour avoir ſeulement ſenti l'odeur du muſc, ou des roſes, ou d'autres bonnes odeurs ſemblables, qui par leurs qualitez excitent dans les poulmons des fermentations extraordinaires du ſang, qui cauſent auſſi-toſt des étouffe-

mens, des palpitations, & des mouvemens dereglez du cœur; outre que ces sortes de parfums bien odorans estant portez en mesme temps au cerveau, & alterant & troublant les esprits qui se distribuent dans les nerfs qui vont au cœur, aident, pour cette cause, à produire d'autant plûtost les mesmes effets; à quoy contribuent encore beaucoup la peur, le chagrin, la tristesse, la fâcherie, la colere, & autres passions violentes de l'esprit; ce que l'on voit souvent arriver aux femmes nouvellement accouchées, qui sont beaucoup plus incommodées de ces suffocations que les autres; parce qu'elles ont le cœur plus foible, à cause de la grande évacuation & des grandes douleurs qu'elles ont souffertes dans le temps de leur accouchement.

Les signes de la passion hysterique ne sont pas toûjours semblables en toutes sortes de femmes; car, comme j'ay dit, les accidens en sont souvent differens, suivant la diverse disposition des parties qui compatissent avec la Matrice; mais les plus ordinaires sont la difficulté de respirer, qui cause une suffocation avec étranglement, comme si la malade avoit un gros morceau dans la gorge qu'elle ne pust avaler, & qu'on luy serrast fortement le col avec la main, des foiblesses & palpitations de cœur, des dégouts, des nausées, & quelquefois un écoulement d'eau & de serositez de la bouche; lesquels accidens sont souvent precedez dans le commencement de l'accés de cette maladie, de fréquens bâillemens, de battemens d'arteres dans le ventre, de mouvemens en maniere de tressaillemens & contractions de la Matrice, d'un bruissement de ventositez dans les intestins & dans l'estomac, qui le gonflant extraordinairement, compriment & font élever le diaphragme vers la poitrine. Il survient aussi à quelques femmes dans les accés de cette maladie des delires, & des mouvemens convulsifs, qui ont coûtume d'estre precedez de douleur, pesanteur, & tournoyement de teste, d'éblouïssement des yeux, d'un assoupissement, & d'une diminution de la mémoire, & d'autre lésion des fonctions animales.

Cette maladie cause ordinairement plus de terreur, qu'elle n'apporte de peril aux femmes qui ont coûtume d'en estre attaquées: Neanmoins quelques-unes, aprés avoir esté travaillées dans ces accés de mouvemens convulsifs tres-violens, sont tombées en apoplexie mortelle, & d'autres sont restées ensuite paralytiques de la moitié du corps, durant des années entieres, comme je l'ay vû arriver, il y a environ quinze ans, à la femme de Monsieur *Delespine*, mon Allié, laquelle estant grosse seulement de deux mois, fut pour

lors surprise d'une passion hysterique si violente, qu'elle luy causa des convulsions, & une espece d'apoplexie, qui se convertit en une paralysie de la moitié du corps; nonobstant quoy elle ne laissa pas de porter son enfant jusques à terme, & d'en accoucher fort heureusement : Mais n'ayant esté que mediocrement soulagée de sa paralysie par son accouchement, elle fut obligée d'aller ensuite prendre les eaux minerales de Vichy en Bourbonnois, par l'usage desquelles eaux elle fut delivrée de cette paralysie, dont elle avoit esté fort incommodée durant une année entiere.

On doit observer deux choses pour la curation de la passion hysterique; l'une qui est, qu'avant l'accés de cette maladie on preserve la femme d'en estre attaquée; & l'autre que l'on remedie dans le temps mesme de l'accés aux accidens qui l'accompagnent.

Pour executer cette premiere intention, si les menstruës, ou bien les vuidanges de la femme en couche sont supprimées, on les provoquera par fomentations de toutes les parties voisines, de la Matrice, lavemens de jambes, le demy bain, la saignée du pied, clysteres, purgations, & autres remedes convenables à cela : Mais si la femme estoit grosse, on doit se contenter de la saignée du bras pour évacuer la plénitude du sang, & de luy tenir le ventre libre par simples clysteres. L'usage des eaux minerales est un des meilleurs & des plus convenables remedes aux femmes qui sont sujettes à de frequentes passions hysteriques, pourveu qu'elles ne soient pas grosses pour lors; & s'il y avoit quelque corps étrange, comme faux-germe, ou quelque morceau de l'arriere-faix, qui estant retenu dans la Matrice, venant à s'y corrompre, fust cause de la passion hysterique, on doit procurer le plûtost qu'il sera possible, l'expulsion de ces corps étranges, où en faire l'extraction de la maniere que nous l'avons enseignée en son lieu; & la femme doit éviter toutes sortes de parfums de choses bien odorantes, & tous alimens trop doux & succrez, le chagrin, la fâcherie, la colere, & toutes autres violentes passions de l'esprit, & avoir soin de se tenir tous les jours reglément le ventre libre; & si l'on jugeoit que la trop longue retention de la semence contribuât quelque chose à la génération de cette maladie, ce qui arrive bien plus rarement pour cette cause, que pour la retention des autres humeurs, qui ont coûtume de s'évacuer par la Matrice, si l'état de la femme ne luy permettoit pas de pouvoir user du coït, pour décharger les testicules & les reservoirs de la semence de leur trop grande plenitude, qui cause la passion que l'on appelle proprement *fureur uterine*, elle observera un

LLl iij

regime de vivre rafraîchissant, & usera de bains & d'emulsions, qui puissent temperer & appaiser le boüillonnement de cette semence, jusques à ce que la nature l'ait expulsée comme elle a coûtume de faire d'elle-mesme, aussi-bien que les excrémens, & toutes les autres humeurs superfluës du corps.

La seconde intention que l'on doit avoir en la curation de cette maladie, consiste, ainsi que nous avons dit, à remedier dans le temps de l'accés aux accidens que la femme ressent pour lors; mais comme ordinairement les plus pressans sont la difficulté de respirer avec un grand étouffement, des foiblesses & palpitations de cœur, aussi est-on obligé d'y remedier principalement. On a coûtume en ces occasions de se servir de certains remedes que l'on croit estre specifiques contre cette maladie, comme de faire sentir à la malade des choses de tres-mauvaise odeur, ainsi que sont les plumes de perdrix brûlées, ou le cuit de quelque vieille savate; préjugeant apparemment, que puisque les bonnes odeurs causent ces sortes d'accidens aux femmes, les puantes doivent estre propres pour y remedier. Plusieurs jettent une dragme de camphre allumé dans un pot plein d'eau, & l'y laissent brûler jusques à ce qu'il s'éteigne, aprés quoy ils donnent de cette eau à boire à la malade: Les autres preferent trois ou quatre goutes d'huile d'ambre, prises dans un boüillon, ou dans de l'eau de fleurs d'orange, dont l'odeur quoyque suave, est reputée estre propre à cette maladie: Mais j'ay vû beaucoup de femmes qui estoient aussi incommodées de l'odeur de la fleur d'orange comme de celle du musc, des roses, & des autres fleurs trop odorantes; d'autres estiment fort la poudre de la corne du pied d'*Elan* prise interieurement, croyant qu'elle a une vertu particuliere pour la préservation & pour la guerison de la mesme maladie; recommandant outre cela que la femme ait soin de porter toûjours sur soy un morceau de la corne du pied de cét animal: Mais l'experience m'a souvent fait connoistre que tous ces remedes ne sont pas si specifiques qu'on les croit. C'est pourquoy considerant que les accidens les plus pressans de cette maladie sont, comme nous avons dit, des foiblesses & palpitations de cœur, avec une grande difficulté de respirer, & des étouffemens, & que dans ces occasions, il y a souvent beaucoup de ventositez dans l'estomac, qui le gonflant extraordinairement, empêchent que le diaphragme, qui en est fortement poussé vers la poitrine, ne puisse se mouvoir librement, j'ay coûtume, aprés avoir promptement fait desserrer les vêtemens de la malade, si elle y estoit trop contrainte, de pre-

ferer à tous ces remedes pretendus specifiques, l'usage de quelque cuillerée d'eau de canelle, ou de simple eau de vie; parce que je trouve que ce remede produit un bien meilleur effet, estant plus propre qu'aucun autre pour dissiper les ventositez contenuës dans l'estomac, qui causent les grands étouffemens que les femmes ressentent dans les accés de cette maladie; & qu'outre cela il fortifie en même temps l'estomac, & communique ensuite tres-promptement sa vertu jusques au cœur, qu'il recrée aussi-tost. C'est pourquoy je conseille d'en user dans ces occasions; comme aussi de donner plûtost aux femmes un demy verre de vin pur, que de l'eau simple, comme j'ay souvent vû faire contre mon sentiment. Il est bon aussi de faire sentir à la malade, de l'esprit de vin; l'odeur duquel je prefere en cette indisposition à celle du vinaigre, comme aussi l'odeur du simple papier brûlé, ou bien celle de la méche d'un mousquet, à celle des vieux cuirs ou des plumes de perdrix, & principalement si la femme estoit grosse; car les odeurs trop fetides pourroient contribuer à exciter l'avortement. Il est encore utile de provoquer l'éternûement à la femme qui n'est pas grosse, avec la poudre de bétoine, ou avec celle du simple tabac, qui ne soit aucunement parfumé, ou bien avec autre chose qui puisse produire le mesme effet; comme aussi de mettre dans la bouche de la malade un gros grain de sel pour luy aider à faire sortir plus promptement les eaux & les serositez, qui y affluent quelquefois avec abondance dans le temps de la passion hystrique.

L'on pourroit, ce me semble, mettre en doute si la saignée convient dans le temps de l'accés de cette maladie, pour en faire plûtost cesser les accidens, & au cas que l'on juge qu'elle y convienne, on pourroit encore douter si la saignée du pied est toûjours preferable à celle du bras. Pour resoudre cette question, il faut faire quelque distinction; car en toutes sortes de femmes si la passion hysterique & tous les accidens qui l'accompagnent, ont esté precedez de grandes évacuations, comme de flux de ventre immoderé, de flux de sang par la Matrice, ou d'un grand écoulement de fleurs blanches, ou bien d'une excessive abondance de vuidanges en une femme en couche, & que le pouls de la malade soit petit & languide, la couleur de son visage pâle, & son corps froid, la saignée ne luy convient aucunement; mais au contraire, si la couleur de son visage est bonne, si son pouls est plein & élevé, & que l'accés de la maladie ait esté precedé de la suppression des menstruës, ou des vuidanges, ou si la femme a des mouvemens convulsifs, pour lors la sai-

gnée luy est necessaire; auquel cas je prefererois dans le commencement la saignée du bras à celle du pied; parce que les principaux accidens de cette maladie procedant de la lesion des fonctions vitales & animales, comme le bras est plus proche de la poitrine & de la teste que le pied, la malade reçoit pour lors un bien plus prompt soulagement par la saignée du bras, que par celle du pied; & la trop grande plenitude ayant esté premierement vuidée par cette saignée du bras, on peut venir ensuite à celle du pied, qui autrement ne pourroit pas estre seurement faite dans le commencement; car assez souvent dans ces sortes de passions hysteriques, il y a en la Matrice quelque obstruction, qui a esté cause de la suppression des menstruës, ou des autres excretions qui avoient coûtume de s'écouler par cette partie; & cela estant, les voyes de la Matrice n'étant pas disposées à donner passage au sang & aux humeurs que la saignée du pied pourroit attirer sur elle, son intemperie qui avoit excité tous les accidens de la passion hysterique pourroit pour ce sujet s'augmenter dans la suite, si l'obstruction qui est en la partie, continuoit à empêcher l'écoulement des humeurs qui y seroient affluées; & si la femme estoit grosse, il ne faudroit aucunement la saigner du pied, de peur de luy provoquer l'avortement.

Je m'imagine bien qu'estant difficile de concevoir les veritables causes de tant de differens accidens, qui ont coûtume d'estre excitez par la passion hysterique, suivant la diverse disposition des femmes qui en sont attaquées, & qu'estant encore plus mal aisé de les bien expliquer nettement pour les faire concevoir à un chacun, ce que je viens de dire sur cette matiere ne satisfera peut-estre pas entierement les plus curieux; mais je crois que mes petites opinions que j'ay declarées, pourront aider quelque autre plus sçavant que moy à la mieux traiter, & à trouver & faire connoistre de plus seurs moyens que ceux que j'ay enseignez pour guerir cette maladie; qui, entre toutes celles qui ont coûtume d'arriver aux femmes, semble avoir toûjours esté une des plus connuës par les accidens dont elle est accompagnée, mais qui en effet a esté jusques à present la moins connuë par les propres causes de la production de la plus part de ces mesmes accidens, qu'on a toûjours crû estre excitez par des pretenduës vapeurs, qui s'élevant de la Matrice, & estant portées par des conduits cachez & imperceptibles jusqu'au cœur & au cerveau, causoient aussitost la lesion de la plusspart des fonctions vitales & animales.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Des fleurs blanches des femmes.

LEs fleurs blanches des femmes ne ſont autre choſe qu'un écoulement dereglé d'humeurs hors de la Matrice, ſemblables en couleur & en conſiſtence à du lait trouble & ſereux, lequel écoulement ſe fait ordinairement par les meſmes vaiſſeaux qui ſervent au flux menſtruel; dont il eſt facilement diſtingué, en ce que les humeurs qui ſortent de la Matrice dans le flux menſtruel, ne ſont proprement qu'un veritable ſang ſuperflu, dont la nature ſe décharge reglément tous les mois durant quelques jours ſeulement; aprés quoy il diſtile ſouvent en pluſieurs femmes, non ſeulement de ces meſmes vaiſſeaux qui ont ſervi à l'écoulement des menſtruës, mais auſſi de toute la ſubſtance interieure de la Matrice, des ſeroſitez blanchâtres appellées, pour ce ſujet, fleurs blanches. La couleur de ces humeurs les fait aſſez diſtinguer du flux menſtruel; mais non pas du flux d'humeurs corrompuës que l'on voit ſortir en la gonorrhée virulente, ni de celuy qui vient des ulceres de la Matrice; car les excrétions malignes qui procedent de ces deux dernieres indiſpoſitions, paroiſſent ſouvent blanchâtres auſſi-bien que les fleurs blanches; à quoy on doit bien prendre garde, pour éviter d'eſtre trompé, ſoit par certaines femmes ruſées, qui ayant des gonorrhées virulentes les qualifient, pour couvrir leur honte, du nom de fleurs blanches; ſoit auſſi par d'autres, qui ayant des ulceres en la Matrice, ſans le ſçavoir, croyent que la matiere qu'elles vuident continuellement par cette partie, n'eſt qu'un écoulement de ſimples fleurs blanches. J'ay vû trois petites filles, l'une âgée de neuf ans, & les deux autres de ſix ou ſept ans ſeulement, qui avoient toutes trois des gonorrhées virulentes, que leurs meres qualifioient de fleurs blanches, me diſant qu'elles eſtoient étonnées de ce que leurs filles avoient cette incommodité en un ſi jeune âge: Mais ayant viſité ces petites innocentes en leur preſence, & ayant bien reconnu la nature de leur maladie, quoy qu'il ne parût aucune fraction manifeſte des parties exterieures de la Matrice, qui pût faire croire qu'elles euſſent ſouffert effectivement une introduction entiere du membre viril, je leur fis avoüer, avec un bien plus grand étonnement de leurs meres, que des coquins de domeſtiques (qui

meritoient d'estre brûlez pour un crime si énorme) avoient eû brutalement avec elles des attouchemens impudiques & impurs, qui leur avoient causé ces gonorrhées virulentes. Ces exemples que j'ay vû de mes propres yeux, me pourroient faire croire, que c'estoit peut-estre plûtost une semblable gonorrhée, que des fleurs blanches, que *Fernel* dit avoir veuës en une petite fille âgée de 8. ans.

La seule quantité de la matiere qui s'écoule de la Matrice ne peut pas nous faire connoistre bien distinctement la nature de ces differentes maladies; car on voit souvent des gonorrhées virulentes & des ulceres de la Matrice, d'où il s'écoule une aussi grande abondance de matiere que par les fleurs blanches: Mais la qualité de cette matiere, le lieu d'où elle sort, & les propres accidens qui accompagnent l'indisposition, nous demontrent manifestement l'espece de la maladie. Car la matiere des fleurs blanches est moins fetide, plus blanche, & plus sereuse, principalement si elle est abondante; & ces fleurs blanches fluent ordinairement sans douleur, & distilent de la substance interieure de la Matrice, & des mesmes vaisseaux qui servent à l'évacuation des menstruës, & ne paroissent qu'aprés que cette évacuation naturelle est finie: Mais la matiere de la gonorrhée virulente est plus fetide & plus épaisse, jaunâtre, ou verdâtre, & s'écoule, non du fond de la Matrice, comme les fleurs blanches, ni des vaisseaux spermatiques, comme la plupart des Auteurs qui nous ont precedé, l'ont crû abusivement; mais d'un certain corps glanduleux situé en maniere de prostate vers le conduit de l'urine, & tout le long du col de la vessie, lequel pour lors se tuméfie & s'enflâme par l'acrimonie de cette matiere, de telle sorte que la femme rendant son urine, sent une cuisson avec ardeur des parties voisines, qui paroissent à l'aspect toutes enduites d'une vilaine matiere visqueuse & verdâtre, qui est quelquefois si acre, qu'elle ulcere ces parties, & qui ne cesse point de fluer dans le temps des menstruës, comme font les fleurs blanches, mais qui continuë devant, durant, & aprés ce temps; & la matiere qui sort des ulceres qui sont au corps de la Matrice, ou à son orifice interne, est toûjours extrémement fétide; & quoy qu'elle soit quelquefois blanchâtre, comme sont les fleurs blanches, elle ne demeure pas long-temps de la sorte; car assez souvent elle devient de temps en temps rougeâtre, par le mélange d'une serosité sanglante, qui sort en abondance des vaisseaux de la partie ulcerée; & pour lors l'évacuation des menstruës n'est plus moderée, ni reglée, comme elle devroit estre; au lieu de quoy il survient parfois des pertes de

sang assez considerables, qui estant un peu appaisées se convertissent aussitost en un écoulement d'une serosité semblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la chair cruë ; & l'on voit souvent dans la suite sortir parmi ces excrétions putrides de petits grumeaux de sang noirâtre & corrompu. Outre ces signes la femme qui a un ulcere en la Matrice, ne peut souffrir la compagnie de son mary, sans sentir une grande douleur, & assez souvent l'action du coït provoque un renouvellement de la perte de sang ; ce qui n'arrive pas dans le simple écoulement des fleurs blanches : & l'ulcere se connoist facilement par l'attouchement du doigt, quand il est à l'orifice interne de la Matrice, comme il arrive le plus souvent. La matiere des fleurs blanches est ordinairement differente selon le temperament & la disposition du corps de la femme ; car cette matiere est quelquefois sans feteur, blanche, & sereuse comme la simple serosité du lait, & d'autrefois elle est plus épaisse, jaunastre, fetide, & si acre, qu'elle cause une grande ardeur & cuisson aux parties genitales de la femme.

La principale cause des fleurs blanches n'est pas toûjours en la Matrice ; car souvent les visceres maleficiez se déchargent de leurs humeurs corrompuës sur cette partie, qui n'est pas seulement destinée pour la génération, mais aussi pour servir d'égout à toute l'habitude du corps de la femme : Néanmoins la mauvaise disposition de la Matrice contribuë beaucoup à l'augmentation de cette maladie ; soit pour avoir souffert quelque violence dans un fascheux accouchement, ou bien parce qu'y ayant obstruction aux vaisseaux de cette partie, qui devroient laisser écouler le sang menstruel, il n'en suinte que l'humeur la plus sereuse, qui se convertit en fleur blanches. Les femmes qui ont eû des enfans sont bien plus sujettes à cette maladie, que les filles ; à cause que les vaisseaux de la Matrice, qui durant la grossesse sont devenus beaucoup plus gros qu'ils n'avoient coûtume d'estre, ne se referment pas ensuite si exactement aprés l'évacuation des menstruës, comme ils font aux filles. Beaucoup de femmes en sont plus incommodées quand elles sont grosses, qu'en d'autres temps ; à cause des menstruës qui estant supprimées, se convertissent en ces fleurs blanches, qui ne coulent pas pour lors du fond de la Matrice, mais seulement des vaisseaux qui aboutissent à son orifice interne. Cette infirmité est si commune aux femmes, qu'il y en a tres-peu qui en soient tout-à-fait exemptes ; mais les unes en sont beaucoup plus incommodées que les autres, comme sont celles dont la Matrice a esté debilitée par un fâcheux accou-

chement, & la plufpart de celles qui n'ont pas bien reglément leurs menftruës ; celles qui ont les entrailles fort échauffées, & qui ont le ventre refferré ; celles qui font d'un temperament pituiteux, & qui ont la chair mollaffe, & les pafles couleurs, & qui menent une vie trifte & fedentaire ; mais les jeunes filles n'y font pas ordinairement fujettes, devant qu'elles ayent atteint l'âge de puberté, & qu'elles ayent eû leurs menftruës ; avant lequel temps elles peuvent toutefois eftre infectées de quelque gonorrhée virulente, que l'on pourroit abufivement qualifier de fleurs blanches, comme il eftoit arrivé à ces trois petites filles dont j'ay rapporté cy-deffus l'exemple.

Les femmes fe portent ordinairement d'autant mieux qu'elles font bien reglées dans l'évacuation naturelle de leurs menftruës, & qu'elles ont moins de fleurs blanches, dont la grande abondance debilite tellement la Matrice, que la femme en eft fouvent renduë fterile ; tant parce que ces mauvaifes humeurs corrompent la femence auffitoft qu'elle y eft receûë ; que parce que elles l'entraifnent avec elles hors de la Matrice, qui en eft renduë fi humide & fi gliffante, qu'elle n'y peut eftre retenuë. Ces fleurs blanches eftant abondantes affoibliffent auffi beaucoup tout le corps de la femme ; fon vifage en devient tout pafle & decoloré, fes jambes fe tumefient, elle perd l'appetit, elle fent fouvent de grandes douleurs de reins, & quelquefois des foibleffes, des palpitations de cœur, & des fuffocations hyfteriques ; & fi ce flux d'humeurs continuë longtemps en abondance, il émacie de telle forte tout le corps de la malade, qu'elle en devient étique. Ce mefme flux caufe encore affez fouvent des relaxations & des defcentes de Matrice, qui rendent les femmes qui en font affligées fi déplaifantes à elles-mefmes, & fi dégoutantes à leur mary, qu'elles en ont une trifteffe continuelle, qui eft d'autant plus augmentée, en quelques-unes, qu'elles n'ofent pas par honte declarer leur infirmité aux perfonnes qui les en pourroient foulager ; de forte que la celant quelquefois trop longtemps, il leur furvient des ulceres en la Matrice, qui fe convertiffent dans la fuite en un *cancer* incurable, comme il arrive à celles dont les fleurs blanches ont quelque malignité, foit qu'elle procede feulement du mauvais temperament de la femme, foit qu'elle vienne d'une virulence, qui luy aura efté communiquée par fon mari, ou par un autre homme infecté de la maladie vénerienne.

Pour la curation des fleurs blanches on ne doit pas fuivre le mauvais confeil de beaucoup de Sagefemmes ignorantes, qui fe

servent d'abord fort mal à propos d'injections & d'autres remedes astringens, pour arrester le cours des humeurs qui coulent par la Matrice; car ces humeurs corrompuës, que la nature vouloit expulser par cette voye, estant retenuës en cette partie par le trop subit resserrement de ses vaisseaux, & se glissant dans sa propre substance, y causent souvent une intemperie tres-considerable, ou une tumeur scyrrheuse qui est de tres-difficile guerison; ou bien ces humeurs s'amassant en abondance dans la propre cavité de la Matrice par la constriction de son orifice interne, pourroit causer une espece d'hydropisie uterine, comme il arriva, pour le mesme sujet, à la femme de *Boëtius,* dont *Galien* rapporte l'exemple au 8. Chapitre de son Livre *de præcognitione ad Posthumum.* C'est pourquoy il ne faut pas se servir pour la curation des fleurs blanches d'aucuns remedes astringens, avant que la plenitude de tout le corps ait esté suffisamment évacuée par saignée, purgations, & autres remedes convenables, & que les parties principales, qui peuvent contribuer à la génération des humeurs qui causent les fleurs blanches, ayent esté bien temperées & fortifiées, tant par un bon regime de vivre, que par des remedes propres à la guerison de leur indisposition.

Plusieurs ignorans croyent que l'usage des bains ne convient aucunement aux femmes qui sont incommodées de fleurs blanches; parce que les bains relaschant (disent-ils) encore la Matrice, & ouvrant ses pores & ses vaisseaux, ils seroient cause (à ce qu'ils s'imaginent) que l'indisposition augmenteroit, au lieu de diminuer; mais comme il arrive souvent que les fleurs blanches de beaucoup de femmes ne procedent que d'une tres-grande chaleur d'entrailles, & d'un trop grand resserrement de leur ventre, qui fait que la Matrice s'échauffant, à cause de la proximité des gros excrémens trop long-temps retenus, attire à soy beaucoup d'humeurs superfluës du corps, qui faute d'avoir esté évacuées par le ventre, ou par les sueurs, ou par les urines, coulent en abondance vers cette partie, il est certain que les bains sont tres-propres à ces sortes de femmes; tant pour temperer la trop grande chaleur de leurs entrailles, que pour faciliter la transpiration des humeurs superfluës de toute l'habitude, & ouvrir les voyes de l'urine; observant néanmoins avant leur usage, d'évacuer premierement la plus grande plénitude du corps, par quelques saignées & purgations convenables; aprés lesquels bains la femme ne peut user d'aucun meilleur remede que de la boisson des eaux minerales froides, comme sont celles de

Forges, ou autres de semblable nature : Mais pour les femmes qui sont d'un temperament fort pituiteux, & d'une chair mollasse, je prefererois l'usage des eaux minerales chaudes, comme sont celles de Bourbon, & de Vichy ; ou bien l'usage d'une décoction sudorifique faite avec la racine de squine & de salsepareille, aprés leur avoir fait prendre auparavant, tous les jours durant douze ou quinze jours, un verre de tisanne laxative & diuretique, faite avec les herbes capillaires, & les racines de chiendent, d'asperge, d'ache, & de fenoüil, dans laquelle on fera infuser à froid durant toute la nuit, une dragme de sené, y ajoûtant de trois jours en trois jours, quatre ou cinq gouttes d'esprit de sel dulcifié, ou bien une demi-dragme de sel polycreste ; & observant durant tout ce temps un bon regime de vivre, & s'abstenant aussi pour lors du coït, & évitant tout chagrin & tristesse ; car ces sortes de passions alterant fort le bon temperament de tout le corps, contribuent beaucoup à la generation des mauvaises humeurs, dont les parties principales se déchargent assez souvent sur la Matrice. Le temps le plus propre pour commencer l'usage de ces remedes est immediatement ensuite de l'évacuation des menstruës.

Or aprés que l'on aura évacué de la sorte la plenitude du corps, & que la femme aura esté bien purgée, comme je viens de dire, elle pourra, si elle veut, se servir de quelque injection d'eau astringente, telle qu'est l'eau de plantain meslée avec moitié d'eau de myrte ; pourveû qu'elle observe de n'en pas user durant les cinq ou six jours qui precedent le temps ordinaire à l'évacuation des menstruës, & durant tout le temps qu'elles fluent ; afin de ne point empescher par ce remede que la nature ne fasse librement cette évacuation : Car si elle s'en servoit mal à propos, croyant se delivrer de l'incommodité que luy peuvent causer les fleurs blanches, elle tomberoit en quelque autre pire maladie, qui ne manqueroit pas de luy arriver pas la suppression de ses menstruës ; & si ce n'estoit que la pluspart des femmes ont une forte inclination à se servir de ces injections d'eaux astringentes, pour retressir autant qu'elles peuvent l'entrée de leur Matrice, afin d'en estre plus agreables aux hommes dans l'action du coït, je leur conseillerois de s'abstenir entierement de ces sortes de remedes, dont l'usage leur est souvent prejudiciable : Car ainsi que nous verrions que le trou de l'égout d'une cuisine qui seroit bouché & ne donneroit plus passage aux immondices qui s'en devroient écouler, ne manqueroit pas d'estre cause de l'infection de toute la cuisine ; de mesme les pores & les

conduits de la Matrice, qui devroient donner une libre issuë aux mauvaises humeurs qui y affluent en abondance, estant retressis & bouchez par ces injections astringentes, il arriveroit que ces mauvaises humeurs estant retenuës dans la substance de cette partie, y causeroient, comme j'ay dit, une intemperie considerable, & mesme une tumeur scyrrheuse; & les visceres consequemment ne pouvant pas se décharger par d'autres voyes de leurs humeurs corrompuës retiendroient en eux ces mesmes humeurs, qui s'y accumulant en grande abondance, seroient cause de plusieurs accidens tres-fascheux. Mais les femmes qui sont sujettes à des fleurs blanches malignes, qui sont si acres qu'elles leur causent une ardente cuisson à toutes les parties qu'elles abbreuvent en passant, peuvent en toutes sortes de temps, hors de celuy de la purgation des menstruës, user de simples injections faites avec l'eau d'orge, ou le petit lait, ou avec la simple eau tiede; afin de temperer un peu, en lavant deux ou trois fois le jour ces parties, la cuisson qu'elles y ressentent; quoy faisant, & toute l'habitude du corps estant cependant vidée, purgée, & temperée de la maniere que nous avons dite, & n'envoyant plus d'humeurs superfluës à la Matrice, cette partie se fortifiera beaucoup mieux ensuite de soy-mesme, que par l'usage des injections astringentes, que je conseille tres-rarement, pour les incommoditez qui en peuvent arriver, quand on s'en sert hors du temps convenable. La source des fleurs blanches ayant esté entierement épuisée, ou beaucoup diminuée par les remedes que j'ay prescrit, il ne faut pas croire qu'elle se puisse toûjours entierement tarir par ces moyens, & principalement si la maladie est inveterée; car si la femme ne recommence de temps en temps l'usage de ces mesmes remedes, & aussi souvent qu'il est necessaire pour se tenir toûjours le corps net de toutes impuretez, la maladie ne manque pas aprés quelque temps de recommencer comme auparavant; parce que c'est le propre de la Matrice de recevoir les superfluitez des humeurs de toute l'habitude du corps, & d'autant plûtost que la femme neglige d'observer un bon regime de vivre.

Ce que nous avons dit jusques à present dans ce troisiéme Livre, doit suffire pour le traitement des femmes accouchées, comme aussi pour la connoissance & la curation des maladies qui leur viennent le plus ordinairement, sur lesquelles il n'est pas besoin de nous étendre davantage; car s'il leur en arrive d'autres que celles dont nous avons fait mention, & qui ne soient pas du fait du Chirurgien, le Medecin sera mandé pour y remedier en la maniere ac-

coûtumée, selon que l'Art le requiert. Passons maintenant au traitement de l'enfant nouveau-né, & parcourons aussi ses maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE XXIII.

Du traitement de l'enfant nouveau-né; & premierement de la maniere de luy lier, couper, & bander l'umbilic.

SI l'enfant, comme nous avons dit en parlant de l'accouchement, a souvent besoin lors qu'il est au ventre de sa mere, de la bonne conduite & de la dexterité du Chirurgien, ou de la Sage-femme, pour le delivrer & le faire sortir heureusement de ce cachot, où il a esté si long-temps enfermé, leur assistance ne luy est encore pas moins necessaire, aussitost qu'il en est dehors; tant pour remedier à quelques indispositions qu'il apporte quelquefois en naissant; que pour le garantir de plusieur infirmitez, à quoy la foiblesse de son âge & la tendresse de son corps le rendent sujet. Nous avons fait voir assez particulierement dans tout le precedent Livre, de quelle maniere il doit estre aidé dans l'accouchement; il nous reste maintenant d'enseigner ce qu'il luy faut faire aprés sa naissance. Pour ce sujet nous montrerons premierement comment il luy faut lier, retrancher, & bander le cordon de l'umbilic.

Aussitost que l'enfant est hors de la Matrice, quelques Sagefemmes luy lient & retranchent l'umbilic, avant que de delivrer la femme de son arrierefaix: Mais il faut toûjours (si faire se peut, sans attendre trop long-temps) differer jusqu'à ce qu'on ait pareillement tiré l'arrierefaix; car la Matrice qui est extrémement ouverte aprés la sortie de l'enfant, seroit en danger d'estre bien refroidie par l'air exterieur, durant qu'on s'arresteroit à faire la ligature de l'umbilic; outre que son orifice se refermant un peu, la femme seroit ensuite bien plus difficilement délivrée.

Pour faire cette ligature comme il est requis, la Sagefemme s'y comportera de cette façon. Aussitost donc qu'elle aura delivré l'accouchée, elle luy mettra au-devant de sa Matrice un linge plié en plusieurs doubles pour la boucher, comme nous avons dit en son lieu; ensuite dequoy ayant posé l'enfant dans une couche chaude, elle prendra un fil de chanvre, mis en quatre ou cinq doubles, de la longueur d'un quartier d'aune, ou environ, noüé d'un simple

nœud

nœud à chacune de ses extremitez, de peur que les differens bouts s'écartans les uns des autres, ne s'entremeslent en faisant la ligature; & de ce fil ainsi accommodé (que la Sagefemme doit avoir apresté avant l'accouchement, comme aussi estre munie de bons ciseaux, pour ne pas perdre aucun temps) elle liera le cordon de l'umbilic, à un travers de doigt prés du ventre, en faisant un double nœud d'abord, puis retournant les deux bouts du fil au costé opposite de ces premiers nœuds, elle en fera encore autant, réïterant, derechef la chose, s'il est besoin, pour une plus grande sûreté; aprés quoy elle, retranchera l'umbilic à un autre doigt plus bas que la ligature, du costé de l'arrierefaix; de sorte qu'il restera seulement du cordon la longueur de deux travers de doigt, au milieu de quoy la ligature aura esté faite, comme nous disons; laquelle doit estre si serrée, qu'il ne s'écoule aucune goutte de sang hors des vaisseaux; mais elle ne doit pas aussi l'estre trop, de peur qu'ils n'en soient presque coupez. C'est pourquoy il faut que le fil soit un peu gros pour ce sujet, & qu'il soit serré avec quelque sorte de mediocrité; toutefois il vaut bien mieux qu'il le soit plus que moins; car il s'est veû quelquefois des enfans perdre miserablement la vie avec tout leur sang, avant qu'on s'en apperceût, pour ne leur avoir pas bien noüé l'umbilic. Or afin de ne pas estre cause d'un si grand malheur, on prendra bien garde aprés qu'il est coupé, s'il n'en suinte point de sang; & si cela estoit, on feroit encore quelques nouveaux nœuds pour le serrer exactement avec le reste du fil, qu'on doit pour ce sujet avoir laissé un peu long; ce qu'estant fait, on envelopera le bout de cét umbilic ainsi lié & coupé, avec deux ou trois circonvolutions d'un petit linge sec, ou oint d'un peu de beurre frais, ou trempé en huile rosat, si on veut; puis ayant mis un autre petit linge en double sur le ventre de l'enfant, vers sa partie superieure, on y couchera & posera l'umbilic envelopé comme il est dit, afin qu'il ne le touche pas à nud, sur lequel on mettra encore une petite compresse; aprés quoy il sera bandé avec un autre linge, large de quatre doigts pour le tenir sujet, de peur que vacillant trop, & qu'estant continuellement agité de costé & d'autre, par les mouvemens du ventre, il ne vinst à tomber avant que les vaisseaux fussent tout-à-fait réünis.

Il faut bien observer de coucher comme nous disons, le bout restant du cordon de l'umbilic vers la partie superieure du ventre; afin que si par cas fortuit les vaisseaux n'estoient pas assez serrez, le sang ne s'en écoulast pas sitost qu'il feroit si on le couchoit en

bas; car il se rencontre quelquefois que ce cordon est si gros à certains enfans, que bien qu'il ait esté lié fort serré dans le premier abord, néanmoins venant aprés à se flêtrir & à se dessecher, la ligature en est renduë plus lasche, au moyen de quoy le sang ne laisse pas de s'écouler ensuite, si on n'y prend garde. Cét accident arriva dernierement à un pauvre enfant, qui mourut le deuxiéme jour par un flux de sang de la sorte, quoy-que la Sagefemme m'eust protesté qu'elle luy avoit bien exactement lié les vaisseaux; & s'étonnant comme cela s'estoit pû faire, elle me dit qu'il falloit bien asseûrément (ce qui en effet estoit vray) que la ligature s'en fust relaschée de cette maniere, à mesure que l'umbilic s'estoit flétri: C'est pourquoy afin de n'estre pas cause d'un tel malheur, il faudra le serrer encore d'un nouveau nœud la premiere fois qu'on remuëra l'enfant, si on juge qu'il en soit besoin: Mais pour une plus grande seûreté, on fera d'abord une double ligature à ces sortes de gros cordons.

L'umbilic ainsi lié, se desseche de jour en jour, & se separe prés du ventre au bout de six ou sept jours ordinairement, quelquefois mesme plûtost, & rarement plus tard qu'au huitiéme ou au neuviéme jour. On le doit toûjours laisser tomber de soy-mesme, sans l'exciter à cela, de crainte que venant à se separer trop tost, & avant que les vaisseaux soient entierement fermez & reünis, il n'arrive un flux de sang qui seroit bien dangereux comme il est dit, ou bien qu'il n'y reste un ulcére de tres-difficile guerison.

Il y a quelques bonnes femmes, qui ont assez de superstition touchant la ligature de l'umbilic, pour croire qu'il la faut faire plus proche, ou plus éloignée du ventre de l'enfant, selon la difference du sexe; & qu'aux garçons il est mieux qu'elle soit de deux bons doigts distante du ventre; afin qu'ils puissent avoir la verge plus longue; & qu'aux filles il la faut faire plus proche; parce que retirant par ce moyen la Matrice, elle en reste plus profonde, & son col plus étroit; mais c'est un pur abus; car en quelque endroit qu'on puisse lier ce cordon, soit proche, soit loin, quand mesme ce seroit à un demi-pied de longueur, il se separe toûjours au mesme endroit, qui est tout joignant le ventre; parce que c'est une partie qui reste entierement inanimée aprés que l'enfant est hors de la Matrice; outre que cette ligature ne peut pas relascher, ou retirer ni la verge du masle, ni la Matrice de la femelle; d'autant que ces parties n'ont aucune communication particuliere avec le cordon de l'enfant; car il est certain qu'aucun ligament ne va de la Ma-

trice dans cét umbilic ; il est bien vray seulement que l'*ouraque*, qui est attaché au fond de la vessie, laquelle a continuité avec la verge du masle, se porte, comme il fait aussi en la femmelle, au nombril, pour servir de suspensoire à la vessie ; mais au *fœtus* humain, il ne le traverse en aucune façon, & ne se rencontre pas dans le cordon : C'est pourquoy cette croyance estant tres-mal fondée, on le liera tant aux garçons qu'aux filles, à un travers de doigt de distance du ventre, comme il est dit, & non plus proche, de peur d'exciter quelque douleur & inflammation au nombril de l'enfant.

Il est assez à propos de parler en ce lieu d'une chose de tres-grande consequence, qui est quelquefois capable de faire mourir les enfans nouveau-nés, sans qu'on en sçache presque la cause ; c'est d'une fort mauvaise coûtume qu'ont quelques Sagefemmes, qui avant que faire la ligature de l'umbilic, repoussent dans le ventre de l'enfant tout le sang qui est dans les vaisseaux de ce cordon, croyant par ce moyen le faire revenir, & le fortifier quand il est foible. Mais le contraire arrive ; car aussitost que les vaisseaux sont tant soit peu refroidis, le sang qu'ils contiennent perd ses esprits, & se coagule à demi dans le mesme moment ; ce qui fait qu'estant ainsi repoussé dans le foye de l'enfant, il est capable de luy causer beaucoup de grands accidens ; non point par son abondance, mais parce qu'ayant tout-à-fait perdu sa chaleur naturelle, il est ensuite tres-promptement corrompu, & altere & gaste celuy de l'enfant, avec lequel il vient à estre meslé. Elles usent ordinairement, comme il est dit, de cette mauvaise pratique quand les enfans sont debiles ; mais ils en sont d'autant plutost suffoquez, car s'ils avoient besoin de sang pour leur donner de la vigueur, ce seroit d'un sang bon, loüable, & non de celuy-là qui est pour lors à demi-caillé, & destitué de toute sa chaleur naturelle. C'est pourquoy, que l'enfant soit fort, ou qu'il soit foible, on se donnera bien garde (si on ne veut le mettre en danger de sa vie, ou du moins luy causer de grandes oppressions, & de grandes douleurs & tranchées) de ne pas repousser ainsi au dedans de son corps, ce sang qui se rencontre dans le cordon de l'umbilic. Or aprés l'avoir lié & retranché de la façon que nous venons de dire, on nettoyera aussitost tout le corps de l'enfant, pour l'emmaillotter ensuite comme nous allons faire connoistre.

CHAPITRE XXIV.

De quelle façon l'enfant nouveau-né doit estre nettoyé de ses excrémens, comme aussi la maniere de le bien emmaillotter.

QUAND la Sagefemme aura accommodé l'umbilic de l'enfant en la maniere enseignée au precedent chapitre l'ayant porté ensuite auprés du feu, il faudra qu'elle le nottoye aussitost des excrémens qu'il apporte en naissant, dont les uns sont au dedans de son corps, comme l'urine qui est dans la vessie, & le *meconium* qui se rencontre dans les intestins; & les autres sont au dehors, qui sont certaines crasses blanchâtres & onctueuses, qui procedent du limon de ses eaux. Il y a quelquefois des enfans qui en ont le corps si couvert, qu'on diroit qu'ils auroient esté frotez de fromage mou; & certaines femmes de legere croyance, s'imaginent bonnement que c'est pour en avoir souvent mangé durant leur grossesse, que leurs enfans sont ainsi pleins de cette crasse blanche, qui ne ressemble pas mal en couleur & en consistance à du fromage blanc. Quoy que cette croyance soit ridicule, elle est néanmoins fondée sur l'autorité d'*Aristote*, qui dit à la fin du 4. chap. du 7. livre de l'Histoire des anim. que l'enfant vient souvent chargé des alimens que la mere a mangé; & qu'il sort tout couvert de moisissure morveuse (qui peut estre cette crasse blanche) si la femme use du coït au huitiéme mois de sa grossesse: Mais les moindres apprentifs en l'Art sçavent bien que les alimens ne vont pas à la Matrice; & que les membranes qui envelopent l'enfant, empeschent (quand mesme la Matrice seroit ouverte, comme elle commence quelquefois à l'estre un peu au huitiéme mois) que la semence de l'homme & celle de la femme, ne puissent estre portées jusques sur le corps de l'enfant, pour en former cette crasse, qui procede seulement, comme je viens de dire, du limon des eaux dans lesquelles il est contenu.

L'enfant sera donc nettoyé de ces excrémens avec de l'eau & du vin, qu'on fera un peu chauffer pour luy en laver tous les endroits du corps où il y en a; ce qui se rencontre prinicipalement à la teste, à cause des cheveux, & aux plis des aînes & des aisselles; lesquelles parties on décrassera doucement avec un petit linge, ou avec une éponge molle trempée en ce vin tiede. Si cét excrément estoit si adherent qu'on eust trop de peine à le détacher de ces lieux, on

l'ostera facilement, les frottant d'un peu d'huile d'amandes douces, ou d'un peu de beurre frais fondu avec le vin, & les essuyant ensuite. On décrassera aussi, & on débouchera avec de petites tentes de linge roulé le dedans des oreilles & des narines; pour les yeux, on luy doit nettoyer avec un linge doux, qui soit sec, & non trempé dans ce vin, afin de ne leur pas causer cuisson & douleur. *Galien* au 10. chap. du 1. livre de la conservation de la santé, refute tres-bien la coûtume de certaines Nations d'Allemagne, qui lavoient & plongeoient tout-à-fait l'enfant en l'eau froide, aussitost qu'il estoit né, croyant par là luy donner de la force, comme on fait au fer chaud en le trempant dans l'eau; & il declare assez en ce lieu de quelle consequence estoit cette mauvaise coûtume; car, comme il dit, on ne doit pas faire une telle constriction des pores du cuir, que la transpiration du corps en soit empeschée. C'est pourquoy il est plus à propos de laver l'enfant de la maniere que nous avons dite.

Or aprés qu'il aura esté lavé & nettoyé de ces immondices, & du sang qui sort en l'accouchement, dont il a quelquefois le corps tout barbouïllé, on prendra garde à toutes ses parties, pour voir si elles n'ont aucun vice, s'il n'en a aucunes disloquées ou rompuës, s'il a le nez bien droit, si le filet de sa langue ne la bride pas trop, s'il n'a pas quelque tumeur contuse sur sa teste, & si les os n'en sont point de costé, si le *scrotum* (en cas que ce soit un masle) n'est pas bouffi & tumefié, bref s'il n'a souffert aucune violence en toutes les parties de son corps, & si elles sont bien & deuëment conformées; afin d'y remedier selon la nature des indispositions qui s'y rencontreroient. Mais comme ce n'est pas assez d'avoir nettoyé l'enfant au dehors du corps, il faut encore observer sur tout qu'il puisse se décharger des excrémens retenus au dedans; c'est pourquoy on examinera s'il a les conduits de l'urine & du siege bien ouverts; car il s'est veû des enfans naistre sans estre percez, lesquels sont morts faute de vider leurs excrémens, pour n'y avoir pas donné ordre, en y prenant garde de bonne heure. Quant à ce qui est de l'urine, tous les enfans, tant les masles que les femelles, la rendent aussitost qu'ils sont nez, & principalement lorsqu'ils sentent la chaleur du feu, & quelquefois aussi le *meconium* des intestins, mais un peu plus tard pour l'ordinaire. Si l'enfant ne le rendoit pas le premier jour, de peur qu'il ne croupist plus long-temps en son ventre, & qu'il ne luy causast de tres-douloureuses tranchées, on luy mettra dans le siege quelque petit suppositoire, pour l'exciter à s'en décharger;

on se servira pour ce sujet d'une amande couverte de sucre, & dorée d'un peu de miel cuit, ou bien d'un petit morceau de savon blanc frotté de beurre frais; on luy fera aussi prendre par la bouche à ce dessein une drachme de casse mondée, ou bien un peu de syrop de capillaires ou de roses, meslé avec un peu d'huile d'amandes douces tirée sans feu, luy frottant encore le ventre de cette mesme huile, ou avec le beurre frais. On connoistra que l'enfant aura tout vuidé son *meconium*, quand les matieres qu'il rend par le siege auront changé leur couleur noire en blanchastre; ce qui arrive le deuxiéme ou le troisiéme jour, en perdant peu à peu cette teinture, à mesure qu'il s'engendre de nouveaux excrémens du lait, lesquels se meslent en ce temps avec ce premier.

Il est assez à propos d'examiner ce que c'est, & d'où peut provenir le *meconium*, qui est un excrément semblable en consistance & en couleur à la moüelle de casse, lequel se rencontre dans les intestins de l'enfant, lorsqu'il vient au monde: C'est pourquoy sans m'arrester à l'explication differente des Auteurs, touchant sa generation, j'en diray ingenuëment ma pensée; qui est qu'il provient du sang superflu, qui se décharge journellement, comme il se fait en toutes personnes, & en tous âges, par le moyen du canal hepatique, qui sortant de la partie cave du foye, va décharger dans l'intestin *duodenum* ce sang superflu, dont est formé ce *meconium*, qui sert aprés cela pour tenir les intestins du *fœtus* ouverts & dilatez, afin qu'ils puissent bien faire leur action aprés sa naissance: Et pour faire connoistre qu'il est vray que cela se fait ainsi, & que le superflu du sang est continuellement déchargé par ce canal hepatique dans le *duodenum*, comme je dis, c'est qu'il se voit des gens qui à l'âge de quatre-vingts ans n'ont jamais esté saignez, ni n'ont point perdu de sang exterieurement, qui néanmoins en font, & en ont fait tous les jours, comme il faut de necessité l'avoüer. Or s'il ne s'en vidoit de la maniere, ils suffoqueroient bien-tost par sa trop grande abondance. Je sçay bien que plusieurs me pourroient dire, qu'il est bien plus croyable que cette décharge se fait par les rameaux de la veine porte, qui se distribuent par tout le mesentere; mais ceux qui connoissent le mouvement circulaire du sang, sçavent bien que cela ne se peut pas naturellement; & je crois qu'ils feront plûtost de mon sentiment s'ils y font bien reflexion.

Il ne suffiroit pas pour refuter ma pensée, de m'objecter que si la superfluité du sang se vidoit ainsi journellement, on feroit toûjours les selles sanglantes; car on sçait bien que cette portion de

sang superflu, (qui est tres-petite en comparaison des autres excrémens des intestins avec lesquels elle est meslée) y reçoit facilement changement de couleur par l'alteration, & l'espece de coction qui s'y fait; d'où procede qu'on ne s'en apperçoit pas si visiblement en l'homme que dans l'enfant, auquel ce *meconium* estant sans aucun mélange, en retient plus la couleur, comme estant engendré du seul sang, qui a esté separé comme inutile à sa nourriture, & expulsé de cette façon: Et comme il y a peu de sang superflu au corps de l'enfant, quand il est dans la Matrice, parce qu'il en consume beaucoup pour sa nourriture & pour son accroissement, outre qu'il a déja esté purifié par la mere, avant que de luy estre envoyé, aussi s'engendre-t-il peu de *meconium*, durant tout le temps de la grossesse, duquel pour ce sujet l'enfant ne se vide pas, quand il est dans la Matrice, mais bien quand il est né: Car pour lors il prend les alimens par la bouche, desquels il se fait d'autres excrémens en quantité, qui l'obligent à jetter ce premier dehors; & quoy que le *meconium* ait resté dans les intestins de l'enfant, pendant tout le temps qu'il a esté au ventre de sa mere; néanmoins (ce qui est admirable) il s'en faut beaucoup qu'il n'ait une si mauvaise odeur que le nouveaux excrémens qui s'engendrent de la nourriture qu'il prend par la bouche, aprés qu'il est né, bien qu'ils n'y sejournent que tres-peu de temps, & qu'il s'en décharge journellement.

Aussitost donc que la Sagefemme aura lavé & nettoyé l'enfant, comme nous avons dit, & qu'elle aura pris garde à toutes les parties de son corps, elle l'emmaillotera dans des langes & couvertures, commençant premierement à luy couvrir la teste d'un petit beguin de toile, & d'un bonnet de laine pardessus, ayant auparavant mis sur sa fontaine une compresse de linge bien doux, pliée en trois ou quatre doubles, & large de quatre doigts; laquelle pour ne vaciller pas, doit estre attachée au beguin, avec une petite épingle mise par dehors, afin qu'elle ne puisse pas piquer l'enfant; cette compresse sert à deffendre, tant du froid, que des autres injures, le cerveau de l'enfant, qui n'est pas pour lors recouvert d'os en cét endroit. Elle luy entourera les oreilles avec de petits linges, afin d'absorber la crasse qui s'y engendre ordinairement: Cela fait, elle luy mettra encore d'autres linges sur la poitrine, & aux plis des aisselles & des aînes; aprés quoy elle le bandera, l'ayant envelopé dans des couches & des langes bien chauds.

Il n'est pas besoin de décrire précisément comme elle s'y doit comporter; car il n'y a pas de femme qui ne sçache une chose qui

eſt ſi commune ; mais nous dirons ſeulement en general que l'enfant ne doit pas eſtre trop ſerré dans ſes langes, & principalement au droit de la poitrine & de l'eſtomac ; afin qu'il puiſſe reſpirer plus librement, & pour éviter qu'il ne ſoit obligé par cette compreſſion, de vomir ſouvent le lait qu'il aura tetté, à cauſe que l'eſtomac ne pourroit pas s'étendre aſſez pour le contenir ; ce qui quelquefois par ſucceſſion de temps, convertiſſant ce vomiſſement en habitude, eſt d'un grand préjudice à l'enfant ; c'eſt pourquoy on y prendra bien garde. Ses bras & ſes jambes ſeront envelopez de ſa couche, & étendus en droite ligne, puis bandez pour les tenir en cét état ; ſçavoir les bras le long de ſon corps, & les jambes l'une proche de l'autre également ſituées, avec un peu de la couche entre deux, de peur qu'elles ne s'échauffent en ſe touchant & frottant à nud ; enſuite de cela, on luy tiendra la teſte ſtable & droite, avec un linge appellé vulgairement teſtiere, qu'on attachera d'un coſté & d'autre à ſon lange, envelopant aprés l'enfant de couvertures pour le tenir chaudement. Il doit eſtre ainſi emmailloté, afin de donner à ſon petit corps la figure droite, qui eſt la plus décente & la plus convenable à l'homme, & pour l'accoûtumer à ſe tenir ſur ſes deux pieds ; car ſans cela, il marcheroit peut-eſtre à quatre pattes, comme la pluſpart des autres animaux.

Outre tous ces excrémens dont nous avons parlé, l'enfant a encore une certaine pituite, ou phlegme gluant, reſté dans l'eſtomac, des ſuperfluitez de ſes membranes, lequel il jette par la bouche dans les premiers jours. Pour y aider, on luy fera prendre avec une petite cuillier un peu de vin ſucré, qu'on luy fera avaler, en luy tenant la teſte un peu élevée, réïterant la choſe deux ou trois fois le premier jour, auquel on ne luy doit donner à tetter, devant que tout ou la plus grande partie de ce phlegme n'ait eſté évacuée, ou digerée & conſumée par l'eſtomac ; de peur que le lait eſtant meſlé avec cette humeur viſqueuſe n'en ſoit corrompu, comme il arriveroit, ſi on luy donnoit à tetter d'abord. Quelques-uns luy donnent pour le meſme ſujet, de l'huile d'amandes douces, tirée ſans feu, avec un peu de ſyrop de capillaires. Les Juifs ont coûtume de faire prendre à leurs enfans du beurre & du miel, ce qui produit à peu prés le meſme effet, & font cela pour ſuivre ce qui eſt dit au ſeptiéme chapitre d'Iſaïe : *Une Vierge concevra & enfantera un fils, & ſera appellé Emmanuël : il mangera beurre & miel, afin qu'il ſçache reprouver le mal, & élire le bien.* Mais le vin eſt encore meilleur, d'autant qu'il inciſe & détache mieux cette pituite, & qu'il aide auſſi à cuire & digerer celle qui reſte

reste, & le sucre sert à la purger & à adoucir l'acrimonie du vin. Or luy ayant fait prendre un tel remede, on le mettra doucement reposer, couché sur le costé, afin que ces excrémens soient plus facilement évacuez & rejettez par la bouche; car, si l'enfant estoit sur le dos, il y auroit danger que restans dans sa bouche, il n'en tombast une partie sur sa poitrine, dont il pourroit estre suffoqué, ou à tout le moins beaucoup incommodé. Voyons maintenant de quelle maniere on le doit nourrir & gouverner aprés cela.

CHAPITRE XXV.

Du regime de vivre, & du gouvernement de l'enfant nouveau-né.

L'ENFANT, qui lorsqu'il estoit au ventre de sa mere, n'avoit aucune autre nourriture que le sang qu'il en recevoit par les vaisseaux umbilicaux, a besoin à son defaut, quand il en est sorti, de la prendre par la bouche, en succant le lait de ses mammelles: Neanmoins il n'est pas bon de luy donner à tetter aussitost qu'il est né, pour éviter qu'un changement si subit, tant à l'égard de la difference de cette nourriture, que pour la maniere de la recevoir, ne soit cause de quelque alteration de sa santé. Il faut premierement luy faire vider les phlegmes qu'il a dans l'estomac, en luy donnant, comme nous avons dit au chapitre precedent, durant le premier jour un peu de vin & de sucre, pour les inciser & détacher; afin d'éviter que le lait qu'il vient à prendre ensuite, ne soit corrompu, estant meslé avec cette pituite visqueuse; c'est pourquoy il vaut mieux attendre dix ou douze heures, pour le faire tetter, afin qu'elle soit tout-à-fait évacuée, ou digerée & consumée, auquel temps on luy peut presenter la mammelle.

Il seroit à souhaitter qu'on ne luy donnast celle de sa propre mere, qu'aprés le huitiéme jour de son accouchement, pour le plûtost, & mesme de laisser passer quinze ou vingt jours, afin que toutes les humeurs de son corps estant bien temperées & remises de l'agitation qu'elles ont receüe dans le travail, comme aussi leur superfluitez ayant esté entierement repurgées par le moyen des vidanges, son lait en fust d'autant plus purifié; outre cela, c'est que les petits trous du mammelon n'estant pas encore bien débouchez, les mammelles sont ordinairement de difficile trait, dans les premiers jours, à l'enfant nouveau-né, pendant lequel temps on luy feroit tetter une autre femme. Mais souvent les pauvres gens n'ont

pas moyen d'user de tant de précautions, & telles meres sont obligées de nourrir elles-mesmes leurs enfans dés le premier jour, il s'en rencontre aussi quelquefois qui ne veulent pas souffrir que d'autres qu'elles le fassent. En ce cas, elles se feront un peu dégorger les mammelles par le succement d'une grande personne, ou par un autre enfant qui sera déja fort, ou elles se les tireront elles-mesmes avec une tetine de verre, semblable à celle qui est figurée au commencement du chapitre dix-neuviéme de ce troisiéme Livre; aprés quoy elles donneront à tetter au leur, quand le lait sera un peu en train de couler, & continuëront à ce faire jusques à ce qu'elles soient de facile trait pour l'enfant nouveau-né.

Il y en a qui croyent que le lait de la nouvelle accouchée luy est plus propre dans le commencement, que s'il estoit purifié; & qu'il sert à luy lascher le ventre, & à le purger du *meconium* des intestins; la nature n'ayant pas manqué (à ce que je croy) d'imprimer au lait de la femme nouvellement accouchée certaines qualitez convenables à l'enfant nouveau-né.

Quant à ce qui est du temps auquel on doit presenter la mammelle à l'enfant nouveau-né, ce ne doit estre qu'aprés dix ou douze heures, pour les raisons que nous en avons dites; & pour l'exciter à la prendre (car il y en a quelquefois qui ne le veulent pas faire pendant deux ou trois jours) il faut que sa nourrice luy raye auparavant quelque peu de son lait dans la bouche, & sur les lévres, pour le luy faire savourer petit à petit; aprés quoy elle luy donnera sa mammelle encore toute dégoutante, qu'elle pressera un peu de sa main, lorsqu'il en aura pris le bout, afin que le lait en sorte plus facilement, & que l'enfant qui n'a pas pour lors grande force, n'ait pas tant de peine à tirer & succer, faisant ainsi peu à peu, jusques à ce qu'il soit accoûtumé à bien tetter.

Si la nourrice a beaucoup de lait, elle ne doit donner aucune autre nourriture à son enfant durant les deux premiers mois tout au moins. Les animaux nous font bien voir, que le lait seul est suffisant pour nourrir l'enfant, puisqu'ils en nourrissent cinq & six de leurs petits, & quelquefois mesme davantage, sans qu'ils prennent que long-temps aprés d'autre nourriture. A l'égard de la quantité de lait que doit tetter l'enfant, elle doit estre proportionnée à son âge, & à ses forces: Dans les premiers jours on ne luy en donnera pas tant, ni si souvent, afin que son estomac qui n'est pas encore accoûtumé d'en faire la coction, le puisse mieux digerer; ensuite dequoy on ira toûjours peu à peu en augmentant, jusqu'à ce qu'on luy

en donne pleinement; pour ce qui eſt du temps & de l'heure, il n'en doit point avoir de limitez pour ce ſujet; car ce ſera à toute heure du jour ou de la nuit qu'il en aura envie, & que ce ſoit plûtoſt peu & plus ſouvent, que de luy en faire prendre grande quantité tout d'un coup, afin que ſon petit eſtomac le puiſſe mieux cuire & digerer, ſans le rejetter & vomir, comme il fait ſouvent quand il ne le peut facilement contenir. Néanmoins il eſt bon de regler l'enfant, ſi on peut, à ne tetter durant le jour que de deux heures en deux heures au plus, & de ne luy donner la mammelle pendant la nuit, que quand il s'éveille de luy-meſme.

Aprés que l'enfant aura eſté nourry du ſeul lait pendant deux ou trois mois, & plus ou moins, ſelon qu'on verra qu'il aura beſoin de plus grande nourriture, on luy donnera de la boüillie, faite avec la farine du pur froment, & le lait de vache; obſervant de luy en donner fort peu dans les premieres fois, & qu'elle ne ſoit trop épaiſſe; de peur que ſon eſtomac n'en ſoit ſurchargé tout-à-coup, pour n'eſtre pas accouſtumé à telle choſe. Or afin qu'elle ſoit de plus facile digeſtion, on doit faire un peu cuire au four la farine, l'y mettant dans une terrine aprés qu'on en aura tiré le pain, & la remuant de fois à autre pour la deſſecher également. La boüillie faite de telle farine, outre qu'elle eſt bien plûtoſt cuite, eſt bien meilleure que celle qu'on fait ordinairement, laquelle eſt beaucoup plus peſante, plus viſqueuſe, & plus indigeſte à l'eſtomac; car eſtant faite avec la farine cruë, il eſt bien difficile qu'on luy puiſſe donner une bonne cuiſſon, ſans conſumer la meilleure partie du lait, aprés quoy il en reſte ſeulement la plus groſſiere, & qu'à force de boüillir long-temps, on ne luy faſſe perdre ſon gouſt & ſa bonté. Il faut auſſi obſerver que le lait avec lequel on fera cette boüillie, ſoit le plus recemment trait de la vache qu'on pourra; car il y a au lait certains eſprits ſubtils, qui s'évaporent quand il eſt vieux trait, comme font auſſi les eſprits des eaux minerales, lors qu'il y a long-temps qu'elles ſont ſorties de leur ſource. Quand on aura fait prendre à l'enfant de la boüillie ainſi faite, dont on ne luy donnera qu'une fois par jour, & principalement au matin, ou deux fois tout au plus, ſa nourrice le fera un peu tetter, afin qu'eſtant delayée par le lait dans ſon eſtomac, la digeſtion en ſoit plus facilement faite.

Il y a beaucoup de femmes qui donnent de la boüillie aux enfans nouveau-nés dés les premiers jours; les nourrices qui ont peu de lait en uſent ordinairement de la maniere, pour les empeſcher de crier comme ils font quand ils ont faim: Mais quelquefois cela

ſeul eſt capable de les faire mourir, comme je l'ay veû arriver plu-ſieurs fois, pour l'indigeſtion, & pour l'obſtruction que cauſe cette nourriture; laquelle à raiſon de ſa conſiſtance groſſiere & viſqueu-ſe, ne peut que difficilement trouver paſſage dans l'eſtomac & dans les inteſtins, qui au commencement ſont foibles, & non encore bien ouverts ni dilatez; pour lequel ſujet il arrive aux enfans de grandes oppreſſions & difficultez de reſpirer, des tranchées, des douleurs & enflures de ventre, des convulſions, & ſouvent la mort: C'eſt pourquoy on ne luy en peut donner qu'aprés un ou deux mois pour le plûtoſt, & meſme quand on feroit trois ou quatre mois en-tiers ſans luy en faire prendre, il ne s'en porteroit que mieux, pour-veû que ſa nourrice ne manquaſt pas de lait.

Lorſque l'enfant aura tetté ſuffiſamment, la nourrice le mettra repoſer & dormir dans un berceau, & non pas avec elle dans le mê-me lit où elle couche; de peur que ſans y ſonger, elle ne vint à l'é-touffer en s'endormant deſſus, comme je l'ay vû arriver à une pau-vre femme qui fit mourir ainſi ſon enfant; ſoit qu'elle l'eût fait par malice, pour en eſtre délivrée, ſoit que ce fût innocemment; elle ſeule en pouvoit ſçavoir la verité: Quand elle s'éveilla, elle trouva ſous elle la teſte de ce pauvre enfant, qui avoit eſté ſuffoqué de la façon, ſans qu'elle s'en fût apperçuë, ſuivant ce qu'elle proteſtoit. Il n'y a gueres que deux ans que je vis encore arriver un pareil mal-heur à un trés-bel enfant unique d'une Dame de qualité que j'a-vois accouchée, lequel fut ainſi étouffé par ſa nourrice quatre jours aprés eſtre né; ce qui faillit à faire mourir ſa mere de déplaiſir; & depuis ce temps-là j'ay auſſi eſté témoin du regret mortel, qu'eût la femme d'un Procureur au Châtelet, d'avoir vû ſon enfant unique, dont je l'avois accouchée le jour precedent, étouffé de la ſorte par ſa nourrice; ce qui luy cauſa une douleur d'autant plus ſenſible, que ſa joye avoit eſté grande, d'eſtre accouchée fort heureuſement de cét enfant vivant, qui eſtoit un garçon, qui ſe portoit tres-bien, aprés avoir déja eû deux autres enfans morts en ſon ventre, dans ſes deux premieres groſſeſſes precedentes; ce qui avoit obligé ſon mary de me prier d'accoucher ſa femme cette troiſiéme fois dans la croyance qu'il avoit, à ce qu'il me dit, que je la ſecourerois bien mieux que n'avoit pas fait un autre Chirurgien, qui l'avoit accou-chée ces deux premieres fois. Ces exemples & pluſieurs autres ſem-blables que j'ay encore vûs font aſſez connoiſtre la neceſſité qu'il y a de prendre garde à une choſe de ſi grande importance.

Mais pour éviter un tel accident, la nourrice ne doit pas jamais

donner à tetter à l'enfant durant la nuit, qu'elle ne soit bien éveillée, pourquoy faire, il faut qu'elle soit à son seant, durant tout le temps qu'elle luy donne la mammelle; de crainte que s'endormant insensiblement durant que l'enfant tette, elle ne l'étouffe ainsi; & elle couchera l'enfant dans un berceau proche de son lit, au dessus duquel on doit mettre un petit archet, pour y pouvoir poser quelque couverture, afin d'empêcher qu'il ne tombe aucune ordure sur son visage, & qu'il ne voye le trop grand jour, procedant de la lueur du Soleil, ou de la chandelle, & du feu qui seroient dans la chambre. Il sera couché sur le dos, en telle sorte, qu'il ait la teste un peu élevée par un oreillet, sur lequel elle sera posée; & pour luy exciter d'autant plûtost le sommeil, sa noutrice le bercera doucement, par un petit mouvement égal, sans trop grande agitation; d'autant qu'empêchant la digestion du lait qui est en son estomac, elle le provoqueroit à le rejetter en vomissant; ce qui se fait de mesme qu'aux personnes qui estant sur la Mer vomissent, non tant à cause de l'odeur de son eau salée, que pour l'ébranlement & l'agitation du navire où ils sont; ce qui arrive mesme à beaucoup de femmes pour aller seulement en carosse, quand elles n'y sont pas accoûtumées. Mais pour éviter qu'on soit obligé à la sujettion de bercer ainsi l'enfant chaque fois qu'on le voudra endormir, il est bon de ne pas luy en faire prendre l'habitude, si l'on peut, dans le commencement, & de luy laisser venir le sommeil naturellement.

On ne doit pas avoir de temps certain ni limité pour son repos; car il est bon qu'il dorme à toute heure du jour, ou de la nuit qu'il en aura envie, & pour l'ordinaire il dort d'autant plus qu'il se porte mieux: Toutefois si on void que son dormir excede une mediocrité raisonnable, on l'en distraira tant soit peu; pour quoy faire sa nourrice le prendra entre ses bras pour le porter au jour, en chantant d'un ton de voix doux & agreable, & luy montrant quelque chose reluisante, qui luy réjoüisse la veuë, & l'agitant un peu pour le réveiller de son assoupissement; car, par le trop long dormir, la chaleur naturelle est tellement retirée au dedans, qu'elle y est comme ensevelie, au moyen de quoy tout le corps, & principalement le cerveau est tellement refroidi, que les sens de l'enfant en sont tout hébetez, & leurs fonctions languissantes & assoupies.

Lorsqu'il sera couché, il faut que ce soit en telle sorte, qu'il soit vis-à-vis du feu, ou de la chandelle, ou du jour qui donnera dans la chambre, afin que l'ayant en face directement, il ne soit obligé de regarder continuellement de côté; car le faisant souvent, sa veuë se

pervertiroit tant, qu'il en deviendroit louche. C'est pourquoy pour le plus seur, on mettra sur l'archet de son berceau quelque couverture, comme nous avons dit, pour l'empêcher de voir la lumiere, d'autant que par ce moyen, sa veuë estant arrêtée sans vaciller de costé & d'autre, sera mieux fortifiée. Voyons maintenant comment la nourrice doit tous les jours nettoyer l'enfant de ses excrémens.

Comme les petits de tous les autres animaux ont leur corps libre, sans estre embarrassez d'aucunes envelopes, ils se déchargent facilement de leurs excrémens, sans en estre salis ni gâtez; & ils ne les ont pas plûtost vuidez de leur ventre, que leur mere (s'ils ne le peuvent faire eux mesmes) s'en appercevant, les rejette d'abord hors du lieu où ils sont couchez, ou au moins les range en un endroit où ils ne leur peuvent nuire: mais il n'en est pas de mesme des enfans, qui pour estre liez & garrotez de bandes & de langes, comme on est obligé de faire pour leur donner la figure droite, qui est seule convenable à l'homme, ne peuvent rendre leurs excrémens, qu'ils n'en ayent au mesme temps le corps tout barbouïllé; dans lesquels (pour ne les pouvoir pas appercevoir, à cause de ces envelopes) ils demeurent souvent, jusques à ce que leur mauvaise odeur vienne au nez de leur nourrice, ou qu'elle s'en doute & le préjuge, par les cris & les pleurs de l'enfant, qui est incommodé de leur humidité & de leur acrimonie: C'est pourquoy on le doit démailloter, & le remuer aux moins deux ou trois fois le jour, & mesme quelquefois la nuit, s'il en est besoin, afin de le nettoyer de ses excrémens, en le changeant de nouvelles couches, lesquelles doivent estre blanches de lessive, & non pas seulement relavées par plusieurs fois, comme ont coûtume de faire la pluspart des nourrices à gages; ce qui cause une grande demangeaison & cuisson au corps de l'enfant, pour raison d'un certain sel, qui provenant de ces excrémens ne se dissoût pas tout-à-fait, quand les langes en sont une fois imbus, qu'en les mettant à la lessive. Le temps le plus propre pour remuer l'enfant, est incontinent aprés qu'il a rendu ses excrémens, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, que jusques à ce qu'il soit éveillé s'il dormoit pour lors. Or comme il les peut rendre à toute heure indifferemment, on ne peut aussi limiter d'autre temps auquel il le faille faire que celuy de cette necessité; c'est-à-dire, que ce doit estre tant de fois, & aussi souvent qu'il est requis pour le tenir toûjours nettement.

Il faut que l'enfant soit remué auprés du feu, & que les cou-

ches soient bien chaudes, & bien seches, avant que de le mettre dedans, de peur que leur froideur & humidité ne luy causassent quelque colique & des tranchées. Sa nourrice aura pareillement soin de luy mettre de temps en temps de petits linges derriere les oreilles, & sous les aisselles, pour en dessecher les humiditez qui s'y rencontrent; prenant bien garde pendant les premiers jours, à ne pas faire tomber trop tost le bout restant du cordon de son umbilic, & avant que les vaisseaux en soient tout-à-fait réünis. Elle verra aussi à chaque fois qu'elle le remuëra, si le sang n'en sort point, pour n'avoir pas esté bien noüé la premiere fois, ou à cause que la ligature s'en est relaschée; & aprés que ce bout de cordon sera tout-à-fait tombé, elle luy bandera encore le nombril durant quelque temps, en y laissant toûjours une compresse pardessus jusques à ce qu'il soit bien cicatrisé, & qu'il soit tout-à-fait deprimé & retiré en dedans. Outre cela, elle luy mettra à l'endroit de la fontaine de la teste, pardessous son beguin, une autre compresse, tant pour tenir le cerveau chaudement, que pour le garantir des injures externes qui le pourroient facilement blesser, à cause de la mollesse qui est en ce lieu, où il n'est recouvert d'aucun os: C'est ce qui fait que les enfans nouveau-nez sont tres-sujets à s'enrhumer par le moindre froid qu'ils sentent en cette partie, comme je l'ay souvent veû arriver par la seule froideur de l'eau dont on les baptise; auquel temps en leur procurant la vie spirituelle par le Baptesme, on leur fait quelquefois perdre la corporelle sans y songer, en leur versant en hiver avec trop d'abondance l'eau excessivement froide sur la fontaine de la teste. J'en ay rapporté un éxemple tres-considerable en l'Obs. CDXXII. du Livre de mes Observations.

La nourrice aura aussi grand soin de ne pas laisser trop crier son enfant, & principalement pendant les premiers jours; de peur que son nombril n'en soit poussé en dehors, & qu'il ne luy arrive par sa dilatation une *exomphale;* comme aussi qu'il ne se fasse quelque descente de l'intestin en l'aîne; & il ne faut pas qu'elle s'arreste au dire des bonnes gens, qui veulent qu'il soit necessaire de laisser crier quelquefois l'enfant pour luy décharger le cerveau. Les deux meilleurs moyens de l'appaiser quand il crie, sont de luy donner à tetter, & de le remuer pour le nettoyer de ses excrémens; elle doit aussi luy presenter quelque chose d'agreable à la veûë pour le réjoüir, & détourner ce qui luy peut donner de la peur, ou luy causer quelque chagrin.

J'ay veû plusieurs enfans nouveau-nez avoir des tumeurs dou-

loureuses des mammelles, procedant souvent de ce que les Gardes d'Accouchées leur tirent, ou leur succent les bouts du mammelon, pretextant d'en faire sortir le lait, ou plûtost un peu de serosité qui y est contenu, & de rendre les bouts mieux faits aux filles; mais c'est une tres-mauvaise methode qui y cause souvent ces inflammations doulouteuses qui y surviennent, lesquelles se dissipent néanmoins peu de temps ensuite, si on s'abstient de leur tirer & succer ainsi les mammelles, y mettant dessus un petit linge, trempé en huile rosat & vinaigre, & prenant garde que l'enfant ne soit pas trop serré en son maillot vers cette partie.

Toutes les choses que nous avons dites en ce present Chapitre, touchant le regime & le gouvernement de l'enfant nouveau-né, doivent estre seulement entenduës pour celuy qui est en bonne santé; car s'il luy arrive quelque indisposition, il sera traité selon que les accidens le requiereront. C'est ce qu'il nous faut à present examiner dans toute la suite de ce Livre.

CHAPITRE XXVI.

Des indispositions des petits enfans; & premierement de la foiblesse des nouveau-nés.

APEINE les jeunes arbres se sont-ils élevez du sein de la terre qui est leur mere, que souvent plusieurs meurent incontinent aprés; d'autant que leurs petits troncs, pour raison de la tendresse de leurs substances, reçoivent facilement alteration, & ne resistent qu'avec peine à la moindre chose qui leur est contraire, jusques à ce qu'ils soient un peu plus grands, & qu'ils ayent de fortes & profondes racines: De mesme aussi voyons-nous mourir ordinairement plus de la moitié des petis enfans, avant qu'ils ayent seulement deux ans, tant pour la délicatesse & debilité de leur corps, que parce qu'ils ne peuvent en ce foible âge, exprimer autrement que par leurs cris, les incommoditez qu'ils ressentent au dedans; & mesme plusieurs meurent de convulsion, ou d'autre maladie, devant le septiéme jour, comme *Aristote* a bien remarqué au 12. Ch. du 7. Liv. de l'histoire des anim. C'est ce qui faisoit que de son temps on ne donnoit pas de nom aux enfans qu'au septiéme jour. Nous avons montré cy-devant, comme ils doivent estre gouvernez dans les commencemens pour les conserver en bonne santé, & maintenant

maintenant nous allons parler des indispositions ausquels ils sont sujets, particulierement depuis leur naissance, jusques à ce qu'ils ayent sept ou huit mois. Faisons premierement mention de quelques-unes avec lesquelles ils naissent, aprés quoy nous traiterons de celles qui leur arrivent plus ordinairement.

Le premier accident auquel il faut remedier, est la foiblesse dans laquelle sont plusieurs enfans, quand ils viennent au monde ; ce qui arrive souvent, non pas qu'ils soient tels de leur nature, mais à cause de la violence d'un mauvais travail, ou à cause de sa longueur, pendant quoy ils ont tant souffert, que quelquefois aprés qu'ils sont nés, ils sont si debiles, qu'à peine peut-on reconnoistre d'abord s'ils sont vivans, ou s'ils sont morts ; à cause qu'on ne leur voit mouvoir aucune partie de leur corps, lequel est aussi parfois si bleu, & si livide, principalement par la face, qu'on croit qu'ils sont tout-à-fait suffoquez ; & quelquefois aprés avoir esté des heures entieres en cét estat, ils reviennent peu à peu de leur foiblesse, comme s'ils ressuscitoient, & retournoient de mort à vie.

On préjugera que l'enfant n'est pas effectivement mort (quoy-qu'il le paroisse en quelque façon dans ce premier instant) si la femme l'a senti remuër avec vigueur peu de temps avant que d'accoucher, si elle n'a pas eû une trop grande perte de sang, & si elle n'a pas esté extraordinairement travaillée : Mais on sera tout-à-fait certain qu'il est encore vivant, quoy-qu'il ne jette aucun cry, & qu'il ne remuë aucune partie de son corps, aprés qu'il est né, si mettant la main sur sa poitrine on sent le mouvement de son cœur, & si touchant le cordon de l'umbilic proche du ventre, on sent encore un peu battre les arteres. Pour lors on taschera par toutes sortes de moyens de le faire revenir de cette foiblesse.

Or afin de luy donner le secours necessaire, on le mettra au plûtost dans une couche chaude pour le porter auprés du feu ; ou estant, la Sagefemme ayant pris du vin dans sa bouche, luy en soufflera un peu dans la sienne, réïterant la chose par plusieurs fois, s'il en est besoin ; elle luy mettra aussi sur le ventre & sur la poitrine des compresses trempées en d'autre vin, qu'elle aura fait chauffer pour ce sujet ; elle luy laissera le visage découvert, & prendra garde qu'il n'ait pas le col contraint, afin qu'il puisse respirer plus facilement, & pour luy aider d'autant plus, elle luy tiendra la bouche un peu entre-ouverte, & luy nettoyera les narines avec de petites tentes de linge trempées aussi dans du vin, pour luy en faire flairer l'odeur ; elle luy échauffera toutes les parties de son corps pour y rappeller

le sang & les esprits, qui pour s'estre tous retirez au dedans par la foiblesse, le mettent en danger d'estre suffoqué. Ainsi faisant peu à peu, l'enfant reprenant ses forces, viendra comme insensiblement à mouvoir ses membres les uns aprés les autres, ensuite dequoy il jettera au commencement quelques petits cris languissans, qui s'augmenteront & se fortifieront aprés d'autant plus qu'il respirera librement.

Outre les moyens que nous venons de dire (qui sans doute sont les meilleurs, & les plus seurs, pour les foiblesses des enfans nouveau-nés) les Sagefemmes en ont encore d'autres dont elles se servent ordinairement, lesquels je n'approuve pas, non seulement parce qu'ils sont inutiles, mais à cause qu'aucuns d'eux sont tres-dommageables à l'enfant. La pluspart coupent un morceau d'oignon, & le mettent aussitost contre le nez de l'enfant, croyant que son odeur ait la vertu de le faire revenir de sa foiblesse, en quoy elles s'abusent; car si l'enfant reprend vigueur aprés cela, ce n'est point par l'effet de l'odeur de l'oignon, mais bien plûtost par celuy de l'air dont il avoit besoin, qu'il commence pour lors à respirer. C'est pourquoy il vaut bien mieux luy laisser une entiere liberté de respirer un air pur & net, qui ne soit pas ainsi infecté de l'odeur âcre de cét oignon qui bien loin de luy estre utile, peut au contraire estre préjudiciable à la delicatesse de son cerveau. Quelques-unes luy mettent tout chaudement l'arrierefaix sur le ventre, & l'y laissent jusques à ce qu'il soit refroidy. J'ay déja dit autre part, que l'arrierefaix pour raison de sa chaleur luy pourroit bien servir; néanmoins à cause de sa pesanteur, estant ainsi mis sur le ventre de l'enfant, qui pour n'avoir aucun soûtien en est facilement comprimé, il luy empesche beaucoup la respiration, qui est la chose qui luy est pour lors la plus necessaire. D'autres jettent cét arrierefaix dans le feu avant que de le separer de l'enfant, & d'autres le mettent dans du vin chaud, s'imaginant qu'il s'éleve des vapeurs de ce vin, qui se portant par les vaisseaux umbilicaux, sont capables de luy donner quelque vigueur; mais comme toute cette masse charnuë, & ces vaisseaux, sont des parties mortes d'abord qu'elles sont hors de la Matrice, il n'y reste aussi aucun esprit qui se puisse communiquer à l'enfant: C'est pourquoy si on use d'une telle pratique, ce doit estre plûtost pour satisfaire à la coûtume, que pour l'esperance que cela puisse profiter.

Si telles choses ne font aucun bien, aussi ne font-elles pas grand mal; mais celle qui suit est capable de causer la suffocation soudai-

ne de l'enfant. C'est que quelques autres repoussent & font rentrer en son corps le sang qui est dans les vaisseaux umbilicaux, croyant que cela soit propre pour le fortifier & le faire revenir de sa foiblesse. Je sçay bien qu'on peut appuyer cette mauvaise pratique sur l'autorité d'*Aristote*, qui la recommande au 10. Chap. du 7. Liv. de l'hist. des anim. disant que les plus habiles Sagefemmes de son temps repoussoient ainsi le sang de l'umbilic au dedans du corps de l'enfant qui estoit foible, aprés quoy ses forces se rétablissoient aussitost. Mais nous avons déja fait connoistre en un autre lieu, que le sang contenu dans ces vaisseaux perd ses esprits, aussitost que l'arrierefaix est separé & sorti de la Matrice, & qu'il y est mesme incontinent aprés à demy congelé. Or s'il vient pour lors à estre ainsi repoussé dans le foye de l'enfant debile, il s'y arreste, n'estant plus animé d'aucuns esprits, dont il est tout-à-fait destitué, & au lieu de luy donner de nouvelles forces, il accable le peu qui luy en reste; & il acheve d'éteindre sa chaleur naturelle languissante. Pour éviter cela, on se donnera bien garde de repousser ce sang de la sorte au ventre de l'enfant; outre que dans ces foiblesses (à moins qu'elles ne soient causées de la grande perte de sang que la femme pourroit avoir eûë avant que d'accoucher) il n'y en a toûjours que trop au corps de l'enfant, & principalement vers le cœur, où il est en grande abondance; & au lieu de luy en envoyer davantage, il le faut retirer vers les extremitez, afin que ses ventricules estant un peu dégagez, il puisse avoir ensuite son mouvement plus libre, pour renvoyer les esprits à toutes les parties du corps qui en sont privées dans la foiblesse. C'est pourquoy puisque l'enfant ne doit plus rien recevoir des vaisseaux umbilicaux aprés sa naissance, on en fera la ligature aussitost, pour le traiter comme nous avons dit.

Plusieurs fois aussi les enfans qui sont foibles en naissant, sont tels de leur nature, comme quand ils viennent avant terme, & d'autant plus qu'ils sont éloignez du temps le plus ordinaire, qui est la fin du neuviéme mois, & aussi qu'ils ont esté engendrez de parens infirmes & malades. En ce cas il est bien difficile d'y remedier, & il n'y a autre chose à faire que de les bien nourrir & gouverner selon qu'il a esté dit; mais difficilement peut-il arriver que ces enfans soient de longue vie, & qu'ils ne meurent de la moindre indisposition qui survient à leur foiblesse naturelle.

CHAPITRE XXVII.

Des contusions & meurtrissures de la teste, & des autres parties du corps de l'enfant nouveau-né.

LE corps des petits enfans est comme nous avons dit, si tendre & si delicat, qu'il est facilement contus & meurtri, & que mesme parfois quelques-uns de ses membres sont disloquez ou rompus dans les fascheux accouchemens; soit parce qu'ils restent long-temps dans une posture contre nature, ou à cause qu'ils sont maniez trop rudement dans le temps de l'operation.

La contusion la plus ordinaire & la plus frequente, est celle qui se fait au dessus de leur teste, où quelquefois ils ont en naissant une tumeur aussi grosse que la moitié d'un œuf, & parfois encore plus, comme il se voit principalement dans les premiers accouchemens; ce qui arrive d'autant plutost que les femmes sont pour lors plus avancées en âge; parce que l'orifice interne de leur Matrice, appellé *le couronnement*, estant plus calleux, se dilate avec beaucoup plus de difficulté; pour raison de quoy la teste de l'enfant venant à estre pressée contre luy, & en estant ceinte comme d'une couronne en sa partie superiere, qui se presente naturellement la premiere au passage, est enflée & tumefiée, à cause du sang & des humeurs qui tombent & sont retenuës en cette partie, par la grande compression qu'en fait circulairement cét orifice interne, & principalement quand elle commence d'estre poussée fortement, & qu'elle reste ainsi trop long-temps sans qu'elle se puisse faire voye, aprés que les eaux qui la soûtenoient un peu ont esté écoulées; à quoy peut aussi contribuer la Sagefemme, si elle la touche trop souvent & trop rudement avec les doigts, lorsquelle se presente au passage; mais on l'en accuse souvent à tort en cette occasion, où ordinairement la seule compression que fait cét orifice, en forme de ceinture ou couronne, à la teste de l'enfant, est la cause de ces sortes de tumeurs contuses.

Cette partie se tumefie pour lors de la mesme maniere que nous le voyons arriver en toutes autres qui sont trop fortement comprimées, liées, ou serrées; car par ce moyen, le sang, qui ne peut avoir son mouvement circulaire, estant arresté en trop grande abondance en une partie, la fait enfler & tumefier; & par la repletion qu'il en fait, la rend livide comme si elle estoit contuse: Or cette com-

pression est bien plus grande à l'égard des veines (qui sont toûjours plus exterieures, lesquelles doivent reporter le sang au cœur) que non pas des arteres, par le moyen desquelles il l'envoye à toutes les parties; car outre que les arteres sont situées plus profondement, elles ont encore un battement continuel, à la faveur duquel il s'y glisse toûjours un peu de sang; c'est ce qui fait que dans toutes les compressions, ou ligatures des parties (à moins qu'elles ne soient extrémes) le sang y est facilement apporté par les arteres, & en est difficilement remporté par les veines; ce qui est cause que la partie en recevant beaucoup plus qu'elle n'en renvoye, & qu'elle n'en consume pour sa nourriture, est obligée de se tumefier de la maniere par repletion. Si ceux qui pratiquent les accouchemens font bien reflexion à ce que je viens de dire, quand l'occasion s'en presentera (laquelle arrive assez souvent) ils connoistront que ces sortes de bosses ou tumeurs, que plusieurs enfans ont sur la teste en naissant, ne procedent ordinairement d'autre chose que de celle que j'ay expliquée.

Ces tumeurs sont quelquefois si grosses, & si élevées, qu'elles peuvent (la femme n'estant pas accouchée, & n'ayant pas encore l'orifice interne de sa Matrice tout-à-fait dilaté) empescher de reconnoistre facilement la partie que l'enfant presente la premiere; & elles sont cause quelquefois que la Sagefemme ne pouvant sentir avec le doigt aucun os de la teste, s'imagine que ce soit quelque épaule de l'enfant, ou bien une autre partie; & parfois mesme quelques-unes ne sçavent ce que ce peut estre, que telle chose qu'elles sentent ainsi tumefiée: Mais on le connoistra facilement en ce que ces tumeurs qui paroissent toutes charnuës en les touchant, sont néanmoins plus dures que si c'estoit une épaule, ou quelque fesse de l'enfant; lesquelles parties ont toûjours beaucoup plus de mollesse; & on n'y sent point aussi de poil, comme on fait à la teste, les os de laquelle on sentira encore facilement, si ayant le doigt oint d'huile ou de beurre frais, on le peut introduire dans l'orifice interne; car les parties de la teste qui sont au dedans de la Matrice ne sont pas tumefiées; il n'y a seulement que celle qui se presente à son orifice, & qui en est pressée, ceinte, & serrée comme il est dit. Si l'enfant presente quelqu'autre chose que la teste, comme un bras, une jambe, & que ces parties demeurent pareillement long-temps pressées au passage, & en postures bien contraintes, ou qu'elles en soient sorties, elles se tumefient par la mesme raison.

Il faut non seulement remedier à telles bosses, ou meurtrissures de la teste des petits enfans, mais on doit aussi tascher de les prévenir, ou d'empescher à tout le moins qu'elles ne soient si grosses. Le moyen de les prévenir, c'est de procurer l'accouchement le plûtost qu'on pourra, afin que la teste de l'enfant ne reste ainsi trop long-temps arrestée & serrée par le couronnement de l'orifice interne de la Matrice; lequel sera bien oint & graissé d'huile, ou d'axonge émolliente, tant pour aider à sa dilatation, qu'afin que la teste puisse plus promptement & plus facilement passer.

Quelques-uns pourroient m'objecter, que si ces tumeurs arrivoient par la cause que j'ay dite, elles devroient disparoistre aussitost que l'enfant est né, puisque pour lors (sa teste n'estant plus pressée) rien n'empesche que le sang qui avoit fait tumefier la partie, ne s'en retourne, ayant son mouvement libre; mais ils doivent sçavoir que par le trop long sejour qu'il fait en une partie, il perd ses esprits qui y sont étouffez, desquels estant destitué, il n'a plus aucun mouvement, & que s'estant extravasé hors de son lieu naturel, comme il fait quand les vaisseaux qui le contiennent en sont trop pleins, il se glisse dans tous les petits vides de la partie; ce qui fait qu'il ne peut plus ensuite retourner par les voyes ordinaires: C'est pourquoy il est necessaire en cette occasion, ou d'en faire la resolution à travers la partie, ou qu'il vienne à suppuration, s'il y croupit plus long-temps; laquelle on évitera néanmoins le plus qu'il sera possible, estant tres-dangereuse à la vie de l'enfant, à cause de la proximité du cerveau, qui aux enfans nouveau-nez n'est pas recouvert des os du crane à l'endroit des sutures, qu'ils ont toûjours fort lasches, & principalement vers la fontaine de la teste.

Pour resoudre ces tumeurs, & ces meurtrissures, aussitost que l'enfant sera né, on les étuvera de vin chaud, ou d'eau de vie, y trempant encore une compresse pour la mettre dessus. La plusspart des Sagefemmes n'y mettent qu'une compresse trempée en huile & vin meslez ensemble, d'autres en huile rosat seule, les ayant premierement étuvées avec le vin: Mais si nonobstant cela elles viennent à suppuration, on n'y laissera pas sejourner trop long-temps la matiere, de peur que les os de la teste, qui sont fort tendres, & tres-minces aux enfans nouveau-nés, n'en soient alterez & cariez: En ce cas on en fera ouverture avec la lancette au lieu le plus propre, selon que l'Art le requiert, y mettant aprés l'emplastre de *betoine* par dessus. Si quelque jambe, ou un bras estoit ainsi tumefié, on l'envelopera pareillement de compresses trempées en vin dans le-

quel on aura fait boüillir des roses de Provins, & des fleurs de camomille & de melilot. Quelquefois les enfans masles ont la bourse du *scrotum* fort enflée, ce qui leur peut arriver, soit pour des eaux qui sont contenuës en ses membranes, soit pour avoir esté contuse, & maniée trop rudement par le Chirurgien, ou par la Sagefemme dans l'accouchement. Pour lors les compresses trempées dans le vin avec les roses sont propres en l'une & en l'autre occasion.

Mais le plus grand mal est quand le Chirurgien, pour n'estre pas expert, & habitué à telle operation, ou pour ne pouvoir point parfois faire autrement dans un mauvais travavail, a rompu ou disloqué quelque bras ou quelque jambe de l'enfant en le voulant tirer. Si la chose arrive ainsi, il y remediera ensuite, en remettant les parties, & les contenant avec bandages propres en leur situation naturelle, jusques à ce qu'elles y soient bien affermies & fortifiées.



CHAPITRE XXVIII.

De la fontaine de la teste des enfans nouveau-nés, & de ses sutures trop ouvertes.

SOUVENT les enfans qui sont venus avant terme, n'ayant pas encore acquis toute leur perfection, comme aussi ceux qui sont debiles de leur nature, ont la fontaine de la teste, & les sutures si ouvertes, par la distance & separation des os les uns des autres, qu'elle en est toute molle & presque sans soutien, parce que ses os vacillent aisément de tous costez. Ces enfans ne sont pas ordinairement de longue vie; & il ne faut pas prétendre pour lors en rapprocher les os les uns contre les autres, en les serrant fortement; car ainsi faisant, on comprimeroit tellement le cerveau qui est tres-

mol, qu'on causeroit pire maladie, en luy ostant la liberté de son mouvement, pour raison de quoy ses fonctions seroient depravées, & s'aboliroient tout-à-fait dans la suite. Il faut seulement se contenter de les contenir tout doucement avec un petit bandeau, de peur qu'ils ne vacillent trop, & laisser le reste à l'œuvre de nature, qui rejoindra peu à peu ces sutures, en achevant d'engendrer, & de dessecher & affermir les os de la teste, qui n'avoient pas encore esté entierement formez.

Le lieu où vient aboutir la suture sagittale au milieu de la coronale, qu'elle separe toûjours en deux à tous les enfans, se continuant jusqu'à la racine du nez, est appellé *la fontaine* de la teste; parce que c'est son endroit le plus mol & le plus humide, lequel se desseche & referme pour ce sujet le dernier. Sa figure est representée en la teste qui est mise au commencement de ce chapitre. Il y a des enfans qui l'ont quelquefois ouverte jusques à trois ans, & mesme encore aprés ce temps; ce qui est un grand témoignage de la foiblesse de leur chaleur naturelle. Elle est ordinairement tout-à-fait fermée au bout de deux ans, & plutost ou plus tard, selon que les enfans sont plus ou moins humides, & qu'ils sont aussi plus ou moins robustes. Jusques à ce que ces os soient entierement affermis, on doit mettre dessus cét endroit, comme nous avons déja dit autre part, une compresse de linge en plusieurs doubles, pour deffendre le cerveau, tant du froid que des autres injures externes. Quelques femmes y laissent long-temps une piece de drap d'écarlate, croyant que cela fortifie davantage cette partie; mais il n'importe pas de quoy on se serve, pourveû que ce soit chose qui tienne chaudement le cerveau, & l'empesche d'estre blessé en ce lieu, qui n'est pour lors recouvert d'aucun os.

Il arrive quelquefois que bien que les os de la teste soient assez larges pour se joindre de toutes parts, s'ils n'en estoient empeschez, ils sont néanmoins grandement distans les uns des autres à l'endroit des sutures, à cause de quantité d'eaux qui sont contenuës entr'eux & la dure mere. Cette maladie s'appelle *hydrocephale*, dont on fait plusieurs sortes, selon que les eaux sont plus proches ou distantes du cerveau, ou mesme qu'elles sont contenuës en ses ventricules. Lorsque ces eaux sont entre le cuir & le pericrane, ou entre le pericrane & le crane, les enfans en peuvent guerir, si la tumeur n'est pas trop grande, en resolvant les eaux, ou en faisant ouverture pour les évacuer; mais si elles sont en grande abondance au dessous des os, entre eux & la dure mere, les poussant ainsi en dehors, & élargissant

sant les sutures, les enfans n'en peuvent pas réchaper; ce qui est encore d'autant plus impossible si ces eaux sont contenuës entre la dure & la pie mere, ou dans le cerveau.

CHAPITRE XXIX.

Du fondement clos des enfans nouveau-nés.

IL arrive quelquefois que les petits enfans, tant les mâles que les femelles, naissent avec le fondement clos & bouché, pour raison dequoy ils ne peuvent rendre ni vuider, tant les nouveaux excrémens qui s'engendrent du lait qu'ils tettent, que le *meconium* qui s'estoit amassé dans les intestins pendant qu'ils estoient au ventre de la mere; de laquelle maladie ils meurent certainement, si on n'y remedie promptement. Il s'est vû aussi quelquefois des filles, qui ayant le fondement clos, ne laissoient pas de vuider les excrémens des intestins, par une ouverture que la nature pour suppléer à son défaut, avoit faite par dedans le *vagina*, ou col de la Matrice.

Or le fondement est clos en deux manieres; car c'est ou par quelque simple membrane, comme par la seule peau, au travers de laquelle on voit quelque vestige, ou marque livide, provenant des excrémens retenus; & en touchant du doigt, on sent une mollesse au dedans, à l'endroit où il devroit estre percé; ou bien il est tout-à-fait clos & bouché par une épaisseur de chair, en telle sorte qu'il ne paroist aucune chose au dehors, qui puisse dénoter sa veritable situation.

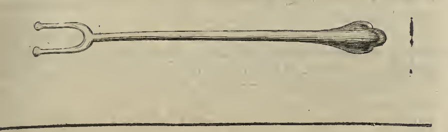
Quant il n'y a que la seule peau qui fait sa closture, l'operation est tres-facile, & les enfans en peuvent échaper. Pour lors on en fera ouverture avec un petit bistory, la faisant en figure de croix, plûtost que simple & longitudinale, afin de luy donner la forme ronde, & que le lieu ne se puisse rejoindre aprés, prenant bien garde à ne pas blesser le *sphincter* du *rectum.* L'incision ayant esté ainsi faite, les excrémens ne manqueront pas d'avoir issuë; mais si pour le long séjour qu'ils auroient fait au ventre, s'y estant dessechez, l'enfant ne les vuidoit point, on luy donnera quelque petit clystere, pour les délayer, & attirer au dehors; aprés quoy on mettra une tente de linge dans le siege nouvellement fait, de peur qu'il ne se reprenne, laquelle on couvrira au commencement de miel rosat, & sur la fin, de quelque onguent propre à dessécher & cicatriser, com-

me eſt l'*album raſis*, ou le *pompholix*; obſervant de nettoyer l'enfant de ſes excrémens, & de le penſer auſſi-toſt, & à chaque fois qu'il les aura rendus, de peur qu'y croupiſſant long-temps, l'ouverture qu'on a faite ne ſe convertiſſe en un ulcere malin.

Si le fondement eſt tellement clos, qu'on n'en voye & qu'on n'en ſente aucune trace ni apparence, pour lors l'operation eſt beaucoup plus difficile, & quoy qu'on la faſſe, c'eſt un grand hazard ſi l'enfant en réchape. C'eſt pourquoy ſi c'eſtoit une fille qui vuidaſt ſes excrémens par la vulve (ce qui s'eſt vû quelquefois, comme j'ay dit) en ce cas il n'y faudroit pas toucher; de peur que voulant ſeulement guerir une incommodité, on ne cauſaſt la mort à l'enfant; mais ſi les matieres n'ont iſſuë par aucun lieu, on eſt obligé d'en venir à l'operation (bien que tres-perilleuſe) ſans cela la mort arrive indubitablement.

Pour la bien faire, encore qu'on ne voye au dehors aucune trace du lieu propre, à cauſe de l'épaiſſeur des chairs qui ſont par deſſus l'inteſtin, le Chirurgien introduira juſques dans le vuide un petit biſtory tranchant d'un ſeul coſté, mettant le dos de l'inſtrument au deſſous & à demy doigt du croupion de l'enfant, qui eſt le lieu où il ne manquera pas de trouver l'inteſtin, & le pouſſant ſi avant qu'il en ſoit aſſez ouvert pour donner libre iſſuë aux matieres qui y ſont contenuës, & conſervant toûjours le plus qu'il ſera poſſible le *ſphincter*, aprés quoy la playe ſera penſée & medicamentée comme il eſt dit cy-deſſus, ayant égard aux accidens qui ſurviendront.

Lorſqu'il arrive (comme cela ſe peut encore) que le conduit de l'urine tant au maſle qu'à la femelle, eſt clos & bouché, on y fera pareillement ouverture pour donner iſſuë à l'urine contenuë en la veſſie; enſuite de quoy on y introduira une petite tente de plomb, cannullée, afin de tenir le paſſage ouvert, juſques à ce que la ponction & inciſion qu'on y aura faite avec la lancette ſoit cicatriſée; mais comme il eſt bien difficile de faire tenir une telle tente à la verge des petits enfans, qui pour eſtre trop courte, ne donne pas lieu d'y pouvoir mettre aucun bandage propre, on ne s'en mettra pas beaucoup en peine, car l'urine qu'ils rendent preſqu'à toute heure, empêchera bien que l'ouverture ne ſe rebouche.



CHAPITRE XXX.

Le moyen de bien couper le filet de la langue aux petits enfans.

LA langue eſt naturellement liée d'un aſſez fort ligament, qui vient s'attacher juſtement au deſſous & au milieu d'elle, afin de la tenir plus ſujette, & d'eſtre comme un pivot ſur lequel eſtant appuyée, elle puiſſe faire de coſté & d'autre tous ſes differens mouvemens. Ce ligament doit luy laiſſer la liberté d'eſtre portée & appuyée en tous les endroits de la bouche; pourquoy faire, il ne doit pas eſtre ſi court, ni s'attacher qu'à une notable diſtance de ſon extremité, qui doit eſtre entierement libre de tous coſtez; mais ſouvent les enfans nouveau-nés ont au devant de luy une petite production membraneuſe, appellée ordinairement *le filet*, qui ſe continuë preſque juſques au bout de leur langue, laquelle leur oſtant la liberté de ſon mouvement, les empêche de pouvoir facilement tetter; d'autant que la langue eſtant retenuë en bas, & comme bridée de ce filet, l'enfant ne la peut pas porter vers le haut, comme il ſeroit neceſſaire, pour preſſer avec elle contre ſon palais le bout de la mammelle, & le ſuccer afin d'en faire ſortir le lait, ni auſſi la mouvoir commodément pour en faire enſuite la déglutition.

Pour remedier à cette incommodité, il ne faut pas faire comme quelques femmes qui déchirent ce filet avec leurs ongles; car on y pourroit faire venir un ulcere qui ſeroit aprés de difficile gueriſon; mais l'enfant doit eſtre porté au Chirurgien, qui le coupera tant & ſi peu qu'il jugera eſtre neceſſaire, avec des ciſeaux bien tranchans par la pointe; prenant garde à ne pas faire inciſion du propre ligament de la langue, comme auſſi de ne pas ouvrir les vaiſſeaux qui ſont au deſſous, comme fit il y a quelques années un Chi-

rurgien, qui voulant couper le filet à un enfant, luy ouvrit en mesme temps par inadvertance les vaiſſeaux de deſſous la langue, dont il ſortit une ſi grande abondance de ſang, que le pauvre enfant mourut le meſme jour, au tres-grand regret du pere & de la mere, qui en furent d'autant plus inconſolables, que la joye qu'ils avoient euë de la naiſſance de cét enfant, qui leur eſtoit unique, avoit eſté grande auparavant. Mais il me paroiſt que la ſeconde faute que fit ce Chirurgien, de n'avoir pas eû l'induſtrie d'arreſter cette hemorragie, fut plus grande que la premiere, qu'il pouvoit facilement reparer, en faiſant ſeulement chauffer le bout d'une ſimple ſonde, pour en cauteriſer les vaiſſeaux ouverts; moyenant quoy il auroit arreſté avec ſeureté dans le meſme moment ce flux de ſang, qui fit ainſi miſerablement perir ce pauvre enfant, ſans que ce Chirurgien le crut ſeulement en danger; à cauſe qu'il ne voyoit pas que l'enfant rejettaſt par la bouche une quantité de ſang bien conſiderable: mais il ne prenoit pas garde qu'à meſure que le ſang ſortoit des vaiſſeaux ouverts, l'enfant en avaloit une partie, qui ſe caillant dans ſon eſtomac, & une autre partie diſtilant dans ſa poitrine, fut cauſe qu'il en fut ſuffoqué le meſme jour.

Pour bien faire cette operation, le Chirurgien doit relever la langue de l'enfant avec un ou deux de ſes doigts, qu'il mettra au deſſous & à coſté d'elle, afin qu'il puiſſe voir ce qu'il faut couper; mais comme les enfans nouveau-nés ont ſouvent la bouche ſi petite, qu'il eſt difficile de leur pouvoir ainſi lever la langue avec les doigts, leſquels eſtant dedans, empêchent auſſi de voir clair à ce qu'il faut faire, il ſe ſervira pour ce ſujet d'un inſtrument fait en figure de petite fourchette, tel qu'eſt celuy qui eſt repreſenté au commencement de ce Chapitre, duquel il mettra les deux petites branches (qui doivent eſtre mouſſes à leur extremité) par deſſous le milieu de la langue, aux deux coſtez du filet qui en ſera embraſſé; où eſtant, il la ſoulevera de droite ligne, & la tiendra facilement ſujette, au moyen de quoy il fera auſſi plus commodement & plus ſeurement ſon operation. Cét inſtrument qui eſt petit, ne l'empêchera pas de voir dans la bouche de l'enfant, comme font les doigts qui ſont trop gros. Aprés que le filet aura eſté ainſi coupé adroitement, la nourrice de l'enfant luy paſſera deux ou trois fois par jour ſon doigt bien net par deſſous la langue, afin qu'il ne ſe reprenne pas, le faiſant aſſez doucement, de peur qu'irritant cette petite playe, il n'y ſurvint inflammation, qui empêcheroit encore davantage l'enfant de tetter, & qu'elle ne ſe convertiſt en ulcere faſcheux.

CHAPITRE XXXI.

Des tranchées & douleurs de ventre des petits enfans.

PLusieurs enfans sont tellement travaillez de tranchées, qu'ils ne cessent de crier jour & nuit, pour les grandes douleurs du ventre qu'ils en ressentent, dont aucuns sont aussi tant fatiguez & tourmentez, qu'ils en meurent ensuite. C'est assez souvent la premiere & la plus commune maladie qui arrive aux petits enfans aprés leur naissance; laquelle procede ordinairement de la subite mutation de leur nourriture; d'autant que l'ayant toûjours reçuë par l'umbilic pendant qu'ils estoient au ventre de leur mere, ils viennent à changer tout d'un coup, non seulement la maniere de la recevoir, mais aussi sa nature & qualité, lorsqu'ils en sont dehors; car au lieu du seul sang purifié, qui leur estoit porté par le moyen de la veine umbilicale, ils sont obligez à son défaut de se nourrir du lait des mammelles de leur mere, qu'ils succent avec la bouche; duquel sont engendrez beaucoup d'excremens qui causent ces tranchées, tant pour n'estre pas si purifié que le sang, dont ils estoient nourris estant dans la Matrice, que parce que l'estomac & les intestins n'en peuvent pas faire une bonne digestion, ni une facile distribution, dans le commencement qu'ils ne sont pas encore accoûtumez à cette nouvelle nourriture.

Les causes particulieres de ces tranchées, sont comme si le *meconium* qui avoit esté amassé durant tout le temps de la grossesse, n'est évacué peu aprés la naissance de l'enfant, & que par son trop long séjour dans les intestins il acquiere une acrimonie, dont ils sont picotez, ou que venant à s'y endurcir, l'enfant ne le puisse vuider, ni les nouveaux excrémens qui proviennent du lait qu'il aura pris dans les premiers jours : C'est aussi quelquefois à cause que ne pouvant facilement tetter, il avale, en suçant le lait avec peine, beaucoup d'air & de vents, qui estant retenus dans l'estomac, & se glissant dans les intestins, en font une distension douloureuse. Ces vents sont d'autrefois causez de ce que l'enfant prend une plus grande quantité de lait qu'il n'en peut bien digerer, ou de sa mauvaise qualité; le froid que l'enfant aura souffert en peut encore estre cause. Mais tres-souvent c'est pour luy donner trop tost de la boüillie, comme aussi pour ne la pas faire assez cuire; parce que cette nourriture qui est grossiere & visqueuse, ne peut pas facilement

estre digerée par les enfans nouveau-nés, qui n'y ont pas encore l'estomac accoûtumé; & les vers qui s'engendrent dans les intestins, par leurs remuëmens, & par leurs picotemens les tourmentent beaucoup. Outre ces choses, nous avons déja cy-devant dit que la Sage-femme peut aussi causer de grandes douleurs au ventre de l'enfant, si elle y repousse le sang refroidi & caillé qui est dans le cordon de l'umbilic, avant que de le lier.

Pour bien remedier à ces douleurs de ventre, que les femmes appellent ordinairement toutes, du nom commun de *tranchées*, on doit avoir égard à leur differente cause. Quant à ce qui est de la cause generale, que nous avons dite estre la trop soudaine mutation de nourriture, pour l'éviter on ne fera pas tetter l'enfant aussi-tost qu'il est né; mais on attendra cinq ou six heures, ou mesme jusques au lendemain; de peur que le lait estant mêlé avec les phlegmes qu'il a pour lors dans l'estomac n'en soit corrompu; & on luy en donnera peu au commencement, jusques à ce qu'il soit accoûtumé d'en faire bonne digestion. Si c'est le *meconium* des intestins, qui par son trop long séjour luy cause des tranchées, pour luy aider à s'en décharger, on fera prendre à l'enfant par la bouche, comme nous avons cy-devant dit, une dragme de casse mondée, ou bien un peu d'huile d'amandes douces, ou un peu de syrop de roses; & pour l'y exciter encore davantage, on luy mettra dans le siege quelque petit suppositoire, fait d'une coste de poirée, dorée de miel; ou on se servira d'une amande couverte de sucre, & trempée pareillement en miel commun; ou bien mesme on luy donnera un petit clystere.

Si l'enfant ne peut tetter qu'avec peine, on aura égard à ce qui l'en empêche; car si c'est le filet de la langue, on luy coupera comme il a esté dit; & si c'est parce que sa nourrice a les mammelles de difficile trait, on luy en donnera une autre, de laquelle le lait sera bien purifié, & il la tettera plûtost peu & souvent, que de prendre tout d'un coup plus de lait que son petit estomac n'en peut facilement contenir & digerer à la fois; & sur tout pendant que l'enfant aura des tranchées, on ne luy donnera point de bouïllie; parce que cette nourriture cause facilement, pour sa viscosité, des obstructions, desquelles s'ensuit generation de vents, qui augmentent de telle sorte la douleur des tranchées, qu'elle cause de mortelles convulsions à plusieurs enfans.

S'il a des vers, on luy mettra sur le ventre un linge trempé en huile d'absynthe, mêlée avec fiel de bœuf, ou un petit cataplasme

fait de poudre de rhuë, d'absynthe, de colloquinte, d'aloës, & de semence de citron, incorporées avec fiel de bœuf & farine de lupins; & pour les attirer, & les pousser d'autant plus en bas, si le petit enfant peut prendre quelque chose par la bouche, on luy donnera une legere infusion de rhubarbe, ou une demie once de syrop de chicorée composé, luy ayant fait prendre auparavant un petit clystere de lait sucré: Car par ce moyen les vers qui fuyent l'amertume des medicamens, & qui recherchent la douceur du lait, seront aisément rejettez par le siege.

Lorsque ces tranchés sont causées par des vents, comme il arrive assez ordinairement, ou bien par quelques humeurs acres contenuës dans les intestins, on oindra tout le ventre de l'enfant avec huile violat, ou avec celle d'amandes douces, ou bien avec huile de noix & de camomille, mêlées ensemble, aprés les avoir fait chauffer, desquelles on trempera aussi un linge pour le mettre dessus; ou on fera une petite aumelette avec deux œufs, & un peu d'huile de noix qu'on y appliquera; & on luy donnera quelque petit clystere anodin, ou carminatif, selon qu'on connoistra la cause des tranchées, tenant au surplus toûjours l'enfant bien chaudement.

CHAPITRE XXXII.

De l'inflammation & ulceration, & de l'éminence du nombril des enfans nouveau-nés.

Les cris continuels que les petits enfans font, à raison des douleurs & des tranchées qu'ils ressentent dans les commencemens, leur causent quelquefois tant d'agitation du ventre, que l'umbilic venant pour ce sujet à tomber trop-tost, & avant qu'il soit entierement reüni, & cicatrisé, il y survient inflammation & ulceration; d'autres fois aussi pour la mesme cause, quoy qu'il soit tout-à-fait repris exterieurement, ne l'estant pas en dedans, il se dilate, & est poussé en dehors de la grosseur d'un petit œuf, ou quelquefois mesme davantage; c'est ce que nous appellons ordinairement *exomphale*, ou éminence du nombril.

Il y en a qui s'imaginent quand il s'enflâme & s'ulcere ainsi, que c'est parce que le cordon a esté lié trop proche du ventre; ce qui cause une grande douleur, & l'inflammation ensuite: D'autres disent que la nature ayant accoûtumé de décharger l'urine par cét endroit durant que l'enfant estoit au ventre de sa mere, l'y envoye

encore pendant les premiers jours, & qu'elle cause cét accident par son acrimonie; à quoy il n'y a aucune raison; car il est impossible que l'urine regorge de la vessie au nombril par l'ouraque; d'autant qu'il n'est pas percé au *fœtus* humain, comme nous avons déja fait connoistre autre part: Et tant proche du ventre, & serrée que puisse estre la ligature du cordon de l'umbilic (à moins qu'on n'eût lié aussi quelque portion du veritable cuir qui est sensible) elle ne peut causer aucune douleur à l'enfant; d'autant que c'est une partie morte & inanimée, aussi-tost qu'il est hors du ventre de sa mere, & qui mesme est toûjours insensible, parce qu'il n'y a aucun nerf qui s'y distribuë. Mais cette inflammation vient pour l'ordinaire (ainsi que j'ay dit) de ce que l'enfant ressentant de grandes douleurs & tranchées du ventre, fait continuellement des cris, par lesquels l'umbilic est empêché de se réünir: Elle peut aussi estre causée par une violente, & fréquente toux; d'autant que par ses efforts le sang est poussé dans le bout restant de la veine umbilicale, qu'il tient toûjours dilatée; & se corrompant par le séjour qu'il y fait, il ne manque pas de causer inflammation au nombril; & ce qui a esté lié venant à tomber avant que la réünion soit faite, il y demeure un ulcere tres-fâcheux, auquel survient parfois une grande perte de sang, & mesme la mort.

La principale chose qu'on doit observer pour la curation de cette maladie, est d'appaiser la toux, & les cris de l'enfant, ayant égard à ce qui en est cause, à moins dequoy elle s'augmenteroit toûjours; & s'il avoit des tranchées, on y remediera comme il a esté dit au chapitre précedent. Quant au surplus, si le nombril est enflammé, on mettra dessus un emplastre de *cerat* de *Galien* meslé avec moitié de *populeum*, ou une petite compresse trempée en huile rosat avec un peu de vinaigre: Longuent rosat & l'*album rasis* meslez ensemble y sont aussi fort bons. Si le nombril reste ulceré aprés que la ligature en est tombée, on mettra dessus des remedes desficatifs & astringens, tels que sont les petits linges trempez en eau de chaux qui ne soit pas bien forte, ou en l'eau de plantin dans laquelle on aura fait dissoudre un peu d'alun. Si l'ulcere est petit, on se servira seulement d'un plumaceau de charpie sec. Plusieurs personnes n'y mettent qu'un peu de poudre de bois vermoulu. Ces choses sont meilleures à ce sujet que les emplastres, lesquels ne sont jamais si desficatifs, à cause des huiles, ou graisses qui entrent en leur composition. Si neanmoins on s'en veut servir, on prendra celuy de ceruse, ou le desficatif rouge, ou le *pompholix*, observant sur

tout

tout de mettre une bonne compresse de linge par dessus ces remedes, avec un bandage pour la tenir jusques à ce que l'umbilic soit entierement affermi, de peur qu'outre son ulceration il ne fût poussé en dehors, & que ses vaisseaux ne vinssent à s'ouvrir par les efforts d'une violente toux, ou par la grande agitation que les tranchées causent au ventre de l'enfant.

Pour ce qui est de l'éminence du nombril des petits enfans, de telle grosseur ou petitesse que puisse estre la tumeur, on n'en doit pas entreprendre la curation autrement que par bandage, & par compresses qu'on appropriera bien à cét usage, jusques à ce qu'ils ayent acquis un âge un peu raisonnable ; auquel temps si la maladie n'a pas esté guerie par le bandage, on y pourra faire l'operation, si on le souhaite : Mais si ensuite de l'inflammation du nombril il s'y est formé un aposteme qui cause cette éminence, & que la tumeur soit fort grosse, pour lors les enfans en meurent toûjours. Si on en fait l'ouverture, à la verité on donnera bien issuë à la matiere, mais il y a grande danger qu'avec elle les intestins ne sortent par ce lieu, aux premiers cris que fera l'enfant ; ce qui pourroit ensuite faire croire à ceux qui ne se connoissent pas en l'Art, que cét accident seroit arrivé par l'ignorance du Chirurgien. Pour cette raison *Ambroise Paré* conseille de n'y pas toucher, & de laisser plûtost mourir l'enfant sans luy rien faire, ainsi qu'il dit s'estre comporté envers celuy d'un Tailleur qui l'avoit envoyé querir en pareille occasion. Il recite mesme l'histoire d'un Chirurgien de son temps, nommé Maistre *Pierre de la Roque*, lequel fut en tres-grand danger de sa vie, pour avoir fait ouverture d'un aposteme de l'umbilic à l'enfant de Monsieur *de Martigues* ; ce qu'ayant fait, les intestins sortirent par l'ouverture ; ensuite de quoy survint la mort de l'enfant, de laquelle les serviteurs du logis le disoient estre la seule cause ; & pour ce sujet (quoy-que sans raison) ils le vouloient tuër, si ledit sieur *de Martigues* ne les en eût empêchez : Mais je crois que ce Chirurgien eût évité la peur qu'ils luy en firent, & une telle disgrace, s'il eust auparavant fait un bon prognostic de ce qui devoit arriver, & du danger où estoit l'enfant ; car peut-estre que ressemblant à beaucoup de gens de nostre temps, qui n'estant que simples hommes, asseurent qu'ils sont capables de miracles, il avoit promis de guerir en bref l'enfant, de cette maladie qui estoit incurable, pour (sous une si belle esperance) se faire bien payer d'avance. En cela nous devons suivre le conseil de *Paré* avec quelque distinction ; car si l'aposteme estoit petit, & les forces de l'enfant

bonnes, on ne laisseroit pas (aprés toutefois avoir fait un bon prognostic) d'y faire ouverture; parce que lors qu'il y a quelque esperance, tant petite soit-elle, il vaut mieux pratiquer ce que l'Art commande, que de laisser le malade dans un desespoir assuré.

CHAPITRE XXXIII.

De la cuisson, rougeur, & inflammation des aînes, des fesses, & des cuisses des petits enfans.

SI la nourrice ne tient le petit enfant bien nettement, le changeant de couches blanches, chaque fois & aussitost qu'il a rendu ses excrémens, leur acrimonie ne manquera pas de luy causer des rougeurs & des cuissons aux aînes, aux fesses, & aux cuisses, ensuite de quoy, pour la douleur qu'il en ressent, ces parties s'enflammeront; ce qui arrive facilement à cause de la tendresse & délicatesse de son cuir, duquel l'épiderme est à la fin separé & enlevé, si on n'y donne ordre de bonne heure.

La curation de telles indispositions consiste en deux choses principales; la premiere, à tenir l'enfant nettement, & la seconde, à temperer ses urines, afin qu'elles ne soient pas si âcres. Pour ce qui est de la premiere, il faut que la nourrice le nettoye de ses excrémens aussi-tost qu'il les aura rendus, sans le laisser croupir plus long-temps dedans, le rechangeant à chaque fois de couches blanches de lessive; à l'égard de la seconde chose à observer, qui est de temperer les urines de l'enfant afin qu'elles ne soient point si âcres, elle ne se peut executer que par le moyen du regime de vivre de la nourrice; lequel doit estre rafraîchissant, afin que son lait ait la mesme qualité, c'est pourquoy elle s'abstiendra de tout ce qui le peut échauffer.

Outre ces deux choses generales, on appliquera sur les parties enflammées des remedes qui soient rafraîchissans & dessicatifs. Pour ce sujet, chaque fois que l'enfant sera nettoyé de ses excrémens, on luy bassinera ces parties d'eau de plantain, avec laquelle on mêlera un quart d'eau de chaux, & si la douleur estoit bien grande, on les étuvera seulement avec le lait tiede. Beaucoup de femmes ont coûtume pour les dessécher, de se servir de la poudre de bois vermoulu, ou d'un peu de folle farine qu'elles mettent dessus. L'*album rhasis*, ou le *pompholix* étendus sur de petits linges en forme d'emplastre, y sont encore convenables; & sur tout en remuant

l'enfant, la nourrice aura grand ſoin de luy envelopper ces parties enflammées avec quelques petits linges bien blancs, pour éviter que venant à ſe frotter à nud les unes contre les autres, la cuiſſon & les douleurs n'en ſoient augmentées.

CHAPITRE XXXIV.

Des ulceres de la bouche des petits enfans.

ASSEZ ordinairement le lait de la nourrice (tel que ſeroit celuy d'une femme rouſſe, ou de celle qui ſeroit ſujette au vin, ou bien amoureuſe par excés) peut par ſa chaleur & par ſon acrimonie, faire venir de petits ulceres à la bouche des enfans, qu'on appelle *aphthes*, & vulgairement *chancres*; quelquefois auſſi, quoyque le lait n'ait aucune mauvaiſe qualité de ſoy, il ne laiſſe pas de ſe corrompre dans l'eſtomac de l'enfant, à cauſe de ſa debilité, ou de quelqu'autre indiſpoſition, dans lequel acquerant une acrimonie, au lieu de ſe bien digerer, il s'en éleve des vapeurs mordicantes, leſquelles venant à former une craſſe viſqueuſe, qui s'attache comme une eſpece de ſuye blanche par toute la bouche, y cauſent & engendrent facilement ces petits ulceres, à cauſe de ſa tendreſſe & délicateſſe. C'eſt ce que nous fait remarquer *Guidon*, quand il dit que ces ulceres viennent le plus ſouvent aux enfans pour la malice du lait, & pour ſa mauvaiſe digeſtion.

Quelques-uns de ces ulceres ſont ſimples, comme ceux qui ſont cauſez de la ſeule chaleur du lait de la nourrice, ou du ſang & des humeurs de l'enfant qui ſont un peu trop échauffez, comme pour avoir eû quelque petit accés de fiévre : Pour lors ils ſont fort ſuperficiels, & de peu de durée, cedans facilement aux remedes ; & les autres ſont malins, tels que ſont ceux qui ſont cauſez par un *virus* venerien, ou qui viennent enſuite de quelque fiévre maligne, & ceux qui tiennent de la nature du *Scorbut*, leſquels ſont putrides, corroſifs & ambulans, & n'occupent pas ſeulement la ſuperficie de la membrane qui reveſt le dedans de la bouche & toute la langue, mais faiſant des eſcares profonds, ils ſe communiquent encore à toutes les parties internes de la gorge, comme ſont principalement ceux qui ſont cauſez par la groſſe verole ; leſquels ne peuvent pas eſtre gueris par les remedes ordinaires, mais veulent eſtre traitez avec leurs ſpecifiques ; à moins de quoy ils vont toû-

jours en augmentant, & causent aisément la mort aux petits enfans, qui souvent sont trop foibles, pour pouvoir supporter les remedes qu'il leur conviendroit faire pour leur guerison.

Les ulceres de la bouche, selon *Galien*, sont de difficile guerison, à cause qu'ils sont situez en lieux chauds & humides, dans lesquels s'augmente promptement la pourriture & la corrosion; outre que les remedes appliquez n'y peuvent pas arrester; parce qu'ils sont aussitost détrempez de sa salive.

Pour guerir ces ulceres, lors qu'ils sont petits, & sans aucune malignité, il faut faire ensorte de temperer & rafraischir le lait de la nourrice, luy faisant observer un regime de vivre rafraischissant, la saignant mesme, & purgeant pour ce faire, s'il est besoin. La bouche de l'enfant sera lavée avec eau d'orge, ou de plantain, & miel rosat, ou syrop de roses seches, y meslant un peu de verjus, ou du jus de citron; tant pour mieux détacher, & nettoyer les humeurs visqueuses qui s'attachent au dedans de la bouche de l'enfant, que pour luy rafraischir ces parties qu'il a fort échauffées; ce qu'on fera par le moyen d'un petit linge bien doux, mis au bout d'un petit bâton, qu'on trempera dans ce remede, pour en laver doucement ces ulceres, prenant bien garde à ne pas faire trop de douleur, de peur qu'en les irritant il ne survint inflammation qui augmenteroit la maladie. Le ventre de l'enfant doit estre assez libre, afin que les humeurs estant portées vers les parties inferieures, il ne s'en éleve tant de vapeurs, comme il se fait ordinairement, quand les excrémens du ventre son trop long-temps retenus.

Si les ulceres participoient de quelque malignité, pour lors il faudra user de remedes topiques, qui fassent leur opération promptement, & presque en un instant, pour corriger la mauvaise qualité de l'humeur qui les cause, & faire ensorte qu'ils n'augmentent pas davantage; parce que ne pouvant demeurer long-temps sur ces parties, leur effet & leur vertu seroient empeschez, ou beaucoup diminuez par les humiditez de la bouche. Ces remedes doivent estre de ceux qui font quelque escare. Pour ce sujet on touchera ces ulceres avec un peu d'eau seconde, meslée avec eau de plantin; ou bien avec un peu d'esprit de vitriol, prenant bien garde à faire ensorte que l'enfant n'en avale aucunement; & le remede sera d'autant plus fort & âcre, que les ulceres seront profonds & malins. Aussitost qu'on les aura cauterisez de la sorte, en les touchant simplement une ou deux fois, selon leur largeur & profondeur, & selon leur corruption (de peur que quelques serositez âcres

ne distilent sur les lieux non ulcerez, & mesme dans la gorge de l'enfant) on luy lavera la bouche avec eau de plantain, ou avec decoction d'orge & d'aigremoine & miel rosat; réïterant de toucher & laver les ulceres tant qu'il sera jugé à propos, & jusques à ce qu'on reconnoisse qu'ils n'ambulent plus. Pour éviter que se servant de ces médicamens acres, il n'en tombe quelque petite portion dans la gorge de l'enfant, & que l'avalant cela ne luy puisse porter un grand prejudice, aucuns aiment mieux cauteriser ces ulcéres avec de petites tentes de linge, trempées en huile boüillante, laquelle estant avalée ensuite ne luy peut faire aucun mal. Il sera bon aussi de purger l'enfant, en luy faisant prendre un peu de casse mondée, ou bien une demie once de syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si ces ulceres sont entretenus par un *virus* venerien, tous ces remedes pourront bien peut-estre empescher qu'ils n'augmentent pour quelque temps; mais il ne gueriront point, si on ne se sert de ceux qui sont specifiques à telle maladie, comme nous dirons autre part.

CHAPITRE XXXV.

De la douleur que cause la sortie des dents aux petits enfans, & de la convulsion.

LES dents qui estoient cachées dans les mâchoires, commencent ordinairement à sortir, non pas toutes à la fois, mais les unes aprés les autres, vers le cinquiéme ou le sixiéme mois, parfois plûtost, & quelquefois aussi plus tard; pour quoy faire elles percent les gencives dont elles estoient recouvertes. Pour lors à cause du sentiment exquis de ces parties, il survient de si grandes douleurs aux enfans, que beaucoup qui s'estoient au reste fort bien portez jusques-là, sont en danger de leur vie, & meurent souvent, pour raison de plusieurs fascheux accidens qui leur arrivent en ce temps. *Hypocrate* nous en rapporte les principaux dans l'Aphorisme 25. du 3. Livre. *In progressu verò quum jam dentire incipiunt, gingivarum prurigines, febres, convulsiones, alvi profluvia, & maximè quum caninos edunt dentes, & his præsertim pueris, qui crassissimi sunt, & alvos duras habent.* Dans le temps, dit-il, que les dents commencent à pousser aux enfans, il leur arrive une demangeaison de gencives, fiévres, convulsions, flux de ventre, & principalement à la sortie

des dents canines, particulierement à ceux qui ſont fort gros & replets, & qui ont le ventre dur & ſerré. Toutefois le meſme *Hypocrate* dit au Livre *de dentitione,* que tous les enfans qui ont des convulſions quand les dents leur percent, ne meurent pas, & que pluſieurs en réchapent. Il dit auſſi que ceux à qui elles percent durant l'hyver en ſont plûtoſt delivrez qu'en d'autre temps, ſi on les traite bien.

Les dents canines qu'on appelle vulgaitement *les œuilleres,* cauſent beaucoup plus de douleur à l'enfant que les autres ; parce qu'elles ont une racine tres-profonde, & un petit nerf plus conſiderable, qui a communication avec celuy qui fait mouvoir l'œil ; & comme dit auſſi *Hypocrate,* les enfans qui ſont tres-gros, & qui ont le ventre dur, ſont pour ce ſujet en bien plus grand danger que les autres ; parce que la douleur en ceux-là, cauſe une bien plus grande fluxion d'humeurs ſur la partie malade, leur corps en eſtant toûjours fort replet, quand le ventre eſt dur & reſſerré. Les dents qui ſortent les premieres ſont les inciſives, tant à cauſe qu'elles ſont bien plûtoſt parfaites, que par ce qu'eſtant plus petites, & plus aiguës & tranchantes, les gencives en ſont plus facilement percées, comme auſſi avec moins de douleur, que par les autres qui ſont plus molles dans le commencement, & qui, pour eſtre plus groſſes, & plus larges, ne peuvent pas ſitoſt ſe faire voye, & que ce ne ſoit avec des efforts bien plus grands.

Les ſignes que les dents de l'enfant veulent ſortir, ſont que les gencives & ſes jouës ſont enflez. Il y ſent une grande chaleur, avec une demangeaiſon qui luy fait ſouvent porter les doigts dans ſa bouche pour ſe les froter, de laquelle il diſtile beaucoup d'humiditez, qui y affluent, à cauſe de la douleur qu'il reſſent ; la nourrice en luy donnant à tetter la ſent auſſi bien plus chaude, & il eſt plus alteré que de coûtume ; il crie à chaque moment, & il ne peut dormir, ou fort peu en ce temps ; & on ſent, & on void les petites pointes des dents au travers des gencives, qui paroiſſent minces & blanches par le deſſus, & fort enflées & rouges par les coſtez ; & ſi les dents ſont long-temps ſans pouvoir ſortir, ou qu'il en perce trop à la fois, il y a danger que l'enfant ne tombe dans les accidens dont *Hipocrate* fait mention dans l'Aphoriſme ſuſdit, & que ne ceſſans en bref, il n'en meure, comme il arrive aſſez ſouvent, & principalement aux enfans qui ont la teſte trop groſſe.

On doit en cette occaſion avoir égard à deux choſes ; la premiere à préſerver l'enfant des faſcheux accidens qui luy pourroient

arriver à raison de la trop grande douleur, & la seconde à faire en sorte d'aider au plûtost à la sortie des dents, quand elles ont trop de peine à percer elles-mesmes les gencives.

Pour preserver l'enfant des accidens, il faut que sa nourrice observe pour lors un bon regime de vivre, & qu'elle use de toutes choses qui pourront rafraischir, & temperer son lait, afin que la fiévre ne survienne à la douleur des dents ; & pour empescher que les humeurs ne se portent avec trop dabondance sur ses gencives enflammées, on luy tiendra toûjours le ventre libre, afin de les évacuer par bas ; pour lequel sujet on luy donnera de petits clysteres s'il estoit resserré ; mais souvent les enfans n'en ont pas besoin, parce qu'il leur survient ordinairement en ce temps un flux de ventre.

Quant à ce qui est de la seconde chose, qui consiste à aider à la sortie des dents, cela se fera par la nourrice, qui de temps en temps passera son doigt bien net sur les gencives de l'enfant, en appuyant médiocrement dessus, afin qu'en estant rarefiées, elles soient plus facilément penetrées & incisées par les dents qui sont prestes à sortir ; à quoy l'enfant pourra aussi aider luy-meime, si on luy donne à machoter un petit bâton de reglisse, ou un petit bout de bougie de cire neuve, laquelle est fort propre pour amollir la gencive. On se sert ordinairement d'un hochet d'argent, garni de petites sonnettes, afin de divertir l'enfant de la douleur qu'il ressent pour lors, dans lequel est enchasse une dent de loup, ou bien on y met un morceau de corail, ou de cristal. Il ne faut pas croire néanmoins que ces choses ayent quelque proprieté particuliere, comme beaucoup de femmes s'imaginent ; mais si elles sont utiles à cela, c'est à cause de leur matiere solide, unie, & polie ; car l'enfant pressant ses gencives contre, pour se soulager de la demangeaison qu'il y ressent, il en diminuë peu à peu l'épaisseur, & tant, qu'à la fin elles sont insensiblement percées par les dents qui sont au dessous. Si ces choses ne servent de rien, à cause que les gencives sont trop dures, & trop épaisses, pour ne pas tant laisser souffrir l'enfant, & pour éviter qu'à raison de la grande douleur qu'il ressent, il ne tombe dans les accidens dont nous avons parlé cy-dessus, on fera une petite incision avec la lancette sur la gencive qui sera disposée à percer : Les nourrices ont coûtume de faire cette operation avec leurs ongles ; mais l'incision faite avec la lancette doit estre preferée, parce qu'elle n'est pas si douloureuse.

Il y a encore beaucoup de remedes que plusieurs personnes assu-

rent avoir quelque proprieté particuliere pour aider à la sortie des dents, comme de frotter les gencives de lait de chienne, de cervelle de liévre, ou de celle de cochon, & de pendre au col de l'enfant une dent de vipere, & autres niaiseries de pareille nature; mais comme ce sont choses fondées plûtost sur la superstition que sur aucune raison, je ne m'y veux pas arrester, pour en faire un plus ample recit, qui seroit inutile.

Pour ce qui est de la convulsion, c'est le plus mortel accident qui puisse arriver aux petits enfans; dont les deux plus communes causes sont les tranchées du ventre, desquelles nous avons traité cy-devant au chapitre 31. & la douleur que cause la sortie des dents, dont nous venons de parler; à quoy les enfans sont d'autant plus sujets, qu'ils ont la teste grosse, & le ventre resserré.

Si ce sont les tranchées du ventre qui causent la convulsion, comme il arrive assez ordinairement, dans les premiers jours de la naissance de l'enfant, on y remediera comme nous avons enseigné au susdit chapitre 31. Mais si c'est la douleur que cause la sortie des dents; il n'y a pas de plus salutaire remede que de faire ouverture de la gencive avec un petit bistory, jusques à ce que l'on sente avec la pointe de l'instrument les dents qui sont disposées à percer; & de faire un cautere au derriere de la teste des enfans qui l'ont fort grosse; comme aussi de lâcher le ventre de ceux qui l'ont resserré, leur retranchant encore entierement la boüillie pour quelque temps. On peut quelquefois aussi pour prévenir ce fascheux accident, tirer une palette de sang du bras aux enfans que l'on voit en estre menacez par leur plénitude; & mesme leur faire prendre quelque syrop purgatif, & leur oindre avec l'huile de lis tout le derriere du col, la nourrice usant toûjours cepedant d'un bon regime de vivre.

CHAPITRE XXXVI.

Du flux de ventre des petits enfans.

Aussitost que les petits enfans ont la moindre indisposition le flux de ventre leur arrive assez ordinairement; à quoy contribuë fort son humidité, qui leur est naturelle, comme il est enseigné dans l'Aphor. 53. du 2. Livre, *quicunque alvos humidas habent, si quidem juvenes fuerint, meliùs degunt his qui siccas habent.* Ceux, dit *Hipocrae,* qui ont le ventre humide dans la jeunesse, se portent mieux que ceux qui l'ont sec. Mais outre que tous les enfans

fans sont d'une nature humide, c'est qu'ils n'usent aussi pendant qu'ils tettent que d'alimens fort liquides & fluides, lesquels s'écoulent facilement & promptement de l'estomac & des intestins.

Le plus souvent le flux de ventre leur arrive à cause de la grande douleur qu'ils ressentent à la sortie de leurs dents ; car toutes les humeurs en sont tellement échauffées qu'ils ont pour lors une grande alteration ; ce qui fait que taschant de l'éteindre, ils tettent beaucoup plus de lait que leur estomac n'en peut digerer, dans lequel se corrompant, il ne manque pas aprés de leur causer le flux de ventre. Il peut aussi venir quelquefois par le vice du lait de la nourrice qui est trop echauffé.

Si le flux de ventre de l'enfant n'est accompagné de fiévre, ou de quelqu'autre accident, il ne sera pas à craindre, à cause que c'est une indisposition convenable à sa nature, & à son habitude humide, comme aussi aux alimens dont il est nourri. *Hipocrate* nous l'assure ainsi dans l'Aphor. 34. du 2. Liv. *In morbis minus periclitantur, quorum naturæ, aut ætati, aut tempori morbus magis cognatus fuerit, quàm quibus in nullo horum cognatus fuerit.* Ceux-là, dit-il, sont moins en danger, desquels la maladie est plus familiere & convient mieux à leur nature, ou à l'âge, ou à la coûtume de vivre, ou au temps, que ceux dont le mal n'a aucun rapport à toutes ces choses. Neanmoins s'il continuoit bien long-temps, il sera bon d'y remedier ; de peur que l'enfant qui est composé d'une substance tendre & molle, facile pour ce sujet à estre, s'il faut ainsi dire, fonduë, n'en fust trop affoibli, à raison de la grande dissipation des esprits, que feroit la continuelle évacuation des humeurs qui s'écoulent par le flux de ventre.

Pour ce sujet on luy fera tetter un lait bien purifié, ne luy en donnant que peu à la fois, afin qu'il le puisse mieux digerer ; & pour purger son estomac, & ses intestins de quelques mauvaises humeurs, qui pour estre contenuës en eux, empescheroient encore d'autant plus la digestion, on luy fera prendre une petite infusion de rhubarbe, ou un peu de syrop de chicorée composé : On luy donnera aussi quelques petits clysteres anodins, faits avec le lait, les jaunes d'œufs, & le miel violat, & aprés qu'il aura esté purgé, ils seront faits avec eau de plantain. On pourra aussi mesler pour lors quelque jaune d'œuf dans sa bouïllie s'il en mange ; luy faisant prendre outre cela un peu de syrop de coins, ou de celuy de grenades ; & le ventre luy sera frotté avec huile de coins, & on luy mettra dessus l'estomac des compresses trempées en vin astrin-

gent, dans lequel on aura fait cuire des roses de Provins, ayant au surplus toûjours égard aux differentes causes du flux de ventre, & aux accidens qui pourroient l'accompagner, & se servant de remedes convenables à leur nature.

CHAPITRE XXXVII.

Du vomissent des petits enfans.

ON ne s'étonne pas du vomissement des petits enfans, parce que c'est un accident qui leur est plus ordinaire, & plus commun qu'aucun autre; & on ne se met pas aussi beaucoup en peine de l'arrester, à moins qu'il ne soit continuel, & avec un peu trop d'excés; auquel cas il seroit necessaire d'y remedier, pour empescher qu'il ne fust suivi de quelque plus fascheuse maladie.

Le vomissement vient ordinairement aux enfans, à cause qu'ils prennent souvent plus de lait que leur petit estomac n'en peut facilement contenir & digerer, duquel estant surchargé, il est obligé de le rejetter. Il leur arrive quelquefois aussi pour sa mauvaise qualité. Les efforts d'une toux violente leur causent encore la mesme chose; ce que font pareillement les sauts, & les secousses que leur donnent leurs nourrices, en les faisant danser trop rudement entre leurs bras, comme aussi en les berçant trop fort; d'autant que par ces mouvemens, le lait estant trop agité & broüillé dans l'estomac, il n'en peut pas estre bien digeré; mais tres-souvent aussi c'est pour n'y pouvoir pas estre facilement contenu, à cause que l'enfant a le ventre trop comprimé & serré avec les bandes & les langes dans lequels il est emmailloté; ce qui fait qu'il est obligé de le laisser regorger, à cause de la douleur qu'il en ressent. La douceur & la tiedeur du lait dont l'enfant est nourri, contribuë encore beaucoup à toutes ces causes.

Quand le vomissement est trop frequent, il est necessaire de l'arrester; de peur que l'enfant rejettant continuellement ses alimens, n'en fust extrémement debilité par le defaut de nourriture, & que l'action de l'estomac n'en fust si pervertie, qu'elle ne pust estre que difficilement rétablie, aprés que cét accident se seroit converti en habitude.

Pour la curation du vomissement, on aura égard à ce qui le peut causer; s'il vient de ce que l'enfant prend plus de lait qu'il ne luy en faut, sa nourrice ne luy donnera pas tant à tetter; & que ce soit

peu à chaque fois, afin que son estomac puisse plus facilement contenir & digerer ce qu'il aura receû ; si c'est par la mauvaise qualité du lait, la nourrice sera changée, pour luy en donner une qui luy soit convenable ; si c'est par la toux, on y remediera en luy donnant des choses propres pour l'appaiser, selon les differentes causes dont elle peut estre excitée. Sa nourrice ne le fera pas sauter si rudement, & ne le bercera point si fort aprés qu'il aura tetté, pour ne pas empescher par ces agitations la digestion du lait. On prendra garde aussi qu'il ne soit pas trop pressé & serré de ses bandes au droit de son estomac, afin de luy laisser la liberté de s'étendre, selon la quantité du lait qu'il aura receû ; & outre toutes ces choses, si quelques mauvaises humeurs y estoient contenuës, il sera fort à propos de purger l'enfant, luy faisant prendre demi-once de syrop de chicorée composé ; & aprés qu'il aura esté ainsi purgé, s'il est jugé à propos, on luy fera prendre un peu de syrop de coins, pour fortifier son petit estomac, mettant aussi sur sa region pour ce sujet, des compresses trempées en vin astringent, dans lequel on aura fait infuser des roses de Provins, de la canelle & des clous de girofle.

CHAPITRE XXXVIII.

Des hernies, ou descentes des petits enfans.

AFIN de ne pas nous éloigner trop de nostre intention, qui est seulement d'observer quelques particularitez qui concernent les maladies des petits enfans, nous ne nous arresterons pas à faire l'explication, & à traiter à fond de toutes les differentes especes d'hernies; mais nous nous contenterons simplement d'examiner legerement celle qui leur arrive le plus ordinairement, qui est l'intestinale, laquelle est quelquefois complete aux enfans aussi-bien qu'aux hommes; ce qui arrive quand l'intestin tombe jusqu'au fond du *scrotum* ; & d'autrefois incomplete, lorsqu'il ne passe pas l'aîne : Ce peut estre aussi quelquefois (mais plus rarement) *l'epiploon* qui fait l'hernie, lequel peut tomber seul de mesme que l'intestin, & quelquefois l'un & l'autre s'y rencontrent ensemble.

Les causes les plus frequentes des hernies des petits enfans, sont les grands efforts qu'ils font à crier & à tousser, à quoy contribuë fort l'humidité & la molesse de leur corps, comme aussi la trop grande compression de leur ventre dans le maillot ; dautant que ne se

pouvant pour lors dilater en large, quand ils viennent à beaucoup crier ou à touffer, il eft fortement pouffé en bas, au moyen de quoy fe font facilement ces hernies ou defcentes.

Il faut remedier à cette maladie auffitoft qu'on s'en apperçoit; car plus elle eft negligée, d'autant plus elle fe rend de difficile curation; à caufe que par la continuelle cheûte de l'inteftin, le lieu par où il tombe fe dilate toûjours de plus en plus: Mais comme les hernies arrivent plus facilement aux enfans, à caufe de la molleffe de leurs corps, auffi en gueriffent-ils plûtoft que les perfonnes âgées; parce que la reünion des parties dilatées eft aifément faite, tant à raifon de leur tendreffe, qu'à caufe que l'inteftin eftant réduit & contenu en fon lieu naturel, pendant que l'enfant acquiert accroiffement avec l'âge, groffit à proportion de toutes les autres parties du corps, & le lieu de la dilatation s'étrecit peu à peu, & fe raffermit par la compreffion du bandage bien appliqué deffus.

Pendant que les enfans font au maillot, on ne doit tenter la curation des vrayes hernies qui leur arrivent que par le bandage, lequel feul eft capable de remedier, tant aux completes qu'aux incompletes. Il fera fait avec la bande roulée, mettant une compreffe au droit de la dilatation, aprés avoir premierement bien reduit l'inteftin, & l'*epiploon* pareillement, s'il eftoit tombé, dans leur fituation naturelle. Pour quoy faire, il faudra coucher l'enfant la tefte baffe, puis des deux mains on fera peu à peu la reduction, pouffant de l'une tout doucement la tumeur, & faifant rentrer l'inteftin de l'autre, mife au droit de la dilatation, & retenant avec elle ce qui fera rentré, pour empefcher qu'il ne refforte, faifant ainfi jufques à ce que la reduction foit entierement faite; aprés quoy on mettra une compreffe affez épaiffe fur le lieu dilaté, puis on fera le bandage de cette forte. On prendra une bande roulée, de largeur & longueur proportionnée à la groffeur du corps de l'enfant, en telle façon qu'elle en faffe trois ou quatre tours; on pofera d'abord le premier bout fur le ventre de l'enfant, vers le cofté oppofite de celuy de l'hernie, enfuite de quoy la bande fera menée pardeffous la feffe de celuy qui eft malade, puis conduite en relevant de bas en haut pardeffus la compreffe appofée; ou eftant, on la fera paffer par deffous les reins du mefme cofté, pour luy faire faire le tour du corps: aprés cela elle fera reconduite comme la premiere fois, continuant ainfi tous les autres tours jufques à la fin, obfervant toûjours que les circonvolutions qui paffent fur l'aîne, fe faffent de bas en haut, pour mieux relever, & de les attacher toutes avec de

petites épingles sur la compresse, afin que le bandage soit plus stable.

Il sera fort à propos que la nourrice porte le petit enfant au Chirurgien, pour apprendre de luy la maniere de reduire la descente, & de bien faire ce bandage ; au lieu duquel on luy peut mettre aussi un petit brayer, qui fera le mesme effet, sans qu'on soit obligé de le défaire & remuer tant de fois qu'on fait la bande roulée ; pour lequel sujet il doit estre ciré de tous costez, afin qu'il ne soit pourry par les excrémens de l'enfant. Or si on veut que tels bandages puissent promptement guerir l'hernie, il faut que l'enfant reste couché au moins durant quarante jours ou davantage, selon la grandeur de la dilatation, & qu'on fasse aussi en sorte qu'il ne crie ni tousse, s'il y a moyen, & que le ventre ne luy soit comprimé en son maillot, de peur que ces choses n'excitent de nouveau l'intestin à sortir. Quelques-uns avant que d'appliquer le bandage, bassinent le lieu avec eau de forge, puis y mettent l'emplastre *contra rupturam* ; mais cela sert peu en cette rencontre, où le seul bandage peut suffire, pourveû qu'il soit bien appliqué.

Outre ces vrayes hernies dont nous venons de parler, il en peut encore arriver de non vrayes, lesquelles ne se font point par la chûte d'aucune partie ; mais seulement par la distension des membranes du *scrotum*, & de celles des testicules, causées par quelques matieres qui s'y sont amassées, tant pour la debilité naturelle de ces parties, que pour avoir esté contuses & pressées pendant un mauvais travail ; entre lesquelles l'aqueuse & la venteuse arrivent le plus souvent ; car la charnuë & la variqueuse ne se rencontrent jamais, ou tres-rarement aux petits enfans.

Pour la curation de l'aqueuse, qu'on appelle *hydrocelle*, laquelle est faite par des eaux contenuës dans les membranes, soit communes, ou propres des testicules, on mettra sur la tumeur des remedes qui puissent resoudre les eaux qui sont dedans, & en dissiper les vents ; aprés quoy on fortifiera ces parties. On les resoudra avec fomentations d'eau de vie, ou de décoction de camomille, melilot, ruë, marjolaine & fenoüil, dans laquelle on trempera aussi des compresses pour mettre dessus ; & on les dessechera avec eau de chaux, où sera fondu un peu d'alun ; & aprés la résolution & dessication de la plus grande portion des eaux, on fortifiera les parties, de peur qu'il ne s'y en engendre d'autres, en y mettant des compresses trempées en gros vin qui aura boüilli avec les roses & l'alun, ayant toujours égard à la chose qui peut avoir causé l'hydrocelle, &

à celle dont elle est entretenuë. Mais si les remedes ont esté faits en vain, & que la tumeur soit extrémement grosse, on en fera l'ouverture pour en évacuer les eaux par la seule ponction de la lancette, dont on se doit contenter aux petits enfans, qui pour la foiblesse de leur âge, & la delicatesse de leur corps, & pour n'avoir pas l'usage de la raison, ne peuvent pas alors endurer autre plus grande opération pour la curation de l'hydrocele; & mesme si la tumeur n'est que mediocrement grosse, on n'en doit pas faire ouverture; car j'ay souvent veû qu'elle se dissipe & se guerit d'elle mesme avec l'âge, comme dit *Hypocrate* au Livre *De aër. aqu. & loc. Pueris hydropes in testibus fiunt, quandiu parvi fuerint: deinde ætatis progressu evanescunt.*

CHAPITRE XXXIX.

Des galles qui viennent ordinairement à la teste & à la face des petits enfans.

NOus pretendons parler en ce lieu des galles qui n'ont aucune malignité, & qui sont causées de la seule superfluité de quelques humeurs, qui pour estre simplement échauffées, sont facilement portées à la teste & au visage de l'enfant, où estant, elles y font des pustules humides, dans lesquelles ces humeurs sejournant, se corrompent & se convertissent en sanie, qui ronge ensuite & ulcere la simple superficie du cuir; aprés quoy cette sanie en découle, laquelle venant à se dessecher autour du lieu d'où elle sort, s'endurcit & fait ces croûtes que nous appellons vulgairement *galles*; dont il se voit des enfans avoir la teste & le visage si couverts de tous costez, qu'ils paroissent avoir une callote, & un masque tout d'une piece, au travers duquel on ne leur voit seulement que les yeux & le bord des lévres qui en soient exemts.

Beaucoup de personnes veulent que ces galles, aussi-bien que la rougeole & la petite verole, soient ordinairement causées de quelques superfluitez, & du residu du sang menstruel, dont l'enfant se purge aprés qu'il est né, lequel pour ne pouvoir estre bien rectifié, est ainsi chassé au dehors, afin d'estre rejetté comme chose inutile; mais c'est souvent pour la mauvaise nourriture des enfans, qui prennent plus de lait qu'ils n'en peuvent digerer, comme aussi à cause de sa mauvaise qualité, pour raison de quoy sont engendrées quantité d'humeurs vicieuses & corrompuës qui causent cette galle, laquel-

le vient le plus souvent à la teste & à la face; parce que ce sont parties qui abondent plus en humiditez, principalement aux enfans, qu'aucune autre qui soit au reste du corps.

On connoistra que les galles ne sont pas malignes, si elles sont superficielles, si elles sont humides, & de couleur jaunâtre, & si leurs croûtes estant levées, le cuir paroist rouge & vermeil, sans estre ulceré profondement.

On ne doit en aucune façon empescher le cours de ces humeurs, en les repoussant au dedans; parce que leur évacuation garantit les petits enfans de plusieurs fascheuses maladies; & nous voyons ordinairement que ceux dont le corps s'est longtemps purgé de telles superfluitez, s'en portent beaucoup mieux, aprés qu'ils ont jetté toute cette espece de gourme; & comme *Guidon* dit fort à propos, bien que comme signe, la galle soit mauvaise, toutefois comme cause elle peut estre bonne; parce que la nature a coûtume de purger ainsi le corps de l'enfant, en poussant au dehors ces excremens. C'est pourquoy on se contentera seulement d'empescher que l'enfant n'engendre davantage de mauvaises humeurs; pour lequel sujet on luy donnera une nourrice bien saine, dont le lait soit parfaitement purifié & bien rafraischi; le ventre de l'enfant sera toûjours tenu libre, & purgé si besoin est, avec un peu de syrop de roses, ou de chicorée, afin que les humeurs ne se portent pas en si grande abondance vers la teste; & de peur que la sanie qui est retenuë sous les galles, venant à ronger & à corroder le cuir, ne fasse des ulceres profonds, il sera bon aussi de faire tomber toutes les croûtes, afin qu'elle puisse avoir libre issuë; pour quoy faire on se sert ordinairement de beurre frais, avec lequel on les frotte pour les humecter, ou d'un liniment d'huile d'amandes douces, ensuite de quoy on met pardessus des feuïlles de chou, ou de poirée, les rechangeant deux ou trois fois par jour, pour éviter la puanteur & la corruption des humiditez que ces choses attirent & font sortir. On doit continuer ces remedes jusques à ce que l'enfant soit tout-à-fait gueri, & il ne les faut point changer, parce qu'ils font beaucoup suppurer les galles; car ils n'attirent seulement que les humeurs superfluës, qu'on ne doit aucunement retenir au dedans, de crainte qu'une pire maladie n'arrive; aprés l'évacuation desquelles le lieu se dessechera & se guerira de soy-mesme. Pendant cela, les mains de l'enfant doivent estre attachées, de peur que venant à se gratter, & à écorcher ces galles, à cause de la demangeaison qu'il y ressent ordinairement, il n'excitast inflammation à ces parties en les irritant, par le

moyen de laquelle il y affluëroit encore une plus grande abondance d'humeurs.

CHAPITRE XL.

De la petite verole, & de la rougeole des enfans.

LA petite verole est une maladie contagieuse des petits enfans, qui arrive aussi quelquefois (mais plus rarement) aux personnes déja avancées en âge, en laquelle on voit quantité de pustules toutes semblables, venir à toute la superficie de la peau, engendrées de l'impureté du sang, & des autres humeurs que la nature y rejette, comme en l'émonctoire universel, pour en purger tout le corps.

Beaucoup d'anciens Medecins, aussi-bien que plusieurs modernes, attribuent la cause de cette maladie au residu du sang menstruel, dont l'enfant a esté nourri au ventre de sa mere, lequel aprés qu'il est né, venant à estre échauffé & à bouïllonner dans ses vaisseaux, est separé de toute la masse du sang qui a esté engendré depuis, & est épandu vers toute la superficie du corps, pour en estre ainsi entierement rejetté & expulsé. Ce raisonnement, selon mon sens, n'est pas bien vraysemblable; car nous voyons tous les jours plusieurs hommes & femmes, qui quoy-que bien âgez, n'ont jamais eû cette maladie, qu'ils ne pourroient avoir évitée si elle procedoit des restes de ce sang menstruel dont un chacun sans exception est nourri au ventre de la mere. Ceux qui sont de cette opinion répondent, que si on voit des personnes exemptes de cette maladie, c'est que leur nature forte & robuste a pû digerer, & consumer telles superfluitez, ou mesme les purger par d'autres voyes, comme par quelque flux de ventre, ou par d'autres manieres insensibles. Toutefois il faut qu'ils demeurent d'accord que ce sang menstruel ne pourroit pas demeurer caché & assoupi au corps, pendant des trente, quarante, & cinquante années aprés la naissance, sans produire ses effets, comme nous voyons quelquefois des gens n'avoir cette maladie qu'en cét âge: Mais il est bien plus croyable, que la cause de la petite verole est la corruption d'un air contagieux, qui infecte & gaste principalement le sang des enfans & des jeunes gens, qui y sont plus disposez que ceux qui sont plus avancez en âge, à cause de la tendresse & mollesse de leur corps, & plus en certaines années & en

en quelques saisons, qu'en d'autres, comme il est aisé de le reconnoistre journellement; car en temps pestilentieux, la petite verole est bien plus commune au Printemps & en Esté, que sur la fin de l'Automne, & en Hyver.

La petite verole differe de la rougeole, quoiqu'elles soient toutes deux si semblables dans leur commencement, qu'il est souvent difficile de reconnoistre distinctement l'une d'avec l'autre, qu'aprés le deuxiéme ou le troisiéme jour; auquel temps la verole, qui ne paroissoit estre que rougeole dans l'abord, commence à s'élever en pustules, qui aprés blanchissent & meurissent de jour en jour. La rougeole est causée d'un sang bilieux & échauffé, qui fait seulement des taches rouges par toute la peau, sans aucune élevation, ou tres-petite, qui viennent plus promptement, comme des erysipeles, & principalement au visage; mais la verole est faite d'une matiere sanguine & pituiteuse, qui estant plus crasse & plus visqueuse, produit plusieurs pustules qui s'élevent en pointe, & qui peu à peu deviennent blanches, & meurissent, aprés quoy elles se convertissent en croûtes par la dessication de leur matiere.

Des signes de la verole, les uns precedent la sortie des pustules, & les autres l'accompagnent. Ceux qui la précedent, sont la fiévre, étourdissement, tournoyement, & douleur de teste, l'urine fort trouble, lassitude & douleur aux reins & aux lombes, nausées & vomissemens, difficulté de respirer, bâillemens frequens, éternuëmens, prurit & demangeaison du nez, rougeur des yeux, & lassitude de tout le corps; mais lorsque la verole commence à sortir, on voit le troisiéme ou le quatriéme jour beaucoup de pustules qui s'élevent par tout, lesquelles croissent & s'augmentent tant en grosseur qu'en nombre, jusques au huitiéme ou au neuviéme jour, pendant quoy elles meurissent & blanchissent peu à peu; la teste & le visage s'enflent, les yeux se ferment par la grande fluxion d'humeurs qui s'y fait, le nez se bouche par les excrémens qui s'y desséchent, les malades ont la voix enroüée, une toux séche, douleur de gorge, & grande difficulté de respirer; & pour lors toutes les parties du corps sont tellement tumefiées par la quantité de pustules, qu'il en paroist tout bouffi, & en est rendu tout monstreux.

On peut faire de deux especes de petite verole, selon qu'elle est plus ou moins maligne; la premiere est celle qui n'est accompagnée que d'une simple émotion de fiévre, excitée de la seule ébulition du sang & des humeurs, qui cesse dés les premiers jours sans aucuns fâcheux accidens, laquelle meurit, suppure, & guerit faci-

TTt

lement, & promptement: Les pustules de celle-là sont élevées en pointe, & leur matiere est blanche, égale, & bien cuite, & les enfans en réchapent aisément, s'ils en sont bien traitez. Mais l'autre espece de verole qui est totalement maligne, est celle qui est causée de quelque humeur contagieuse, & pestilentieuse, dont les pustules sont plates, brunes, obscures, ou livides, ayant de petites taches noires en leur milieu; elles sortent plus lentement, & ne sont suivies d'aucune suppuration, ou s'il s'en fait, elle est mauvaise, sanieuse, sereuse, & accompagnée de pernicieux accidens, comme de fiévre maligne, frenesie, grande difficulté de respirer, syncope, dysenterie, & d'autres qui causent tres-souvent la mort, ou à tout le moins des ulceres malins, carie des os, perte de la veuë, défigurement & grande difformité du visage, ou estropiement de quelque membre, selon les lieux où ces humeurs vicieuses sont portées & retenuës. Ces ravages sont causez par ce que toutes les femmes appellent vulgairement le maistre grain de la verole; lequel n'est autre chose que plusieurs pustules, qui par leur proximité, & par leur grosseur se joignent toutes ensemble, & font un mélange de leur matiere; laquelle estant amassée en grande quantité en un même lieu, ronge, & corrode bien plus profondement la partie, que si elle avoit esté épanduë & dispersée en plusieurs pustules separées; pour raison de quoy les cavitez en demeurent beaucoup plus creuses, & les cicatrices plus difformes, à cause de la grande perte de substance qui s'y fait ordinairement; & se faisant un dépost, ou transport de cette vilaine matiere sur les os, ou sur d'autres parties, elle les carie, & y cause d'autres accidens, comme nous avons dit.

Le prognostic de la petite verole se tire selon sa nature differente que nous venons d'expliquer; car si la fiévre est legere, & qu'elle cesse à proportion que les pustules sortent, si ces pustules ne sont pas en trop grande quantité, & qu'elles meurissent & blanchissent en peu de temps, c'est un bon signe; mais si la fiévre est forte au commencement, & qu'elle s'augmente de jour en jour, avec la difficulté de respirer, & autres accidens à mesure que les pustules sortent, si elles sont en grand nombre, noires, plates, séches, & sans suppuration, c'est signe de mort. Mais les enfans ne sont pas en un si grand danger dans cette maladie que les personnes âgées; d'autant qu'elle est convenable à leur âge, & à leur nature, & qu'ils ont aussi le cuir plus rare, & plus mol, au travers duquel cette matiere est plus facilement expulsée, qu'aux autres qui l'ont plus dur, & ses pores moins ouverts.

Quant à la rougeole, elle n'eſt jamais ſi dangereuſe que la verole; à cauſe que ſa matiere pour ſa ſubtilité s'évapore plus facilement & plus promptement. Elle ſe termine ordinairement en trois ou quatre jours, à la fin deſquels la verole ſurvient quelquefois; c'eſt ce qui fait que ſouvent on prend, comme nous avons dit, l'une pour l'autre dans le commencement, auquel temps elles paroiſſent preſque ſemblables.

La gueriſon de la petite verole, depend principalement de la force & vertu de nature, qui tâche à faire expulſion de ces humeurs malignes; c'eſt pourquoy il faut luy aider à les dompter le plus qu'on pourra, & la fortifier, afin qu'elle puiſſe venir à bout de l'ouvrage qu'elle entreprend; ſe donnant bien garde de ne la pas détourner de ſon operation, par aucune ſaignée faite hors de temps, ou par medecine donnée mal à propos. Pour remedier à cette maladie on fera premierement obſerver à l'enfant un bon regime de vivre, qui doit eſtre tel qu'il n'uſe d'aucuns alimens ſolides durant ce temps, mais qu'il en prenne ſeulement de liquides, comme ſont les boüillons faits avec chair de veau & volaille; on luy pourra auſſi donner un peu de bonne gelée. Son boire ſera de tiſanne faite avec orge mondé, racine de chiendent, & regueliſſe, dans laquelle on peut mettre boüillir quelques raiſins de damas. Si l'enfant eſt à la mammelle, on ne luy doit donner aucune boüillie, juſques à ce qu'il ſoit entierement gueri; & comme pour lors, à cauſe de ſon jeune âge, il ne peut aſſez ſouvent prendre aucun remede, ni autre aliment par la bouche, que le lait de ſa nourrice, elle obſervera elle-meſme un bon regime, afin de le rafraiſchir & temperer le plus qu'elle pourra; elle ne portera point l'enfant à l'air, mais le tiendra dans une chambre bien cloſe, en laquelle il n'ait ni trop chaud, ni trop froid; car l'air trop chaud affoiblit extrémement, en faiſant grande reſolution & diſſipation des eſprits; & l'air froid repouſſe les humeurs au dedans du corps, & empeſche la ſortie de la verole. On recommande qu'il ſoit couché dans un lit entouré de rideaux rouges, à cauſe que cette couleur émeut ordinairement les humeurs du dedans au dehors; mais elle nuit ſouvent aux yeux, & les enflamme par ſa vivacité, auſquels il ſurvient toûjours une grande fluxion dans cette maladie; c'eſt pourquoy je crois qu'une couleur un peu plus douce, telle qu'elle puiſſe eſtre, devroit eſtre préferée; mais l'uſage le veut ainſi. Le dormir de l'enfant doit eſtre moderé, afin que par ſon moyen les humeurs eſtant mieux cuites & digerées, la ſortie des puſtules ſe faſſe plus aiſément; il ne doit pas aller juſ-

ques à un trop profond assoupissement, qui seroit un signe d'une nature accablée; le ventre luy sera tenu médiocrement libre avec petits clysteres afin d'en évacuer les excrémens, s'ils y estoient trop long-temps retenus.

Mais lorsque la verole est accompagnée au commencement de grande fiévre, avec difficulté de respirer, & d'autres accidens, le principal remede est la saignée, bien que la plusspart des femmes, qui ne se connoissent pas à la chose, la blâment, & ne veulent pas souffrir qu'on la fasse à leurs enfans, s'imaginant qu'elle empêcheroit la verole de sortir; & quand il arrive que les enfans ausquels on s'en est servi, meurent, quoy que ce soit pour la grandeur & malignité de la maladie, elles ne manquent pas d'en attribuer la cause à la saignée; mais il est tres-certain que ce remede est tres-profitable dans les premiers jours de cette maladie; car par son moyen toutes les humeurs sont rafraîchies, & la plénitude en estant évacuée, la nature regit & domine mieux le reste. Pour ce qui est de la purgation, on ne s'en doit pas servir au commencement, de peur que par l'agitation qu'elle cause aux humeurs, la nature ne soit détournée & empêchée de faire son operation; mais on en usera fort à propos sur la fin, pour évacuer ce qui pourroit estre demeuré d'impur, de peur que ce reliqua se jettant sur quelque partie, n'y causast du dégast.

Or pendant tout cela, on doit se servir de fois à autre de choses qui puissent fortifier le cœur, comme sont les cardiaques, non pas du genre de ces eaux Theriacales, dont on se sert ordinairement, qui sont plûtost propres à faire vomir, qu'à fortifier le cœur, ni de ces poudres de Perles, & de Bezoard, & autres pareilles fadaises, qu'on croit superstitieusement, & sans aucune raison, avoir des facultez specifiques à ce sujet. L'exemple d'un jeune Prince de tres-grande esperance, decedé à la premiere fleur de son âge, nous prouve bien cette verité; lequel mourut de la petite verole, aprés avoir pris quantité de ces sortes de drogues, appellées sans raison *remedes specifiques*, en quoy on avoit inutilement une telle confiance, qu'on negligea de luy faire les remedes qui luy auroient esté vray-semblablement salutaires, & principalement la saignée. Mais les veritables & les plus salutaires cardiaques, sont premierement la respiration d'un air sain & pur, & les bons alimens, avec l'usage moderé des choses qui sont agreables à l'estomac, & qui le réjoüissent & le confortent, en resistant à la pourriture des humeurs, comme sont le jus d'orange & les syrops de Limon & de Grenade, mêlez

avec la tisanne de l'enfant, ou avec un peu de vin bien trempé, qui est le meilleur de tous les cardiaques, si la fiévre n'est pas grande; & si c'est un enfant à la mammelle, le seul lait luy doit suffire pour tout.

Quant à ce qui concerne les remedes appliquez au dehors, c'est-à-dire au traitement des pustules, afin qu'elles se puissent meurir plus facilement, aussi-tost qu'elles commencent à paroistre, qui est vers le troisiéme ou quatriéme jour, on les oindra toutes, & principalement celles du visage, avec huile d'amandes douces, les frotant avec une plume trempée dedans; quelques-uns y mêlent un peu de cresme, d'autres ne se servent que de beurre frais, & aucuns de vieux lard fondu & lavé par plusieurs fois en eau de rose, & bien battu en un mortier de marbre, de quoy ils les graissent jusques à parfaite guerison; & quand les pustules sont bien meures, ce qu'on reconnoist par leur blancheur, & par la demangeaison qui y survient, qui arrive ordinairement vers le neuviéme jour, on peut alors percer les plus grosses, pour en faire sortir la matiere, de peur que par son trop long séjour, elle ne vint à ulcerer & corroder trop profondement les parties. Cela se fera avec une aiguille d'or ou d'argent, ou en les coupant avec la pointe des ciseaux; aprés quoy pour les dessécher, on frotera le visage d'un liniment fait de cresme recente, mêlée avec la craye blanche, continuant ce remede jusques à ce que les croûtes soient tout-à-fait tombées, le renouvellant chaque jour au matin & au soir; ou on le fera avec onguent rosat, dans lequel on mêlera un peu de ceruse bien pulverisée.

Pour empêcher que la verole ne fasse venir trop grande fluxion sur les yeux, il est bon d'user au commencement de quelque remede rafraîchissant, qui en repoussant moderément, la puisse empêcher. On se sert ordinairement d'eau rose, & de celle de plantin mêlées ensemble, avec quoy on les bassine de temps en temps; la plus-part des femmes y ajoûtent un peu de safran qu'elles font détremper dedans; mais à cause de sa forte odeur, j'aimerois mieux me servir des eaux toutes seules; le lait de la nourrice est pareillement fort bon pour en appaiser la douleur. On aura soin aussi de temps en temps de déboucher le nez de l'enfant, afin qu'il puisse plus facilement respirer; ce qu'on fera avec de petites tentes de linge; & pour adoucir sa gorge, qu'il a toûjours enroüée, il pourra user d'un peu de syrop violat mêlé avec sa tisanne; & pour inciser les phlegmes qui s'y attachent, on luy donnera un peu de celuy de Limon ou de Grenade; mais le seul lait suffira pour le petit enfant. Faisons

voir maintenant la maniere avec laquelle il doit estre traité de la maladie venerienne, vulgairement appellée *la grosse-verole*, pendant qu'il est encore à la mammelle.

CHAPITRE XLI.

De la curation de la maladie Venerienne des petits enfans.

SI la petite verole dont nous venons de parler, est une maladie contagieuse, elle ne l'est ordinairement qu'à l'égard des enfans; car difficilement vient elle aux grandes personnes par frequentation; mais il n'en est pas de mesme de la grosse verole, dont le venin est si pernicieux & si susceptible, qu'un seul enfant qui a ce mal, est capable de le communiquer (comme il s'est vû bien des fois) à des familles entieres, & aussibien aux vieux qu'aux jeunes. C'est une chose digne de grande compassion, de voir de pauvres petits innocens à la mammelle affligez d'une si fâcheuse maladie; qui outre qu'elle leur fait porter la peine d'un peché dont ils ne sont pas coupables, elle les fait encore assez souvent abandonner d'un chacun, & delaisser mesme de leur propre mere dans un état si déplorable.

Ceux qui ont ce mal dans un si jeune âge, ou ils l'ont apporté en naissant, l'ayant dés le ventre de leur mere; ce qu'on reconnoist si elle en estoit infectée, & si en venant au monde ils avoient des pustules, & des ulceres en plusieurs parties de leur corps, & principalement au ventre & vers le fondement, & au dedans des cuisses, comme aussi à la teste; oubien ils l'ont gagnée depuis, & l'ont prise de leur nourrice qui en est pareillement gâtée; pour lors les premieres impressions paroistront vers la bouche de l'enfant, à laquelle il viendra des ulceres, à cause de l'acrimonie du mauvais lait qu'il tette, lequel luy servant de nourriture, ne manquera pas de communiquer ensuite ce venin à toutes les autres parties de son corps. On doit néanmoins observer que l'on voit souvent des enfans qui tettent le lait d'une nourrice fort échauffée, avoir pour cette seule cause, quantité de pustules aux fesses, & au dedans des cuisses, qui donnent quelquefois lieu de les soupçonner d'estre infectez de la maladie venerienne; mais on peut juger que ces pustules, quoy-que grosses & élevées, sont simples & sans malignité, si elles ne sont accompagnées d'aucun autre accident; auquel cas il faut seulement pour leur guerison donner à l'enfant une autre nourrice,

dont le lait ſoit bien temperé, & qu'elle ait ſoin de tenir toûjours l'enfant bien nettement.

Il eſt tres-difficile que les enfans qui ſont nés avec la maladie venerienne en puiſſent guerir; & ils meurent preſque toûjours tres-peu de temps aprés; parce que toute leur ſubſtance ne peut pas ſe rétablir, ayant eû pour fondement un ſi mauvais principe, qu'eſt le ſang de la mere infecté d'un tel venin, dont ils ont eſté engendrez, formez & nourris: Mais à l'égard de ceux qui l'ont priſe de leur nourrice ſeulement, il y a beaucoup plus d'eſperance & de facilité à leur gueriſon; parce que le venin du mauvais lait ne ſe communiquant pas d'abord avec toute la ſubſtance du lait dans les vaiſſeaux du corps de l'enfant, n'y fait pas tant de degât qu'en l'autre occaſion, où le ſang dont il eſt ſeulement nourri pendant qu'il eſt au ventre de la mere, luy eſt porté, & s'épanche tel qu'il eſt dans toutes les parties de ſon corps; car il n'y a ſeulement que le plus pur de ce lait verolé, ou pour mieux dire le moins impur, qui ayant eſté changé en chyle dans l'eſtomac, & repurgé par les inteſtins de la plus grande partie de ſes excrémens, peut en ſe meſlant aprés avec le ſang, l'alterer, & le corrompre, par la mauvaiſe qualité qui luy reſte toûjours, nonobſtant les differentes preparations qu'il a reçûës: Neanmoins l'enfant qui a pris le mal de ſa nourrice, n'en guerira jamais tant qu'il la tettera; d'autant que ſon lait eſt toûjours infecté de cette qualité veneneuſe; & le pire eſt que luy en donnant une autre, comme on eſt obligé de faire pour le guerir, c'eſt un grand hazard s'il ne luy communique cette contagieuſe maladie.

On peut dire en general, que la curation de la groſſe verole eſt tres-difficile à tous les petits enfans qui ſont à la mammelle; à cauſe que pour la foibleſſe de leur âge, ils ne peuvent prendre pour lors, ni ſupporter, qu'avec grand danger de leur vie, les remedes qui y conviennent: C'eſt pourquoy il ſeroit à ſouhaiter, que par une cure palliative on pût differer à les traiter tout-à-fait, juſques à ce qu'ils euſſent trois ou quatre ans; mais comme il s'en rencontre beaucoup, qui periroient avant que de pouvoir ſeulement atteindre la premiere, ou la deuxiéme année, d'autant que cette méchante maladie va toûjours en augmentant, & que ſes accidens font bien plus facilement impreſſion ſur leur corps; à cauſe de ſa delicateſſe & molleſſe, que ſur celuy de ceux qui ſont plus avancez en âge, on eſt obligé quelquefois dans ce temps d'en entreprendre la curation, quoy que l'enfant ſoit encore à la mammelle. Cet-

te entreprise est à la verité bien perilleuse pour lors ; mais on est contraint de s'y resoudre, quand il n'y a aucune apparence, ni esperance qu'il puisse réchapper autrement. Or voicy le moyen qu'il faut tenir pour ce sujet.

On doit premierement changer la nourrice de l'enfant, si elle estoit infectée de pareil venin, pour luy en donner une dont le lait soit bien purifié ; & s'il n'estoit ainsi, elle seroit saignée & purgée pour ce faire, selon qu'il seroit requis. La pluspart veulent, afin qu'il soit medicamenteux, qu'elle use durant tout le traitement de l'enfant, d'une eau theriacale, & d'une décoction sudorifique ; mais outre que je crois que telles choses auroient peu d'effet, je craindrois que luy échauffant le lait, elles ne portassent préjudice à l'enfant, au lieu de luy profiter ; c'est pourquoy j'aimerois mieux qu'elle observast seulement de sa part un regime de vivre, qui le pût temperer & rafraîchir ; & de peur qu'elle ne prenne le mal elle-mesme, il sera bon qu'elle lave le bout de sa mammelle avec du vin, chaque fois qu'elle aura donné à tetter à l'enfant, & qu'elle se purge de temps en temps, afin d'avoir le corps plus net, & moins disposé à recevoir cette infection.

Mais souvent ces pauvres petits enfans ainsi affligez, sont si malheureux qu'il ne se trouve aucune nourrice, qui veüille en leur donnant la mammelle s'exposer au risque de gagner la maladie : En ce cas, il faudroit en choisir une qui eût du lait en abondance, & dont les mammelles rayassent facilement, afin qu'en les pressant seulement, il en tombast suffisamment dans la bouche de l'enfant pour sa nourriture ; ou en ayant tiré dans un verre, elle luy en fera prendre & avaller avec une petite cuillere, ou en ayant mis dans un entonnoir, à l'extremité duquel il y ait un petit morceau de linge roulé qu'elle luy mettra dans la bouche ; ou bien elle luy donnera souvent un petit linge trempé dedans, qu'elle luy fera succer ensuite : Mais pour le plus seur, afin que l'enfant ne puisse gâter aucune nourrice, & pour s'exempter d'une telle sujettion, il sera mieux de luy faire tetter une jeune chevre, nourrie exprés de bonnes herbes, & d'autres choses convenables, afin que son lait en soit meilleur.

Pour ce qui est de l'enfant, il est certain qu'il ne guerira jamais de la verole qui est confirmée, que par l'usage des remedes dans la composition desquels entre le mercure, qui jusques à present a esté reconnu pour le vray antidote du venin de cette maladie : C'est pourquoy aprés l'avoir saigné, & purgé avec syrop de Roses ou de Chicorée,

Chicorée, on luy fera (si ses forces le permettent) de petites onctions d'onguent de mercure, dont on luy frottera seulement les pustules, & les ulceres; quoy faisant peu à peu, en reïterant ces onctions, on luy provoquera un petit flux de bouche, qui doit estre presque insensible, de peur que les humeurs émuës & portées en trop grande abondance vers elle, ne la fissent trop enfler, & n'y causassent de fascheux ulceres, qui l'empescheroient de pouvoir tetter: Il faut pour ce sujet que l'onguent ne soit que legerement chargé de mercure; car il vaut mieux estre plus long-temps à la cure, que de rien précipiter. Pour ce faire, aprés avoir usé d'une petite friction, ou de deux tout au plus, on s'en abstiendra durant cinq ou six jours, pour reconnoistre jusques à quel degré l'enfant en pourra estre émeû; aprés quoy on jugera par l'effet des premieres, s'il est necessaire de les reïterer, & avec quelle dose, laquelle ne se peut veritablement décrire; parce que toutes les habitudes des enfans sont aussi differentes, que celles des hommes, entre lesquels aucuns cracheront plûtost pour une simple friction, que d'autres pour six consecutives; mais en ce cas il n'y a pas si grand danger à pecher au moins qu'au plus; car on reïtere & ou augmente bien plus facilement la dose, quand elle n'a pas esté assez forte la premiere fois, qu'on ne retient son effet quand elle excede.

On peut encore au lieu de frictions, ou avec elles, envelopper l'enfant dans une couche parfumée legerement de mercure, & mesme luy faire prendre quelques grains de mercure doux qu'on meslera parmi sa bouïllie; & quant à ce qui est des ulceres qui luy viendront à la bouche, sa nourrice luy lavera avec eau d'orge & d'aigremonie, y meslant un peu de miel rosat, ou du syrop d'absynthe avec vin blanc, luy nettoyant souvent par ce moyen la bave qui s'y amasse. Pour la luy faire vider plus facilement, il doit estre couché sur le costé, & non sur le dos, de peur que ces glaires luy tombant dans l'estomac, ou sur la poitrine, ne vinssent à le suffoquer. Il sera aussi tenu bien chaudement, sans le porter à l'air, veillant au suplus à l'effet du remede, qui ne doit estre conduit en cette occasion, que par le prudent & expert Chirurgien, & non pas laissé à la discretion d'un chacun.

La commune maniere de faire l'onguent, est de prendre demi-once de mercure, qu'on nettoyera bien de sa crasse, en le faisant passer plusieurs fois au travers d'un linge double, ou d'un morceau de chamois; aprés quoy on l'agitera dans un mortier avec quatre onces d'axonge de porc, tant & si longuement qu'il y soit tout-à-

fait bien incorporé; ce qu'estant fait, on prendra deux drachmes de cét onguent pour chaque friction, & plus ou moins selon que l'enfant paroist fort, & disposé à estre émeû, dont on oindra principalement les pustules & les ulceres, comme il a esté dit. *Pigray* assure mesme qu'il a vû des enfans guerir, pour avoir esté frottez de la seule axonge agitée & battuë en mortier de plomb; mais c'est toûjours à raison du mercure, dont le plomb a toute la qualité.

Chapitre XLII.

Le moyen d'empescher que les petits enfans ne deviennent loûches, tortus, bossus, ou boiteux.

Le corps des petits enfans pour raison de sa tendresse, est comme la cire molle, ou comme les jeunes arbres, ausquels on peut facilement donner telle figure qu'on veut dans le commencement; c'est pourquoy on doit soigneusement prendre garde en ce temps, que la bonne conformation de leurs petits membres ne soit viciée, faute de prudente conduite, ou même que l'estant, elle puisse estre reduite en l'état naturel par le soin qu'on en prendra: Or entre autres choses, on taschera que l'enfant ne devienne louche, tortu, bossu, ou boiteux, & de redresser au mieux qu'il sera possible celuy qui le sera.

On empeschera qu'il ne devienne louche, si on luy donne une nourrice qui ait la veûë stable & droite, afin qu'il ne prenne pas cette mauvaise habitude par son exemple, si elle l'estoit; & comme nous avons déja dit autre part, il faut toûjours que son berceau soit situé en telle sorte qu'estant couché il puisse voir directement le jour, ou la lumiere de la chandelle, ou du feu; de peur qu'estant de costé, il ne vînt à tourner continuellement les yeux vers ce lieu, quoy faisant, il y auroit grand danger qu'il ne devînt louche. *Paul Eginete*, & *Paré*, veulent qu'on redresse & affermisse la veûë de l'enfant louche, en luy mettant au visage un masque, où soient seulement deux petits trous au droit des yeux, par lesquels il puisse voir; ce qui fera que n'appercevant aucune clarté qu'à travers ces trous, il sera obligé de la tenir toûjours vers ce lieu, par le moyen de quoy les yeux s'affermiront en une situation directe, & quitteront peu à peu la mauvaise habitude qu'ils avoient prise de regarder de costé. Ce conseil semble estre bon en apparence; mais je crois que l'usage de ce masque seroit bien incommode à l'enfant; outre

que pour le peu qu'il seroit remué, ou vacilleroit de quelque costé que ce fust, les petits trous ne correspondans pas tout-à-fait en ligne droite au milieu des yeux, la veuë en seroit encore plus pervertie.

Pour empescher que l'enfant ne devienne tortu, & bossu, ou boiteux, la nourrice luy doit emmailloter le corps en une situation bien droite, luy étendant également les bras & les jambes, & tournant ses bandes tantost d'un costé, tantost de l'autre; de peur que le bandant toûjours d'une mesme maniere, les parties ne prennent un mauvais contour. Quand il sera couché dans son berceau, il doit estre situé directement sur le dos, sans estre courbé ni porter à faux; & sur tout quand la nourrice le tiendra entre ses bras, elle le portera tantost sur l'un & tantost sur l'autre; car luy serrant toûjours les jambes contre elle d'un mesme costé, ce seroit un grand hasard, si elle ne les rendroit à la fin tortuës; & c'est souvent le seul sujet, pour lequel nous voyons beaucoup d'enfans avoir quelque jambe de travers, & l'une plus en dedans que l'autre, principalement au droit du genoüil, à quoy la pluspart des nourrices ne prennent pas garde, ce qui est néanmoins de tres-grande consequence.

Quand ces parties auront quelque mauvaise conformation dans leur figure, elles seront raccommodées avec bandes & compresses, mises aux endroits necessaires pour les tenir en état pendant que l'enfant est au maillot; aprés quoy estant un peu plus grand, on se servira de petites botines d'un cuir un peu fort, ou d'autres machines propres à cét usage, avec lesquelles on luy redressera les jambes, si leur defaut estoit bien considerable, à moins de quoy on ne doit pas s'en mettre fort en peine; car j'ay tres-souvent veû qu'à des petits enfans qui paroissoient avoir les jambes toutes courbées en dedans au droit du genoüil, lors qu'ils commençoient à marcher à l'âge de deux ans, ces parties se sont redressées d'elles-mesmes naturellement, à proportion qu'elles se fortifioient avec l'âge, sans aucun usage de botines, ni d'autres machines, qui sont souvent plus incommodes en ces occasions qu'elles ne sont utiles; & si ce n'estoit que le pied qui fust tourné plus d'un costé que de l'autre, on se contentera de souliers, qui soient plus hauts de semelles vers les endroits necessaires, afin de le faire pancher & retourner du costé opposite. Quand la poitrine, ou l'épine du dos seront contrefaites, le vice sera racommodé, si faire se peut, ou à tout le moins on empeschera qu'il ne s'augmente, & le defaut sera caché, en garnissant les vestemens de l'enfant, avec cartons, bastons de ba-

leine, & fer blanc, aux lieux que le Chirurgien le jugera à propos, pour redresser les parties mal conformées, & pour leur donner une meilleure figure.

Ayant jusques icy fait mention des maladies les plus ordinaires des petits enfans, il n'est pas necessaire d'en faire en ce lieu une plus ample description ; car pour les autres dont nous n'avons pas parlé, comme elles peuvent arriver indifferemment à toutes sortes d'âges, elles n'ont rien de particulier à leur égard, tant pour leur connoissance, que pour leur curation, si ce n'est à raison de la tendresse & delicatesse de leur corps : C'est pourquoy il nous reste seulement, pour mettre fin à nostre entreprise, de faire connoistre les conditions necessaires au choix d'une bonne nourrice.

CHAPITRE XLIII.

Les conditions requises aux choix d'une bonne nourrice.

C'EST avec grande raison qu'*Aulus Gellius* au 1. chapitre de son 12. livre, invective ce genre de meres, qu'il appelle demimeres, lesquelles contre les loix de la nature, rejettent loin d'elles leur enfant aussitost qu'elles l'ont mis au monde, luy déniant le lait de leurs mammelles lorsqu'elles le voyent vivant en implorer amoureusement l'assistance, par ses larmes dignes de compassion, aprés avoir nourri de leur propre sang dans leur ventre un je ne sçay quoy, qu'elles ne voyoient ni ne connoissoient pas. Disons donc que la premiere & principale de toutes les qualitez requises à une bonne nourrice, est d'estre la mere propre de l'enfant, tant à cause du rapport du temperament de l'un à l'autre, que parce qu'ayant beaucoup plus d'amour pour luy, elle prend un bien plus grand soin que la nourrice empruntée, qui n'aime ordinairement son nourrisson, que d'un amour feint & simulé, lequel n'a pour but & pour tout fondement, que l'esperance de la récompense qu'elle attend de ses peines par un loyer mercenaire. C'estpourquoy la veritable mere, quoy qu'un peu moins bonne, sera toûjours préferée à l'étrangere. Mais comme il se rencontre souvent qu'elle ne veut, ou ne peut elle-mesme nourrir son enfant, soit pour se conserver en son embonpoint, comme font toutes les femmes de qualité, & la pluspart des Bourgeoises, soit aussi parce que son mari ne voudra pas luy-mesme souffrir, ni voir un tel

embarras, ou bien pour eſtre ſi incommodée & indiſpoſée qu'elle n'en eſt pas capable; pour lors on ſera obligé de luy ſubſtituer une autre nourrice, pour ſuppléer à ſon defaut, laquelle on choiſira la plus convenable à l'enfant qu'il ſera poſſible.

Or ainſi que nous voyons que des arbres, quoy que de meſme eſpece, & nez en meſme lieu, eſtant aprés tranſplantez en differentes terres, produiſent des fruits de tres-different goût, à raiſon de la nourriture qu'ils en tirent; de meſme la ſanté des enfans, & ſouvent meſme leurs mœurs, dépendent de la nourriture qu'ils prennent dans ces commencemens; car chacun ſçait que la ſanté du corps correſpond aux humeurs dont toutes les parties ſont nourries & entretenuës, & que les humeurs tiennent toûjours de la nature des alimens, dont elles ont eſté engendrées. Pour ce qui eſt des mœurs, elles ſuivent ordinairement le temperament, lequel procede auſſi de la qualité des humeurs; par cette conſequence, telle que ſera la nourrice, tel pourra devenir l'enfant, par le moyen de la nourriture qu'il tire d'elle; & en la tettant il ſuccera avec le lait les vices de ſon corps & de ſon eſprit. Cela ſe reconnoiſt tres-facilement aux animaux qu'on fait nourrir par une mere étrangere; car ils participent toûjours quelque choſe de celle qui les allaite, tant du naturel plus ou moins farouche, que de la force ou foibleſſe du corps; ce qui ſe remarque par l'exemple des jeunes lions, qu'on apprivoiſe en les faiſant tetter quelque animal domeſtique, comme une vache, ou une aſneſſe, ou quelque chevre, & au contraire le chien ſera bien plus furieux & farouche, s'il eſt nourri par une louve: Et nous pouvons croire avec aſſez de raiſon que l'agilité du corps que nous remarquons en la pluſpart des baſques, vient de ce qu'en leur Province toutes les femmes nourriſſent elles-meſmes leurs enfans, & que celles qui ne peuvent pas le faire, pour leur indiſpoſition, ou pour autre cauſe; leur font tetter des chévres qui ſont fort communes en ce païs, & generalement toutes n'uſent que du meſme lait de chevre pour faire la boüillie des enfans; ce qui contribuë beaucoup à rendre legers & bien diſpos de leur corps toutes les perſonnes de cette contrée.

Les conditions neceſſaires à une bonne nourrice ſe tirent ordinairement de ſon âge, du temps & de la maniere qu'elle eſt accouchée, de la bonne conſtitution de toutes les parties de ſon corps, & particulierement des mammelles, de la nature de ſon lait & enfin de ſes bonnes mœurs.

Quant à ce qui est de son âge, le plus convenable est depuis vingt-cinq ans, jusques à trente-cinq; d'autant que durant cét espace de temps, la femme est plus saine & plus forte & vigoureuse; elle n'y est pas si propre au dessous de vingt-cinq ans; parce que son corps n'ayant pas encore alors acquis toutes ses dimensions, ne peut estre si robuste; & au dessus de trente-cinq, n'ayant pas du sang en si grande abondance, elle ne peut aussi avoir assez de lait pour la nourriture de l'enfant: Toutefois aucunes femmes sont passablement bonnes nourrices dés leur vingtiéme année, & d'autres jusques à la quarantiéme, mais plus rarement au dessus, & au dessous de ces deux âges.

Pour le temps & la maniere en laquelle elle est accouchée, on veut ordinairement qu'il y ait pour le moins un mois ou six semaines, afin que son lait soit tout-à-fait purifié; d'autant que pour lors son corps est repurgé des vidanges qui suivent l'accouchement, & les humeurs ne se ressentent plus de l'émotion qu'il leur avoit causée; qu'il n'y ait pas aussi plus de trois ou quatre mois, afin qu'elle puisse achever de nourrir l'enfant, sans qu'on soit obligé aprés quelque temps de luy en donner une autre; elle ne doit pas avoir avorté, mais elle doit estre accouchée à terme, & on veut ordinairement que ce soit d'un enfant masle vivant, & bien sain; car c'est un indice d'une bonne constitution; & que ce soit son deuxiéme, ou son troisiéme enfant; afin qu'elle soit mieux stilée à gouverner son nourrisson, par l'experience qu'elle a de la chose. Mais pour moy sans avoir égard à la coûtume, comme je prefererois le lait de la propre mere à celuy de toute autre femme, aussi prefererois-je un lait nouveau de douze ou quinze jours à celuy de trois ou quatre mois; & si c'estoit pour nourrir une fille, je prefererois aussi la nourrice qui seroit accouchée d'une fille à celle qui auroit fait un garçon, afin que toutes les dispositions de la nourrice empruntée estant plus conformes à celles de la propre mere de l'enfant qu'on luy veut donner à nourrir, son lait puisse mieux convenir à l'âge & au temperament du petit nourrisson.

A l'égard de la bonne constitution de son corps, c'est d'elle que dépend le principal, & presque tout le reste. Il faut en general, qu'elle soit bien saine, & de bonne habitude, sans estre sujette à aucune maladie; qu'elle soit née de parens qui n'ayent jamais eû la pierre aux reins, ou en la vessie, point sujets aux gouttes, aux écroüelles, à l'épilepsie, ou à quelqu'autre maladie hereditaire, qu'il n'y ait en elle aucune tache, ni mesme le moindre soupçon

de la maladie venerienne ; qu'elle n'ait aucune galle, rogne, tigne, ni autre vilainie de cette nature ; qu'elle soit robuste, afin de veiller & solliciter l'enfant en tout ce qui luy sera necessaire, qu'elle soit de stature mediocre ; c'est-à-dire, ni grande ni petite, ni trop grasse, ni trop maigre ; parce que le corps qui est d'une telle symmetrie naturelle, fait & exerce bien plus parfaitement toutes ses fonctions, & comme on dit ordinairement, *in medio consistit virtus*. Mais sur tout elle ne doit point estre grosse d'enfant ; elle sera d'un temperament sanguin ; ce qu'on connoistra par sa couleur vermeille, non si rouge, mais tirant à blancheur, & d'une chair ferme ; elle n'aura point aussi ses menstruës ; parce que ce seroit un signe que son sang seroit trop échauffé, soit à cause de son temperament qui est ainsi, ou par quelque passion amoureuse, ou autrement ; elle ne sera pareillement sujette aux fleurs blanches ; d'autant que telles superfluitez sont indice d'une mauvaise habitude ; elle ne sera point rousse, ni marquée de taches de pareille couleur ; mais elle doit estre de poil noir ou chastain ; elle sera bien faite de corps, propre en ses vestemens, & belle de visage, ayant l'œil gay & rianr, la veûë droite, les dents saines & blanches, sans en avoir aucune gastée ni pourrie, de peur que sa bouche ne soit de mauvaise odeur ; son ton de voix doit estre agreable, afin de réjouïr l'enfant ; elle doit aussi parler d'une prononciation bien nette & franche, afin de ne luy donner aucun mauvais accent. On doit bien prendre garde qu'elle ne sente point mauvais, comme font ordinairement celles qui sont rousses, & parfois mesme quelques-unes qui sont tres-noires de poil & fort blanches de peau ; car leur lait est chaud, âcre, & puant, comme aussi de tres-méchant goust ; elle n'aura point l'haleine forte, comme celle qui a le nez punais, ou quelques dents gastées, ainsi que nous avons dir ; parce que la nourrice qui baise continuellement l'enfant, luy infecteroit les poulmons, en luy faisant souvent respirer son haleine corrompuë ; elle doit avoir les mammelles assez amples, pour y pouvoir contenir & cuire une suffisante quantité de lait, sans estre toutefois grosses avec excés ; elles doivent estre entieres, & sans cicatrices provenant de quelques apostémes qu'elle y auroit eûs ; il faut qu'elles soient mediocrement fermes & charnuës, & non trop mollasses & pendantes, afin que leur chaleur naturelle en soit plus forte. La poitrine de la nourrice doit estre large, à cause qu'estant ainsi, le lait a plus d'espace pour estre bien preparé & digeré, & que la poitrine large témoigne abondance de chaleur vitale ; pour ce qui est des bouts

des mamelles, elles les doit avoir bien-faits, c'est-à-dire point trop gros, ni durs, ni calleux, ni trop enfoncez; mais qu'ils soient un peu élevez, & de grosseur & fermeté mediocre, bien perforez de plusieurs petits trous, pour estre de facile trait, afin que l'enfant n'ait pas trop de peine pour en faire sortir le lait, en les suçcant & les pressant avec sa bouche.

Si la nourrice a toutes les bonnes qualitez que nous venons de reciter,en ce qui concerne toutes les parties de son corps,il y a tout sujet de préjuger que son lait doit estre bien conditionné; ce qu'on connoistra premierement à sa quantité, qui doit estre telle qu'elle puisse suffire pour la nourriture de l'enfant; elle n'en doit pas aussi avoir par excés, de peur que ne pouvant pas tout tirer, il ne vienne à se grumeler, ou à se corrompre aux mammelles y sejournant trop long-temps; mais toutefois il vaut mieux qu'elle en ait plus que moins; car elle pourra bien faire tetter le surplus à un autre enfant: il doit estre de substance & consistance mediocre, c'est-à-dire, ni trop aqueux, ni trop épais; on en jugera facilement, la nourrice en ayant fait rayer quelques gouttes sur la main, si en la panchant tant soit peu il s'écoule aussitost, c'est signe qu'il est trop aqueux, & qu'il n'est pas assez cuit; mais si les gouttes demeurent attachées sans couler par le panchement de la main, c'est indice qu'il est trop grossier, & trop visqueux: Le bon est celuy qui est entre deux consistances, lequel s'épanche tout doucement, à proportion qu'on incline la main, laissant la place d'où il s'écoule un peu teinte: Quant à sa couleur, la plus blanche est la meilleure, & il est d'autant plus mauvais qu'il en est éloigné; il doit estre d'une odeur douce & agreable; car c'est un témoignage de sa bonne temperature; le contraire se reconnoist aux rousses, qui ont leur lait d'une odeur aigre, puante, & mauvaise; & pour estre parfait en toutes bonnes qualitez, il doit estre de bon goust, c'est-à-dire, de saveur douce & succrée, sans aucune acrimonie, ni aucun goust étrange, & qu'il ne soit pas trop chaud.

Il ne faut pas aussi oublier une des principales & meilleures conditions de la nourrice, qui consiste aux bonnes mœurs, c'est pourquoy elle sera vigilante & soigneuse à nettoyer l'enfant aussitost qu'il en aura besoin; elle sera sage & prudente, & ne sera point sujette à la colere, ni querelleuse; tant de peur de donner dans ces commencemens de mauvaises impressions à l'enfant, que parce que cette passion échauffe extrordinairement le lait; elle ne sera point mélancolique, mais joyeuse & gaillarde, riant souvent & moderément,

derément, afin de le divertir; elle ſera ſobre, nullement ſujette au vin, & encore moins à l'excés de Venus; mais elle pourra uſer avec mediocrité du premier,& ne s'abſtiendra pas tout-à-fait du ſecond, ſi ſon naturel le requiert, pourveû que ce ſoit avec ſon mari; laquelle permiſſion luy eſt volontiers octroyée par *Joubert*, au chapitre ſeptiéme du cinquiéme livre de ſes Erreurs populaires, fondé ſur l'experience de toutes les pauvres femmes, qui ne laiſſent pas de bien élever leurs enfans, encore qu'elles couchent journellement avec leur mari, & ſur la ſienne propre, alleguant que ſa femme avoit fort bien nourri tous ſes enfans, quoy qu'il n'ait pas laiſſé pour cela de coucher toûjours avec elle, & de luy faire l'amour (à ce qu'il dit) comme un bon & fidelle mari: Car en effet la ſemence trop long-temps retenuë (principalement aux femmes qui avoient coûtume d'uſer ordinairement du coït) s'échauffant trop faute d'évacuation, leur cauſe une telle demangeaiſon, & une ſi grande envie de s'en décharger, que s'en abſtenant par force, elle ne manqueroit pas de ſe corrompre dans ſes vaiſſeaux; aprés quoy elle cauſeroit une grande agitation tant des humeurs du corps, que des paſſions de l'ame; d'autant qu'il n'y a point (comme chacun ſçait) de plus violente, ni de pire rage que celle de l'amour. C'eſt pourquoy il n'y aura aucun danger que la nourrice uſe moderément du coït avec ſon mari, & que ce ſoit ſeulement pour décharger & vider la trop grande plénitude, & non pour autre cauſe; quoy faiſant, elle obſervera ſeulement de ne pas donner à tetter à l'enfant incontinent aprés cét exercice; mais elle attendra au moins une ou deux heures, afin de laiſſer repoſer pendant ce temps, toutes les humeurs de ſon corps, qui ont eſté agitées & échauffées par cette action.

Si la nourrice a toutes, ou la plus grande partie des conditions que nous venons de ſpecifier, tant à l'égard de ſa perſonne, qu'en ce qui concerne ſes mœurs, & qu'elle ſe maintienne en cét état, par un regime de vivre accommodé au temperament de l'enfant, & qui ne ſoit pas contraire au ſien, il y a pour lors tout ſujet d'eſperer qu'elle eſt capable de faire une tres-bonne nourriture, & d'élever en parfaite ſanté le fils d'un Prince.

Enfin, mon cher Lecteur, je crois maintenant m'eſtre acquité de mon devoir envers le public, en vous communiquant les connoiſſances que Dieu m'a fait la grace de me donner touchant les maladies des femmes groſſes & accouchées. Je le prie, luy qui eſt l'unique ſource de toute ſcience, qu'il vous vueille enſeigner

XXx

les veritables moyens pour les bien ſecourir, & leurs enfans en ces rencontres, vous faiſant encore mieux concevoir les choſes que je ne vous les ay exprimées, & que le tout ſoit à jamais pour ſa plus grande gloire.

.... Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti; ſi non, his utere mecum.

AVERTISSEMENT.

EN *reliſant avec attention les Ouvrages que j'ay donnez au public, qui ſont ce preſent Livre, & celuy de mes Obſervations, j'ay jugé à propos d'en extraire moy-meſme les plus conſiderables preceptes, dont j'ay compoſé les Aphoriſmes ſuivans, pour former plus facilement une vraye idée de l'Art des accouchemens à tous ceux qui voudront le pratiquer, & qui auront deſſein de s'employer particulierement à la gueriſon des maladies des femmes.*





APHORISMES, TOUCHANT LA GROSSESSE, L'ACCOUCHEMENT, LES MALADIES, & autres diſpoſitions des Femmes.

Maladies des Femmes.

1. L'INTELLIGENCE de ces Aphoriſmes rendant l'Art des accouchemens moins long, l'experience moins perilleuſe, le jugement moins difficile, fera que la curation des maladies des femmes en ſera d'autant plus facile.

2. Pour bien connoiſtre les maladies des femmes, & y bien remedier, il faut avoir une parfaite connoiſſance de la Matrice & de toutes les parties qui en dépendent.

3. Le dereglement des fonctions de la Matrice eſt cauſe de la plus grande partie des maladies des femmes.

4. La condition des femmes eſt tres-malheureuſe; puis qu'elles ſont ſujettes non-ſeulement à toutes les indiſpoſitions des hommes, mais encore à une infinité d'autres dont les hommes ſont exempts.

5. La curation des maladies des femmes differe beaucoup de la curation de celles des hommes.

6. Comme la curation des maladies des femmes differe grandement de la curation de celles des hommes, le traitement des infirmitez des femmes groſſes ne differe pas moins de celuy qui peut convenir aux maladies des femmes qui ne ſont pas groſſes.

7. Les maladies des femmes ſont bien plus dangereuſes dans le temps de la groſſeſſe; parce qu'on ne peut pas pour lors leur faire tous les remedes qui leur pourroient convenir en d'autre temps.

8. Si la femme groſſe a une maladie qui demande quelque opération de chirurgie de haut appareil, comme celle qui convient à la pierre en la veſſie, à la fiſtule à l'*anus*, ou autre, il faut autant qu'on le peut, differer cette opération juſques aprés ſon accouchement.

9. Les femmes ſouffrent ordinairement tant d'incommoditez durant tout le

temps de la grossesse, qu'on l'appelle vulgairement avec raison, une maladie de neuf mois.

10. Les femmes sont le plus souvent malades quand elles sont grosses, à cause de la suppression de leurs menstruës; mais au contraire la pluspart des autres animaux qui n'ont point de menstruës paroissent presque toûjours en bonne santé durant qu'ils portent leurs petits au ventre.

11. Dans toutes les maladies des femmes grosses on doit empescher autant qu'il est possible, qu'elles n'accouchent durant que la nature est trop occupée par la grandeur de la maladie, pour pouvoir bien regir l'évacuation des vidanges qui doit suivre l'accouchement.

12. Les femmes qui avortent ou accouchent dans le temps qu'elles ont une fiévre continuë sont en tres-grand danger de la vie, & principalement celles dont la fiévre est accompagnée de fluxion sur la poitrine.

13. Le *Quinquina* se peut donner aussi seûrement aux femmes grosses, pour la guerison de la fievre, qu'à d'autres personnes.

14. Les femmes sont ordinairement soulagées par l'accouchement, des incommoditez & des maladies que la grossesse leur avoit causées; mais leurs autres indispositions qui n'ont aucun rapport à la grossesse, ont coûtume d'augmenter aprés l'accouchement, quand il arrive dans un estat maladif.

15. L'on voit quelquefois des femmes tres-valetudinaires & infirmes faire des enfans assez sains; parce que l'enfant a en soy un principe de vie particulier, qui purifie souvent la mauvaise nourriture qu'il reçoit de la mere, comme nous voyons que la greffe rectifie & adoucit l'austerité de la séve de l'arbre sauvage sur lequel elle est entée.

Dispositions differentes de la Matrice.

16. Comme la Matrice doit servir d'égout à toute l'habitude du corps de la femme, il ne faut jamais user d'injections astringentes en cette partie, si une excessive perte de sang n'y oblige.

17. Les femmes qui n'ont pas encore eû d'enfans, ont toûjours l'orifice interne de la Matrice assez petit, & d'une rondeur égale; mais celles qui en ont eû, l'ont ordinairement plus gros & plus inegal que les autres.

18. L'orifice interne de la Matrice est toûjours d'une substance beaucoup plus molle dans le temps de la grossesse qu'en tout autre.

19. L'ouverture de l'orifice interne de la Matrice d'une femme grosse n'est pas toûjours un signe asseûré qu'elle soit en travail; car on en voit quelquefois à qui cét orifice est ouvert à y introduire le doigt, un mois devant que d'accoucher.

20. La Matrice de la femme n'a qu'une seule cavité, à la difference de celle de beaucoup d'autres animaux qui ont plusieurs cellules en cette partie.

21. La génération de l'enfant peut bien se faire vers un des coins de la Matrice, où aboutit le vaisseau deferent éjaculatoire appellé *Tuba*; mais il est impossible qu'elle se fasse dans ce vaisseau mesme.

22. Il y a des femmes qui rendent quelquefois des vents de la Matrice avec aussi

grand bruit que si c'estoit de l'*anus*; ce qui toutesfois ne leur cause aucune autre incommodité, que l'indecence de ce bruit extraordinaire.

23. Tous les vaisseaux de la Matrice sont beaucoup plus gros qu'à l'ordinaire, lors que les femmes ont leurs menstruës, ou qu'elles sont sur le point de les avoir; & ils deviennent encore d'autant plus gros en toutes les femmes grosses, que le terme de leur grossesse est avancé.

24. Plus la substance du corps de la Matrice se dilate dans le temps de la grossesse, plus elle devient mince & deliée, son épaisseur estant consumée en ce temps par sa grande extension.

25. La Matrice est si mince dans les derniers mois de la grossesse, qu'elle se creve quelquefois, ne pouvant souffrir la grande extension que la grosseur de l'enfant luy fait en ce temps.

Des Menstruës.

26. Les femmes ne sont ordinairement en bonne santé, que lors qu'elles sont bien reglées comme il faut & quand il faut dans l'évacuation de leurs menstruës: ainsi l'on peut dire que la Matrice est l'horloge de leur santé.

27. Quelque maladie qu'une jeune femme ait, lors que cette maladie est causée où accompagnée d'une suppression des menstruës, il faut la saigner du bras ou du pied, selon que les accidens le requierent, au moins une fois le mois, pour suppléer au defaut de cette évacuation naturelle.

28. Dans toutes les maladies des femmes qui ont suppression de leurs menstruës, la saignée leur est si utile, qu'elle convient mesme aux femmes hydropiques.

29. Les jeunes femmes ne deviennent presque jamais grosses devant que d'avoir eû au moins une fois leurs menstruës, & il est tres-rare que celles qui sont accouchées le redeviennent devant qu'elles ayent eû derechef cette évacuation menstruelle ensuite de leur couche.

30. Les excrétions sanglantes de la Matrice ne doivent pas estre qualifiées du nom de menstruës aprés l'âge de cinquante-huit ou soixante ans; car ces sortes d'excrétions sont pour lors symptomatiques, & tres-souvent signes avantcoureurs d'ulcere carcinomateux & de la mort qui les suit.

31. Les femmes qui ont leur évacuation menstruelle moins de trois jours, ou plus de six, ne se portent pas ordinairement si bien que les autres.

32. On voit mourir beaucoup plus de femmes depuis l'âge de quarante-cinq ans jusques à cinquante ans, ou environ, qu'en aucun autre âge de leur vie; à cause que la nature commence pour lors d'estre privée de l'évacuation menstruëlle qui leur estoit salutaire.

33. Le sang menstruël des femmes bien saines ne differe presque pas en couleur, en consistance, & en autre qualité, de celuy qui reste dans les vaisseaux.

34. La simple suppression des menstruës cause quelquefois aux filles vierges des dégousts, des nausées & des vomissemens, comme il en arrive ordinairement aux femmes grosses.

35. On peut bien voir quelques femmes avoir dans la suppression de leurs men-

struës quelques simples serositez qui sortent de leurs mammelles; mais non pas du veritable lait, si elles ne sont point grosses, & qu'elles n'ayent jamais eû d'enfans.

36. Le temps qui precede l'évacuation des menstruës, ni celuy auquel elles fluënt n'est point propre à purger les femmes; c'est pourquoy il faut toûjours attendre autant qu'on le peut, que cette évacuation soit finie, pour purger celles qui en ont besoin.

37. Le flux menstruël que l'on voit quelquefois paroistre en certaines femmes dans les premiers mois de leur grossesse, vient dans le temps ordinaire, sans aucun accident; mais les pertes de sang viennent dans un temps extraordinaire, & sont toûjours accompagnées de quelques accidens, qui sont d'autant plus à craindre, que ces pertes de sang sont grandes.

38. Les femmes qui avant que de devenir grosses estoient valétudinaires, à cause de la petite évacuation de leurs menstruës, se portent mieux ordinairement aprés estre accouchées; parce que les vaisseaux qui servent à cette évacuation menstruelle en sont rendus plus libres.

39. On voit beaucoup de femmes incommodées de rhumatismes, quand elles ont quelque dereglement ou suppression de leurs menstruës; mais il est tres-rare d'en voir qui ayent la goutte.

40. La premiere évacuation des menstruës qui arrive aux femmes accouchées quelques mois aprés leur accouchement, est presque toûjours beaucoup plus abondante qu'à l'ordinaire : elle est néanmoins sans aucun danger.

41. Les filles de treize ou quatorze ans qui sont valetudinaires, & qui n'ont pas encore eû aucune évacuation menstruëlle, ne commencent à se bien porter, qu'aprés que cette évacuation leur est arrivée avec l'âge.

42. Lors que les femmes sont dans le temps de l'évacuation de leurs menstruës, & dans tout celuy des vidanges de leurs couches, elles doivent s'abstenir d'aller en toutes voitures secouantes, pour éviter que cette évacuation ne soit excessive, & que la Matrice qui est en fluxion n'en soit blessée.

Pertes de sang dans le temps de la grossesse.

43. Les femmes à qui on voit paroistre quelque évacuation de sang par la Matrice durant les premiers mois de leur grossesse, doivent se faire saigner du bras, se tenir de repos, & s'abstenir entierement du coït, si elles veulent conserver leur grossesse.

44. Les grandes & excessives pertes de sang qui arrivent quelquefois à la femme grosse, viennent presque toûjours du détachement entier ou en partie de l'arrierefaix d'avec la Matrice; & ces sortes de pertes de sang ne cessent jamais entierement que la femme ne soit accouchée.

45. Le cordon de l'umbilic qui est naturellement trop court, ou qui par accident est embarrassé autour de quelque partie de l'enfant au ventre de la mere, est souvent cause que l'enfant ne pouvant se remuër librement sans tirailler ce cordon, dont il est bridé, fait détacher prematurément l'arrie-

refaix d'avec la Matrice, & cause en mesme temps une grande perte de sang.

46. Les pertes de sang qui arrivent aux femmes grosses sont toûjours d'autant plus dangereuses que le terme de la grossesse est plus avancé.

47. Les pertes de sang qui sont accompagnées de frequentes syncopes sont tres-souvent mortelles aux femmes grosses & à leur enfant.

48. Les pertes de sang qui arrivent aux femmes dans les deux ou trois premiers mois de leur grossesse, ne sont presque jamais mortelles quelques abondantes qu'elles soient; mais celles qui leur arrivent dans les deux derniers mois, leur sont tres-souvent funestes & à leur enfant.

49. Entre les femmes grosses qui ont une excessive perte de sang qui oblige d'accelerer leur accouchement, celles dont l'orifice interne de la Matrice est fort épais & dur, sont beaucoup plus en danger de mourir que celles qui ont ce mesme orifice mince & mollet.

50. Les grandes pertes de sang qui sont accompagnées de convulsion sont presque toûjours mortelles aux femmes grosses.

51. La saignée du bras est utile aux femmes grosses, pour les preserver de pertes de sang, quand elles y sont sujettes; elle convient aussi à celles qui en ont de petites ou médiocres; mais on ne la doit point pratiquer pour les pertes excessives.

52. L'arrierefaix qui se presente devant l'enfant au passage, cause toûjours une excessive perte de sang à la mere, & tres-souvent la mort, aussi-bien qu'à son enfant, si on n'y remedie au plûtost par l'accouchement.

53. De quelque temps qu'une femme soit grosse, quand elle a une perte de sang si excessive qu'elle en tombe en de frequentes syncopes, l'accouchement est le plus salutaire remede qu'on luy puisse donner & à son enfant, s'il est encore vivant.

54. Dans les pertes de sang des femmes qui sont en travail, il faut toûjours rompre les membranes des eaux de l'enfant le plûtost qu'on le peut faire, afin de luy donner lieu de s'avancer au passage, sans pousser ces membranes, qui estant agitées par l'impulsion des douleurs, augmenteroient encore la perte de sang, en augmentant le détachement de l'arrierefaix où elles tiennent, qui l'avoit causée.

55. Quoyque l'accouchement soit le plus salutaire remede qu'on puisse donner aux femmes grosses qui ont une excessive perte de sang, il leur est souvent inutile, si l'on differe trop long temps à leur donner ce secours.

56. Quand il arrive une perte de sang à une femme grosse, si le sang vient du fond de la Matrice, il est toûjours suivi de l'avortement: mais lors qu'il ne s'écoule que du col de la Matrice, l'on peut encore esperer la conservation de la grossesse: l'une & l'autre disposition se connoissent par l'ouverture ou par la closture de la Matrice.

57. Les frequentes foiblesses, le tintement des oreilles, la veuë ébloüie & égarée sont tous signes presque certains de mort, quand ils procedent d'une grande perte de sang en une femme grosse de six mois & audessus, & principalement si cette perte de sang a esté causée par quelque blessure.

Pertes de sang aprés l'accouchement.

58. Les femmes qui accouchent de gros enfans, sont fort sujettes à de grandes pertes de sang aussitost qu'elles sont accouchées ; parce que les gros enfans ont ordinairement de gros arrierefaix, dont les vaisseaux sont fort amples, ausquels ceux de la Matrice sont toûjours proportionnez.

59. Les femmes qui sont sujettes à de grandes pertes de sang aprés leur accouchement, doivent estre saignées du bras deux ou trois fois durant le cours de leur grossesse, & mesme encore une fois dés qu'elles commencent d'estre en travail.

60. Les femmes qui ont eû une tres-grande perte de sang dans leur accouchement, sont ensuite sujettes à estre incommodées durant plusieurs jours d'un tres-grand mal de teste avec fiévre, qui procede d'une espece de fermentation qui se fait au sang nouvellement engendré, semblable à celle qui se fait au vin nouveau ; & elles restent long-temps avec les pâles couleurs & les jambes enflées.

61. Les femmes qui ont eû une perte de sang excessive dans leur accouchement doivent s'abstenir du coït durant trois mois, & se tenir de repos au lit, lors que la premiere évacuation de leurs menstruës se fera.

Sterilité des femmes.

62. Les femmes qui ont la Matrice intemperée, soit en excés de chaleur & secheresse, soit en froideur & humidité, sont ordinairement steriles.

63. Les femmes steriles sont pour l'ordinaire bien plus valetudinaires que les autres.

64. La sterilité vient le plus souvent du defaut personnel qui se rencontre dans les femmes ; car on voit ordinairement plus de trente femmes steriles pour un homme impuissant.

65. Les femmes steriles ont ordinairement l'orifice interne de leur Matrice plus petit & plus gresle que les autres.

66. Il y a certaines femmes qui ne sont steriles que pour un temps seulement, & qui changeant de temperament avec l'âge, deviennent enfin fécondes.

67. La génération d'un faux germe en une femme qui avoit esté auparavant sterile, est pour l'ordinaire un signe avancoureur de fecondité pour l'avenir.

68. Le bain d'eau tiede & l'usage des eaux minerales ensuite, sont tres-convenables aux femmes steriles, pour débarasser & lever les obstructions de la Marrice qui peuvent causer leur sterilité.

69. Outre que les filles qui naissent imperforées de la Matrice, sont steriles tant que cette mauvaise disposition subsiste, elles mourroient indubitablement dans la suite, si on ne leur faisoit une ouverture à la vulve, capable de servir à l'évacuation de leurs menstruës dans le temps.

70. Les femmes qui cessent durant deux ou trois ans d'estre fécondes, comme elles

elles estoient auparavant, & acquerent un embonpoint extraordinaire, deviennent assez souvent aprés cela entierement steriles.

71. Certaines femmes qui par la contrarieté de leur temperament avoient paru estre steriles avec des hommes qui n'estoient pas impuissans, deviennent fécondes avec d'autres hommes, dont le temperament a plus de conformité avec le leur.

72. Les femmes qui ont l'évacuation menstruelle en tres-petite quantité, conçoivent difficilement; mais celles qui sont entierement privées de cette évacuation, sont tout-à-fait steriles.

73. La naissance du premier enfant d'une femme qui avoit esté sterile durant un long-temps, luy donne souvent dans la suite plus de disposition à faire d'autres enfans qu'elle n'avoit auparavant, à cause que les vaisseaux qui servent à l'évacuation des mois estant devenus plus amples dans la grossesse, restent plus libres aprés l'accouchement.

Conception de l'enfant.

74. Les femmes conçoivent plus facilement dans les cinq ou six premiers jours qui suivent l'évacuation de leurs menstruës qu'en tout autre temps.

75. La conception se fait toûjours dans le mesme moment de la reception & retention des semences prolifiques dans la Matrice bien disposée.

76. La conception se fait quelquefois sans aucune introduction du membre viril, par la seule éjaculation de la semence au droit de l'ouverture de la Matrice, comme l'ont assez prouvé les exemples de plusieurs femmes, qui n'estant perforées que d'un simple petit trou n'ont pas laissé de concevoir.

77. Si la forte imagination d'une femme grosse peut imprimer quelque tache sur le corps de l'enfant, comme on le croit, ce n'est que durant les premiers jours de la conception; car lors que l'enfant est tout-à-fait formé, & un peu fortifié, l'imagination ne luy peut plus changer sa premiere figure.

78. Tout le corps du *fœtus* est formé dés le premier jour de sa conception, & n'est pas pour lors plus gros qu'un petit grain millet, tout le reste du temps de la grossesse ne servant seulement qu'à luy donner l'accroissement necessaire, & à le fortifier.

Proportions differentes de l'enfant.

79. Un enfant qui naist à neuf mois complets, & qui est d'une bonne proportion, pese ordinairement environ onze ou douze livres de seize onces chaque livre; celuy de huit mois n'en pese que sept ou huit; celuy de sept mois que quatre ou environ; & le *fœtus* de trois mois ne pese au plus que trois onces, celuy d'un mois environ une demy drachme, & celuy de dix jours un demy grain; de sorte qu'on peut facilement connoistre par cette demonstration, que le *fœtus* dans le premier jour de sa conception, n'est pas plus gros qu'un petit grain de millet.

Des semences de l'homme & de la femme.

80. Il y a dans la semence des hommes & dans celle des femmes un principe materiel également capable d'engendrer des enfans de l'un & de l'autre sexe.

81. La moindre goutte de la semence contient en elle l'idée & la forme de toutes les parties du corps.

82. Le sexe de l'enfant est determiné dés le premier jour de sa conception suivant la diversité des qualitez materielles des deux semences.

Differens temps de la grossesse.

83. Quelques femmes grosses sentent leur enfant se mouvoir dés le premier mois accompli ; beaucoup d'autres ne le sentent pas devant six semaines ou deux mois ; mais la plusspart le sentent à trois mois ou environ ; quelques-unes toutefois ne le sentent bien manifestement qu'à quatre mois.

84. La diversité du sexe de l'enfant ne contribuë point à son plus prompt ou tardif mouvement dans le temps de la grossesse.

85. Beaucoup de femmes ayant ignoré leur grossesse dans le commencement, à cause de quelque évacuation menstruelle dans les deux premiers mois, croyent ensuite accoucher à huit mois, ou à sept mois seulement, quoy-qu'elles soient pour lors effectivement grosses de neuf mois entiers.

86. Les femmes portent le plus ordinairement leur enfant dans le ventre neuf mois entiers ; quelques-unes le portent mesme encore plusieurs jours pardelà ce terme ; mais on n'en voit point qui passent entierement le dixiéme mois.

87. Les enfans qui naissent aprés le terme de neuf mois entierement accompli sont toûjours plus gros qu'à l'ordinaire.

88. Les enfans qui naissent sont toûjours d'autant plus gros & robustes, & d'autant plus viables par consequent, qu'ils approchent du terme le plus parfait, qui est la fin du neuviéme mois de la grossesse de leur mere.

Enfant né à sept mois.

89. Il est si rare de voir vivre un enfant dans la suite qui est véritablement né à sept mois, que de mille à peine s'en rencontre-t-il un seul qui échappe.

Enfant né à huit mois.

90. Plus de la moitié des enfans nez à huit mois complets vivent dans la suite, si on leur donne une bonne nourrice qui en ait bien du soin.

Cause du sexe de l'enfant.

91. Ce n'est pas la bonne ou la mauvaise santé du pere & de la mere qui déter-

mine le ſexe de l'enfant qui en eſt engendré; car on voit tous les jours des hommes & des femmes de complexion tres-delicate & infirme faire des garçons, & d'autres au contraire qui ſe portent tres-bien, qui ne font que des filles.

92. Comme on voit des femmes groſſes porter leurs enfans maſles au coſté droit, on en voit d'autres auſſi qui y portent leurs filles; de ſorte que le coſté droit ni le coſté gauche de la Matrice ne contribuënt en rien à déterminer le ſexe de l'enfant, qui ne dépend que de la diſpoſition particuliere des ſemences.

93. Si l'influence des differens aſpects de la Lune contribuoit à déterminer le ſexe de l'enfant lors de ſa conceprion, comme quelques-uns le croyent, on ne verroit pas tous les jours naiſtre des jumeaux de different ſexe qui ont eſté conceûs dans le meſme temps.

94. La naiſſance des jumeaux de different ſexe fait bien connoiſtre qu'on ne peut pas prédire certainement de quel ſexe eſt l'enfant qui eſt au ventre de la mere.

95. Les femmes qui ont déja eû pluſieurs enfans peuvent mieux que tout autre conjecturer de quel ſexe eſt l'enfant dont elles ſont groſſes, en conferant les diſpoſitions où elles ſe trouvent avec celles de leurs precedentes groſſeſſes.

Signes qui dénotent qu'une femme eſt groſſe de pluſieurs enfans.

96. Les femmes qui ſont groſſes de pluſieurs enfans ſont beaucoup plus incommodées durant rout tout le temps de leur groſſeſſe, & accouchent ordinairement au moins quinze jours ou trois ſemaines devant la fin du neuviéme mois, & elles ont preſque toûjours les jambes enflées juſques aux cuiſſes dans les derniers mois, & ont meſme auſſi quelquefois les deux levres de la vulve toutes tumefiées.

Signes qui diſtinguent la fauſſe groſſeſſe de la vraye.

97. Les femmes qui ont une fauſſe groſſeſſe ont ordinairement le ventre également tendu de tous coſtez; mais celles qui ſont groſſes d'enfant l'ont toûjours plus éminent vers le devanr.

98. Dans les ſoupçons douteux de groſſeſſe avancée de quatre ou cinq mois, ou plus, ſi l'on trouve que le nombril de la femme ſoit enfoncé, & l'orifice de ſa Matrice petit & dur, on peut eſtre aſſeûré qu'elle n'eſt pas groſſe d'enfant.

99. Les faux ſoupçons de groſſeſſe arrivent ordinairement aux femmes qui ne ſont pas bien reglées dans l'évacuation de leurs menſtruës; mais principalement aux femmes de trente-cinq ou quarante ans ou environ.

100. La relation que la femme fait des incommoditez qu'elle reſſent, ſi elle eſt fidelle, peut beaucoup contribuër à faire connoiſtre ſa groſſeſſe; mais il ne faut pas toûjours s'y fier; car beaucoup de femmes ſont ſujettes à ſe tromper elles-meſmes, ou à tromper les aurres; & quelques-

unes croyent eſtre groſſes, quoy-qu'elles ne le ſoient pas, & d'autres le ſont & ne le croyent pas.

Superfétation.

101. La ſuperfetation ne peut pas ſe faire durant les ſix premiers jours de la conception ; car il ſe feroit pour lors une confuſion de la ſeconde ſemence avec la premiere receüë, qui n'eſt pas encore munie d'une membrane aſſez forte pour l'en pouvoir preſerver.
102. Si la ſuperfetation eſtoit poſſible, elle ne le ſeroit que depuis le ſeptiéme jour de la conception juſques au trentiéme tout au plus.

De la Mole & du faux-germe.

103. Dans la vraye groſſeſſe l'enfant a de ſoy un mouvement de totalité & de partialité ; mais dans la fauſſe groſſeſſe la Mole n'a qu'un ſimple mouvement de decidence, ou par accident celuy d'un certain treſſaillement convulſif, qui arrive quelquefois à la Matrice qui en eſt irritée.
104. La Mole n'eſt proprement qu'un gros faux-germe, qui eſtant reſté dans la Matrice aprés le temps auquel la nature a coûtume d'expulſer ces ſortes de corps étranges, y a pris un plus grand accroiſſement.
105. Les femmes n'engendrent jamais de Moles ni de faux-germes ſi elles n'ont uſé du coït.
106. La Mole ne s'engendre que dans la Matrice de la femme, & ne ſe rencontre jamais ou tres-rarement dans celle des autres animaux, qui n'uſent ordinairement du coït qu'en certain temps, lors que la nature les a diſpoſez à une veritable conception.
107. La Mole n'a point d'arrierefaix ni de cordon qui luy ſoit attaché, comme l'enfant a toûjours ; elle eſt ordinairement elle-meſme, auſſi-bien que le faux germe, une eſpece d'arrierefaix de *fœtus* avorté dés les premiers jours de la conception.
108. Comme les véritables Moles ne ſont que de gros faux-germes, tous ces ſortes de corps étranges ne reſtent jamais dans la Matrice aprés le terme de l'accouchement paſſé.
109. Il eſt tres-rare que les ſimples faux-germes demeurent plus de trois mois dans la Matrice ſans en eſtre expulſez.

Regime des femmes groſſes.

110. Si les alimens quoy-que moins bons, dont les femmes groſſes uſent avec appetit, ſont d'un commun uſage à la nourriture, ils ſont preferables aux autres meilleurs dont elles n'uſeroient qu'avec répugnance.
111. La boiſſon trop froide, comme celle qui eſt à la glace, cauſe une ſi grande colique à la femme groſſe, que l'avortement en peut eſtre excité.
112. Les femmes groſſes qui ſont incommodées d'aigreurs d'eſtomac doivent s'abſtenir de toutes ſortes d'acides, & de manger des fruits crus, de

la salade, du sucre, & mesme de boire du vin; car le vin fait aigrir ces sortes d'alimens dans l'estomac, & y contracte aussi réciproquement la mesme aigreur.

113. La femme qui est sujette à des avortemens doit aussi-tost qu'elle s'apperçoit d'avoir conceû, s'abstenir entierement du coït, si elle veut conserver sa grossesse.

114. La femme doit se tenir plus de repos qu'à l'ordinaire vers le dernier mois de sa grossesse, parce que c'est environ ce temps-là que l'enfant a coûtume de se tourner pour prendre la situation naturelle; de sorte que si la femme vient à faire pour lors quelque exercice extraordinaire, l'enfant au lieu de se tourner en droite ligne, se tourne de travers.

115. Comme il est tres-constant que de dix fausses couches ou avortemens qui arrivent aux femmes, il y en a neuf qui leur arrivent avant la fin du troisiéme mois de leur grossesse, il est plus utile de les saigner par précaution dans les deux premiers mois, que d'attendre comme l'on fait ordinairement qu'elles soient grosses de quatre mois & demy.

116. Si l'on veut purger plus seûrement une femme grosse qui en a besoin, il faut la saigner du bras quelques jours auparavant.

117. Les femmes grosses qui ont quelque long voyage à faire, doivent se faire saigner une fois du bras quelques jours avant que de se mettre en chemin, afin de se mieux preserver d'estre blessées par l'agitation qu'elles peuvent recevoir dans leur voyage.

118. Il ne faut pas ouvrir les varices des jambes aux femmes grosses pour en tirer du sang; car cette évacuation feroit pour lors le mesme effet que la saignée du pied, qui ne doit point estre pratiquée dans le temps de la grossesse.

119. Il faut saigner du bras les femmes grosses qui ont des hémorrhoïdes douloureuses, à quelque terme qu'elles soient de leur grossesse.

120. La violente & frequente toux des femmes grosses peut facilement leur causer de grandes pertes de sang, & l'avortement dans la suite.

121. La grossesse & l'action du coït sont toûjours tres-contraires aux femmes qui sont sujettes à cracher du sang.

122. La saignée du bras, le lait, la boisson tiede, le parler peu, la liberté du ventre & l'abstinence du coït conviennent fort aux femmes grosses qui sont travaillées d'une violente toux, & principalement à celles qui crachent du sang.

123. Il ne faut jamais purger les femmes grosses ni autres qui ont un crachement de sang, ou la toux & la poitrine échauffée, ni celles qui ont la Matrice en fluxion.

Flux de ventre de la femme grosse.

124. Le flux de ventre provoque souvent l'avortement aux femmes grosses, & principalement s'il est dysenterique.

125. Le flux dysenterique qui fait avorter une femme, & qui luy continuë

plus de quatre jours aprés son avortement, luy est ordinairement funeste.

Descente de Matrice.

126. On ne doit point faire promener ni tenir debout les femmes en travail qui estoient sujettes avant leur grossesse, à une descente de Matrice, & il est plus seur de les accoucher estant couchées au lit, que situées dans une chaise.

127. La descente & la chute de la Matrice peuvent bien arriver en tout temps, à toutes sortes de femmes, & quelquefois mesme aux filles; mais il n'arrive jamais de renversement entier de cette partie qu'immediatement aprés l'accouchement.

128. La plus frequente cause des descentes & chûtes de Matrice est celle qui vient des violens accouchemens.

129. Le renversement entier du fond de la Matrice qui ne peut pas estre réduit, s'il ne fait pas mourir la femme dés le premier jour que cét accident luy arrive, il luy est toûjours funeste dans la suite par une perte de sang continuelle.

130. La femme qui a une descente de Matrice ne doit point comprimer son ventre avec aucun bandage, ni porter ni lever aucun pesant fardeau, & doit s'assujetir à porter un pessaire lors que sa descente est inveterée.

131. Si le pessaire est bien fait, la femme qui le porte actuellement ne laisse pas de pouvoir bien concevoir, la semence estant receuë dans la Matrice à travers le trou du pessaire.

Hydropisie de Matrice.

132. Les eaux qui s'engendrent quelquefois dans la Matrice ne sont jamais envelopées d'aucune membrane si la femme n'a point usé du coït.

Hydropisie du ventre.

133. L'hydropisie du ventre qui a precedé de long-temps la grossesse d'une femme s'augmente encore souvent aprés qu'elle est accouchée.

134. L'hydropisie du ventre vient ordinairement aux femmes par la privation ou entiere cessation, ou à tout le moins par une grande diminution de leurs menstruës.

De l'avortement.

135. Si avec de grandes douleurs de reins on voit sortir de la Matrice dans le temps de la grossesse quelques excrétions qui n'avoient pas coutume de paroistre, la femme est pour lors en grand danger d'avorter, & principalement si ces excrétions sont teintes de sang.

136. Il est impossible qu'une femme ayant avorté d'un des enfans qu'elle auroit conceûs, puisse conserver l'autre jusques à terme.

137. La femme qui avorte est en bien plus grand danger que la femme qui accouche à terme.

138. L'avortement est toûjouts funeste à l'enfant, ou dans le temps mesme de l'avortement, ou peu de temps ensuite.

139. Les avortemens sont presque toûjours accompagnez d'une gtande perte de sang.

140. Les femmes nouvellement mariées sont sujettes aux avortemens, à cause de la violente émotion que les trop ardens & frequens coïts leur causent.

141. Il arrive dix fois plus d'avortemens dans les deux ou trois ptemiets mois de la grosse, que dans tous les autres.

142. Il y a des femmes qui comme elles conçoivent facilement, aussi avortent-elles aisément sans aucune cause manifeste.

143. La trop grande abondance de sang noyant assez souvent en certaines femmes leur conception recente la fait avorter.

144. Les violentes agitations de l'esprit causent souvent des avortemens aux femmes, comme font celles du corps, & principalement la subite peur & la colere.

145. L'ecoulement d'eaux teintes de sang de la Matrice d'une femme grosse qui n'est pas à terme, est un signe avantcoureur ordinaire de l'avortement.

146. La femme qui avorte est souvent plus difficilement delivrée de l'artierefaix, que celle qui accouche à terme.

147. Les femmes qui avortent ayant la petite verole meurent presque toutes peu de temps aprés.

148. Dans les avortemens audessous de quatre ou cinq mois, il ne faut pas beaucoup se mettre en peine de réduire en une bonne figure les enfans qui se presentent mal; car en quelque posture que ces avortons soient, la nature les expulse assez facilement à cause de leur petitesse.

149. Comme dans les avortemens qui se font dans les deux ou trois premiets mois de la grossesse, la Matrice ne s'ouvre qu'à proportion de la petitesse du *fœtus*, il arrive assez souvent, que l'arrierefaix dont le volume est beaucoup plus gtos, est retenu au dedans durant quelque temps.

150. La gtosseur des *fœtus* avortons morts ne correspond pas toûjouts au temps de la grossesse; car ils n'ont ordinairement, quand ils sont expulsez de la Matrice, que la grosseur qu'ils avoient lors que leur principe de vie a esté détruit.

151. Les femmes qui sont sujettes à de frequens avortemens, doivent avant que de se mettre en estat de concevoir, estre cinq ou six mois sans coucher avec leur mari, & s'abstenir entietement du coït, & se tenir en repos dés qu'elles se connoistront estre grosses.

152. Les arrierefaix scyrrheux sont souvent cause de l'avottement quand l'enfant devient un peu grand; parce que ces sortes d'arrierefaix ne peuvent pas fournit une suffisante ni convenable nourriture à l'enfant.

153. Les enfans avortons qui sont expulsez vivans n'ont pas ordinairement de voix durant la fin du troisiéme mois, leur poulmon n'ayant pas en-

core la force de pousser l'air avec assez d'impetuosité pour former aucun cry.

154. L'avortement que les femmes se procurent volontairement, les met en plus grand peril de la vie, que celuy qui leur arrive de soy-mesme sans l'exciter.

155. Il y a des femmes grosses si delicates & si foibles, qu'elles avortent pour le moindre faux pas qu'elles fassent, ou seulement pour lever trop les bras.

156. On voit beaucoup de femmes avoir des avortemens dans les premiers mois de leur grossesse par le seul effet de leur temperament trop sanguin.

157. Les avortemens sont toûjours d'autant plus dangereux que la cause qui les procure est violente, soit qu'ils soient causez par mauvais remedes pris interieurement, ou qu'ils viennent de quelque blessure exterieure.

Signe de l'enfant mort en la Matrice.

158. Les mammelles & le ventre de la femme grosse dont l'enfant est mort diminuënt au lieu d'augmenter de jour en jour.

159. Les excrétions fétides & cadavereuses de la Matrice ne sont pas toûjours un signe certain de la mort de l'enfant qui y est contenu; car ces excrétions peuvent estre telles par la seule corruption de quelque caillot de sang qui y aura sejourné trop long-temps.

160. La teste de l'enfant mort & corrompu estant devenuë mollasse, & n'ayant plus de fermeté, ne peut pas si bien faire le passage des épaules dans le temps de l'accouchement, que quand l'enfant est vivant.

161. L'enfant mort en la Matrice rend presque toûjours l'accouchement long & fascheux.

162. Les femmes qui accouchent d'enfans morts & corrompus, dans le temps qu'elles ont la fiévre continuë, meurent ordinairement peu de jours aprés leur accouchement.

163. L'enfant mort en la Matrice acquiert une corruption plus grande & plus fetide en deux ou trois jours aprés l'écoulement de ses eaux, qu'il ne fait en un mois, quand ses eaux n'en sont pas écoulées.

164. Quand la teste d'un enfant reste long-temps engagée au passage, sans que la partie qui s'y presente se tumefie, c'est ordinairement un signe qu'il est mort.

Maladie Venerienne de la femme grosse.

165. Les femmes grosses infectées de la Maladie Venerienne peuvent bien en estre traitées durant les cinq ou six premiers mois de la grossesse; mais il vaut mieux differer d'en traiter les autres, jusques à ce qu'elles soient accouchées.

166. Les ulceres veneriens qui ne sont qu'aux lévres externes de la vulve peuvent bien estre gueris par la salivation; mais ceux qui sont au propre corps de la Matrice, ou à son orifice interne, sont toûjours incurables.

167. Les

167. Les enfans qui naissent infectez de la maladie venerienne que leur mere leur avoit communiquée, perissent presque tous peu de temps aprés qu'ils sont nez.

Situations differentes de l'enfant.

168. La situation naturelle de l'enfant au ventre de la mere, tant aux garçons qu'aux filles, est d'avoir la teste en haut regardant en devant, & les pieds en bas, dans les sept ou huit premiers mois de la grossesse; & tout au contraire la teste en bas regardant le derriere de la mere, & les pieds en haut, dans les derniers mois.

169. L'enfant tourne ordinairement sa teste en bas vers le neuviéme mois de la grossesse, & quelquefois mesme dés le huitiéme mois.

170. Lorsque l'enfant se tourne vers le dernier mois de sa grossesse, il excite souvent par ce mouvement extraordinaire de fausses douleurs, qui estant quelquefois suivies des vrayes, déterminent ainsi le travail prematurément.

171. La posture naturelle de l'enfant dans le temps de l'accouchement est de presenter la teste, ayant la face en dessous; toutes les autres postures sont mauvaises & contre nature, entre lesquelles celle des pieds est la moins mauvaise, celle du bras & de l'épaule sont les plus fascheuses, celle du cul tient le milieu, aussi-bien que celle des pieds & des mains ensemble.

Des eaux de l'enfant.

172. Les eaux de l'enfant qui est au ventre de sa mere ne viennent point de son urine; car il ne la rend point par la verge, ni par l'ouraque, ni aucun autre excrément du ventre, durant tout le temps qu'il est en une disposition naturelle dans la Matrice.

Du Meconium.

173. L'enfant ne rent jamais le *Meconium* dans le ventre de sa mere, si ce n'est par extréme foiblesse, ou par trop grande compression de son ventre, quand il est en une mauvaise situation.

Ecoulement des eaux de l'enfant.

174. Une partie des eaux de l'enfant peut bien quelquefois s'écouler sans que la femme soit en travail; mais non pas toutes.

Membranes de l'enfant.

175. Les membranes de l'enfant ne sont que deux, sçavoir le *corion* & l'*amnios*, lesquelles sont tellement jointes & contiguës, qu'elles ne composent qu'une mesme envelope qui contient les eaux de l'enfant qui sont toutes d'une mesme nature.

176. Les enfans jumeaux ont toûjours chacun leurs membranes & leurs eaux particulieres, & ne sont jamais dans une mesme envelope, à moins qu'ils n'ayent leurs corps joints & adhérens l'un à l'autre, ce qui est tres-rare & monstreux.

177. Les membranes de l'enfant qui sont trop fortes, ou trop foibles, retardent l'accouchement; les fortes tardant trop à se rompre, empeschent l'enfant de s'avancer au passage, & les foibles se rompant prematurément, font que les eaux s'écoulant devant que la Matrice soit suffisamment dilatée, l'enfant y demeure à sec.

De l'Accouchement.

178. Les femmes audessus de quinze ans accouchent d'autant plus facilement qu'elles sont jeunes.

179. Lors que les eaux que vide une femme en travail, qui d'abord avoient esté simples & maigres, commencent à devenir glaireuses, elles accelerent pour lors l'accouchement.

180. Les os *pubis* ni ceux des hanches ne se separent point dans le temps de l'accouchement; il n'y a que le *coccix* dont l'articulation est mobile, qui se recule un peu en arriere.

181. La saignée du bras faite à la femme qui a un laborieux travail, luy est tres-utile pour la faire accoucher plus promptement & plus heureusement, & pour la preserver de trop grande perte de sang ou de convulsion.

Accouchemens laborieux.

182. Les femmes dont les enfans ont la teste grosse & les épaules larges, souffrent plus que les autres en leur travail, & principalement celles qui accouchent pour la premiere fois.

183. L'ecoulement prematuré des eaux de l'enfant, sa grosseur excessive, l'embarras de son cordon autour de son col, ou au tour de quelque autre partie, & la situation de sa face en dessus prolongent toûjours beaucoup l'accouchement, & le rendent laborieux.

184. Dans les difficiles & laborieux accouchemens la nature travaille, mais dans les accouchemens contre nature où un gros enfant est en mauvaise situation, tous les efforts de la nature sont inutiles.

185. Dans tous les accouchemens contre-nature qui procedent seulement de la mauvaise situation de l'enfant, il faut attendre pour le tirer de la Matrice, que son orifice interne soit passablement ouvert, & assez preparé & amolli, pour y pouvoir introduire la main sans trop de violence.

186. Dans la pluspart des plus mauvaises postures ausquelles l'enfant se presente, il vaut souvent mieux le tirer par les pieds, que d'essayer à le réduire en la posture naturelle; c'est pourquoy cét accouchement doit servir de regle à bien pratiquer les autres.

187. Lors qu'il est impossible de sauver la mere & l'enfant dans le temps de

l'accouchement, la vie de la Mere doit toûjours estre preferable à celle de l'enfant.

188. Quand on veut retourner un enfant dans la Matrice, pour le tirer ensuite par les pieds, il faut que le Chirurgien glisse sa main au dedans des membranes de l'enfant, afin que par leur interposition la Matrice ne soit pas si facilement offensée dans le temps de l'opération.

189. La petitesse des femmes grosses contribue souvent à faire venir leurs enfans en mauvaise posture, à cause qu'ils n'ont pas une entiere liberté de se bien tourner en la Matrice.

190. Les femmes dont les enfans sont extraordinairement gros, ont des douleurs plus lentes dans le commencement de leur travail, à cause que ces sortes d'enfans trop gros ont de la peine à descendre & a estre poussez dans le passage.

191. Le premier accouchement des femmes est presque toûjours beaucoup plus laborieux que ceux qui suivent.

192. Les femmes contrefaites & les boiteuses accouchent bien plus difficilement que les autres, & principalement les bossuës, à cause de la foiblesse & de la mauvaise disposition de leur poitrine, qui les met en grand danger de mourir par la fluxion qui s'y fait ensuite de leur accouchement.

193. Lors qu'il est necessaire de retourner un enfant en la Matrice pour en faire extraction, le Chirurgien doit, autant qu'il peut en travaillant, se mettre dans une situation commode, afin de conserver ses forces qui luy sont tres-necessaires pour bien conduire son opération.

Vomissement de la femme grosse.

194. Les excessifs & violens vomissemens des femmes les mettent d'autant plus en danger d'avorter que le terme de leur grossesse est avancé.

Vomissement de la femme en travail.

195. Le vomissement qui survient à la femme qui est en travail luy est toûjours salutaire quand il est moderé.

Gouvernement de la femme en travail.

196. Si la femme qui commence d'estre en travail n'a pas eû depuis quelques jours la liberté du ventre, on doit pour lors luy donner un clystere, pour la luy procurer en rendant par ce moyen la voye de l'enfant plus libre.

197. Si la femme qui est en travail de son premier enfant est d'une habitude replete, il est tres-salutaire de la saigner du bras, dans le temps que son pouls commencera d'estre fort élevé par l'agitation du travail.

198. La respiration libre contribuë beaucoup, en augmentant la force de l'impulsion des douleurs, à faciliter l'accouchement.

199. A quelque temps de la grossesse que puisse estre une femme, lors que l'on sent les eaux se formet, c'est-à-dire se presentet & estre poussées audevant de la teste de l'enfant dans le temps de la douleur, c'est un signe certain que la femme est en travail.

200. Il ne faut jamais rompre les membranes de l'enfant dans le temps du travail d'une femme, que la Matrice ne soit suffisamment dilatée pour pouvoir esperer un prompt accouchement, à moins qu'il n'y ait quelque pressant accident qui y oblige, comme celuy d'une perte de sang ou de quelque convulsion.

201. Il ne faut pas réïterer trop souvent les onctions de beurre dans le temps du travail d'une femme; parce qu'ainsi faisant, on consume les humiditez glaireuses de la Matrice, qui y font une onction naturelle, qui est souvent bien plus utile que tout le beurre qu'on y peut introduire.

202. La femme qui est en travail ne doit user d'aucun aliment ni de boisson qui la puisse trop échauffer.

Du cordon de l'umbilic de l'enfant.

203. Le cordon de l'ombilic au *fœtus* humain n'est composé que de trois vaisseaux, qui sont une seule veine & deux arteres, qui sont tous trois contenus dans une envelope commune.

204. Tout le cordon de l'ombilic de l'enfant est insensible, patce qu'il n'a point de netf qui s'y distribuë.

205. L'enfant ne tire aucune nourtiture, pat la bouche durant qu'il est au ventre de la mere, n'estant pour lors vivifié que du seul sang qu'il reçoit par la veine umbilicale.

206. Les cordons qui sont fronçez, quelques gros qu'ils soient, sont bien plus sujets à se rompre en les tirant pour delivrer la femme de son arrierefaix que les autres.

207. Il y a des enfans qui ont le cordon de l'umbilic si gros, que bien qu'on y fasse une ligature fort serrée, néanmoins venant aprés à diminuer de grosseur en se flêtrissant, la ligature en est renduë plus lasche; ce qui fait que le sang ne laisse pas de s'en écouler ensuite, s'y on n'y prend bien garde.

208. On voit quelquefois des enfans naistre avec le cordon de l'umbilic noüé d'un veritable nœud, qui s'y est fait par la grande longueur de ce cordon, dont il s'est fait un cercle dans lequel l'enfant a passé en se remuant au ventre de sa mere.

Accouchement de la femme qui est grosse de plusieurs enfans.

209. La Matrice s'estant une fois ouvette pour mettre dehors un des enfans jumeaux, ne se referme jamais, que le second n'en ait esté expulsé ou tiré.

210. Celuy des enfans jumeaux qui sort, ou est tiré le premiet de la Matrice, doit toûjours estre reputé pour l'aisné, nonobstant l'opinion

qu'on pourroit avoir touchant la superfetation.

211. Aprés qu'on a tiré un enfant de la Matrice, s'il y en reste encore quelque autre, il faut toûjours l'en tirer devant que de délivrer la femme de l'arrierefaix du premier sorti.

212. L'un des enfans jumeaux peut estre vivant au ventre de la mere, quoyque l'autre y soit mort depuis plus d'un mois ou deux.

213. Aussitost que la femme est accouchée du premier des enfans jumeaux, il faut toûjours rompre les membranes des eaux du second, afin d'en accelerer la sortie durant que la Matrice est ouverte par la sortie du premier.

214. Lors que la femme est grosse de plusieurs enfans, il ne faut pas la delivrer de l'arrierefaix qu'aprés la sortie du dernier enfant; parce que autrement on luy causeroit une grande perte de sang en détachant ainsi l'arrierefaix prematurément.

215. En délivrant une femme de l'arrierefaix des enfans jumeaux dont elle est accouchée, soit qu'il soit unique, ou qu'il y en ait plusieurs, il faut toûjours tascher en tirant les differens cordons, de faire preceder l'extraction de l'arrierefaix du premier enfant sorti.

216. Il faut toûjours porter la main sur le ventre d'une femme incontinent aprés l'avoir accouchée d'un enfant, pour reconnoistre s'il n'y en a pas encore un second, & principalement si l'on voit que l'enfant qui en est sorti n'est que de médiocre grosseur, comme tous les jumeaux sont ordinairement.

De l'arrierefaix.

217. Les arrierefaix qui sont fort épaix, & principalement ceux qui sont comme scyrrheux, sont bien plus difficilement tirez de la Matrice que ceux dont la substance est molle, & qui n'ont qu'une médiocre épaisseur.

218. On voit ordinairement en l'arrierefaix des marques de la mauvaise disposition du corps de la femme, soit en sa couleur, soit en sa substance.

219. Ce n'est pas tant l'adherence de l'arrierefaix qui le retient quelquefois au dedans de la Matrice, que c'est la seule contraction de l'orifice interne qui n'est pas assez dilaté pour l'en laisser sortir.

Extraction de l'arrierefaix resté en la Matrice.

220. Il vaut mieux preferer l'extraction de l'arrierefaix par l'opération de la main, autant qu'elle est possible sans aucune violence, que d'en exciter l'expulsion par des remedes purgatifs & dieuretiques.

221. Lors que l'arrierefaix est resté dans la Matrice aprés l'avortement d'un enfant, si elle n'est assez ouverte pour en faire facilement l'extraction, le danger est moins grand d'en commettre l'expulsion à la nature, que de faire trop de violence pour le tirer.

Sortie du cordon de l'umbilic.

222. La sortie du cordon de l'umbilic avant l'enfant le fait souvent mourir en tres-peu de temps au ventre de la mere, comme fait aussi la forte compression de ce mesme cordon qui se presente avec la teste au passage.

223. En touchant le cordon de l'umbilic qui est sorti, on connoist si l'enfant qui est encore dans la Matrice est vivant, par le battement des arteres que l'on y sent; ou mort, par l'entier privation de ce mesme battement.

224. Les femmes dont les enfans ont beaucoup d'eaux, & le cordon de l'ombilic fort long, sont sujettes à la sortie de ce mesme cordon devant l'enfant, lors que leurs eaux viennent à s'écouler subitement par la rupture de leurs menbranes.

Enfant hydropique.

225. L'enfant qui est hydropique du ventre ou de la teste, s'il ne perit pas dés le ventre de sa mere, comme il arrive le plus souvent, il meurt toûjours tres-peu de temps aprés estre né, aussi-bien que celuy qui est monstreux ayant deux testes ou deux corps.

226. Si l'enfant au temps de l'accouchement ayant la teste entierement hors du passage, est fortement arresté au droit des épaules qui ne sont point trop larges, il est ordinairement hydropique du ventre, ou monstreux par l'adhérence de son corps à celuy d'un autre enfant.

227. L'enfant qui est hydropique est bien plus facilement tiré de la Matrice que l'enfant monstreux; car il suffit de faire une simple ponction aux parties qui sont hydropiques, pour en évacuer toutes les eaux qui en faisoient l'excessive grosseur.

Convulsion de la femme grosse ou accouchée.

228. La convulsion met la femme grosse & son enfant en danger de la vie, qui est toûjours d'autant plus grand que la femme ne revient pas à connoissance dans l'intervale des accés de la convulsion.

229. Les femmes qui sont en travail de leur premier enfant sont beaucoup plus sujettes à la convulsion, que les autres qui ont déja eû d'autres enfans.

230. La femme grosse qui est surprise de convulsion est bien plus en danger de la vie que celle qui est accouchée, à qui le mesme accident arrive.

231. La convulsion qui arrive à une femme grosse ou accouchée d'un enfant mort & corrompu, la met en bien plus grand danger de la vie, que celle dont l'enfant est vivant, qui est surprise du mesme accident.

232. L'émetique est pernicieux aux femmes grosses ou nouvellement accouchées qui sont surprises de convulsion : & la saignée est pour lors le meilleur remede que l'on puisse faire aux unes & aux autres, si la convulsion n'a pas esté causée par une grande perte de sang.

Convulsion de l'enfant.

233. Les femmes qui font des enfans qui ont la teste trop grosse, les voyent ordinairement mourir de convulsion à la sortie de leurs dents.

Enfans qui presentent les pieds.

234. Lors que l'enfant ne presente qu'un pied, il faut bien considerer si c'est le droit ou si c'est le gauche, & de qu'elle figure il se presente; car ces reflexions feront facilement connoistre de quel costé est l'autre pied, afin de l'aller chercher avant que de tirer l'enfant.

235. Lors qu'on voit deux pieds d'enfant l'un droit & l'autre gauche se presenter, il faut bien prendre garde avant de les tirer, s'ils sont tous d'eux d'un mesme enfant, & non de differens jumeaux.

236. En tirant de la Matrice un enfant par les pieds, il faut toûjours prendre garde avant que d'en tirer la teste, que la face soit tout-à-fait en dessous.

Enfans dont la teste est trop grosse.

237. Les enfans qui restent la teste engagée au passage dans le premier accouchement des femmes, sont presque toûjours des garçons; parce que les garçons par rapport aux filles, ont ordinairement la teste plus grosse & les épaules plus larges.

238. Les femmes dont les maris ont la teste grosse & les épaules fort larges, engendrent ordinairement de gros enfans qui leur ressemblent en cela.

239. Dans le premier accouchement des femmes si la teste de leur enfant est tres-grosse, elle reste quelquefois engagée dans le passage aprés y avoir esté poussée, & principalement aux femmes avancées en âge; mais cét accident n'arrive point dans tous les autres accouchemens, lors que le premier enfant est venu à terme, & qu'il a esté d'une juste proportion.

Teste de l'enfant restée en la Matrice.

240. Lors que la teste d'un enfant est restée seule dans la Matrice, qui n'est plus assez ouverte pour luy donner passage, il vaut mieux en commettre l'expulsion à la nature, que d'en tenter l'extraction avec trop de violence.

Enfans se presentans en mauvaise posture.

241. Lors que quelque partie de l'enfant se presente dans le temps de l'accouchement avec sa teste, c'est ordinairement une de ses mains, ou toutes les deux plûtost qu'aucune autre.

242. Lors qu'un enfant se presente en quelque mauvaise posture dans le temps de l'accouchement, il ne faut jamais le tirer par le bras; car l'accouche-

ment est toûjours rendu d'autant plus difficile que le bras qui se presente sort plus avant.

243. Tous les enfans qui presentent le cul devant dans le temps de l'accouchement rendent toûjours le *Meconium* dans le ventre de leur mere, à cause de la grande compression que leur ventre reçoit en cette mauvaise situation.

Opération Cesarienne.

244. Comme l'Operation Césarienne cause toujours tres-certainement la mort à la femme, on ne la doit jamais entreprendre durant qu'elle est encore en vie.

245. Comme l'enfant outre la vie commune dont il joüit avec sa mere, a encore en soy un principe de vie qui luy est particulier, l'on trouve quelquefois des enfans vivans au ventre de leur mere morte, si l'on en fait ouverture aussitost qu'elle est expirée.

Des Instrumens pour l'extraction de l'enfant mort.

246. Il ne faut jamais se servir d'instrumens pour faire extraction d'un enfant mort, lorsque les mains seules peuvent suffire.

247. Les crochets dont on se peut servir pour faire extraction de l'enfant mort en la Matrice, ne doivent avoir aucune asperité ou inegalité dans toute leur longueur, afin que les parties de la femme n'en soient point blessées.

248. Devant que de se résoudre à tirer un enfant du ventre de la mere avec les instrumens, il faut bien prendre garde à ne pas traiter un enfant vivant comme s'il étoit mort.

Gouvernement de la Femme accouchée.

249. C'est une tres-mauvaise coûtume que celle d'empescher durant quelque temps les femmes de dormir aprés qu'elles sont accouchées; car il n'y a rien qui puisse mieux rétablir leurs forces abbatuës, & calmer les accidens causez par la grande agitation du travail, que le dormir naturel.

250. Il ne faut jamais faire aucune lotion astringente aux parties naturelles de la femme durant les quinze premiers jours aprés son accouchement.

251. Le bandage du ventre des femmes accouchées ne doit estre que simplement contentif durant tout le temps qu'il s'écoule quelque vidange de la matrice.

Tranchées qui suivent l'accouchement.

252. Les femmes accouchées ne sont pas ordinairement tant travaillées de douloureuses tranchées aprés leur premier accouchement, que dans les suivans.

253. La cause la plus ordinaire des tranchées que les femmes souffrent aprés

leur accouchement, vient des caillots de sang formez & retenus en la matrice, le sang ne sortant pas en liqueur hors de cette partie aussitost qu'il s'est écoulé de ses vaisseaux.

Des vidanges de la couche.

254. Le sang qui sort de la Matrice immédiatement aprés l'accouchement est beau & vermeil, & se caille promptement, si la femme est saine, ne différant en rien de celuy qui demeure au reste du corps.

255. C'est une erreur de croire que le lait des mammelles s'évacuë veritablement par la Matrice d'une femme accouchée, n'y ayant aucun conduit de communication entre ces parties qui le puisse permettre.

256. L'évacuation des vidanges de la couche est d'autant plus abondante, & dure d'autant plus long-temps, que l'enfant dont la femme est accouchée ou avortée est gros, soit que ce soit un garçon, soit que ce soit une fille.

257. La femme qui use du coït trop-tost aprés l'accouchement, a coutume de prolonger le temps de l'évacuation des vidanges de sa couche, en entretenant, par la commotion que cette action cause, la Matrice en fluxion.

258. La totale & subite suppression des vidanges dans les premiers jours aprés l'accouchement met la femme en grand danger de la vie, si on n'y remedie au plustost; car ces humeurs supprimées restant dans les vaisseaux de la Matrice, ne manquent pas de causer inflammation en cette partie, & beaucoup d'autres pernicieux accidens.

259. La suppression des vidanges qui doivent estre evacuées de la Matrice aprés l'accouchement, est beaucoup plus préjudiciable à la femme, que la suppression des menstruës ordinaires.

260. Dans la suppression des vidanges de la couche qui est accompagnée d'une inflammation de la Matrice, la saignée du bras est preférable à celle du pied.

261. Le chagrin n'est jamais plus pernicieux aux femmes que dans le temps de leurs couches, auquel temps il leur cause une dangereuse suppression de leurs vidanges.

Inflammation de Matrice.

262. L'inflammation de la Matrice met la femme en grand danger de la vie, mais principalement quand elle arrive dans les premiers jours aprés un fâcheux accouchement.

263. Tous les remedes purgatifs sont pernicieux à la femme qui a une inflammation de Matrice.

264. Le hoquet, le vomissement, la convulsion, le délire, & l'extrême tension du ventre en une femme accouchée qui a une inflammation de Matrice, sont tous signes avantcoureurs de sa mort prochaine.

265. Quand la Matrice souffre inflammation, son orifice est pour lors si dur &

resserré, qu'il ne peut pas permettre l'expulsion ni l'extraction des corps étranges qui sont retenus en cette partie.

Scyrrhe de la Matrice.

266. Le scyrrhe de la Matrice est une maladie tres-rebelle, qui est tres-souvent suivie de plusieurs autres qui sont mortelles ; à cause que les humeurs superfluës ne peuvent pas avoir leur évacuation ordinaire assez libre par cette partie où il y a une grande obstruction.

267. Tous les forts purgatifs sont pernicieux au scyrrhe de la Matrice.

268. Le scyrrhe de la Matrice dégénere souvent en un cancer incurable.

269. Le scyrrhe de la Matrice rend toûjours la femme sterile & valétudinaire durant tout le temps qu'il subsiste.

270. Les tumeurs douloureuses qui arrivent quelquefois aux femmes aprés leur accouchement vers l'un des costez de la Matrice proche l'aîne, sont toûjours de tres-longue guerison ; & si elles viennent à absceder, elles mettent la femme en danger de la vie.

Cancer de la Matrice.

271. Les ulceres qui viennent de cause interne au propre corps de la Matrice, ou à son orifice interieur, se convertissent toûjours dans la suite en un cancer incurable.

272. Le cancer de la Matrice fait toûjours mourir miserablement les femmes qui en sont affligées, aprés leur avoir fait traisner une vie languissante & pleine de continuelles douleurs durant des années entieres.

273. Comme les femmes depuis l'âge de quarante ans, jusques à celuy de quarante-huit ans ou environ, commencent à n'estre plus reglées dans l'évacuation de leurs menstruës comme auparavant, elles sont pour lors bien plus sujettes aux ulceres carcinomateux de la Matrice, qu'en tout autre âge de leur vie.

274. Il n'arrive presque jamais aux femmes qui ont passé soixante ans, de pertes de sang aprés l'entiere privation de leurs menstruës durant un long-temps, que ces pertes ne procedent, ou ne soient suivies de quelque ulcere carcinomateux, qui les fait toûjours mourir dans la suite.

275. On voit tres-rarement le *cancer* arriver à la Matrice des filles qui n'ont jamais usé du coït.

Fleurs blanches.

276. Il ne faut pas se servir d'aucun remede astringent pour la curation des fleurs blanches, avant que la plenitude du corps ait esté suffisamment évacuée par saignées, purgations, & autres remedes convenables.

277. L'usage des eaux minerales est fort convenable aux femmes qui ne sont pas grosses qui sont incommodées de fleurs blanches.

278. On voit quelquefois de petites filles de sept ou huit ans infectées de gonorrhées veneriennes, qu'on croit abusivement estre simples fleurs blanches.

Suffocation de Matrice.

279. La suffocation de Matrice vient bien plus souvent des menstruës ou des vidanges retenuës & corrompuës, que de la superfluité de la semence.
280. Toutes les odeurs suaves sont pernicieuses aux femmes qui sont sujettes aux suffocations de Matrice, & principalement à celles qui sont nouvellement accouchées.

Tumeurs & apostêmes des mammelles.

281. Les remedes astringents dont les femmes accouchées se servent ordinairement pour la décoration de leur sein, quand elles ne veulent pas estre nourrices, y causent souvent dans la suite des tumeurs douloureuses & des apostêmes, en empeschant la libre transpiration des humeurs.
282. Il ne faut pas laisser trop sejourner la matiere des apostêmes des mammelles aprés sa parfaite maturité, de crainte que cette matiere y croupissant trop long-temps, ne corrode la propre substance des glandes & des reservoirs du lait.
283. Les tumeurs schyrrheuses des mammelles qui sont fort adhérentes aux costes deviennent ordinairement carcinomateuses dans la suite.
284. La fievre de lait qui arrive aux femmes accouchées vers le troisiéme jour, est tres-ardente; mais elle est semblable à un feu de paille, qui s'éteint presque aussitost qu'il est allumé.

Fistule du col de la vessie.

285. S'il arrive quelque mortification aux parties de la femme aprés un violent accouchement, il y a grand danger que le col de la vessie n'en soit interessé, & qu'il ne s'y fasse ensuite une fistule.
286. L'issue involontaire de l'urine causée par une fistule qui s'est faite au col de la vessie aprés le violent accouchement d'une femme, est ordinairement incurable si elle dure plus de trois mois.



TABLE

des principales Matiéres contenuës dans les Aphorifmes.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES contenuës en tout ce Livre.

A

B

C

I

L

M

O

P

T

FIN.